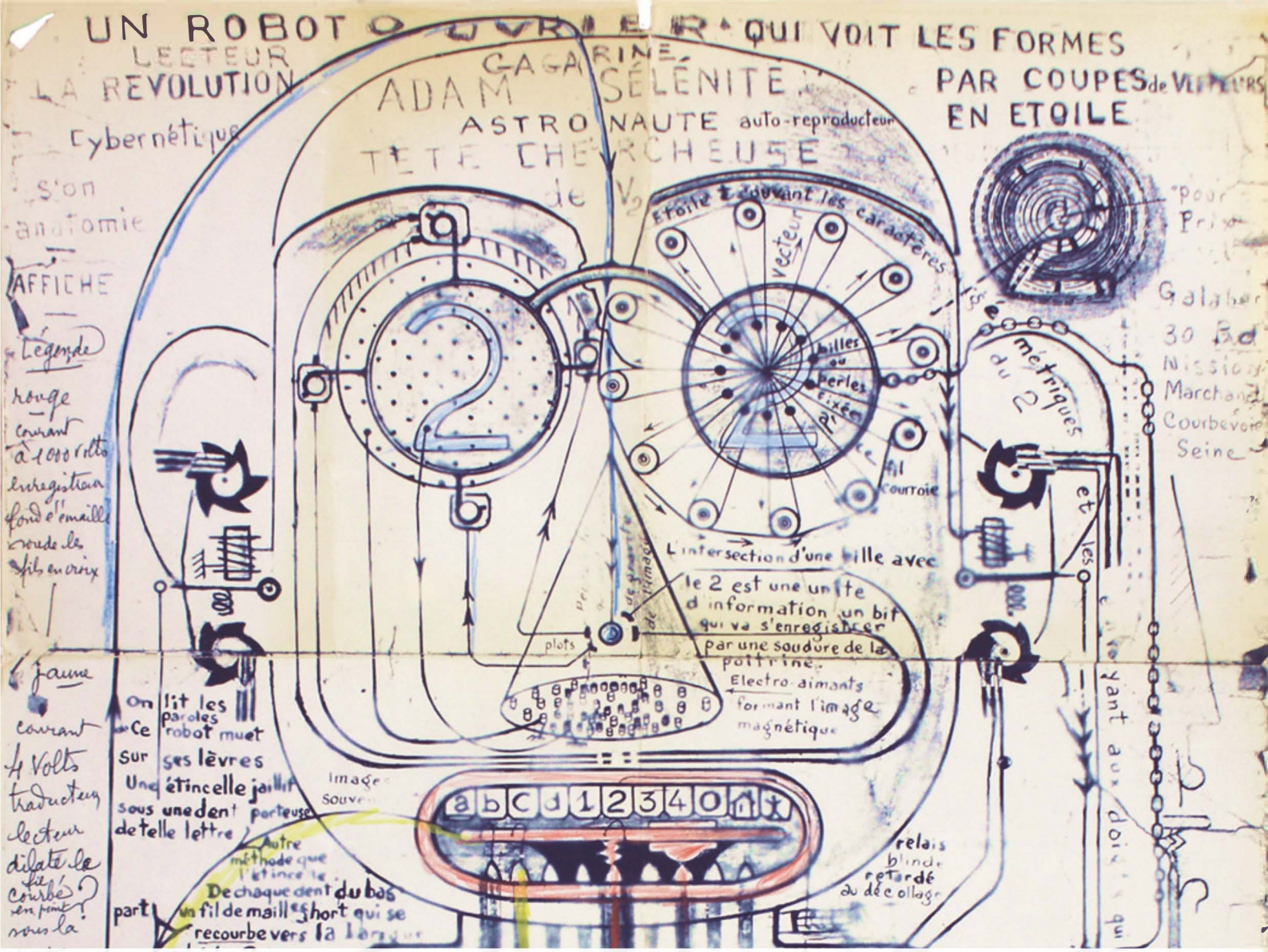


Les dispositifs numériques en psychopathologie

Nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses

Thèse présentée sous le sceau de l'Université Bretagne Loire par

Quentin Dumoulin

pour obtenir le diplôme de docteur de l'université Rennes 2.

Mention **psychologie**.

Thèse préparée à l'unité de recherche **RPpsy (EA050)** Recherches en psychopathologie et psychanalyse.

École doctorale ÉLICC (Éducation, Langages, Interactions, Cognition, Clinique)

Thèse soutenue le 10 octobre 2020 devant le jury composé de :

Philippe Fouchet
Professeur des universités. Université Libre de Bruxelles / Rapporteur

Michel Grollier
Professeur des universités. Université Rennes 2

Marion Haza
Maître de conférences habilitée à diriger des recherches. Université de Poitiers

Céline Masson
Professeur des universités. Université de Picardie Jules Vernes, Amiens

Yohan Trichet
Professeur des universités. Université Rennes 2 / Directeur de thèse

Jean-Michel Vivès
Professeur des universités. Université Nice Sophia Antipolis / Rapporteur

UNIVERSITÉ RENNES 2

UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE / EDUCATION, LANGAGES, INTERACTIONS, COGNITION, CLINIQUE

RPpsy

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

UNIVERSITÉ RENNES 2 – HAUTE BRETAGNE

RPPsy — Recherches en psychopathologie et psychanalyse (EA4050)

École Doctorale – ÉLICC (Éduction, Langage, Interaction, Cognition, Clinique)

Sous le sceau de l'Université Bretagne Loire

Les dispositifs numériques en psychopathologie

Nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses

Thèse de Doctorat

Discipline : Psychologie

Présentée par Quentin DUMOULIN

Directeur de thèse : Pr. François SAUVAGNAT
Co-directeur de thèse : Pr. Yohan TRICHET

Soutenue le 10 octobre 2020

Jury :
Philippe FOUCHET. Professeur des universités. Université Libre de Bruxelles (rapporteur).
Michel GROLLIER. Professeur des universités. Université Rennes 2.
Marion HAZA. Maître de conférences habilitée à diriger des recherches. Université de Poitiers.
Céline MASSON. Professeur des universités. Université de Picardie Jules Vernes, Amiens.
Yohan TRICHET. Professeur des universités. Université Rennes 2 (directeur de thèse).
Jean-Michel VIVÈS. Professeur des universités. Université Nice Sophia Antipolis (rapporteur).

Le dépôt de cette thèse se fait quelques jours après l'annonce du décès subit du Pr. François Sauvagnat.

Son érudition et son humour étaient loués par beaucoup qui avaient eu la chance de travailler à ses côtés. La conversation avec lui était souvent animée, toujours respectueuse et régulièrement inattendue. La fébrilité avec laquelle je lui présentais parfois mes recherches me laisse un souvenir ému. Quelque chose était en jeu pour moi, qu'il savait accueillir, partager et orienter. J'ose espérer que cette thèse, qui se réfère à ses nombreux travaux, puisse témoigner de sa générosité intellectuelle auprès des étudiants.

Plus que sous sa direction, ce travail a été réalisé à son adresse.

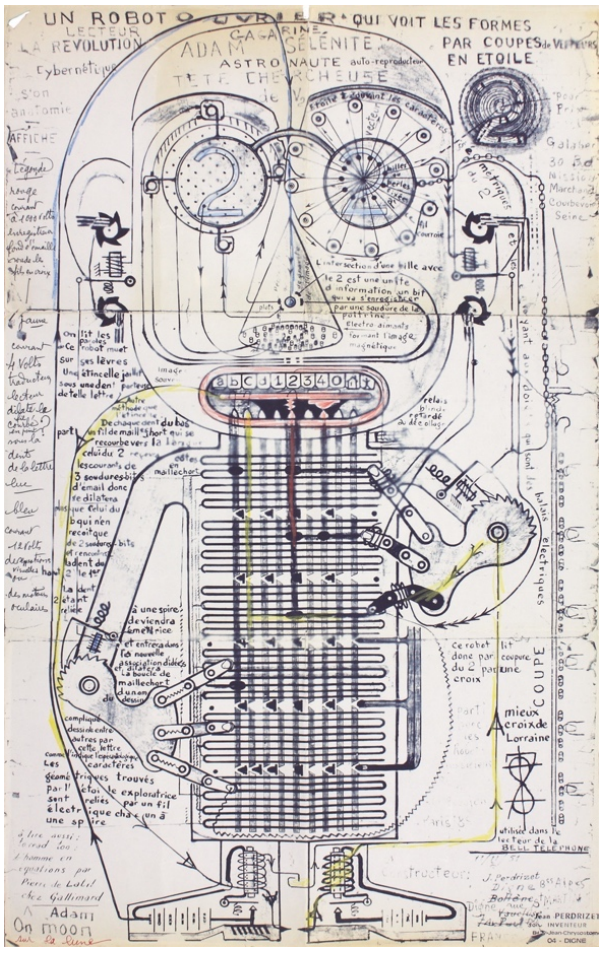
DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Jean Perdrizet (1907 – 1975)

Sans titre (Un robot ouvrier qui voit les formes par coupes de vecteurs en étoile).

S.d., ronéotype, stylo à bille, feutre et crayons de couleur sur papier, 64 x 40 cm

« Né en Bourgogne de parents instituteurs, Jean Perdrizet passe sa vie célibataire, auprès de sa mère. Après son bac, il obtient en 1931 le diplôme d'adjoint technique des ponts et chaussées mais sera mis en disponibilité huit ans plus tard, pour raisons de santé. […] Perdrizet réalise dès l'âge de 24 ans les plans de ses inventions prodigieuses.



Il s'enthousiasme autant pour la construction de robots, de machines à percer les plafonds que de soucoupes volantes et de moyens de communiquer avec les morts ou les extraterrestres. À la suite du décès de son père, il se fabrique une table spirite d'une légèreté inouïe pour entrer en contact avec lui et organise des séances avec ses voisins. Trouver une langue universelle le passionne également : il invente la "langue T" ou "espéranto sidéral" qu'il dit "parler couramment". De sa cave surgissent de temps à autres des constructions loufoques : sa soucoupe volante lui vaut l'admiration des gamins de son quartier. Perdrizet se dit "inventeur" et se tient au courant des avancées scientifiques les plus récentes. Cherchant à faire connaître ses innovations, il expédie "deux tonnes de plans en 40 ans" à la NASA, au CNRS, aux facultés de sciences, au Vatican, à l'UNESCO, à l'Académie suédoise dans l'espoir de recevoir un prix Nobel… Sans résultat. […] Au décès de sa mère, il déclare : "elle n'est pas morte, elle est ailleurs", avant de la rejoindre trois jours plus tard… Si les constructions de Perdrizet ne lui ont pas survécu, ses plans et traités linguistiques ont été conservés par le musée de Digne-les-Bains et constituent aujourd'hui un œuvre majeur d'art brut, notamment exposé au LAM, à Villeneuve d'Ascq[1]. »

[1] Je remercie chaleureusement la galerie d'Art Brut « Christian Bert » de m'avoir autorisé à réutiliser ce dessin de J. Perdrizet pour la couverture de la thèse. Le texte de présentation ici reproduit, quelques-unes de ses œuvres et les références d'ouvrages et de catalogues à propos de l'artiste sont consultables sur le site de la galerie : https://www.christianberst.com/fr/artiste/perdrizet.html [page consultée le 17 avril 2019]

Remerciements

Je remercie tout d'abord les professeurs François Sauvagnat et Yohan Trichet d'avoir assuré la direction de ce travail. Le projet de recherche « impacts des nouvelles technologies sur les conceptualisations du diagnostic et du traitement en psychopathologie » qu'ils ont proposé à l'école doctorale a pu être éligible à un contrat doctoral, dont cette thèse a bénéficié. Leurs conseils et orientations dans mes lectures et la clinique m'ont été plus que précieux. L'excellence des conditions matérielles dans lesquelles j'ai pu réaliser ce doctorat leur doit beaucoup.

Je tiens à remercier les membres du jury de l'intérêt dont ils ont témoigné pour ce travail et pour la lecture qu'ils ont accepté d'en proposer : Marion Haza, Céline Masson, Philippe Fouchet, Michel Grollier et Jean-Michel Vivès.

Je remercie chaleureusement l'ensemble des enseignants du laboratoire RPpsy (EA4050) du site de Rennes pour leur accueil, et tout particulièrement, Romuald Hamon, Pierre Bonny, Myriam Chérel, Gwenola Druel, David Bernard, Mélinda Marx et Laurent Ottavi. Les mises au travail qu'ils ont pu me proposer et nos échanges ont permis des effets de formation supplémentaires et propices à cette recherche doctorale.

La conduite de ce travail a été rendue possible grâce à l'intérêt des institutions pour cette recherche, et à l'accueil qu'ont pu me faire les professionnels qui les font vivre. J'ai beaucoup appris auprès d'eux, j'espère qu'ils trouveront dans cette thèse la sensibilité clinique qu'ils ont su me transmettre, chacun à leur façon. Un merci tout particulier à Marjorie Métayer, François Jubert et Arnaud Pelé ; à Léa Bouvier, David Pache et au Dr. Brigitte Berhault ; à Hugues Aubin, Charlie Dreano, Yohann Véron, Guillaume Naud, Hélène Courtel, Olivier Le Dortz et Charles Cullard ; au Dr. David Briard, à Michel Leroux, Lucie Bélair, Sarah Camous-Marquis et Gabrielle Ombrouck.

Merci à ma famille et à mes amis pour leur soutien, dans les choix que j'ai pu faire et tout au long de ce travail. Leur présence et leur amour est ce qui m'est le plus précieux.

Cette thèse n'aurait pas pu voir le jour sans le travail de Céline Ragot, qui a relu la totalité de cet écrit, et sans les lectures attentives de Claire Le Poitevin, Camille Monribot, Maxime Annequin, Lisa Toullec, Fanny Réguer et Claire Brisson. Qu'ils soient assurés de toute ma reconnaissance pour leur grande aide et plein soutien.

Salut sympathique aux collègues doctorants (ou désormais docteurs) du laboratoire, co-locataires de la S418 pour nos nombreuses et riches discussions : David Oger, Cédric Chaillou, Corentin Mengual, Benjamin Mounier, Pascale Rivoalan, Mickaël Péoc'h, Sarah Pringault, Wendy Vives, Marie Leblanc, Ludivine Beillard-Robert, Alexandre Faure ; et à ceux de l'UFR Sciences Humaines de l'Université Rennes 2, avec qui j'ai eu l'occasion de partager de nombreux moments de travail et d'échanges, notamment au sein du laboratoire junior de l'UFR.

Mon intérêt pour la psychopathologie et la clinique a, depuis les neuf années que j'ai choisi ce cursus, toujours été motivé par mes rencontres avec les patients, quels que furent mes postes ou titres. Cette thèse leur est dédiée et tente d'être à la hauteur de la confiance qu'ils m'ont accordée. Je les remercie de m'avoir fait entendre que la vérité de la clinique n'était — tout au plus — qu'à moitié dans les livres, mais que leurs témoignages obligeaient à un autre rapport au savoir.

À Romain

« Ceux qui errent ne sont pas toujours perdus »

Tolkien, J.R.R. (2007). *Le Seigneur des Anneaux, Tome I : La Communauté de l'Anneau* [1954]. Paris : Gallimard.

« Nos machines sont étrangement vivantes, et nous, nous sommes épouvantablement inertes »

Haraway, D. (1991). « A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century », in *Simians, Cyborgs and Women : The Reinvention of Nature*, New York : Routledge.

« Car les machines, créées par l'esprit ingénieux de l'homme (*Witz*) à l'image même du corps humain, sont une projection inconsciente de sa propre structure corporelle. L'esprit de l'homme ne peut justement pas abandonner sa relation à l'inconscient »

Tausk, V. (2010). *De l'appareil à influencer des schizophrènes* [1919]. Paris : Payot.

« Il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il nous faut entendre au même ton qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet. »

Lacan, J. (1966). « La science et la vérité » [1965]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Jean Perdrizet (1907 – 1975) 3
Sans titre (Un robot ouvrier qui voit les formes par coupes de vecteurs en étoile)..... 3

Remerciements 5

Introduction générale : Nouvelles technologies de l'écran et du langage, nouvelles réalités du sujet 15

Nouvelles technologies, nouveaux symptômes ? 16
La clinique du sujet pour boussole dans les mondes numériques 21
Les voies nouvelles de la psychopathologie à l'heure du numérique 23

Problématique et plan 29

Première partie : La « machine psychanalytique » et ses prolongements numériques 37

Introduction à la première partie 39

I. Le corps, première machine productrice du virtuel 43

Introduction 43
1. Du virtuel à l'*intellect agent* 45
a. Le virtuel : la puissance et son exercice 45
b. Virtuel, multiple, parties 47
c. L'*intellect agent* : une image du corps 48
2. Corps virtuel et organisme : hiatus freudien 51
a. L'hystérique enseigne l'anatomie au psychanalyste 53
b. Narcisse blessé 56
c. La découverte de l'inconscient est homologue à l'*Unheimliche* 57
3. Du stade du miroir au schéma optique : le sujet advient par l'image du corps 60
Petite physique du virtuelle 61
a. Le stade du miroir et l'image virtuelle : « Je » n'est pas « Moi » 63
b. Schéma optique et rectification subjective 67
c. Images suffisamment bonnes et images de soi 72
d. Synthèse des modifications de Lacan au schéma optique 83
Conclusion 87

II. La machine freudienne de l'inconscient : fantasme est réalité 89

Introduction 89
1. Le rêve : logique virtuelle du désir 91
a. La machine à rêver s'édifie sur les impasses de l'*Esquisse* 91
b. Le rêve est une réalisation virtuelle de désirs inconscients refoulés 94
c. *Google*, dessine-moi un rêve 96
2. (dé)constructions du fantasme 100

a. L'inconscient, appareil d'optique....100
b. Le fantasme de séduction est une (re)construction....103
c. L'écran du fantasme et le cordeau du désir....111
3. Limites de la machine freudienne : *bugs* thérapeutiques et résistances transférentielles....123
a. La méthode freudienne : faire avec les résistances à la machine analytique....123
b. Les processus thérapeutiques à la lumière du transfert....125
c. La seconde topique, une mise à jour du logiciel : les névroses de transfert et les autres....128
Conclusion....131

III. La machine cybernétique appliquée à la psychanalyse....133
Introduction....133
1. Le projet cybernétique : maîtriser le monde par l'information ?....135
2. Le sujet-machine : le temps logique et la lettre dérobée....145
a. Le temps logique et l'ordre des places....147
b. La lettre et le reste : *caput mortuum*....154
c. L'identification comme régulation....159
3. Une logique de portes....166
Conclusion....178

Conclusion de la première partie....181

Deuxième partie : La machine du sujet de la jouissance....183

Introduction à la deuxième partie....185

I. Le circuit de la pulsion ou la fermeture du corps....189
Introduction....189
1. Le *Trieb* de Freud : un Autre mécanisme....191
a. La poussée constante du mécanisme pulsionnel....191
b. Trajet retour : boucle, autoérotisme et répétition....194
c. De la pulsion au désir : deux mythes analytiques pour dire la machine....198
2. Le démontage de la pulsion par Lacan....201
a. La pulsion freudienne : entre « montage » et « collage surréaliste »....201
b. L'objet dont la pulsion fait le tour et le tranchant de l'angoisse....205
c. Les dérives de la pulsion et la fermeture du corps....213
3. Pulsion de mort et machine....222
Conclusion....230

II. Fonctions et usages du corps-machine dans la structure des psychoses....231
Introduction....231
1. La machine du délire....234

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

a. Du sujet-signifiant vers l'homme-automate 234
b. Affinités des solutions supplétives du sujet psychotique avec la machine 242
c. Structure des psychoses et fonction des machines délirantes 248
La machination dans l'image : imaginaire du phénomène élémentaire 251
La machine : instance symbolique du délire 254
Le réel de la machine 256
2. Discordance, ironie et (auto-)traitement du corps-machine : J. O. de La Mettrie et le cas Natalia A. présenté par V. Tausk 261
a. Les effets de la discordance du corps dans le discours du sujet psychotique 261
b. La Mettrie : « l'homme-machine signifiant » 268
« M. Machine », hors-discours de la République des Lettres 268
Le matérialisme comme vérité subjective 271
Du phénomène élémentaire au programme de jouissance 272
c. Natalia A. (V. Tausk, 1919) : la machine comme consistance du corps 276
De la genèse à une logique du délire 280
Discordance et corps jouissant dans le délire de la machine à influencer 281
Trou dans l'image et sexuel de la machine 282
3. Cybernétique et structure des psychoses : vers un modèle « R.S.I. » 286
a. Structure des psychoses et cybernétique 286
b. La rencontre d'« Un-Père » ou le lapsus du nœud 289
c. Stabilisation et homéostasie 292
d. Branchements, débranchements, rebranchements 296
Conclusion 300
III. Le destin « addict » de la pulsion à « l'aube de la bionique » 303
Introduction 303
1. Les eschatologies de la bionique : nouveaux rapports à l'aliénation 305
a. De l'objet *a* aux lathouses 305
b. Réalité virtuelle et paradis artificiels pour le cyborg 314
c. Devenir du corps à l'heure du transhumanisme 319
2. Machines à jouir et délire du code 324
a. Du Golem au robot 324
b. De Raymond Lulle aux *hackers* : folies du code 328
Raymond Lulle, programmateur divin 328
Le procès du numérique : vers la « digiphonie » 330
Computers'bums 332
c. « Seuls ensemble » avec les machines ? 333
3. L'addiction aux jeux vidéo : un branchement contemporain 339
a. Du *Witz* d'un psychiatre… à la caution de l'OMS 339

b. Le jeu du capitaliste et le consommateur-toxicomane 342
c. Rencontrer le sujet par ses jeux vidéo : le cas John 346
Rencontrer John....347
Se raconter les jeux vidéo....349
Cerner la faille par l'ironie 350
Rencontrer ce qui fait trouble par le jeu vidéo....351
Conclusion 358

Conclusion de la deuxième partie 359

Troisième partie : Dispositifs numériques et partenariats transférentiels 361

Introduction à la troisième partie 363

I. Le clavier du transfert : organes sans corps.... 367

Introduction....367
1. Outil, machine et instrument : pour quelle(s) thérapeutique(s) ? 369
a. Psychanalyse en extension....369
b. Un premier invité en séance : le jouet de l'enfant....373
c. Avatars de l'analyste : l'*e*-thérapie, *Litterhappy* 378
2. La machine, un pseudo-partenaire : le paradigme « ELIZA »....386
a. De la communication solipsiste....386
b. … à la suggestion automatisée 389
c. Un surmoi de poche 395
3. Le clinicien dans le clavier....399
a. La touche de l'alternative : faire le deuil du gadget....399
b. Un lieu Alpha pour un corps parlant....402
c. Deux vignettes cliniques....406
Protéger la lettre avec son corps : le cas Paul....407
Quel semblable après l'apocalypse ? Le cas Nathanaël 408
Conclusion 411

II. Partenariats transférentiels et médiations numériques.... 413

Introduction....413
1. Accueillir le sujet psychotique : du transfert aux partenariats multiples....415
a. Le symptôme psychotique appliqué à la psychanalyse....415
b. Du transfert à la machine, partenaire-fantasme....418
Une fenêtre pour se séparer de l'objet....421
Itération de la jouissance dans la psychose : la pulsion à la dérive....423
Interpréter par le symptôme....425
c. … aux partenariats transférentiels du symptôme....428

2. L'enfer du réseau et le pari du lien : la médiation numérique en psychothérapie....434
a. D'un isolement radical vers une solitude connectée....434
b. Médiations par le virtuel : traiter la présence de l'objet....438
c. Le pari de la rencontre face au pacte diabolique de la jouissance....442
3. De l'appareillage à la création : élaboration, mise en place et résultats cliniques de deux ateliers de « médiations numériques »....449
a. Du cadre au dispositif pour appareiller la jouissance....449
De la décomplétion de l'Autre à son réglage par la médiation numérique....449
Du cadre qui borde au dispositif qui appareille....452
b. Un atelier multimédia en pédopsychiatrie....454
Origines, dispositif et visées de l'atelier « multimédia »....454
Julia : la chair ou le *skin*....456
Henri : le circuit fermé de la machine et la place vide....458
Marco : s'effacer pour signer sa présence....460
Julien : se représenter pour se séparer de l'Autre....461
c. Un IME en *fab lab*....465
Un partenariat original....465
Du Tiers-Lieu au lieu comme tiers....468
Déroulement de l'atelier....470
Intérêts cliniques du dispositif : au-delà du tiers, le sujet....471
Fred : extraire des images qui sont dans la tête....473
Justin : (se) réparer en prélevant chez l'Autre....475
Ibrahim : appareiller l'hallucination....476
d. Hypothèses et discussions cliniques....477
L'espace virtuel comme miroir....478
Se faire partenaire pour appareiller la jouissance....479
Favoriser la trouvaille : médiation thérapeutique et création....480
Conclusion....482
III. Des médiations aux (auto-)traitements par le numérique....483
Introduction....483
1. Tenir le corps par l'écran : « béquilles numériques » et nouages R.S.I....485
a. De la toxicité des images aux suppléances par l'imaginaire....485
b. Du « signe du miroir » au *selfie* : capturer l'objet regard avec V. Maier....492
« La femme mystère » [« *I'm the mystery woman* »]....492
Autoportraits et pseudonymes....494
Un « drôle d'humour »....498
La photographie de V. Maier appliquée à la psychanalyse....500
Échos de V. Maier dans la clinique : Lucas, de l'hallucination à la photographie....503

2. Un chiffrage numérique de la jouissance : paris subjectifs et (auto-)traitements 507
a. Fonctions de l'écriture, « ordre numérique » et (auto-)traitements 507
b. Les nominations de la jouissance et le numérique 511
Alan : « trouver des règles pour la vraie vie ».....513
3. Des paris subjectifs aux créations sinthomatiques avec les machines numériques.....519
a. Vinny Ohh : se faire aimer comme alien 519
b. Donna Haraway : résoudre la sexuation par la machine.....522
c. M. X. : localiser la jouissance hors-corps pour faire appel à l'Autre.....525
d. Variétés des usages du numérique : vers une échelle des solutions psychotiques ?.....529
Conclusion 532

Conclusion de la troisième partie 533

Conclusion générale.....539

Le numérique : facilitateur du partenariat transférentiel et des processus thérapeutiques, ou entrave à la rencontre ? 539
Des « modèles pour comprendre » aux « machines du sujet » 540
De la clinique du corps-machine aux béquilles et prothèses numériques.....542
De la symbiose de J. Licklider aux partenariats transférentiels 545

Bibliographie.....547

Index.....583

Résumé et mots-clefs.....585

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Introduction générale : Nouvelles technologies de l'écran et du langage, nouvelles réalités du sujet

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Au préalable de la présentation du plan et de la problématique, nous ouvrons ce travail par un propos liminaire reprenant trois séries de questions qui composent la trame de cette thèse.

Il s'agit d'amorcer la réflexion en la contextualisant et en dépliant ces questions de façon synthétique :

1) Quels nouveaux symptômes sont imputés au numérique ?

2) En quoi la théorie psychanalytique a-t-elle fait usage de la machine pour rendre compte de son optique et de ses visées ?

3) Comment accompagner aujourd'hui dans nos pratiques des sujets qui élisent le numérique pour support transférentiel ?

Nouvelles technologies, nouveaux symptômes ?

Les dispositifs numériques, nouvelles technologies de l'écran et du langage, saturent aujourd'hui l'espace : preuve en est que leurs ventes stagnent voire baissent[1]. Ils font partie intégrante de notre environnement, façonnent nos interactions, redéfinissent le temps et l'espace dans lesquels circulent images et messages. Objets de la vie quotidienne, ils sont le support de nouveaux imagos de sa psychopathologie — celle que Freud avait appelée de ses vœux à la suite de son acte de fondation — voire, jouent les nouveaux avatars du *Malaise dans la civilisation en ligne*, comme l'appelle le sociologue A. Casilli[2].

On constate ainsi que de « nouveaux symptômes » apparaissent dans les discours et les classifications internationales qui semblent concerner l'ensemble du spectre de la santé mentale — ce sont des pathologies controversées dans la littérature, en raison de la consistance de leur entité, mais aussi pour l'étiologie qu'on leur attribue. On peut repérer et orienter ces nouvelles pathologies, qui sont autant de signes d'une

[1] Froment, E. (2016). "Vers une stagnation des ventes de smartphones et de tablettes dans le monde", *Geeko*. 31 mars 2016. Accessible en ligne : https://geeko.lesoir.be/2016/03/31/vers-une-stagnation-des-ventes-de-smartphones-et-de-tablettes-dans-le-monde/ [page consultée le 01.01.2020].
[2] Cardon, D., & Casilli, A. A. (2015). *Qu'est-ce que le digital labor?* Paris : INA. p.9-10.

« disruption de la jouissance[3] » imputée au numérique, selon — au moins — cinq domaines :

1) La catégorie exponentielle des addictions. L'OMS en 2018 dans la CIM-11[4] propose un « trouble du jeu vidéo ».
2) Les développements atypiques. Un médecin de la PMI a proposé d'établir les critères diagnostics d'un syndrome EPEE[5] (exposition précoce et excessive aux écrans).
3) L'hyperactivité et l'attention. Des auteurs voulant établir un lien entre le TDAH et la présence des écrans (on se souviendra que d'autres, dans les années soixante-dix, logeaient la cause de l'hyperactivité dans les colorants alimentaires[6]).
4) Les problématiques autour de la dépersonnalisation et des troubles de la personnalité qu'illustrent les discours autour des dangers de la réalité virtuelle, incarnés notamment dans les figures japonaises du *hikikomori* ou de *l'otaku*, qui ont essaimé partout autour du globe[7].
5) L'agressivité. On attribua au jeu *Doom* la responsabilité de la tuerie de masse du Lycée Columbine aux États-Unis ; des journalistes ont pu défendre l'idée selon laquelle « les jeux vidéo apprendraient à tuer[8] ».

La série de propositions de ces nouveaux symptômes, qui sont plus ou moins directement imputés aux dispositifs numériques, témoigne d'une multiplication des propositions de repères dans cette reconfiguration, mise à jour de la réalité par le

---

[3] Selon la formule d'Éric Laurent, Laurent, E. (2018). « Disruption de la jouissance dans les folies sous transfert », *Hebdo-Blog*. 133. Le 15 avril 2018. Accessible en ligne à l'adresse : https://www.hebdo-blog.fr/disruption-de-jouissance-folies-transfert/ [page consultée le 01/01/2020]

[4] Classification Internationale des Maladies, 11ème édition.

[5] On trouvera sans obstacle, à partir d'une rapide recherche, les coordonnées de cette proposition catastrophiste et assez fantaisiste. Nous préférons réorienter notre lecteur vers la tribune du Monde proposée par plusieurs médecins et chercheurs du numérique, en réponse à cette médecin qui défraya la chronique en s'invitant dans plusieurs média à large audience. Collectif. (2018). « Enfants face aux écrans : ne cédons pas à la démagogie », Le Monde, 13 février 2018. Accessible en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/02/14/enfants-face-aux-ecrans-ne-cedons-pas-a-la-demagogie_5256479_3232.html [page consultée le 01.01.2020].

[6] Feingold, B. F. (1975). Hyperkinesis and learning disabilities linked to artificial food flavors and colors. *The American Journal of Nursing*, *75*(5), 797-803.

[7] Furuhashi, T., Tsuda, H., Ogawa, T., Suzuki, K., Shimizu, M., Teruyama, J., Horiguchi, S., Shimizu, K., Sedooka, A., Figueiredo, C., Pionnié-Dax, N., Tajan, N., Fansten, M., Vellut, N., & Castel, P.-H. (2013). État des lieux, points communs et différences entre des jeunes adultes retirants sociaux en France et au Japon (Hikikomori). *L'Évolution Psychiatrique*, *78*(2), 249-266. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2013.01.016

[8] Cf. Grossman, D., & DeGaetano, G. (1999). *Stop teaching our kids to kill : A call to action against TV, movie & video game violence* (1st ed). New York : Crown Publishers.

numérique. Si ces nouvelles formes culturelles de la pathologie mentale, en lien avec le numérique, sont contestables dans la solidité de leurs épistémologies respectives, pour autant, l'intromission de ces nouvelles machines dans notre intimité la plus quotidienne paraît indubitable. X. Delaporte se faisait ainsi l'écho d'une étude scientifique qui démontrait que nous consultions nos téléphones entre 46 et 2000 fois par jour. Si la fourchette est certes large, le geste n'en est pas moins identique, et amène le chroniqueur à y déceler un certain érotisme[9].

Les progrès techniques et leur diffusion planétaire ont donc permis, depuis les années 1980, à tout citoyen — moyennant équipement, redevance, ou abonnement — d'interagir avec des dispositifs numériques (des machines). L'ensemble des tâches pour la réalisation desquelles ces machines sont conçues s'est considérablement accru. Leur hégémonie est totale et l'évidence de leur emploi est le meilleur indice de cette prépondérance dans nos sociétés d'aujourd'hui. Qui achèterait une machine à écrire plutôt qu'une machine dotée d'un traitement de texte (ce qui revient aujourd'hui à un simple téléphone — pourvu d'un écran) ? Envisagerait-on de se saisir d'un annuaire pour rechercher un numéro, ou d'un dictionnaire pour une définition rapide d'un terme inconnu ?

L'informatique est une science qui s'est développée au cours du XXème siècle. Pour autant, ses racines puisent largement dans les débuts de la première révolution industrielle et la mécanisation qui s'est répandue durant le XIXème siècle. Ajoutons que l'informatique (c'est-à-dire la science du traitement auto*matique* de l'*infor*mation) est à situer dans la lignée des opérations mécaniques du calcul, connues depuis l'Antiquité grecque — théorèmes et algorithmes en sont des avatars. Les automates y existaient déjà : quatre siècles avant notre ère, Archytias de Tarente aurait construit en Grèce une colombe à air comprimé capable de voler sur plusieurs centaines de mètres ; un siècle plus tard venaient les automates de Philon de Byzance, dont l'existence est davantage documentée ; c'est également à cette époque que Ctésibios crée la première clepsydre, à Alexandrie[10].

---

[9] Delaporte, X. (2016). « Vous qui caressez vos téléphones », *La vie numérique*. France Culture. Le 4 novembre 2016. Accessible en ligne : https://www.franceculture.fr/emissions/la-vie-numerique/vous-qui-caressez-vos-telephones [page consultée le 01.01.2020].

[10] Meyer, J.-A. (2015). *Dei ex machinis: La vie et l'oeuvre des principaux facteurs d'automates et proto-robots, depuis les légendes anciennes jusqu'aux débuts de l'intelligence artificielle*. Suresnes: Les Éditions du Net.

Plus près de nous, la première machine à calculer est communément attribuée au philosophe Blaise Pascal[11], lequel aurait souhaité porter assistance à son père et à ses laborieuses tâches de comptabilité, lui qui exerçait auprès du cardinal Richelieu à la remise en ordre des finances de la Haute-Normandie. À l'origine le calcul, comme le rappelle encore aujourd'hui son équivoque médicale, désigne un caillou, *calculus*, qui est une variation des encoches magdaléniennes. Ces petites pierres servaient à la table à calculs, ou abaque, outils destinés à l'administration des comptes, selon différentes matrices, qui variaient en fonction des organisations sociales et culturelles (système binaire, décimal ou hexadécimal, selon la base utilisée pour le calcul, 2, 10 ou 16, etc.). L'histoire des automates et du calcul renvoie en fait assez directement à celle de l'horlogerie puisque les artisans qui fabriquaient les horloges ont également conçu ces premières machines automatiques (*cf.* la clepsydre déjà citée).

L'ordinateur personnel, tel que nous le connaissons aujourd'hui, se construit donc sur des bases anciennes. Cependant, pour le surgissement de l'objet qui nous intéresse ici, nous allons resserrer la période étudiée qui, elle aussi, semble bien ancestrale au regard de la publicité qui en vante la perpétuelle nouveauté. L'ordinateur personnel et les objets numériques reposent en effet sur des systèmes logiques ayant dépassés pour la plupart le demi-siècle. Les machines numériques reposent toujours sur la même architecture technique. Et le futur ordinateur quantique n'objectera pas à la règle. Éponyme à l'ingénieur mathématicien J. Von Neumann, la conception logique de ces machines numériques se définit dans l'affirmation du paradigme cybernétique, conjoint à l'évolution des techniques des calculateurs électroniques et à la réduction de leurs composants. Ainsi que l'écrit P. Breton en 1987 :

> « l'informatique, au-delà du renouvellement sans fin de ses matériels, est un domaine qui semble largement déterminé par son passé. Les principes techniques essentiels ont été mis au point il y a quarante ans [aujourd'hui donc soixante-dix ans] et n'ont guère bougé jusqu'à présent. De la même façon, le rôle social joué par les ordinateurs, l'information, les réseaux ou l'intelligence artificielle a été pensé et prévu dès l'après-guerre[12]. »

[11]Une erreur, selon P. Breton qui indique que le premier inventeur d'une machine à calculer serait l'allemand Whilelm Shickard (1592-1635). *Cf.* Breton, P. (1990). *Une histoire de l'informatique*. Paris: La découverte. p.61.
[12] Breton, P. (1990). *Op. cit.* p.8.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

S'il y a bien de nouveaux symptômes (en tous cas sur le plan discursif, dans le discours courant des médias par exemple), à un rapide examen, les technologies paraissent plutôt anciennes. Leurs formes ont certes évolué depuis ce moment d'après-guerre où émergea la cybernétique et les premiers ordinateurs qui étaient alors de véritables monstres de plusieurs tonnes[13] ; leurs puissances se sont sans doute décuplées depuis qu'on envoya des êtres humains sur la lune avec autant d'informations que dans un simple mail d'aujourd'hui[14] ; mais leurs fonctionnements, leurs architectures générales n'ont guère varié jusqu'à aujourd'hui.

Toutefois, tels que ces symptômes en témoignent, ce sont les solutions des sujets qui n'ont cessé de varier et de faire varier, au fil de la succession du déploiement généralisé de ces techniques, leurs usages et leurs fonctions. C'est celui qu'on nomme « l'utilisateur » qui se trouve ainsi au principe des mutations technologiques, moteur de leurs évolutions. Il est le véritable auteur de cette sorte d'*intellect agent* qui semble habiter en chacune de ces machines, dont la prise en main est aujourd'hui un véritable « jeu d'enfant ».

Partant de ces constats, exposons trois séries de questions qui se déplieront dans la thèse : La première est relative à la clinique avec le numérique : à quelles conditions pourrait-elle prendre place dans le champ de la psychopathologie ? Quels modèles y associer ? La deuxième étudie les éléments concernés par ces mutations, impliquées par ces dispositifs numériques, et leur prépondérance dans le quotidien : qu'est-ce que la psychopathologie peut dire de la constitution d'une réalité singulière ? Comment identifie-t-elle et rend-elle compte de ces différences subjectives ? La clinique structurale se révèle-t-elle pertinente pour appréhender ces phénomènes ? Dans quelle mesure peut-on les considérer comme des symptômes ? Ces symptômes prennent-ils pour le sujet une fonction différente selon qu'ils s'inscrivent dans la névrose, la psychose ou la perversion ? Enfin, nous situerons cette troisième série de questions plus directement autour des accompagnements que la clinique serait à même de proposer : quels accompagnements avec le numérique ? Pour quels types de symptômes ou de problématiques ? Y a-t-il des indications ou contre-indications particulières ? Peut-on distinguer plusieurs manières d'appréhender ces questions

[13] Cardon, D. (2019). *Culture numérique*. Paris : Presses Universitaires de Sciences Po. p.29 et *sq*.
[14] Environ 48Ko. *Cf.* La rédaction de Futura Sciences. (2019). « Appollo 11 : des Hommes vont se poser sur la lune ». Le 20 juillet 2019. Accessible en ligne https://www.futura-sciences.com/sciences/actualites/astronautique-apollo-11-hommes-vont-poser-lune-19956/ [page consultée le 01.01.2020].

dans la littérature ? Quels résultats — et en quels termes sont-ils exprimés — pour ces différents types d'accompagnements ?

La clinique du sujet pour boussole dans les mondes numériques

Proposer une thèse en psychopathologie clinique qui s'intéresse aux « nouvelles technologies » et au « numérique » ne va pas de soi. Elle serait même en parfaite contradiction (ou dénégation) de son objet, puisque dans la technique (c'est sa définition) ne se loge nul « vivant », nul « sujet », nulle « pulsion ». G. Simondon[15], A. Leroi-Gourhan[16] ou encore J. Ellul[17] ont pourtant démontré que la technique et l'être humain avaient l'un sur l'autre des effets d'interactions[18], qu'ils pouvaient être pris dans des rapports de dépendance, ou qu'ils se façonnaient l'un l'autre (idée que la « co-évolution » américaine post-cybernétique refléta également). Ces études sont intéressantes sur le plan d'une herméneutique du sujet – et de son « environnement » – mais ne peuvent être que d'une aide très relative en ce qui concerne la clinique. En effet, dans le quotidien de cette pratique c'est non plus l'universel qui intéresse, mais son écho logique, celui de la « singularité » du sujet, et de sa construction symptomatique, qui institue la clinique comme champ, et le clinicien comme fonction. Ainsi ce travail n'aurait qu'un intérêt limité s'il prend directement pour objet d'analyse les dispositifs numériques. Conséquemment, il ne s'agit pas ici de s'attarder directement sur l'évolution de ses objets, ou leurs caractéristiques intrinsèques – sans toutefois les nier, ou ne pas reconnaître leurs capacités et leurs limitations – car là ne se trouve pas l'objet qui intéresse la clinique. Pour autant, il apparaît que la machine ne peut être tout à fait extérieure au sujet. Plus pragmatiquement, il s'agit de rappeler dans cette introduction que les dispositifs numériques sont aussi les effets des sujets qui les animent. Ce sont les utilisateurs qui créent, alimentent et abandonnent plateformes numériques et objets connectés. Tout dynamisme consumériste restant égal par ailleurs, il apparaît difficile de dénier aux mondes virtuels le support potentiel d'inventions et de créations. E. von Hippel, économiste, les appelle les « innovations

[15] Simondon, G. (2001). *Du mode d'existence des objets techniques* [1958]. Paris: Aubier.
[16] Leroi-Gourhan, A. (2014). *Le geste et la parole. t.1 : Technique et langage* [1965]. Paris: Michel.
[17] Ellul, J. (1990). *La technique: ou, L'enjeu du siècle* [1954]. Paris: Economica.
[18] C'est ce qui a poussé le projet de la science génétique a particulièrement s'intéresser à l'environnement — d'où son préfixe « épi » qui régulièrement la précède aujourd'hui dans une étude des gènes conjointe à celle de leur environnement d'expression.

par les utilisateurs », mais le sociologue D. Cardon y lit un mouvement plus général, et égrène ces petites histoires à la base — horizontale — du réseau Internet[19] :

> « La plupart des grandes innovations du web sont parties de rien ou pour être plus juste de pas grand-chose. Elles ne sont pas issues de la recherche universitaire ni des laboratoires des grandes entreprises. Elles ne sont pas le fruit d'une vaste réflexion stratégique ni d'une rigoureuse analyse marketing des attentes des consommateurs. La plupart du temps, elles ont surgi sans que personne n'ait vu ni prévu quoi que ce soit[20]. »

Et en effet, l'inventaire exhaustif *Internet Movie DataBase*[21] fut construit de façon collaborative à partir des petites fiches personnelles réalisées par le cinéaste passionné Col Needham ; *Craiglist*, l'équivalent nord-américain du site français *LeBonCoin*, était à l'origine une idée fort locale de Craig Newmark qui s'est progressivement exportée dans l'ensemble des États-Unis d'Amérique[22] ; *Wikipédia* était à ses débuts le travail marginal de Jimmy Wales qui commença à alimenter l'encyclopédie en parallèle de son gagne-pain officiel consistant à gérer un portail d'accès à des sites érotiques. La liste dépliée par D. Cardon est extensive[23]. Mais derrière chacune de ces inventions, ou innovation, c'est un sujet animé d'un désir, travaillé d'une passion qui est à l'œuvre. Pour citer un dernier exemple représentatif de cette logique, rappelons que le *hashtag* de Twitter créé en 2006 n'a jamais été une proposition du site web. En réalité, le mot-dièse est à mettre au crédit d'un des utilisateurs de la plateforme, Chris Messina, qui invita chacun à faire précéder son message d'un caractère particulier pour identifier plus aisément le sujet de la conversation en question. De même, les innovations ayant constitué progressivement le *Web* tel que nous le connaissons aujourd'hui ont été réalisées, pour certaines des plus notables, sur le temps libre de leurs concepteurs. Les plateformes qui régissent nos interactions en réseau sont ainsi davantage le fruit de contingences diverses que le résultat d'un programme de recherche et d'innovation préalablement établi. Le protocole « http », à la racine du *web*, est par exemple inventé en 1989 par Tim Berners-Lee alors qu'il travaillait au CERN (Conseil Européen pour la

[19] Cardon, D. (2019). *Op. cit.* p.104.
[20] *Ibid.* p.101.
[21] Le site fut racheté en 1998 par *Amazon* (vraisemblablement très cher, si l'on en croit le silence qui entoure le chiffre, bien que le *deal* se soit déroulé outre-Atlantique).
[22] Jusqu'à en être le septième site le plus visité.
[23] Cardon, D. (2019). *Op. cit.* p.101 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Recherche Nucléaire), sur tout autre chose donc que l'invention d'un réseau mondial[24]. D. Cardon propose ainsi de considérer que l'Internet est une invention contingente, correspondant à la « création spontanée d'une communauté de créateurs[25] ».

Le numérique et les plateformes qu'il supporte correspondent donc à un espace d'invention, de création dont ils sont, en fait, eux-mêmes issus. Les dispositifs numériques se présentent à nous comme des objets, ou des images capturées par l'objet « écran », mais c'est bien du sujet dont ils peuvent témoigner — y compris donc, lorsque l'on s'intéresse à leurs genèses et au désir qui a présidé à leur création. L'écran est ainsi cet objet particulier qui révèle et masque à la fois ce qu'il représente. Il s'agit donc, avec cette clinique du sujet, de faire cette hypothèse qu'il est pertinent de s'intéresser à ce qui se glisse derrière l'écran — le sujet[26] — et qui anime la machine : son utilisateur. Ce focus sur le machiniste nous donnerait alors à lire autrement le fonctionnement de la machine elle-même. Nous tenterons d'en apporter des indices et preuves par la clinique. Dans plusieurs des situations cliniques dépliées dans ce travail, on perçoit que les dispositifs technologiques peuvent être utilisés par des sujets à des fins (auto-)thérapeutiques. Ces objets, qui sont aujourd'hui au centre de polémiques dans le champ de la santé mentale dont nous avons rapidement brossé la géographie mouvante, sont d'abord, pour ces sujets pris au un par un, des solutions subjectives et singulières. Ces objets peuvent alors appuyer, soutenir ou condenser ces inventions. La clinique qui cherche à rencontrer le sujet qui la convoque ne peut alors plus faire l'économie d'un détour par l'examen des caractéristiques de ces objets, des différents usages qui en sont fait, et des fonctions subjectives qui peuvent en découler. Notre travail devra donc s'interroger sur la façon dont la psychopathologie et la psychanalyse ont pu cerner ces fonctions subjectives trouvées par le sujet dans la machine.

Les voies nouvelles de la psychopathologie à l'heure du numérique

[24] *Ibid.* p.26.
[25] *Ibid.* p.37.
[26] On renvoie sur ce point au dialogue entre M. Foucault et Lacan au milieu des années soixante. *Cf.* Lacan, J. (1965-1966). *Le Séminaire, livre XIII, l'objet de la psychanalyse*. Leçons de mai et juin 1966. Inédit, accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S13/S13%20L'OBJET.pdf [page consultée le 20.02.2020]
; Foucault, M. (2010). *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.

Notre travail questionnera la façon dont la psychopathologie et la psychanalyse ont pu cerner ces fonctions subjectives trouvées par les sujets dans les machines. C'est à la condition de considérer les machines via le regard du machiniste, de celui qui en actionne les rouages, que l'étude de la machine est envisageable en psychopathologie clinique. C'est la parole du sujet sur la machine qui intéresse le clinicien, et c'est d'abord à partir de ses dires qu'il en rend compte. Si la clinique ne veut pas perdre de vue son objet, et le champ qu'il occupe, c'est vers le « sujet » et non pas « l'objet numérique » (où se lit aussi, certes, quelque chose de son reflet) que son étude doit se tourner. La clinique doit décoller son regard de l'écran, de la machine-réseau ou du jeu vidéo pour s'ajuster au sujet qui s'y appareille, ou y reste latent, comme un rêve en attente de son déchiffrage.

La pertinence de s'intéresser aux écrans en psychopathologie se fonde sur la parole du « spectateur », et de ce qui se constitue, se regarde, pour lui, sur l'écran, et l'adresse depuis laquelle l'écran fait réponse au sujet. Il s'agit moins de « borner l'écran » que de repérer ce qui, dans l'écran, fait borne pour le sujet – ou absence, reconfiguration des limites (auxquels cas c'est l'addiction et le symptôme qui y répondent, puisque le sujet ne peut se passer de ces objets pour s'assurer d'une certaine limitation).

Parce qu'ils font partie du quotidien des sujets contemporains, s'intéresser aux jeux vidéo est une nécessité[27]. Ils se révèlent parfois être un levier clinique pour certains adolescents accueillis. Mais nous ne pouvons qu'inviter à le faire à partir de la position du joueur, au plus près de ce qui fait sa « pratique », son « *play* » voire son « usage » du jeu — et non pas en nous attardant sur le contenu du jeu vidéo en général, ou pour lui-même[28]. Autrement dit, ce qui nous intéresse dans la pratique et les usages multiples des jeux vidéo, c'est moins la console que le joueur.

Selon la même logique, cerner la question du réseau, avec le « réseau des réseaux » Internet est aujourd'hui un enjeu pour la clinique, car les sujets qu'elle reçoit y ont

---

[27] *Cf.* L'enquête du CNC de 2015 où nous apprenons que près de 70% de la population française interrogée déclare jouer aux jeux vidéo, et que la moyenne d'âge du joueur atteint les 35 ans. CNC et IFOP (2015). *Les pratiques de consommation de jeux vidéo des Français*. 28 octobre 2015. Accessible en ligne : https://www.cnc.fr/documents/36995/156098/Les+pratiques+de+consommation+de+jeux+vid%C3%A90+des+Fran%C3%A7ais.pdf/e02ed84f-8186-c497-932d-136f94a4efa8 [page consultée le 20.03.2019].

[28] D. W. Winnicott différenciait dans cette même ligne le « *play* », propre au joueur et à sa créativité du « *game* » désignant les règles fixes et caractéristiques d'un jeu donné. *Cf.* Winnicott, D. W. (2015). *Jeu et réalité: l'espace potentiel* [1971]. Paris: Gallimard.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

volontiers recours, y déposent quantité de témoignages sur leurs vécus. Ils y ont parfois glané quelques conseils ou méthodes, *in fine* jugés insatisfaisants, avant d'avoir recours à la consultation clinique. Mais l'étude du réseau ne doit pas se départir du sujet qu'il parvient à l'occasion à noyauter, à enserrer — et parfois à harceler, à dégoûter, à déprimer. Sans faire la collecte des affects, effets de ce « faire couple[29] » avec le numérique, il s'agit d'en rendre compte en partant des témoignages de la clinique. Comment, structuralement, un sujet se sent-il parfois convoqué par la machine ? Et comment, de quelles façons peut-il s'y appareiller ou y trouver un étayage en réponse à son symptôme ?

Freud avait conceptualisé l'appareil psychique comme un écran que le sujet se dessinait par le biais de son fantasme. Logiquement, nous pouvons nous demander comment ces nouveaux écrans reconfigurent ces créations fantasmatiques, dans leurs genèses comme dans leurs actualisations. Dans le cadre de symptomatologies rattachées à la structure des psychoses, marquée dans l'optique lacanienne par la carence du fantasme fondamental, ce travail tente de rendre compte de la façon dont ces dispositifs et objets numériques peuvent se révéler comme des « outils » pour le sujet. Par ce biais, nous interrogeons ainsi les évolutions rencontrées dans la clinique et l'intérêt de considérer ces dispositifs pour orienter les manœuvres du clinicien. Il s'agira aussi d'interroger leurs impacts, intérêts ou obstacles pour le transfert, dans sa définition élargie et contemporaine de partenariat transférentiel.

La pratique clinique rencontre aujourd'hui de nombreux objets numériques qui viennent la convoquer, ou frapper à sa porte, de sorte que le clinicien qui ouvre cette porte ne peut plus (et cela fait déjà plusieurs années) ne pas les y laisser entrer. Une infirmière que nous rencontrions dans une unité de pédiatrie nous annonçait que ces objets numériques « étaient entrés dans le service avec les patients ». C'est donc d'abord par une interrogation clinique autour des fonctions et enjeux de ces objets numériques et de leurs usages que débute ce travail. Cette question est relative à une observation réalisée dans plusieurs institutions sociales et de soins psychiques, où les sujets accueillis sont aujourd'hui souvent accompagnés de ces objets et y cultivent parfois des activités soutenues et investies. À l'occasion, les institutions elles-mêmes participent de cet entrain pour le numérique : des ateliers « informatique », autour des

[29] Laurent, É. (2014). « Faire couple avec l'objet numérique », *Quarto*, n°109, Décembre 2014.

jeux vidéo, du multimédia, ou de créations numériques, se développent et se multiplient, dans les institutions de soins psychiques ou en lien avec elles.

Ne situer cet impact du numérique que du côté d'un « sujet observé », le séparant radicalement du point d'où ce dernier serait analysé est également un écueil qu'il s'agit en clinique, sinon d'éviter, plutôt de traduire par le concept de « transfert ». Ce dernier ne vise pas uniquement à rappeler que toute « relation intersubjective » engendre des effets transférentiels (d'ailleurs ce travail dément en partie cette affirmation, en soulignant que le transfert concerne – et parfois de très près – des relations d'un seul sujet à une machine, et donc ne concernerait pas seulement les relations « intersubjectives »). Si le concept freudien de « transfert » nous est précieux aussi dans cette clinique avec le numérique, c'est parce qu'il nomme avec précision ce que recouvre en partie le terme mieux connu dans la recherche en sciences humaines de « réflexivité ». Toute une série de termes variés : « transfert », « réflexivité », « alliance thérapeutique » viennent à la fois témoigner de l'importance en clinique de cette « relation privilégiée » qui se noue par la parole et le langage, entre un sujet et son Autre, et de l'importance de ses effets ; mais ces termes signifient également que fondamentalement « [le clinicien] fait partie de ce clavier[30] », et qu'il ne peut se dissimuler derrière le tableau (clinique) qu'il dépeint, puisqu'il se trouve y être également.

Insistons : le clinicien et la visée de son geste, du fait du transfert, ne peuvent se réduire à « borner l'écran » ou à être bornés par ce dernier. Il s'agit de rendre compte des caractéristiques des dispositifs de recueil de données cliniques qui se sont échafaudés au cours de ce travail de recherche, mais aussi de cette « toile de fond » numérique qui concerne la clinique et le clinicien lui-même. Si nous rendons compte dans ce travail, des inventions, montages, créations et symptômes divers dont des sujets, par leurs paroles, sont venus nous témoigner, l'étude des impacts cliniques de ces objets ne peut se départir de l'examen critique de leurs effets dans le lien social et les discours.

En d'autres termes, plus pragmatiques, si le psychologue ne peut plus refuser l'entrée du numérique dans sa clinique, voire s'offre d'en rendre compte, c'est d'abord car ces objets le concernent, modèlent sa pratique et le discours dans lequel cette dernière s'insère. Ainsi le psychologue n'aura pas à s'affoler de voir entrer dans son bureau les

[30] Lacan J. (1970). « Discours de clôture au Congrès de Strasbourg, le 13 octobre 1968 », *op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

objets connectés des patients qui viennent le convoquer, puisque *a priori* trône déjà (et depuis longtemps) sur son propre bureau, un ordinateur.

Il faut souligner que les ordinateurs et les objets numériques sont entrés dans les milieux de soins psychiques d'abord du côté des soignants, des professionnels — et c'était là l'usage originel de ces nouveaux objets. Les ordinateurs, qui sont des « calculateurs », devaient fournir une aide pour — par exemple — établir le recensement de la population, gérer des plannings ou coordonner les réservations d'un avion en temps réel, facilitant l'administration des choses en les ordonnant de façon automatique[31]. En d'autres termes, depuis leur invention au mitan du XXème siècle, les « machines à calculer [*computer*] » se sont imposées pour rendre compte de « toute activité qui peut se réduire à de l'information manipulable[32] », ressuscitant l'entreprise saint-simonienne[33].

Ce n'est pas qu'exclusivement dans le cadre de notre travail que nous usons d'objets numériques. Ils sont aussi support de divertissements (jeux), de navigations et de repérage dans l'espace (*Global Positioning System*, G.P.S.), d'échanges excédant le strict cadre du travail (*mailing* et services de messageries instantanées), et qu'ils participent en conséquence de redéfinir. Ces nouveaux dispositifs numériques se glissent au plus près du corps (écrans, écouteurs, interfaces tactiles), souvent dans nos poches (*smartphones*) ou à portée de main. Ils ont investi les espaces psychiques (ce que ne peut résumer le concept d'attention, son déficit et ses « remèdes » et méthodes de contrôle), nos rêves (*cf.* le « *tetris effect*[34] »), et se font le support de nombreux désirs et fantasmes « technophiles » et/ou « technophobes ».

Ainsi, demandons-nous comment d'un « simple outil de gestion », en est-on arrivé à la situation actuelle, qui fait, par exemple, qu'un étudiant s'interroge : « mais comment expliquer qu'à peine l'application *Facebook* fermée — car j'en ai achevé la consultation — je l'ouvre à nouveau, comme "par réflexe", avant de réaliser que je viens pourtant de la quitter ? » Dans ce cas, c'est moins *Facebook* qui intéressera la clinique psychopathologique, que directement la question qui traverse cette remarque : qu'est-

---

[31] Breton, P. (1990). *Op. cit.* p.65 et *sq.*
[32] Triclot, M. (2011). *Philosophie des jeux vidéo*. Paris: Editions la Découverte. p.189.
[33] Sadin, É. (2018). *L'intelligence artificielle, ou, L'enjeu du siècle : Anatomie d'un antihumanisme radical*. Paris : L'Échappée. p.182.
[34] « L'effet Tetris » ou « Tetris effect », du jeu du même nom, désigne ce fait qu'après avoir trop longtemps joué à un jeu vidéo, les sujets puissent avoir l'impression d'y jouer encore dans la réalité (quand ils ferment les yeux, les « images du jeu » leur reviennent). *Cf.* https://fr.wikipedia.org/wiki/Effet_Tetris [consulté le 20.03.2019]

ce qui pousse le sujet à pouvoir se saisir du « psy » pour rendre compte de ce qu'il affronte et de ce qu'il rencontre — et l'interroge, le concerne — sur ces nouveaux écrans ? Nous verrons notamment que des dispositions thérapeutiques ont été prêtées dès la naissance des premiers automates de type « agent conversationnel » (« *chatbot* »). Nous interrogerons alors l'emploi des dispositifs numériques dans le cadre de la thérapeutique par le biais des « médiations numériques » proposées en France depuis les années 1990. Ces « voies nouvelles de la thérapeutique analytique[35] » à l'heure des dispositifs numériques pourront-elles alors nous amener à affiner les concepts employés pour saisir, par la parole du sujet, le réel du symptôme en cause ?

[35] Selon le titre de la célèbre conférence de Freud, Freud, S. (2002). « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » [1919] in *La technique psychanalytique*. Paris : PUF.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Problématique et plan

Cette recherche en psychopathologie interroge l'impact des nouvelles technologies dans la clinique à partir de l'étude contemporaine de la machine et de ses prolongements numériques (de la fin du XXème jusqu'au premier quart du XXIème siècle). Par cette étude, il s'agira de soutenir l'hypothèse de l'émergence de nouvelles réalités subjectives. Comment les sujets composent-ils aujourd'hui avec ces nouvelles machines ? Quels traitements de leurs symptômes peuvent-ils parfois y trouver ? De quelle façon une pratique orientée par la psychanalyse pourrait-elle soutenir — ou non — de les accompagner sur ces nouveaux terrains virtuels, ouverts par le numérique ?

Il s'agit dans ce travail d'insister sur l'urgence aujourd'hui de s'intéresser, dans le cadre de la rencontre clinique, aux différents branchements dont les sujets témoignent via ces nouveaux supports. En quelques décennies en effet, les dispositifs numériques ont investi notre quotidien, redéfinissant les frontières de l'intime, se glissant dans nos poches et prolongeant nos corps. Ces techniques récentes sont régulièrement pointées comme la source de « nouveaux symptômes », dont le relais médiatique amplifie mécaniquement leur présence dans les discours, les dotant d'un poids performatif aujourd'hui, également dans le champ de ladite « santé mentale ». Pourtant, la psychopathologie connaît les *aficionados* des machines depuis au moins deux siècles, et sa clinique a même identifié ces appareils comme de possibles supports (auto-)thérapeutiques[36]. La clinique analytique a ainsi souligné que certains sujets psychotiques pouvaient trouver dans la machine, un allié pour dire — voire pacifier — leurs symptômes. La psychanalyse connaît elle-même des modèles théoriques — notamment chez S. Freud et Lacan — qui usent expressément de la machine, en termes de métaphores et d'analogies.

La première partie fait retour sur ces modèles théoriques, d'une psychanalyse adossée à la machine, que A. Saint-Jevin a nommé « machine psychanalytique[37] ». Suite à cette théorie qui ouvre à une clinique de la machine, la deuxième et la troisième parties restitueront vignettes et cas cliniques issus de notre pratique, de quelques autres et de la littérature.

---

[36] Trichet, Y. (2011). *L'entrée dans la psychose approches psychopathologiques, clinique et (auto-) traitements*. Presses universitaires de Rennes, Rennes.
[37] Saint-Jevin, A. (2019). *La machine psychanalytique: Théorie de la machine lacanienne*. Dijon : Presses universitaires de Dijon.

Pourquoi peut-on affirmer l'existence d'une « machine psychanalytique » ? C'est ce que notre thèse interroge dans sa première partie. Nous retraçons, d'une part les liens et rapports entre la constitution de la psychanalyse comme pratique et, d'autre part, la machine comme objet d'intérêt théorique et clinique. Quelles limites rencontrèrent ces modèles qui envisagèrent de faire parler le sujet à travers la machine ? À quelles cliniques ces conceptions ouvrent-elles ? La psychanalyse s'est régulièrement faite le relais de ces questions. La machine figurait, dans la *Traumdeutung* freudienne, en bonne position dans la course à la trouvaille d'un modèle explicatif du fonctionnement de l'appareil animique. Ce lien s'est vraisemblablement maintenu au moins jusqu'aux travaux de L. Kubie (neurologue et psychanalyste, fondateur de la cybernétique), qui dans cette même veine freudienne, avait tenté de rendre compte de l'inscription du vivant dans la chair (le fameux et énigmatique « appareil psychique » freudien) en termes de machines et de logiques mécaniques (autour du phénomène physiologique des boucles neuronales qu'il utilisa pour rendre compte de la compulsion de répétition). La cybernétique de Kubie et de quelques autres a également été un support important pour les travaux de Lacan. Si le phénomène est connu pour le premier moment de son enseignement — jusqu'aux années soixante — nous constaterons que nombre de ses avancées ultérieures semblent continuer de s'en inspirer bien qu'elles n'y fassent pas aussi directement référence.

Dans le premier chapitre, nous montrons que le corps s'est imposé pour la psychanalyse et dans ses références philosophiques et théologiques, comme une machine productrice de virtuel[38]. Le retour à Aristote et à ses traducteurs scolastiques dévoile l'âme comme lieu des vertus, ce qu'à la fois les hommes partagent, ont en commun, et en même temps ne peuvent pleinement atteindre qu'à la condition d'une discipline du corps qui va suivre différents codes. La notion d'*intellect agent* souligne la présence d'un « corps étranger » qui en fait, résonne avec la dimension « virtuelle » et toujours « à venir », de l'âme. La découverte freudienne de l'inconscient oblige à rebattre les cartes de ce propos qui navigue de l'Antiquité au Moyen-Âge. Avec Freud, nous montrons que l'hystérique enseigne au maître l'écart qui subsiste à sa discipline, entre le désir et sa satisfaction, producteur d'un sentiment *Unheimlich* pour chacun qui, en tant que sujet du désir, habite son corps. Nous poursuivons avec les travaux de Lacan autour du stade du miroir, pour tenter de serrer au plus près les coordonnées de

[38] Saint-Jevin, A. (2019). *La machine psychanalytique: Théorie de la machine lacanienne*. Dijon : Presses Universitaires de Dijon. p.429.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cette inquiétante familiarité du corps, tapie dans l'image. Du questionnement initial sur le corps comme support mécanique à un appareillage extérieure animique, nous aboutirons donc à la conclusion que l'âme, pour la psychanalyse, supporte jusqu'à un certain point, une réduction à l'image du corps.

Ce constat motivera un retour plus ample au corpus freudien. Dans ce deuxième chapitre, nous interrogerons l'usage de la machine par Freud pour rendre compte de la formation du rêve, de la logique fantasmatique de la réalité, mais aussi des résistances transférentielles au traitement. Nous nous apercevrons qu'il convoque régulièrement celle-ci pour rendre compte du commerce libidinal, où la métaphore économique prend régulièrement le pas sur la mystique « psychologie des profondeurs[39] ». Finalement, la découverte freudienne invite davantage à concevoir l'inconscient comme une lentille optique, engendrant des diffractions propres à chaque sujet, qu'à quelque réservoir sous-terrain qu'il s'agirait de sonder. L'inconscient freudien est un inconscient en acte, dont les « formations » attestent au présent, dans la relation que le sujet entretient avec son devenir fantasmatique qu'il projette au prisme de son fantasme. L'inconscient se révèle avec Freud comme un déterminisme particulier, articulé autour de la machinerie du fantasme de chacun des sujets névrosés qui s'engage en analyse.

Cette logique du calcul, déductible des travaux freudiens, nous engagera à en interroger les prolongements en cybernétique dans le troisième chapitre. Le projet cybernétique s'est en effet présenté comme visant à l'établissement d'une science du gouvernement des sociétés et des conduites humaines. C'est à ce titre que le déploiement de son paradigme — et sa résorption rapide — intéressèrent Lacan dans le cheminement qu'il proposa à ses auditeurs du Séminaire. Si la plupart des commentateurs de ses textes insistent sur les nombreux parallèles que Lacan tente de dresser entre l'ordre symbolique et celui de la machine, la clinique qui s'en trouve convoquée plaide plutôt pour une considération des effets de réel que convoquent la machine et le sujet qui s'y branche. En effet, au-delà des « portes » que la cybernétique ouvre et ferme successivement au fil de ses algorithmes, c'est plutôt la jouissance captive du circuit qui intéressera la psychanalyse de l'enseignement de Lacan des années soixante-dix.

[39] Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir* [1920]. Paris: Payot & Rivages. p.110.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Dès 1919, V. Tausk reprenait les intuitions freudiennes « mécanistiques » pour dire la jouissance du fantasme en les appliquant à la thérapeutique des psychoses. Il en déduisait une « réélisation » de cette machine à jouir dans cette structure, et relevait déjà quelques occurrences de cette machine comme objet d'édification du délire.

La deuxième partie de cette thèse pointera les liens du sujet psychotique — aussi nommé « sujet de la jouissance[40] » par Lacan, en opposition au sujet névrosé, « sujet à la jouissance[41] » — à la machine. La psychopathologie est-elle en mesure de rendre compte de ces liens ? Les sujets eux-mêmes en ont-ils témoigné, aussi parfois au travers de leurs œuvres et créations ? La machine possède-t-elle un pouvoir curatif pour certaines symptomatologies psychotiques ? Nous verrons, en effet, que ces liens sont tout à la fois fréquents, pluriels et anciens. Pour la psychanalyse, la psychose est un *varia* de l'humanité qui en serait au principe — selon sa tripartition classique héritée de Freud : psychose, névrose, perversion. Pris au sein de ce répartitoire, la psychose n'est ni une maladie, ni un trouble, pas même une pathologie : elle est d'abord un mode particulier de structuration subjective. D'abondantes études cliniques ont montré que nombre de savants, poètes, et autres génies éprouvaient des phénomènes symptomatiques pathognomoniques de cette structure. Sans taire leurs souffrances subjectives, notons que leur psychose clinique ne les entrava nullement dans la « réussite » de leurs destinées, et participa, selon leurs témoignages singuliers, au choix de leurs desseins. Cette partie du travail veut donc aborder l'actualité de cette structure subjective, à l'heure de la distribution massive des dispositifs numériques, en posant la question du devenir des sujets psychotiques à cette époque de la machine pour tous.

Nous nous arrêterons, dans le premier chapitre de cette partie, sur l'hypothèse freudienne de la pulsion, afin de démontrer ensuite, avec Lacan, qu'une pulsion se manifeste comme une machine *extime* au sujet (« acéphale »). Nous noterons que le « non-bouclage » pulsionnel indique une absence de fermeture du corps, et que ce flou porté aux limites du corps est caractéristique de plusieurs symptômes psychotiques. Nous soutiendrons ainsi l'hypothèse que la machine peut assurer cette fermeture du corps, si problématique dans les symptomatologies schizophréniques par exemple, et,

[40] Lacan, J. (2001). « Présentation des mémoires d'un névropathe » [1966]. *Autres écrits*. Paris: Seuil. p.215.
[41] Lacan, J. (1966). « Subversion du sujet et dialectique du désir… » [1960]. *Écrits*. Paris : Seuil. p.860.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

participe d'expliquer pourquoi certains sujets psychotiques ont des affinités avec celle-ci.

Logiquement, dans le deuxième chapitre, nous proposons une revue de la littérature clinique du « corps-machine ». Cette symptomatologie ancienne se retrouve régulièrement dans les observations des psychiatres classiques, la machine prenant notamment parfois une place prépondérante dans l'expression du délire du sujet. Nous retraçons, à partir des témoignages des sujets et des observations des cliniciens qui ont tenté d'en prendre soin, différents usages et fonctions de la machine dans leurs problématiques.

Si le « corps-machine » est à l'honneur dans la psychiatrie classique, il s'agira dans le troisième chapitre, de rendre compte du devenir contemporain de ce vœu particulier de réduire le corps à un fonctionnement mécanique. Les aliénistes auraient-ils anticipé les difficultés et nouveaux symptômes rencontrés par les actuelles technosciences ? Nous montrons, par exemple, que la visée de certains tenants du transhumanisme peut s'interpréter comme une solution supplétive à la discordance rencontrée dans les symptomatologies psychotiques. Nous cheminerons avec les ingénieurs ayant mis sur pied les premiers programmes dits « d'intelligence artificielle » et la dimension « addictive » qu'ils relevaient déjà chez les primo-usagers de leurs logiciels. Nous considérerons le nouveau « trouble du jeu vidéo » entériné par l'OMS[42] en 2018 comme possible paradigme de cette « addiction » qui vient parfois traduire cette pulsion « débranchée » de son circuit dans les symptômes discordants.

Si ces éléments plaident ainsi en faveur d'une affinité de certains modes de structuration du symptôme psychotique avec des dispositifs mécaniques, il s'agit alors de s'interroger sur la façon dont ils peuvent enseigner le clinicien pour sa pratique.

Ainsi, en troisième partie de thèse, nous posons la question des accompagnements appuyés sur les nouvelles machines et dispositifs numériques et proposés, aujourd'hui, par l'orientation psychanalytique aux sujets psychotiques. Quelle heuristique pour les médiations thérapeutiques qui s'appuient sur le numérique ? Quelles limites à ces pratiques ? À quelle(s) condition(s) proposer de tels accompagnements, à quel sujet, à quel moment et dans quel but ? En considérant les dispositifs numériques comme des appuis potentiels aux partenariats transférentiels, notre travail tend à démontrer que

[42] Organisation Mondiale de la Santé.

le clinicien pourrait trouver en ces nouvelles machines, parfois élues par le sujet pour apaiser ses symptômes, de quoi s'orienter dans ses actes cliniques et manœuvres transférentielles.

Reprenant les choses en amont, le premier chapitre de la troisième partie interroge l'idée d'une « cure-type », laissant entendre, par les différents récits cliniques qu'elle rapporte, que l'absence de standard en constituerait en fait peut-être le seul cadre tangible. En fait, il apparaît que depuis Freud, les psychanalystes et les cliniciens s'orientant de la méthode freudienne ont travaillé à faciliter la mise en place du transfert, élargissant par-là même le champ de leurs actions et la pluralité de leurs méthodes. Autrement dit, dans cette optique d'interroger l'introduction puis la présence quelque fois systématique d'objets « médiateurs » dans la cure, notre travail prouve que le premier médiateur est le corps du clinicien. Ce dernier, à se rendre responsable de l'offre qu'il fait, est ainsi amené à « être dans le clavier[43] » une touche de celui-ci qui pourrait permettre au sujet, la saisie, sous transfert, d'une alternative au symptôme qui l'entrave.

Le deuxième chapitre questionne alors directement l'heuristique des travaux de « médiations thérapeutiques », massivement développées après-guerre. En effet, ces modalités de travail avec les patients psychotiques connaissent aujourd'hui un regain d'intérêt, motivé par l'émergence de ces nouvelles technologies médiatiques. Puis nous passerons en revue les différents modes de propositions psychothérapeutiques s'appuyant sur ces dispositifs et dépliés dans la littérature, et enfin, nous présenterons deux ateliers de médiations mis en place en institutions durant notre travail de recherche. Nous déplierons nos rencontres cliniques et nous tenterons de mettre en lumière les principes qui auront permis à cette offre de médiation d'étoffer les partenariats transférentiels avec les sujets rencontrés. La restitution de ce travail clinique nous amène alors à interroger ce qui se joue, de la structure du symptôme, dans ce travail de jeu et de création sous transfert et construit à plusieurs.

Enfin le troisième chapitre de cette partie interrogera la dimension auto-thérapeutique que peuvent revêtir, pour certains sujets, les dispositifs numériques. Du fonctionnement de ces appareillages, et des usages auxquels ils ouvrent, des sujets psychotiques ont témoigné des fonctions d'auto-traitements qu'ils avaient pu y

[43] Lacan J. (1970). « Discours de clôture au Congrès de Strasbourg, le 13 octobre 1968 ». *Lettres de l'École freudienne*, n° 7. Paris. p. 157-166.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

trouver. Les nouvelles technologies de l'écran et du langage, incarnées dans ces dispositifs numériques, peuvent ainsi se faire le support du geste créateur du sujet et assurer, pour certains sujets, un traitement de leurs symptômes. Nous présenterons dans ce dernier chapitre une série de cas cliniques, qui visera à alimenter la discussion théorico-clinique autour des fonctions des machines et du numérique dans les (auto-)traitements psychotiques.

Première partie : La « machine psychanalytique » et ses prolongements numériques

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Introduction à la première partie

Quels rapports la psychanalyse et, par extension, la psychopathologie et la clinique, entretiennent-elles avec les machines ? Nous développons cette question en première partie : nous interrogeons les appuis théoriques et les conceptualisations issus de ces modèles machiniques et, nous démontrons que ces emprunts ne datent pas de l'avènement desdites « nouvelles technologies ».

En effet, la machine traverse l'élaboration psychanalytique depuis la mise au jour de l'inconscient par Freud aux débuts du XXème siècle. Puis, dès les années 80, à l'aube du micro-ordinateur, nous retrouvons une thèse sur la vie rêvée des machines par leurs utilisateurs se référant à l'enseignement de Lacan[45]. S. Turkle, anthropologue formée en France, fut la première à s'y intéresser. Elle y décelait fantasmes, projections, rêveries, insistant sur le spectaculaire des phénomènes qu'elle pouvait observer en scrutant, et dialoguant, avec ces premiers expérimentateurs de machines électroniques[46].

Entre la découverte de Freud et les observations anthropologiques pionnières de Turkle s'est écoulé le vingtième siècle. À son mitan, à la fin de la seconde guerre mondiale, sous l'impulsion de L. Kubie, neurologue et psychanalyste, émergea un singulier courant de pensée. Développé par Kubie et N. Wiener, plus quelques autres, ils le nommèrent « cybernétique ». La pensée cybernétique, contemporaine des tout premiers séminaires de Lacan en France, a copieusement inspiré la théorisation lacanienne de la cure.

Aujourd'hui tombée en désuétude, l'empan du projet cybernétique ne peut pourtant se réduire à une simple interprétation computationnelle ou machinique[47]. Cet héritage machinique, contributeur important de l'élaboration psychanalytique, devrait pouvoir aujourd'hui renouer avec une pratique clinique orientée par la psychanalyse et une clinique du sujet.

---

[45] Turkle, S. (1992). *Psychoanalytic politics : Jacques Lacan and Freud's French revolution* [1978]. New York : Guilford Press.

[46] Turkle, S. (2005). *The second self : Computers and the human spirit* [1984]. Cambridge (US) : MIT Press.

[47] Le Bars, A. (2014). *La formation du paradigme cybernétique : varias et devenirs en psychopathologie*. Thèse de doctorat en psychologie sous la direction de L. Ottavi. Université Rennes 2. Accessible en ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01072308/document [page consultée le 20.03.2019].

Nous étudierons, dans le premier chapitre, les antécédents à la découverte freudienne. Selon le sociologue D. Cardon, le numérique vient dire la rencontre de l'informatique et du lien social : c'est un terme qui recouvre une interprétation sociétale de ces machines mathématiques[48]. Pour autant, à l'échelle du sujet, et des effets subjectifs du numérique, c'est plus volontiers le terme de « virtuel » qui est associé à la machine. D'où provient le terme de « virtuel », communément employé pour évoquer les espaces numériques ? Pour y répondre, nous nous concentrerons sur la philosophie d'Aristote et ses suites. Et, plus précisément, sur la notion *d'intellect agent,* soit une image du corps selon la pensée aristotélicienne. Sur quel(s) registre(s) est-il également employé dans la doctrine freudienne ? En quoi concerne-t-il tout particulièrement la question du dualisme occidental âme/corps ? Qu'est-ce que la psychanalyse a pu dire de ce dualisme, et comment a-t-elle proposé de le réinventer ?

Le deuxième chapitre fait plus directement retour aux textes freudiens. Nous verrons qu'une proximité se perçoit entre ses propositions conceptuelles et la présence des machines. Jusqu'où Freud souhaitait-il expliciter le fonctionnement de l'inconscient en des termes mécaniques ? Quels registres théoriques semblent plus particulièrement concernés par un fonctionnement mécanique ? Mais en quoi se distingue-t-il de la psychophysiologie, contemporaine de son époque ?

Nous nous arrêterons, dans le troisième chapitre, sur les suites données aux conceptions freudiennes, notamment par Lacan et sa discussion des propositions cybernétiques. Lacan mobilisait-il la machine pour rendre compte des mêmes phénomènes que Freud ? Comment rendait-il compte des avancées cybernétiques tout en montrant leurs limites ? Jusqu'à quel point le sujet parlant pourrait-il se réduire à l'objet d'un modèle psychodynamique ?

La psychanalyse aura démontré, au XXème siècle, que nous ne pouvons appréhender le sujet et son corps par le seul biais des machines. C'est-à-dire qu'à la fois il est « impossible qu'une machine soit corps », mais qu'en même temps, seul le signifiant — autre nom de la machine — est à même de dire ce qu'est un corps. Au creux de cet antagonisme, le XXIème siècle voit s'affirmer toujours plus la volonté décidée d'une fusion avec la machine pour soutenir *toujours plus* les injonctions paradoxales que son discours supporte. Cette première partie vise ainsi à interroger les prémices de ce destin numérique du corps, vendu comme toujours « à venir ». Un destin qui croise

[48] Cardon, D. (2010). *La démocratie Internet : Promesses et limites*. Paris : Seuil.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

celui du corps propre, autrefois pensé comme limite du divin, mais aussi celui du corps collectif. Freud avait isolé le sexuel comme un obstacle obligeant au détour de la pulsion. Cette hypothèse paraît-elle encore heuristique aujourd'hui pour décrire ces phénomènes attribués à l'émergence des nouvelles technologies ? Il s'agit, pour y répondre, d'inventorier les théories analytiques qui s'inspirent des machines pour rendre compte des symptômes qui, précisément, les excèdent.

I. Le corps, première machine productrice du virtuel

Introduction

Qu'est-ce qu'un corps ? Pour la psychanalyse il excède à la fois l'organisme et les images qu'il génère. Il s'agit d'interroger dans cette partie le corps comme lieu producteur d'images. Le reflet offre à l'être parlant de faire l'expérience d'une différence irréductible entre son corps et ses images, entre son Moi et le lieu de son énonciation. En quels termes la psychanalyse a-t-elle pu en rendre compte, avec Freud et chez Lacan ? Comme l'indique P. Breton c'est dans une volonté de maîtrise de l'écoulement du temps et du calcul de l'espace que se développent les premiers systèmes de mesure[49]. La mesure de l'espace se fait grâce à l'image du corps — les unités de mesures renvoient alors fréquemment à une partie du corps : coudée, pieds, pouces, etc. ; mais la mesure du temps apparaît encore plus arbitraire, sans loi, puisque sa découpe se fait selon un calendrier symbolique, sans lien avec une image réelle (mais souvent adossée à… une représentation spatiale : cycle, ligne, etc.). L'exercice de l'imaginarisation de ce temps réel a toute sa place dans l'informatique, puisque le terme *informatio* renvoie à l'action de façonner, de donner une forme, tout en ayant également une acception esthétique[50]. Avant la psychanalyse, comment ce phénomène *Unheimlich* qui surgit dans la rencontre du réel du corps avec ses images virtuelles était-il interrogé ou compris ? Nous verrons qu'il était en germe chez Aristote mais que c'est la théologie chrétienne qui accentuera cet intérêt pour les images virtuelles du corps comme affidées à une conception de l'âme.

Freud propose une reprise latérale de ce questionnement[51]. Il souligne cet écart entre le corps et l'organisme, appuyé sur les symptômes des hystériques qui ne suivent guère les tracés anatomiques connus alors. L'image du corps, prise au sérieux de l'étude des

[49] *Cf.* la première partie de l'ouvrage de P. Breton « Les deux histoires de l'automatisme : la maîtrise du temps et le contrôle du mouvement », in Breton, P. (1990). *Op. cit.* p.23 et *sq.*
[50] *Ibid.* p.43.
[51] *Cf.* le débat entre la tradition de la phénoménologie (la reprise de H. Bergson par Minkowski, les propositions sur *Le visible et l'invisible* de M. Merleau-Ponty) et ce qu'avait pu avancer Lacan avec Freud (nous reviendrons notamment sur sa proposition du « temps logique » : l'instant de voir est une réponse anticipée au débat du séminaire de 1964, où Lacan discute l'ouvrage de M. Merleau-Ponty).

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

symptômes qu'elle méconnaît nécessairement en les recouvrant, fait du sujet un narcisse blessé, décomplété.

Enfin, Lacan reprend à nouveaux frais cette brèche creusée par Freud et les hystériques entre corps et organisme. Il s'appuie notamment sur le moment logique du « stade du miroir » attesté par la psychologie expérimentale et développementale. Nous retraçons la façon dont il tente de logifier cette opération au fil de son enseignement, notamment avec le schéma optique qu'il prélève et adapte d'une expérience de physique.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. Du virtuel à l'*intellect agent*

Si l'on parle aujourd'hui volontiers de virtuel pour désigner la production des machines à calculer modernes que sont les micro-ordinateurs, l'empan sémantique du terme paraît bien plus large. Ces références étymologiques ne sont pas exhaustives mais veulent introduire l'orientation de notre travail et rappeler le poids du corps dans le registre virtuel et ce, dès la philosophie d'Aristote, notamment par la proposition du terme d'*intellect agent*.

a. Le virtuel : la puissance et son exercice

Le virtuel est, à l'origine, un concept de la philosophie antique, puisqu'il procède d'une traduction du corpus aristotélicien. Aristote dans sa *Métaphysique* propose d'opposer ce qui est « en acte » à ce qui est « en puissance ». Ce contraste entre ce qui est « en acte » et ce qui demeure « en puissance » se formule, dans les termes grecs, comme « energéia » (ἐνέργεια) et « dunamis » (δύναμις). Le premier terme évoque ce qui est une énergie en acte, une réalisation d'un potentiel en puissance, qui renvoie au second terme. Tout comme « le germe renferme en puissance l'espèce[52] », l'enfant est en puissance un chef des armées[53]. La puissance est alors « antérieure à telle cause déterminée, et il n'est pas nécessaire que la cause qui est en puissance passe à l'acte[54] ». Mais il ne faut voir ici qu'un cas particulier d'une succession (chrono)logique. En effet, « la puissance » peut également succéder à ce qui est « en réalité » :

> « Par exemple, en puissance la moitié de la ligne est antérieure à la ligne entière ; la partie est antérieure au tout, et la matière l'est à la substance. Mais en réalité, elle est postérieure ; car il faut que d'abord l'actualité ait disparu pour que la puissance existe à son tour[55]. »

Pour illustrer autrement ce point d'achoppement pour qui aurait voulu rabattre l'opposition sur une pure logique temporelle, on peut proposer l'exemple d'un jeu de

---

[52] Aristote, *Métaphysique* (trad. P. Nau), Livre VII, chap. 9, Accessible en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/La_M%C3%A9taphysique_d%E2%80%99Aristote_(Nau)/Livre_VII [page consultée le 07/08/2018].
[53] Aristote, *De l'âme* (trad. P. Nau), chap. II, 5. Accessible en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/De_l%E2%80%99%C3%A2me_(traduction_Nau) [page consultée le 07/08/2018]
[54] Aristote, *Métaphysique* (trad. P. Nau), Livre III, chap. 6, *op. cit.*
[55] *Ibid.* Livre V, chap. 11.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

construction. Les briques se trouvent en puissance dans la réalisation de la forme, tout comme la forme construite se trouve en puissance dans la réalité des briques éparses. L'enfant – celui qui n'est pas encore chef de guerre donc – est là notre guide. Ses jeux de construction n'allant que rarement sans le débridement de la démolition, ils illustrent, avec perte et fracas, la démonstration subtile d'Aristote.

ἐνέργεια (energéia) et δύναμις (dunamis) sont donc deux modes d'être au monde d'une chose, puisque ce qui est « en puissance » est — malgré tout. Pour illustrer cet apparent paradoxe, Aristote prend l'exemple de la vue :

> « quand nous disons d'un être qu'il voit, cela peut vouloir dire tout aussi bien que cet être a la puissance de voir, ou qu'il voit effectivement. […] [Et de même] on parle du froment, même quand il n'est pas encore mûr[56]. »

La distinction entre ce qui est « en acte » et ce qui est « en puissance » renvoie donc à deux états différents qui caractérisent l'être et son réel. Il est remarquable que déjà chez Aristote cette précision fût posée, puisqu'on sait la facilité avec laquelle notre « virtuel actuel » a pu être rabattu sur la fantaisie excessive, immature, ou un imaginaire en perdition, déréalisant, etc. Pourtant, *dunamis* ne s'oppose donc ni chronologiquement, ni substantiellement à l'*energéia*, et tout deux traduisent un mode d'existence particulier qui marque une pure différence signifiante.

Plus encore, Agamben nous propose une herméneutique d'Aristote fort maniable pour la clinique de l'acte. Le philosophe italien indique dans un essai sur l'acte de création, que la distinction subtile d'Aristote tient en fait à une logique de l'acte. Ou bien l'acte est réalisé : l'architecte construit, le chef de guerre combat, celui qui possède la vue ouvre les yeux sur le monde ; ou bien l'acte demeure en puissance, et l'architecte ne construit pas, le chef de guerre fait autre chose, le voyant ferme ses paupières. Pourtant, ces trois personnages sont toujours capables de produire ce qui leur vaut leurs qualificatifs respectifs. Mais leur action demeure « en puissance ». La puissance, selon Agamben, est donc au principe du non-exercice de son pouvoir. Ainsi ce n'est pas tant l'enfant qui est en puissance un chef des armées, que ce dernier, mais lorsqu'il fait autre chose :

[56] *Ibid.* Livre V, chap. 7.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « Celui qui possède une puissance – celui qui en a l'habitus – peut aussi bien la mettre en acte que ne pas la mettre en acte. La puissance – c'est la thèse géniale d'Aristote – est donc définie essentiellement par la possibilité de son non-exercice. L'architecte est puissant, dans la mesure où il peut ne pas construire, la puissance est une suspension de l'acte [...] la maîtrise sur une privation[57] ».

Avant de poursuivre sur la voie du manque qu'entretient le virtuel avec la vie psychique – ou libidinale – retraçons la voie frayée par le signifiant aristotélicien au fil de ses traductions et usages.

b. Virtuel, multiple, parties

Autour du XIIème siècle, le corpus aristotélicien sera peu à peu traduit par la philosophie scolastique. C'est de cette époque qu'est datée la première occurrence de notre terme contemporain de « virtuel ». Plus exactement, c'est par le terme médiéval de « *virtualis* » que la philosophie scolastique rendra compte de la « *dunamis*[58] ».

Le projet d'une telle philosophie aura été de traduire les penseurs grecs – notamment les péripatéticiens et Aristote – à partir de l'enseignement de la théologie chrétienne et des Pères de l'Église. Évidemment, un tel mariage façon « carpe et lapin » ne peut produire que du monstrueux, c'est-à-dire une apparition, un miracle. C'est par une telle tradition que naît le « virtuel », dérivé de « vertu », c'est-à-dire du « *vir* », soit de l'organe pénien, métonymie pour dire l'Homme. Bien sûr, pour l'Église, ce qui caractérise l'Homme n'est pas tant son corps (bien que comme nous venons de le voir, son étymologie s'en approche jusqu'au trivial), mais sa dotation divine : l'âme.

La première occurrence du terme « *virtualis* » se retrouve chez un moine cistercien anglais, en exil à Poitiers au milieu du XIIème siècle, Isaac De l'Étoile. Dans une longue lettre qui prend la forme du sermon, cher à l'auteur[59], et adressée à son ami Alcher de Clairvaux, Isaac De l'Étoile va proposer la première traduction effective de *Dunamis* (dans son sens de « potentiel », « en puissance ») par le terme de *virtualis*. Sa lettre

---

[57] Agamben, G., & Rueff, M. (2018). *Le feu et le récit*. Paris : Payot. p.59-60.
[58] Vial, S., & Lévy, P. (2013). *L'être et l'écran comment le numérique change la perception*. Paris : Presses universitaires de France.
[59] Gaetano, R.., De l'Étoile. I. (1968) *Sermons*. Texte et introd. crit. par Anselme Hoste, o.s.B. ; introd., trad. et notes p.[feu] Gaston Salet, s.J. Tome I. In: *Cahiers de civilisation médiévale*, 11e année (n°42), Avril-juin 1968. p.234-238.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

est un propos sur l'âme, en écho au texte d'Aristote *De l'âme* relu par le dogme religieux.

Au-delà de la recherche des origines étymologiques, de L'Étoile nous ramène ainsi à des considérations théologiques des plus précieuses, pour qui voudrait saisir l'impact du virtuel sur nos conceptions du numérique. Ainsi, ce qui précède l'apparent hapax[60] de « *virtuales* » dans le texte de De l'Étoile s'attelle à déterminer les qualités métaphysiques de l'âme. Le moine cistercien y précise sa distinction d'avec le corps, mais également d'avec Dieu lui-même. C'est à ce sujet que De l'Étoile a recours au néologisme qui nous intéresse. Apparaît la dimension « virtuelle » de l'âme, au sens où celle-ci ne pourrait jamais se réduire à l'ensemble de ses parties, elle reste ainsi un « pur devenir ». Les facultés de l'âme sont donc d'abord « virtuelles », c'est ce caractère des qualités de l'âme qui lui permet l'intelligence de Dieu[61]. On saisit peut-être mieux alors la racine commune entre le virtuel et la vertu.

Un des premiers champs sémantiques du virtuel caractérise donc la relation de l'homme à Dieu, qui fait figure ici de terme dernier, toujours à venir. Là où Dieu est omniscient, l'homme peut espérer en savoir un bout grâce aux vertus de l'âme. Elles reposent en puissance dans cette dernière, le travail de la foi permet de les faire advenir, et donc, à l'homme, de se rapprocher de Dieu.

Le virtuel renvoie ainsi à la multiplication des parties de l'âme, de ses qualités, dont la consistance renvoie à un point extérieur, ou *extime* — Dieu pour la philosophie scolastique, l'*intellect agent* pour la philosophie d'Aristote.

c. L'*intellect agent* : une image du corps

Dans son « Archéologie du sujet », Alain de Libera fait la part entre les interprétations substantialistes de la doctrine aristotélicienne de l'âme, et les interprétations qui la considèrent comme une propriété du corps :

---

[60]Nous n'en relevons qu'une occurrence, *in* De l'Étoile, Isaac (1162), *De anima,* p.1876. Accessible en ligne : http://www.documentacatholicaomnia.eu/04z/z_1155-1169_Isaac_Cisterciensis_Abbas_Epistola_Ad_Quemdam_Familiarem_Suum_De_Anima_MLT.pdf.html [page consultée le 12/07/2018].

[61]La présente partie s'appuie sur la notice très complète proposée par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Accessible en ligne : http://www.cnrtl.fr/etymologie/virtuel [page consultée le 17/07/2018].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « Un des arguments en faveur de l'interprétation substantialiste de la théorie aristotélicienne de l'âme retient particulièrement l'attention de l'archéologue : il s'agit de « l'indépendance » et de la « substantialité » de […] l'*intellect agent*[62]. »

La présence du concept d'*intellect agent* chez Aristote laisse en effet en peine l'interprétation attributiviste de l'âme (qui considère l'âme comme « partie » du corps), et pousse à *supposer* un agent extérieur au sujet. Cet *intellect agent* guide tout ce qui est intelligible au sujet, conditionne et produit sa pensée, depuis un certain « extérieur ». Cet extérieur « *intellect agent* » nourrit alors la controverse dans l'interprétation chrétienne du Stagirite : est-il de nature divine ?

Cet argument intéresse tout particulièrement la psychologie et la psychanalyse qui repèrent, à plusieurs reprises et niveaux, la nécessité d'un « extérieur » participant à l'advenue du sujet comme tel (« langage », « environnement », « symbolique », etc.). Sans entrer dans les commentaires et les critiques d'Aristote, statuons pour lors qu'une certaine philosophie théologique l'aura précédé sur ce chemin. Elle peut démontrer en creux l'antiquité de l'observation de la nécessité d'un point extérieur pour qu'advienne « du sujet ».

Le pas supplémentaire se situe dans cette proposition de Lacan qui lit Aristote *contre* la découverte freudienne. Cette orientation de lecture permet

> « d'instituer l'inconscient de l'ex-sistence d'un autre sujet à l'âme […] comme supposition de la somme de ses fonctions au corps […]. En fait le sujet de l'inconscient ne touche à l'âme que par le corps, d'y introduire la pensée : cette fois de contredire Aristote[63]. »

L'*intellect agent* désigne en effet ce lieu extérieur au sujet et qui, depuis cet extérieur, provoque son advenue. L'âme est alors « supposition de la somme de ses fonctions au corps ». Cette proposition renvoie directement à deux références. La première à l'*hypokeimenon* [« sujet du dessous »] d'Aristote. Lacan le développe dans sa reprise de la linguistique structurale — et notamment de Saussure — le sujet « supposé » est à situer « au-dessous », sous la chaîne des signifiants qui viennent le représenter. La « supposition » est ainsi moins une référence à la croyance ou la superstition qu'au

[62] Libera, A. (2010). *Naissance du sujet* [2008]. Paris: Libr. Philos. J. Vrin. p.160.
[63] Lacan, J. (1974). *Télévision*. Paris : Seuil. p.16.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

concept de sujet comme effet du jeu des signifiants. La seconde concerne les développements permis par l'expérience du stade du miroir[64]. Cette expérience atteste que le corps existe comme consistance d'abord par son image qui se reflète au champ de l'Autre. Autrement dit, il n'y a pas d'image du corps qui ne soit pas extérieure au sujet. Ce dernier saisit l'unité du corps par son reflet dont il fait *son* image. Dans cette saisie spéculaire s'ouvre un champ, une distance, où entrent en jeu, à l'occasion, des phénomènes psychopathologiques — nous avons par exemple évoqué l'hystérie plus haut[65].

Ces phénomènes — ou plutôt, témoignages — indiquent que le corps et son image ne se recouvrent pas. Ainsi toute « somme de ses fonctions » ne peut avoir de consistance qu'imaginaire. La somme totalisée de ce corps n'est renvoyée que par le virtuel. C'est l'image spéculaire qui vient donner la « bonne forme » [*Gestalt*]. Cette bonne forme, Lacan indique sa proximité d'avec la conception aristotélicienne de l'âme, qui constitue cette image du sujet. Si elle passe par son corps, les façons dont le sujet va la reconnaître ou s'y appareiller n'est ni univoque, ni universelle. Avant d'en déplier la clinique, notons que c'est depuis ce champ que Freud a pu découvrir l'inconscient [*Unbewusst*] et inventer une méthode exploratoire pour en rendre compte.

[64] *Cf. infra*. en page 60.
[65] *Cf. supra*, p.53.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. Corps virtuel et organisme : hiatus freudien

L'inconscient souffre — encore aujourd'hui — de l'équivoque du choix de son terme. Le préfixe privatif ne satisfait pas à la compréhension de ce que Freud voulait y désigner. L'*in*-conscient pourrait s'entendre comme la part d'ombre de l'humain, et se trouverait de fait à situer à l'écart de toute prétention démonstrative, puisque tapi dans les ténèbres d'un insondable. Cette conception a sans doute été portée, en plus de cette mauvaise traduction de l'*Unbewusst*, par des travaux connexes à ceux du fondateur de la psychanalyse. Que l'on pense à ses racines principielles chez Charcot dans l'hypnose, à la mystique typologique de Jung, ou encore aux lectures qui interprètent la psychanalyse du côté d'une croyance religieuse. À cet extrême se situe par exemple la doctrine de « l'institut de recherches psychanalytiques ». Ledit « institut » est fondé par Maud Pison à la fin du XXème siècle. Psychologue ayant entamé une formation de psychanalyse, Maud Pison se présente comme « la vierge de l'apocalypse ». En compagnie du « Messie », le chirurgien-dentiste J.-P. Galiano, l'institut proposait à ses patients de les délivrer du mal par un certain nombre de « bonnes pratiques » (spirituelles et alimentaires) et d'un pendule. Ces exercices visaient la libération des adeptes du carcan des mortels[66]. Assez régulièrement, semble-t-il, la psychologie des profondeurs mène à de telles dérives ésotériques. Concevoir ainsi la psychanalyse, comme une pratique de l'insondable, oriente dès son départ, vers de tels rivages. Bien sûr, nombre de doctrines et de pratiques thérapeutiques accosteront avant de se perdre dans des délires aussi flagrants que ceux de Maud Pison. Mais il apparaît que la dérive ésotérique trouve son point de départ régulier dans l'interprétation mystique de ce qu'il n'est plus vraisemblable, dès lors, de nommer psychanalyse.

Bien différente en effet était l'idée de Freud. Ce dernier le prouve, *via* les renoncements successifs contraints par la progression de sa doctrine, en perpétuel remaniement au fil de ses textes. Renoncement à l'hypnose qu'il avait adoptée chez Charcot et continuée avec Breuer. Renoncement à la suggestion, que pratiquaient les médecins et les divers

[66] Je remercie Anaïs Potiron d'avoir présenté ses travaux sur la secte de Maud Pison lors d'une séance du groupe de recherches sur les nouveaux fanatismes, dirigé par R. Hamon à l'Université Rennes 2. On pourra consulter sur le web la page du site *Prévensecte* où se trouvent consignés les éléments ici présentés : http://www.prevensectes.com/irp1.htm [page consultée le 20.11.2018] ; *Cf.* également : Edelstam, A. (2006). *Mon voyage avec la Vierge de l'Apocalypse Le témoignage d'une sociologue sur la manipulation mentale*. Paris : Publibook.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

guérisseurs. Renoncement à sa *neurotica,* qu'il avait forgée auprès de Fliess et à qui il confie son désarroi dans ce moment en forme de deuil[67]. Renoncement, enfin, au dualisme pulsions du moi / pulsions sexuelles qui l'amène à la nécessité de la conceptualisation de la pulsion de mort — qu'il détache là aussi de l'ésotérisme en l'arrachant au couple mystique G. Jung et S. Spielrein[68].

Ces concessions ne sont pas l'œuvre de remaniements herméneutiques, ou d'affinements d'une doxa. Ces renoncements sont de véritables ruptures dans l'épistémologie analytique. Par quoi ont-ils été imposés, sinon par l'appréciation de phénomènes positifs ayant rendu caduques, par leur advenue même, les conceptions antérieures du neurologue viennois ? Là réside, dans le creux sculpté par ces abandons, la réalité de l'*Unbewusst*. L'inconscient n'est pas un organe mystérieux gisant dans les abîmes du psychisme. Il est la conséquence même de l'expérience du langage, du fait « qu'on parle », ou mieux, « que ça parle ». L'*Unbewusst* se manifeste moins par l'idée que quelque chose nous est inaccessible, que par des événements réels qui s'imposent à celui qui s'en fait le sujet. Ces événements sont autant de « formations » de cet inconscient qui précipitent, dans un rêve, un acte manqué ou un lapsus. Ces « formations de l'inconscient » attestent du roc contre lequel le langage – mystique comprise – achoppe, trébuche. L'inconscient n'est pas une profondeur de l'esprit, il n'est pas une strate, il est une *coupure*. Cette coupure n'est ni initiation ni mystique, elle est logique.

Lacan en proposera alors une autre traduction, qui se déprendrait de ce préfixe privatif invitant à retrouver cette partie dérobée à la conscience dans quelque profondeur métaphysique. Il use pour se faire de l'équivoque et des sons de la langue : l'*Unbewusst* devient « l'une-bévue[69] ». La bévue fait alors directement référence à ce ratage « positif » — c'est-à-dire phénoménologiquement observable — à la portée de n'importe quel expérimentateur qui voudrait bien y prêter attention. C'est une poursuite de la découverte freudienne, qui invite à considérer l'inconscient comme un

[67] Freud, S. (1969). « Lettre de S. Freud à W. Fliess du 21 septembre 1897 ». in *La naissance de la psychanalyse*, Paris : PUF. p.190. Accessible en ligne : http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psycha/psysem/neurotic.htm [page consultée le 20.11.2018]
[68] De Georges, P. (2017). « Ce qui dans la vie peut préférer la mort ». *La Cause du Désir* n°96, 2017/2, p.57-61. Accessible en ligne : https://www.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2017-2-page-57.htm [page consultée le 20.11.2018]
[69] Lacan, J. (1976-1977). *Le Séminaire, livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* [1976-1977]. Inédit.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

élément dynamique de la réalité, qui affleure dans l'expérience, jusqu'à la plus quotidienne – dont Freud avait déjà fait la « psychopathologie[70] ».

De cette coupure inaugurale dans l'épistémologie de la *psyché*, nous retenons trois « images » — trois « moments » — où le rapport du sujet à l'image de son corps a enseigné la psychanalyse freudienne. La première est à trouver dans les racines de sa fondation, dans l'accueil et le traitement des symptômes — et du discours — hystériques : le corps du sujet excède l'image de l'organisme. La deuxième concerne la « révolution copernicienne », à laquelle Freud compare son geste — c'est-à-dire comme une « blessure narcissique » infligée à l'être parlant, de n'être pas maître « en sa demeure ». La troisième rejoint la conclusion de la précédente, et nous la trouvons dans le phénomène « d'inquiétante étrangeté » repéré par Freud. Nous montrerons que l'inconscient — sa découverte même — peut se confondre dans cette image de l'inquiétant débusqué dans le plus familier.

a. L'hystérique enseigne l'anatomie au psychanalyste

L'invention du dispositif analytique fait mythe de revenir à l'une de ses premières « analysante », Emmy Von N… qui obligea Freud à renoncer aux pratiques de l'époque dans la cure de l'hystérie (massages, bains divers, hypnose, etc.). Freud rompt alors progressivement avec ces traitements de l'esprit par le corps pour déplacer l'accent thérapeutique sur la parole, et le langage, à l'invite de sa patiente, inaugurant la libre association :

> « C'est comme si elle s'était approprié mon procédé et qu'elle utilisât pour compléter l'hypnose la conversation apparemment sans contrainte et guidée par le hasard […] Elle accompagne ce récit par des gestes de terreur et en répétant plusieurs fois sa formule de protection (Restez tranquille ! — Ne dites rien ! — Ne me touchez pas !)[71] »

Freud suit les indications de sa patiente et il s'en éloigne de la distance qu'impose la parole. Il ne s'agit plus de toucher directement au corps :

> « La méthode cathartique avait déjà renoncé à la suggestion. Freud fit un pas de plus en rejetant également l'hypnose. Il traite actuellement ses malades de la façon

[70] Freud S. (2008). *Psychopathologie de la vie quotidienne* [1904]. Paris, Payot & Rivages.
[71] Freud, S. (2009). « Études sur l'hystérie » [1895]. In *Œuvres complètes*, vol. II. Paris : PUF. p.74

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

suivante : sans chercher à les influencer d'autre manière, il les fait s'étendre commodément sur un divan, tandis que lui-même, soustrait à leur regard, s'assied derrière eux. Il ne leur demande pas de fermer les yeux, et évite de les toucher comme d'employer tout autre procédé capable de rappeler l'hypnose[72]. »

Freud vérifie peu à peu, par ce qu'il nomme « technique psychanalytique », les résultats spectaculaires obtenus dans l'hypnose. Freud, neurologue, s'y était formé chez J.-M. Charcot puis H. Bernheim avec l'école de Nancy, avant ses premières applications personnelles accompagnées de Breuer avec qui il modifie la méthode cathartique. Les symptômes hystériques sont alors le *spectaculaire* que certaines photographies ou peintures ont immortalisé. Si « Une leçon clinique à la Salpêtrière » de Pierre Aristide André Brouillet, peinte en 1887, fait figure d'image d'Épinal, Lacan lui fait plus volontiers référence à Jérôme Bosch qu'il qualifie de « visionnaire [...] du zénith imaginaire de l'homme moderne[73] ». Les patients (surtout des femmes, bien que Charcot puis Freud aient mis l'accent sur l'hystérie masculine) souffraient de symptômes somatiques. Ils allaient de l'invalidant au franchement étrange, le corps pouvant se cabrer, se raidir, se paralyser sans qu'aucune lésion neurologique ou dysfonctionnement physiologique ne puisse être établi systématiquement. Les voies empruntées par le symptôme méconnaissaient l'organisme pour satisfaire un autre *corps*, produit d'une anatomie imaginaire, un corps virtuel qui se manifeste en acte dans le symptôme :

« Cette anatomie fantasmatique [de l'hystérique] a un caractère structural — on ne fait pas une paralysie, ni une anesthésie selon les voies et la topographie des branches nerveuses. Rien dans l'anatomie nerveuse ne recouvre quoi que ce soit de ce qui se produit dans les symptômes hystériques. C'est toujours d'une anatomie imaginaire dont il s'agit[74]. »

On peut en conséquence se demander pourquoi Freud écrivait à propos de la différence sexuelle que « l'anatomie était le destin » alors qu'il venait lui-même de mettre à jour que le symptôme hystérique avait ce pouvoir d'ignorer les voies nerveuses ? Depuis cette ignorance de l'anatomie par le symptôme, Freud repérait que l'association libre

[72] Freud, S. (2002). « La méthode psychanalytique de Freud » [1904] in *La technique psychanalytique*. Paris : PUF. p.2-3.
[73] Lacan, J. (1966). « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique ». In *Écrits*. Paris : Seuil. p.92.
[74] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. Paris : édition du Seuil. p.201.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

menait à l'émergence d'un savoir. La chaîne signifiante dépliée aboutissait à une scène, un mot, qui avait pour le patient déterminé le symptôme de conversion, et comme découpé le corps par sa propre logique, qui lui échappait.

Si les symptômes de la grande hystérie de conversion ont disparu aujourd'hui les dits « phénomènes psychosomatiques » font aujourd'hui *florès*. Point de butée pour la médecine et pierre de touche de ses rapports à la psychanalyse et la psychopathologie, ces phénomènes viennent redire que le corps organique (ou anatomique) ne couvre pas tout du corps imaginaire, production inconsciente (au sens strict : coupure, bévue) du sujet.

> Maria est rencontrée dans un service de médecine. Elle a 15 ans, vit cloîtrée chez sa mère depuis 10 mois, percluse de douleurs à la fois très localisées et diffuses qui l'empêchent de se rendre en cours. D'abord interprété comme une « phobie scolaire » par le médecin traitant, le diagnostic fut mis à mal par l'extension de l'impossible auquel se confronte Maria — jusqu'à ne plus pouvoir sortir de chez elle. Les cours qu'elle travaille seule lui permettent d'investir ce qui lui reste de l'école, mais sans son lien social. Les médecins, ne trouvant aucune étiologie organique, proposent au psychologue de se présenter à elle. Maria explique qu'elle passe sa vie chez elle entre les cours qu'on lui apporte et un jeu vidéo de simulation et de gestion, auquel elle consacre beaucoup de temps et d'énergie : « c'est comme la vraie vie, mais en plus facile. C'est la vraie vie sans le *stress* d'avoir mal ». Maria fait usage d'attelles, de minerves et autres béquilles pour tenir ce corps qui n'en fait qu'à sa tête. La douleur est diffuse et constante, sauf donc, lorsqu'elle joue à ce jeu de gestion où elle oublie son « *stress* ». L'hypothèse à laquelle le récit de Maria nous incite est donc d'inférer que ce jeu est pour elle une béquille, tout comme les orthèses qu'elle ne cesse de demander aux médecins qui ont saisi l'importance subjective de ces outils et les lui prescrivent. Dans les deux cas, il s'agit de contenir un corps qui s'échappe et ne tient pas. À ce titre, ce jeu vidéo est pour cette jeune fille un dispositif (auto-)thérapeutique (antalgique) en soi.

Par la machine réelle, productrice de virtuel[75], le sujet démontre dans ses usages que « son corps » excède la stricte anatomie. L'anatomie « virtuelle », celle produite par la « machine » du sujet, le détermine pour une partie dans son (dys)fonctionnement.

---

[75] Saint-Jevin, A. (2019). *La machine psychanalytique: Théorie de la machine lacanienne*. Dijon : Presses Universitaires de Dijon. p.429. *Cf. infra* en page 133.

b. Narcisse blessé

« Le moi n'est pas maître dans sa propre maison[76] », clamait Freud en élevant sa découverte à la dignité des révélations de Copernic, ou de Darwin[77]. Il ne doutait pas des secousses que sa découverte imposait, et tentait de les prédire à partir des ruptures qu'avaient engendrées les mises en évidence de l'astronome et du biologiste.

Au narcissisme de l'être humain, « l'investigation scientifique » a ainsi infligé « trois graves humiliations[78] ». Copernic a « ruiné l'illusion narcissique » par sa proposition héliocentrique (« vexation cosmologique », dit Freud[79]). Une autre humiliation, « biologique », est imposée par Darwin au narcissisme de l'être parlant. La science vient placer l'homme dans la marche de l'évolution comme un avatar parmi d'autres, sans ne lui ménager aucune place d'exception de ce point de vue. Et cinquante années ensuite vint l'humiliation « psychologique » induite par la proposition freudienne de l'*Unbewusst*. Dans cette série, Freud souligne que sa découverte est sans doute encore plus vertigineuse pour ce narcissisme humain qui subsiste. En effet, les deux autres occurrences traduisaient une blessure infligée depuis un certain « extérieur » (l'espace du cosmos et l'espace organique, en tant que son sentiment échappe à la conscience). L'*Unbewusst* porte en revanche sur une intériorité de l'être humain, qui n'est donc pas maître de sa propre âme. Freud usant de la prosopopée fait ainsi discourir la psychanalyse qui voudrait enseigner le Moi :

> « Il n'y a rien d'étranger qui se soit introduit en toi, c'est une part de ta propre vie psychique qui s'est soustraite à ta connaissance et à la maîtrise de ton vouloir. […] La faute, je dois le dire, en revient à toi. Tu as trop présumé de ta force lorsque tu as cru pouvoir disposer à ton gré de tes instincts sexuels et n'être pas obligé de tenir compte le moins du monde de leurs aspirations. Ils se sont alors révoltés et ont suivi leurs propres voies obscures afin de se soustraire à la répression, ils ont conquis leur droit d'une manière qui ne pouvait plus te convenir. Tu n'as pas su comment ils s'y sont pris, quelles voies ils ont choisies ; seul, le résultat de ce travail, le symptôme, qui se manifeste par la souffrance que tu éprouves, est venu à ta connaissance. […] Tu crois

[76] Freud, S. (2001). *Introduction à la psychanalyse* [1916]. Paris: Ed. Payot & Rivages. p.344
[77] Freud S. (1996). « Une difficulté de la psychanalyse » [1917]. In : *Œuvres complètes,* vol. XV. Paris : PUF. p.43-51.
[78] *Ibid.* p.46.
[79] *Ibid.* p.47.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

savoir tout ce qui se passe dans ton âme [...] Tu vas même jusqu'à tenir “psychique” pour identique à “conscient”, c'est-à-dire connu de toi, et cela malgré les preuves les plus évidentes qu'il doit sans cesse se passer dans ta vie psychique bien plus de choses qu'il ne peut s'en révéler à ta conscience[80]. »

De ces enseignements de l'expérience analytique, Freud argumentait une « difficulté » de la psychanalyse à se faire entendre de la conscience (le Moi), puisque précisément, l'association libre menait à en contester l'empire. Pour autant, on peut objecter à Freud que le narcissisme fait — au moins — de la résistance, même après Copernic, Darwin ou la psychanalyse. D'aucuns en font aujourd'hui une maladie du temps présent[81]. À croire que les blessures engendrent des sécrétions cicatricielles, d'où le narcissisme ne parvient jamais à être exfolié. Les progrès de la science ouvrent des vides que les technosciences recouvrent ensuite. Sans doute une pareille dynamique est à l'œuvre avec les dispositifs numériques, producteurs de virtuel. La réalité virtuelle (RV) est une injure à ce qui fonde le sens commun (à chacun « sa » RV — et son casque) et en même temps un révélateur de ce « plus singulier » que constitue le fantasme — chacun ses œillères et ses surdités signifiantes. La psychanalyse a donc découvert Narcisse entamé, blessé de structure. C'est son image qui constitue à la fois sa plaie et son pansement, et c'est depuis sa propre intériorité que l'hémorragie s'est installée.

c. La découverte de l'inconscient est homologue à l'*Unheimliche*

Que la conscience puisse découvrir l'inconscient, à partir de ses traces — ses « formations » — est un paradoxe que Freud choisit d'explorer. L'orientation freudienne s'affirme comme une coupure dans l'épistémologie des sciences de l'âme (les « psychologies »). Une autre scène se dégage, dont le sujet a trace par ces « formations de l'inconscient ». Elles témoignent en creux que « ça parle » depuis un point d'altérité, externe, que le sujet peut reconnaître malgré tout comme sien. Le Moi n'est pas maître en sa propre demeure, et sa demeure est décidément bruyante — hantée[82] ? N'allons pas jusqu'à espérer que la domotique puisse un jour y parer. Il

[80] *Ibid.* p.49.
[81] Lasch, C. (2010). *La culture du narcissisme: La vie américaine à un âge de déclin des espérances* [1979]. Paris: Flammarion.
[82] Bley, L. (2017). La « maison » en psychanalyse. Cliniques du seuil. *L'Évolution Psychiatrique*, *82*(2), 373-382. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2017.02.001.

conviendrait d'y lire, avec Freud, une réaction du Moi — « réaction » d'ailleurs parfois assez désespérée, à y lire certains exemples savoureux consignés par E. Morozov[83]. Le travers du « solutionnisme » porté par un certain *hubris* technologique démontre en acte les ressources quasi-incroyables du Moi, pour recouvrir cette Autre scène du symptôme. Dans ce « solutionnisme » dénoncé par E. Morozov, la technologie vient servir ces « défenses » dans une dénégation du symptôme, assurant que l'objet technique pourrait — enfin — le prendre entièrement à sa charge et le résorber totalement[84].

Freud invitait à la reconnaître dans le terme allemand d'*Unheimliche*, qu'il reprend à partir de l'article du psychiatre allemand E. Jentsch[85]. Le terme « *Heim* » désigne, dans la même langue, la « maison », l'habitat. Mais il renvoie aussi à ce qui est familier, coloré d'un certain habitus pour reprendre le terme de Bourdieu, ou d'un *automaton*, en référence à la reprise lacanienne des concepts de *Tuchê* (la rencontre, le surgissement) et d'*Automaton* (l'automate, la répétition). Le préfixe privatif « *un* » nous met sur la voie de la signification du terme, qui renvoie à l'antonyme de ce « familier » de la routine. Pour autant, cet antonyme du *Heimliche* — familier — n'est pas l'étranger — d'où « inquiétante étrangeté » est une traduction non littérale et moins fidèle. En effet, « l'étranger » est déjà connu, précisément, sous le terme même qui le recouvre : il est connu comme « étranger ». Le terme d'*Unheimliche* ne renvoie ainsi pas exactement à ce qui serait étranger ; mais plutôt à un sentiment trouble, ignoré plutôt qu'inconnu. Comme un grain de sable dans l'engrenage, le sentiment *unheimlich* fait apparaître cette image particulière qui conjoint le plus proche et le plus lointain : une « inquiétante familiarité ».

La métaphore de la « maison hantée », soutenue par L. Bley[86] aura ainsi fait germer nombre de scénarios d'horreur et films d'angoisse. Mais là encore, il s'agit d'une version faite tout exprès pour provoquer le sentiment de ces épithètes, voulant assurer les spectateurs de ces sensations. La figure du *clown*, justement intitulé *Ça* par Stephen

---

[83] Sans garantie aucune qu'il soit le plus absurde, citons le laser holographique pour découper correctement un poulet (laser dont la mise en place laissera assurément le temps à la volaille, sinon de s'enfuir, au moins de refroidir…) in Morozov, E. (2014). *Pour tout résoudre, cliquez ici: L'aberration du solutionnisme technologique*. Paris : Fyp.
[84] *Cf. infra*, p.305 et *sq*.
[85] Jenstsch, E. (1906). "*Zur psychologi des Unheimlichen*" in *Psychiatrisch-neurologische Wochenschrift*, 1906, n°22 et 23. Accesible en ligne : https://d-nb.info/1138447315/34 [page consultée le 20.09.2019].
[86] Bley, L. (2017). *Op. cit*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

King, ou celles du cinéma de Stanley Kubrick (les buveurs de lait de *Orange mécanique*, ou bien sûr Jack Nicholson dans *The Shinning*) enseignent sur ce surgissement de l'inquiétant au cœur du plus intime et familier.

Nous déplierons plus loin le lien entre inquiétante étrangeté et image du corps[87]. Pour lors, insistons sur le surgissement *unheimlich* que provoque, à la conscience, l'idée de l'inconscient. L'*Unheimliche* serait ainsi une figuration esthétique — c'est d'ailleurs dans ce champ que Freud ancre ce sentiment — de la réalité (virtuelle) d'un inconscient en acte. Les dispositifs numériques, producteurs de virtuel, peuvent être le support de pareil sentiment. Ainsi, G. Willo parle de « surgissement », pour qualifier la rencontre que le sujet peut trouver — y compris dans le travail clinique — avec les dispositifs numériques (qu'il appelle « dispositifs cybernétiques »). S'il n'évoque pas directement le concept freudien qui ici nous intéresse, nous retrouvons sa trace dans sa conclusion :

> « la cybernétique paraît offrir une conjoncture rendant la Loi *étrangement évanescente* [nous soulignons], finalement aussi fortement présente que l'opportunité fournie par son apparente disparition[88]. »

La coupure freudienne venait pointer le lieu d'où le familier, devenu inquiétant, pouvait surgir. L'inconscient, homologue à l'*Unheimliche* désignait cette coupure où le plus intime se confondait avec le plus étranger. Pour mieux situer l'impact de ces dispositifs numériques et virtuels sur le sujet, il faut revenir à la genèse de la constitution de sa propre image.

---

[87] *Cf. infra* p.63

[88] Willo, G., & Missonnier, S. (2014). « La contingence cybernétique : Un "surgissement" au service de l'inconscient ? » *L'Évolution Psychiatrique,* 79(1), 156-164. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2012.09.001. p.163.

3. Du stade du miroir au schéma optique : le sujet advient par l'image du corps

Il est assez courant de lire, dans une certaine tradition post-freudienne, que Lacan aurait négligée, au profit du champ de la parole et du langage, l'importance pour le sujet de ses images. Si sa lecture du « stade du miroir » est parfois mentionnée, on peut s'étonner de l'absence régulière des avancées qu'il propose dans la suite directe de ce dernier — jusqu'à qualifier son schéma optique de « succédané » de cet écrit sur le stade du miroir[89].

Les notions d'image et d'écran traversent en réalité son enseignement. Depuis son schéma optique jusqu'aux développements très étoffés concernant les logiques de la perspective[90], en passant par le poids subjectif que pouvait avoir, pour certains et pour la logique structurale du fantasme, l'écran de télévision[91].

Ces écrits lacaniens sur l'image dégagent deux voies pour l'interroger. La première est cette formidable « capture » qu'exerce l'image et l'écran sur le sujet, et qui est repérée par Lacan avec le stade du miroir comme le préalable nécessaire à l'émergence du sujet. La seconde, liée à cette maturation subjective de l'image, est cette émancipation symbolique par laquelle l'être parlant s'extrait de cette capture face à l'image. Contrairement à l'animal prisonnier d'un monde réduit à l'empire du signe — et Lacan n'aura de cesse de revenir sur les expériences zoologiques qui le démontrent — l'être parlant n'est pas entièrement prisonnier de cette capture imaginaire. De parler, l'être humain s'extrait de cette relation purement imaginaire qui pourtant — c'est l'hypothèse de Lacan — conditionne son rapport au monde. Le signifiant vient détourner cette relation en miroir du signe pour ouvrir à la dialectique de la représentation. Pour faire un pas de plus, il s'agit de considérer que non seulement ces écrans véhiculent des images qui nous représentent, nous parlent (et quelque part nous « attrapent ») ; mais qu'aussi, la raison d'être et l'engouement pour ces dispositifs aura toujours été à la mesure d'une promesse émancipatrice que l'on pourrait formuler comme « représentez-vous vous-même, comme vous le voulez ». Les deux instances

[89] *Cf.* Flavigny, C. (2001). Le virtuel : site pour l'inconscient ? *Champ psy*, *22*(2), 111. p.125.
[90] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. Paris : Ed. du Seuil ; Lacan, J. (1965-1966). *Le Séminaire livre XIII : l'objet de la psychanalyse*. *Op. cit*. Leçons du 11 mai, du 25 mai et du 1er juin 1966.
[91] *Ibid*. Leçon du 11 mai 1966.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

freudiennes du moi idéal et de l'Idéal du Moi seront introduites pour baliser ces deux vecteurs d'où s'interroge le rapport du sujet à ses images. Auparavant, un propos liminaire sur les considérations physiques en optique s'impose pour entendre les nuances avec lesquelles nous devons appréhender tout jeu d'images.

PETITE PHYSIQUE DU VIRTUELLE

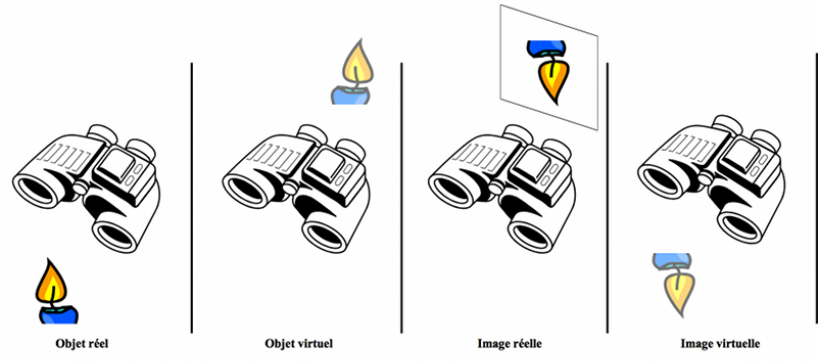
En physique, une image est dite virtuelle quand celle-ci est formée mais n'est pas projetée sur un objet – un écran par exemple. Soit parce que la distance ne satisfait pas le jeu de l'accommodation des lentilles (l'objet est trop près ou trop loin, ou les lentilles ne respectent pas leurs distances focales respectives) ; soit parce que l'objet, sur lequel pourrait se réfléchir l'image, manque. L'image est ainsi présente « en puissance » dans le jeu des instruments d'optique – puisqu'il suffit d'y apposer une surface à bonne distance pour qu'elle se forme – mais elle ne se dessine pas « en acte », puisque ce réceptacle manque. Il faut alors s'abaisser au rang de l'objet pour constater qu'en fait, cette image existe bel et bien, mais que le respect d'au moins une des règles du jeu d'optique manquant, l'image reste captive du dispositif. À ce stade alors, l'image est dite « virtuelle ». L'image existe, mais seulement si l'on prend la peine de regarder dans l'instrument : dans la lentille du microscope, dans la loupe du télescope, etc.

A contrario, l'image est « réelle » si celle-ci trouve à s'afficher directement sur une surface (fut-ce sur l'œil de l'observateur — et donc, lorsque l'on se positionne au niveau du dispositif, comme décrit avant, nous sommes dans cette situation). Les systèmes de projection (rétroprojecteur ou vidéoprojecteur) ont pour but la réalisation de telles images « réelles ». Mais pour produire une image, encore faut-il avoir un objet, c'est-à-dire un dispositif permettant d'émettre ou de diffuser la lumière. L'œil est un tel objet.

On distingue également objet réel et objet virtuel. L'objet réel est peut-être le plus simple à saisir, il s'agit de l'objet que l'on photographie, celui « qu'on voit » ou qu'il nous est donné de voir. Il est situé en amont du système d'optique, il est palpable (dans le cas où il n'est pas une image prise comme objet) ou s'offre en tous cas à notre sensation. On peut modifier son image en agissant sur lui directement, sans toucher au dispositif optique.

L'objet virtuel, en optique, désigne un objet placé en aval du système optique. Il nous est plus difficile à saisir par l'abstraction[92], et d'ailleurs, dans la réalité, il ne l'est pas du tout. S'il est situé en aval du dispositif en effet, nous ne pouvons avoir affaire qu'à sa projection – mais qui n'est pas son image. L'exemple le plus simple est peut-être celui qui consisterait à diriger une source lumineuse sur un miroir. Une tâche se forme sur le miroir, mais également « derrière », en aval du dispositif optique (ici le miroir), mais cette seconde tâche est un objet, car si l'on place un écran devant le miroir, on peut observer alors son image réelle.

L'illustration suivante présente un résumé des situations où nous pouvons observer image réelle, image virtuelle, objet réel et objet virtuel :



Nous mettons ici le doigt sur un intéressant paradoxe : puisqu'à la condition d'ajouter un dispositif optique – une simple lentille par exemple – toute image devient alors un objet *en puissance*. Déplions : une première lentille donne une image (virtuelle) d'un premier objet réel. Si nous ajoutons une seconde lentille à bonne distance, alors l'image réelle formée sur la seconde lentille jouera pour cette dernière le rôle d'un objet réel, puisque la seconde lentille produira à son tour une image – virtuelle ou réelle, fonction de ce qui se trouve à sa suite sur le banc optique. Ainsi, il faut introduire le référent pour déterminer si la chose est un objet ou une image (dans l'exemple cité ci-dessus, l'objet réel de la seconde lentille est l'image réelle et produite par la première lentille). La même « chose » sera pour la lentille *a* son image produite, mais pour la *b*, elle consistera en un objet réel. Finalement, la physique met en exergue la relativité de ce qui est une image, et de ce qui est un objet : tout dépend du référent en question. Ce

[92] Le crédit des illustrations présentées reviennent à Benjamin Mollier que nous remercions pour les pages explicatives qu'il a conçues, et qui sont hébergées par l'observatoire de Paris. Pages accessibles à l'adresse https://media4.obspm.fr/public/ressources_lu/pages_objets-images/oi-oi.html [page consultée le 10/08/2018].

point n'est pas sans intérêt pour la psychopathologie analytique, qui a repris à son compte, en les remaniant quelque peu, les concepts de la science optique — dont Lacan recommandait la méditation[93]. Ce sont ces remaniements qu'il s'agit maintenant de détailler.

a. Le stade du miroir et l'image virtuelle : « Je » n'est pas « Moi »

En 1936, Lacan est jeune psychiatre et présente l'un de ses premiers travaux qui fera date dans le milieu analytique au congrès de Marienbad, organisé par l'IPA[94]. Il y reprend les travaux de son ami, le psychologue français Henri Wallon, en les attribuant à James Baldwin[95], lui-même élève du psychologue fondateur de la psychologie expérimentale, Wilhelm Wundt.

Tout l'enjeu pour Lacan dans cet exposé est de démontrer que ce phénomène spéculaire chez l'enfant se distingue de ce que W. Köhler a pu observer chez les grands singes. L'usage singulier du signe chez le petit d'homme ne peut être épuisé par la psychologie du chimpanzé. Lacan fait alors du « stade du miroir » le procès d'une assomption, non seulement de l'image d'où se détache ce fameux affect de jubilation, mais également de la formation du « Je » — le sujet en position d'énonciation.

Lors de la première étape dudit « stade », l'*infans* – l'enfant qui n'a pas chu dans la dialectique langagière – face à son image, la prend pour un *autre*. Il joue avec, l'embrasse, la touche, comme s'il s'agissait d'un pair. Après la rupture qui marque l'avènement de ce « stade », l'enfant reconnaît alors son image *via* l'Autre le soutenant et lui désigne alors son image : « c'est toi ». Ainsi, plus que la preuve d'un évolutionnisme stadique que tentera de démontrer Wallon par les « stades de développement de la personnalité[96] », le « stade du miroir » marque une rupture – ce que vient dire la « révélation », le « déclic » allemand : « *Aha-Erlebnis*[97] ».

L'image qui était d'abord autre, celle d'un pair, devient la saisie pleine et entière du « Moi ». La nomination, accompagnée de la désignation : « c'est toi » condamne cette image étrangère, ce reflet rival à, non seulement « faire partie » d'un Moi se

93 Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud* [1953-1954]. Paris : Seuil. p.90.
94 Nous userons du sigle anglophone plus répandu et qui renvoie à l'*International Psychoanalytic Association* (Association de Psychanalyse Internationale), fondée par S. Freud en 1910.
95 Lacan, J. (1966), « Le stade du miroir… », *op. cit*. p.93.
96 Wallon, H. (1998). *Les origines du caractère chez l'enfant: les préludes du sentiment de personnalité*. [1934]. Paris: PUF. p.278 et s.
97 Lacan, J. (1966), « Le stade du miroir… », *op. cit*. p.93.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

constituant, mais plus encore : oblige tout sujet à ne pouvoir se représenter que par cet élément si étranger à lui. D'étrangeté pure, l'image devient le plus intime. Le Moi ne pourra jamais se présenter autrement au sujet que par ce curieux mirage d'une image qui, antérieure à cette assomption jubilatoire du « Je » *via* son reflet, apparaissait « toute autre ». C'est ce que Lacan vient pointer explicitement dans son texte, dans la version remaniée pour ses *Écrits*, en assimilant ce procès à une « machine [des] fantasmes » :

> « [Le stade du miroir] est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation — et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, — et à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental[98]. »

Nous saisissons là dans quoi s'enracine tout sentiment « d'inquiétante familiarité » : ce qui m'est le plus proche, « Moi », ne peut m'apparaître que par un retour *via* l'Autre, *via* l'étranger (ici, le reflet). La saisie de l'objet réel qu'est pour le sujet son corps ne peut se faire que par un jeu de reflet passant par l'Autre (l'eau lisse d'un lac — pensons au Narcisse d'Ovide — ou un miroir). La saisie spéculaire de cette totalité du corps en passe donc nécessairement par l'image virtuelle de cet objet réel.

> Guillaume, 9 ans, nous enseigne sur l'angoisse qu'engendre la non-advenue de cette image totale du corps qui localise le sujet dans son espace. Lors de notre première rencontre, Guillaume ne parvient pas à rester assis sur le fauteuil, court un peu partout dans le bureau, laisse un objet pour s'intéresser à un autre, ouvre les tiroirs. Il ne semble pas m'entendre, tient à me montrer comment il court vite en se précipitant du bureau à la porte et de la porte au bureau. Au fil des séances, Guillaume va progressivement investir l'ordinateur pour rechercher des images du jeu vidéo d'où sont issus les monstres qui le poursuivent. Ces recherches d'images sont alors le support d'une question qu'il m'adresse, comme perplexe : « est-ce que ce ne serait pas ma partie [du jeu vidéo] sur ces images ? » Surpris, je lui assure que ce n'est pas le cas et que l'on peut retrouver le nom de celui qui a téléchargé cette image en ligne. « Ah !, ponctue-t-il, mais ça ressemble alors » : d'une perte des limites du corps (que traduit l'agitation, puis la confusion entre les images visionnées en séance et celles de sa « partie »), Guillaume

[98] *Ibid.* p.97.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

fait ici signe qu'un jeu sur la « ressemblance » peut s'amorcer. Le travail se poursuivra dans cette direction, par un jeu sur « les familles de mots qui se ressemblent ».

Cette dialectique, ce jeu de leurre qui fonde la réalité du sujet au champ de l'Autre (soit qui permet au petit d'homme l'usage du « Je ») sera très largement dépliée par Lacan *via* un autre dispositif expérimental : le schéma optique. Dès son premier séminaire public, Lacan va présenter le 24 février 1954 à son auditoire « une sorte de petit succédané du stade du miroir[99] ». Il relève en effet que :

> « [le stade du miroir] n'est pas simplement une affaire historique, un point du développement, de la genèse, mais qu'il a aussi une fonction exemplaire, en montrant certaines relations du sujet [...] à son image en tant qu'*Urbild* du Moi [empreinte originelle, modèle original du Moi]. Déjà ce stade du miroir, impossible à dénier, a en somme une certaine présentation optique[100] ».

Le « schéma optique » (qui n'est pas encore directement nommé ainsi) se présente donc comme une épure, une relecture analytique du stade du miroir, pour en contrer les lectures évolutionnistes de la psychologie réalisées jusqu'alors. Ce schéma veut démontrer l'« intrication étroite du monde imaginaire et du monde réel dans l'économie psychique[101] », soit précisément, la difficulté que donne aujourd'hui à penser le virtuel[102].

Le schéma optique est une manipulation dérivée de l'expérience de Bouasse : il s'agit d'un dispositif optique conçu à la fin du XIXe siècle et popularisé par le physicien dans son traité d'optique[103]. Il vise à faire « apparaître » l'image réelle d'un bouquet dans un vase vide par le biais de l'utilisation d'un miroir sphérique concave. Le bouquet est ainsi fixé « à l'envers », « renversé » sous le contenant (ici un vase). Le miroir sphérique va refléter une image du bouquet dissimulé et la faire apparaître « à

---

99 Lacan, J. (1975), Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud. *Op. cit*. p.88.
100 *Ibid.*
101 *Ibid.* p.93.
102 Citons dès lors les écrits qui nous auront convaincu de cette difficulté de l'analyse d'une pareille intrication du réel et de l'imaginaire : Vial, S., & Lévy, P. (2013). *Op. cit* ; Vial, S. (2014). Critique du virtuel : en finir avec le dualisme numérique. *psychologie clinique*, (37), 38-51. ; Lévy, P. (2001). *Qu'est-ce que le virtuel ?* [1995] Paris: Ed. La Découverte. ; Quéau, P. (1993). *Le virtuel: vertus et vertiges*. Paris : INA.
103 Bouasse, H. (1934) *Optique et Photométrie dites géométriques*. Paris : Delagrave.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

l'endroit », dans le vase (à la condition que l'œil de l'observateur soit toutefois placé au bon endroit, soit au point où les rayons convergent).

Lacan va utiliser d'abord cette expérience pour faire apparaître l'insuffisance des métaphores (toujours) utilisées dans certains courants de la psychanalyse usant du

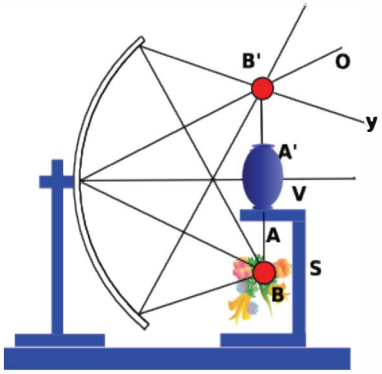


Schéma de l'expérience décrite par Bouasse

« contenant » et du « contenu » pour rendre compte de la formation du Moi :

> « s'il y a des notions qui sont mises au premier plan de toutes les conceptions analytiques du stade primitif de la formation du moi, c'est bien celles du contenant et du contenu. C'est par où le rapport du vase aux fleurs qu'il contient peut nous servir de métaphore, et des plus précieuses[104] »

En effet, ici le « contenu » (l'objet dont provient l'image réelle du bouquet à l'endroit) n'est absolument pas dans le « contenant » (le vase). Pourtant, le bouquet apparaît à l'observateur ainsi : à l'endroit, dans le vase. « Contenant » et « contenu » apparaissent ainsi comme des formations illusoires, secondaires à un traitement « réel » (l'accommodation de l'œil et la mise en place d'une perspective correcte pour les percevoir ainsi).

C'est donc dans sa dimension d'illusion d'optique littérale que nous apparaît la formation du Moi comme image du corps. Lacan procède à un rappel de ce qu'il a démontré par sa lecture du stade du miroir, et donne déjà des explications sur l'inversion vase/bouquet qu'il va opérer dans son schéma :

> « Vous savez que le processus de sa maturation physiologique permet au sujet, à un moment donné de son histoire, d'intégrer effectivement ses fonctions motrices, et

[104] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*. Op. cit. p.93.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

d'accéder à une maîtrise réelle de son corps. Seulement, c'est avant ce moment-là, quoique d'une façon corrélative, que le sujet prend conscience de son corps comme totalité. [...] la seule vue de la forme totale du corps humain donne au sujet une maîtrise imaginaire de son corps, prématurée par rapport à la maîtrise réelle [d'où la nécessité du "trotte-bébé" évoqué dans le texte princeps de Lacan] [...] C'est l'aventure originelle par où l'homme fait pour la première fois l'expérience qu'il se voit, se réfléchit et se conçoit autre qu'il n'est – dimension essentielle de l'humain, qui structure toute sa vie fantasmatique [...] Et c'est là que l'image du corps donne au sujet la première forme qui lui permette de situer ce qui est du moi et ce qui ne l'est pas. Eh bien, disons que l'image du corps, si on la situe dans notre schéma, est comme le vase imaginaire qui contient le bouquet de fleurs réel. Voilà comment nous pouvons nous représenter le sujet d'avant la naissance du moi, et le surgissement de celui-ci[105]. »

b. Schéma optique et rectification subjective

On constate donc avec Lacan une inversion dans le montage : ce sont les fleurs qui sont « réelles », disposées sur la boîte, et le vase qui va se retrouver placé sous la boîte, à l'envers. Lacan fait de cette inversion une anecdote, mais il apparaît qu'elle lui sert ainsi à respecter la logique qu'il déplie. Les fleurs sont « toujours déjà là », et l'opération du stade du miroir vise à faire advenir l'image de ce vase contenant le bouquet. Le vase représente alors l'image de l'enveloppe du corps, le corps (le « vrai vase ») se trouvant dans la boîte (Lacan assimile d'ailleurs le corps à la boîte), dissimulé, insu, « réel ». Sont-ce là les prémices des développements du séminaire sur *l'Éthique* à propos du vase du potier, comme surgissement *ex-nihilo* de la Chose par enserrement du trou[106] ?

Pour lors, gardons à l'esprit que cette inversion vise à aller à l'encontre de la logique d'un « bon sens », où le contenu précéderait le contenant : ici, l'optique nous permet de penser l'inverse. Lacan met ainsi l'accent sur la constitution du corps, par l'image comme « Un », comme unité. Au-delà des rapports des contenants aux contenus, la

[105] *Ibid.* p.93-94.
[106] Lacan, J. (1986). *Le Séminaire, livre VIII, L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960]. Paris: Seuil. p.55-86.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

véritable apparition se produisant lors du stade du miroir, c'est celle de l'image du corps comme Un :

> « Si l'œil accommode au niveau des fleurs que nous avons disposées, il verra l'image réelle du vase venir entourer le bouquet, et lui donner style et unité – reflet de l'unité du corps.[107] ».

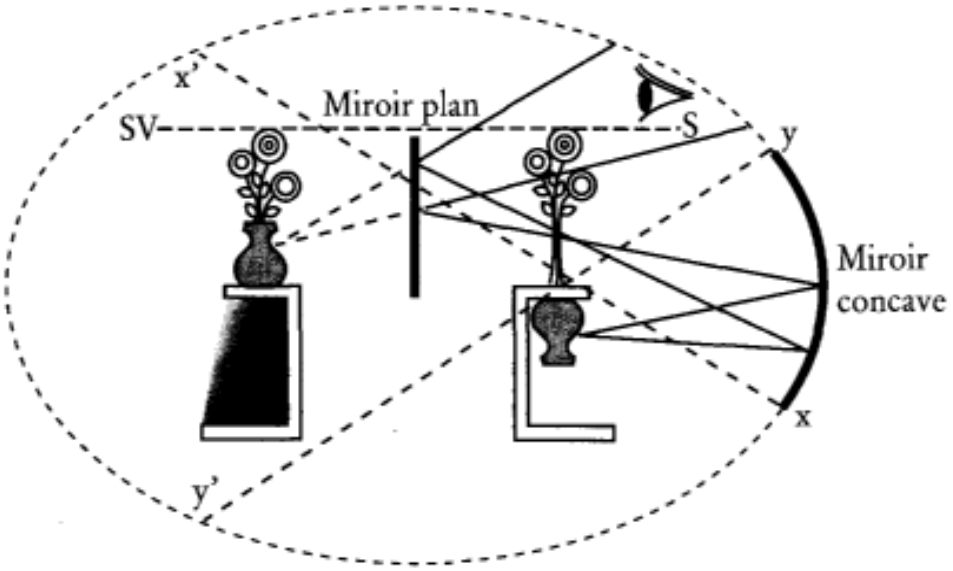
La constitution du corps comme « Un » apparaît donc comme le corrélat d'une opération subjective — ce qui éclaire que cette proposition de Lacan advienne au moment d'un commentaire d'un cas interprété comme relevant de la psychose infantile, le cas Dick de M. Klein, où c'est le morcellement de ce corps qui prévaut.

Pour passer de l'expérience Bouasse à celui du schéma optique, il faut procéder à deux modifications. Tout d'abord, cette inversion du vase et du bouquet. Elle a pour but – jamais explicité comme tel par Lacan – de figurer que, ce qui advient lors du stade du miroir, c'est cette enveloppe imaginaire du corps. Cette advenue est représentée par le vase imaginaire qui surgit de la boîte pour apparaître comme image réelle dans le miroir concave.

La seconde opération que va proposer Lacan c'est d'ajouter un miroir plan dans l'expérience. On retourne le dispositif du miroir concave (que Lacan appelle « chaudron », et qu'il assimile au cortex), qui se trouve devant le miroir plan. L'œil se tourne alors vers le miroir plan pour observer l'image du premier dispositif qui vient s'y refléter. L'image réelle trouve alors un nouveau statut, celui d'image virtuelle. On obtient le schéma ci-dessous[108] :

[107] Lacan, J. (1975), *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud. Op. cit.* p.142.
[108] Illustration issue de la version du Séminaire I de l'Association Freudienne Internationale (AFI), document inédit.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Entre x et y se trouve l'image réelle du vase – non représentée – qui va jouer, selon les termes de l'optique déployés, le rôle d'objet réel pour le second miroir (plan). Ce miroir produit alors une image virtuelle du vase, à partir de l'image réelle formée par le miroir concave, qui reflète l'objet réel (le vase renversé dans la boîte). Les fleurs, quant à elles, ne subissent qu'une réflexion (si l'on exclut le rôle de l'œil). Le dispositif produit pour elles aussi une image virtuelle qui se « réélise » (l'image virtuelle devient réelle) — à la condition que l'œil de l'observateur se situe à la bonne distance relative à l'accommodation nécessaire pour observer l'image virtuelle.

Nous avons donc deux images virtuelles, mais leurs statuts, leurs genèses respectives diffèrent. Si l'image virtuelle des fleurs est issue de la réflexion d'un objet réel (le bouquet à l'endroit posé sur la boîte), l'image réelle du vase, elle, provient d'une réflexion double. C'est ici que se situe la différence entre le vase et le bouquet, la différence entre le corps et son image. Le sujet ne peut percevoir son image que par un détour, par un passage dans l'Autre. Ce détour est incarné ici par le miroir plan, que Lacan nomme ingénument A (grand A, en écho au grand Autre qu'il n'introduira pourtant que dans le séminaire de l'année suivante). Autrement dit, si le corps est tout proche du sujet il lui faut aller plus loin, jusqu'à son image dans le miroir, pour le percevoir. L'expérience imaginaire de la consistance unitaire de son enveloppe corporelle advient donc au prix d'un détour dans le reflet, dans l'Autre.

C'est pour cela que Lacan indique un « sujet virtuel » (SV sur le schéma) ou « spectateur idéal », de l'autre côté du miroir, qui suit une « symétrie très particulière[109] » (en écho à l'inversion à l'image par le reflet du sujet).

Le spectateur idéal de la formation de l'Un du corps se situe donc derrière le miroir, dans l'espace virtuel proposé par le miroir. Ce spectateur idéal c'est donc, potentiellement, un sujet virtuel.

Lacan insiste sur le ratage de l'expérience du schéma optique – ce qui est facile à vérifier pour qui réalise le dispositif. On ne voit jamais très bien les fleurs dans le vase, sauf à forcer l'accommodation — c'est-à-dire avec l'intention explicite de se leurrer. L'image virtuelle apparaît toujours plus ou moins bien, elle se devine, ce qui s'illustre par ce paradoxe que plus l'on se place loin du dispositif, mieux on voit.

Cette netteté, cette réussite de l'expérience, dépend de l'inclinaison du miroir plan — que Lacan va donc nommer A. Cette inclinaison vient dire « la loi », la relation symbolique qui unit le sujet à « son environnement » pourrait-on dire, pour signifier « ce qui lui est le plus prochain », soit ici, son reflet spéculaire :

> « le sujet virtuel [...] c'est-à-dire l'autre que nous sommes, est là où nous avons d'abord vu notre ego – hors de nous, dans la forme humaine. Cette forme est hors de nous [...] L'être humain ne voit sa forme réalisée, totale, le mirage de lui-même, que hors de lui-même [...] Ce que le sujet, qui, lui, existe, voit dans le miroir est une image, nette ou bien fragmentée, inconsistante, décomplétée. Cela dépend de sa position par rapport à l'image réelle. Trop sur les bords, on voit mal. Tout dépend de l'incidence particulière du miroir [...] De l'inclinaison du miroir dépend donc que vous voyiez plus ou moins parfaitement l'image. Quant au spectateur virtuel, celui que vous vous substituez par la fiction du miroir pour voir l'image réelle, il suffit que le miroir plan soit incliné d'une certaine façon pour qu'il soit dans le champ où on voit très mal. De ce seul fait, vous aussi vous voyez très mal l'image dans le miroir. Disons que cela représente la difficile accommodation de l'imaginaire chez l'homme[110]. »

Lacan force un peu sur les résultats de l'expérience dans le but de démontrer que s'il y a bien relation imaginaire (ce qu'on a conceptualisé à la suite de Freud comme

[109] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, *op. cit.* p.161.
[110] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud. Op. cit.* p.160-161.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

narcissisme primaire, secondaire, etc.), elle est avant tout subordonnée à une relation symbolique qui unit le sujet à l'Autre qui réunit le sujet et la loi :

> « En d'autres termes, c'est la relation symbolique qui définit la position du sujet comme voyant. C'est la parole, la fonction symbolique qui définit le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation, de l'imaginaire[111]. »

Ce qui « fait loi », c'est donc le degré d'inclinaison du miroir, c'est-à-dire, la manière dont les images nous apparaissent plus ou moins structurées. C'est là une thèse forte que nous présentons dans ce travail, et que Lacan reprend précisément dans la suite de ce commentaire : l'homme perçoit le monde par les images qu'il se fait de son propre corps, selon la manière dont il les perçoit, avec plus ou moins de « passions ». C'est ce qui donne tant de difficultés aux penseurs du virtuels, qui ne peuvent que constater que ces artifices sont pour le moins réels, voire « naturels », et que le sujet qui en use ne peut s'en détacher comme on se détacherait de la contemplation d'un tableau. Le sujet est ici dans le tableau, et cette position est fonction de son engagement dans le virtuel. Citons la remarque de Lacan sur laquelle nous nous appuyons ici, et l'astuce par escamotage qu'il propose pour démontrer ce constat :

> « Un tel schéma vous montre que l'imaginaire et le réel jouent au même niveau. Pour le comprendre, il suffit de faire un petit perfectionnement de plus à cet appareil. Pensez que ce miroir est une vitre. Vous vous voyez dans la vitre et vous voyez les objets au-delà. Il s'agit justement de cela – d'une coïncidence entre certaines images et le réel. De quoi d'autre parlons-nous quand nous évoquons une réalité orale, anale, génitale, c'est-à-dire un certain rapport entre nos images et les images ? Ce n'est rien d'autre que les images du corps humain, et l'hominisation du monde, sa perception en fonction d'images liées à la structuration du corps. Les objets réels, qui passent par l'intermédiaire du miroir et à travers lui, sont à la même place que l'objet imaginaire. Le propre de l'image, c'est l'investissement par la libido. On appelle investissement libidinal ce en quoi un objet devient désirable, c'est-à-dire ce en quoi il se confond avec cette image que nous portons en nous, diversement, et plus ou moins, structurée[112]. »

Les images virtuelles et leurs investissements libidinaux respectifs sont directement liés à la structuration du corps : « le propre de l'image, c'est l'investissement par la

[111] *Ibid.* p.161.
[112] *Ibid.* p.161-162.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

libido ». L'image est ce qui fait la jointure du corps, sa consistance en tant qu'elle échappe à la maîtrise, où qu'en tous cas, que cette maîtrise se doit d'en passer par le champ de l'Autre.

c. Images suffisamment bonnes et images de soi

Ces leçons du premier séminaire public de Lacan s'appuient – entre autres – sur la relecture de *L'introduction au narcissisme* de Freud. Il s'est agi alors pour Lacan de relire « les deux narcissismes », dits « primaire » et « secondaire » par l'opération, *via* l'Autre de la loi, de l'Idéal du Moi sur le moi idéal.

Le moi idéal renvoie à cette première image, du vase apparaissant « magiquement », il se rapproche de l'image réelle reflétée par le miroir concave. Mais celle-ci n'advient jamais, sinon par l'Idéal du Moi, c'est-à-dire par la réflexion, dans le miroir – ou la vitre l'escamotant. En d'autres termes, l'Idéal du Moi vient réguler le moi idéal, au prix d'un passage par l'Autre, c'est-à-dire d'un mouvement du miroir plan, d'une inclinaison « libidinale », qui se traduit par l'investissement de ces images. Si ce garrot posé sur le moi idéal n'advient pas, alors il se déduit pour le sujet « un attachement mortel », et Lacan de prendre « l'amour fou » pour exemple de cet attachement, qui débridé de la prise dans l'Autre, vire au délire[113]. Ce qui s'extrait du schéma optique, c'est donc précisément cet attachement mortel au moi idéal.

Si nous avons tenu à repartir de cette progression par « à-coups » propre « au refus de tout système » en quoi consiste l'enseignement en séminaire promu par Lacan, nous ne pouvons maintenant plus nous départir de sa version « écrite », précisément systématisée, que Lacan propose dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache ». Cette systématisation se sera ainsi faite « après-coup » de ces pérégrinations initiales. Comme le dit P. Quignard, « la méthode, est le chemin après qu'on l'a parcouru[114] », le séminaire a donc frayé le chemin que l'écrit peut ensuite retracer pour en dégager un discours méthodique.

Ce texte « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache[115] » figure dans les *Écrits* (1966). Ceux-ci constituent le seul ouvrage écrit et publié par Lacan de son vivant. Ce texte est, comme son nom le laisse entendre, une « réponse ». Le terme de « remarque » est

[113] *Ibid.* p.163.
[114] Quignard, P. (2005). *Abîmes*. Paris : Grasset. Chap. LIV.
[115] Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache » [1960]. *in Écrits*, *op. cit.* p.647-685.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

donc un euphémisme venant dire l'opposition de Lacan à l'interprétation « personnaliste » de Freud proposée par D. Lagache.

À la lecture que D. Lagache propose du narcissisme, Lacan va opposer son schéma optique. Il le reprend ainsi de manière serrée dans la dernière partie de sa « remarque » litotique :

> « Le Moi, voilà cet œil, dirions-nous pour presser maintenant les quatre chemins de notre marche, au contraire des perplexités que Daniel Lagache décante admirablement en son texte, concernant cette autonomie du Moi, intrasystémique à son dire, qui ne se manifeste jamais tant qu'à ` servir la loi d'un autre, très précisément en la subissant de s'en défendre, à partir de la méconnaître.
> C'est le labyrinthe où de toujours je tente d'aider les nôtres d'un plan de survol. Disons que par la grâce des suggestions de Daniel Lagache, j'y aurai ajouté ici quelque chose.
> Car cette distinction de la place déblayée pour le sujet sans qu'il l'occupe, et du Moi qui vient s'y loger, apporte la résolution de la plupart des apories détaillées par Daniel Lagache, — voire l'explication de certaines équivoques : comme par exemple de l'étrangeté que Daniel Lagache attribue à l'inconscient et dont il sait pourtant qu'elle ne se produit que dans la rencontre du sujet avec l'image narcissique ; j'ajouterai à la lumière de ce que je viens d'apporter : quand le sujet rencontre cette image dans des conditions qui lui font apparaître qu'elle usurpe sa place[116]. »

Sur ce dernier point, Lacan fait référence au texte de Freud sur l'inquiétante étrangeté – ou plutôt, inquiétante « familiarité ». Freud y donne un exemple où, assis dans la cabine d'un wagon-lit, un cahot fait ouvrir la porte vitrée. Freud voit alors un « monsieur d'un certain âge en robe de chambre » entrer dans sa voiture. Il se presse alors pour raccompagner l'intrus. Sursaut du père de la psychanalyse quand il se lève et qu'il perçoit que cette apparition était en fait son reflet[117].

Lacan indique dans ce passage qu'il s'agit de différencier le sujet d'une part, et le Moi de l'autre. Le sujet « déblaie » une place qu'il n'occupe pas (le sujet est une place « vide ») que le Moi, par l'imaginaire, va venir « emplir ». Si « moi autonome » il y a, cette autonomie n'est que la subordonnée de l'exigence d'un sujet d'y faire place vide. L'autonomie du Moi méconnaît la réalité de la loi imposée au sujet par l'Autre. Cette

[116] *Ibid.* p.667-668.
[117] Freud, S. (1988). « L'inquiétante étrangeté [*Das Unheimliche*] [1919] ». In *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris: Gallimard. Note de bas de page p.257.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

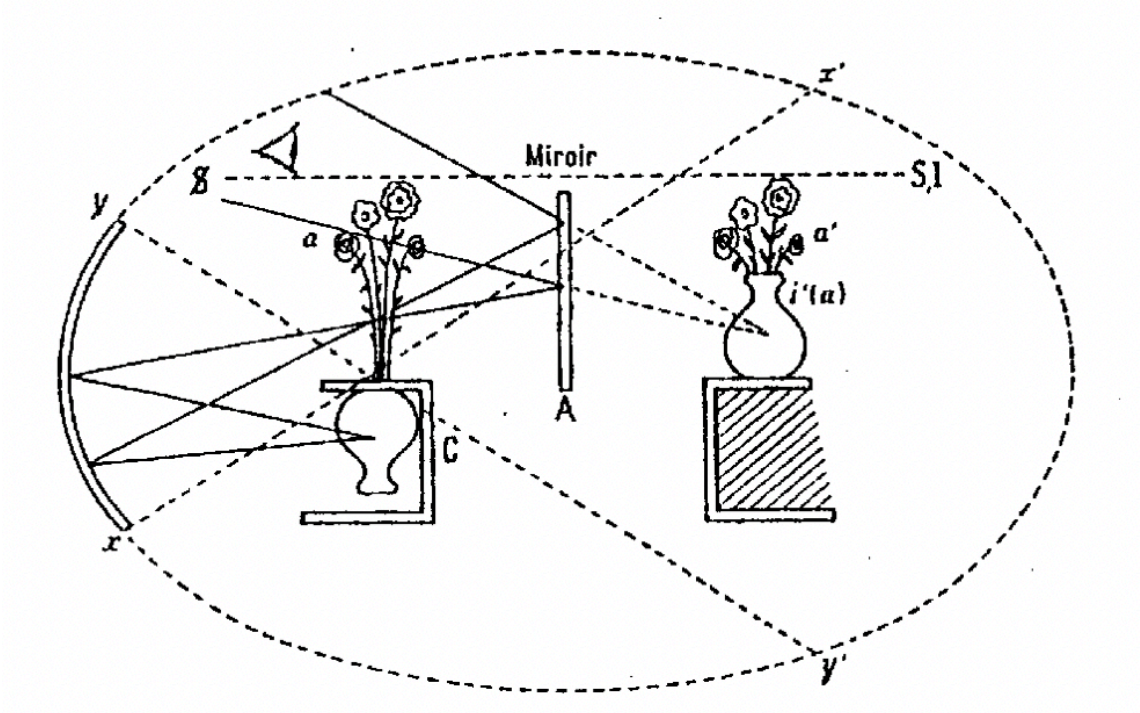
réalité lui est rappelée à l'occasion dans ces phénomènes *Unheimlich*, à la fois étrangers et intimes, où le sujet réalise que son image est une « usurpation » de son « identité ». Si le Moi est autonome, c'est donc dans son mouvement qui pousse le sujet à opérer une construction pour s'y retrouver « identique ». La loi, la règle, c'est qu'il n'y est pas tout à fait le même. La preuve nous en est donnée par Freud et l'exemple de son reflet dans le train : le « Moi » échappe au sujet qui doit s'y accommoder pour le saisir – saisie toujours partielle, temporaire et à recommencer :

> « Au principe des véritables résistances à quoi on a à faire dans les dédales de ce qui fleurit de théoriques sur le Moi dans la psychanalyse, il y a le simple refus d'admettre que le Moi y soit en droit ce qu'il s'avère être dans l'expérience : une fonction de méconnaissance[118]. » Précisément « ce qui fleurit » dans la théorie analytique, soit le bouquet du schéma (phénomènes de prestances) méconnaît son statut de réel insaisissable, sinon à en passer par le miroir de l'Autre – et c'est l'apparition du vase imaginaire qui prend sous certains aspects, pour Freud, la figure de ce vieillard. »

Détaillons avec la suite du texte. Lacan livre, dans ce texte rédigé en 1960, une nouvelle version de son schéma optique.

[118] Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache ». *Op. cit*. p.668.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Dans cette nouvelle version du schéma optique[119], que l'on peut dire « définitive » (telle qu'elle apparaît dans le séminaire VIII sur le transfert, contemporain de la publication de la *Remarque sur le rapport…*[120]), on remarque deux nouvelles notations, empruntées au « graphe du désir ». Celui-ci est élaboré dans la seconde moitié des années cinquante. Y figure ces deux nouveaux mathèmes : i(a) et i'(a). Ces deux écritures visent à représenter « une subordination imaginaire analogue[121] » à celle que l'on observe en optique. Notons d'abord que i(a) ne figure pas sur ce schéma, car l'observateur (réduit à son œil, au point 8) ne voit pas cette image. Elle correspond en effet à l'image réelle du vase, telle qu'elle est projetée par le miroir plan, or l'œil se situe au-dessus de cette image. L'œil n'a donc rapport qu'à i'(a), soit l'image virtuelle de l'image réelle du vase. Autrement dit, Lacan se sert de cette présentation à nouveau pour souligner que toute image perçue en passe par l'Autre, et se situe ici du côté « virtuel », dans l'espace du miroir, du côté « des idéaux de la personne », sur le versant de I (Idéal du Moi). De même, les fleurs, qui représentent l'objet *a* (sans ce poids de réel que Lacan leur donne dans le séminaire sur l'angoisse en 1962) ne servent qu'à l'accommodation de l'œil pour percevoir i'(a).

[119] Source de l'illustration : Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache », *op. cit.* p.674.
[120] Lacan, J. (2001). *Le Séminaire, Livre VIII, le transfert* [1960-1961]. Paris : Seuil. p.406.
[121] Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache », *op. cit.* p.675.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Relevons à nouveau la dimension de critique politique des théories analytiques — qui lui sont contemporaines — présente de ce texte. Il s'agirait presque d'opposer aux « relations d'objet » (dont Lacan a réservé une année entière de séminaire, antérieure à cet écrit), « une relation à l'image de l'objet » (homogène aux premières conceptions lacaniennes du fantasme) :

> « l'analyse contemporaine [...] lie la maturation de ce progrès [libidinal d'accents portés sur le corps comme contenant et sur ses orifices] à quelque chose qu'elle désigne comme relation d'objet, et c'est ce dont nous soulignons la fonction guide, en la représentant par les fleurs *a* de notre modèle, soit par les objets même où s'appuie l'accommodation qui permet au sujet d'apercevoir l'image i(a).
>
> Mais ce n'est pas sans qu'un tel modèle ne veille à nous préserver des préjugés où inclinent les conceptions de cette relation les plus courantes. Car, à prendre effet de parabole, il nous permettra de pointer le peu de naturel qui est impliqué dans la prise d'une encolure, imaginaire de surcroît, sur des éléments, les tiges, dont le faisceau, tout à fait indéterminé dans son lien, ne l'est pas moins dans sa diversité.
>
> C'est qu'aussi bien la notion de l'objet partiel nous paraît ce que l'analyse à découvert ici de plus juste, mais au prix de postulats sur une idéale totalisation de cet objet où se dissipe le bénéfice de cette trouvaille.
>
> Ainsi ne nous paraît-il pas aller de soi que le morcellement des fonctions de relation, que nous avons articulé comme primordial du stade du miroir, soit le garant que la synthèse ira croissant dans l'évolution des tendances. [...] Et nous ne croyons pas que Freud ait affranchi nos vues sur la sexualité et ses fins pour que l'analyse ajoute ses propres mômeries aux efforts séculaires des moralistes pour ramener les désirs de l'homme aux normes de ses besoins[122]. »

Plutôt qu'une analyse personnaliste, Lacan propose des instances analytiques de la personnalité : moi idéal *vs.* Idéal du Moi — issues du retour à Freud puisqu'elles sont les traductions de l'*Ichideal* et de l'*Idealich.* Il apparaît alors une analogie entre l'objet de la *Remarque* de Lacan et la critique argumentée aux continuateurs de Freud. En effet, les « mômeries » sont adressées en écho à la jubilation de l'*infans* face aux miroirs – jeux de grimaces, gestes amples et d'adresses, sauts et danses.

C'est dans la logique même déployée dans le schéma que se perçoit la tendance du vase imaginaire à se refermer sur lui-même, à se clore et s'unifier, dans une révérence à son

[122] *Ibid.* p.676-677.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

image, antérieure du point de vue de la logique mais synchrone du point de vue psychique et optique.

Lacan fait un clin d'œil aux fabulistes, avant d'évoquer les « moralistes », qui tâchent de ramener les désirs de l'homme à ce que seraient ses besoins – pente glissante sur laquelle le psychanalyse ne doit pas s'engager selon Lacan. Il évoque en effet la fable de « Ménénius Agrippa[123] ». Dans cette dernière, les organes se révoltent contre l'estomac qui ne travaille pas et jouit de ce que les autres lui portent. La main décide ainsi de faire grève, et de ne plus porter la nourriture à la bouche. Cette dernière fait de même et ne mastiquera plus, et tous les organes entrent dans la constitution de ce front commun d'interruption de leur travail. Cette fable visait à réconcilier peuple et Sénat en présentant la démonstration que lorsqu'on affame l'estomac pour lui porter préjudice, la main, la bouche et les autres faiblissent de même. Se déduit de cette historiette une indépendance et un morcellement des organes — à quoi Lacan donne crédit (tout comme la science anatomique) et dit retrouver le geste freudien inaugural. Plutôt qu'une conception de l'analyse d'une consistance belle et unifiée de i'(a) (le fameux « Moi fort »), Lacan va inviter à un renversement que l'on observera littéralement dans le schéma suivant.

Mais avant, reprenons cette relation imaginaire nouvelle i(a)–i'(a). Lacan indique qu'il n'y a rien à en escompter : ce n'est pas par-là que doit procéder l'analyse. Cette relation, quoiqu'on y fasse, « se résout en un constant transitivisme » (identification à l'analyste, par exemple). Notons le clin d'œil à Paul Federn, d'où procéderont les élaborations d'Anzieu et d'autres, sur le « Moi-peau » et cette continuation d'un imaginaire des « contenants » :

> « Ainsi se produit ce Moi-Idéal-Moi, dont les frontières, au sens où Federn les entend, sont à prendre comme supportant l'incertitude et permettant la rectification, comme perpétuant l'équivoque de circonscriptions différentes selon leur statut, voire comme admettant en leur complexe zones franches et fiefs enclavés[124]. »

La disposition des vases trouve ainsi à se dire par « une phrase » : Moi-Idéal-Moi. La première partie pouvant s'écrire : « i(a)-A » (où A représente le miroir plan en tant que grand Autre) et la seconde pourrait alors s'écrire : « A-i'(a) ». La première formule que

[123] *Ibid.* p.676.
[124] *Ibid.* p.677.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

nous proposons i(a)-A renvoie donc au couple [moi-idéal]-Moi ; l'autre renvoyant au second membre de la phrase : Moi-[Idéal-Moi]. Lacan propose là un jeu de scansions – que nous retrouvons dans sa lecture de l'acte analytique qui suit dans le texte. Cette variation dans la découpe du complexe Moi-Idéal-Moi marque une inconnue, des points obscurs dans l'image : « zones franches et fiefs enclavés ». L'image du sujet constituant un moi-idéal, à interpréter comme une déferlante imaginaire vorace et menaçante (la prestance et la fausse maîtrise citées) trouve une limite dans l'Autre. Le sujet connaît un certain *fading* dans cette rencontre avec cette limite, du fait que l'épreuve qui consiste à loger dans l'Autre cette seule garantie de sa propre reconnaissance implique une perte, un consentement. L'Idéal du Moi va se faire le relais symbolique de cette perte dans un après-coup : « nous tentons de constituer la place du sujet dans une élision de signifiant. L'Idéal du Moi est une formation qui vient à cette place symbolique ».

L'analysant a à jouer sa partie dans le symbolique avec l'analyste, et non dans l'imaginaire avec son image : « Ce qui nous retient, c'est qu'une psychanalyse [...] joue dans le symbolique[125] ». Aucune orthopédie du Moi (même imaginative) ne sera à attendre de l'analyse, mais un renversement de l'effet miroir auquel prête toute situation intersubjective, pour tenter l'appréhension de ce qui s'est fait la cause du mirage et reste point opaque. Ce point opaque touche au corps, comme on peut le déduire de cette note précoce de Lacan dans ce texte quant à l'existence (et au maintien, au fil de ses présentations du schéma) de cette boîte sur laquelle trônent les fleurs :

> « ce que le modèle indique aussi par le vase caché dans la boîte, c'est le peu d'accès qu'a le sujet à la réalité de ce corps, qu'il perd en son intérieur, à la limite où repli de feuillets coalescents à son enveloppe, et venant s'y coudre autour des anneaux orificiels, il l'imagine comme un gant qu'on puisse retourner. Il est des techniques du corps où le sujet tente d'éveiller en sa conscience une configuration de cette obscure intimité[126]. »

Revenons au schéma proprement dit et la façon dont il clarifie ce qui est attendu de l'acte analytique. D'un côté (celui de l'œil) le sujet repère « la constellation de ces insignes qui constitue pour le sujet l'Idéal du Moi[127] » ; de l'autre (celui de I, de « l'autre côté du miroir ») :

---

[125] *Ibid.*
[126] *Ibid.* p.676.
[127] *Ibid.* p.679.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« [le sujet peut] obtenir entre autres effet tel mirage du moi idéal. C'est bien cette manœuvre de l'Autre qu'opère le névrosé pour renouveler sans cesse ces ébauches d'identification dans le transfert sauvage qui légitime notre emploi du terme de névroses de transfert [...] nous pouvons tirer parti de notre modèle à l'interroger sur ce qu'il advient de cette manœuvre de l'Autre dans la psychanalyse elle-même[128] ».

D'emblée, le sujet effectue cette traversée du miroir, comme l'indique le « transfert sauvage ». Ce phénomène signe la présence d'un Autre qui est déjà là, dans lequel le sujet peut se projeter, depuis sa propre position. Il en obtient alors les insignes symboliques de l'Idéal du Moi. Ou alors, s'il prend position depuis la place qu'il attribue à l'autre – auquel cas il disparaît – c'est le mirage du moi idéal alors auquel il s'affronte (en témoigne, par exemple, la clinique du névrosé obsessionnel et de son double[129]).

C'est à ce moment que Lacan introduit un troisième schéma[130] (après celui de Bouasse et la première version du schéma optique), sur lequel il va figurer le trajet logique de l'acte attendu de l'analyste.

Celui-ci consiste en un renversement du miroir, à 90°, autrement dit, littéralement à faire se coucher l'Autre (n'était-ce pas là le projet du dispositif freudien, en allongeant l'analysant, de faire disparaître du champ visuel cette incarnation d'un regard censeur[131] ?). En place de l'illusion des idéaux de la personnalité se dévoilent alors « les effets de dépersonnalisation constatés dans l'analyse [...] [qui] doivent être considérés moins comme signes de limite, que comme signes de franchissement[132] ». *Persona* signifie « masque ». L'interprétation personnaliste de D. Lagache et la dépersonnalisation relevée par Lacan se retrouvent ainsi dos à dos. La première perspective viserait à nommer et identifier ces différents masques de la personnalité (ce qui ouvre à une liste métonymique). La seconde, proposée par Lacan, prend au sérieux ce sentiment de « dépersonnalisation » (celle par exemple dont Freud

[128] *Ibid.*
[129] « attachement [de l'obsessionnel] à un double qui, en place de moi idéal peut répondre à l'énigme de la jouissance » in Caroz, G. (2018). « L'obsessionnel et son réveil – 2. L'éclosion » *in Quarto,* n°118, mars 2018. p.90.
[130] On retrouvera ce schéma dans Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache », *op. cit.* p.680.
[131] *Cf.* ce passage de « la lettre volée » : « [...] s'asseoir [...] est une antinomie corporelle à la profession d'analyste. Comment rester assis, quand on s'est mis dans le cas de n'avoir plus à répondre à la question d'un sujet, qu'à le coucher d'abord ? Il est évident qu'être debout n'est pas moins incommode. », Lacan, J. (1966). « Le Séminaire sur la lettre volée », *op. cit.* p.44.
[132] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

témoigne dans son souvenir sur l'acropole qu'il adresse à R. Rolland[133]). Il conclut alors que l'acte analytique consiste en une tombée des masques, que va illustrer cette bascule du miroir.

L'acte analytique vise à faire tomber l'Autre en tant qu'il est le miroir où dans le virtuel le sujet s'abreuve de l'illusion de sa consistance. Consistance symbolique de ses idéaux moïques par le jeu des insignes (un vrai programme de vie : les stades, les *gradus*, les récompenses – là encore la clinique de l'obsessionnel et de ses affinités à la vie militaire ou monacale sont une ressource inépuisable) ; consistance imaginaire du moi idéal dont la jubilation ne peut qu'appeler une limite, plongeant à l'occasion le sujet psychotique dans la déréliction d'un corps aux enveloppes non refermées (comme l'illustre la clinique des schizophrénies et du signe du miroir[134]).

Le maniement du transfert auquel Lacan rappelle les analystes contemporains vise à ce que « l'œil $\mathcal{S}$ [atteigne] la position I d'où il perçoit directement l'illusion du vase renversé » :

> « il n'en verra pas moins se refaire dans le miroir A maintenant horizontal une image virtuelle i'(a) du même vase, renversant à nouveau, peut-on dire, l'image réelle et s'y opposant, comme à l'arbre son reflet dans une eau, morte ou vive, donne des racines de rêve[135] ».

Plutôt que de conclure que l'analysant, au terme de sa cure, a « échangé son moi contre celui de l'analyste[136] », J.Lacan précise « souhaitons-lui qu'il n'en soit rien[137] » : l'acte analytique invite à « [une découverte de] son illusion moïque au regard d'une conscience du corps comme transie[138] ». Nous touchons-là aux limites du modèle, puisqu'en l'état il laisserait croire, au terme du trajet analytique, à une vue directe sur l'objet. Voilà pourquoi Lacan propose une ultime inversion[139] : les fleurs *a'* devraient

---

[133] Freud, S. (2004). « Lettre à Romain Rolland : Un trouble du souvenir sur l'Acropole » [1936]. *Œuvres complètes*, vol. XIX [1931-1936]. Paris : PUF.
[134] Ce point sera développé dans la partie consacrée à la clinique des psychoses. Mentionnons tout de même déjà le travail qui ici nous a servi de repère et reprend les avancées des psychiatres classiques à la lumière des avancées lacaniennes : Méaulle, D. (2007). « Le signe du miroir: reflets cliniques et théoriques ». in *L'Évolution Psychiatrique*, *72*(1), 81-97.
[135] Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache », *op. cit.* p.681.
[136] *Ibid.*
[137] *Ibid*
[138] *Ibid.* p.682.
[139] *Cf.* sur ce point la remarque de Miller, J.-A. (1997-1998). « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

figurer dans le vase *i(a)* (réellement perçu avec la bascule du miroir) et les fleurs *a* (objet réel) seraient plutôt à placer dans le vase *i'(a)*. Un tel montage fictif rendrait alors compte de

> « la puissance de l'objet *a*, qui au terme de toute la machination centre cette conscience, fait rentrer au rang des vanités son reflet dans les objets *a'* de la concurrence omnivalente[140] ».

Autrement dit, l'objet *a* en puissance (virtuel, donc, puisqu'il s'agit du reflet des fleurs *a'*), blotti dans l'enforme du corps inaccessible (le vase réel qui est dans la boîte) donne toutes les valeurs possibles (d'où le néologisme « omnivalentes ») aux objets du Moi (les fleurs *a'*) par le jeu de cet « appareil psychique » (équivalence entre les miroirs et les systèmes symbolico-imaginaires : cortex, conscience, Autre).

Cet ultime jeu de substitution permet à Lacan de lisser les ruptures conceptuelles de son enseignement (entre le premier séminaire où il fait apparaître l'illusion de Bouasse et ce texte se sont écoulées six années). Il conclut alors cette partie avec les préoccupations contemporaine du séminaire sur le transfert. Ces dernières ne ressortent plus « à un temps préliminaire de notre enseignement où il nous fallait déblayer l'imaginaire comme trop prisé dans la technique », mais visent à « éclair[er] la position de l'objet *a*[141] ».

Cette interversion entre *a'* et *a* vient ainsi souligner les limites du dispositif inspiré de Bouasse : « Car d'imager un jeu d'images, il ne saurait décrire la fonction que cet objet reçoit du symbolique[142] ». Lacan convoque alors la clinique :

> « [la fonction symbolique de *a*] donne son usage d'arme à l'avant-poste phobique, contre la menace de la disparition du désir ; de fétiche dans la structure perverse, comme condition absolue du désir. *a*, **l'objet du désir** [nous soulignons] au point de départ où le situe notre modèle est, dès qu'il y fonctionne…, l'objet du désir[143]. »

L'objet du désir est ainsi situé comme antérieur aux objets du Moi mais il n'est pas encore dit par Lacan « objet cause » comme tel. Pourtant nous voyons, par l'apparente

---

Paris VIII. Inédit. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/1997-1998-Le-partenaire-sympt%C3%B4me-JA-Miller.pdf [page consultée le 20.02.2017]. Leçon du 18 mars 1998.

[140] Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache ». *Op. cit.* p.681.

[141] *Ibid.* p.682.

[142] *Ibid.*

[143] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

tautologie ici convoquée, s'y dessiner les contours. Lacan tente ensuite de préciser les rapports de cet objet et du corps :

> « Ceci veut dire qu'objet partiel il n'est pas seulement partie, ou pièce détachée, du dispositif imaginant ici le corps, mais élément de la structure dès l'origine, et si l'on peut dire dans la donne de la partie qui se joue. En tant que sélectionné dans les appendices du corps comme indice du désir, il est déjà l'exposant d'une fonction, qui le sublime avant même qu'il l'exerce, celle de l'index levé vers une absence dont *l'est-ce* n'a rien à dire, sinon qu'elle est de là où ça parle. C'est bien pourquoi réfléchi dans le miroir, il ne donne pas seulement à l'étalon de l'échange, la monnaie par où le désir de l'autre entre dans le circuit des transitivismes du moi idéal. Il est restitué au champ de l'Autre en fonction d'exposant du désir dans l'Autre[144]. »

Relevons quatre points avant de retrouver la conclusion de Lacan qui figure dans son texte. Cette dernière invite à refonder une éthique analytique au fait de cette fonction de l'objet du désir comme objet virtuel.

Premièrement, l'objet *a* est ici présenté comme un « bout de corps ». Lacan a suffisamment insisté sur les ratés du miroir, soulignant que « pas-tout » du corps ne passait dans son image — ce que démontre bien le dispositif de Bouasse. Ainsi, au-delà de faire image, l'objet *a* tient lieu d'élément originaire de la structure du désir.

Deuxièmement, ces appendices du corps d'où ressortent, par son image, les objets du moi a', constituent l'indice – autant dire la trace, la marque laissée – d'une fonction antérieure le « sublimant » qui en pointe « l'absence ».

Troisièmement, cette « absence » est corrélée au *Ça* de la seconde topique freudienne. En allemand « *Es* » — que Lacan s'amuse à faire résonner par « *l'est-ce* » — indique la précarité de cet élément pulsionnel pour l'être. Finalement, face à ce jeu d'images qui fait « la donne » (là aussi, homophonie avec le *don* dont Mauss fera structure de l'objet[145]), on peut se demander de l'objet cause du reflet : en définitive, « où est-ce » ?

Quatrièmement, cet objet qui marque l'absence, qui ne dit rien, sinon que « ça parle », se fait donc cause de l'inconscient, de ce lieu d'où « ça parle ». Sa restitution au champ de l'Autre s'actualise alors dans le miroir du discours par une fonction « d'exposant du

---

144 *Ibid.*
145 Mauss M. (1925), « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». *in L'année sociologique,* nouvelle série, 1, 1925.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

désir ». Là aussi, le terme « d'exposant » renvoie, peut-être, à celui de puissance, puisque dans l'algèbre mathématique, les « puissances » sont indiquées en exposants. Nous voyons là une nouvelle trace de cette nature virtuelle de l'objet du désir.

Ainsi pour Lacan l'analyse doit précisément être celle de cet exposant du désir que prend l'objet pour le sujet dans le reflet qu'il s'en fait *via* l'Autre. L'analyste en perçoit les indices lorsque le sujet s'efface, en accord avec ce que le schéma optique démontre, soit que lorsque la vue sur l'objet devient possible, le sujet s'efface dans son reflet :

> « C'est ce qui lui permettra de prendre au terme vrai de l'analyse sa valeur élective, de figurer dans le fantasme ce devant quoi le sujet se voit s'abolir, en se réalisant comme désir[146]. »

L'analyse est alors assimilée à une renaissance des images du sujet. Le miroir plan, passant de la station verticale à horizontale vise, non pas une réduction du sujet à sa personnalité, mais la trace du cerne de son absence à la place de l'objet du fantasme :

> « Pour accéder à ce point au-delà de la réduction des idéaux de la personne, c'est comme objet *a* du désir, comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection de vivant, comme le *wanted* ou *l'unwanted* de sa venue au monde, que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire… Telle est la sorte de vérité qu'avec l'invention de l'analyse, Freud amenait au jour[147]. »

Pas de « moi-fort » promis par l'analyse, pas plus une tranquillité de la vie de l'âme. Lacan restitue le geste freudien : proposer une vue sur la vérité du désir du sujet, seule certitude de ce désir d'analyste de Freud[148]. Cette vue nouvelle appelle donc une renaissance, une refondation du sujet à partir de l'analyse de la place « d'objet *a* du désir » qu'il aura été jusque-là pour l'Autre.

d. Synthèse des modifications de Lacan au schéma optique

Le schéma optique, où la question des images et de l'imaginaire est au premier plan, traverse donc la moitié de l'enseignement de Lacan. Il qualifiait ce schéma, dans son

[146] Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache ». *Op. cit.* p.682.
[147] *Ibid.*
[148] Cottet S. (1996). *Freud et le désir du psychanalyste*. Paris : Seuil.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

onzième séminaire, de « bulldozer[149] ». Nous avons donc relevé quatre séries de modifications que Lacan apporte progressivement à l'expérience de Bouasse.

1) L'inversion du vase et des fleurs

Lacan veut montrer par cette inversion que ce qui se passe par cette précipitation du moi dans l'enfance sous le régime de l'image, c'est un rassemblement des objets du corps, du moi, épars, en une « bonne forme » (d'où la référence à la *Gestalt* de W. Köhler). Les fleurs sont toujours déjà là. Ce qui advient, ce n'est pas la différence moi/non moi, ou contenant/contenu, mais l'image réelle qui donne à penser les objets du corps comme une totalité (imaginaire, donc). Le procédé met donc en lumière que ce n'est pas le contenant qui vient recevoir le contenu ; mais l'image d'un contenant qui vient donner l'illusion de recouvrir ce qui devient rassemblé et contenu virtuellement.

2) L'ajout d'un miroir plan et l'inversion de la position de l'œil de l'observateur

Cette modification vise à insister sur l'importance du positionnement subjectif pour la réussite de l'expérience. Lacan trace à ce moment le périmètre où l'illusion est visible, en délimitant les deux extrêmes et en dessinant la position d'un spectateur virtuel idéal. Cette modification du dispositif a plusieurs implications : a. le rayon qui part de l'œil est obligé de « traverser » le miroir de l'Autre (A) pour saisir l'illusion. b. S'instaure entre l'image et l'objet un jeu de substitution possible. Tous les objets et toutes les images en passent par le miroir de l'Autre et se trouvent alors le statut d'images réelles (ou virtuelles, si elles restent captives de l'instrument). c. Le spectateur idéal se situe en fait dans le miroir, et son image est celle que le sujet désire, il se voit comme « sujet virtuel », virtuellement complet dans l'image du miroir. d. La conséquence de ce point est que *i(a)* disparaît. Le sujet n'a affaire qu'à son image — moi idéal — *i'(a)* dans la glace de l'Autre, d'où peut s'élaborer, par un procès symbolique d'identification, l'Idéal du Moi. Lacan dit qu'on peut même remplacer ce miroir plan par une vitre : le résultat est le même, derrière la vitrine de l'Autre, on voit ces objets, où se superpose notre reflet (dans le séminaire de 1969-1970, Lacan

[149] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit*. p.133.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

reprendra cette image de la vitrine comme ouvrant un espace virtuel sur le prêt à porter produit par le fantasme[150]).

3) La bascule du miroir plan

Cinq années après ces premières élaborations sur le schéma optique, Lacan reprend le dispositif et propose de s'en servir pour illustrer la visée de l'acte analytique. La bascule du miroir est ainsi une réponse aux courants anglo-saxons de l'*ego-psychology* qui font la promotion d'un « moi fort », où l'identification à l'analyste est proposée comme l'issue de l'analyse. Lacan reconnaît que cette identification est un passage quasi-obligé pour l'analysant – bien que la position du divan choisie par Freud pour concevoir son dispositif visait à éviter ce jeu imaginaire – mais qu'il n'est pas question d'en faire une finalité. Il y lit un refus de la part de ce courant d'admettre que le Moi travaille surtout à méconnaître la réalité de la position du sujet du désir. Avec le schéma optique comme illustration de la relation intersubjective, du sujet à son Autre, Lacan montre que dès l'entrée dans le langage, le sujet se perçoit comme l'Autre le voit. Autrement dit, cette identification au moi fort est là d'emblée : c'est la constitution du moi idéal et de sa bride par l'Idéal du Moi. L'analyse vise alors à permettre au sujet de se déprendre de ses identifications, c'est-à-dire, à se voir depuis le point où il est vu pour l'interroger et s'ouvrir une autre place. C'est ce que Lacan illustre par ce jeu de bascule du miroir : l'Autre flanche en analyse. L'Autre dressé, debout, érigé, monolithique se couche, se trouve renversé par le procès signifiant de l'association libre, de l'analyse des formations de l'inconscient. Après l'analyse le sujet n'a pas une vue directe sur l'objet mais le miroir ne fait plus œuvre d'illusion. L'image virtuelle se superpose à l'image réelle de l'objet dans la boîte. Le sujet voit d'où il est vu, il est au fait de la place qu'il occupe, pour avoir été vu à cet endroit-là.

4) L'inversion des notations *a* et *a'*

Pour contrer cette interprétation de la fin d'analyse comme accès à une vue directe sur l'objet cause du désir — ce qui serait un retour aux thèses de l'*ego-psychology* — Lacan propose d'inverser les notations *a* et *a'* (les fleurs et leurs images). *A* devrait se situer en bas du schéma, au niveau de l'image des fleurs. La véritable consistance objectale du désir serait alors… une image, seule écriture possible du réel qui, de structure, échappe à la saisie. L'image est à la fois ce qui trompe, et en même temps, la seule

[150] Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]. Paris : Seuil. p.189.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

consistance que l'on puisse donner au monde. Cette thèse est explicitée en 1974 (trente années après la première apparition du schéma optique), dans une conférence à Nice :

> « l'homme [...] aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au-dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde[151]. »

Ce que nous permet d'entendre aussi le schéma optique, c'est aussi qu'il y a un objet caché par l'image – et cet objet est en fait un trou. Chacun se fait à l'idée, fait avec ce manque que donne à voir l'image, du même coup qu'elle le recouvre. Nous verrons dans la suite de ce travail que la structure clinique détermine en partie les possibilités de recouvrement de ce trou et que la clinique psychopathologique permet d'en retrouver les indices.

[151] Lacan, J. (2015). « Le phénomène lacanien » [1974]. *Essaim*, n°35(2). p.150.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion

Dès la reprise d'Aristote par la théologie chrétienne, l'âme se dessine comme une image du corps, à suivre l'étymologie du terme « virtuel ». Le sujet n'a d'autre choix que de s'aliéner à cette image, de la reconnaître en la nommant : « c'est moi ». C'est dans cette reconnaissance que se trace une marge entre le sujet et son Moi, aliéné à ces images virtuelles, et extérieures au corps qu'elles représentent. La conséquence est pointée par Freud notamment *via* les symptômes de conversions hystériques qui soulignent cet écart entre un corps que le sujet fait sien, et l'organisme duquel il n'a d'autre choix que de s'émanciper par le langage. Dans cette marge ainsi ouverte se profile la question du désir, comme le lieu virtuel du sujet.

Aussi il s'agit maintenant de nous interroger sur la clinique qui a permis à Freud de postuler cette idée d'une « machine » inconsciente. Semblable à un instrument d'optique, elle est désignée à la place de responsable de ces distorsions symptomatiques aux fondements de la réalité du sujet.

II. La machine freudienne de l'inconscient : fantasme est réalité

> « Le premier chapitre de *Psychopathologie de la vie quotidienne* est consacré à l'oubli des noms propres, le deuxième chapitre à l'oubli de mots en langue étrangère, et le troisième à l'oubli de suites de mots. Il n'y a pas de chapitre sur l'oubli des identifiants ! »
>
> Diener, Y. (2020). « Une contagion d'oublis ». *Charlie Hebdo*, Le 18 mars 2020[152].

Introduction

Il y a au moins deux raisons chez Freud de conjoindre la question du virtuel et de l'inconscient. Premièrement, parce qu'il théorise le rêve comme « voie royale vers l'inconscient », et que le rêve s'entend comme réalisation de désirs inconscients, refoulés, insatisfaits. Dans cette configuration, le rêve apparaît alors comme réalisation *virtuelle* (au sens logico-philosophique : « en puissance ») du désir du sujet, puisant sa source dans l'inconscient (qui apparaît alors plus logique que topique). Secondement, le virtuel et l'inconscient trouvent également à se rapprocher par les métaphores (cette fois-ci topiques) de Freud, notamment celles qui mettent en jeu des « appareils » et des « échafaudages ». Le virtuel est alors interprété dans son empan sémantique promis par la physique des images, que nous avons dépliée dans la première partie.

Pour continuer d'interroger ce qui fonde la « machine inconsciente » pour la théorie analytique, nous faisons retour à Freud sur trois points :

- Le premier interroge cette « machine du rêve » comme réalisation déguisée des désirs insus du sujet. Il s'agira également de s'arrêter sur les actualités de la thèse freudienne au travers des fantasmes, notamment ceux véhiculés par ladite « intelligence artificielle » — mauvaise traduction trop littérale de l'anglo-saxonne « *artificial intelligence* », où *intelligence* veut dire renseignements ou recherche d'informations.

[152] Accessible en ligne : https://charliehebdo.fr/2020/03/societe/une-contagion-doublis/ [page consultée le 20.03.2020].

- Le deuxième point interroge la machine du fantasme, telle que Freud la postule à la suite de ses développements sur l'interprétation du rêve. De quelle façon Freud montre-t-il que le sujet a davantage affaire aux productions de son fantasme qu'à une réalité uniforme et partagée ? À quelle condition ce partage avec quelques autres peut-il malgré tout s'opérer ? Et quelles conséquences symptomatiques lorsque cette réalité fantasmatique défaille et ne permet plus au sujet de vivre un rêve éveillé[153] (cauchemars, angoisse) ? Le fantasme est davantage une machine à réparer, à rapiécer les trous d'une toile symbolique posée sur le réel, qu'une machine qu'on répare — sinon à convoquer un « moi fort », à jouer sur le narcissisme imaginaire et à ouvrir la porte à la voix du surmoi… Quelle marge de manœuvre reste-t-il pour l'acte analytique ?
- Logiquement le troisième point interrogera cette manœuvre thérapeutique et la machine analytique freudienne par le biais de deux termes aux connotations mécanicistes ou d'automatismes : le transfert et la résistance. Comment Freud rend-il compte par ces termes des rouages, des *bugs* et ratages du fantasme et du traitement analytique ?

[153] Selon la formule de Lacan : « La réalité est ce sur quoi on se repose pour continuer à rêver », in Lacan J. (2001). « Discours à l'École freudienne de Paris » [1976]. *in Autres écrits, op. cit.* p.280. *Cf.* également l'explication de texte proposée dans Koretzky, C. (2012). *Le réveil, une élucidation psychanalytique.* Rennes : PUR. p.157-159.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. Le rêve : logique virtuelle du désir

a. La machine à rêver s'édifie sur les impasses de l'*Esquisse*

Il y a eu un Freud avant le geste inaugural de l'invention de la psychanalyse. Neurologue de spécialité, Freud s'avance d'abord comme scientifique dans la compréhension des symptômes névrotiques. C'est ici qu'il faut replacer l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*, dans le contexte problématique qui l'a vue naître, où le message de l'hystérique n'est pas encore parvenu à Freud qui cherche à replacer la psychologie dans les influx nerveux.

Entre 1895 et 1896, Freud écrit cet essai[154] qui peut paraître bien énigmatique pour qui s'est familiarisé avec certaines de ses thèses du XXème siècle. Si l'*Entwurf* reste une *Esquisse*, c'est bien parce que Freud stoppa net le geste qu'il s'apprêtait à réaliser. Il faudra d'ailleurs attendre cinquante ans pour voir publier cette ébauche. Ajoutons qu'elle est un écrit adressé à son proche ami Wilhelm Fliess. C'est dans leur correspondance que l'on peut retracer le cheminement de Freud, jeune neurologue délaissant les anguilles, dont il étudiait la reproduction, pour s'attacher à rendre compte des symptômes de l'être humain[155]. L'*Esquisse* s'ébaucha dans la marge de ses lettres amoureuses de la Science à destination de son cher et savant confident.

Remuant la littérature psychophysique, à l'époque où la psychologie expérimentale décroche ses premières lettres de noblesse, Freud, lui, ne cache pas la peine que cette étude lui inspire. Ainsi, il confesse en plein mois d'août 1895 que son entreprise psychologique « est réellement un pesant fardeau. Jouer aux quilles et cueillir des champignons, voilà certainement des passe-temps plus sains[156] ». Et en effet, quel montage déplié dans cette somme pour démontrer la façon dont « opère le cerveau, comme organe tampon entre l'homme et la réalité[157] ». L'entreprise vire rapidement au scientisme dans ses conclusions (la pulsion s'inscrit dans les circonvolutions

---

[154] Freud, S. (2011). *Esquisse d'une psychologie = Entwurf einer Psychologie* [1895-1896]. Toulouse : Erès.

[155] Le trajet n'a toujours rien d'exceptionnel : l'actuel directeur du NIMH (*National Institute of Mental Health*), le Dr. Joshua Gordan, a consacré sa carrière antérieure à sa nomination à l'étude des comportements des rats et aux effets des molécules pharmacologiques sur ces derniers.

[156] Lettre n°27 de Freud à Fliess, datée du 16 août 1895. Publiée dans Freud, S. (2009). *Naissance de la psychanalyse* [1887-1902], Paris : PUF. p.110.

[157] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique* [1954-1955]. Paris : Seuil. p.96

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cérébelleuses), c'est là que l'arrêt de Freud donne l'indice de l'autre voie pour laquelle il optera. Ce nouveau chemin s'oriente de l'os sur lequel est tombé Freud, à savoir, la question du rêve : « il vient buter, achopper, sur le rêve[158] », qui deviendra, après sa *Traumdeutung*, « la *via regia* [voie royale] menant à la connaissance de l'inconscient[159] ».

À considérer le cerveau comme une machine, Freud trébuche sur le réel de sa production onirique. Si le cerveau est une machine, alors c'est « une machine à rêver » :

> « Et c'est dans la machine à rêver [...] que le sens et la parole se révèlent et se développent dans leur entier. D'où, à ce moment, la révolution complète et le passage à la *Traumdeutung*, à une perspective qu'on appelle tout à fait improprement "psychologisante", par rapport à une physiologisante antérieure. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : il découvre le fonctionnement du symbole comme tel. À partir de ce moment-là se fait le tournant[160] ».

En effet, une « approche psychologisante » méconnaît les symboles comme production du sujet, qu'il s'agirait de prendre à la lettre pour ouvrir à une interprétation, et les rabat sur ses symboles propres que sont ses conceptualisations et théories. Tout autre est la voie qui se dégagera à partir des impasses rencontrées dans cette prime tentative de *L'esquisse*. Ni psychologisante, ni physiologisante, la psychanalyse sera cette voie où le cerveau lui-même apparaît au sujet comme symbole : le lieu où se déplie dans le rêve signifiant, la vérité du désir, en attente d'interprétation.

Le mythe de la « pulsion », déplié par Freud bien plus tard dans son élaboration, peut être entendu comme une telle interprétation des impasses de l'*Entwurf* l'ayant contraint à garder ce statut d'esquisse[161]. Ainsi qu'y invite P. de Georges, on peut relever que le biologisme freudien de l'*Esquisse* s'appuie non pas sur des « faits » physiologiques – ou psychologiques – mais sur la « représentation des processus

---

[158] *Ibid.*
[159] Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. In *Œuvres complètes*, vol. IV [1899-1900]. Paris : PUF. p.663
[160] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. *Op. cit.* p.96-97.
[161] Georges, P.D. « À propos de l'*Entwurf* » in Georges, P. D. (sous la dir.) (2016). *La jouissance chez Freud*. Paris: Éditions Michèle. p.21.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

psychiques comme des phénomènes physiques[162] ». C'est dans cet espace ouvert par la *Vorstellung* (représentation) que se logeront les différents mythes métapsychologiques freudiens, traduisant le rapport du mot à la chose : le premier est la *Vorstellung* de la seconde. Sous le corps biologique, Freud met le doigt sur « le corps pulsionnel[163] », tissé de signifiants (terme saussurien par lequel Lacan traduira les *Vorstellungsrepräsentanz* – représentants de la représentation – freudiens).

Nous reviendrons sur ce mythe pulsionnel freudien, en dépliant également les prolongements que Lacan en propose. Cependant, pour lors, relevons que cette butée du rêve est déjà un écho de la *konstant Kraft* – poussée constante – que Freud débusqua dans ces « pulsions », imposant à leurs destins[164] quelques incertitudes que l'on peut qualifier de « points de fuite ».

Ainsi les impasses des élaborations physiologiques de la vie psychique ne se trouvent pas dans une visée psychologisante, où l'âme serait sœur du corps, entraînant les deux dans un grand bal fraternel. Plutôt, la psychologie paraît davantage être la métaphore signifiante du signifié que tente d'enserrer la physiologie, jusque dans ses nouveaux avatars moléculaires. Cette suspension de ce manuscrit, laissé dans le vide d'une correspondance transférentielle avec Fliess apparaît comme « quelque chose qui gît dans cet essai et que Freud refoule[165] », ainsi que le note P. de Georges.

Nous pouvons affirmer que Freud prit acte de cette impasse vers laquelle le menait son désir de physiologie pour rendre compte de phénomènes qui ne peuvent se dire et se supporter, nous l'avons vu, qu'en termes de représentations. Quarante années après l'*Esquisse*, dans une conférence sur l'angoisse, Freud explique succinctement — et non sans humour — les raisons qui l'ont mené à renoncer à une approche anatomopathologiste de ces phénomènes :

> « prévoyez sans doute que la psychanalyse s'attachera à ce problème [de l'angoisse], comme à tant d'autres, par des moyens différents de ceux dont se sert la médecine traditionnelle. Celle-ci porte son principal intérêt sur le point de savoir quel est le déterminisme anatomique de l'angoisse. Elle déclare qu'il s'agit d'une irritation du bulbe, et le malade apprend qu'il souffre d'une névrose du vague. Le bulbe, ou moelle allongée, est un objet très sérieux et très beau. Je me rappelle fort bien ce que son étude

[162] Georges, P. D., & Leguil, F. (2010). *La pulsion et ses avatars*. Paris : Michèle. p.39.
[163] *Ibid*. p.47.
[164] Freud, S. (1986). « Pulsions et destins des pulsions » [1915] in *Métapsychologie*. Paris : Gallimard.
[165] Georges, P. D., & Leguil, F. (2010). *Op. cit*. p.38.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

m'a coûté jadis de temps et de peine. Mais je dois avouer aujourd'hui qu'au point de vue de la compréhension psychologique de l'angoisse rien ne peut m'être plus indifférent que la connaissance du trajet nerveux suivi par les excitations qui émanent du bulbe[166]. »

Ainsi Freud ne chercha pas tant à se déloger ou à contourner l'obstacle que posait la clinique des névroses à la physiologie mais plutôt à interpréter cet obstacle comme limite indépassable par la pensée. La psychanalyse allait répondre à ces difficultés non par la théorie, mais par l'invention d'une nouvelle *praxis*. Cette nouvelle *praxis* est celle d'une interprétation axiomatique de la vie psychique : celle du désir en tant que désir inconscient. C'est ce que révèle le rêve à Freud dans l'interprétation qui s'imposera peu à peu à lui : le travail du rêve est une mise en acte « virtuelle » de la réalisation des désirs inconscients.

b. Le rêve est une réalisation virtuelle de désirs inconscients refoulés

« Lorsqu'on a parcouru un étroit chemin creux et qu'on est arrivé soudain sur une hauteur d'où les chemins se séparent et d'où se dégage, en diverses directions, la plus riche des perspectives, on peut bien s'attarder un moment et se demander de quel côté on doit d'abord tourner[167] ».

Ainsi Freud débute-t-il la troisième partie de sa *Traumdeutung* qui clame que « le rêve est un accomplissement de souhait[168] ». C'est effectivement ce temps pour comprendre qui échoit à celui qui a voulu oublier son *Esquisse* antérieure. Nul doute que ce vœu de refoulement à l'endroit de ce premier dessein psychologique sera déterminant quant à la direction que l'auteur impulsera à ce nouveau travail. Si Freud note que « le rêve, selon l'indication de [son] interprétation [...] est un accomplissement de souhait », il reste à éclaircir les moyens en la possession du rêveur ayant mené sa production onirique à sa forme définitive : celle du récit du rêve, à partir des images rêvées.

Pour démontrer sa thèse, Freud évoque les rêves de commodité. Ils répondent à la réalisation d'un besoin. On apprend ainsi que l'inventeur de la psychanalyse était un

[166] Freud, S. (2001). « L'angoisse » in *Introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Ed. Payot & Rivages. p.478.
[167] Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. *Op. cit.* p.157.
[168] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

amateur d'anchois, dont la saumure provoquait son réveil au motif d'un besoin d'étancher sa soif, action précédée par ce rêve « qui a à chaque fois le même contenu […] j'avale de l'eau à longs traits, elle a un goût délicieux, comme seule peut l'avoir une boisson fraîche quand on meurt de soif[169] ». Pourtant il lui faut bien remarquer que tous les rêves ne se livrent pas forcément si facilement à l'interprétation.

C'est là que Freud convoquera à nouveau cette dynamique de *représentation*. Il isole différents processus à l'œuvre dans la production des rêves : la condensation, le déplacement, la figurabilité et l'élaboration secondaire. Le rêve prend cette forme d'être un accomplissement de souhait déguisé, travesti. Freud se voit alors obligé de différencier le contenu du rêve latent du contenu manifeste[170].

Le contenu manifeste est celui qui se présente comme tel au rêveur : absurde, grotesque, « surréaliste » au sens de son « collage » abstrait (ainsi que Lacan qualifie la pulsion dans son séminaire[171]). Ainsi travesti et déguisé, le rêve n'est point trop dangereux pour le rêveur et lui permet de continuer à dormir. S'il se réveille, c'est le signe de l'échec de ces procès de contournement de la censure : un cauchemar.

L'interprétation vise à retrouver, sous le contenu manifeste celui, latent, qui concerne de plus près le rêveur et son désir insatisfait. L'interprétation du rêve, en mettant des mots sur ces images, invite à les considérer sérieusement et ouvre alors au travail inconscient de la censure moïque.

« La *via regia* menant à la connaissance de l'inconscient dans la vie d'âme[172] », que constitue l'interprétation du rêve, s'explique par cette capacité que ce dernier a d'endormir la conscience vigile et sa censure. Il permet ainsi de rejoindre de manière relativement aisée les coordonnées du désir inconscient en cause.

Si la réalisation du désir est toujours à venir, virtuelle, « en puissance », le rêve en propose une réalisation fantasmatique et déguisée. En d'autres termes, les processus œuvrant à sa formation *virtualisent* la réalisation du désir, en la déguisant, en la rendant méconnaissable aux yeux de la censure.

Cela nous permet d'avancer un point non négligeable quant à l'impact du virtuel (au sens contemporain de « monde numérique » que proposent les nouvelles machines)

---

169 *Ibid.* p.158.
170 *Ibid.* p.170 et sq.
171 Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. *Op. cit.* p.154.
172 Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. *Op. cit.* p.663.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

sur nos vies psychiques : la virtualisation ne va pas sans travestissement du désir en cause. Ainsi, de même que Freud constatait que parler de ses rêves, c'était parler — inconsciemment — de ses désirs propres, depuis les années 1980, les anthropologues du numérique ont pu noter que les machines permettaient de se faire le support d'un discours du sujet sur lui-même. S. Turkle en 1984 parlait ainsi d'un objet « incitatif » en désignant l'ordinateur comme un « *second self* », allant jusqu'à l'assimiler au test des tâches d'encre[173]. Proposons maintenant une déclinaison de cette remarque avec une expérience contemporaine menée par la firme *Google*.

c. *Google*, dessine-moi un rêve

Que la machine se présente comme un miroir pour le sujet qui interagit avec elle était une hypothèse que S. Turkle vérifiait dans la clinique — et dont le schéma optique de Lacan dessine la structure. Les ingénieurs de *Google* vont nous en convaincre, puisque ces derniers se sont pris à imaginer pouvoir faire rêver leur machine. La psychanalyse a toujours été friande de paradoxes et des « combles » où le désir menait le sujet du langage. Cette « innovation » des laboratoires de la firme de *Moutain View* permettent, à l'envers, une lecture de l'hypothèse freudienne.

Le laboratoire d'Intelligence Artificielle de *Google* a publié en 2015 de curieuses images aux accents psychédéliques. Ces images sont les productions « naturelles », « basales » de dispositifs d'apprentissage machine[174] construits et « entraînés » par la cellule recherche de ce laboratoire de la firme d'*Alphabet*, maison-mère de l'entreprise *Google*. Pour bien saisir ce dont il s'agit, il faut en restituer la logique.

Celle-ci consiste en un jeu projectif, réalisé en compagnie d'une machine. Ses résultats sont présentés par les ingénieurs de chez *Google* comme les propres « images du rêve[175] » de l'assemblage algorithmique. Le principe du montage du réseau de ces machines peut être décrit de manière assez simple. Tout d'abord, il s'agit de présenter

---

[173] Turkle, S. (1984). *Op. cit*. trad. fr Turkle, S., & Demange, C. (1986). *Les enfants de l'ordinateur*. Paris: Denoel. p.95.

[174] L'apprentissage machine (« *machine learning* ») est un domaine d'étude de l'informatique et des mathématiques qui consiste, à partir de consignes humaines, à ce que des algorithmes interprètent des données de façon — plus ou moins, donc — « autonomes ». Sur « l'autonomie » des machines cybernétiques, *cf. infra* p.159 et *sq*.

[175] « Neural net "dreams"— generated purely from random noise » in Mordvintsev, A., Olah, C., Tyka, M. (2015) « Inceptionism: Going Deeper into Neural Networks ». Accessible en ligne : https://research.googleblog.com/2015/06/inceptionism-going-deeper-into-neural.html [page consultée le 20/09/17].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

plusieurs milliers d'images à la machine, représentant « la même chose », la même représentation signifiante, pour qu'elle en dégage des constantes numériques (ce qui constitue le principe du *Deep Learning*[176] [« apprentissage profond »]). En répétant l'opération un grand nombre de fois, la machine finit par se constituer une banque d'images qu'on lui a donc « appris » à distinguer. Quelques ratés sont à signaler tout de même. Par exemple, lorsqu'on demande au système de produire l'image d'un haltère, le calcul amène l'engin à proposer une image étrangement inquiétante. Apparaît en effet l'image d'un bras flottant dans le vide, suspendu au bout de la fameuse barre d'haltère recherchée. Les ingénieurs expliquent alors l'erreur de la machine par le fait que sur un grand nombre d'images qu'elle a ingérées, un nombre suffisamment significatif représentait cette paire d'haltère au bout d'un bras la supportant[177].

Une fois ces équivalences numériques (plus ou moins strictes et exactes, donc) enregistrées, on peut, grâce à elles, inverser la procédure. Après cette première phase, il s'agit alors de présenter une image et de demander à l'ordinateur, non plus de reconnaître le concept, l'abstraction signifiante qui se cache derrière et d'en proposer une représentation « type », mais de chercher d'autres images à l'intérieur du cliché présenté. La machine doit alors voir des images, « là où il n'y en a pas » pour l'observateur. Les ingénieurs résument cette étape comme s'il s'agissait de dire au calculateur : « quoi que tu voies, je veux en voir plus[178] », la machine exagérant ainsi les traits de l'image pour en faire apparaître d'autres. Relevons la proximité avec la consigne freudienne de l'association libre — mais cette fois-ci adressée à une machine.

La fascination des ingénieurs passe un nouveau cap quand ces derniers s'essaient à ne proposer aucune image, ou plutôt, proposent une image qui ne contient aucune forme. Ce type d'image ne présente que « du bruit », c'est à dire un ensemble de points, dans une répartition sans logique, qui rappelle le vieil écran cathodique débranché de l'antenne. Le « réseau d'algorithmes », si bien dressé à reconnaître, s'empare alors de ces points pour leur donner forme. Par un procédé récursif, les formes s'amplifient, jusqu'à produire des images de paysages oniriques. Les productions sont surréalistes, les internautes disent qu'elles rappellent les peintures de Dalí, J. Bosch, Arcimboldo, Van Gogh…

---

176 À distinguer de l'*Œdipe learning*, dont les machines doivent être encore incapables.
177 Mordvintsev, A., Olah, C., Tyka, M. (2015). *Op. cit.*
178 « Whatever you see there, I want more of it ! », *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Quelques images produites par les réseaux d'algorithmes de la firme *Google*.
Cf. Mordvintsev, A., Olah, C., Tyka, M. (2015). *Op. cit.*

Ces productions picturales émergeant de « quelques fils métalliques et [d']une "puce" noire [179] » sont-ils alors bel et bien les images du rêve de ce montage algorithmique *ad hoc*, ou sont-ce davantage celles de ces ingénieurs de *Google* ? Question qui laisse transparaître sa rhétorique, mais qui doit nous aider à affiner notre positionnement pour appréhender ces productions dites artificielles.

Car du début de la chaîne à la finalité de sa production, c'est bien quelque chose de l'être humain qui est aux commandes. Depuis l'idée émergente dans l'esprit d'un de ces ingénieurs — ou pourquoi pas de quelqu'un de leur entourage ? — jusqu'à l'interprétation des internautes y reconnaissant les plus grands peintres d'un certain étrange. La machine n'a rien « appris », mais ses dresseurs lui ont fait apprendre. De même, elle n'a rien reconnu, mais certains ont reconnu en ses productions Arcimboldo, Dalí, Bosch, etc.

Cependant, cette expérience traduit ce que nous tentons de mettre en exergue : de la machine où se branche le *parlêtre* surgit un artefact, produit de l'inconscient. À l'orée de ces images émerge la pointe d'un désir insu : et si ces ingénieurs avaient voulu être des artistes peintres ? Il s'agirait qu'ils puissent en dire quelque chose pour l'affirmer. En tous les cas, relevons que les machines n'ont pu seules prendre la décision d'arrêter leur travail de traitement de l'information automatisé à un instant *t* et laisser se

[179]Turkle, S., & Demange, C. (1986). *Op. cit.* p.17.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

découvrir les formes que les réseaux ont ensuite largement partagé. La main — ou le doigt — d'un ingénieur a dû appuyer sur quelque bouton « *stop* » pour que la batterie de calculateurs en réseau cesse son exercice, et recueillir sur son écran, un résultat que l'agent jugea satisfaisant.

Davantage encore, l'expérience révèle que ces dispositifs ne méconnaissent pas le hiatus de l'inconscient en en exhibant ici les productions. D'une image perçue comme « rien » (le bruit de l'image *input* dans le grand moulin à reconnaître que constituent les machines à calculer mises en réseau), la machine produit une image (*output*) où l'on perçoit quelque chose (Dalí, Bosch, Arcimboldo, Van Gogh, etc.). À vouloir reconnaître dans la machine quelque chose d'humain — et pour ce procès, quoi de mieux que de chercher à la faire « rêver » — le sujet reçoit de la machine son propre message (« rien ») sous sa forme inversée (« ça ressemble à du Dalí »).

Si les ingénieurs rêvent de faire rêver les machines, il faut reconnaître avec eux qu'ils y sont parvenus — à la condition qu'ils soient toujours là pour y reconnaître quelque chose, et interpréter ces images. Les machines rêvent, à condition qu'un rêveur — en chair et en os — les accompagne, leur explique comment faire, et soit également là, au bout de la chaîne, pour les aider à les déchiffrer. Le sujet ne se dissout pas dans la machine : il s'y anime. Notons, pour conclure au sujet de cette expérience, que l'artiste avait précédé l'ingénieur. P.K. Dick, génial écrivain, psychotique toxicomane, s'était déjà demandé en 1966 si les androïdes rêvaient de moutons électriques[180] — nouvelle qui s'est fait connaître du grand public par l'adaptation cinématographique *Blade Runner* proposée par R. Scott[181].

[180] Dick, P. K. (2012). Blade runner *: Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* [1966]. Paris : Flammarion.
[181] Deeley, M., Scott, R., Fancher, H., Peoples, D., Powell, I., Vangelis, ., Dick, P. K., ... Ladd Company. (1982). *Blade runner*. England: Ladd Company.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. (dé)constructions du fantasme

a. L'inconscient, appareil d'optique

En 1899 Freud propose, pour imager l'inconscient, de recourir à l'optique. L'inconscient, s'il est un lieu, est en fait celui d'un instrument, une « lunette », une lentille. Ainsi, dans sa *Traumdeutung* [l'interprétation des rêves], Freud propose un schéma de l'appareil psychique qu'il présente comme homologue au travail d'un instrument d'optique :

> « L'idée qui nous est ainsi offerte est celle d'un lieu psychique [...] écartons aussitôt la notion de localisation anatomique, restons sur le terrain psychologique, et essayons seulement de nous représenter l'instrument qui sert aux reproductions psychiques comme une sorte de microscope compliqué, d'appareil photographique... le lieu psychique correspondant à un point de cet appareil où se forme l'image dans le microscope et le télescope [...] Nous avons besoin de représentations auxiliaires pour nous rapprocher d'un fait inconnu. Les plus simples et les plus tangibles sont les meilleures[182]. »

Freud postule ainsi ce « lieu » psychique de l'inconscient comme médiateur entre le sujet et ce qui ne peut plus alors se nommer « réalité » — puisque dépendant intrinsèquement de cet instrument intérieur. Ainsi plus loin, Freud résume :

> « Tout ce qui peut devenir objet de notre perception interne est virtuel, comme l'image donnée par le trajet des rayons lumineux dans la longue-vue. Quant aux systèmes qui ne sont eux-mêmes rien de psychique et ne deviennent jamais accessibles à notre perception psychique, nous sommes en droit de supposer qu'ils sont semblables aux lentilles de la longue-vue qui projettent l'image. Pour poursuivre cette comparaison, la censure entre deux systèmes correspondrait à la réfraction des rayons lors du passage dans un nouveau milieu[183] ».

[182] Nous avons ici extrait la citation freudienne telle que lue par Lacan lors de son séminaire. Lacan, J. (1975), *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud. Op. cit.* p.89. Le passage original (dont la traduction diffère quelque peu) peut se retrouver dans l'édition Quadrige de l'ouvrage de Freud. Freud, S. & Robert, F. (2012). *L'interprétation du rêve*. Paris: PUF. p.589.
[183] Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. *Op. cit.* p.666.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

L'heuristique de cette métaphore n'a pas fini de surprendre les penseurs de la cognition qui veulent faire exister – par la place même qu'ils prennent dans ce jeu : « penseurs de la pensée » – une « méta-cognition ». En effet, que dans la boîte noire de l'appareil se figurent des points se qualifiant d'être obscurs à la pensée est, pour Freud, un fait entériné :

> « le rêve devient pour nous source de preuves. Nous avons vu que nous nous sommes trouvés dans l'impossibilité d'expliquer la formation du rêve si nous ne voulions pas risquer l'hypothèse de deux instances psychiques, dont l'une soumet l'activité de l'autre à une critique qui a pour conséquence l'exclusion du devenir-conscient[184] ».

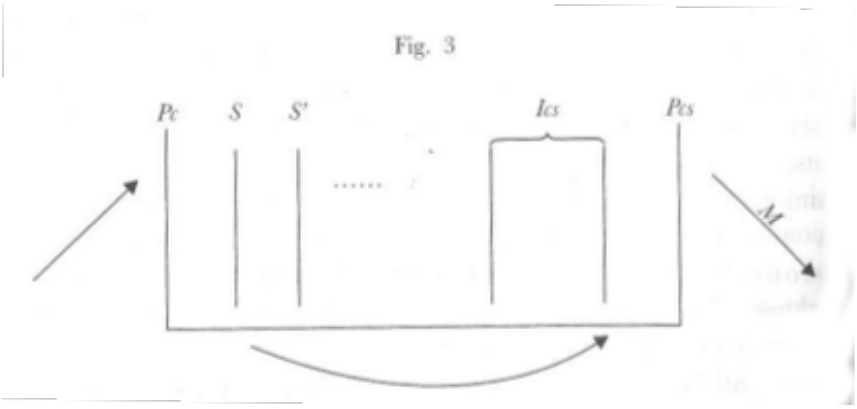
La formation d'une représentation intermédiaire, pareille aux images virtuelles produites par les instruments d'optiques, est donc postulée par Freud. La dialectique s'ensuivant entre au moins deux instances de l'appareil psychique déciderait alors de son sort. Ou bien la représentation passe à la conscience, ou bien elle est « refoulée » à l'entrée de la boîte noire. Freud conjecture ainsi que

> « [l']instance critiquante [...] entretient des relations plus proches avec la conscience que l'instance critiquée. Elle se tient entre celle-ci et la conscience *comme un écran* [nous soulignons][185] ».

Ainsi, la représentation introduite dans l'appareil psychique souffre la critique d'une seconde instance. Le destin de la première est alors en rapport avec son contenu, ainsi filtré par la seconde, qui entretient un lien proximal avec la conscience, agissant comme une « censure de résistance[186] ». Cette instance où se joue « le coup d'envoi de la formation du rêve » est nommée par Freud « système inconscient » pour « simplifier les choses[187] ». Il en déduit le schéma suivant[188] :

[184] *Ibid.* p.593.
[185] *Ibid.*
[186] *Ibid.* p.595.
[187] *Ibid.* p.594.
[188] *Ibid.* p.594.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Dans ce schéma, S et ses *varia* S', S" désignent un souvenir. *Pc* désigne la « perception », *Pcs* le préconscient. La première flèche à gauche provient des stimulations internes et externes ressenties par l'appareil. La flèche sortant à droite, surmontée d'un « M » renvoie à la « motilité » – selon la logique du binôme stimulus-réflexe héritée de la physiologie de Fechner. Freud va alors postuler une nouvelle instance, notée *Ics*, qui renvoie à l'inconscient. Elle est « le point de départ de la formation du rêve[189] ». Les représentations issues de cette instance appellent « à la traduction dans le préconscient pour pénétrer alors jusqu'à la conscience[190] ». Cette dernière exige d'elles un déguisement, un travestissement pour les reconnaître comme siennes, les accepter dans son giron.

Dans sa propagation, de souvenir S en souvenir S', l'excitation, depuis la perception *Pc*, rencontre un intervalle particulier avant d'advenir au *Pcs*. Ce que Freud schématise d'une accolade désigne ce qui, de ces excitations, ne peut passer tout entier à la conscience : « son processus d'excitation doit accepter de subir des modifications[191] ».

Si l'inconscient est une « pierre dans les lentilles », c'est en ce qu'il fait obstacle à une conception de l'appareil psychique basée sur l'arc réflexe stimulus-réponse. Dans cette image calquée sur la physiologie, la succession des diverses lentilles optiques aurait laissé penser que la raison (mathématique) du fonctionnement de l'appareil psychique puisse être calculable et donc soluble dans le sens. L'inconscient est une instance témoin de la traduction réalisée par l'appareil psychique de la réalité ; mais il faut dire aussi que ce même appareil psychique est aussi une « traduction » freudienne. Cet appareil est un « échafaudage » pour enserrer l'édifice qui s'impose logiquement

[189] *Ibid.* p.595.
[190] *Ibid.* p.665.
[191] *Ibid.* p.594.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

comme point aveugle à tout *insight*. Avec l'*Unbewusst*, Freud « n'[a] rien fait d'autre que donner un nom à un phénomène inexplicable[192] », et dont la réalité de l'artefact sur les productions humaines avait été jusque-là savamment méconnue. Sa représentation de l'appareil animique, qui avance de concert avec sa découverte, allait insuffler à la conception du fait humain un vent nouveau au parfum de révolution copernicienne[193]. L'inventeur de la psychanalyse en eut conscience – au moins lorsqu'il rédigeait, en 1931, la préface à la troisième édition anglaise de l'ouvrage : « Une telle intelligence des choses ne nous échoit qu'une fois dans une vie[194] ».

b. Le fantasme de séduction est une (re)construction

Wilhelm Fliess est un collègue de Freud qu'il rencontra par l'intermédiaire de Breuer dans les années 1880. Au fil de leur correspondance se noue une relation très forte entre les deux hommes. Il est de coutume, dans la tradition analytique, de dire que c'est Fliess qui fut le destinataire de ce que Freud présenta comme auto-analyse. Freud ne fut pourtant pas dupe de la relation transférentielle qu'il entretenait avec son ami, jusqu'à parler d'homosexualité, en des termes acceptables pour son siècle, ce qui motiva Jones d'évoquer à propos de la relation de Freud à l'homme Fliess, un « problème homosexuel non résolu[195] ». Si nous ne pouvons aujourd'hui souscrire à la façon dont Jones évoque cette relation, il est établi que la « bisexualité psychique » fut une hypothèse commune aux deux hommes, et qu'ils appuyèrent l'un contre l'autre leur théorie d'une étiologie sexuelle des névroses – et ce, bien après le fameux abandon de la *neurotica* dont nous allons brièvement rappeler les entours.

Quelques mois après leur première rencontre, Freud adresse à Fliess sa première lettre. Après une dizaine d'années d'une correspondance soutenue, d'abord purement intellectuelle puis ensuite tout à fait amicale et privée, la relation vire à la haine. La fin de cette idylle intellectuelle fut « réellement lamentable[196] », selon l'appréciation de E. Jones à nouveau. Nous ne reviendrons pas sur cette histoire de plagiat que Fliess attribua à Freud, qui conforte surtout l'idée du tempérament sulfureux du premier,

---

[192] Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. *Op. cit.* p.596.
[193] Freud, S. (1996). « Une difficulté de la psychanalyse [1917] ». *Op. cit.* p.43-51. *Cf. supra* p.56.
[194] Freud, S. (2009). « Préface à la troisième édition anglaise de la *Traumdeutung* » in « L'interprétation du rêve » [1899]. *Op. cit.* p.23.
[195] Jones, E. (1970). *Vie et œuvre de Sigmund Freud*, tome 1 [1958]. Paris : PUF. p.349.
[196] *Ibid.* p.347.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dont les idées étaient tout à fait particulières[197] – même pour un scientiste de l'époque.

Le premier temps de la rencontre entre les deux hommes, avant cette rupture des années 1900, était celui d'échanges spéculatifs passionnés sur l'étiologie sexuelle des névroses (ou en tous cas pourrait se réduire à ce point). Freud trouvait chez Fliess un écho que la communauté scientifique et ses pairs médecins ne pouvaient lui donner, en raison du caractère franchement « scandaleux » de ses thèses (et notamment celle de l'hystérie dite masculine). Freud retrouve Fliess à plusieurs reprises durant les années 1880-1890, lors de ce qu'il nomme sarcastiquement leurs « congrès ». Ils échangent lors de ces colloques singuliers autour de leurs thèses à propos de la vie sexuelle des êtres parlants. C'est à Fliess que Freud soumettra son manuscrit de la *Traumdeutung*, et c'est à lui en premier qu'il confiera, après un épisode dépressif, ne plus croire « en [sa] neurotica[125] ». Cette confidence, devenue fameuse pour illustrer le passage freudien de la théorie de la séduction à celle du fantasme, arrive en effet à l'automne 1897, après un retour tardif de Freud de vacances. Durant ces mois d'été, celui qui allait (ré)inventer, sa vie durant, la psychanalyse, voyait sous ses yeux l'édifice théorique qu'il avait construit s'écrouler. La séduction infantile refoulée valant pour étiologie générale des névroses hystériques se dévoile comme insuffisante à rendre compte des éléments cliniques observés. Dans cette lettre du 21 septembre 1897, Freud liste les écueils qui le forcent à ce « grand secret » qui s'était « révélé[198] » à lui durant la période estivale.

C'est tout d'abord l'échec de conduire des analyses de sujets hystériques jusqu'à leur terme qui s'impose à Freud dans l'écriture de sa lettre. Mais très vite un autre argument le seconde, celui de la fréquence si élevée des scènes d'abus qu'il ne peut croire que ces réminiscences fassent écho à des scènes ayant eu lieu dans la réalité :

> « Il y eut d'abord les déceptions répétées que je subis lors de mes tentatives pour pousser mes analyses jusqu'à leur véritable achèvement, la fuite des gens dont les cas semblaient le mieux se prêter à ce traitement, l'absence de succès total que j'escomptais et la possibilité de m'expliquer autrement, plus simplement, ces succès partiels, tout

[197]Wilhelm Fliess, Oto-Rhino-Laryngologue de profession, alliait numérologie, sexologie et névrose pour donner un modèle explicatif à l'étiologie des psychopathologies. Il faisait notamment un lien entre la sécrétion des muqueuses nasales (préoccupations congruentes de sa formation d'ORL) et la sexualité. Même pour l'époque, ses travaux étaient regardés comme particulièrement singuliers et curieux.

[198]« Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica*, ce qui ne saurait être compris sans explication », in Freud, S. (2009). *Naissance de la psychanalyse. Op. cit.* p.190.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cela constituant un premier groupe de raisons. Puis aussi, la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le père de perversion…, la notion de la fréquence inattendue de l'hystérie où se retrouve chaque fois la même cause déterminante, alors qu'une telle généralisation des actes pervers commis envers des enfants semblait peu croyable[199]. »

Freud ne recule pas devant l'hypothèse qui viserait à faire de ces souvenirs des reconstructions. Évidemment, ce « sauvetage » obligé du père, mais aussi et d'abord son incrimination première, « surprirent » Freud dans les rapports qui le liait au sien propre[200]. Si Freud protège le père pour ne pas généraliser sa perversion – tout en appelant à la repérer comme structure symbolique – il généralisera en revanche les mécanismes de l'inconscient comme orientés par la sexualité sur laquelle se bâtit un fantasme *reconstruit*.

Si le rêve est la voie royale de l'inconscient sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*[201] invite à la considération de nombre de passages annexes enracinés, pour beaucoup d'entre eux, dans la culture et le lien social. Le mot d'esprit (*Witz*), les expériences d'inquiétantes familiarités (*Unheimliche*), les oublis, lapsus, jeux de hasard et autres superstitions, deviennent autant de sommets d'où émerge l'inconscient, pris dans les eaux de la civilisation. Dans ces nouvelles galeries se découvrent d'autres traces tangibles du dynamisme de l'inconscient. Elles vont pousser Freud, qui s'intéresse toujours à la question des réminiscences et de l'oubli, à parler de « souvenirs-écrans » (*Deckerinnerungen*). En effet, selon lui :

« Il est fort possible que l'oubli infantile nous livre le moyen de comprendre les amnésies qui, d'après nos connaissances les plus récentes, sont à la base de la formation de tous les symptômes névrotiques[202]. »

Ces souvenirs particuliers que sont les *Deckerinnerungen,* désignent des scènes d'enfance qui se présentent pourtant de façon très claire à la mémoire, et bien que leurs contenus paraissent relativement anodins. Freud reprend là, pour sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, publiée en 1901, un texte de 1899, contemporain de l'élaboration de sa *Traumdeutung*. Il s'attarde moins sur l'écran

[199] *Ibid*. p.191.
[200] Sur ce point, *cf*. Cottet, S. (1996). *Op. cit*.
[201] Freud, S. (2008). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. *Op. cit*.
[202] *Ibid*. p.61.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

(*Decke*) formé par ce souvenir à un événement potentiellement plus traumatique, que sur la dynamique de formation de cette scène reconstruite. Dans cette nouvelle mouture, il s'agit de « montrer la similitude qui existe entre l'oubli de noms accompagné de faux souvenirs et la formation de souvenirs-écrans[203]. » En effet, Freud va porter l'accent sur la reconnaissance d'une structure signifiante liant la scène souvenue et les coordonnées sexuelles qui lui sont afférentes. Freud balaie ainsi les distinctions opérées par Charcot. Celles-ci visaient à distinguer différents types de sujets aux mémoires propres : « auditifs », « moteurs » ou « visuels ». Freud indique, au contraire, qu'en ce qui concerne les rêves et les souvenirs-écrans, les sujets s'en souviennent tous en des termes imagés qui évoquent « [les] tableaux d'une pièce de théâtre[204] ». Quelque chose se « joue » dans ces souvenirs. Freud fait ensuite apparaître que ces souvenirs-écrans recouvrent par un « pont-verbal[205] » ce qui a réellement fait « marque » pour le sujet. De même que le buste de Signorelli qui se forme dans l'esprit de Freud recouvre le nom du peintre, le souvenir-écran recouvre le mot qui a motivé la formation visuelle. Freud appelle alors le « vu » à être associé à un « lu » par ce « pont-verbal ». Ainsi Freud narre-t-il un de ses propres souvenirs d'enfance, où il était alors âgé de cinq ans. On retrouve dans ce souvenir les caractéristiques du souvenir-écran : une scène anodine, et une « clarté de tout » quant aux éléments qui viennent s'y représenter :

> « Je me voyais criant et pleurant devant un coffre dont mon demi-frère, de 20 ans plus âgé que moi, tenait le couvercle relevé, lorsque ma mère, belle et svelte, entra subitement dans la pièce comme venant de la rue. C'est ainsi que je me décrivais cette scène dont j'avais une représentation visuelle et dont je n'arrivais pas à saisir la signification. Mon frère voulait-il ouvrir ou fermer le coffre (dans la première description du tableau il s'agissait d'une « armoire ») ? Pourquoi avais-je pleuré à ce propos ? Quel rapport y avait-il entre tout cela et l'arrivée de ma mère ? [...] J'étais enclin à m'expliquer cette scène, en supposant qu'il s'agissait du souvenir d'une frasque de mon frère, interrompue par l'arrivée de ma mère[206]. »

C'est donc une scène lapidaire, dont la description succincte donne la grammaire : un enfant est embêté par un frère aîné, et la mère vient mettre un terme au tourment du

[203] *Ibid.* p.59.
[204] *Ibid.* p.62.
[205] *Ibid.* p.65.
[206] *Ibid.* p.65.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

puîné. On voit bien comment ce sens apparaît donné d'emblée par et pour Freud. Cependant, pour y débusquer l'inconscient, Freud s'oriente de ce qui y cloche. Il en disjoint le sens qui y colle et remarque qu'il lui reste des questions. Tout d'abord, cette armoire — qui est en fait un coffre —, dont la présence comme la métamorphose laisse poindre le doute sur la raison de son apparition. Un autre caractère intriguant apparaît à propos de l'affect important — le garçon est en pleurs — que la scène, pourtant apparemment anodine, généra chez le tout jeune Freud. Au terme de son analyse, Freud est alors « conduit à une conception tout à fait inattendue de ce tableau ». Au lieu de la taquinerie du frère, Freud loge plutôt son angoisse dans la cause de ses pleurs :

> « M'étant aperçu de l'absence de ma mère, j'avais soupçonné qu'elle était enfermée dans le coffre (ou dans l'armoire) et j'avais exigé de mon frère d'en soulever le couvercle. Lorsqu'il eut accédé à ma demande et que je me fus assuré que ma mère n'était pas dans le coffre, je me mis à crier. Tel est l'incident retenu par ma mémoire[207] »

Le refoulement de la cause de l'affection du jeune enfant paraît levé ; mais reste la question de ce qui lui prit d'aller chercher sa mère dans cette grande boîte, toujours incertaine par ailleurs : coffre ou armoire ? Le « pont-verbal » va pouvoir se jeter entre ces deux rives restées dans l'ombre malgré la reconstruction par recouvrement que laisse sentir ce « souvenir-écran ». Associant, Freud se remémore des rêves à propos d'une bonne qui servait la maison à la même époque. Interrogeant alors directement sa mère, elle lui rappelle que cette femme avait eu des démêlés en justice sous l'impulsion de ce frère qui l'avait (vraisemblablement à juste titre) accusée de quelques larcins dans la maisonnée. Freud, qui confie avoir été attaché à la voleuse, avait alors été touché de sa disparition et en alla demander raison à son aîné. Ce frère, taquin, avait alors dit à son cadet que la bonne avait été « coffrée ». Sans pouvoir entendre la métaphore judiciaire dans le meuble de salon, et alors que sa mère avait quitté le domicile, l'enfant pria son frère de faire sortir sa mère de l'endroit où il l'avait probablement rangée, et où elle partageait logiquement le sort de la bonne disparue. La révélation de son absence au lieu où la structure aurait dû la faire apparaître plonge le jeune enfant dans une profonde perplexité motivant ses pleurs.

Si nous nous arrêtons sur cette analyse, c'est que, d'une part, elle met en exergue le

[207] *Ibid.* p.65.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

caractère « signifiant » (« pont-verbal ») du fonctionnement des processus de travestissements des souvenirs – à la façon dont le travail du rêve déguise les désirs refoulés. Mais d'autre part, la scène nous introduit également à ce que Freud découvre comme « fantasme fondamental ». En effet, nous voyons ici comment, de la proposition « une femme que j'aime disparaît », le processus de recouvrement par l'écran du souvenir mène à une nouvelle grammaire : « un enfant qui est mon aîné me tourmente ». De la perte de l'objet aimé, le souvenir-couverture[208] fait apparaître la silhouette d'un Autre tourmentant, qui refuse au sujet la restitution de cet objet dont il semble jouir. Face au réel de la perte de l'objet, le sujet se couvre de souvenir-écran ; il se blottit dans les couvertures de son fantasme.

De plus, il est à noter, pour ce souvenir, que court à l'époque une autre énigme pour l'enfant. Entre le moment où la bonne est renvoyée et où la mère, svelte, se présente dans la scène, une petite sœur est née. Si Freud le mentionne, il ne l'utilise guère pour interpréter la scène. Il restera donc un voile pudique posé sur l'énigme du coffre.

Voyons maintenant ce qu'une telle découverte peut avoir en commun avec « le fantasme de fustigation » tel que le nomme Freud. Dans son texte « Un enfant est battu », qu'il publie en 1919, Freud indique avoir « mis la main sur une occurrence typique et assurément pas d'une espèce rare[209] ». Vingt années après cette lettre qui rompt avec son étiologie traumatique par la séduction réelle d'un père, Freud propose un nouveau modèle qui généralise la reconstruction fantasmatique d'une scène d'abus. Ce bâti du « fantasme fondamental » rend ainsi compte de la fréquence quasi systématique de cette fantaisie ombilicale dans les traitements analytiques qu'il a entrepris :

> « La représentation de fantaisie : "un enfant est battu" est avouée avec une fréquence surprenante par des personnes qui, à cause d'une hystérie ou d'une névrose de contrainte, se sont tournées vers le traitement analytique. Il est fort vraisemblable que

[208] *Decke* a en effet également ce sens de « couverture » en allemand, qui est à entendre en français dans le sens de l'alibi, où le sujet se défile d'être responsable d'un acte ; mais où l'on pourrait également lire l'effet de l'objet transitionnel qui fait supporter au sujet le réel d'une séparation (cet objet transitionnel pouvant être à l'occasion un bout d'étoffe).
[209] Freud S. (1996). « Un enfant est battu » [1919]. In *Œuvres complètes,* vol. XV. [1916-1920]. Paris : PUF. p.125.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cette représentation se rencontre plus souvent encore chez d'autres qui n'ont pas été obligés à cette décision par une affection manifeste[210]. »

C'est donc toujours la surprise qui guide Freud dans ses conceptualisations et regroupements théoriques, celle d'entendre chacun de ses analysants lui révéler ce « complexe nucléaire de la névrose[211] » du fantasme de la fustigation par le père, rattaché par Freud à l'Œdipe.

La confession de la scène « un enfant est battu » ne se fait pas aisément. Freud insiste sur les hésitations et la honte des analysants qui la lui confient – attestant, pour lui du poids de réel (psychique) de la fantaisie en jeu :

« au traitement analytique de ce thème s'oppose une résistance sans équivoque ; honte et conscience de culpabilité s'éveillent [...] avec peut-être plus de force que lors de communications analogues sur les souvenirs des débuts de la vie sexuelle[212]. »

Faute et honte trahissent un « plaisir » associé au récit de cette scène de violence, cause de leur répétition :

« À cette fantaisie sont rattachés des sentiments de plaisir à cause desquels elle a été reproduite d'innombrables fois ou ne cesse pas d'être reproduite[213]. »

Freud va alors déplier différentes « phases » de l'articulation de cette fantaisie. Ces articulations répondent d'une grammaire : l'articulation logique grammaticale jette un nouveau pont-verbal entre ces constructions. La première « un enfant est battu » doit se laisser traduire par « le père bat l'enfant[214] » selon, donc, la même structure grammaticale « x bat y ». Le plaisir provient alors du fait que l'enfant battu par le père, observé par l'enfant-spectateur, est haï par ce dernier : « le père bat l'enfant haï de moi[215] ». À cette première phase succède alors une deuxième, où l'enfant-spectateur vient prendre la place de l'enfant battu : « Je suis battu par le père », et Freud de préciser, en écho à ce que nous avons développé à propos du « souvenir-couverture » :

[210] *Ibid.* p.119.
[211] *Ibid.* p.146.
[212] *Ibid.* p.119.
[213] *Ibid.*
[214] *Ibid.* p.125.
[215] *Ibid.* p.126.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « Cette deuxième phase est de toutes la plus importante et la plus lourde de conséquences. Mais on peut dire d'elle en un certain sens qu'elle n'a jamais eu d'existence réelle. Elle n'est en aucun cas ramenée au souvenir, elle n'est jamais parvenue au devenir-conscient. Elle est une construction dans l'analyse, mais n'en est pas moins une nécessité[216] ».

Dans la troisième phrase, la grammaire du fantasme se retourne à nouveau. L'enfant retourne à sa place de spectateur contemplant un « représentant du père » battre d'autres enfants qui lui sont inconnus (non haïs par lui). C'est lors de cette troisième phase que l'excitation sexuelle se fait ressentir par la satisfaction onaniste relatée par le patient. Freud articule ainsi un trajet grammatical au travers de ces trois phases qui voient le sujet successivement en place de spectateur, puis d'objet, pour ensuite retrouver cette première place où s'associe alors une satisfaction sexuelle auto-érotique. Du spectateur à l'objet du spectacle, puis retour : telle se formule chez Freud, la représentation d'une fantaisie reconstruite, complexe nucléaire du fantasme névrotique.

De ce scénario, à la grammaire mouvante, s'ébauche une représentation du monde et de son ordre. On comprend ainsi l'insistance de Freud dans ce texte à tenter de différencier les étiologies et les destins des perversions sexuelles en fonction du sexe anatomique de ses analysants – tentative à quoi il renonce finalement. Pour autant, relevons, avant de développer en quoi ces fantaisies vont « dire le monde » dans lequel le sujet trouvera à se représenter, une incise qui laisse entr'apercevoir un autre chemin :

> « On pourrait objecter que ce sont précisément des garçons féminins et les filles masculines chez qui se rencontrent ces fantaisies de fustigation et qui connaissent ces destins, ou que c'est un trait de féminité chez le garçon et un trait de masculinité chez la fille qu'il faut rendre responsable chez le garçon de l'apparition de la fantaisie passive, chez la fille de son refoulement. Nous souscririons vraisemblablement à cette conception, mais la relation affirmée entre le caractère sexué manifeste et le choix de ce qui est voué au refoulement n'en serait pas moins insoutenable. Au fond, nous voyons seulement que chez des individus masculins et féminins se rencontrent des

[216] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

motions pulsionnelles aussi bien masculines que féminines, pouvant les unes comme les autres devenir inconscientes par refoulement[217]. »

Freud fait apparaître ici la dimension d'une responsabilité subjective, d'un choix du sujet, quant au contenu de la fantaisie de fustigation. Les figures en positions sadique et masochiste ne sont ainsi pas rattachées au préalable à un sexe défini. Les thèses de Freud se différencient ainsi nettement de celles W. Fliess ou de A. Adler[218], attestant de la rupture définitive d'avec le premier.

c. L'écran du fantasme et le cordeau du désir

Les souvenirs écrans font donc apparaître la reconstruction par des processus inconscients analogues à ceux du travail du rêve. Le texte sur la fantaisie « un enfant est battu » indique, de plus, que ces scènes sont soumises à une articulation logique relative à une grammaire bien plus qu'à une chronologie. En nous penchant sur un autre texte de Freud, écrit dans l'intervalle qui sépare les deux premiers, nous allons voir comment l'inventeur de la psychanalyse plaçait la fantaisie (ses reconstructions, ses articulations grammaticales) comme la source de la réalité du sujet.

Le « fantasme » est un concept psychanalytique, dont les variations signifiantes peuvent se repérer, comme c'est souvent le cas, au travers de la pluralité des traductions qui furent proposées pour rendre compte du *Phantasien* freudien. Ce dernier apparaît corrélé au rêve[219], à la représentation[220] inconsciente dans une relation de subordination :

> « Ce n'est pas le rêve qui forme la fantaisie, par contre l'activité de fantaisie inconsciente prend la plus grande part dans la formation des pensées de rêve[221]. »

L'activité de fantaisie, diurne ou nocturne, dans son acception de jeu avec les représentations, se trouve donc au principe du contenu des pensées du rêve. Chez Freud l'activité de fantaisie (*Phantasieren*) est associée à la représentation de scénarios, dont l'épure se révélera être… la structure imposée par la grammaire. C'est

[217] *Ibid.* p.145.
[218] *Ibid.* p.143.
[219] Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. *Op. cit.* p.71 et p.391.
[220] *Ibid.* p.124.
[221] *Ibid.* p.647.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

de ces points que Lacan extrait, pour sa « mathématisation » (au sens de « mise en mathèmes ») de la psychanalyse qui court sur les quinze premières années de son enseignement[222], le concept de « fantasme fondamental ». Au début de la pratique analytique de Freud, le fantasme est repéré comme une réponse à une tentative de séduction traumatique. Mais au fil de ses écrits, l'inventeur de la psychanalyse va peu à peu conjecturer que ce fantasme est en fait une écriture. Celle-ci est gravée non pas sur l'écran du rêve ou de la fantaisie, mais sur le projecteur même de l'inconscient mis en position de réalisateur de la fantaisie.

Avec l'appareil psychique présenté dans la *Traumdeutung*, Freud confiait son souci topique pour rendre compte du fonctionnement de l'inconscient. Les dynamiques portées par les représentations de mots et de choses devaient éclairer le symptôme en termes de compromis entre différentes instances psychiques. L'intérêt de leurs distinctions résidait alors moins dans leur succession chronologique ou évolutive, mais dans la distance même qui les séparait et les agençait. L'appareil topique freudien résultait d'un découpage logique. Cette découpe fut revue et corrigée tout au long de la vie de Freud, qui ne cessa de remettre l'ouvrage sur le métier. Mais la dialectique qu'il met en place entre différentes instances installe une permanence. Cette dernière court depuis l'affirmation qui veut que « l'hystérique souffre [...] de réminiscences » des premières *études*[223], jusqu'au (*Vorstellungs-)repräsentanz* — représentant de la représentation (ou « tenant-lieu de la représentation ») — de la métapsychologie de 1915[224].

Avant de revenir sur la proposition freudienne du fantasme inconscient comme réalité du sujet, nous proposons, pour introduire cette problématique par la clinique, de laisser la place au chansonnier qui nous fraie ici la voie[225] :

[222] Si l'on date la création des *quatre discours* du séminaire *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970) comme le dernier des mathèmes proposés par Lacan. Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]. Paris : Seuil.
[223] Freud, S. (2009). « Études sur l'hystérie » [1895]. *Op. cit.* p.28.
[224] Freud, S. (2005). « Le refoulement » in M*étapsychologie*, *Œuvres complètes,* vol. XIII [1914-1915]. Paris : PUF. p.192.
[225] Nous devons à David Bernard de nous avoir rappelé et fait entendre les paroles de cette chanson de C. Nougaro lors de son séminaire dans le cadre du pôle 9 Ouest de l'École des Forums du Champ Lacanien, 2013-2014. Inédit.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Le cinéma (Claude Nougaro, 1962)

« Sur l'écran noir de mes nuits blanches
Moi je me fais du cinéma
Sans pognon et sans caméra
Bardot peut partir en vacances
Ma vedette c'est toujours toi
Pour te dire que je t'aime rien à faire, je flanche
J'ai du cœur mais pas d'estomac
C'est pourquoi je prends ma revanche
Sur l'écran noir de mes nuits blanches
Où je me fais du cinéma

D'abord un gros plan sur tes hanches
Puis un travelling panorama
Sur ta poitrine grand format
Voilà comment mon film commence

Souriant, je m'avance vers toi
Un mètre quatre-vingt,
Des biceps plein les manches,
Je crève l'écran de mes nuits blanches
Où je me fais du cinéma
Te voilà déjà dans mes bras
Le lit arrive en avalanche

Sur l'écran noir de mes nuits blanches
Où je me fais du cinéma,
Une fois, deux fois, dix fois, vingt fois,
Je recommence la séquence
Où tu me tombes dans les bras
Je tourne tous les soirs
Y compris le dimanche
Parfois on sonne, j'ouvre, c'est toi
Vais-je te prendre par les hanches
Comme sur l'écran de mes nuits blanches ?

Non, je te dis : " Comment ça va ? "
Et je t'emmène au cinéma. »

L'activité de fantaisie, la dynamique du fantasme, est ici parfaitement illustrée par le chansonnier qui donc nous raconte cette alternance de « gonflette » (« les biceps plein les manches ») et de dégonflage (lorsqu'il s'agit de rencontrer le partenaire). Le sujet se peint et (se) dépeint son scénario de séduction – de jouissance (Bardot n'est pas là par hasard) – sur cet « écran noir » qui occupe ces « nuits blanches ». Mais lorsqu'il s'agit de le mettre en œuvre, en présence de l'Autre (c'est-à-dire du partenaire), la chose est toute différente : du « cœur mais pas d'estomac ».

Au moment où il s'imagine pouvoir passer à l'acte, le sujet se fige – alors que pourtant le personnage qu'il se projetait sur son écran ne semblait connaître le doute : « Vais-je te prendre par les hanches / Comme sur l'écran de mes nuits blanches ? ». Dans ce moment de vacillement, d'hésitation, c'est la parole qui prend le relais : « Comment ça va ? ». Ajoutons, de plus, que ce relais de la parole enjoint le sujet à accompagner son partenaire… regarder ailleurs : « Et je t'emmène au cinéma », invitant le partenaire à regarder d'autres écrans que celui du sujet, où pointe son manque à lui : le névrosé a

du cœur mais pas d'estomac. Le rôle qu'il ne peut jouer directement sur la scène l'invite à croire que, « sur l'écran noir de [ses] nuits blanches [...] [il prend] sa revanche ».

Revenons maintenant aux constructions freudiennes. Le texte intitulé « *Der Dichter und das Phantasieren*[226] » n'a pas une traduction évidente souligne J.-B. Pontalis :

> « peu de titres de ce recueil [*L'inquiétante étrangeté et autres essais*] sont aussi difficiles à traduire[227] ».

Le texte de Freud s'origine dans une conférence que le neurologue viennois donna devant une centaine de personnes dans les locaux de la librairie d'Hugo Heller, le 6 décembre 1907. La publication de l'article cependant ne se fera qu'au début de l'année 1908, dans une revue littéraire. La première partie du titre, « *Der Dichter* », renvoie naturellement le germanophone au « poète » français. Cependant, « *der Dichter* » trouve en allemand une acception à la fois plus large — mais non moins précise. Ce qu'indique l'éditeur français des textes de Freud est que ce terme peut, bien au-delà de désigner les seuls poètes comme nous les entendons en bons francophones, renvoyer à tout « créateur littéraire », du « scribouillard de feuilleton » à « l'auteur de renom ». Dérivé de *Dichter*, le terme de *Dichtung* « recouvre toute forme de création littéraire, [...] en souligne le caractère fictif, imaginatif[228] ». Il faut donc insister sur le pendant imaginaire, fictionnel, inhérent au choix d'un tel terme par Freud. Quant au « *Phantasieren* », il offre aux traducteurs la même difficulté à se laisser saisir en français. En effet, si Marie Bonaparte avait proposé sa substitution par le syntagme de « rêve éveillé », il apparaît qu'il soit moins incorrect de proposer « le fantasmer ». Il sonne pourtant étrangement en langue française où il est agrammatical, ce qui n'est pas le cas en allemand[229]. Aussi pour remédier à cette aporie, le traducteur aura choisi de conserver la propriété de substantif du « *das Phantasieren* », au prix cependant d'y laisser son sens d'action, de fabrication. C'est donc « la fantaisie » qui vient répondre au « *das Phantasieren* ». À nous d'y entendre cependant toute la richesse et la précision que Freud avait glissées dans ces termes. Enfin, J.-B. Pontalis accorde que

---

[226] Freud, S. (1988). « Le créateur littéraire et la fantaisie » [1908]. in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris: Gallimard p.31 et sq. article paru originalement sous le titre « Der Dichtung und das phantasieren » dans la Neue Revue N°10 (1908).
[227] Pontalis, J.-B. (1988). « Avant propos » in Freud, S. (1988). « Le créateur littéraire et la fantaisie ». *Op. cit.* p.32.
[228] *Ibid.*
[229] « Si la langue allemande la plus courante, et pas seulement Freud ou Heidegger, substantive les verbes (''le penser'', ''le rêver'', ''le désirer''), le français n'a pas cet usage ». in *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« traduire ici das phantasieren par “création ou production” de fantasmes eût été un choix possible et assurément légitime[230] ». Dans cet article Freud s’interroge sur les dynamiques psychiques qui prédisposent chacun à pouvoir inventer une histoire :

> « Nous autres profanes, nous avons toujours été très curieux de savoir où cette singulière personnalité, le créateur littéraire [*der dichter*], va prendre sa matière – dans l’esprit, par exemple, de la fameuse question qu’adressa le cardinal à l’Arioste, – et, comment il parvient, par elle, à tellement nous saisir, à provoquer en nous des émotions dont nous ne nous serions peut-être même pas crus capables[231]. »

Freud constate qu’effectivement, il paraît assez surprenant qu’un tel personnage – *der Dichter* – puisse toucher, par le simple usage de la langue, son lecteur. Freud met en effet l’accent sur l’apparence parfois simpliste, voire vulgaire ou naïve de ces créations, sans pour autant que ces caractères péjoratifs ne préjugent de la qualité ou de l’effet de telle production. Il fait ainsi écho à la « question du cardinal à l’Arioste » et rapporte que :

> « Le cardinal Hippolyte d’Este fut le premier protecteur de l’Arioste ; celui-ci lui dédia son *Orlando furioso*. Le poète en aurait été remercié par cette seule question […] : “Où avez-vous trouvé, messire Ludovico, toutes ces âneries ?” [232] »

Aussi proposerions-nous une réécriture de la question de Freud implicite à la lecture de l’article. Non seulement elle interrogerait le phénomène qui « saisit » le lecteur des fantasmes de cette « singulière personnalité » qu’est le *Dichter*, mais l’interrogation serait double pour qui constaterait que ce qui le saisit ainsi ne serait que « des âneries ». Ainsi Freud dresse, dès ces premières lignes, la problématique du texte qui tournera autour de la honte que le sujet peut ressentir à l’égard de ses fantaisies – et dont nous avons exposé, en le suivant, quelques ressorts à propos de la fantaisie de fustigation. La prétention est donc tout à fait minime quant à rendre compte de ce que d’aucuns nommeraient « la force des mots ». Freud semble plutôt désireux de montrer qu’il paraît tout de même très étrange que l’on puisse se laisser saisir par « tant d’âneries ». Que ce texte ait été diffusé dans une revue à « prétentions littéraires » à sa première parution ne fait qu’accentuer à la fois l’ironie et l’humilité du texte de celui

[230] *Ibid.*
[231] *Ibid.*
[232] *Ibid.* p.33.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qui se présente en ce milieu comme « profane ». Entrons pour lors dans ce qui fait la première thèse de l'article. Freud indique :

> « Les écrivains [*Dichter*] se plaisent eux-mêmes en effet à diminuer la distance qui sépare leur particularité de l'essence humaine générale ; ils nous assurent très fréquemment qu'en chaque homme se cache un poète [*Dichter*] et que le dernier poète ne mourra qu'avec le dernier homme[233] ».

Selon le poète, à qui Freud ne manque pas d'offrir la parole dans cet article, la création littéraire apparaît inhérente au fait humain. Cela a une conséquence pour la psychanalyse, que Freud qualifie, dans un autre texte plus tardif, « d'effrayante » :

> « effrayant parce que ce n'était pas une petite affaire que d'avoir tout le genre humain pour patient[234]. »

Dans la suite de son texte, partant d'une logique ontogénétique, Freud va s'intéresser au jeu chez l'enfant. Si, selon l'hypothèse freudienne, « tout humain » peut s'égaler au poète, alors l'enfant doit renfermer dans ses pratiques quelque chose du rituel incantatoire du gratte-papier en puissance. Freud relève en effet que le jeu constitue pour l'enfant, son « occupation la plus chère et la plus intense ». Freud fait alors remarquer que le jeu n'est pas l'opposé du sérieux, mais de la réalité. L'enfant s'invente un monde, fait acte de création en élaborant une autre réalité dans laquelle il s'adonne de façon ludique à étayer son monde :

> « chaque enfant qui joue se comporte comme un poète, dans la mesure où il se crée un monde propre, ou, pour parler plus exactement, il arrange les choses de son monde suivant un ordre nouveau, à sa convenance [...] L'opposé du jeu n'est pas le sérieux, mais... la réalité[235]. »

Les enfants sont donc des poètes qui s'ignorent, à nuancer de l'autre thèse que l'on pourrait tirer de ces vers freudiens, soit que c'est du fait qu'ils s'ignorent en tant que poètes qu'ils restent des enfants. Cependant il convient d'avancer ici ce que Freud voulait à l'origine de ce développement, soit que pour chacun – du moins dans la névrose – la création littéraire [*Dichtung*] a servi dans l'enfance à étayer, sur la scène

---

[233] *Ibid.* p.34.
[234] Freud S. (1992). « Les résistances contre la psychanalyse » [1925]. In *Œuvres complètes*, vol. XVII. [1923-1925]. Paris : PUF.
[235] Freud, S. (1988). « Le créateur littéraire et la fantaisie ». *Op. cit.* p.34.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

fantasmatique, la réalité du monde.

Pour justifier ce lien établi entre le jeu enfantin et la création littéraire [*Dichtung*], Freud se livre à un examen de la langue allemande en soulignant les équivoques et les constructions des *Lutspiel* (« jeu du plaisir », qui renvoie à la comédie), *Trauerspiel* (le « jeu du deuil » qui renvoie à la tragédie), et la personne qui les joue (ce qui nous montre que la frontière langagière est tout à fait perméable à la polysémie du terme) : *Schauspieler* (le « joueur de regard » qui renvoie à l'acteur, au comédien). Freud indique là que se conjoignent « le jeu », la discipline de l'artiste et son champ. Par la mise en exergue de ces équivoques, Freud nous indique que le petit d'homme devenu grand n'aura jamais cessé de jouer – de fantasmer. Pour ce qui est du français nous avons déjà signalé le « jeu du comédien » ; ajoutons donc à ce « jeu d'acteur », le « jeu de mots[236] » ou encore l'expression « jouer le jeu ». En chacun des cas, le jeu se recoupe d'une entreprise de création, nous le justifions en y faisant répondre terme à terme le théâtre, l'humour et la diplomatie comme autant de pratiques « artistiques » – ou relevant au moins d'un certain « art » de la parole. Nous prenons là le même parti que l'éditeur qui lui signale qu'« en français, nous disons : jouer un rôle, une pièce, la comédie, etc. L'anglais appelle une pièce de théâtre : *a play*[237] »

Mais ce développement ne trouve à se rendre pertinent qu'articulé à ce que Freud relève sur le plan de l'économie psychique. C'est en effet dans leur rapport au plaisir que « la fantaisie », « le jeu », « le fantasme » trouvent, pour Freud, à s'expliquer. Si l'enfant passe son temps à jouer, c'est bien parce qu'il en tire un « gain de plaisir », une satisfaction. Celui-ci « arrange les choses de son monde suivant un ordre nouveau, à sa convenance[238] ». Cette disposition infantile, Freud la retrouve chez l'adulte sensible à l'humour, qui ainsi « se débarrasse de l'oppression trop lourde que fait peser sur lui la vie[239] ». Sans verser dans l'herméneutique, c'est-à-dire sans forcer la *fantaisie* pour qu'elle fasse notre *jeu*, nous pouvons dire avec Freud que :

---

[236] Bien évidemment le *Witz,* auquel Freud réserve un de ses plus importants ouvrages, peut témoigner de la présence continue de ce « jeu » avec « la réalité » tout au long de la vie de l'être parlant. Freud, S. (2014). « Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient » [1905]. *Œuvres complètes*, vol. VII [1905]. Paris : PUF.
[237] Freud, S. (1988). « Le créateur littéraire et la fantaisie », *op. cit*. p.35.
[238] *Ibid.* p.34.
[239] *Ibid.* p.35.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« quiconque connaît la vie psychique de l'homme, sait que presque rien ne lui est aussi difficile que de renoncer à un plaisir qu'il a une fois connu. A vrai dire, nous ne pouvons renoncer à rien, nous ne faisons que remplacer une chose par une autre ; ce qui paraît être un renoncement est en réalité une formation substitutive ou un succédané[240]. »

Cette expérience clinique, qui fait écho à la satisfaction impossible de la pulsion[241] impose alors à l'auteur un constat subversif :

« Je crois que la plupart des hommes, en certaines périodes de leur vie, forgent des fantaisies. C'est là un fait qu'on a pendant longtemps ignoré, et dont on a, pour cette raison, sous-estimé l'importance ».

La fantaisie est donc un fait qui gagne à être ignoré pour que le sujet puisse continuer de jouer, c'est-à-dire d'en jouir. Freud annonce alors deux thèses qui se répondent. Si d'un côté « l'homme heureux ne s'y livre jamais [à la fantaisie], seulement l'homme insatisfait. », Freud pointe que les « hommes insatisfaits » qu'il reçoit et qui fondent sa clinique l'amènent

« à la conjecture bien fondée que nos malades ne nous communiquent rien d'autre que ce que nous pourrions également apprendre de la bouche des bien-portants[242] ».

Il reste alors à démêler ce qui pousse certains à recourir à la proposition freudienne, qui donnait alors un nouveau tour aux diverses incarnations[243] du « sujet supposé savoir », comme l'appela Lacan pour nommer la figure du transfert. Restons pour lors avec Freud, qui propose dans ce même texte :

« qu'il existe une catégorie d'humains auxquels non pas un dieu, il est vrai, mais une sévère déesse – la Nécessité – a donné pour charge de dire ce qu'ils souffrent et de quoi ils se réjouissent. Ce sont les nerveux, qui doivent confesser au médecin dont ils attendent un rétablissement par traitement psychique jusqu'à leur fantaisies[244] ».

On ne saurait faire taire alors davantage le caractère conflictuel de régulation du

[240] *Ibid.*
[241] *Cf. infra*, p.191 et *sq.*
[242] *Ibid.* p.38.
[243] J.-A. Miller distingue par exemple trois définitions du « sujet supposé savoir » selon les dimensions imaginaire, symbolique et réelle, in Miller, J.-A. (2007). « Notre sujet supposé savoir », *La lettre mensuelle* n°254, Paris : École de la Cause Freudienne. p.4.
[244]Freud, S. (1988). « Le créateur littéraire et la fantaisie ». *Op. cit.* p.37.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pulsionnel – donc symptomatique — qui gouverne la création des fantaisies. Les fantaisies sont la réponse psychique au réel du pulsionnel qui s'en fait la cause. Le terme de *Trieb* s'il n'est pas présent dans ce texte de 1908, doit se laisser découvrir par cette Nécessité du travail de la fantaisie. Œuvrant à la protection de « Sa Majesté le Moi, héros de tous les rêves diurnes, comme de tous les romans[245] », la fantaisie trouve son efficace en agissant comme « un correctif de la réalité non satisfaisante[246] ». Creusant là l'hypothèse nouvelle d'une topique dynamique productrice des formations de l'inconscient, dont l'appareil à fantaisie s'affirme ici comme un point initial, l'article de Freud se poursuit par l'étude des caractéristiques de ces fantaisies selon leur logique temporelle :

> « Le travail psychique se rattache à une impression actuelle [...] à partir de là, il se reporte sur le souvenir d'une expérience antérieure, la plupart du temps infantile [...] et il crée maintenant une situation rapportée à l'avenir, qui se présente comme l'accomplissement de ce désir, précisément [...] la fantaisie, qui porte désormais sur lui les traces de son origine à partir de l'occasion et du souvenir. [...] Passé, présent, avenir donc, comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse[247]. »

Cet écran de la fantaisie est donc apposé sur « la réalité ». Non sans sérieux, puisqu'il signe là la présence du sujet, par l'entremise de son désir, tel ce « cordeau » qui vient traverser ses différentes expériences corporelles et psychiques, toujours selon la même et constante « fantaisie » dont il provient. Le désir traverse la fantaisie, accompagne le sujet dans les différents temps de son existence, selon une structure qui apparaît comme métonymique.

Quelque chose de l'ordre de la répétition semble alors faire son entrée quand Freud indique que « c'est le foisonnement des fantaisies et le fait qu'elles deviennent prépondérantes, qui créent les conditions de la chute dans la névrose et la psychose[248] ». C'est donc la fantaisie qui, quand elle n'agit plus en simple correctif mais en véritable tyran, parasitant le monde du sujet et sa perception de la réalité, se mue en symptôme (Freud utilise ici l'image de la « chute » à quoi renvoie également l'étymologie du mot « symptôme »). Les fantaisies apparaissent comme des créations singulières, poursuivant le sujet dans le temps, et se manifestent en des frasques

[245] *Ibid.* p.42.
[246] *Ibid.* p.38.
[247] *Ibid.* p.39.
[248] *Ibid.* p.40.

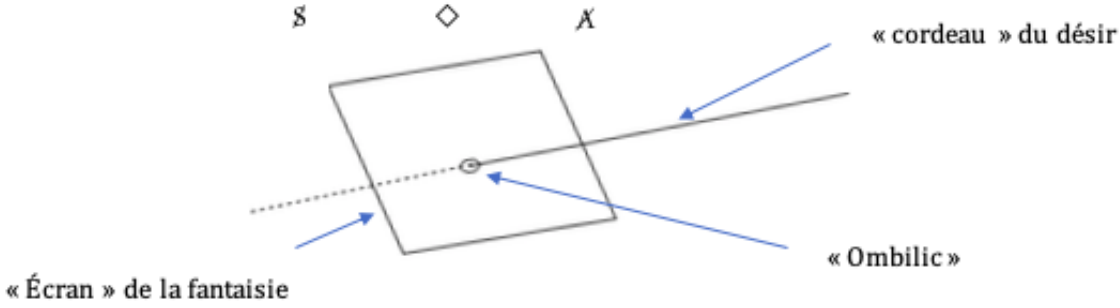
DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

imaginaires. Freud aura également souligné dans ce texte le caractère universel de ces créations fantasmatiques. Dans le même temps, il indique la singularité des fantaisies auxquelles un sujet s'adonne, par le truchement de l'examen de l'affect de honte qui colore ces fantaisies, que Freud rattache à « la vie intime la plus personnelle » des patients. C'est donc justement la conscience que prend le sujet de ce foisonnement des fantaisies qui se fait la cause de sa chute dans la maladie, qui entraîne celui qui serait le sujet de ses fantaisies à tomber malade. Ainsi un sujet serait heureux, pleinement épanoui qu'à la condition d'être dupe de ses fantaisies, de ses créations qui lui permettent de se tenir, de se creuser une place, dans l'ordre d'un monde qui n'en n'a pas – sinon depuis les fantaisies propres au sujet.

Que cet Autre du monde soit trompeur, inconsistant ou inexistant, implique qu'il soit marqué d'une barre et d'un manque signifiant. Lacan réduit cette déduction freudienne par le mathème S(Ⱥ) (qui se lit comme « il manque au moins un signifiant à l'Autre », signifiant qui serait précisément celui virtuellement forgé par le sujet lui-même, dans sa plus irréductible singularité). Voilà comment peut s'éclairer aussi la phrase apparemment oxymorique du *Kant avec Sade* de Lacan « Le bonheur est refusé à qui ne renonce pas à la voie du désir[249] », soit, restitué dans la langue freudienne : qui se promène en équilibre sur le cordeau de son désir prend le risque qu'à lui ses fantaisies se révèlent et d'en tomber – malade — à l'occasion. C'est ainsi que pourrait se formuler le pari de l'inconscient initié par Freud. Nous proposons le schéma suivant qui fait apparaître d'un côté l'écran de ce fantasme, et de l'autre son ombilic, marqué par ce « cordeau du désir » qui s'en extrait.

[249] Lacan, J. (1966). « Kant avec Sade » [1963]. in *Écrits*, Paris : Seuil. p.785.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



J.-A. Miller dans son cours intitulé « Du symptôme au fantasme et retour », souligne ce « corrélatif du fantasme », qui est ce point où quelque chose, dans l'Autre, manque à se dire. Il insiste alors pour restituer la première ligne du texte freudien, qui précède l'énoncé du fantasme « un enfant est battu » : « je n'en sais pas plus long[250] ». Cette « réalité » proposée par le fantasme souffre d'un manque, qui s'impose comme « manque à dire », selon le premier membre du titre, oblitéré par l'éditeur, et restauré par J.-A. Miller dans son cours. Plus encore, cette réalité « écranique » que constitue la fantaisie est elle-même manquante, du fait du désir qui s'en émancipe dans la métonymie de sa répétition, ce que nous figurons par cet « ombilic » placé dans le schéma. *Quid* alors de cette réalité commune, si chacun est aveuglé par la fantaisie de son propre écran intérieur, et dont l'édification est corrélative de cette absence rencontrée dans l'Autre du signifiant ? L'hypothèse freudienne – son pari – amène à penser la vie psychique comme appareillée au manque, et dépendante en partie des formats esthétiques de son époque – soit : de la structure de cet Autre qui manque. C'est là où notre questionnement concerne – ou regarde – de près l'effet de ces nouveaux dispositifs sur les subjectivités, et les impacts du numérique sur la psychopathologie. Les écrans de nos dispositifs numériques ne disent-ils pas à leur tour la capacité de recouvrement de la fantaisie que dégageait S. Freud ? En 2020, on a par exemple vu un jeu vidéo — pourtant ancien — où l'utilisateur devait assurer la propagation d'un virus, suffisamment nocif pour exterminer l'ensemble de la population mondiale représentée à l'écran, atteindre un pic de téléchargement, le plaçant en haut des *charts*, durant l'épidémie de coronavirus. Sans doute, *Plague*

[250] Miller, J.-A. (1982-1983). « Du symptôme au fantasme et retour ». Cours dispensé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8. Leçon du 15 décembre 1982. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/1982-1983-Du-sympt%C3%B4me-au-fantasme-et-retour-JA-Miller.pdf) [page consultée le 11 février 2018]

Inc.[251] restituait-il à ses *gamers* l'espace d'un jeu pour desserrer l'étau du réel qui, à ce moment, pressait la plupart des peuples à travers le monde.

[251] « La Compagnie de la Peste » en français. À noter que le régime chinois en a interdit l'utilisation durant l'épidémie… *Cf.* Hamon-Beugin , V. (2020). « Coronavirus: la Chine interdit le jeu *Plague Inc*, star de l'AppStore depuis des semaines ». *Le Figaro*. Le 28 février 2020. Accessible en ligne : https://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/coronavirus-la-chine-interdit-le-jeu-plague-inc-star-de-l-appstore-depuis-des-semaines-20200228 [Consultée le 20.04.2020].

3. Limites de la machine freudienne : *bugs* thérapeutiques et résistances transférentielles

a. La méthode freudienne : faire avec les résistances à la machine analytique

Nous venons de montrer que le parcours de Freud s'est à plusieurs reprises affronté, par métaphores ou rencontres cliniques réelles, aux aspects machiniques et mécaniques du fonctionnement psychique. L'inventeur de la psychanalyse théorise l'inconscient comme une lentille d'optique, où les représentations de choses sont diffractées par des représentations de mots, relatifs à des désirs insus, qui reparaissent dans l'association libre. Au fil de son travail clinique, il découvre ainsi que le fantasme, qui soutient le désir du sujet, est d'abord une reconstruction qui va orienter l'existence du névrosé, *via* lequel il bâtit « sa » réalité. Le « symptôme » névrotique est alors défini par Freud comme le foisonnement de ces fantaisies. Ce dernier entraîne alors la chute du sujet dans la maladie : c'est la « machine » du fantasme qui s'emballe.

Pour autant, les aspects mécaniques décrits par Freud ne sont pas seulement à chercher du côté d'une économie subjective, psychique ou libidinale. Freud décrit en effet une « méthode » correspondant à la technique analytique, ce qui implique que ces procédés soient explicables, transmissibles et dans une certaine mesure, réplicables.

Dans son texte « La méthode psychanalytique de Freud », ce dernier tente de systématiser à grands traits les mécanismes à l'œuvre dans sa technique. Il en décrit ainsi le fonctionnement :

> « Freud invite les malades à se "laisser aller", comme dans une conversation à bâtons rompus. Avant de leur demander l'historique détaillé de leur cas, il les exhorte à dire tout ce qui leur traverse l'esprit, même s'ils le trouvent inutile, inadéquat, voire même stupide. Mais il exige surtout qu'ils n'omettent pas de révéler une pensée, une idée, sous prétexte qu'ils la trouvent honteuse ou pénible[252]. »

L'association libre, qui invite donc le patient à se « laisser aller » et à dire « tout ce qui lui passe par la tête » est une manière de réveiller la sorte de « machine optique » à

[252] Freud, S. (2002). « La méthode psychanalytique de Freud ». *Op. cit.* p.2-3.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

laquelle Freud assimilait l'inconscient. C'est à cette condition que différents « ratages » vont se manifester dans la cure. Lorsque le sujet se laisse à dire selon la méthode de l'association libre, il transparaît dans sa parole des incohérences, des erreurs, des glissements, des aberrations. Ce sont ceux-ci qui intéressent tout particulièrement Freud. Ils sont les « symptômes » de la parole du sujet, et viennent révéler la vérité des désirs refoulés, ayant plongé le sujet dans la maladie. Au premier plan de ces désordres révélés dans la parole se trouvent

> « certaines lacunes : des faits réels ont été oubliés, l'ordre chronologique est brouillé, les rapports de cause à effets sont brisés, d'où des résultats inintelligibles. Il n'existe pas d'histoire de névrose sans quelque amnésie[253]. »

L'hypothèse de Freud concernant les névroses (hystéries et obsessions) est que ces amnésies correspondent à l'action du refoulement. L'analyse vise ainsi à la levée de ce refoulement par la retrouvaille de ces souvenirs :

> « La tâche dont la méthode psychanalytique s'efforce de s'acquitter peut s'exprimer en des formules diverses qui sont pourtant équivalentes dans leur essence. On peut dire : la tâche de la cure est de supprimer les amnésies. Lorsque toutes les lacunes du souvenir sont comblées, tous les effets énigmatiques de la vie psychique élucidés, la persistance de la souffrance, voire une nouvelle formation de celle-ci, est rendue impossible. On peut formuler la condition autrement : tous les refoulements doivent être défaits ; l'état psychique est alors le même que celui où toutes les amnésies sont comblées […] il s'agit de rendre l'inconscient accessible à la conscience, ce qui se produit par le surmontement des résistances[254]. »

Ainsi l'analyse advient avec la levée du refoulement, qui correspond aux franchissements des résistances. Pour autant, Freud relève que celles-ci sont inhérentes au procès, et que, de plus, elles s'avèrent être un matériau fécond pour l'analyse elle-même[255]. Les résistances, qui protègent le fantasme, « l'écran » de la réalité du sujet, viennent ainsi lisser les aspérités de la mémoire, recouvrent d'un voile les vécus psychiques discordants avec la version — le scénario — du fantasme. Pour autant, Freud indique que ces limites rencontrées par le fantasme ne sont pas à

[253] *Ibid.* p.4.
[254] *Ibid.* p.5-6.
[255] Freud, S. (2001). « Résistance et refoulement » [1917]. in *Leçons d'introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Payot.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

éradiquer. Il ne table pas seulement, pour le succès de l'analyse, sur un recouvrement du fantasme des troubles auxquels le sujet s'affronte. Au contraire, il s'agit d'un traitement de celui-ci qui vise un décalage de ce vécu invalidant, un « faire avec » auquel le sujet parvient à l'issu du traitement :

> « Mais qu'on n'oublie pas ici qu'un tel état idéal n'existe pas, même chez l'être humain normal, et qu'on ne peut que rarement se mettre en position de mener le traitement à peu près aussi loin. [...] Si la cure est incomplète ou son succès imparfait, on obtient avant tout une élévation significative du niveau de l'état psychique général, alors que les symptômes peuvent persister, mais avec une moindre significativité pour le malade, sans l'estampiller comme malade[256]. »

Si le fantasme agit comme une machine qui recouvre les failles découvertes par le sujet à son insu, son éradication n'est pas le but de la méthode analytique. Elle mène davantage, selon Freud, au passage au niveau conscient des coordonnées de ce fantasme, duquel le sujet se trouve alors averti. Il reste alors à éclairer la façon dont ces résistances peuvent être franchies, ce qui rend possible ce passage pour trouver, avec Freud, les ressorts proprement thérapeutiques de sa méthode.

b. Les processus thérapeutiques à la lumière du transfert

J.-C. Maleval, dans son ouvrage sur les psychothérapies autoritaires, indique que les deux ressorts de la psychothérapie sont bien identifiés depuis Freud : il s'agit de la suggestion et du transfert[257]. Le fondateur de la psychanalyse faisait reposer la première sur l'efficace de la seconde qui consigne sa découverte majeure concernant les ressorts thérapeutiques de la cure. Il définit la suggestion, abandonnée dans sa méthode à la suite de l'hypnose et des pratiques corporelles diverses (massages, apposition d'une main sur le front, etc.) comme « [l']influence exercée sur un sujet au moyen des phénomènes de transfert qu'il est capable de produire[258] ».

La méthode freudienne se présente ainsi comme une épure des diverses méthodes psychothérapeutiques. Elle les réduit à leur os, en imputant aux phénomènes

---

[256] Freud, S. (2002). « La méthode psychanalytique de Freud ». *Op. cit.* p.6.
[257] Maleval, J.-C. (2012). *Étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire.* Paris: Navarin. p.11-12.
[258] Freud, S. (1981). « La dynamique du transfert » [1912] in *La technique psychanalytique, op. cit.* p.57-58. Cité in Maleval, J.-C. (2012). *Étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire. Op. cit.* p.23.

transférentiels le franchissement des résistances, et à la levée du refoulement pour les cas névrotiques. Cependant, la *praxis* analytique ne méconnaît pas — puisqu'elle les aura abandonnés — l'efficace des mécanismes de suggestion dont elle peut rendre compte. Dans son ouvrage, J.-C. Maleval s'attache à démontrer la particularité de la méthode initiée par Freud vis-à-vis des autres styles de psychothérapie relationnelle qui se sont développées depuis lors, mais il souligne également son héritage quant à des pratiques rituelles ancestrales :

> « N'oublions pas que la psychothérapie est irréductible, elle vient du fond des âges, aucune société de l'ignore ; la psychanalyse en comparaison est une pratique récente, culturellement circonscrite, dont l'avenir est incertain. Elle présente cependant le mérite de fournir une théorie générale des psychothérapies relationnelles, tandis qu'aucune de celles-ci ne peut prétendre à une puissance heuristique équivalente. Les psychothérapies relationnelles les plus solides ne cachent pas leur enracinement dans la cure psychanalytique, leur originalité consiste pour l'essentiel à l'amputer[259]. »

Cette amputation concerne la plupart du temps les enseignements analytiques sur cette logique transférentielle. Difficile de donner à ce concept une définition univoque, tant chez Freud puis Lacan sa conceptualisation a pu varier. Héritier de la notion de « rapport » proposé par le courant du magnétisme animal de F.-A. Mesmer, le transfert freudien est parfois rapproché explicitement de ce terme[260]. Nous reviendrons plus loin sur ces définitions et le lieu où il convient de situer les dispositifs numériques dans la mise en place de « partenariats » thérapeutiques[261]. Ces dispositifs médiatisés soulignent l'amplitude renouvelée du terme de transfert aujourd'hui dans les différentes techniques thérapeutiques. Pour lors nous proposons, avec ce constat de J.-C. Maleval, de définir le transfert « à l'envers ». On peut ainsi dire que le transfert est cet ensemble de phénomènes communément admis dans diverses orientations thérapeutiques, une fois le poids des techniques de suggestions retiré. On le retrouve sous le syntagme « d'alliance thérapeutique », de « relation de confiance », voire de « compliance au traitement ». Tous ces termes désignent en effet des phénomènes transférentiels et s'accordent à propos de la nécessité de leur mise en place pour la

---

[259] *Ibid.* p.174.
[260] Par exemple « Voici notre réponse : pas avant qu'un transfert sûr, un *rapport favorable* [nous soulignons], aient été établis chez le patient. » in Freud, S. (2002). « Le début du traitement » [1913] in *La technique psychanalytique*. Paris : PUF. p.99.
[261] *Cf. infra* p.361 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

conduite de la cure ou du traitement thérapeutique. Ce dernier ne peut en effet se départir, même dans les méthodes les plus dirigistes et autoritaires, d'une relation de confiance et de parole. L'originalité de la méthode analytique a alors été d'affirmer que, si la figure du thérapeute était indispensable pour sa mise en place, le transfert et ses manifestations devaient d'abord être reconnus comme du ressort du sujet. Aussi J.-C. Maleval rappelle que

> « Le patient n'est pas un objet plastique en attente d'un contenant théorique [...] la suggestion rencontre des limites propres aux fantasmes et aux résistances de chacun[262] »

Ce constat entre en résonance avec les pérégrinations freudiennes : l'abandon des méthodes de suggestion s'établit sur des données cliniques, voire des invites plus directes de la part des patients reçus. La résistance est alors à situer du côté du thérapeute lui-même, dont la suggestion — explicite ou implicite — bouche la place qui appartiendrait à l'expression du symptôme du sujet, par le truchement de l'association libre.

Pour autant, Freud n'est pas sans rencontrer des difficultés dans le traitement qu'il proposa aux patients venus le voir, et dont il s'enseigna. Sa patientèle était alors constituée de

> « personnes dont la maladie durait depuis de nombreuses années et dont l'incapacité à réaliser quoi que ce soit était totale, et qui, déçues par tous les traitements, avaient pour ainsi dire cherché un ultime refuge dans ce procédé nouveau et fortement mis en doute[263]. »

Si ses critiques étaient alors nombreux, tant sa méthode présentée comme révolutionnaire soulevait — selon lui de manière intrinsèque[264] — les résistances, le lecteur de Freud perçoit vite au fil de ses textes qu'il trouva en lui-même — et peut-être de manière analogique à sa découverte de l'inconscient — son propre contempteur. Freud, en effet, n'eût de cesse de souligner dans ses textes le travail qu'il restait à effectuer pour à la fois vérifier ses résultats et pouvoir proposer de les appliquer au plus grand nombre.

---

[262] Maleval, J.-C. (2012). *Étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire*. *Op. cit*. p.25.
[263] Freud, S. (2002). « La méthode psychanalytique de Freud » [1904]. *Op. cit*. p.16.
[264] Freud S. (1996). « Une difficulté de la psychanalyse » [1917]. *Op. cit*.

c. La seconde topique, une mise à jour du logiciel : les névroses de transfert et les autres

Les cas présentés dans ses textes par Freud sont rarement couronnés de succès. On sait qu'Ida Bauer, Dora, a consulté plusieurs autres thérapeutes après s'être échappée des soins du psychanalyste viennois[265] ; de même, l'homme aux rats aura un destin tragique où s'est rejoué — selon l'hypothèse de Lacan[266] — quelque chose de son fantasme ; quant à l'homme aux loups, des décompensations psychotiques sévères sont attestées par ses thérapeutes ultérieurs. Mais au-delà de ces patients constituant ces « cinq psychanalyses », d'autres obstacles se sont dressés face à la thérapeutique du dispositif freudien. À chaque fois, ceux-ci sont considérés par Freud non comme l'expression d'une quelconque « mauvaise volonté » du patient, ou d'une « incurabilité » établie, mais bien plutôt comme l'occasion de revoir sa copie.

La réaction thérapeutique négative est une de ces observations précieuses quant à la dynamique des processus en jeu dans le traitement analytique[267]. Elle démontre que la levée du refoulement, un gain de savoir, est loin d'être le seul mécanisme thérapeutique dans la cure des névroses, voire au contraire, pourrait contribuer à aggraver le cas du patient. Au cours de la théorisation de sa seconde topique (synchrone avec la proposition de l'au-delà du principe de plaisir et de la pulsion de mort), Freud évoque ce problème paradoxal de la thérapeutique analytique :

> « Il y a des personnes qui, dans le travail analytique, se comportent de façon tout à fait singulière. Lorsqu'on leur donne espoir et qu'on leur montre qu'on est content de la situation du traitement, elles semblent insatisfaites et aggravent régulièrement leur état. […] elles réagissent à l'envers aux progrès de la cure. Chaque résolution partielle, qui devrait avoir pour conséquence, et a de fait pour conséquence chez d'autres, une amélioration ou une rémission temporaire des symptômes, suscite chez elles un

[265] *Cf.* Deutsch, F. (1957). « A footnote to Freud's fragment of an analysis of a case of hysteria », *Psychoanalytic Quarterly*, XXVI, n° 2. p.159-167.
[266] « Ce n'est pas non plus que je tienne l'homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, car si j'ajoutais que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort sur le champ de bataille, que n'offrirais-je à honnir à ceux qui mal y pensent? » in Lacan, J. (1966). « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » [1958]. In *Écrits*. Paris : Seuil. p.598.
[267] En réalité on dénombre de nombreuses positions quant à ce concept, nous ne nous en tenons pour notre travail qu'à celle initiale décrite par Freud, autour de la culpabilité inconsciente, liée au « problème économique du masochisme ». Pour resituer les discussions sur ce concept crucial de la cure freudienne, *cf.* Sauvagnat, F. (1999). « A propos de la réaction thérapeutique négative », in *Psychologie Clinique*, n°6, p.125-150.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

renforcement momentané de leur souffrance, elles vont plus mal pendant le traitement au lieu d'aller mieux. Elles montrent ce qu'on nomme la réaction thérapeutique négative. […] On dit que chez ces personnes, ce n'est pas la volonté de guérison mais le besoin de maladie qui a le dessus[268]. »

Freud interprète alors, à partir de sa clinique, cet état comme la satisfaction d'une culpabilité inconsciente, où l'état de souffrance vient châtier le pénitent. Toute une série d'observations viennent alors compléter ce constat :

— Les névroses de guerre, où la scène traumatique se rejoue sans cesse pour le malade, mettant à rude épreuve l'espoir placé dans l'existence d'un principe de plaisir.
— Le « problème économique du masochisme[269] », où Freud fait d'ailleurs directement référence à la réaction thérapeutique négative, qui là aussi met en danger l'idée que l'être parlant œuvrerait à son propre bien.
— Le concept de « pulsion de mort[270] » vient alors traduire cette indéniable pente, reconnue dans les cures, qui mène le sujet vers sa propre perte. Fréquemment oblitéré ou remanié par ses continuateurs, le concept — par la série même que nous dressons ici — est pourtant tout à fait étayé dans la clinique freudienne.

Ainsi, la cure des névroses dites « de transfert » — pour lesquelles donc ce phénomène se met en place et se laisser observer — offre des difficultés gravitant autour de cet obstacle fondamental d'une force obscure par laquelle le sujet œuvrerait à sa propre déconvenue. Mais par ailleurs, Freud va découvrir que dans un certain nombre de cas, ce levier du transfert ne se met pas en place facilement, voire ne semble pas exister. Il va ainsi opposer les névroses de transfert — pour lesquelles ces phénomènes interviennent — aux névroses narcissiques. S'il les distingue des psychoses, il ne sépare pas pour autant strictement ces deux groupes, puisqu'il reconnaît une difficulté similaire pour ces deux catégories dans la mise en place du transfert au sein du dispositif analytique. Il situe alors la névrose de transfert comme un conflit entre le moi et le ça ; la névrose narcissique comme un conflit entre le moi et le surmoi ; et la psychose comme résultant d'un conflit entre le moi et ce mystérieux « monde

[268] Freud, S. (1992). « Le moi et le ça » [1923]. In *Œuvres complètes,* vol. XVII. [1923-1925]. Paris : PUF. p.292-3.
[269] Freud, S. (2004). « Le problème économique du masochisme » [1924]. *Névrose, psychose et perversion*. Paris : PUF.
[270] Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir*. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

extérieur[271] ». Pour autant, les « névroses narcissiques » et les psychoses vont souffrir, dans le cadre de la proposition thérapeutique offerte par la psychanalyse, de la même résistance au traitement, et du même pronostic peu engageant :

> « L'observation montre, que les malades atteints de névroses narcissiques ne possèdent pas la faculté du transfert ou n'en présentent que des restes insignifiants. Ils repoussent le médecin, non avec hostilité, mais avec indifférence. C'est pourquoi ils ne sont pas accessibles à son influence ; tout ce qu'il dit les laisse froids, ne les impressionne en aucune façon ; aussi ce mécanisme de la guérison, si efficace chez les autres et qui consiste à ranimer le conflit pathogène et à surmonter la résistance opposée par le refoulement, ne se laissera pas établir par eux. Ils restent ce qu'ils sont. Ils ont déjà fait de leur propre initiative des tentatives de redressements de la situation, mais ces tentatives n'ont abouti qu'à des effets pathologiques. Nous ne pouvons rien y changer[272] »

Cependant, comme le relève également G. Druel[273], ce pessimisme freudien — qui est compréhensible à l'aune de l'isolement du transfert comme facteur principal des mécanismes thérapeutiques — se double d'une proposition plus optimiste. Finalement, ce que Freud annonce, c'est qu'afin d'accueillir et de traiter les malades « résistants », pour lesquels les phénomènes transférentiels ne parviennent à se manifester dans la cure (les névroses narcissiques et les psychoses), il s'agirait de pouvoir repenser le dispositif :

> « Dans les névroses narcissiques la résistance est insurmontable ; nous pouvons tout au plus jeter un coup d'œil de curiosité par-dessus le mur pour épier ce qui se passe de l'autre côté. Nos méthodes usuelles doivent donc être remplacées par d'autres, et nous ignorons encore si nous réussirons à opérer cette substitution[274] »

Nous reviendrons dans la troisième partie de ce travail sur les élargissements proposés par les continuateurs de Freud et les remaniements avancés de la notion de transfert. Nous y situerons alors l'intérêt et la pertinence de l'usage des dispositifs numériques. Pour lors, nous poursuivons l'examen de la « machine analytique » à travers les

---

[271] Freud, S. (2004). « Névrose et psychose » [1924]. *Névrose, psychose et perversion*. *Op. cit*. p.286.
[272] Freud, S. (2001). « Le transfert » [1917]. in *Introduction à la psychanalyse*. *Op. cit*. p.546.
[273] Druel, G. (2008). « Transfert et clinique des psychoses ». in *Sigma*, *Revue de recherche en psychopathologie*. n°2. p.97-125.
[274] Freud, S. (2001). « La théorie de la libido et le narcissisme » [1917]. in *Introduction à la psychanalyse*. *Op. cit*. p.515.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

propositions de Lacan contemporaines et notamment inspirées de l'émergence du « projet cybernétique ».

Conclusion

Cette partie a mis en lumière la présence, chez Freud, d'une série de machines construites comme échafaudages à la théorie analytique. La machine traverse ainsi l'œuvre freudienne jusqu'à reconnaître, dans ses mécanismes, une possibilité de rendre compte de la pulsion de mort. La machine est ainsi chez Freud, semble-t-il, une meilleure analogie de l'inconscient que ne le sont les vocables mystiques de la psychologie des profondeurs — encore trop souvent attachés à l'image de la psychanalyse. La psychanalyse freudienne s'avance davantage comme un savoir dégageant des constantes particulières au sein d'une singularité que comme un occultisme ésotérique. L'inconscient est davantage chiffrage, rouage, mécanisme qu'un appel à l'herméneutique. Bien que la doctrine freudienne soit, il est vrai, traversée par ces deux tendances, un retour à ses textes ne laisse plus de doute quant à la piste à privilégier. L'étude de la machine comme organe opérationnel pour dire le fonctionnement du psychisme dans la théorie analytique — jusqu'aux indications qui guident sa *praxis* comme l'a illustré le dernier chapitre de cette partie — semble donc un prisme probant pour penser aussi la continuité de sa réinvention.

Avec Freud la machine n'est pas à construire pour réparer les patients, la machine et l'étude de son fonctionnement sont là pour nous poser la question de nos propres déterminations insues. Aussi s'agit-il dès lors de nous demander les façons dont Lacan a pu prolonger cette veine freudienne d'une inspiration machinique à la source des formations de l'inconscient. Nous allons voir que c'est dans le projet cybernétique que Lacan pourra puiser de quoi renouveler l'interrogation freudienne sur ce qui détermine le sujet dans ses choix et dans ses symptômes.

III. La machine cybernétique appliquée à la psychanalyse

> « Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'ex-sistence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. »
>
> Lacan, J. (1966). « La lettre volée » [1956-1966]. *Écrits*. Paris : Seuil. p.11.

> « C'est pourquoi je souhaite rejeter d'emblée les assertions selon lesquelles toute entité particulière en psychopathologie, comme les conditions morbides décrites par Kraepelin et ses disciples, serait due à un type spécifique de défectuosité dans l'organisation du cerveau compris comme une machine à calculer. »
>
> Wiener, N. (2014). *La cybernétique information et régulation dans le vivant et la machine* [1948]. Paris : Éditions du Seuil. (traduction française de R. Le Roux).

Introduction

Si l'œuvre freudienne fait référence, à plusieurs reprises, aux machines pour penser sa théorie et faire évoluer ses conceptions, Lacan donnera un autre tour à ces inspirations logiques pour cerner ce qui est à l'œuvre dans la clinique et dans l'acte analytique. Ses différents schémas et autres mathèmes attestent de ce vœu de rendre la psychanalyse transmissible, au ras du sens et de ses efflorescences imaginaires (et intempestives à suivre la critique de Lacan des élaborations post-freudiennes).

Cybernétique et psychanalyse ont une histoire commune. Ce qui agite le corps serait-il de « l'information » ? la psychanalyse aurait tendance à affirmer que le corps ne peut s'y réduire, et Freud trouvait cet obstacle dans le sexuel. Lacan le logifiera : ce reste du sexuel garantit une discordance que la psychopathologie des psychoses démontre avec rigueur — nous le verrons dans ce travail, après ce retour à Lacan et à ses influences cybernétiques. Le projet cybernétique né aux États-Unis après-guerre sous l'influence notable d'un neurologue et psychanalyste (L. Kubie) permet à Lacan de mettre à l'épreuve la réduction du symbolique à son os (la lettre, selon le terme qu'il proposa de sa lecture d'E. A. Poe). Il en extrait une doctrine analytique au plus près de ces mouvements logiques, donc, signifiants.

Dans un premier chapitre, nous revenons sur ce projet cybernétique, ses origines et ses fins : proposer une maîtrise utopiste du monde par l'échange d'informations. Mais nous soulignerons également le contexte intellectuel qui vit naître ce curieux dessein, forgé par des intellectuels issus d'horizons scientifiques forts divers. Nous revenons sur la rencontre de la cybernétique avec la psychopathologie et la psychanalyse, notamment par les figures de L. Kubie et de N. Wiener. Ce courant cybernétique est remarquable aussi dans sa fugacité (il se tient sur à peine plus d'une décennie). La rencontre entre la psychanalyse et la cybernétique est à la fois à son origine et en même temps à sa fin, en forme d'échec. En effet, la complexité et les subtilités des thèses de L. Kubie et de N. Wiener ne leur survivent guère. De même, pour la psychanalyse, les emprunts à la cybernétique se concentrent surtout dans le premier temps de l'enseignement de Lacan — tout du moins explicitement. Et ces analogies semblent, au premier regard, tomber en désuétude ensuite. Mais est-ce vraiment le cas ? Ou la logique à l'œuvre a-t-elle marqué plus durablement les conceptions analytiques de Lacan et de ses héritiers ? Nous présentons dans le deuxième chapitre la logique exposée dans deux textes majeurs de Lacan : « Le temps logique », publié en 1945 ; et « La lettre volée », dont la première version date de 1956 (dans sa version définitive, elle est suivie d'un ajout conséquent qui date de la publication des *Écrits* dix ans après). Nous soulignerons la proximité (explicite) de ses raisonnements avec les problématiques traitées par L. Kubie et la cybernétique. Nous amènerons dans le troisième chapitre l'idée que l'influence de la cybernétique sur les élaborations de Lacan se poursuit au-delà de ces textes antérieurs aux années soixante-dix. Nous nous guiderons de la mise à l'épreuve par la clinique d'une « logique de portes », que Lacan dégage de cette rencontre entre cybernétique et psychanalyse.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. Le projet cybernétique : maîtriser le monde par l'information ?

La cybernétique et la psychopathologie ont partie liée depuis les origines de la première, le huitième chapitre de l'ouvrage princeps de N. Wiener s'intitulant « cybernétique et psychopathologie[275] ». Logiquement, la psychanalyse s'est insérée dans les débats des conférences de la fondation Macy. Notamment par la personne de Lawrence Kubie qui comme Freud était neurologue de formation. Les reprises de Lacan dans les années cinquante, contemporaines de la mise en place du projet cybernétique outre-Atlantique vont lui permettre de reprendre à nouveaux frais les constats freudiens du fonctionnement « machinique » (du déterminisme inconscient) du fantasme et des logiques subjectives.

Lacan met en évidence que le sujet est tributaire d'une place qui le précède dans la réalité par laquelle il s'insère sur la scène du monde (c'est l'apologue des trois prisonniers) ; il insiste également sur le « malaise » inhérent au lien social permis par le langage. Face à la chaîne signifiante le sujet « ne peut répondre que de façon paradoxale[276] », attestant de sa division. Il démontrera par son analyse de la nouvelle d'E. A. Poe, *The purloined letter*, le poids de réel (la lettre) du signifiant, en tant qu'il fait tourner, autour d'une absence, la machine automatique du symbolique. Nous déplierons ces avancées lacaniennes après être revenu sur les racines, les objectifs et les suites de ce projet cybernétique.

La cybernétique est un mouvement de pensée qui s'est érigé à la fin de la seconde guerre mondiale. Véritable étoile filante dans le paysage intellectuel, ce que nous nommerons « projet cybernétique[277] » a commencé à se tarir à l'aube des années soixante-dix. Ses élaborations majeures naissent en à peine dix années après-guerre au cours de dix conférences organisées par la fondation Macy. La cybernétique déchira la toile de fond d'un ensemble de sciences diverses fort conséquent, en parvenant à rassembler un grand nombre de chercheurs, attachés à des paradigmes différents, autour de notions communes.

---

[275] Wiener. (2014). *La cybernétique. Information et régulation dans le vivant et la machine*. [1948]. Paris : Seuil. p.261-77.

[276] Sauvagnat, F. (1992). « Psychanalyse et neurosciences ». Actes du colloque Psychanalyse et recherche universitaire, Université de Rennes.

[277] Ronan Le Roux, historien des sciences, affirme en effet que la cybernétique, objet complexe, n'appartient ni à un paradigme, ni à une épistémè propre. Le Roux, R. (2019). *Une histoire de la cybernétique en France: 1948-1975*. Paris: Classiques Garnier. p.13.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Le préfixe *cyber* renvoie au terme grec de « *κνβερ* » [*kuber*], « gouvernail ». La cybernétique se donne ainsi pour projet — au moins étymologiquement — d'établir une « science du gouvernement ». La paternité de la science cybernétique est à attribuer à N. Wiener. Intellectuel engagé, il se fait responsable des progrès de son temps en se refusant au projet Manhattan où s'embarqueront notamment J. Von Neumann et R. Oppenheimer — on connaît les regrets et la culpabilité que le second a pu après-coup exprimer[278]. L'origine du projet cybernétique est connexe à celui connu sous l'acronyme DCA (Défense Contre les Aéronefs). Ce dernier visait, dans le contexte de la seconde guerre mondiale, à mettre en déroute l'aviation allemande que les artilleries d'alors ne parvenaient à juguler en raison de la petitesse des cibles et de leur forte mobilité :

> « Au commencement de la guerre, le prestige de l'aviation allemande et la position défensive de l'Angleterre attirèrent l'attention de nombreux scientifiques sur le développement de l'artillerie antiaérienne. Avant la guerre même, il était devenu évident que la vitesse d'un avion avait rendu obsolètes toutes les méthodes classiques de direction de tir et qu'il était essentiel d'intégrer au dispositif de contrôle tous les calculs nécessaires[279]. »

On retient volontiers des conclusions de ce premier exercice pratique, les termes de *feedback*, d'informations, ou d'entropie pour établir la filiation entre le programme DCA et l'émergence du projet cybernétique. Mais ce sont surtout les conséquences de ces calculs dans leurs rapports à la position de l'observateur qui semblent marquer la résolution du problème. Ces travaux princeps de Wiener se démarquent ainsi d'emblée des thèses beaucoup plus réductionnistes qui leur succéderont dans la perspective développée par W. McCulloch et W. Pitts notamment[280]. L'intégration de ce dispositif de contrôle et de calcul au lanceur de missile a en effet un impact logique : le calcul et le contrôle s'effectuent depuis cette position, et en sont pour ainsi dire dépendants. Finalement, l'importance du programme DCA est certes à souligner dans la modélisation des mouvements d'une cible étroite et très mobile — impliquant des capacités de calculs inédits — mais il est crucial de remarquer que ces dispositifs

[278] *Cf*. Trichet, Y., & Marion, É. (2014). Le savant dans le malaise contemporain, entre désir et jouissance. *Bulletin de psychologie*, Numéro 531(3), 225. https://doi.org/10.3917/bupsy.531.0225.
[279] Wiener N. (1995). « Cybernetics : or control and communication in the animal and in the machine », the MIT Press, Cambridge, Massachusetts. [1948], trad. Pelissier A., Tete A. *Sciences cognitives, textes fondateurs*, P.U.F., Paris, 1995, p.6. Cité in Le Bars, A. (2014). *Op. cit*. p.19.
[280] Le Roux, R. (2019). *Op. cit*. p.541

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

intégraient également, dans leur nature même, quelque chose de la subjectivité de l'artilleur. Par la prise en compte de sa position terrestre, de sa vitesse d'exécution et de rectification des positions de la cible, le calcul de ces paramètres devait neutraliser la subjectivité du pilote en réduisant au maximum sa marge de manœuvre (et donc la marge d'erreur du tir). Le projet cybernétique qui s'érige sur le succès du programme DCA n'est pas que la simple étude d'objets distincts des modélisations proposées : la force du programme repose en fait dans la prise en compte des coordonnées particulières au calcul de ces modélisations. Amorçons un parallèle qui anticipe sur les développements futurs de ce travail mais s'impose déjà comme nécessaire : le transfert oblige le clinicien à être dans le clavier, au même titre que l'artilleur du programme DCA fait lui-même partie intégrante, dans la pensée de Wiener, du calcul[281].

Par ailleurs, les conférences Macy débutent une année après la publication en 1945, dans le cadre du programme EDVAC, du texte fondateur de J. Von Neumann[282] sur l'architecture des premiers *computers*. Dix ans après, le mathématicien français J. Perret proposera de traduire pour la firme IBM ce terme par « ordinateur » plutôt que « calculateur » (son équivalent littéral). Aussi le « projet cybernétique » se fonde sur le progrès exponentiel que connaîtra la puissance de calcul des appareils. Il est frappant de constater qu'en seulement dix ans, le paradigme cybernétique parvint à sortir de terre et à s'imposer ensuite comme un système de pensée quasi universel. Cela n'est pas sans écho avec son objet même de recherche (dans ces années d'après-guerre, la fondation de l'ONU[283] est bien celui d'un « gouvernement mondial »). La cybernétique se dessine ainsi durant les dix occurrences de l'événement « Macy », de 1946 à 1953. Organisées par la fondation éponyme, elles regroupent plusieurs actionnaires majeurs de la sécurité, de la technologie, des sciences du vivant, et de la philosophie aux États-Unis, dans un spectre allant des plus réductionnistes voire scientistes (W. McCulloch, W. Pitts) jusqu'aux plus intégratifs (le couple M. Mead et G. Bateson par exemple). Le projet cybernétique est en lui-même un échange transdisciplinaire impressionnant et conséquent. Il regroupe des chercheurs convaincus de l'importance de l'étude de phénomènes restés en marge de leurs

[281] Sur ce point, avec un développement légèrement différent : Le Bars, A. (2014). *Op. cit.* p.109.
[282] Von Neumann, J. (1945). « First Draft of a Report on the EDVAC ». Contract No.W-670-ORD-4926, entre the United States Army Ordnance Department et l'université de Pennsylvanie. Moore School of Electrical Engineering, université de Pennsylvanie, 30 juin 1945. En ligne : http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fwww.virtualtravelog.net%2Fentries%2F2003-08-TheFirstDraft.pdf [page consultée le 20.03.2019].
[283] Organisation des Nations Unies.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

disciplines respectives, en raison d'une trop grande complexité, ou résultant d'interactions trop nombreuses pour être étudiées par le seul prisme de leur science. Ces chercheurs appelaient ainsi de leurs vœux la constitution d'un paradigme nouveau, digne de la complexité d'organisation de différents systèmes (balistiques, biologiques, sociologiques, psychiatriques et psychologiques). Norbert Wiener propose ainsi le terme de cybernétique pour désigner ce « complexe d'idées[284] ».

Si N. Wiener définissait la cybernétique comme « l'étude des messages en tant que moyens de contrôle sur les machines et la société[285] », il faut radicalement distinguer son projet d'une entreprise fascisante ou totalitaire — bien qu'il est vrai, un tel programme puisse inspirer quelques réticences, voire frissons aux aspirations démocratiques. Car le postulat d'une telle définition, pour Wiener, c'est que ces messages organisant le contrôle existent déjà, au sein de la société. La cybernétique de Wiener ne visait donc pas à créer de tels dispositifs de messages pour assurer un contrôle sur les êtres vivants et leurs sociétés, mais bien d'étudier ceux qui y étaient déjà présents :

> « Ma thèse est que le fonctionnement physique de l'individu vivant et les opérations de certaines machines de communication les plus récentes sont exactement parallèles dans leurs efforts identiques pour contrôler l'entropie par l'intermédiaire de la rétroaction[286]. »

Ne soyons pas naïfs : c'est en isolant ces messagers qu'on agit sur les messages eux-mêmes. Mais c'est sans doute de ce malentendu entre humain et machine que profite une certaine résistance « vitaliste[287] ». Elle est sensible du côté des auteurs en sciences humaines et de certains psychanalystes. Ils motivent ce refus des apports du projet cybernétique au nom d'un libre arbitre fortement corrélé « au vivant » qu'il s'agirait de préserver et de protéger de ces machines conçues comme inhumaines, aliénantes et meurtrières. Il s'agit en effet d'être vigilant quant au(x) pouvoir(s) que servent ces machines (*cf.* les débats sur la question des données personnelles, qui engagent commerce et diplomatie à travailler de concert), mais le rejet de la machine au nom

[284] Wiener, N. (1950). « Cybernétique et société ». [The human use of human being. Cybernetic and society]. Accessible en ligne : http://www.ultramuros.ca/documents/Wiener-Theo-de-la-communication.pdf [page consultée le 20.03.2019] p.3.
[285] *Ibid*
[286] *Ibid.* p.10.
[287]Sauvagnat, F. (1992). « Psychanalyse et neurosciences ». *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

d'un principe du vivant peut se révéler aussi contre-productif que dangereux. En plus de priver ces acteurs de discussions et débats qui peuvent être tout à fait féconds pour les champs de la psychologie et de la psychanalyse, renvoyer dos à dos le vivant et la machine est une option fallacieuse. Cette opposition est en effet inepte et Freud, nous l'avons montré, en témoignait en attestant par sa proposition de l'*Unbewusst* de la présence d'une sorte de « machine intérieure » au sujet. L'anthropologue S. Turkle le notait lapidairement elle-même dès 1984 en emboîtant le pas à l'orientation freudienne :

> « Dans notre culture informatique naissante [...] il ne s'agit pas de savoir si les machines penseront un jour comme nous, mais si nous avons toujours pensé comme des machines[288]. »

Dans son étude récente sur l'épistémologie de la machine psychanalytique, A. Saint-Jevin se fait l'écho de ce même constat. Il amène la machine sur un plan plus universel, et non plus circonscrit au seul exercice de la pensée, dont on sait, depuis Aristote à quel point elle est liée au corps — n'en déplaise à une certaine culture étatsunienne de ses commentaires[289] :

> « Là où la science-fiction (*cyberpunk* ou *biopunk*, par exemple), avec le thème de Günther Anders de l'obsolescence de l'homme, interroge par la machine le risque de sa propre perte, celle que la machine pourrait faire courir à l'humain, la psychanalyse lacanienne renverse le questionnement en se demandant si ce n'est pas la machine qui conditionnerait cette pensée d' "une" humanité[290]. »

Effectivement il ne s'agit pas avec Lacan de se demander à quel point la machine serait humaine ou ne le serait pas. Plutôt, en revenant à Freud, il s'agit de s'apercevoir que la supposition de l'inconscient nous oblige à nous penser nous-même comme étrangement familier à ce que nous nommons « humain » :

> « La machine, c'est uniquement la succession des petits 0 et des petits 1, aussi bien la question de savoir si elle est humaine ou pas est évidemment toute tranchée — elle ne

[288] Turkle, S. (1986). *Op. cit.* p.20.
[289] Libera, A. (2010). *Naissance du sujet* [2008]. *Op. cit.*
[290] Saint-Jevin, A. (2019). *Op. cit.* p.374.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

l'est pas. Seulement, il s'agit de savoir si l'humain, dans le sens où vous l'entendez, est si humain que ça[291]. »

En cela, les champs de la psychanalyse et le projet cybernétique présentent une intersection évidente. L. Kubie, neurologue qui se forma ensuite à la psychanalyse freudienne, participa d'ailleurs de manière active aux échanges de plusieurs conférences Macy — et parmi les plus importantes. Le programme DCA, qui échouera à mettre sur pied de tels systèmes de prédictions des trajectoires des avions allemands avant la fin de la seconde guerre mondiale (son succès est postérieur), sera ensuite relancé par la DARPA (ministère de la défense américain). À la faveur du lancement du *Spoutnik* soviétique, l'institution américaine reconduit cet objectif *via* le programme SAGE qui mènera à la production des missiles balistiques SOLARIS. L'idée est de pouvoir anticiper rapidement les attaques de l'ennemi d'alors. Il s'agit d'intercepter les missiles avant qu'ils ne touchent leurs cibles tout en limitant l'intervention humaine dans ces calculs — voire dans certaines prises de décisions. La visée est de maximiser la rapidité d'exécution et donc, dans ce genre de contexte on s'en doute, l'efficacité du dispositif.

C'est donc tout à la fois les questions relatives aux interactions homme-machine, et les mécanismes nécessaires à la stabilisation des systèmes, dont vont traiter la plupart des travaux durant les dix années de la constitution du paradigme cybernétique. Le projet cybernétique étudie les interactions entre différents systèmes (dont l'humain), et la nature de leurs influences réciproques par l'envoi de messages. Le but poursuivi est notamment de contrôler et d'assurer la stabilité de ces systèmes dans un mécanisme analogue à une homéostasie, synonyme de cette stabilité. L'entropie désigne alors cette absence de stabilité qui gagne un système à mesure que les messages qu'il reçoit se font rares. À l'opposé, ce même désordre produit par l'entropie se retrouve aussi avec des messages trop répétitifs, soudains ou nombreux, qui peuvent déséquilibrer le système qui se met à osciller alors entre des valeurs extrêmes.

La logique du *feedback,* popularisée par le paradigme cybernétique, désigne ainsi le produit d'une interaction récursive. Après l'envoi et la réception d'un message d'un système par un autre, ce dernier fournit également un message sur l'état de stabilité qui lui est intrinsèque, et donc, indirectement, sur l'effet produit par le message envoyé. La cybernétique met ainsi en valeur une certaine réciprocité d'influence ou

[291] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. *Op. cit*. p.367.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

d'interaction entre l'organe de contrôle et l'état du système. Ce constat se révèle fécond pour des domaines aussi variés que les problèmes balistiques (N. Wiener), le fonctionnement cérébral (W. McCulloch, W. Pitts, L. Kubie), la qualité des télécommunications (C. Shannon et l'entreprise Bell), la théorie des jeux (J. Von Neumann et O. Morgenstern), la physiologie et la biologie (A. Rosenblueth). Ajoutons, même si le projet est plus tardif, la psychiatrie, avec la proposition originale de K.M. Colby du programme PARRY, simulateur de patient paranoïaque visant d'abord à entraîner les thérapeutes puis — assez naturellement dans la conception du psychiatre — à s'y substituer[292].

Le dénominateur commun que constitue ce carrefour cybernétique se retrouve dans une appréhension logifiée de ces différents systèmes d'interactions. Les mathématiques booléennes traduisent avec seulement quatre connecteurs (conjonction, disjonction, négation) et deux chiffres (0,1 — qui traduisent les valeurs « vrai » ou « faux ») la logique aristotélicienne. Elles vont se révéler d'une grande praticité pour traduire le fonctionnement machinique en tant qu'il régule des systèmes clos — vivants ou artificiels.

R. Le Roux est l'auteur d'un ouvrage qui traduit quinze années de recherche sur l'objet complexe (au sens d'hétérogène) de la cybernétique. Il y affirme que ce « moment cybernétique », tel que l'appelle M. Triclot, ne recouvre ni une *épistémè*, ni un unique paradigme. Pour autant, R. Le Roux indique malgré tout qu'il repère dans la notion de « rétroaction négative », « le concept principal de la cybernétique[293] », dont l'étude va tracer « le canevas analytique » de son ouvrage. Sans pouvoir reproduire ici l'exhaustivité épistémologique de la thèse de R. Le Roux, tentons d'attraper en trois termes — message, contrôle, système — le cœur d'un « paradigme cybernéticien », sinon proprement « cybernétique ». Bien qu'il n' « ex-siste » pas, pour reprendre la thèse de l'auteur, le concept de cybernétique se laisse tracer au fil des abus de langage — que R. Le Roux ne manque pas de relever dans la littérature[294]. Ces appropriations et dérivations pourraient bien finalement constituer et l'objet et la conséquence d'un « discours cybernétique ». Elles traduisent en effet ce qui échappe au système, malgré la science du contrôle (et de l'autocontrôle : régulation, homéostasie), par les messages

[292] *Cf.* Sauvagnat F. (1992). « Psychanalyse et neurosciences ». *Op. cit.*
[293] Le Roux, R. (2019). *Op. cit.* p.13.
[294] On peut se reporter aux analyses critiques de R. Le Roux à propos de J. Piaget, C. Lafontaine, M. Triclot, M. Parodi et J.-P. Dupuy, in *Ibid.* p.539.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

que la cybernétique pouvait proposer d'établir.

Averti de ces écueils qui peuvent sembler inévitables au vu de la diversité des champs et des paradigmes constituant le cœur de l'objet de la cybernétique, tentons de proposer dans la veine du travail de R. Le Roux, une analyse maniable de ce moment scientifique. Nous essaierons d'éviter cette « pratique débridée de l'amalgame[295] » qu'il dénonce, en nous centrant sur la façon dont la technique analytique peut être interprétée par les avancées proposées par le projet cybernétique. À défaut d'être fidèle et exhaustif quant à son histoire, prônons un réductionnisme qui pourrait se révéler pertinent dans les problématiques cliniques et pragmatiques qui nous occupent durant ce travail. Il nous apparaît que cette extraction reste fidèle à la thèse de R. Le Roux de resserrer « la définition de la cybernétique autour du schématisme de la régulation[296] », que nous retrouvons dans le trio déjà cité : système, contrôle, message.

De plus, notre recadrage du problème cybernétique visant à en extraire une maniabilité dans la clinique peut s'illustrer avec une proposition inaugurale de N. Wiener[297]. Elle débute avec une « boîte noire », une machine dont le fonctionnement nous est inconnu. Pour en déceler la modélisation mathématique, la fonction qui est au principe de son fonctionnement, Wiener propose d'approcher une « boîte blanche » (une machine dont le fonctionnement est connu) de la première. Ces deux boîtes correspondent à des « transducteurs », soit des « machines » au sens de Wiener, c'est-à-dire des systèmes qui vont traduire un signal entrant en un signal sortant qui lui sera différent. À la différence de la « boîte noire », l'observateur connaît le fonctionnement du transducteur dénommé « boîte blanche ». Nous obtenons donc un co-système à deux boîtes : une dont le fonctionnement (mathématique) est connu, l'autre qui est inconnu. L'observateur va alors envoyer un même « bruit » aux deux systèmes. À la réception de ces messages est attendue, de la part de la boîte à la logique inconnue, une réaction (une réponse) traductible en un second message. Ce message envoyé par le système inconnu à partir du bruit soumis va être interprété comme un *feedback* pour l'observateur qui va le comparer à la réponse de la boîte blanche. À partir de là, il s'agit de modifier le fonctionnement du transducteur connu pour que sa réponse se rapproche par approximation du fonctionnement du transducteur inconnu (que les réponses deviennent identiques). À partir du *feedback*, l'observateur va exercer un

[295]Le Roux, à propos de C. Lafontaine, *Ibid.* p.514.
[296] *Ibid.* p.512.
[297] *Ibid.* p.225.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

contrôle sur la boîte blanche, en ce que la réponse de la boîte noire va alors déterminer le nouveau fonctionnement à proposer au transducteur connu. Ainsi, au fur et à mesure de ces oscillations, échanges de messages qui définissent et contrôlent le fonctionnement du système connu, l'observateur vise à obtenir une certaine harmonie dans les réponses des deux systèmes.

On peut ensuite agréger le système « boîte blanche/observateur » en un même complexe — puisque l'observateur se comporte lui aussi comme une machine : il règle de manière automatique (algorithmique) la boîte blanche, en fonction des réponses de la boîte noire. On obtient alors un système composé du couple « observateur/transducteur » connu d'un côté, « boîte noire » (transducteur inconnu) de l'autre. À partir de cette définition, on peut dire que les messages que va envoyer le système connu vont se régler (contrôle) à partir des réponses (*feedback*) du système inconnu. C'est ce mécanisme de co-construction d'un système homéostatique ou naviguant (en fonction de ce qui est visé : ou bien un contrôle du fonctionnement du système ou bien un acheminement d'un point A à un point A') qui est au cœur de la reprise cybernéticienne par les discours numériques. Ce mécanisme renvoie à l'idée d'une harmonie (système) entre d'un côté un langage programmatique (contrôle, message) et de l'autre un corps (boîte noire, « sujet ») au fonctionnement inconnu. La cybernétique peut se réduire au trognon de la boucle de rétroaction négative (l'envoi d'un feedback vise l'entropie d'un système, soit à l'inhibition d'un fonctionnement considéré comme aberrant ou inconnu). Dans ce cadre, elle met donc toujours en jeu l'idée de la traduction d'une rencontre avec un fonctionnement inconnu à partir d'une approximation automatisée. N'est-ce que dans un écho lointain à cette démarche que J. Peary Barlow proclamait vouloir, avec la micro-informatique et les espaces virtuels qu'elle commençait d'ouvrir, « abandonner corps et lieu pour devenir seulement quelque chose de l'ordre du mot[298] » ?

Le projet cybernétique envisageait de développer des techniques de « gouvernementalité[299] » s'appuyant sur cette réduction possible du sujet à « quelque chose de l'ordre du mot », comme le clamait le parolier des *Grateful Dead*. Pour autant, on perçoit aujourd'hui que l'imaginaire du corps ne s'en est pas pour autant détaché,

[298] J. Peary Barlow, cité in Turner, F. (2013). *Aux sources de l'utopie numérique: de la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence*. Caen: C & F. p.273.
[299] Rouvroy, A. et Stiegler, B. (2015). « Le régime de vérité numérique : De la gouvernementalité algorithmique à un nouvel État de droit ». *Socio*, 4, p.113-140.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

l'écran trônant toujours sur nos contemporaines machines algorithmiques. C'est dans cette intrication entre le langage et ses technologies nouvelles d'un côté, et le support imaginaire à la consistance du corps de l'autre, que le sujet peut se « brancher » à ces nouvelles machines. Nous allons montrer que cette thèse était sous-jacente aux reprises lacaniennes des avancées cybernétiques dans les années 1950.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. Le sujet-machine : le temps logique et la lettre dérobée

Lawrence Kubie était un neurologue américain, qui s'est fait connaître (et notamment apprécier de W. McCulloch) pour ses travaux sur les circuits neuronaux dits réverbérants. L'appellation correspond à un phénomène objectivé dans les années 1940 par L. Kubie, qui voyait dans cette façon qu'avait un signal synaptique de « tourner en rond », le mécanisme de formation des névroses, en tant que mis en rapport avec la doctrine freudienne de la compulsion de répétition[300]. Si la psychanalyse américaine semble n'être jamais vraiment parvenue à accepter la proposition européenne de Freud d'une pulsion de mort, pareil montage de la part d'un de ses psychanalystes apparaît en être au moins une tentative latérale d'en rendre compte. Car si L. Kubie contribua aux conférences Macy et aux travaux autour de la cybernétique, ce fut d'abord au titre de psychanalyste. R. Le Roux y voit le signe que pour L. Kubie « l'état des connaissances en anatomie et en physiologie du système nerveux ne lui semblait pas pouvoir rendre compte de la vie psychique[301] », et que son recours aux thèses freudiennes trouvait là son impulsion.

Le travail et le trajet subjectif de L. Kubie illustre une première connexion entre les problèmes de la neurologie, comprise avec une grille cybernéticienne (le modèle « McCulloch et Pitts »), et ceux de la psychanalyse en tant qu'elle est une pratique clinique. Quelque part, cette apparente connexion est bien plus une reconnexion — voire un retour en arrière. Freud était lui-même neurologue de formation. Il avait fondé la psychanalyse de ce geste inaugural du troc de son *Entwurf* et sa tentative de biologiser la psychologie. Il n'y renonça jamais tout à fait, en tous cas jamais de façon univoque, c'est-à-dire sans engendrer de paradoxes dans ses écrits. Mais les correctifs successifs auxquels il procède donnent à penser une émancipation de la psychanalyse de ces coordonnées physiologiques. Aujourd'hui encore, l'espoir de fonder une psychanalyse sur du « dur », un substrat cérébelleux ou une arithmétique physiologique, se poursuit. C'est par exemple la raison d'être de la « neuropsychanalyse ». Les questions qu'elle soulève et les analogies proposées sont facilement captivantes (au sens de la « capture » imaginaire du stade du miroir : le cerveau en soi est une belle image). Mais la démarche se révèle bien souvent être tout

[300] Kubie, L. (1941). « Repetitive Core of Neuroses », in *Psychoanalytic Quarterly*, 10, p.23-43.
[301] Le Roux, R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan. » *L'Évolution Psychiatrique,* 72(2), 346-369. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2007.04.005 p.348.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

à la fois un sabordage de la méthode scientifique et de son éthique, comme de l'intérêt de la *praxis* analytique. Cette dernière consiste à prendre le patient aux mots, soit de prendre son dire au sérieux, sans tenter d'y recouper quelques activités cérébrales prises pour signifiantes[302]. L'inconscient « solipsiste[303] » fait retour, non pas à Freud, mais à ce qui le précédait, et une certaine neuropsychanalyse contemporaine semble alors rater ce qui, de l'inconscient, pourrait pourtant concerner le neurologue, c'est-à-dire la place que le cerveau prend dans son discours — et non pas dans sa tête.

L'effort de Lacan, de dégager l'inconscient de cette sphère solipsiste comme le dit Jacques-Alain Miller[304], n'est pour autant pas sans rapport avec les avancées qui auront été proposées par la cybernétique et que nous avons tenté de déployer de façon synthétique. Comme l'a démontré R. Le Roux il y a une psychanalyse influencée par la cybernétique « à la française », c'est celle que les mathématiciens Georges Théodule Guilbaud et Jacques Riguet soufflent à l'oreille de Lacan[305]. Ce dernier en fait un usage pour d'abord cerner les mécanismes d'identifications (reprises des travaux sur le *Stade du miroir* que nous avons détaillés), puis mettre en avant la structure langagière de l'inconscient (le temps logique, la lettre volée), et enfin cerner un réel qui serait celui de la psychanalyse qu'il proposera alors de différencier de celui de la science. Au-delà des métaphores ratées qui engendrent un réductionnisme scientiste des « humanités » — mais tout aussi réciproquement parfois : un sabotage de la lettre scientifique par ces mêmes « sciences de l'Homme » — nous allons reprendre plusieurs textes qui tendent à démontrer que l'usage que fait Lacan de la cybernétique était d'abord logique, et jamais analogique.

---

[302] Les travaux d'A. Bazan, neuropsychanalyste, se situe dans la droite lignée des travaux de Kubie, puisqu'elle tente de mettre en évidence, par les mécanismes cérébraux identifiés, le concept de jouissance chez Lacan, en tant qu'il convoque tout à la fois une perte et un excès, une rétention. Cette scientifique regrette cependant que certains de ses collègues neuropsychanalystes racontent parfois penser, en séances, aux lobes cérébraux activés de leurs patients quand ceux-ci évoquent tels ou tels thèmes. Elle invite ainsi à maintenir cette « coupure » engendrée par la découverte freudienne, que ce genre de « placage » physiologique qu'elle dénonce travaille à recouvrir. *Cf.* Bazan, A. (2013). « La neuropsychanalyse : Défi au regard de l'inconscient », Colloque international de l'Université de Rennes 2, « Le pari de l'inconscient: actualités de la recherche en psychopathologie ». Sous la direction du Pr. F. Sauvagnat, les 21 et 22 novembre 2013. Inédit.

[303] Miller, J.-A. (2002). « Intuitions milanaises », *Mental*, n°11, décembre 2002.

[304] *Ibid.*

[305] Le Roux, R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan. » *L'Évolution Psychiatrique*, 72(2). p.349.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

a. Le temps logique et l'ordre des places

Dans son article, R. Le Roux se fait l'écho des critiques de Riguet à l'endroit de Lacan de négliger « le facteur temps avec son usage de la topologie[306] ». Si le titre du dernier séminaire de Lacan, « La topologie et le temps » semble indiquer que ces critiques avaient trouvé une oreille attentive, dès les années 1940, juste après la guerre, Lacan propose déjà un écrit qui traite du « temps » : « Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée ».

À la fin de son enseignement, Lacan définit le temps comme un « réel », soit ce qui est « sans loi » à la différence de l'espace, qui lui est une dimension imaginaire, en tant qu'elle se règle sur l'image du corps. Le « temps » pour le sujet est un réel en ce qu'il ne peut que lui échapper, le sujet n'a pas le choix que de s'y cogner, de s'y confronter. Tel n'est pas cependant la valeur du « temps logique », qui propose une décomposition numérique, logique, de ce temps réel — qu'on ne peut saisir que par le continu (*via* l'imaginaire de l'espace) ou le discontinu (par la griffe du symbolique).

De quoi s'agit-il dans ce texte ? Lacan y expose un « nouveau sophisme » sous la forme d'une historiette qui met en scène trois prisonniers ne jouant rien de moins que leur libération à la condition de la résolution d'une énigme qu'il expose tel que suit :

> « "Vous êtes trois ici présents. Voici cinq disques qui ne diffèrent que par leur couleur : trois sont blancs, et deux sont noirs. Sans lui faire connaître duquel j'aurai fait choix, je vais fixer à chacun de vous un de ces disques entre les deux épaules, c'est-à-dire hors de la portée directe de son regard, toute possibilité indirecte d'y atteindre par la vue étant également exclue par l'absence ici d'aucun moyen de se mirer.
> Dès lors, tout loisir vous sera laissé de considérer vos compagnons et les disques dont chacun d'eux se montrera porteur, sans qu'il vous soit permis, bien entendu, de vous communiquer l'un à l'autre le résultat de votre inspection. Ce qu'au reste votre intérêt seul vous interdirait. Car c'est le premier à pouvoir en conclure sa propre couleur qui doit bénéficier de la mesure libératoire dont nous disposons.
> Encore faudra-t-il que sa conclusion soit fondée sur des motifs de logique, et non seulement de probabilité. À cet effet, il est convenu que, dès que l'un d'entre vous sera prêt à en formuler une telle, il franchira cette porte afin que, pris à part, il soit jugé sur sa réponse."

[306] Le Roux, R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan ». *Op. cit.* p.367.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> Ce propos accepté, on pare nos trois sujets chacun d'un disque blanc, sans utiliser les noirs, dont on ne disposait, rappelons-le, qu'au nombre de deux. [...]
> Après s'être considérés entre eux un certain temps, les trois sujets font ensemble quelques pas qui les mènent de front à franchir la porte. Séparément, chacun fournit alors une réponse semblable qui s'exprime ainsi :
> "Je suis un blanc, et voici comment je le sais. Étant donné que mes compagnons étaient des blancs, j'ai pensé que, si j'étais un noir, chacun d'eux eût pu en inférer ceci : "Si j'étais un noir moi aussi, l'autre, y devant reconnaître immédiatement qu'il est un blanc, serait sorti aussitôt, donc je ne suis pas un noir" Et tous deux seraient sortis ensemble, convaincus d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux. Sur quoi, j'ai pris la porte, pour faire connaître ma conclusion."
> C'est ainsi que tous trois sont sortis simultanément forts des mêmes raisons de conclure[307]. »

Si Lacan présente sa petite énigme comme un « nouveau sophisme », c'est pour mettre l'accent sur la grammaire qui va dessiner sa résolution. Le temps est alors subordonné à sa logique, autrement dit : le sujet ne peut se représenter dans le temps qu'à partir d'un découpage qui en subordonne la sensation même. Si cette découpe est absente, alors l'être parlant englué dans un temps infini disparaît avec et dans ce temps qui n'en est plus vraiment un. Le sujet rentre dans le temps avec le langage qui vient le découper. Ce temps est alors un ordonnancement, qui suit une logique, et c'est ce que montre ce récit des trois prisonniers.

Le sophisme indique que le véritable poids de l'intersubjectivité ne réside pas dans la production des subjectivités en elles-mêmes, mais, au contraire, que la subjectivité est en fait une construction, du fait d'être nécessairement « inter ». On constate ici qu'il faut au sujet pouvoir se mirer dans l'Autre pour pouvoir inférer sur la couleur du disque posé dans son dos. Sans ces semblables voués au même sort (prisonniers, peut-être libérés), le sujet ne peut évidemment pas deviner ce qui est accroché à son dos (on précise d'ailleurs que l'on a à cette fin ôté les miroirs et surfaces réfléchissantes de la salle). Il ne reste au sujet que les yeux des autres pour se voir, se deviner, lui. C'est du fait de la présence des autres — et ajoutons de leurs corps qui portent le disque dont il faut inférer la couleur pour sortir — que le sujet pourra déduire ce qu'il est, réduit pour les besoins de la situation expérimentale à un objet coloré. Autrement dit, la présence

[307] Lacan, J. (1966). « Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée » [1945] in *Écrits*. Paris : Seuil. p.197-198.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

du corps de l'Autre a des effets, elle vient dévier quelque chose du temps, selon une logique que le sujet a à établir dans l'après-coup d'une rencontre. Lacan propose un découpage minimal de ce temps en trois scansions : « l'instant du regard », « le temps pour comprendre » et le « moment de conclure ». Ils correspondent à trois actes qui vont permettre aux prisonniers la résolution conjointe de l'énigme.

Lacan insiste sur l'être d'objet que les prisonniers sont les uns pour les autres (pour le directeur de la prison en « arbitre » également). C'est au prix de cette réduction que la partie peut se jouer sans joueur — pour reprendre les mots de la théorie de J. Juul d'un « jeu sans joueur[308] ».

Le déroulé « optimal » de la partie suppose d'exclure les affects des corps, de réduire tout écart subjectif, de transformer ces joueurs en objets. Le jeu se déroule alors selon les strictes règles du signifiant (ici représenté par la différence minimale : « noir ou blanc » ; mais Lacan reprend par ailleurs également le binôme homme/femme, pour évoquer la ségrégation[309]). Dans ce jeu où les joueurs sont des objets, toutes les situations et les résolutions logiques de la partie sont connues d'avance — c'est un *game* sans *play*[310].

Les possibles configurations initiales des parties sont au nombre de trois : ou bien un prisonnier est blanc et deux ont un disque noir ; ou bien un a un disque noir et deux sont blancs ; ou bien les trois sont blancs. Toutes les résolutions de ces configurations initiales peuvent se solder par un parcours connu, qui peut avantager certains joueurs qui concluront plus vite, mais où une situation — celle choisie par Lacan — les donne à partir du même nœud de l'arborescence logique et donc à conclure en même temps.

Supposons qu'un (A) soit noir et que les autres (B, C) soient blancs. On comprend que B et C constateront d'abord que A est noir. Mais, se voyant l'un l'autre rester immobiles en se regardant (ils sont tous les deux blancs), ils comprendront qu'ils sont blancs. Si B ou C était noir en plus de A, alors le seul disque blanc (B ou C) serait peut-être sorti le plus vite. Mais dans le cas où seul A est noir, lui aussi peut faire ce constat que B et C, deux blancs, restent immobiles après l'avoir identifié. Pour autant, il lui est cette

[308] Björk S., Juul J. (2012), « Zero-Player Games or: What We Talk about When We Talk about Players », *The Philosophy of Computer Games Conference*, Madrid. Cité par Triclot, M. (2015). « *Game studies* ou études du play ?: Une lecture croisée de Jacques Henriot et de Jesper Juul. » *Sciences du jeu*, (1). https://doi.org/10.4000/sdj.223.
[309] Il parle alors de « ségrégation urinaire ». Lacan, J. (1966). « L'instance de la lettre… » [1957]. in *Écrits*, Paris : Seuil. p.500.
[310] Winnicott, D. W. (2015). *Jeu et réalité: L'espace potentiel*. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

fois-ci impossible de conclure avant que B et C ne se hâtent vers la sortie, et il se trouve nécessairement en plus grande difficulté, désavantagé et nécessairement en retard par rapport aux deux autres.

Mais revenons maintenant à la configuration exposée par Lacan qui suppose un temps supplémentaire à ces deux autres seuls déroulés de parties possibles. Dans le cas exposé, où les trois joueurs sont tous les trois porteurs du disque blanc, la situation est alors parfaitement symétrique pour les trois joueurs. Chacun d'eux ne pourra alors se contenter d'un seul *feedback* pour précipiter sa décision dans le « moment de conclure », et se hâter vers la sortie en ayant inféré correctement la couleur qu'il porte. Le procès logique va comporter un arc supplémentaire, qui va étirer le « temps pour comprendre » à l'observation non pas d'un seul mais nécessairement, pour conclure, des deux autres joueurs. Si tous les joueurs sont blancs, alors c'est dans ce constat de chacun vis-à-vis des deux autres de l'immobilité, de la non-décision, que le mouvement (la hâte, insiste Lacan, pour en marquer l'intention déterminante à différencier de quelque force d'inertie) peut s'amorcer. Autrement dit, c'est une absence de message qui va se révéler significative et boucler l'affaire (la ressemblance avec la logique de boucle de rétroaction négative développée par Le Roux pour cerner la cybernétique apparaît ici dépasser l'analogie). Avec les termes de Lacan :

> « la donnée d'expérience des motions suspendues [...] équivaudrait à un signal par où les sujets se communiqueraient l'un à l'autre, sous une forme déterminée par les conditions de l'épreuve, ce qu'il leur est interdit d'échanger sous une forme intentionnelle[311] ».

C'est de cette suspension, celle de ces « motions », c'est-à-dire quelque chose de moteur différent du verbe, que le sujet décrypte pourtant sa position par rapport aux deux autres et pour l'arbitre universel — le directeur de la prison, assimilable au « grand Autre », en tant que lieu de la loi du code. En soi, la situation est réductible à la production d'un *feedback* négatif (les autres joueurs ne bougent pas) qui délivre un message positif (les joueurs « se hâtent »). C'est d'ailleurs ce point qui fait difficulté au « contradicteur » évoqué par Lacan. Un auditeur, croyant lui démontrer le fourvoiement de son raisonnement, met en fait le doigt sur ce qui fait précisément

[311] Lacan, J. (1966). « Le temps logique… ». *Op. cit.* p.202.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

l'intérêt du dispositif expérimental imaginé : le fait que, d'une absence de message, le sujet puisse en déduire sa propre position :

> « Ainsi, notre contradicteur, pour trop bien voir le cas, restait-il aveugle à ceci que ce n'est pas le départ des autres, mais leur attente, qui détermine le jugement du sujet. Et pour nous réfuter en effet avec quelque hâte, laissait-il lui échapper ce que nous tentons de démontrer ici : la fonction de la hâte en logique[312]. »

Autrement dit :

> « Ce par quoi elles [les motions suspendues] sont signifiantes, est constitué non pas par leur direction, mais par leur temps d'arrêt. [...] C'est pourquoi aussi, tandis qu'un seul signal devrait suffire pour le seul choix qu'impose la première interprétation erronée, deux scansions sont nécessaires pour la vérification des deux laps qu'implique la seconde et seule valable[313]. »

La solution parfaite existe donc sur le papier à la condition de ces deux temps : l'instant de voir que les deux autres portent des disques blancs, puis le temps pour comprendre leur immobilisme, avant que n'advienne le moment de conclure : la seule solution valable est alors que je porte un disque blanc également. L'opération trois fois répétée chez les trois stratèges engendre leur hâte commune vers la sortie. Le temps logique montre que l'être du sujet (ici représenté par l'objet du disque) se manifeste d'une « assertion de certitude anticipée » qui en passe par l'identification des autres à deux reprises (« couleur », puis absence de « motions »). Autrement dit, les places occupées par le sujet — comme objet — se déduisent d'une logique qui vient découper un temps déjà donné d'avance (sur le papier). C'est une mise à l'épreuve expérimentale du libre arbitre qui révèle l'imposture du concept : les places sont déterminées dans le temps pour un sujet réduit à un objet — ou à un message[314].

C'est cette même logique de l'automatisme du symbolique, qui détermine le champ de la parole et du langage, sur laquelle Lacan revient quelques années après dans son

---

[312]Notes de bas de page, *Ibid.* p.203.
[313] *Ibid.* p.203.
[314] Cette équivalence entre objet et message évoque bien sûr le « *medium is the message* » de M. McLuhan, dont A. Saint-Jevin propose une traduction lacanienne : « le sujet est un message » Saint-Jevin, A. (2019). *Op. cit.* p.125. Cette traduction est valable pour le « sujet » du début de l'enseignement de Lacan, mais la définition doit sans doute être reconsidérée pour ce qu'il en est du « parlêtre » où le corps et son nouage à l'être, et non plus au sens, prédominent. Pour cette période seconde de l'enseignement de Lacan, on pourrait proposer la formule : « le parlêtre est un message hors-sens ».

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

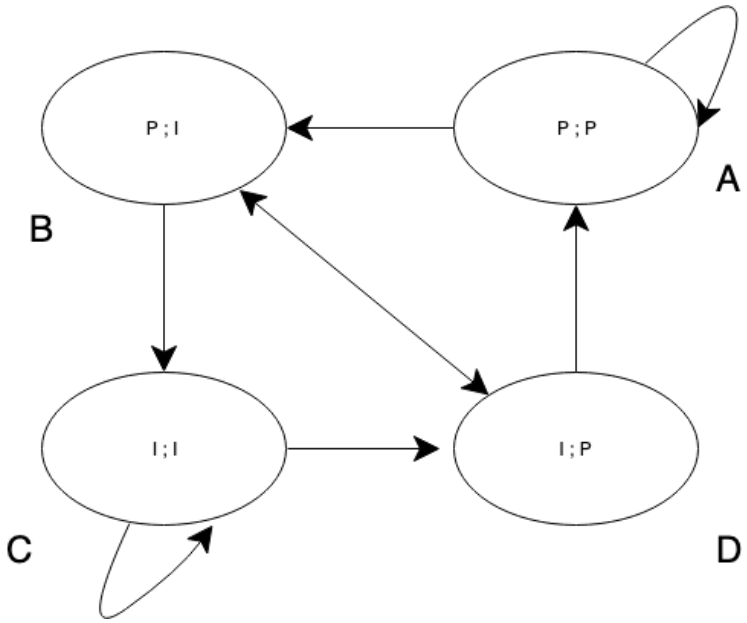
séminaire sur la « Lettre volée ». Nous allons reprendre la logique dépliée dans un sous-texte de ce séminaire : « la parenthèse des parenthèses ».

En mettant en équation le trajet logique de la lettre volée de la nouvelle d' E. A. Poe, Lacan en revient à la mathématisation par les graphes pour éclairer le fonctionnement de « la mémoire inconsciente[315] ». Le problème part de ce jeu de « pair ou impair », qui s'initie du paradoxe résolu par Bernoulli. Celui-ci revient à réduire le jeu à une solution parfaite, au sens de cette « assertion de certitude anticipée » que nous avons dépliée. Ici, c'est la succession des résultats du jeu de « pair ou impair » qui va permettre d'en dessiner la suite par les graphes. C'est toute une structure qu'il s'agit de penser pour ensuite démontrer que les déplacements y sont alors en partie déterminés. Par exemple, admettons que la succession {P (pair) ; P} corresponde à A, que {P ; I (impair)} corresponde à B ; que {I ; I} corresponde à C ; et que { I ; P} corresponde à D. Si les deux premiers lancers m'ont mené à A, et bien ma prochaine direction sera déterminée par le second lancer, P, et le troisième m'emmènera ou sur A ou sur B, mais m'empêche de pouvoir rejoindre C ou D. En d'autres termes, une première expérience qui ne me dit rien du hasard (impossible de savoir le résultat du prochain lancer, P ou I) détermine pourtant la place où je suis, celles où je pourrais logiquement me rendre mais aussi celles qui sont définitivement interdites par la structure. Le graphe suivant[316] illustre les différents trajets possibles en fonction de la succession des lancers.

[315] Miller, J.-A. (2013). « L'Autre sans Autre », Présentation du thème du prochain Congrès de la NLS à Gand (mai 2014), exposé en clôture du XIeCongrès de la NLS, « Le sujet psychotique à l'époque Geek », Athènes, 19 mai 2013. (en ligne : http://www.sectionclinique-rennes.fr/nuevo/wp-content/uploads/2015/08/JAM_L_Autre_sans_Autre_-_etabli_A_Lysy.MK_._-_DEF_-_2.pdf) [page consultée le 20.06.2019].

[316] Dans le schéma de Lacan, la situation est appliquée pour trois issues du jeu de pair ou impair. Cette réduction à deux lancers, qui en simplifie la compréhension logique a été proposée par J.-A. Miller, dans Miller, J.-A. (2018). *L'os d'une cure*. Paris : Navarin. p.33 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Pas plus que les pièces dans notre configuration de lancers, les prisonniers de l'énigme n'avaient le choix de la valeur qui leur était attachée (blanc, noir ; pair, impair). Cependant la succession des pièces, à rencontrer une matrice inscrivant la série de ses résultats, est déterminée par un ordre qui lui préexiste — tout comme la hâte qui s'impose au moment de la résolution de l'énigme des trois prisonniers. Comme le dit Lacan le mécanisme ici décrit

> « pourrait figurer un rudiment du parcours subjectif, en montrant qu'il se fonde dans l'actualité qui a dans son présent le futur antérieur. Que dans l'intervalle de ce passé qu'il est déjà à ce qu'il projette, un trou s'ouvre que constitue un certain *caput mortuum* du signifiant [...] voilà qui suffit à la suspendre à de l'absence, à l'obliger à répéter son contour. La subjectivité à l'origine n'est d'aucun rapport au réel, mais d'une syntaxe qu'y engendre la marque signifiante[317]. »

En d'autres termes, c'est du fait d'être mis en rapport avec une absence du possible (soit : un impossible) que le trajet signifiant de la chaîne se trouve déterminé. Le sujet s'y fait représenter par éclipse — à suivre la définition lacanienne du sujet : ce qui est représenté par un signifiant pour un autre. Ce trajet est déterminé à « répéter [le] contour » de cette absence de possible à l'endroit de ce *caput mortuum*, évocation sur laquelle il nous faut maintenant nous arrêter pour cerner ce qu'elle recouvre.

[317] Lacan, J. (1966). « Le Séminaire sur la lettre volée », *op. cit.* p.50.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

b. La lettre et le reste : *caput mortuum*

Dans son développement sur la lettre volée, Lacan fait état d'un terme qu'il reprend du vocable des alchimistes : le *caput mortuum*. Cette « tête morte » désignait le reste résiduel à l'issue d'une transformation chimique. Dans l'exemple de Lacan, il sert d'analogie avec les possibles qui s'offrent au parcours subjectif et les impossibles qui s'imposent à lui — c'est ce que nous avons développé dans la partie précédente. Lacan parle alors du « *caput mortuum* du signifiant[318] ».

Le signifiant entraîne le sujet qui n'a d'autres substances ou solution pour se représenter que d'en passer par lui pour un autre. Mais de ces trajets logiques, différentiels (le signifiant n'a pour qualité que d'être différent de l'ensemble de tous les autres : c'est ce caractère différentiel déjà identifié par de Saussure[319]), des choix, des éventualités, des « issues » — pour reprendre le terme mathématique désignant la suite logique de l' « événement » — s'imposent comme impossibles. De ce parcours subjectif, de cet ensemble de choix subjectifs (plus ou moins décidés, contraints, forcés, etc.) se déduisent des zones, des places (conjonction d'un espace et d'un temps) auxquelles le sujet ne peut plus prétendre, du fait de la logique même de la structure du signifiant.

Il ne s'agit pas de rabattre ce raisonnement dans la banalité d'un « tout n'est pas possible » ; mais plutôt, avec Lacan, de démontrer que tout possible engendre un reste, une « tête morte ». Cette part de jouissance cédée à l'Autre comme reste rappelle bien sûr la réplique de Lacan à Husserl à propos de l'objet *a* et de la dialectique du désir[320]. Dans la suite de l'opération de séparation de l'Autre, succédant et anticipant sur le rapport aliénant du sujet au signifiant, le sujet emporte dans sa constitution désirante, l'empreinte mutilée d'un bout de corps qui aura jouit. « Empreinte », puisque l'Autre s'est retiré. « Mutilée », puisque le fantasme en aura produit la croyance d'une récupération possible dans les objets — et les corps — du monde. Enfin, « aura jouit », car c'est ce morceau du sujet qui est à conjuguer au « futur antérieur ». Ce dernier est ce temps paradoxal qui permet aussi de montrer, par la grammaire cette fois, comment

---

[318] *Ibid.*
[319] Saussure, F. (2005). *Cours de linguistique générale* [1916]. Paris : Payot. Par exemple le chapitre II « Les entités concrètes de la langue », p.144 et *sq.* : « L'entité linguistique n'est complètement déterminée que lorsqu'elle est délimitée, séparée de tout ce qui l'entoure sur la chaîne phonique. Ce sont ces entités délimitées ou *unités* qui s'opposent dans le mécanisme de la langue. »
[320] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. [1962-1963]. Paris : Seuil. p.119-120.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

la détermination de la suite se fait dans un après-coup logique qui est anticipé par ce sujet de l'inconscient. Le virtuel, entendu comme une réalité imaginaire — qui n'enlève rien à son poids — permet par exemple d'annuler ou de reproduire à l'identique une action. Pour autant, prise dans le signifiant, cette « réalité virtuelle » n'en est pas moins bridée : les actes qui s'y déroulent, même annulés, restent traçables — il n'y a pas de « disparition réelle » de l'action passée. De même, une succession d'opérations restreint le champ des possibles restants. Prenons par exemple un jeu vidéo où l'on vous demande de choisir une classe de personnage avant de jouer. Celle-ci va déterminer les caractéristiques de votre avatar et conséquemment la meilleure stratégie de jeu à adopter.

Le « séminaire sur la lettre volée » est ainsi intitulé en référence à une nouvelle d'Edgar Alan Poe, « *The Purloined Letter* » ainsi traduite. Il s'agit d'une affaire de mœurs, à la cour du Roi, au XIXème siècle à Paris. Dans les appartements royaux a été dérobée une missive qui confère au voleur un pouvoir de pression sur la famille royale. Si rien n'est dit du contenu de la lettre, il paraît vraisemblable que cette dernière révèle quelque encombrante révélation sur les mœurs de la Reine :

> « [Le Préfet de Police de Paris :] j'irai jusqu'à dire que ce papier confère à son détenteur un certain pouvoir dans un certain lieu où ce pouvoir est d'une valeur inappréciable [...] Ce document, révélé à un troisième personnage, dont je tairai le nom, mettrait en question l'honneur d'une personne du plus haut rang ; et voilà ce qui donne au détenteur du document un ascendant sur l'illustre personne dont l'honneur et la sécurité sont ainsi mis en péril[321]. »

Lors de cette inaugurale « scène primitive[322] », le Roi ne voit pas la Reine voir le ministre D. dérober cette lettre compromettante, « oubliée » sur une table. Le ministre D., en revanche, voit bien le désarroi et l'embarras de la Reine face à son larcin dont elle ne peut rien dire, au risque de s'attirer le regard — et les foudres — de « son royal conjoint[323] ». Pour ne pas éveiller quelque curiosité chez ce dernier, le ministre D. aura la délicatesse de déposer, à la place de la lettre volée, une autre lettre. Lacan identifie cette fausse lettre, placée en guise de leurre, à un *reste* qui vient ainsi créer un vide autour de quoi la cour de Madame — le préfet de Police, puis le chevalier Dupin

[321] Poe, E. A. (1965). « La lettre volée » [1844] in *Histoires extraordinaires*, trad. fr. Charles Baudelaire. Paris, Gallimard.
[322] Lacan, J. (1966). « Le Séminaire sur la lettre volée », *op. cit.* p.12.
[323] *Ibid.* p.13

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dépêché pour l'affaire — va se hâter afin de retrouver la véritable lettre ainsi dérobée. Cette lettre qui reste à la fin du larcin est bien un équivalent de ce *caput mortuum* de l'alchimiste : elle ne sert à rien (la Reine peut la chiffonner et la jeter), mais elle atteste que la catalyse a bien eu lieu (en quoi elle *reste* indispensable à l'opération, puisqu'elle permet de soutenir la duperie faite au Roi — et la fidélité de la Reine) :

> « Un *reste* qu'aucun analyste ne négligera, dressé qu'il est à retenir tout ce qui est du signifiant sans pour autant savoir toujours qu'en faire : la lettre, laissée pour compte par le ministre, et que la main de la Reine peut maintenant rouler en boule[324]. »

Ce qui va intéresser Lacan — et l'objet de notre étude — est qu'alors, depuis cette scène, « tout se déroule comme dans une horloge[325] », c'est-à-dire que l'histoire va suivre un automatisme symbolique, tel l'apologue des trois prisonniers. Dès la scène d'exposition — après tout, la nouvelle dans son récit tient du drame — le lecteur est averti : l'affaire est « bizarre » et « simple » à la fois, redoublant cet effet d'étrangeté. Si Lacan relève cette traduction difficile — parmi d'autres — de Charles Baudelaire, il ne rapproche pas directement l'expression originale de Poe « *odd and simple* » de l'impression d'inquiétante familiarité freudienne. Pourtant, le fait que l'histoire du vol fasse se rejoindre le « bizarre » au « simple » amène Lacan à proposer le terme de « singulier[326] ».

Si l'histoire paraît au préfet lui-même « *odd and simple* » car à la fois déjà solutionnée (puisque le volé connaît son voleur) mais du même coup insoluble (puisque la lettre est introuvable) c'est que, bien qu'on ait cherché la lettre *partout*, on ne la retrouve *nulle part*. Lacan appose ainsi ces deux termes pour montrer que c'est cet apparent paradoxe qui soutient le trajet de la lettre et son existence comme lettre volée, ou détournée[327]. Le *caput mortuum* permet que la lettre transite, et « arrive toujours à destination[328] », bien qu'elle puisse rester « en souffrance » ou être détournée. Il lui confère du même coup cette « singularité », au sens du signifiant, que traduit le « *odd and simple* » de Poe. Lacan reconsidérera plus tard dans son enseignement le concept de « la lettre », dans le lien du signifiant à l'écriture et au corps, comme trait d'union

[324] *Ibid.*
[325] *Ibid.*
[326] *Ibid.* p.23-24.
[327] *Ibid.*
[328] *Ibid.* p.41.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

entre le signifiant et l'objet[329]. Mais, dès l'ouverture des *Écrits* de 1966, avec ce séminaire sur la nouvelle de Poe, il insiste sur une certaine unicité de la lettre, confondue encore avec le signifiant entendu comme matière — qui lui vaudra plus tard le néologisme de « motérialisme[330] » :

> « Mais pour la lettre, qu'on la prenne au sens de l'élément typographique, de l'épître ou de ce qui fait le lettré, on dira que ce qu'on dit est à entendre *à la lettre*, qu'il vous attend chez le vaguemestre *une* lettre, voire que vous avez *des lettres*, — jamais qu'il n'y ait nulle part *de la lettre*, à quelque titre qu'elle vous concerne, fût-ce à désigner du courrier en retard.
>
> C'est que le signifiant est unité d'être unique, n'étant de par sa nature symbole que d'une absence. Et c'est ainsi qu'on ne peut dire de la lettre volée qu'il faille qu'à l'instar des autres objets, elle soit *ou* ne soit pas quelque part, mais bien qu'à leur différence, elle sera *et* ne sera pas là où elle est, où qu'elle aille[331]. »

Ainsi, quelque chose dans le réseau du symbolique lui-même, tel que Lacan le réduit ici au pouvoir du signifiant, manque ou reste ailleurs, sur un autre plan, une autre scène. C'est depuis cette faille que le parlêtre se trouve sujet du langage, c'est-à-dire d'en être le jouet comme de pouvoir en jouer. Cet objet-lettre qui reste ailleurs « où qu'elle aille » permet de faire fonctionner le signifiant et son automatisme symbolique. Cette composition hétérogène de la chaîne signifiante indique un pas de côté par rapport à l'idéal de la communication dont le langage serait pur instrument :

> « Le signifiant n'est pas fonctionnel. Et aussi bien la mobilisation du joli monde dont nous suivons ici les ébats, n'aurait pas de sens, si la lettre, elle, se contentait d'en avoir un. Car ce ne serait pas une façon très adéquate de le garder secret que d'en faire part à une escouade de poulets[332]. »

Interrogeons-nous sur ce paradoxe qui fait la lettre introuvable et le succès de Dupin, dont le talent à résoudre les énigmes s'explique par le fait qu'il ne s'arrête pas à la forme de la pièce recherchée, mais va au-delà. Ainsi, si la brigade policière ne parvient à mettre la main sur l'objet — nonobstant une obstination certaine et royalement

---

[329] Lacan, J. (2007). *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*. [1971]. Paris : Seuil. et Lacan, J. (2001). « Lituraterre » [1971]. *In Autres Écrits*. Paris : Seuil.
[330] Lacan, J. (2017). « Jacques Lacan Conférence à Genève sur le symptôme » [4 octobre 1975]. In *La Cause Du Désir*, 95(1), 7-24. doi:10.3917/lcdd.095.0007. p.13.
[331] Lacan, J. (1966). « Le Séminaire sur la lettre volée », *op. cit.* p.24.
[332] *Ibid.* p.26.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

diligentée qui les a poussée plusieurs nuits de suite, en l'absence du locataire, à investir les appartements ministériels jusqu'aux caves — c'est que :

> « les chercheurs ont une notion du réel tellement immuable qu'ils ne remarquent pas que leur recherche va à le transformer en son objet. […] leur imbécillité n'est pas d'espèce individuelle, ni corporative, elle est de source subjective. C'est l'imbécillité réaliste qui ne s'arrête pas à se dire que rien, si loin qu'une main vienne à l'enfoncer dans les entrailles du monde, n'y sera jamais caché n'est jamais que *ce qui manque à sa place*, comme s'exprime la fiche de recherche d'un volume quand il est égaré dans la bibliothèque. Et celui-ci serait-il en effet sur le rayon ou sur la case d'à côté qu'il y serait caché, si visible qu'il y paraisse. C'est qu'on ne peut dire *à la lettre* que ceci manque à sa place, que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique. […] Et comment en effet, pour revenir à nos policiers, auraient-ils pu saisir la lettre, ceux qui l'ont prise à la place où elle était cachée ? Dans ce qu'ils tournaient entre leurs doigts, que tenaient-ils d'autre que ce qui *ne répondait pas* au signalement qu'ils en avaient ? *A letter, a litter*, une lettre, une ordure[333]. »

Relevons de ce passage trois notions qui vont nous servir de pierres de touche pour la suite de notre commentaire de ce séminaire sur la lettre détournée. La dynamique de l'identification vient y prendre le relais symbolique d'un écho imaginaire où toujours échoue la forme à résoudre les énigmes du signifiant.

La première notion est quelque peu annexe au propos et pourtant tout à fait au centre de ce travail, puisqu'elle concerne « l'imbécillité du chercheur » en tant qu'il ne voit pas que d'étudier son objet — nécessairement par le signifiant — il en modifie les contours. Il emporte dans son travail de recherche — comparable ici aux besogneux policiers — le réel « collé sous sa semelle[334] » sans rien ne pouvoir en saisir, du fait même de le rechercher. Si le signifiant se déplace, et avec lui celui qui s'en fait le sujet, c'est au prix d'un *caput mortuum* qui réside derrière la transformation symbolique opérée.

Le deuxième point en est en quelque sorte l'adjuvant : l'énigme se déroule sur un plan en avant, accessible à ces chercheurs comme le spectateur du prestidigitateur — image que Lacan utilise également pour faire valoir ce pouvoir du signifiant à déterminer l'image : le signifiant *floue*, par l'image, le sujet. C'est de manquer à sa place qui fait de

[333] *Ibid.* p.24-25.
[334] *Ibid.* p.25.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

la lettre un objet *singulier* pour la personne de la Reine. Si cette dernière se hâte de prévenir la Police, c'est que la lettre témoigne de sa division subjective par le reste qu'elle incarne :

> « il *reste* [nous soulignons] que cette lettre est le symbole d'un pacte, et que, même si sa destinataire n'assume pas ce pacte, l'existence de la lettre la situe dans une chaîne symbolique étrangère à celle qui constitue sa foi[335]. »

Enfin, la troisième remarque va nous introduire directement à la partie suivante autour de la question de l'identification. Soulignons à cette fin cette prime référence à Joyce de Lacan — anticipant de près de vingt ans sur le séminaire consacré à l'écrivain irlandais — où la lettre, comme reste, est comparée au déchet dans son équivoque anglaise : *a letter, a litter*. Ici l'énigme est résolue par Dupin, qui n'est pas une dupe, d'avoir su ne pas confondre la forme et l'objet. La lettre dans l'affaire de cette Reine prise en étau par ces deux réseaux signifiants — l'officiel et l'officieux — n'est pas seulement composée « de la lettre » (comme l'indique Lacan, *piece of letters* n'existe pas matériellement, et pour cause : la lettre est une unité de forme). « La lettre détournée » ne forme pas « de la lettre », elle n'y ressemble pas — d'où les policiers bredouilles. La lettre est un déchet, qui d'être déplacée, va arriver tout de même à son destinataire ; et pas sans causer, nous l'avons vu, nombre d'affairements.

c. L'identification comme régulation

Dans le texte sur le temps logique comme dans le séminaire sur la lettre volée, on retrouve la dimension développée dans le stade du miroir, d'une régulation par un fonctionnement symbolique de la relation imaginaire.

Avec l'apologue des trois prisonniers, la relation imaginaire se régule par l'identification du sujet à l'objet qui lui correspond (la couleur du disque). Ce procès d'identification vient résoudre l'engluement imaginaire de l'indistinction de la forme. C'est ce que Lacan reprend avec le pronom impersonnel[336] présent dans l'expression

---

[335] *Ibid.* p.28.

[336] Lacan reviendra par ailleurs sur cette question des « impersonnels », notamment avec les termes explétifs. Il reprendra à son compte le débat des grammairiens et des linguistes pour y introduire la question de l'énonciation par laquelle le sujet parvient à se représenter sous différentes chaînes signifiantes — comme l'illustre la Reine dans la lettre volée.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

du problème général « l'on sait que ». En reprenant un vers de La Fontaine[337], il formule que le sujet, dans ce moment où il n'a pas d'autres choix que de rester suspendu à l'image de l'autre pour anticiper sur la sienne propre « peut être aussi bien dieu, table ou cuvette[338] ». La fable de La Fontaine relate en effet l'expérience d'un sculpteur face à un bloc de marbre. Ce dernier contient virtuellement en lui toutes les formes avant que l'artisan ne démarre son office — et circonscrive peu à peu le champ des possibles formes issues du bloc de pierre.

Revenons à la nouvelle de Poe pour indiquer l'endroit où également se conjoignent l'advenue d'un automatisme (engendré par l'ordre symbolique de la chaîne signifiante) et l'identification (qui vient modifier les places occupées par chacun des protagonistes et rebattre les cartes de l'énigme). Lacan va en effet relever l'analogie entre la scène du vol de la lettre chez la Reine par D. et le vol de la lettre chez le ministre par Dupin. Les deux mettent en jeu une même triangulation dont l'ordre logique détourne la lettre — jusqu'à sa propriétaire comme le veut la conclusion du texte que nous avons rappelée, qu'une lettre arrive toujours à destination.

Si Dupin, contrairement à l'escouade de police, parvient à mettre la main sur la lettre, ce n'est pas grâce à des aptitudes mystiques de divination. Mais, bien plutôt, à ce qui fait le leurre de la psychologie de s'affirmer comme une science des places vides engendrées par la chaîne signifiante et l'ordre symbolique qu'elle dispose. Lacan le démontre avec le jeu de pair et impair que nous avons présenté en introduction. Il le reprend d'un passage de la nouvelle de Poe, où l'on nous explique qu'un écolier avait développé un talent certain à ce jeu que seul le hasard pourtant semblerait pouvoir expliquer. Le garçon expliquait ainsi son don :

> « Quand je veux savoir jusqu'à quel point quelqu'un est circonspect ou stupide, jusqu'à quel point il est bon ou méchant, ou quelles sont actuellement ses pensées, je compose mon visage d'après le sien, et j'attends alors pour savoir quels pensers ou quels sentiments naîtront dans mon esprit ou dans mon cœur, comme pour s'appareiller et correspondre avec ma physionomie[339] »

Ce qui va retenir notre attention, c'est bien que ces « pensers » se muent finalement en

[337] La Fontaine, J. de (1678). « Le Statuaire et la statue de Jupiter ». En ligne : http://www.la-fontaine-ch-thierry.net/statuaire.htm [page consultée le 20.08.2019].
[338] Lacan, J. (1966). « Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée ». *Op. cit.* p.208.
[339] Poe, E. A. (1965). « La lettre volée ». *Op. cit.* p.99.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

une identification imaginaire, en miroir — puisqu'on nous parle des traits d'un visage. Cette notion, que le temps logique impliqué dans tout acte conclusif d'un sujet prend son départ d'une relation imaginaire par l'identification, ne cessera de guider Lacan dans ses développements à propos de l'acte analytique et de la direction de la cure. Sur ces points, nous renvoyons aux développements du séminaire sur *L'acte analytique* et la reprise du cogito cartésien[340]. Lacan y développe une formule d'allure paradoxale mais à nouveau établie sur la logique qui veut que le sujet « est » là où il ne « pense pas », et qu'il « pense » là où il ne peut « être ». Ici le mentaliste pense moins qu'il ne se fait être l'image de son partenaire de jeu. Ainsi, si le joueur en face paraît être un rustre le garçon jouera l'inverse de sa prime réponse (il change sa prédiction) ; s'il paraît plus habile, il jouera le contraire (il redonne la même réponse). Dans les deux cas, l'enfant se dit assuré de gagner par cette technique. C'est ce à quoi veut nous faire croire Poe en faisant reposer sur ce talent œdipien de déchiffreur d'énigme le succès — qui sera largement rétribué pour solder la dette — du chevalier Dupin :

> « Mais plus je réfléchissais à l'audacieux, au distinctif et brillant esprit de D., [...] plus je me sentais convaincu que le ministre, pour cacher sa lettre, avait eu recours à l'expédient le plus ingénieux du monde, le plus large, qui était de ne pas même essayer de la cacher [...] il était clair pour moi que la lettre avait été retournée comme un gant, repliée et recachetée[341] »

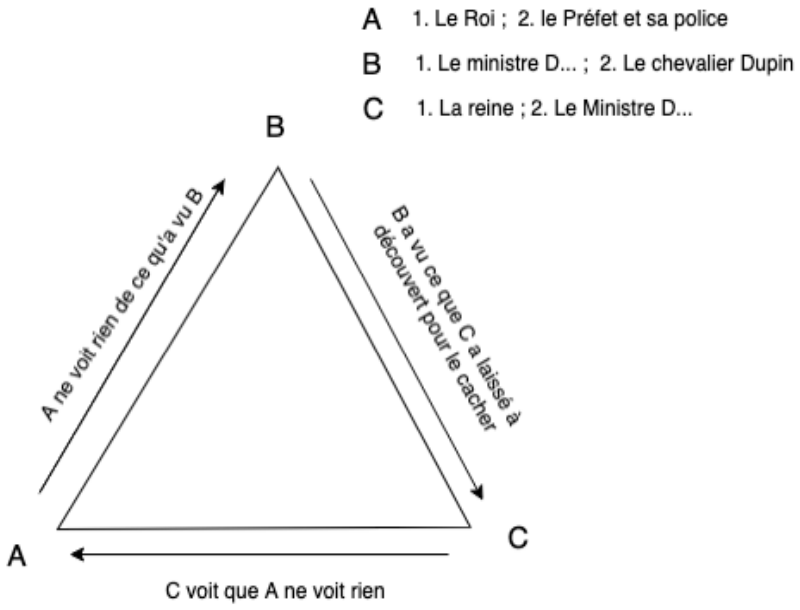
Contrairement au garçon joueur et à l'explication du chevalier Dupin donnée par Poe, Lacan soutient que c'est bien plus ce rapport d'analogie en termes d'identification symbolique (et non de relations imaginaires en miroir) qui explique la résolution de l'énigme. Certes, Dupin ne s'est pas arrêté à la forme de la lettre, puisqu'il y a décelé, sous les oripeaux du déchet, l'agalma de l'objet qui manquait à la Reine. L'explication logique ressort davantage d'une identification de Dupin à la position de la Reine (dans laquelle est désormais le ministre D., en possession de la lettre), bien plus qu'une compréhension psychologique du fonctionnement mental de D. L'explication « psychologique » donnée par Dupin lui-même en son *insight* en constitue une autre orientation de lecture certes possible, mais moins pertinente. Cette dernière ne rend pas compte du fait qu'aucun des policiers n'ait pu la trouver, ou encore, que la Reine elle-même ait pu charger toute une escouade de partir à la recherche de son secret vital.

---

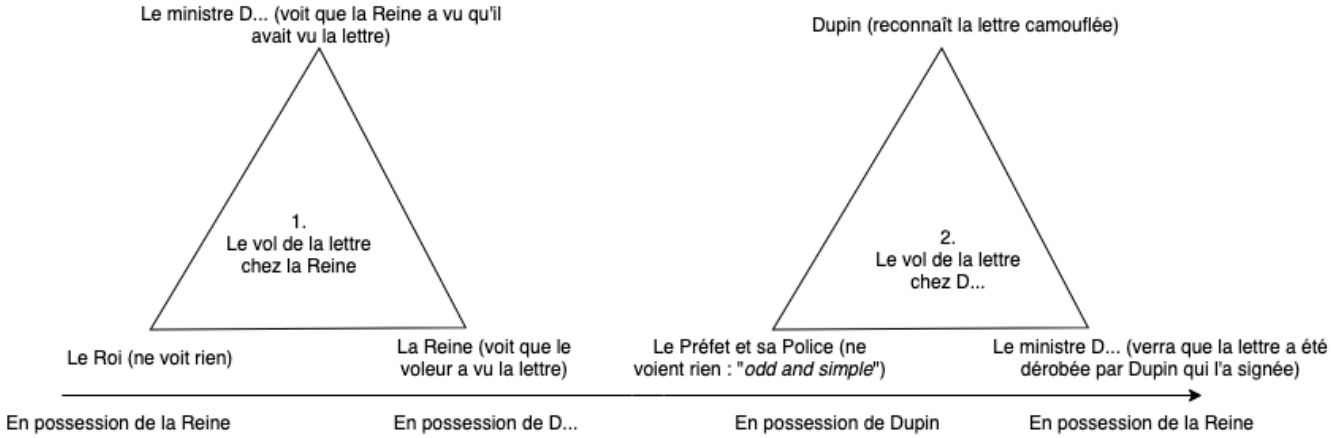
[340] *Cf. infra*, p.442 et *sq.*
[341] *Ibid.* p.104-106.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

De plus, du début à la fin de la nouvelle, le ministre D. ne change pas de place : il est positionné en exception comme logiquement tout homme que l'on dit « capable de tout ». À suivre la nouvelle de Poe à la lettre, on peut ainsi retracer le parcours de la missive détournée comme suit, en y positionnant les protagonistes des deux scènes décrites :



Les deux scènes rejouent le même triangle intersubjectif (où « l'inter » se garantit de la présence d'un troisième d'où vient se déterminer la loi du symbolique) :



Le parcours de la lettre détournée

La lettre, de se déplacer, d'être détournée de son trajet par les mains qui s'en saisissent (c'est la série qui part de la Reine, pour retourner entre ces mains, en étant passée par celles du ministre D., puis du chevalier Dupin), redistribue les places des protagonistes. C'est elle — son absence — qui ordonne l'occupation de ces places vides qui l'entourent.

C'est précisément ce pouvoir de la lettre, qui déjà est lisible dans la nouvelle de Poe, d'engendrer une certaine coalescence entre l'objet et le signifiant, qui va nous intéresser pour saisir le fonctionnement dont sont issues les « machines-à penser-comme-les-hommes[342] »— nomination qui consonne avec l'expression de S. Jobs, pour qui l'ordinateur était une « bicyclette pour l'esprit[343] ». Pour autant, demeure un écart entre ces deux propositions : là où la bicyclette fait miroiter un appareillage sans reste, un rapport syntone entre l'homme et la machine, il est clair que la machine-à-penser se définit pour Lacan de penser toute seule. Elle est une bicyclette qui roule toute seule, débarrassée de son cycliste — à qui il reste, à la rigueur, de pouvoir courir après.

Cet écart entre la conception de l'ingénieur et la conception du psychanalyste — si tant est qu'on puisse ainsi les réduire l'un et l'autre — est celui relevé par Freud par la proposition même de cet inconscient. Ce dernier est cet appareil qui se dessine en creux dans les usages que fait un sujet de la parole. Ainsi la machine se laisse attraper par le langage — d'où cette impression cycliste qui viendrait à d'aucuns — sans pour autant jamais pouvoir s'y réduire, du fait de pouvoir intervenir, dans ses déplacements, sur l'ordre des places. Ce geste freudien inaugural, Lacan le rappelle explicitement dans son texte sur la nouvelle de Poe :

> « Si ce que Freud a découvert et redécouvre dans un abrupt toujours accru, a un sens, c'est que le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus, dans leurs aveuglements, dans leur succès et dans leur sort, nonobstant leurs dons innés et leur acquis social, sans égard pour le caractère ou le sexe, et que bon gré mal gré suivra le train du signifiant comme armes et bagages, tout ce qui est du donné psychologique. […] Notre apologue est fait pour montrer que c'est la lettre et son détour qui régit leurs entrées et leurs rôles [aux personnages dans la ronde de la Reine]. Qu'elle soit en souffrance, c'est eux qui vont en pâtir. À passer sous son ombre, ils deviennent son reflet. A tomber en possession de la lettre, — admirable ambiguïté du langage, — c'est son sens qui les possède[344]. »

Cette citation donne particulièrement bien à entendre comment la lettre, prise dans un réseau machinique de signifiants, vient à pouvoir posséder son propriétaire. Elle détermine par conséquent sa position dans une certaine structure qu'il va s'agir

[342] Lacan, J. (1966). « Le Séminaire sur la lettre volée ». *Op. cit.* p.29.
[343] Steve Jobs, cité par Stéphane Vial in Vial, S. (2013). *Op. cit.* p.78.
[344] Lacan, J. (1966). « Le Séminaire sur la lettre volée ». *Op. cit.* p.30.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

maintenant de préciser.

Car la référence à Freud de Lacan dans ce séminaire sur la lettre volée tient à une série de paradoxes cliniques qu'il rappelle dans son texte explicitement. Ils ont pour point commun d'obéir à une sorte de compulsion de répétition (Lacan liste : « les rêves de la névrose traumatique ou la réaction thérapeutique négative[345] »). Finalement, avec ce développement autour des textes du temps logique et de la lettre volée, une première conclusion serait de dire que la cause de cet automatisme de répétition — terme par lequel Lacan traduit la *Wiederholungszwang* freudienne — tient à la lettre du signifiant. Celle-ci révèle un trou « réel », dont le *caput mortuum* de l'alchimiste est un avatar. Le signifiant vient ensuite le recouvrir, le réguler, et organiser l'échange autour. Cette régulation s'effectue par le truchement d'une identification qui se soutient d'une loi symbolique :

> « Nous ne dirons pas cependant que la voie de l'identification imaginaire à l'adversaire à l'instant de chacun des coups, soit une voie d'avance condamnée ; nous dirons qu'elle exclut le procès proprement symbolique qui apparaît dès que cette identification se fait *non pas à l'adversaire, mais à son raisonnement qu'elle articule* [nous soulignons][346]. »

Reprenons l'anecdote de Poe à propos du garçon qui joue à pair et impair : c'est parce qu'il peut jouer son premier coup sans l'embarras d'un échec — c'est le premier tour « pour voir » — et que l'événement n'a que deux issues (pair, impair), que sa stratégie peut être articulée. Autrement dit, c'est parce que les places (pair ou impair ; gagné ou perdu) et leur ordre (le premier tour pour « voir ») sont prises dans une matrice symbolique que l'identification imaginaire (l'adversaire est habile ou idiot) peut trouver à s'inscrire dans une véritable stratégie symbolique (je joue le contraire ; je joue la même chose).

Pour Lacan cette prise du symbolique sur la relation imaginaire au semblable est à la fois ce qui est à la racine du « fait humain » — à croire qu'il soit — mais aussi ce que Freud dans sa conceptualisation de l'inconscient, comme machine liée à la parole (Lacan proposera le néologisme « d'apparolée[347] »), avait dégagé. La révolution

---

345 *Ibid.* p.45.
346 *Ibid.* p.59.
347 Lacan, J. (2001). « Préface à une thèse » [1969]. *In Autres Écrits*. Paris : Seuil. p.398. *Cf.* également le commentaire de J.-A. Miller : Miller, J.-A. (1996). « Le monologue de l'apparole ». *La Cause Freudienne*. n°34. Octobre 1996.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

freudienne tient alors :

> « à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition, *Wiederholungszwang*, prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'ex-sistence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du symbolique[348]. »

C'est ce poids de l'œuvre freudienne, autour de la compulsion de répétition, de l'au-delà du principe de plaisir ou de la pulsion de mort si savamment oblitérés de la transmission qui s'en fit alors au sein de l'*International Psychoanalytic Association*, que Lacan, dans ses textes du milieu du siècle, chercha à rappeler à la mémoire des analystes.

[348] Lacan, J. (1966). « Le Séminaire sur la lettre volée ». *Op. cit.* p.11.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

3. Une logique de portes

Les emprunts de Lacan à la logique sont nombreux et parcourent son enseignement. Jusque dans les années soixante-dix, il s'agit pour lui de chasser les mirages imaginaires qui émanent de la parole pour la recentrer, dans la *praxis* de l'analyse, sur ce qui fait son articulation — et donc sa logique. Sa seule et unique conférence — si l'on exclut une participation au séminaire de C. Lévi-Strauss[349] — consacrée explicitement aux liens entre psychanalyse et cybernétique suit cette orientation, puisqu'elle porte en sous-titre « Ou de la nature du langage ». Cette expression est ainsi une réponse à toute articulation possible entre « psychanalyse et cybernétique » (qui en est le titre) selon la façon dont Lacan considérait l'une et l'autre. Nous allons développer le propos de cette conférence pour faire entendre le lien tout à fait *odd and simple* qu'entretiennent ces machines cybernétiques avec le langage et la parole.

Nous avons indiqué, selon l'étude de R. Le Roux, que chez Lacan la cybernétique trouvait une signification réduite, bien qu'assez proche de la définition générale que le chercheur en propose (une science du *feedback* à rétroaction négative). Lacan, en effet, fait équivaloir la cybernétique à une de ses productions techniques, la machine universelle de Turing. Cette proposition mathématique est une machine qui peut s'écrire : la machine de Turing est une machine de papier. C'est là la brèche ouverte par la science cybernétique. Cette machine cybernétique se fait le support et le relais de l'autonomie du symbolique, d'avoir des effets dans le réel sans que l'intervention humaine y soit auparavant convoquée — d'où les débats sans fin aujourd'hui pour maîtriser, réduire le pouvoir décisionnaire et contrôler les machines algorithmiques[350].

Lacan place cette rupture technique à l'endroit de l'invention de la première « montre rigoureuse[351] », qui vient démontrer que la machine peut appareiller le symbolique et l'inscrire dans le réel d'un fonctionnement automatisé. C'est le procès des « sciences

---

[349] Malheureusement, le texte de cette conférence ne nous est pas parvenu Cette intervention de Lacan au séminaire interdisciplinaire de C. Lévi-Strauss est répertoriée par R. Le Roux, mais introuvable dans les index web des textes (publiés et inédits) de Lacan. Le Roux, R. (2019). *Op. cit.* p.515. Mentionné également in Le Roux, R. (2013). « Structuralisme(s) et cybernétique(s). Lévi-Strauss, Lacan et les mathématiciens. » in *Dossiers d'HEL, SHESL, 2013, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée*, 3, pp.1-30. Accessible en ligne : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01311984/document [page consultée le 20.07.2019].

[350] Espoir vain (mais nécessaire) que l'humain ne soit pas « *out of the loop* » [« en dehors de la boucle », sous-entendu de la « boucle de décision »].

[351] Créée par Christian Huygens, en 1659.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

exactes », qui sont à distinguer des « sciences de la conjoncture », ainsi qu'il propose de rebaptiser lesdites « sciences humaines » (ailleurs, Lacan plaisante en affirmant qu'il n'y a pas de sciences humaines comme on dit qu'il n'y a pas de petites économies[352] : déconnecter la science de l'humain paraît en effet au moins idéaliste et au pire assez dangereux). Les sciences exactes font entrer l'être humain dans un « univers de la précision », dit Lacan en citant Alexandre Koyré :

> « L'homme d'avant les sciences exactes pensait bien, comme nous, que le réel, c'est ce qu'on retrouve à point nommé. Toujours à la même heure de la nuit on retrouvera telle étoile sur tel méridien, elle reviendra là, elle est bien toujours là, c'est toujours la même. Ce n'est pas pour rien que je prends le repère céleste avant le repère terrestre, car à la vérité on a fait la carte du ciel avant de faire la carte du globe[353]. »

La faille se situe alors à l'endroit de l'intention. Dans la pensée animiste — que l'on retrouve dans la pensée magique de l'obsédé — c'est le sujet du signifiant qui vient garantir le réel, là où « l'univers de la précision » vient démontrer des lois sans intentions. C'est-à-dire à la fois que le hasard parfait est traductible dans une loi des chances équivalentes (pile ou face, pair ou impair : c'est une probabilité de 0,5 pour chaque issue) mais aussi, conséquemment, que la garantie de ces lois pouvait être extraite symboliquement, comme un signifiant qui touche au réel :

> « L'homme pensait qu'il y avait des places qui se conservaient, mais il croyait aussi que son action avait à faire avec la conservation de cet ordre. L'homme a eu pendant longtemps l'idée que ses rites, ses cérémonies — l'empereur ouvrant le sillon du printemps, les danses du printemps, garantissant la fécondité de la nature —, ses actions ordonnées et significatives — actions au véritable sens, celui d'une parole —, étaient indispensables au maintien des choses en leur place[354]. »

Mais l'univers de la précision n'est pas encore celui de l'exactitude, dont la conséquence, presque réjouissante, est qu' « il n'est pas sûr que la nature réponde à tous les rendez-vous[355] », soit que la précision laisse encore à désirer. On peut alors se

---

[352] « Il n'y a pas de sciences de l'homme, à entendre de même qu'il n'y a pas de petites économies. » Lacan, J. (1966). « La science et la vérité » [1965]. *Écrits*, *op. cit.* p.859.
[353] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II. Op. cit.* p.342.
[354] *Ibid.* Notons que les actuels « comités d'éthique » et autres conseils devant statuer sur l'usage des algorithmes ne dérogent pas à cette tradition d'un nécessaire recours à la parole, à la discussion, à l'échange, pour accompagner l'œuvre automatisée de la machine avec laquelle l'être humain a à faire.
[355] *Ibid.* p.343.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

demander : de quoi l'exactitude est-elle le nom ? Lacan donne une piste de réponse dans cette conférence :

> « [l'exactitude] est faite de quelque chose que nous avons fait descendre dans cette pendule et dans cette montre [la montre rigoureuse de Huygens], à savoir un certain facteur emprunté à un certain temps naturel — le facteur *g*[356]. »

La gravitation — le facteur *g* — a donc permis d'établir une loi qui fait se rencontrer la dimension d'un certain réel et d'un ordre symbolique qui s'établit par cette règle dégagée — jusqu'à présent et garantie seulement par la non-advenue de la preuve du contraire. Avec le facteur *g*, la nature est bien à l'heure de la montre rigoureuse.

Pour Lacan, la machine est ce qui permet d'être à l'heure de cette « nature », d'anticiper les rendez-vous, de les inscrire dans un calendrier. L'exactitude est alors un calcul des probabilités des rencontres, ces dernières ouvrant à la question de la vérité, qui sera à différencier du malentendu qu'elle cause nécessairement. Aussi pour Lacan, le triangle arithmétique, dont Pascal a écrit un traité en 1654, est « cette première machine[357] » qui pense le calcul et les chances d'advenue de la rencontre. Si les sciences exactes calculent les lieux et les places des rendez-vous avec la nature, la dimension de la vérité — ce qui va se dégager et advenir lors de cette rencontre — c'est la conjecture, en tant qu'elle est proprement humaine. La vérité a à voir avec la conjecture et ressort de ce fait signifiant, en tant qu'il est pour le parlêtre lié au corps et à l'Autre.

> « qu'est-ce que le hasard de l'inconscient, que l'homme a en quelque sorte derrière lui ? Dans le jeu de hasard sans doute il va éprouver sa chance, mais aussi il va y lire son sort. Il a l'idée que quelque chose s'y révèle, qui est de lui, et, dirais-je, d'autant plus qu'il n'a personne en face de lui[358]. »

On retrouve dans cette citation la dimension d'anticipation rétroactive du sujet, effet du langage. Quelque chose qui se passe dans la structure permet de déterminer après-coup un antécédent qui aura participé de la détermination de l'événement. On a déjà illustré cette dimension avec la hâte qui suit le moment de conclure dans l'apologue des trois prisonniers, les jeux de regards dans la lettre volée, ou la théorie de l'esprit *home-made* réalisée par le garçon prodige du jeu de pair ou impair. Mais alors, quelle

---

[356] *Ibid.*
[357] *Ibid.* p.344-5.
[358] *Ibid.* p.345.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

nouvelle donne entraînent ces machines rigoureuses dans les rendez-vous que le sujet entretient avec le réel ? La réponse de Lacan détonne : la nouveauté, c'est que ces machines sont autonomes et ce, grâce à un curieux objet, la porte :

> « La nouveauté, c'est qu'on leur a permis de voler de leurs propres ailes [à ces nouvelles machines]. Et ce, grâce à un appareil simple, commun, à la portée de vos poignets, un appareil où il suffit d'appuyer sur la poignée — une porte[359]. »

Deux thèses se trouvent ramassées dans cette courte citation, qui vient orienter la manière dont la psychanalyse peut se saisir du problème des machines autonomes dans le traitement de ce que pour l'instant on appellera encore « information ».

La première est que le trait différentiel et caractéristique de ces machines cybernétiques est qu'elles surpassent l'automate. Ce dépassement tient en ce que ces dernières ne font pas que répéter un programme mécanique — comme les pianos mécaniques et autres orgues de Barbarie peuvent « jouer » un air enregistré *via* un jeu de cartes perforées — mais qu'elles « improvisent ». Plus précisément, cette improvisation tient à ce que des comportements non-écrits dans le programme s'observent pourtant à la mise en œuvre dudit programme.

La seconde thèse, qui va nous arrêter pour lors, est que cette nouvelle catégorie d'autonomie est due à cette pratique, là encore liée au poignet (pensons à la montre), de la porte. En fait, par ce terme de « porte », Lacan fait écho au système binaire qui vient coder le langage-machine, et ne dispose que de deux positions, 0 ou 1 : fermé ou ouvert. La porte est l'image de la réduction du caractère différentiel du signifiant. La porte, en-deçà de ce que l'on peut écrire dessus (nous avons déjà évoqué la « ségrégation urinaire[360] ») a deux positions : ou bien elle est ouverte, ou bien elle est fermée. Ce qui intéresse la cybernétique n'est bien sûr pas l'objet porte mais ce battement.

L'expérience du « démon de Maxwell » a montré qu'en physique des particules pouvait se poser un certain nombre de problèmes (démoniaques) qui attestent de la capacité de la porte d'être un support à la pensée. Dans le cas du problème de Maxwell, il s'agit en effet de démontrer que le fonctionnement d'une simple porte peut annihiler le second principe de la thermodynamique, pourtant vérifié empiriquement.

---

[359] *Ibid.* p.346.
[360] *Cf. infra*,p.147.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

L'expérience de pensée proposée par le physicien est que deux environnements constitués d'un même gaz se trouvent séparés par une porte. Le démon commande son ouverture et « trie » les particules de façon à diminuer l'entropie. Ainsi on peut, dans cette configuration, fabriquer du « froid » (en laissant passer les particules les plus lentes du compartiment B au compartiment A) avec du « chaud » (ou en tous cas, du plus « chaud » que le « froid » ainsi produit par cet échange réglé de particules). La levée du paradoxe s'effectue à prendre en compte la « vie intérieure » du démon soit, précisément, l'énergie utilisée par celui-ci qui peut se réduire à l'exercice de son regard en tant qu'il effectue ce « traitement de l'information ». Si la porte laisse ainsi passer les molécules, son fonctionnement traduit aussi l'intention de ce démon juché dessus. Pour le dire avec le *Witz* proposé par Lacan dans cette conférence « psychanalyse et cybernétique », la porte n'est pas un objet intéressant parce qu'elle produirait des courants d'air — sinon nous l'emmènerions avec nous dans le désert pour nous rafraîchir en la laissant ouverte[361]. Mais c'est sa possible alternance ouverte/fermée qui vient produire ce type de phénomène à partir d'une présence qui lui est contingente : l'air qui produit les courants, à condition que les portes soient ouvertes — ou le démon des particules de Maxwell, à condition qu'on le dote d'une certaine intention.

En quoi alors une porte permet-elle à la machine de penser comme les humains, ainsi que le dit Lacan ? En fait, il s'agit moins de la pensée, à proprement parler, qui nécessite une « étendue » en contrepoint, pour reprendre l'opposition cartésienne, ou un corps vivant, jouissant, pour le dire en termes analytiques :

> « On sait bien qu'elle ne pense pas, cette machine. C'est nous qui l'avons faite, et elle pense ce qu'on lui a dit de penser. Mais si la machine ne pense pas, il est clair que nous-mêmes ne pensons pas non plus au moment où nous faisons une opération. Nous suivons exactement les mêmes mécanismes que la machine. […] Par la cybernétique, le symbole s'incarne dans un appareil — avec lequel il ne se confond pas, l'appareil n'étant que son support[362]. »

Ainsi, Lacan expédie la question de « l'humanité » de la machine, au sens d'une autonomie vis-à-vis de la pensée : la machine, elle pense ce qu'on lui a dit de penser. Mais il propose ce renversement assez sidérant : nous non plus, humains, ne pensons pas lorsque nous calculons. Le sujet s'efface sous la chaîne signifiante. C'est la

[361] *Ibid.*
[362] *Ibid.* p.350.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

découverte méthodique de Freud de l'association libre, inspirée par ses patientes hystériques. Dans l'association libre, le sujet émerge par endroit, mais il est recouvert sous ce flot de paroles qui lui apparaissent comme imposées de l'extérieure — ce qui se donne à voir à ciel ouvert dans certaines psychoses[363]. Le sujet est, jusqu'à un certain point comme la machine, un support du symbolique avec lequel il ne se confond pas mais qui le détermine en partie. Cette dimension a été, là encore, illustrée avec l'apologue des trois prisonniers : ils ne se confondent pas avec le symbole du disque de couleur mais ce dernier va déterminer l'issue de l'énigme et le sort de chacun : libéré ou captif.

La logique opératoire du calcul est à différencier de l'association libre, puisque la première est une association strictement imposée. Dans son calcul, l'être parlant pose l'opération et la parole. C'est-à-dire que cette dernière se trouve toute réduite, dans son articulation, à la résolution de la première. Nul besoin de « pensées » (celles d'un Pascal, par exemple) pour résoudre un calcul. S'interrogent alors le style et la nature des *messages* que ces machines, comme les humains calculant, traitent. Lacan nous dit que ce n'est pas un message au sens habituel du terme, c'est un message qui trouve à se réduire à une suite logique de 0 et de 1 :

> « C'est bien pourquoi ce qu'on appelle l'unité d'information, c'est-à-dire ce quelque chose à quoi se mesure l'efficacité de signes quelconques, se rapporte toujours à une unité primordiale qu'on appelle clavier, et qui n'est autre que l'alternative, tout simplement[364]. »

Les machines travaillent avec des messages particuliers, qui ont un sens dans l'acception de la direction, mais sans signification sémantique. Lacan peut ainsi dire qu'elles suivent une syntaxe. En d'autres termes, la machine méconnaît la dimension de signification, c'est-à-dire d'interprétation de la parole qui frappe le corps. La machine produit du sens, une certaine signification, qui se définit de s'exclure de la parole affectée par la jouissance du corps propre. Ce que crée la machine autonome, c'est une syntaxe, un certain ordonnancement symbolique qui, s'il vient redonner un

[363] « C'est bien en quoi ce que l'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce que l'on appelle un homme bien portant. La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligéé. Comment y en a-t-il qui vont jusqu'à le sentir ? » in Lacan, J. (2005). *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* [1975-1976]. Paris : Seuil. p.95.
[364] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II. Op. cit.* p.351.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

tour nouveau au réel ainsi enserré, n'est jamais pris que dans l'imaginaire de celui qui s'oublie dans le clavier :

> « La cybernétique est une science de la syntaxe, et elle est bien faite pour nous faire apercevoir que les sciences exactes ne font pas autre chose que de lier le réel à une syntaxe[365]. »

En proposant au symbole un véhicule, un support, la cybernétique crée de la syntaxe qu'elle modifie par là même. Mais il ne s'agit pas de confondre les deux : le symbole ne se réduit pas à la syntaxe de la machine qui en est un traitement — ce qu'illustre précisément la machine universelle de Turing.

Par ailleurs, notons que l'étymologie du « clavier » évoqué ici par Lacan renvoie à la clef[366], soit précisément, ce qui peut ouvrir et fermer des portes. La cybernétique trouve donc des clefs pour ouvrir et fermer des portes, et faire circuler le symbole.

Pour synthétiser ce propos, on peut dire que la cybernétique se définirait, dans l'acception que lui donne cette conférence de Lacan, comme le calcul des clefs pour ouvrir les portes au symbolique. La « découverte » de la cybernétique est que pour faire circuler ce symbolique nul besoin de pensées : il suffit de taper sur le clavier pour en ouvrir et fermer les portes à l'aide des bonnes clefs.

Venons-en à la pragmatique de l'exemple. Dans ce même séminaire, Lacan fait référence à des petites machines, en forme de tortues ou de renards[367]. Le « renard » fait référence à un automate construit par le français A. Ducroq qui participait aux mêmes cercles savants que J. Riguet et G.-T. Guilbaud. Les « tortues », quant à elles, correspondent à une expérience du neurologue anglais William Grey Walter, qui fit sensation en présentant en 1953 à Paris ses petites machines dotées d'un pouvoir « d'auto-reconnaissance » :

> « Les machines sont équipées avec une petite ampoule clignotante sur la tête, qui s'éteint automatiquement lorsque la photocellule reçoit un signal lumineux approprié. Lorsqu'un miroir ou une surface blanche est rencontré, le reflet de la lampe est suffisant pour opérer sur le circuit commandant la réponse du robot à la lumière, de sorte que la

[365] *Ibid.* p.352.
[366] *Cf.* Le dictionnaire du CNRTL, en ligne : https://www.cnrtl.fr/etymologie/clavier [page consultée le 20.05.2019].
[367] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II. Op. cit.* p.67.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

machine se dirige vers son propre reflet ; mais ce faisant, la lumière s'éteint, ce qui signifie que le stimulus est coupé — or cette coupure restaure la lumière, vue de nouveau comme un stimulus, et ainsi de suite. La créature s'attarde ainsi devant le miroir, clignotant, gazouillant et se trémoussant comme un Narcisse maladroit[368] ».

Le circuit est donc simple : une lumière et une cellule photosensible. Lorsque cette dernière perçoit une lumière, la porte se referme (bien qu'en électricité il faille que les portes se ferment pour que le courant passe, gardons plutôt l'analogie des courants d'airs) et la lumière se coupe. Une fois que la cellule ne capte plus de lumière, elle ordonne à la machine de se déplacer — elle roule — et d'allumer son lampion. On s'imagine que vite elle retrouve ou bien une autre source lumineuse d'une autre machine ou bien la sienne propre au travers d'un miroir. Ces petits robots apparaissent ainsi « autonomes », ont des comportements difficiles à prévoir, et donc, font montre d'une certaine autonomie.

En l'occurrence, l'autonomie vise à mimer une certaine fascination pour leur propre image, ce qui est assez remarquable vis-à-vis du « stade du miroir » du petit d'homme sur lequel nous sommes déjà revenu[369]. On voit bien que dans l'expérience du neurologue anglo-saxon, rien pour ses machines ne correspond à ce dit stade, moment structurant de l'imaginaire du sujet par le symbolique. L'expérience de ces machines ne renvoie pas non plus au « signe » du même miroir, qui renvoie, lui, à la déliquescence de cet imaginaire dans des symptômes prodromiques d'une décompensation psychotique — « désastre croissant », dit Lacan à propos de Schreber[370]. Aussi l'intérêt de l'expérience est peut-être également que ce soit vers là que les intentions de ces ingénieurs soient dirigées, de mimer ces « narcisses maladroits ».

Pour autant, la manipulation va intéresser Lacan à un autre titre, celui de montrer l'écart entre cette pensée en symboles, qui trouve à s'incarner dans la machine, et celle qui trouve à inhiber le corps et ses pensées dans son opération logique — lorsque l'on calcule, on ne pense pas.

---

[368] Grey Walter, W. (1961). *The Living Brain. Harmondsworth*. [1954]. Penguin Books. Cité et traduit par Le Roux, R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan ». *Op. cit*. p.356.
[369] *Cf. supra*, p.63.
[370] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1959] in *Écrit*. Paris : Seuil p.577.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ce que met en avant Lacan — et que relève R. Le Roux — c'est cette interdépendance des machines à leurs images, le fait qu'elles ne soient exclusivement déterminées que par elles. Là où le moment logique du stade du miroir fait courir le petit d'homme de l'insuffisance — il ne tient pas sur ses pattes pour se mirer dans la glace et ne s'y reconnaît pas encore — à l'anticipation — soit le fait qu'il puisse jouer à ce « cache-cache » si cher aux petits avec sa propre image. C'est-à-dire qu'en plus de s'en montrer dépendant — l'homme fait le monde avec son image — l'être parlant s'y reconnaît. La différenciation ne tient pas alors dans cette capacité de reconnaissance (*cf.* notre propos sur l'intelligence artificielle de Google[371]), mais dans ce « s' » de la phrase où se glisse le sujet. Pour le dire avec R. Le Roux :

> « L'impossibilité que rencontre la machine de se compter elle-même incarne pour Lacan la preuve la plus assurée que le sujet ne peut être reconnu que par un Autre se trouvant en retrait des péripéties de l'arène imaginaire[372] »

En des termes postérieurs à cet enseignement de Lacan du milieu des années 1950, on peut dire que cette différence quant à l'identification tient précisément au trait unaire[373]. La machine ne dispose pas de cette marque différentielle engendrée par le signifiant, qui vient frapper le corps d'une unicité (le trait unaire est ce joint entre réel et symbolique qui fait cette stabilité de « l'identité ») en plus d'une unité (structuration imaginaire du corps comme Un). Dans le langage, la machine ne s'y compte pas. C'était d'ailleurs un point de difficulté pour les ingénieurs d'un programme d'échecs. R. Le Roux prend d'ailleurs cet exemple pour introduire un développement sur le structuralisme[374] : difficile de faire comprendre à une machine ce qu'est une place occupée par rapport à une place vide. Lacan avait relevé cet élément au cours de son deuxième séminaire :

> « il faudrait, pour que le sujet humain apparaisse, que la machine, dans les informations qu'elle donne, se compte elle-même, comme une unité parmi les autres. Et c'est précisément la seule chose qu'elle ne peut pas faire. Pour pouvoir se compter

---

371 *Cf. supra*, p.96.
372 Le Roux, R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan. » *Op. cit.* p.357.
373 Nous reviendrons sur ce « trait unaire » *infra*, p.234.
374 « S'il fallait introduire au "structuralisme", on pourrait citer cet échange [de Le Lionnais et Wiener] [ils] sont en train d'énoncer une excellente définition d'uune notion définissant une réalité à proprement parler vieille comme le monde [...] la notion d' "ordre symbolique" ». In Le Roux, R. (2019). *Op. cit.* p.512.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

elle-même, il faudrait qu'elle ne soit plus la machine qu'elle est, car on peut tout faire, sauf qu'une machine s'additionne elle-même en tant qu'élément à un calcul[375] »

Il ne faudrait cependant pas penser que l'expérience de Grey Walter ait eu pour origine la volonté d'une démonstration psychologique. Il s'agissait d'abord de montrer et d'étudier les phénomènes propres à la cybernétique, de créer les conditions simulées de systèmes autonomes et régulés par boucles de *feedback* négatifs. C'est ce point qui va nous intéresser désormais.

Nous allons développer la façon dont Lacan a pu retrouver, dans les mécanismes de ces machines, le fonctionnement identifié par Freud à la fin de sa vie. Une psychologie du moi avait poussé sous le tapis cette dimension de l'œuvre freudienne. Justement, du fait d'être « du moi », cette psychologie ne pouvait que « méconnaître » ce que l'inventeur de la psychanalyse avait découvert sous les oripeaux de la « pulsion de mort ». Lacan retrouve pourtant cet « au-delà du principe de plaisir » dans la cybernétique des machines, sous les auspices de l'entropie. La pulsion de mort ne serait ainsi pas seulement « humaine », mais inhérente à la logique du « symbolique ».

Avec l'appui de son analyse machinique de la lettre volée, Lacan donne à entendre que la pulsion de mort n'a rien d'une vue de l'esprit d'un vieux Freud dépressif, comme d'aucuns en ont pu faire le portrait pour réfuter ses concepts tardifs. En fait, ce que montre Lacan avec ces petites machines, c'est que la pulsion de mort n'a même rien à voir avec l'esprit. Avec la vue, comme les jeux de regards de l'apologue des prisonniers et de la lettre volée le font sentir, la chose est plus discutable. Si c'est dans la biologie que Freud avait puisé son idée (entendue comme un retour à l'inanimé de la vie, un direct retour à l'état antérieur, sans boucle de rétroaction) c'est à la dignité de la lettre mathématique que Lacan hisse son concept.

Le projet des machines autonomes, cybernétiques, était de faire transiter un certain nombre de messages pour exercer, nous l'avons dit, un contrôle sur les systèmes afin de lutter contre une force, celle de l'entropie. Cette dernière désigne un état d'équilibre 0, sans plus d'interactions ni d'échanges. Les machines devaient alors pouvoir venir réguler cet état de fait, et maintenir les systèmes dans un perpétuel état où ils seraient disponibles à l'échange : la recherche de l'homéostasie. L'énergétique était également une métaphore freudienne (la libido, les *quantum* d'affects de l'*Esquisse*, etc.) que

[375] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II*. *Op. cit*. p.69.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Lacan ne suivra pas pour évoquer la pulsion de mort. Il va lui préférer la topologie, avec cette figure de la coupure qui vient séparer une chaîne signifiante holophrastique où peut alors s'inscrire un sujet, et s'y représenter.

En reprenant ce jeu de coupures[376], la machine cybernétique bénéficie de la première, celle engendrée par la chaîne signifiante elle-même, productrice de ce *caput mortuum* autour de quoi les signifiants dansent — et à l'occasion, la Reine et ses *sujets* aussi. Ainsi les machines peuvent-elles présenter des comportements nouveaux, imprévus, non programmés directement. Dans la construction d'une machine cybernétique, on aura programmé, antérieurement à son fonctionnement, des palettes d'articulations qui vont produire elles-mêmes d'autres comportements inédits. Les petites tortues de Grey Walter l'illustrent tout à fait. Elles semblent s'animer d'intentions et d'habiletés non directement décidées par leurs concepteurs. Ce dernier leur avait simplement demandé de s'allumer quand il n'y avait pas de lumière et de circuler et de s'éteindre en présence du stimulus.

La seconde coupure intervient alors pour opérer un renversement. Il ne s'agit plus d'observer une autonomie du symbolique, dans la bonne fortune de sa rencontre avec une certaine « nature », mais de *croire* que le symbolique va venir pouvoir se faire le garant de cette autonomie. Ce sont les effets discursifs engendrés par le symbolique, mais qui ne sont nullement liés au réel. Lacan évoquait les danses du printemps, parmi d'autres pratiques rituelles, mais pensons aujourd'hui aux phénomènes médiatiques qui entourent l'intelligence artificielle, ou bien au pouvoir et au devenir golémique attribués à nos tortues contemporaines.

Nous pourrions ainsi assimiler la première coupure à la production de la machine à penser — dont les machines cybernétiques sont les abaques automatisés. La seconde coupure, elle, fait référence à cette « machine à rêver », que constitue la logique du désir, une machine qui se sustente d'un manque particulier, cette livre de chair qu'est l'objet *a*. La subtilité résidant donc dans l'articulation des deux, dans la mesure où la machine à penser peut tout à fait se faire le support, proposer un appareillage à la machine à rêver. Seules, les machines cybernétiques ne délirent pas, mais dès que l'on y adjoint ce « cerveau », cette « machine à rêver » comme l'appelle Lacan, le risque est encouru. Si le sujet peut se compter lui-même, ce n'est pas tant qu'il peut se reconnaître en tant qu'unité imaginaire, à laquelle il réagirait — puisque cela les machines le font,

[376] *Cf. infra* p.213.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

et donc, calculer suffit pour ce but. Le sujet peut se compter lui-même grâce à cette accointance du signifiant avec son corps, le premier décernant au sujet le second par l'entremise de la nomination. La reprenant à son compte, le « je » de l'énonciation peut jaillir, produisant cette déperdition de jouissance que Lacan dépeint dans le stade du miroir.

Si la mécanique du symbolique se soutient d'une perte (*caput mortuum*), le fait que l'appareil qui la porte nous semble l'incorporer redouble cette coupure par des effets discursifs. Aussi, si les machines peuvent « parler », c'est-à-dire produire une articulation signifiante qu'on n'aura pas pris la peine d'entrer dans leur support, qu'ont-elles à nous dire ? Si elles peuvent faire écho pour chacun à cette « machine intérieure » qui détermine le sujet à son insu, nous proposons maintenant d'en examiner la proximité avec l'invention freudienne du mythe de la pulsion. Il s'agira ensuite d'en questionner les effets sur la structure des psychoses, et le traitement que ces machines permettent de la pulsion dans cette structuration particulière du corps.

Conclusion

Dans les premiers temps de son enseignement Lacan fait donc longuement retour sur les propositions du groupe de Macy, sur les machines électroniques et la pensée logique au cœur de leurs conceptions. En soulignant que le sujet freudien est un sujet du signifiant, Lacan ouvrait la porte à une réduction possible de la compréhension de ses choix et déterminations par un certain mode de calcul logique. Si le sujet est un sujet du signifiant, alors qu'est-ce qui l'empêcherait d'être déterminé à la façon d'une machine ?

La psychanalyse, au travers de différents concepts, a insisté sur la proximité logique de la détermination du sujet de l'inconscient et d'une certaine machine. Mais c'est l'issue de ce rapprochement qui va par la suite faire diverger l'enseignement lacanien et la continuité (réduite) du projet cybernétique au travers d'un certain mouvement cognitiviste. La prise en compte du corps oblige en effet la psychanalyse à ne pas pouvoir céder à la réduction du sujet à la machine. C'est là le pas de côté nécessaire à empêcher de faire se conjuguer la volonté de maîtrise du gouvernail par la « science cybernétique » et le projet virtuellement funeste que Canguilhem décelait dans le psychologue au sortir de la Sorbonne[377].

En reconnaissant cette limite, Lacan a extrait de ce moment cybernétique une réduction du symbolique à une logique de portes. Cet aspect pragmatique, raison même de la logique signifiante, rend plus maniable la théorie et la connecte possiblement directement à la *praxis* : dites-moi les portes que vous avez choisi d'ouvrir, je vous dirai où vous atterrirez. Ou mieux : pour vous projeter dans quelle pièce, sur quelle scène de l'Autre, vous êtes-vous obligé à ouvrir ces portes ?

Avec le temps logique, Lacan cerne que le sujet est déterminé non pas par son passé — quelque strate où se sonderait le destin (et l'écueil mystique de la psychologie des profondeurs) — mais par son futur, en tant qu'il est toujours antérieur. Autrement dit, le sujet se voit au lointain, au travers de son fantasme, et c'est cette vision qu'il projette

377 Selon sa formule restée célèbre : « quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le Conservatoire de quelques grands hommes, mais si l'on va en descendant on se dirige sûrement vers la Préfecture de Police. » in Canguilhem, G. (1958). « Qu'est-ce que la psychologie », in *Revue de Métaphysique et de morale*, n°1. p.12-25.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pour son avenir qui le détermine dans les pas symboliques qu'il pose — et détermine les impasses réelles qu'il croise.

Avec sa reprise de la lettre volée, Lacan isole ce déterminisme qui se conjugue au futur et se lit après-coup en donnant, d'une façon tout à fait freudienne, un exemple qui est aussi la chose même. En effet, c'est en cherchant la lettre où on l'attend qu'elle échappe au regard. Et c'est en regardant ailleurs que les yeux se décillent. La machine ouvre donc, avec la psychanalyse interprétée par la cybernétique, à la question du signifiant et de son circuit.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion de la première partie

Cette première partie a exposé une série d'emprunts de la théorie analytique aux vocables des machines pour en éclairer sa *praxis*. Nous avons insisté sur la proximité entre l'inconscient freudien et l'image d'une machine, davantage que d'une psychologie des profondeurs.

Ce rapprochement cependant n'est pas propre à la psychanalyse, puisque se trouvait en germe (ou : virtuellement) déjà chez Aristote l'idée que l'âme était au corps ce que le machiniste était à son instrument. C'est par la traduction de ses textes qu'est apparu le vocable de virtuel qui aujourd'hui tient le devant de l'écran. Nous avons ainsi conclu au fait que le corps soit cette première machine productrice du virtuel, en tant que vient s'y loger quelque chose que Lacan (ou G. Deleuze) reconnaît comme mouvement du désir.

Nous avons tenté de démontrer chez Freud la présence de ces logiques mécaniques et machiniques à plusieurs « étages ». Dans la machine du rêve, comme dans les rouages du fantasme en tant que création du sujet parlant. Mais la machine se retrouve également dans la *praxis*, où des termes comme résistance et transfert y font plus ou moins directement référence. Nous avons proposé d'interpréter ces analogies comme la tentative de rendre compte d'une logique. Le sujet freudien est agi par l'inconscient, dont le chiffrage déplié donne la raison quasi-mathématique de ses actes et ses choix. Le sujet parlant, tel que Freud nous le dépeint, serait ainsi cette machine ne sachant pas qu'elle en est une — fantasme de l'androïde si bien mis en scène par P. K. Dick et porté à l'écran par R. Scott[378]. Le sujet freudien évolue ainsi dans un monde qu'il s'est construit et qu'il nomme sa réalité, la maladie et les symptômes lui rappelant alors que le réel frappe à sa porte — et toujours depuis la même place, cause de la proposition freudienne de l'automatisme de répétition.

Ces déplacements logiques, Lacan a essayé de les schématiser, de les écrire, s'appuyant à l'occasion sur les développements contemporains de la cybernétique. Ses textes sur le « temps logique » et la « lettre volée », à partir d'un apologue et d'une nouvelle, démontrent cette possibilité de réduire le message porté par le sens à la lettre du code. La signification surgit alors sur le versant de la nécessité, imposée de l'extérieure. S'il

[378] Deeley, M., Scott, R., Fancher, H., Peoples, D., Powell, I., Vangelis, Dick, P. K., Ladd Company. (1982). *Blade runner*. England: Ladd Company.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

lui faut conclure, c'est que le sujet n'a plus l'espace de faire d'autres choix, et la hâte s'impose alors.

La suite de ce travail est plus directement clinique. Elle interroge la psychopathologie des psychoses comme paradigme des variations freudiennes de cette « machine intérieure », repérée au travers du refoulement dans les névroses. C'est en effet la question de la pulsion qui va désormais nous intéresser. Elle s'affirme à la fois comme candidate idéale, comme chaînon manquant, pour dire cette machine interne au sujet et se présente en même temps « à ciel ouvert » dans les psychoses. Ce « quelque chose » du corps qui se joue du sujet de la conscience trouve en effet à s'exprimer, dans les psychoses, de façon tout à fait précise. Si la pulsion est un mythe freudien, la structure des psychoses est peut-être le réel qui y répond le mieux. La pulsion ne s'y boucle pas et laisse apercevoir une vérité sur le statut du corps comme un objet troué. Pour reprendre les assertions lacaniennes quant à la cybernétique, on pourrait dire que la psychopathologie des psychoses nous démontre ce qu'il se passe lorsqu'une porte ne se ferme pas, ou plus. Pour qu'une porte se ferme… il en faut une — et des murs également. Dans cette deuxième partie il va donc s'agir, non pas de penser la psychose à partir des machines, mais bien de penser la machine en prenant pour point de départ le symptôme psychotique.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Deuxième partie :
La machine du sujet de la jouissance

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « “Qu’il soutient en tant que sujet”, veut dire que le langage lui permet de se considérer comme le machiniste, voire le metteur en scène de toute la capture imaginaire dont il ne serait autrement que la marionnette vivante. »
>
> Lacan, J. (1966). « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » [1958], *Écrits*. Paris : Seuil. p.638.

Introduction à la deuxième partie

Nous avons montré avec Freud que la machine pouvait servir à la théorie analytique d’échafaudage pour enserrer cet énigmatique appareil animique, lieu inconscient d’un chiffrage. La machine offre une analogie intéressante pour la psychanalyse afin de traduire le régime de la jouissance et de la pulsion, qui anime — voire dévore — le corps de l’être parlant. Ainsi que le dit Lacan :

> « la jouissance, c’est le tonneau des Danaïdes [...] une fois qu’on y entre, on ne sait pas jusqu’où ça va. Ça commence à la chatouille, et ça finit à la flambée d’essence. Ça, c’est la jouissance[1]. »

Parmi les figures cliniques où se retrouve cet empan de la jouissance, le sujet psychotique est un témoin important (Lacan les qualifiait de « martyrs » de l’inconscient, c’est-à-dire, étymologiquement, de témoins[2]). C’est en effet dans les psychoses que l’inconscient — à l’occasion semblable à une machine intérieure de l’être humain — se manifeste « à ciel ouvert[3] », selon l’expression de Lacan. Autrement dit, le sujet psychotique donne à voir et à lire des phénomènes davantage voilés dans les névroses ou les perversions (à suivre le répartitoire classique de la clinique analytique). Précisons que le fait qu’ils apparaissent masqués chez le névrosé ou le sujet fétichiste ne veut pas dire que ces phénomènes soient radicalement absents dans ces structures. Cet aspect phénoménologique des psychoses — parfois spectaculaire — ne signe en rien quelque déficit de la structure. Bien au contraire, la jouissance s’y manifeste comme radicalement « en plus », ou plutôt « en trop ». Cela traduit des vécus où elle s’éprouve comme totalement détachée du corps d’où elle se révèle étrangère (référons ici, pour exemple paradigmatique, aux voix hallucinées). Le sujet psychotique s’affronte davantage au réel du corps parlant que le névrosé ou que le pervers-fétichiste

[1] Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII, L’envers de la psychanalyse*. *Op. cit.* p.83.
[2] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. Paris : Seuil. p.149.
[3] *Ibid.* p.71

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pourraient l'être, du fait des leurres fantasmatiques dont ils disposent. Cette considération vaudra à Lacan de proposer que le sujet de la psychose soit « le sujet de la jouissance[4] ».

Par ailleurs, diverses sources (notamment littéraires, artistiques et cliniques) ont montré que certains sujets psychotiques exprimaient un intérêt tout à fait particulier et soutenu pour la question des machines. La problématique qui sous-tend cette partie du travail s'oriente de l'interrogation de cette articulation entre le « sujet de la jouissance » et la traduction que certains ont pu y trouver par le biais des machines. Cette problématique ancienne se trouve cependant sensiblement renouvelée ou ravivée par l'arrivée massive de machines — les dispositifs numériques — qui inondent le quotidien et la cité. Quelles solutions certains sujets psychotiques trouvent-ils dans la machine ? Quelles « traductions » de la jouissance à laquelle ils sont en proie se donnent à lire dans leurs constructions ? Quelle actualité aujourd'hui des constructions délirantes classiques appuyées sur les machines ? La banalité de la diffusion de ces nouveaux dispositifs permet-elle une discrétion retrouvée pour certaines constructions ou inventions auparavant considérées comme « étranges » ?

Nous entamerons ces questionnements par le concept de pulsion, élaboré par Freud, et sur ses caractéristiques particulières pour le sujet psychotique. Dans sa *Métapsychologie*, Freud propose ce concept de *Trieb* [pulsion] comme chaînon manquant articulant corps et esprit. Ce « mythe » freudien sera ensuite considérablement retravaillé par Lacan qui en extrait le réel en jeu, grâce à son concept d'objet *a* — cet objet dont la pulsion fait le tour et dont elle se soutient sans pouvoir l'atteindre. Lacan dégage également que le circuit de la pulsion garantit une certaine fermeture du corps. C'est précisément ce point qui nous arrête dans l'examen de la psychopathologie des psychoses. En effet, dans le cas de nombreux vécus psychotiques, la question des limites du corps apparaît dans le tableau clinique, parfois au tout premier plan (on peut penser au tableau classique de la schizophrénie). La machine viendrait-elle alors répondre à cette « porte ouverte », entraînant un flou sur les limites du corps du sujet, et tenter de s'y articuler pour en préserver une certaine fermeture et limite ?

La clinique du corps-machine semble peut-être répondre d'une telle hypothèse. Nous reviendrons alors sur différents protagonistes ayant travaillé autour de cette question

[4] Lacan, J. (2001). « Présentation des mémoires d'un névropathe ». *Op. cit*. p.215.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

— du côté des sujets psychotiques comme des cliniciens qui se sont proposés de les aider dans leurs constructions apaisantes. Si le cas de Natalia A présenté par V. Tausk à l'époque de Freud a marqué les esprits et fait figure de paradigme, nous verrons avec le philosophe J. O. De La Mettrie, contemporain de Voltaire, que la question est bien plus ancienne. Les machines ont régulièrement été ainsi convoquées par des sujets psychotiques pour répondre à des préoccupations singulières. Il s'agira d'interroger leurs fonctions et usages au cas par cas des sujets ayant témoigné de cet appui trouvé sur une lecture du corps comme machine. Cette interprétation mécaniciste permet-elle alors de renouer avec une consistance retrouvée du corps pour certains sujets ? Quel(s) rôle(s) jouent-elles pour chacun d'eux ?

Une fois dépliées ces questions à l'appui de cas cliniques et de la littérature, nous examinerons si des continuités de cette clinique du corps-machine peuvent se retrouver avec l'émergence des dispositifs numériques. Notre contemporanéité semble avoir promu l'idée du corps-machine, classée autrefois comme délirante, au rang d'idéologie prometteuse. Nous revenons ainsi sur les spéculations transhumanistes, pas tant pour les dénoncer que pour interroger ce dont elles semblent témoigner quant au lien social aujourd'hui. Plus près de la clinique du quotidien — mais pas sans lien avec les questions que traite de façon radicale le transhumanisme — la clinique « du jeu vidéo » semble en voie d'expansion depuis la fin du XXème siècle. Cette dernière convoque le corps et la machine et a attiré en 2018 l'intérêt des experts de l'OMS ayant décelé par les artefacts statistiques un « trouble du jeu vidéo » suffisamment pertinent — sur un plan épidémiologique — pour figurer dans la prochaine mouture de la CIM. Au-delà des discours contradictoires — et paradoxaux — sur les addictions : *quid* du réel en jeu dans le jeu vidéo ? Quelles articulations avec les interrogations véhiculées par la clinique du corps-machine ? Quelles constructions proposées par les sujets qui en sont utilisateurs ?

La structure des psychoses, de la clinique classique du corps-machine aux idéologies passionnées transhumanistes, ne cesse de pointer au clinicien la difficulté d'une jonction entre corps et langage. À quelles traductions subjectives pour dire ce malaise la machine ouvre-t-elle ?

I. Le circuit de la pulsion ou la fermeture du corps

Introduction

Dans ce chapitre, nous revenons sur le terme de *Trieb* (traduit par « pulsion » en français et « *drive* » en anglais) proposé par Freud comme concept frontière entre corps et esprit, *soma* et *psukhê*. La pulsion est un mythe freudien qui vient dire la fermeture et l'ouverture du corps, quelque chose de la jouissance qui y circule. Dans quelle mesure l'appareillage pulsionnel freudien peut-il se lire comme un fonctionnement machinique ? Parmi les caractéristiques générales de la pulsion telles que définies par Freud (source, poussée, objet, but), nous insistons sur cette dynamique de « *Konstant Kraft* » [« poussée constante »] proposée par l'inventeur de la psychanalyse. Nous verrons que cette constance traduit en fait quelque chose de la répétition, et nécessite un trajet retour pour qu'un circuit pulsionnel puisse s'établir de façon régulée. La pulsion de mort se retrouve donc chez Freud au cœur même de la pulsion, *virtuellement* toujours présente selon l'expression de Lacan. Qu'est-ce qui poussa Freud à postuler une telle instance ? Quelle heuristique pour sa clinique ?

Avec Lacan nous suivrons le « démontage » qu'il aura proposé du mythe freudien. Nous centrerons ces développements autour de trois points. Le premier est contemporain de son séminaire sur les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Lacan y reprend les textes freudiens autour de la pulsion pour les relire à l'aune de l'objet *a* qu'il aura forgé dans son séminaire précédent. Le deuxième point consiste en une interrogation sur la présence de l'objet *a* au cœur de la pulsion. Cela nous amènera alors à insister sur l'affect d'angoisse, omniprésent au sujet des nouvelles technologies, dans ses liens à la question du corps et au désir de l'Autre. Nous reprendrons dans un troisième temps, pour illustrer ce point, les développements de Lacan autour de la topologie du corps. Ces appuis nous permettrons de rendre compte de la possibilité de ce battement circulatoire oscillant entre fermetures et ouvertures du corps. En quoi peut-on dire de la pulsion freudienne, prise entre *soma* et *psukhê*, qu'elle est traduite par Lacan comme un fil tendu entre le signifiant et l'objet ?

Enfin, après avoir déplié ce qui fait ce sentiment de la vie du corps, garanti par la possibilité de sa fermeture, nous reviendrons sur cette question de la pulsion de mort,

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dans son lien à la machine. Si la pulsion est identifiée par Freud comme un concept « limite », nous verrons avec Lacan que ce fonctionnement pulsionnel freudien pose également la question des points d'arrêt de sa « poussée constante ». Cette question de la « limite » portée par la pulsion fait donc retour sur un autre versant, celui d'un arrêt (im)possible de la machine que la clinique des psychoses démontre en acte. Il s'agira donc d'interroger les conditions d'arrêt d'une pulsion qui cherche sans cesse à se satisfaire, parfois au détriment du sujet qu'elle habite. Pourquoi Lacan dit-il en effet que la pulsion est toujours virtuellement pulsion de mort ? Quel lien de cette pulsion à la machine et au *caput mortuum* que nous avons déplié avec la lettre volée ? Autrement dit : quand et comment la machine pulsionnelle trouve-t-elle à s'arrêter ?

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. Le *Trieb* de Freud : un Autre mécanisme

a. La poussée constante du mécanisme pulsionnel

Des concepts forgés par Freud celui de pulsion apparaît comme l'un des plus étranges, sinon mystérieux. Si le *Trieb* se laisse déjà deviner dans l'*Entwurf* de 1895[5], le neurologue viennois n'aura de cesse de le réécrire, de remettre son ouvrage sur le métier. La pulsion traverse ainsi la première et la seconde topique de l'inventeur de la psychanalyse qui tente de la définir dans sa *Métapsychologie*, sans pouvoir l'empêcher de se dérober des rets signifiants où il cherche à l'enserrer. Là où, à la fin de sa vie, il aurait voulu qu'elle soit *abrégé[e],* ne se produira qu'un ouvrage inachevé[6]. Dès l'écriture freudienne de la pulsion, quelque chose se réchappe du *Trieb*. Le concept de la pulsion ne cesse pas de ne pas s'écrire, restant nécessaire à la dynamique de l'appareil psychique tel que Freud le conceptualise. C'est de vouloir lier intérieur et extérieur, corps et âme, *soma* et *psyché*, sujet et Autre, qui rend le concept aussi labile. Ainsi écrit-il en 1915 :

> « Un tel concept fondamental conventionnel, provisoirement encore assez obscur, mais dont nous ne pouvons pas nous passer en psychologie, est celui de la pulsion.[7] »

La pulsion est issue d'une rencontre mystérieuse poussant les successeurs, héritiers du corpus freudien, à réduire l'épais mystère dans l'énigme puis en proposant des réponses à cette énigme par eux — et non par Freud — formulée (réduction au « tout psychologique », au « tout somatique », voire au « tout psychosomatique[8]»). Le mystère n'est pas l'énigme, la mythologie grecque s'en fait le témoin : le culte des mystères n'est pas l'énigme de la Sphinge. Dans le premier se dévoile ce qui ne peut se

---

[5] C'est la thèse qu'a pu défendre P. De Georges lors de sa conférence à Rennes du 5 décembre 2016, on la retrouve également dans la première partie de son ouvrage, cf. Georges, P. D., & Leguil, F. (2010). *Op. cit.* p.30 et *sq.*

[6] *L'abrégé de psychanalyse* de Freud paraitra en effet de façon posthume, dans une version inachevée. Freud, S. (2009). *Abrégé de psychanalyse* [1940]. Paris : PUF.

[7] Freud, S. (1986). « Pulsions et destins des pulsions », *op. cit.* p.12.

[8] On peut citer les dérives jungiennes, culturalistes, pour le premier ordre (le « tout psychologique ») ; la « bulle spéculative de la psychiatrie biologique » selon les termes de F. Gonon pour le second (le « tout somatique »), ou celles issues de la position de G. Grodeck pour le troisième ordre (le « tout psychosomatique »). *Cf.* Gonon, F. (2011). « La psychiatrie biologique : Une bulle spéculative ? » in *Esprit*, Novembre(11), 54. https://doi.org/10.3917/espri.1111.0054 ; Groddeck, G. (2015). *Le livre du ça* [1923]. Paris : Gallimard.

transmettre, tandis que dans l'autre se déchiffre la jouissance à l'aune du signifiant du manque. S'en suivirent des déchiffrages, soit autant d'erreurs de traduction, qui font encore le jeu du malentendu et autorisent les commentateurs à s'offusquer du galvaudage dont la pulsion a fait l'objet. J. Benoist appelle alors à refuser de céder sur la radicalité du concept dégagé par le corpus freudien[9]. Il réside en ce mystère de la pulsion quelque chose qui fait bord, « limite[10] », qu'il apparaît nécessaire de conserver afin de ne pas voiler ce qui en fait l'heuristique — et retomber mollement dans le « tout » psychique ou somatique. La pulsion en tant que concept comporte donc une part obscure, un épais mystère qui pousse les paladins du déchiffrage au même constat freudien : « la doctrine des pulsions est, même pour la psychanalyse, un domaine obscur[11] ». Nous resserrons sa définition à partir de la lecture exhaustive qu'en effectue Lacan dans son séminaire en 1964. Mais pour lors, on peut retenir de Freud qu'il fait de la pulsion le « représentant » psychique (signifiant) des impulsions physiologiques. À ce titre, on peut dire que la pulsion est analogue à cette « lentille » de l'inconscient présente dans l'appareil psychique, en tant qu'elle est un espace conceptuel de « traduction » du *soma* au *psyché*. Du point de vue formel, Freud définit la pulsion par quatre caractéristiques : la poussée, la source, le but et l'objet. On perçoit que le trio source-objet-but autoriserait une traduction expérimentale « stimulus-boîte noire-réponse[12] ». Le « mystère » de la pulsion réside en fait tout entier dans cette « poussée ». Freud postule en effet de la pulsion une force constante qui pousse le sujet vers l'Autre :

> « Plaçons-nous du point de vue d'une créature presque totalement dans l'impuissance et le désarroi [*Hilflosigkeit*, littéralement : « le fait d'être sans aide »] [...] Elle éprouvera [...] des excitations contre lesquelles une action de ce type [la fuite] demeurera sans effet et qui, pourtant, conserveront leur caractère de pression constante ; ces excitations-là sont le label d'un monde intérieur, la preuve des besoins de la pulsion[13]. »

[9] « Le concept de pulsion est un des plus riches que nous lègue Freud. C'est aussi un des plus galvaudés. S'il faut le considérer philosophiquement, il importe avant tout de lui conserver sa radicalité », Benoist, J. (2006). « Pulsion, cause et raison chez Freud » in La *pulsion*. (2006). Paris: Vrin.
[10] *Ibid*. p.115-116, J. Benoist parle de la pulsion comme « concept-limite » ou bien encore, renvoyant à une « réalité-limite ». Nous retenons donc le second terme.
[11] Freud, S. (1992). « Psychanalyse » [1925]. *In Œuvres complètes*. Vol. XVII [1923-1925] Paris : PUF. p.291.
[12] *Cf. supra*, p.135.
[13] Freud, S. (1986). « Pulsions et destins des pulsions » [1915]. *Op. cit*. p.14.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Pour autant, Freud insiste pour ne pas réduire la pulsion à un stimulus de l'ordre de la physiologie, ce qui participe d'invalider la traduction « d'instinct » qu'on a pu proposer au *Trieb* de Freud :

> « La pulsion serait une excitation pour le psychique. Mais nous devons aussitôt nous garder de tenir pour équivalentes pulsion et excitation psychique. […] Nous avons maintenant acquis du matériel pour distinguer l'excitation pulsionnelle des autres sortes d'excitations (physiologiques) qui agissent sur le psychique. […] La pulsion, au contraire, n'agit jamais comme une force d'impact momentanée mais toujours comme une force constante[14]. »

La pulsion freudienne est donc à séparer radicalement des « excitations physiologiques ». Cette différence est à faire en raison de leurs dynamiques internes distinctes, ce qui s'observe dans la clinique. Si les excitations peuvent en effet être envisagées à partir d'un critère réactionnel, la constance d'une force seconde amène le clinicien à postuler l'existence d'une *pulsion*. Là où Freud pose les excitations psychiques comme de l'ordre du réflexe, des réponses de l'ordre du besoin, la pulsion témoigne de la présence d'une force qu'il qualifie « d'interne[15] » et dont la constance en fait le caractère « poussant» :

> « Le caractère de ce qui est poussant est une propriété générale des pulsions, et même l'essence de celles-ci. Toute pulsion est un morceau d'activité[16] »

Là où les excitations physiologiques répondent dans un registre réactionnel à l'ordre du besoin, les pulsions, quant à elles, témoignent d'une dimension supplémentaire dont le psychanalyste isole le caractère poussant et la force constante. Le circuit de la pulsion inclut quelque chose de la satisfaction. Passant d'un intérieur à un extérieur, d'un lieu à un autre[17], l'effectuation du circuit peut très bien ne rien apporter à l'organisme dans son retour mais pourtant présider à la satisfaction du sujet qui s'en supporte. Freud ouvre donc son texte par la distinction des pulsions d'avec le registre du besoin qui répond à l'ordre de l'organisme et du physiologique. Les pulsions, pour

[14] *Ibid.* p.13-14.
[15] *Ibid.*
[16] *Ibid.* p.18.
[17] Le démontage que Lacan proposera de la pulsion permet d'interroger les caractéristiques de ces lieux, *cf. infra.* p.201 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

leur part, répondent d'un ordre différent mais dans ce même registre de la satisfaction, qui en passe par un certain « bouclage » du trajet pulsionnel.

b. Trajet retour : boucle, autoérotisme et répétition

Il y a donc, dans cette première coordonnée freudienne, la notion d'une altérité immanente à la réalisation de pulsion, l'*infans* en passant nécessairement par l'Autre pour diminuer la tension, selon les lois du principe de plaisir (c'est la référence à l'*Hilflosigkeit* que nous avons mentionnée et sur laquelle nous revenons plus loin[18]). Les observations cliniques de Freud ouvrent cependant une brèche dans les réponses que lui apporte la biologie. S'il isole le trajet du pulsionnel, de l'intérieur du corps vers l'extérieur, il en constate un retour sur le corps propre — celui du nourrisson suçoteur par exemple. À propos de celui-ci, Freud souligne l'exclusion de la finalité alimentaire. P. De Georges dans sa reconstruction du trajet freudien démontre un revirement « de "l'autruisme" à l'autisme[19] » de la théorie freudienne des pulsions. Là où P. De Georges isolait dans l'*Entwurf* un « complexe du prochain », corrélat de l'*Hilflosigkeit*, il souligne que le paradigme de la pulsion des *Trois essais sur la théorie sexuelle* est l'onanisme latent de l'enfant suçoteur[20] :

> « Le *suçotement*, qui apparaît déjà chez le nourrisson et qui peut se poursuivre jusqu'à la maturité ou se maintenir durant toute la vie, consiste en une répétition rythmique avec la bouche (les lèvres) d'un contact de succion, dont la finalité alimentaire est exclue[21]. »

Durant ce temps logique, Freud a défini le principe de plaisir comme « la réduction d'une tension déplaisante » et la pulsion comme un potentiel différentiel, dont l'écart marque le manque et garantit la répétition. La compulsion de répétition[22] que constata Freud dans ses cures, l'incitèrent à poser l'*Au-delà du principe de plaisir* comme le

---

[18] *Cf. infra*, p.205.
[19] Georges, P. D., & Leguil, F. (2010), *op. cit.* p.53.
[20] Déjà décrit par le pédiatre Samuel Lindner, en 1879, dans sa conférence sur le suçottement. Solange Faladé en avait réalisée une traduction. *Cf.* Missonnier, S. (2013). « Rudiments cliniques pour une psychanalyse périnatale de la succion. » *Le Carnet PSY*, 173(6), 41-47. doi:10.3917/lcp.173.0041.
[21] Freud, S. (1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. [1905]. Paris: Gallimard. p.102.
[22] Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir* [1920]. *Op. cit.* p.59-70.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

royaume des pulsions. Cet « au-delà » est à distinguer du « simple » déplaisir, ce dernier étant l'envers du plaisir et donc ne se soustrait pas à son principe[23].

Le clinicien Freud réfute alors son hypothèse d'un sujet gouverné par la réalité du principe de plaisir :

> « Nous devons dire cependant qu'en toute rigueur il est inexact de parler d'une domination du principe de plaisir sur le cours des processus psychiques. Si une telle domination existait, l'immense majorité de nos processus psychiques devrait être accompagnée de plaisir ou conduire au plaisir ; or l'expérience la plus générale en est une contradiction flagrante avec cette conclusion. […] il existe dans le psychisme une forte tendance au principe de plaisir mais certaines autres forces ou conditions s'y opposent de sorte que l'issue finale ne peut pas toujours correspondre à la tendance au plaisir[24]. »

Déjà en 1910, dans un ajout à la deuxième édition des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud déplorait que le terme allemand de *Lust* soit « malheureusement équivoque et désigne aussi bien le besoin éprouvé que la satisfaction ressentie[25]. » L'inventeur de la psychanalyse finit donc par théoriser cette irréductibilité de la tension, cette équivoque du *Lust*, avatar de la pulsion, comme détachée d'une logique de conservation du Moi échafaudée sur les principes de plaisir et de réalité. La pulsion donc « déborde irrésistiblement le principe de réalité [et ce] au détriment de l'ensemble de l'organisme[26]. »

La pulsion traduit ainsi une force susceptible de déborder l'organisme lui-même, ne travaillant pas à sa conservation mais comme au contraire, à une certaine destruction. Freud démontre avec l'exemple du *Fort-Da* — « plus qu'une observation hâtive[27] » puisque le clinicien passe plusieurs semaines aux côtés de cet enfant — que des sujets peuvent trouver un « gain de plaisir comme issue finale[28] » à une situation déplaisante. Avec cette certitude dégagée par l'analyse de cette vignette, l'inventeur de la psychanalyse se dirige vers la voie qui le mènera à postuler sa « pulsion de mort » :

---

[23] « tout ce sur quoi le principe de plaisir n'a pas encore acquis de pouvoir ne serait pas pour autant nécessairement en opposition avec lui, et la tâche demeure de déterminer la relation des processus pulsionnels de répétition avec la domination du principe de plaisir » *Ibid.* p.112.
[24] *Ibid.* 45-46.
[25] Freud, S. (1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. [1905]. *Op. cit.* p.37.
[26] Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir* [1920]. *Op. cit.* p.46.
[27] *Ibid.* p.51.
[28] *Ibid.* p.56.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« car [ces cas et ces situations] présupposent l'existence et la domination du principe de plaisir et ils ne prouvent pas que des tendances soient à l'œuvre au-delà du principe de plaisir, c'est-à-dire des tendances plus originaires que celui-ci et indépendantes de lui. […] La pulsion refoulée ne cesse jamais de tendre vers sa satisfaction complète qui consisterait en la répétition d'une expérience de satisfaction primaire ; toutes les formations substitutives et réactionnelles, toutes les sublimations ne suffisent pas à supprimer la tension pulsionnelle persistante[29] ».

Retenons pour lors de ces extraits la dimension originaire et permanente de cette force différentielle par laquelle Freud établit le fonctionnement des pulsions. Le pluralisme en question est interrogé par Freud dans son *Au-delà du principe de plaisir* :

« nous avons jusqu'ici établi une opposition tranchée entre les "pulsions du moi" et les pulsions sexuelles, les premières poussant vers la mort, les secondes vers la continuation de la vie, ces résultats ne nous satisfont certainement pas nous-mêmes à bien des égards[30]. »

La dichotomie pulsions du moi *versus* pulsions sexuelles ne satisfait pas l'auteur, mené au paradoxe d'affirmer que « Le principe de plaisir semble être en fait au service des pulsions de mort[31]. » La marche de Freud vers un mécanisme pulsionnel originaire le conduit finalement en 1921 à rappeler, dans une note de bas de page qui renvoie au terme ultime du chapitre 6 et fait figure de codicille, la dynamique épistémique de sa dualité pulsionnelle :

« L'opposition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles se changeait en celle des pulsions du moi et des pulsions d'objet – les unes et les autres de nature libidinale. Mais, à la place de la première opposition, il s'en dégagea une nouvelle entre les pulsions libidinales (pulsions du moi et d'objet) et d'autres pulsions qu'il convient de situer dans le moi et qu'il faut peut-être reconnaître dans les pulsions de destruction. La spéculation transforme cette opposition en celle des pulsions de vie (*Eros*) et des pulsions de mort[32]. »

La dualité des pulsions retenue par le clinicien est donc, en 1921, celle de la vie et de la mort. Cette partition renvoie à un réel biologique, dont nous nous détachons pour

[29] *Ibid.* p.87.
[30] *Ibid.* p.89.
[31] *Ibid.* p.114.
[32] *Ibid.* p.110.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

mettre en avant la question de la satisfaction de la pulsion, avant de procéder avec Lacan à son démontage. Relevons un indice laissé par le psychanalyste à propos de la légitimité que l'on pourrait avoir à détacher le concept de pulsion de la science biologique, par laquelle Freud l'avait lesté :

> « malheureusement, on est rarement impartial lorsqu'il s'agit des choses dernières, des grands problèmes de la science et de la vie. Je crois que chacun de nous est alors sous l'emprise de préférences profondément enracinées que nous ne faisons que servir à notre insu dans nos spéculations. Avec d'aussi bonnes raisons de nous méfier, nous ne pouvons guère, à l'endroit des produits de notre propre réflexion, que faire preuve d'une bienveillance des plus tempérées. Je m'empresse d'ajouter cependant que cette autocritique n'exige pas de nous une tolérance particulière envers les opinions divergentes. On est en droit de rejeter impitoyablement des théories que contredit déjà d'emblée l'analyse des faits observés, tout en sachant par ailleurs que les théories qu'on professe soi-même n'ont qu'une validité provisoire. Nous ne sommes guère troublés, lorsqu'il s'agit de juger nos spéculations sur les pulsions de vie et de mort, d'y trouver tant de processus étranges, difficiles à saisir [...] Cela vient simplement de ce que nous sommes bien forcés de travailler avec le langage imagé propre à la psychologie (ou mieux : à la psychologie des profondeurs). Faute de quoi nous ne pourrions absolument pas décrire les processus en question et même nous ne nous serions pas du tout aperçus de leur existence. Les insuffisances de notre description s'effaceraient sans doute si nous pouvions déjà mettre en œuvre, à la place des termes psychologiques, les termes physiologiques ou chimiques. *Ceux-ci, il est vrai, ne relèvent eux aussi que d'un langage imagé, mais il nous est familier depuis longtemps et peut-être est-il aussi plus simple* [nous soulignons][33] ».

Le concept de pulsion a besoin des images de la « psychologie des profondeurs ». Face à ce gouffre quelque peu effrayant, Freud demande à pouvoir recourir à des illustrations plus familières. La physiologie est un langage qu'il connaît bien et dont il nous dit là toute la difficulté qu'il a — car il fonde ses propres spéculations — à s'en détacher. « La psychologie des profondeurs » qu'implique l'exercice de penser la pulsion permet à Freud ce recul où il aperçoit « la lacune [...] comme telle dans le

[33] Freud S. (1996). « Au-delà du principe de plaisir » [1920]. In *Œuvres complètes,* vol. XV. [1916-1920]. *Op. cit.* p.334.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

champ objectif »[34]. D'où résultent l'angoisse et la réaction de se raccrocher à des images plus familières, pour Freud, celles de la science biologique.

c. De la pulsion au désir : deux mythes analytiques pour dire la machine

Après avoir avancé ces éléments, nous pouvons déduire de la pulsion ses caractéristiques structurales, symboliques — et non plus strictement imaginaires. Le rappel de celles-ci va nous permettre d'introduire la relecture que Lacan effectuera de la pulsion au cours de son séminaire. Freud en effet, pour expliciter ce caractère « poussant », « originel », « répétitif », finit par s'en remettre au mythe, à défaut de pouvoir y avancer en toute science. Sur « l'apparition de la sexuation[35] », l'hypothèse freudienne est « assurément plutôt un mythe qu'une explication scientifique[36] ». Il fait « dériver une pulsion du besoin de réinstaurer un état antérieur[37] ». C'est alors le mythe d'Aristophane dans *Le Banquet* qui vient servir le propos de Freud en établissant à l'origine, un être aux attributs des deux sexes, tranché en la moitié par Zeus « tel un œuf dur[38] », où chacune des deux parties se voit poussée vers l'autre afin de rétablir le rapport rompu par la main de Dieu[39]. Cependant, Freud ne croit pas en la réalisation d'une telle prophétie, ce « retour à l'état antérieur » vers lequel tend la pulsion ne s'accomplissant jamais. L'inventeur de la psychanalyse réserve au dénouement de ce conte un autre avenir :

> « La voie rétrograde qui conduit à la pleine satisfaction est, en règle générale, barrée par les résistances qui maintiennent les refoulements de sorte qu'il ne reste plus d'autre solution que de progresser dans l'autre direction de développement qui est encore libre, sans l'espoir d'ailleurs de pouvoir achever le processus et atteindre le but[40]. »

Face à l'impossible satisfaction, la pulsion renvoie sa définition à cet impossible même. C'est-à-dire que le mystère de la pulsion peut se réduire à cet impossible de sa satisfaction qui ne cesse de faire retour, quitte à partir du mauvais côté quant à son but

---

[34] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. [1962-1963]. *Op. cit.* p.75.
[35] Freud S. (1996). « Au-delà du principe de plaisir » [1920]. In *Œuvres complètes*, vol. XV. [1916-1920]. *Op. cit.* p.331.
[36] *Ibid.*
[37] *Ibid.*
[38] Lacan, J. (2001). *Le Séminaire, livre VIII, le transfert* [1960-1961]. *Op. cit.* p.108.
[39] Sur ce point *cf. Ibid.* p.108 *& sq.* et Platon, & Brisson, L. (2001). « Le discours d'Aristophane sur Éros » *in Le banquet*. Paris: Flammarion. p.114 et *sq.*
[40] Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir* [1920]. *Op. cit.* p.87.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qu'est l'objet[41]. C'est de cette lecture dont Lacan va s'orienter dans son travail : « l'usage de la fonction de la pulsion n'a pour nous d'autre portée que de mettre en question ce qu'il en est de la satisfaction[42] ».

Au sein du *corpus* freudien se pose la question de la satisfaction de la pulsion en référence à cette *Konstant Kraft* [poussée constante] du *Trieb*. Devant l'impossibilité de l'expliquer en terme économique, Freud recourt à la supposition de cette pulsion de mort et fait de son concept un « mythe » utile pour saisir les dynamiques de la vie animique. À ce mythe freudien de la pulsion vient répondre le mythe lacanien du désir, selon la proposition de J.-A. Miller[43].

Ces deux mythes viennent dire « la machine » interne au sujet et qui pourtant semble échapper à sa saisie : le sujet n'en témoigne que d'un trop peu de maîtrise, il peut dire qu'elle lui échappe, par où s'organise sa défense. C'est un « c'est plus fort que moi » qui ne cesse de s'écrire, de se relancer, de revenir. Miller, pour les différencier, montre que la pulsion est en quelque sorte l'envers du désir :

> « Comment les différencier [la pulsion et le désir], si ce n'est dans le fait que nous parlons de pulsion quand le sujet se plaint de ne pas pouvoir s'en défendre et de désir quand il se plaint de s'en défendre trop bien ? Précisément, la différence est dans la défense. La défense est interne à la dynamique propre du désir, en ceci que désirer et rejeter le désir sont liés et se font dans le même mouvement. Nous parlons au contraire de pulsion lorsque la fonction subjective est incapable d'introduire la défense[44]. »

Le fait que cette défense contre la « jouissance » (appelons ainsi la satisfaction — partielle — de la pulsion) soit inhérente à la mécanique du désir n'est pas entendue comme telle, par exemple chez G. Deleuze et F. Guattari quand ils évoquent leurs « machines désirantes ». Le désir lacanien est en effet marqué d'une barre, d'une soustraction, d'un impossible (névrose obsessionnelle) ou d'une insatisfaction (névrose hystérique). Le désir des machines deleuzienne lui, fait bien plutôt état du pseudopode pulsionnel, ainsi que Lacan reprenait la terminologie freudienne pour

---

[41] Il nous paraîtrait intéressant de relire ce passage de Freud à partir du schéma optique de Lacan, en distinguant *a* de i(*a*), le vide d'un côté, l'image qui vient le recouvrir de l'autre.
[42] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit.* p.151.
[43] Miller, J.-A. (1997). « Santé Mentale et ordre public » [1988]. Conférence prononcée en clôture des IIIes Journées du Champ freudien à Séville en 1988. *Mental* n° 3, janvier 1997.
[44] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

évoquer les liens du sujet à son corps[45]. S. Žižek précise que « ce que Deleuze appelle les "machines désirantes" renvoie à quelque chose de totalement différent de la mécanique[46] », qui elle, serait plus proche du produit du désir. Ainsi que le relève S. Cottet, la doctrine des machines désirantes deleuzo-guattarienne est bien plus proche de la machine à capturer l'orgone de W. Reich que du désir lacanien, névrotique, qui est un désir qui se manifeste dans ses empêchements, par ses entraves[47]. À ce titre nous entendons les « machines désirantes » comme une lecture de cette proposition du pulsionnel chez Freud. Elles en sont une proposition de « montage ». À contresens de ces élaborations, où la pulsion se trouve montée en épingle pour dire ses prorogations, ses prolongements à la façon de l'amibe, Lacan se livrera dans son séminaire sur les *Quatre concepts fondamentaux*, à un « démontage » du mythe freudien.

[45] Freud, S. (1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. [1905]. *Op. cit.* ; Commenté par Lacan, in Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud* [1953-1954]. *Op. cit*. p.131.
[46] Žižek, S. (2008). *Organes sans corps: Deleuze & conséquences*. Paris: Éd. Amsterdam. p.31.
[47] Cottet, S. (2004). « Deleuze, pour et contre la psychanalyse », *Horizon, « Des philosophes à l'envers »*. Numéro hors-série de la Revue de la Cause Freudienne, Janvier 2004.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. Le démontage de la pulsion par Lacan

a. La pulsion freudienne : entre « montage » et « collage surréaliste »

La première indication de Lacan que nous proposons de retenir est que la pulsion est un montage. Le terme de montage nous paraît pouvoir se déplier pour la pulsion en deux acceptions. La première viserait à définir qu'elle est un assemblage d'éléments hétérogènes les uns aux autres, décrits par Freud dans sa *Métapsychologie* (poussée, source, objet, but). La seconde indication de ce terme de montage nous paraît résider dans sa synonymie avec le terme de fiction, d'artifice :

> « Freud emploie le mot de *Konvention*, convention, qui est beaucoup plus près de ce dont il s'agit, et que j'appellerai d'un terme benthamien [...], une fiction[48] »

Dans son séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Lacan propose d'envisager le montage de la pulsion comme

> « n'ayant ni queue ni tête – au sens où l'on parle de montage dans un collage surréaliste. [...] je crois que l'image qui nous vient montrerait la marche d'une dynamo branchée sur la prise du gaz, une plume de paon en sort et vient chatouiller le ventre d'une jolie femme, qui est là à demeure pour la beauté de la chose[49]. »

Cette définition appelle à l'interprétation, nous semble-t-il. Nous prendrons le parti de diviser ce « collage surréaliste » en deux segments distincts. Dans la première partie se succèdent des éléments imaginaires (la dynamo, la prise de gaz et la plume de paon qui chatouille, renvoient à la libido en tant qu'ils réfèrent à une énergie) sur un registre signifiant (il y a une dynamique unique qui lie ces éléments mécaniques entre eux). La seconde partie segmentaire du montage fait appel non pas à un élément de la mécanique, mais à un objet d'un autre registre que signifiant, puisqu'il s'agit « d'une jolie femme, qui est là à demeure pour la beauté de la chose ».

Apercevons-nous que tout ce circuit (la dynamo, la prise de gaz et la plume de paon) n'est là que pour « chatouiller » le « ventre ». De façon analogique, en suivant le corpus freudien, la poussée dans sa relation à l'objet éclipse la source et le but dans leur

---

[48] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit.* p.183.
[49] *Ibid.* p.154.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

prétention à faire la structure de la pulsion, et c'est par la constance de cette poussée que Freud définit la pulsion comme se détachant, malgré ses propres protestations, d'une fonction biologique[50]. Penchons-nous un peu plus sur l'évocation de cette « jolie femme ». Il nous semble que son évocation rentre dans le registre de l'objet de la pulsion, et si elle reste « pour la beauté de la chose », c'est parce que n'importe quel objet pourrait venir la relayer et mettre en marche la dynamo-prise-de-gaz-plume-de-paon — le mécanisme signifiant qui véhicule la jouissance imaginaire de la libido. En effet Freud nous dit quant à l'objet de la pulsion qu'il

> « n'est pas nécessairement un objet étranger, mais c'est tout aussi bien une partie du corps propre[51]. »

Lacan le paraphrasant demande alors à ce qu'à lire Freud « les oreilles dressées », on puisse « concevoir [l'objet de la pulsion comme étant] indifférent[52] ». Finalement, « la jolie femme » est bien là « pour la beauté de la chose » en ce sens qu'elle ne permet que de boucler et de mettre en marche le circuit d'où elle se révèle *extime*, c'est-à-dire d'une nature hétérogène à l'assemblage signifiant, tout en conditionnant son fonctionnement. Elle permet donc la satisfaction, en se laissant chatouiller le ventre, du mécanisme pulsionnel qui est tout entier sans but autre que celui de se satisfaire lui-même grâce à « la beauté de la chose ». On peut donc faire équivaloir, dans le collage surréaliste proposé par Lacan, but, satisfaction et objet de la pulsion (la jolie femme), ainsi que la source et la poussée (la prise de gaz, la dynamo, la plume de paon).

Le circuit de la pulsion se soutient de deux versants, un endroit et un revers. Un versant signifiant qui va distinguer les agencements possibles de la poussée. Un versant réel d'objet, où se logeront des représentants de celui-ci pour permettre, non pas tant la satisfaction de cette poussée, mais bien plutôt le report de sa satisfaction et le maintien d'une différence de potentiel duquel résulte une tension renouvelant la poussée. La pulsion trouve donc sa source dans son but, et l'objet y demeure « pour la beauté de la chose ». Il s'agit alors de déplacer avec Lacan la problématique véhiculée par la pulsion. Elle ne porte non plus sur une interrogation eschatologique de la séparation du corps

---

[50] *Cf. supra* p.51 et *sq.* « Le caractère "poussant" est une propriété générale des pulsions, et même l'essence de celles-ci » in Freud, S. (1986). « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie*. *Op. cit.* p.18.
[51] *Ibid.* p.19.
[52] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit.* p.153.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

et de l'âme, mais elle interroge la logique du report de la satisfaction de la pulsion qui satisfait tout de même le sujet qui s'en supporte. La « sublimation » qui désignerait une sorte de « désexualisation » de la pulsion au principe de sa satisfaction épingle ce paradoxe :

> « Entre ces deux termes [sublimation et pulsion] s'établit une extrême antinomie qui nous rappelle que l'usage de la fonction de la pulsion n'a pour nous d'autre portée que de mettre en question ce qu'il en est de la satisfaction[53]. »

De structure, la pulsion apparaît à Freud comme « *Zielgehemmt* », inhibée quant à son but… qu'elle atteint pourtant, à considérer que celui-ci demeure donc dans sa seule satisfaction. C'est ce qui va conduire Freud à parler de « pulsions partielles », c'est-à-dire satisfaites en partie — jamais en tout — et de « satisfaction substitutive ». Il part du constat que, dans la vie de la libido « l'homme, […] [s'avère] incapable de renoncer à la satisfaction dont il a déjà joui une fois[54] ». Aussi le sujet est-il voué à

« se procurer satisfaction par des détours régressifs : indomptables au fond, elles [les exigences de satisfaction de la pulsion] trouvent dans leur indomptabilité même une compensation à leur défaite[55]. »

Lacan mettant l'accent sur ce point s'efforcera de démontrer que la pulsion est toujours partielle. La lentille de l'inconscient vient, pour l'être parlant, dévier par la chaîne signifiante son rapport à une pleine et entière satisfaction, de ce qu'on ne peut plus appeler alors du terme « d'instincts » :

> « les pulsions, dans leur structure, dans la tension qu'elles établissent, sont liées à un facteur économique. […] C'est en raison de la réalité du système homéostatique que la sexualité n'entre en jeu que sous la forme des pulsions partielles. La pulsion est précisément ce montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit se conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient. C'est à savoir, qu'au regard de l'instance de la sexualité, tous les sujets sont à égalité, depuis l'enfant jusqu'à l'adulte – qu'ils n'ont affaire qu'à ce qui, de la sexualité, passe dans les

---

[53] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit.* p.151. cité in Malengreau, P. (1996). « Vivre la pulsion », *Quarto n°60*. Agalma : Bruxelles.
[54] Freud, S. (2013). *Pour introduire le narcissisme* [1914]. Paris : Payot et Rivages. p.68.
[55] Freud, S. (2001). « La théorie de la libido et le narcissisme » [1917]. in *Introduction à la psychanalyse*. *Op. cit.* p.501.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

réseaux de la constitution subjective, dans les réseaux du signifiant – que la sexualité ne se réalise que par l'opération des pulsions en tant qu'elles sont pulsions partielles, partielles au regard de la finalité biologique de la sexualité[56]. »

La pulsion, dans son montage avec l'objet du sexuel sur lequel elle « s'appareille », comme le dit Lacan, laisse une béance qui répond à la structure même de l'inconscient. Associons cette béance de structure à celles que nous avons travaillées à dégager : celle entre la réalité et la fantaisie, celle entre le plaisir et la satisfaction et celle entre la satisfaction et elle-même, induite par l'équivoque du *Lust*. La pulsion est donc partielle de par l'écart qui demeure entre l'exercice de sa satisfaction qu'elle emporte en ratant son but – dans la sublimation comme dans toutes les versions freudiennes du destin du *Trieb* – mais également partielle « au regard de la finalité biologique de la sexualité ». Et Lacan d'ajouter :

« en tous cas, ce qui force à distinguer cette satisfaction du pur et simple auto-érotisme de la zone érogène, c'est cet objet que nous confondons trop souvent avec ce sur quoi la pulsion se referme – cet objet, qui n'est en fait que la présence d'un creux, d'un vide, occupable, nous dit Freud, par n'importe quel objet, et dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de l'objet perdu, petit *a*. L'objet petit *a* n'est pas l'origine de la pulsion orale. Il n'est pas introduit au titre de la primitive nourriture, il est introduit de ce fait qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant[57] »

Lacan part donc de Freud en soulignant que tous les objets peuvent venir s'enfermer dans le circuit de la pulsion à la place de la Chose ; mais il se sépare de sa proposition d'un souvenir infantile – originaire – où tous les désirs étaient satisfaits, souvenir dont le travail psychique de la fantaisie se soutiendrait. Lacan s'appuie pour illustrer la coupure signifiante de la pulsion, de ses avancées du séminaire qui l'occupa l'année précédente, et où il avait dénombré cinq versions de l'objet dit par lui petit *a*, qui viennent à se glisser dans les coupures du corps qui lui font bords[58]. Pour Lacan, le sujet du pulsionnel ne peut s'affranchir de sa satisfaction qu'au prix de disparaître d'un saut pour passer d'un bord à l'autre de la source en contournant le vide où vient se loger l'objet, et sur lequel le trajet de la pulsion se referme. Le sujet du pulsionnel

[56] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI. Op. cit*. p.197.
[57] *Ibid*. p.201.
[58] *Cf. infra*, p.213 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

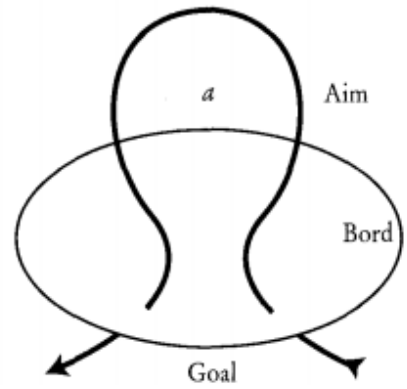
réapparaît dès lors après ce franchissement, cette transgression, qui caractérise la pulsion du fait qu'elle maintienne pour le sujet une coupure d'avec lui-même, par la nature de l'objet qui la conditionne. Nous allons maintenant, en nous appuyant sur cette proposition de l'objet petit *a*, revenir sur les caractéristiques de cet objet de la pulsion, qui semble plus proche d'une prise électrique (creux et vide, disent Freud et Lacan) que d'un carburant — la pulsion, *Konstant Kraft*, ne semble guère en avoir besoin pour trouver à se satisfaire.

b. L'objet dont la pulsion fait le tour et le tranchant de l'angoisse

Le démontage lacanien du mythe freudien de la pulsion fait apparaître que cette dernière est liée à la question de la « fermeture du corps », c'est-à-dire des liens entre celui-ci et une certaine extériorité. La pulsion propose une fermabilité du corps par la boucle qu'elle dessine :

> « La tension est toujours boucle et ne peut être désolidarisée de son retour sur la zone érogène[59] »

Le « collage surréaliste » des réseaux signifiants, qui forme ce montage de la pulsion, vise d'abord à assurer cette boucle, le trajet retour sur le bord « érogène » (orifice, lieu d'échanges) dont elle s'origine. C'est ce qui pousse Lacan à proposer le schéma suivant[60] :



Le trajet de la pulsion se dessine ainsi, enserré par le bord érogène dont elle provient. Elle travaille à sa propre satisfaction en faisant le tour de l'objet qu'elle rate (en quoi

[59] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI. Op. cit.* p.200.
[60] *Ibid.* p.208.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

elle n'est que « pulsion partielle »). Pour en saisir la systématisation avec Lacan, il faut revenir sur ce concept d'objet *a*, si particulier à son enseignement et décisif pour comprendre ses avancées postérieures aux années cinquante. La conceptualisation de l'objet *a* comme objet réel, cause du désir (et non seulement « objet du désir » sur le versant imaginaire) date du séminaire sur l'angoisse (1962-1963). Le séminaire suivant, où Lacan procède à ce démontage de la pulsion, s'avance donc avec ces nouvelles coordonnées dégagées :

> « A ce sein dans sa fonction d'objet, d'objet *a* cause du désir, tel que j'en apporte la notion – nous devons donner une fonction telle que nous puissions dire sa place dans la satisfaction de la pulsion. La meilleure formule nous semble être celle-ci – que *la pulsion en fait le tour*. Nous trouverons à l'appliquer à propos d'autres objets. Tour étant à prendre ici avec l'ambiguïté que lui donne la langue française, à la fois *turn*, borne autour de quoi on tourne, et *trick*, tour d'escamotage[61]. »

L'appui sur cette équivoque du « tour » (à la fois contournement et prestidigitation) de la pulsion qui parvient à se satisfaire sans pour autant « consommer » obligatoirement l'objet — *cf.* l'enfant suçoteur de Freud — s'éclaire d'autant mieux à faire retour sur les avancées du séminaire sur l'angoisse. Dans son dixième séminaire *L'angoisse*, Lacan convoque à nouveau le schéma optique pour lui donner des développements ébauchés dans la *Remarque* à D. Lagache[62]. Dans un dialogue avec Husserl, Lacan interroge la dialectique propre à l'intentionnalité du désir, pour lui substituer une logique de l'objet comme cause, et non plus comme visée. L'objet désiré n'est pas en avant (c'est son image, illustrée par le schéma optique), mais en arrière (et insu du sujet) :

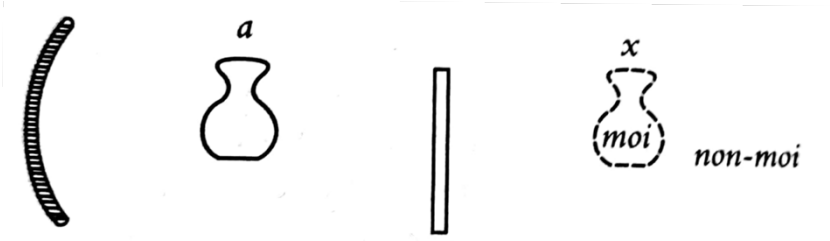
> « est-ce que l'objet du désir est *en avant* ? C'est là le mirage dont il s'agit. Il a stérilisé tout ce qui, dans l'analyse, a entendu s'avancer dans le sens dit de la relation d'objet [...] Pour fixer notre visée, je dirai que l'objet *a* n'est pas à situer dans quoi que ce soit d'analogue à l'intentionnalité d'une noèse [acte du « penser », chez Husserl]. Dans l'intentionnalité du désir, *qui doit en être distinguée* [nous soulignons], cet objet est à concevoir comme *la cause du désir* [nous soulignons]. Pour reprendre ma métaphore de tout à l'heure, l'objet est *derrière* le désir[63]. »

---

[61] *Ibid.* p.189.
[62] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse.* [1962-1963]. *Op. cit.* p.39-155 (particulièrement les pages : 50-51 ; 56-57 ; 109-110 ; 121-122 ; 138-141).
[63] *Ibid.* p.120.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Lacan argumente ici une critique de l'intentionnalité de la philosophie, qui fait tendre « vers quelque chose » toute pensée. Mais il y reprend également à nouveaux frais son *aggiornamento* des théories de la relation d'objet des psychanalystes post-freudiens. H. Hartmann, E. Kriss, R. Lowenstein, représentants de la psychologie du « moi autonome » (*Ego Psychology*), se révèlent supporter la même thèse que M. Bouvet[64] et les psychanalystes français. S. Nacht, J. Favreau, R. Diatkine, entre autres auteurs de la *Psychanalyse d'Aujourd'hui*, (abrégée *P.D.A.* dans les *Écrits*). Ces courants voulaient loger « l'être inné » du psychanalyste dans le « bon objet[65] », avatar européen du « moi autonome » américain. Pour illustrer ce « mirage » produit par cet objet *a* « derrière le désir », Lacan réduit au cordeau, à l'épure, son propre « schéma optique » pour en proposer une nouvelle lecture, qui en passera cette fois par la topologie.



Le moi et le non-moi

Dans ce schéma, proposé par J.-A. Miller dans l'établissement du séminaire[66], l'objet « moi » se constitue par différenciation du non-moi, extérieur à l'enveloppe imaginaire du corps, représentée ici par le vase. Mais l'ensemble de l'opération est, selon la logique déployée par Lacan dans le schéma optique, subordonnée au « passage » du petit *a* dans la barre verticale qui représente le miroir et par extension, le grand Autre. L'objet petit *a*, cause du désir, est alors antérieur à ces opérations de vectorisations imaginaires (par l'image du cortex représenté par le miroir concave, et par l'Autre représenté par le miroir plan), sur le versant d'une perte *réelle*. Trônant ici au-dessus du vase, il est ce point aveugle insaisissable au sujet. Sa propre image vient l'enserrer,

[64]Sur Maurice Bouvet et les critiques lacaniennes de la *P.D.A.*, on peut se reporter à Bernard, D. (2018). « Sur la relation d'objet : Lacan et Bouvet » in *Revue Tupeuxsavoir*, 10 avril 2018. Accessible en ligne : http://www.tupeuxsavoir.fr/publication/sur-la-relation-dobjet-lacan-et-bouvet/ [page consultée le 19 février 2019].

[65] Lacan, J. (1966). « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » [1958]. *Op. cit.* note de bas de page p.590.

[66] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. [1962-1963]. *Op. cit.* p.121.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

se refermer sur lui pour se donner comme son succédané. Ainsi *a* se situe-t-il dans une « précession essentielle[67] » à la précipitation spéculaire de l'objet :

> « La fonction topologique que je vous ai présentée permet de formuler de façon claire ce qu'il convient d'introduire pour résoudre cette énigme. C'est la notion d'un extérieur d'avant une certaine intériorisation, qui se situe en *a*, avant que je le sujet, au lieu de l'Autre, ne se saisisse dans la forme spéculaire, en *x*, laquelle introduit pour lui la distinction du moi et du non-moi[68]. »

Antérieurement, chez Lacan – notamment dans la formule de la « métaphore paternelle » – ce « *x* » renvoie au signifié, pour le sujet, du Désir de la Mère (DM). Ce signifié prend la valeur du manque. Lorsque l'opération de la castration, opérée par le représentant (signifiant) du Nom-du-Père s'est effectuée, cette valeur est -φ (« moins *phi*[69] » – pour le dire dans les termes du Lacan des années 1960. L'opération signifiante de la métaphore paternelle indique que ce -φ vient à la place de ce *x*, c'est-à-dire « à la place même ou *a* manque[70] ». Au lieu où le sujet croit reconnaître *a*, en tant qu'il serait l'objet visé par son désir, il ne peut que retomber sur -φ, son propre manque, sa castration. Cette dernière correspond finalement – selon ce même schéma optique – à l'image de cet objet *a* antérieur, cause de son désir. Ainsi, si Lacan reprend ces mêmes petites lettres, ces dernières ne suivent cependant pas la même grammaire. En effet, l'objet petit *a* vient dire « la permanence […] d'une jouissance qui ne reçoit pas son sens de la métaphore paternelle[71] », c'est-à-dire l'insuffisance de cette dernière à traiter, symboliquement, un reste de jouissance en jeu. Ce dernier est, selon la découpe proposée dans ce séminaire, cédé entre le sujet et son Autre selon quatre modalités qui renvoient aux objets de la pulsion. Les avatars orificiels de l'objet *a* désignent autant de relations de l'Autre aux bords du corps du sujet : avaler ou *se faire* avaler (objet oral), éjecter ou *se faire* éjecter (objet anal), entendre ou *se faire* entendre (objet voix), voir ou *se faire* voir (objet regard). Comment alors représenter ce qui n'est pas spécularisable, ni subsumable entièrement sous la loi du signifiant du Père symbolique ? C'est là ce qui motive chez Lacan, le recours à la topologie, et le déclin

---

[67] *Ibid.* p.122.
[68] *Ibid.* p.121.
[69] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1958]. *Op. cit.* p.557.
[70] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. [1962-1963]. *Op. cit.* p.127.
[71] Miller, J.-A. (2013). « L'Autre sans Autre ». *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

des appels à son schéma optique (déclaré « insuffisant[72] ») ou à la métaphore paternelle qu'il n'a cessé de « démanteler » à partir de la fin des années 1950[73]. Ainsi, il indique que :

> « Pour ajouter une cheville à cette dialectique, j'ai essayé l'année dernière de vous l'articuler autour d'une figure empruntée au domaine ambigu de la topologie, qui amincit à l'extrême les données de l'imaginaire, et qui joue sur une sorte de trans-espace, dont tout laisse à penser en fin de compte qu'il est fait de la pure articulation signifiante[74] »

Nous allons maintenant expliciter en quoi le recours à l'analyse de l'affect d'angoisse est pour Lacan, analogue à cet « amincissement » de l'imaginaire que propose la topologie qui se formule en mathématique comme une « pure articulation signifiante ». L'angoisse est en effet, pour Lacan, le seul affect proprement « universel » (à opposer au « général » de la philosophie aristotélicienne), c'est-à-dire qu'il est signe que quelque chose, dans le rapport du sujet à ce qui fait « son monde », « ne trompe pas ». Si pour Lacan, les affects sont trompeurs, c'est parce qu'ils sont cousus du signifiant et de l'imaginaire qu'ils charrient. Les affects se baladent dans le langage et les discours. Ils n'emportent pas les mêmes significations selon le rapport que chacun entretiendra avec tel ou tel de ces termes. En témoigne par exemple la « *saudade* » portugaise, réputée mélancolie spéciale à la région et intraduisible – bien que sans doute quelque chose parvienne à y passer dans la chanson et la musique dont elle s'est faite cause. L'angoisse a intéressé la psychanalyse depuis ses débuts. Elle confortait Freud d'avoir quitté ses collègues médecins qui ne voulaient plus de lui, et de ses thèses perçues comme opaques, dans la Vienne des années 1900. En effet, le fondateur de la psychanalyse annonçait dans une de ses conférences de 1917 que l'angoisse mettait en quelque sorte la médecine au pied du mur ; poussons un peu en disant que l'angoisse angoissait elle-même la médecine traditionnelle. C'est bien une coupure que Freud opère, entre le déterminisme organique, quel qu'il soit, et le vécu subjectif de l'angoisse, qui lui opère comme un « signal dans le Moi[75] ». Freud repère qu'à la différence de la peur ou de l'effroi, l'objet motivant explicitement cette réaction

---

[72] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI* [1964]. *Op. cit.* p.133.
[73] Miller, J.-A. (2013). « L'Autre sans Autre ». *Op. cit.*
[74] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X. Op. cit.* p.51.
[75] « on a le droit rester attaché à l'idée que le moi est le lieu de l'angoisse proprement dit », Freud, S. (1992). « Inhibition, symptôme, angoisse » [1925]. In *Œuvres complètes,* vol. XVII. [1923-1925]. *Op. cit.* p.211 ; Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X. L'angoisse. Op. cit.* p.138.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

affective ne semble pas en présence du sujet :

> « L'affect d'angoisse montre quelques traits dont l'investigation promet des éclaircissements supplémentaires. L'angoisse a avec l'attente une relation non méconnaissable ; elle est angoisse devant quelque chose. Il s'y attache un caractère d'indétermination et d'absence d'objet ; l'usage de la langue correct change même son nom lorsqu'elle a trouvé un objet et le remplace alors par la peur[76]. »

Il indique par là le tranchant de cet affect pour qui se penche sur les choses de l'esprit. On peut d'ailleurs avec Lacan situer le réel de l'angoisse dans les textes de Freud aussi bien dans l'*Hilflosigkeit* que dans l'*Unheimliche*. Nous avons déjà évoqué le second terme, arrêtons-nous pour lors sur le premier. L'*Hilflosigkeit* désigne chez Freud la détresse du nouveau-né, lâché dans le monde, sans secours, ce que l'anglais traduirait par *helplessness* : l'être-sans-aide. Cet affect apparaît très proche de celui de l'angoisse, qui se manifeste tout au long de la vie du parlêtre. Dans le cynisme auquel il a habitué son audience, M. Houellebecq n'en est pas moins fin observateur des choses de l'enfance. Il corrobore – peut-être sans le savoir – l'observation freudienne, en écrivant que l'être humain doit bien souffrir d'un défaut fondamental qui le rend inapte à affronter la rugosité du monde, tant les cris de ses petits sont stridents et révélateurs de cette indigne condition :

> « Si le nourrisson humain, seul de tout le règne animal, manifeste immédiatement sa présence au monde par des hurlements de souffrance incessants, c'est bien entendu qu'il souffre, et qu'il souffre de manière intolérable. C'est peut-être la perte du pelage, qui rend la peau si sensible aux variations thermiques sans réellement prévenir de l'attaque des parasites ; c'est peut-être une sensibilité nerveuse anormale, un défaut de construction quelconque. À tout observateur impartial en tout cas il apparaît que l'individu humain ne peut pas être heureux, qu'il n'est en aucune manière conçu pour le bonheur, et que sa seule destinée possible est de propager le malheur autour de lui en rendant l'existence des autres aussi intolérable que l'est la sienne propre – ses premières victimes étant généralement ses parents[77]. »

Relevons également dans ce passage que, pour l'écrivain comme pour le psychanalyste, cette impéritie cruelle dans laquelle baigne le nourrisson aurait avoir avec une *perte*.

---

[76] Freud, S. (1992). « Inhibition, symptôme, angoisse » [1925]. *Op. cit.* p.279.
[77] Houellebecq, M. (2012). *La possibilité d'une île* [2005]. Paris: Édition J'ai lu. p.64.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ces hurlements s'arrêtent avec l'intervention de l'Autre, le fait que le parent prenne sur lui d'interpréter ces cris comme du signifiant. Mais nous ne sommes pas à ce niveau où la demande se déchire du besoin pour ouvrir une marge au sujet et à son désir. Houellebecq reste ici au ras de l'expérience, à la frontière du langage, de l'autre côté de la barrière du sens, pour évoquer cette *perte* fondamentale. Elle est ici incarnée, d'une façon comiquement darwinienne, par celle du pelage – mais plus structuralement encore par ce « défaut de construction quelconque » que l'objet *a*, chez Lacan, tente de circonscrire.

Le sentiment d'inquiétante étrangeté [*Unheimliche*] illustre également cette dimension de l'angoisse comme lieu où les repères vacillent. Lacan se faisant lecteur rigoureux de Freud vise à réduire à son trognon son dire : « l'angoisse est [la] seule traduction subjective [de l'objet *a*][78] ». Si l'angoisse est ce seul affect qui « ne trompe pas[79] » c'est parce qu'il s'extrait en effet des repères de la représentation. Il ouvre à l'altérité radicale qui est moins à situer du côté d'une figure gorgonienne de l'Autre[80] que du côté de cet objet « antérieur » au sujet. Cet objet le précède lors de sa venue au monde, puisqu'il éprouve déjà le tranchant de l'affect dont sa présence se fait cause. Avançons : si l'angoisse « ne trompe pas », c'est parce que l'objet *a* n'est pas spécularisable. Car en sa présence, habituellement recouverte par le poinçon du fantasme (◇) qui l'en sépare, le sujet se trouve face à la béance que cette absence de représentation ouvre devant lui.

> « Nous voici en mesure de répondre maintenant à la question – quand l'angoisse surgit-elle ? L'angoisse surgit quand un mécanisme fait apparaître quelque chose à la place que j'appellerai, pour me faire entendre, naturelle, à savoir la place de -φ, qui correspond, côté droit à la place qu'occupe, côté gauche, le *a* de l'objet du désir. Je dis quelque chose, entendez n'importe quoi [...] *L'Unheimliche* est ce qui apparaît à la place où devrait être le -φ. Ce dont tout part en effet, c'est de la castration imaginaire, car il

[78] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X. L'angoisse*. *Op. cit*. p.119.
[79] *Ibid*. p.138.
[80] *Cf*. l'apologue de la mante religieuse que Lacan présente dans son séminaire sur l'identification et repris pour l'ouverture du séminaire sur l'angoisse. Lacan, J. (1960-1961). *Le Séminaire, livre IX, L'identification*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S9/S9%20L'IDENTIFICATION.pdf [page consultée le 20.02.2019]. Leçon du 4 avril 1962 ; Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. *Op. cit*. p.14.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

n'y a pas, et pour cause, d'image du manque. Quand quelque chose apparaît là, c'est donc, si je puis m'exprimer ainsi, que le manque vient à manquer[81]. »

La clinique viendra dans ce travail, donner corps par l'angoisse à ces remarques, notamment à propos du numérique et des fantasmes qu'il génère. L'objet *a* est un concept de Lacan incontournable dans l'optique de dresser une épistémologie choisie des modèles de représentations dans la psychanalyse. C'est au cœur de cette épistémologie que nous plaçons une des mutations, des impacts, promis par l'arrivée du numérique et de ses écrans. L'invention du concept d'objet *a* par Lacan (auquel il donne une place particulière, qui ne peut pas se situer « entre autres machins[82] » qu'il a également proposé) marque un véritable tournant dans les modèles convoqués.

Ce tournant témoigne aussi d'une rupture avec Freud. Celui-ci indiquait, nous l'avons cité, que l'angoisse paraissait sans objet déterminé, voire s'accompagnait d'une attente, c'est-à-dire d'une « absence d'objet ». Lacan pourtant insistera : l'angoisse, contrairement à ce que Freud pouvait affirmer, « n'est pas sans objet[83] ». Il qualifie même cette ritournelle de l'angoisse comme « crainte sans objet » de « chanson, qui, pour scientifique qu'elle soit, se rapproche de celle de l'enfant qui se rassure[84] ». Ainsi Lacan interprète la théorie de l'angoisse comme une réponse à cette dernière. Pour ce faire, elle vient scotomiser l'objet, le faire disparaître, tel l'enfant qui, effrayé du silence, chante pour se rassurer. Ou celui qui avec sa lumière de chevet fait disparaître l'obscurité. Dans cet exemple, la chanson fait disparaître le silence, et la lumière voile les ténèbres. La chanson et l'ampoule viennent rendre visible (ou audible) l'objet, lui donner une incarnation, là où son absence faisait apparaître l'angoisse, tapi sous un silence, dont on dit volontiers qu'il peut être écrasant ou oppressant. Ainsi l'angoisse n'est pas sans objet, en tant qu'elle est le signe de la présence de l'objet *a* – mais elle surgit sans l'apparition d'objets spéculaires, qui s'afficheraient sur l'écran de la réalité. En d'autres termes, on peut dire que l'angoisse, si elle est sans objet *spéculaire*, n'est pas sans objet *pulsionnel* en tant que ce dernier n'est pas (en « tout ») pris dans les rets du signifiant — d'où le « trop » qui jaillit et le manque qui vient à manquer.

---

[81] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. *Op. cit*. p.53.
[82] Lacan, J. (1973-1974). *Le Séminaire, livre XXI, Les non dupes errent*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S21/S21%20NON-DUPES....pdf [page consultée le 20.02.2019]. Leçon du 9 avril 1974.
[83] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. *Op. cit*. p.155.
[84] *Ibid*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

c. Les dérives de la pulsion et la fermeture du corps

Ces oppositions sont peu solubles dans le langage articulé et les inflations imaginaires provoquées par l'opposition intérieur/extérieur sont impropres à rendre compte de l'appareil psychique, de la réalité du sujet et de son corps. Pour ces raisons, Lacan va avoir recours, à partir du *Séminaire IX* sur l'identification, à la topologie. Nous allons nous arrêter sur deux opérations – des coupures – qui correspondent à différents moments logiques de la structuration du corps propre du sujet, sur lesquelles Lacan revient de manière très serrée dans son texte de 1972, *L'étourdit*[85]. Il va partir du *cross-cap* ou « plan projectif de la théorie des surfaces ». C'est un objet topologique assez étrange mais qui s'éclaire par la façon dont on le produit. Il s'obtient en partant d'une demi-sphère (fig. *a*), que l'on « pince » en son centre (fig. *b.*), puis où l'on joint deux à deux les bords opposés (fig. *c.*)[86].



Figure a



Figure b

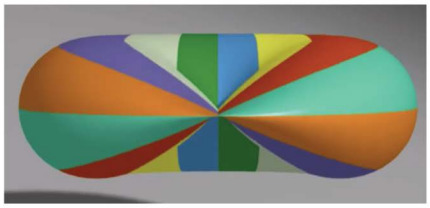


Figure c

C'est en découpant cet objet topologique en deux que l'on peut s'apercevoir qu'il est en fait composé de deux éléments distincts : une demi-sphère (que l'on peut « aplatir » et devient ainsi un disque) et une bande de Möbius (une figure qui en partage les propriétés topologiques, qui est dite homéomorphe). Sur la figure *d*[87], la demi-sphère

---

[85] Lacan, J. (2001). « L'étourdit » [1972]. In *Autres écrits*. Paris: Seuil.
[86] Ces figures proviennent de captures d'écran d'une vidéo publiée par l'utilisateur Jos Leys sur la plateforme *YouTube*. Accessible en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=W-sKLNoVBkk [page consultée le 06.03.2019].
[87] *Ibid.*

ou le disque, est situé dans la partie inférieure de la figure ; et l'objet homéomorphe à une bande de Möbius est reproduit dans la partie supérieure.

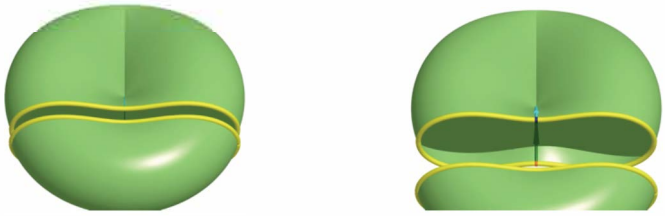


Figure d

Lacan disait que la topologie n'était nullement une métaphore des concepts utilisés par la psychanalyse mais leur « monstration[88] », soit tout ce que l'on peut espérer de « démonstration » dans les « sciences de la conjecture ». Cette première coupure vise ainsi à « *monstrer* » l'effet de la frappe du langage sur le corps, cette première division subjective induite par la rencontre avec le signifiant. En effet, Freud a fait grand cas de la conscience du corps de l'*infans* (celui qui ne parle pas encore), à travers les jugements d'existence et d'attribution. Nous pouvons les résumer assez simplement en indiquant que le nourrisson ne « sépare » pas son corps du corps de l'Autre, quelque chose lui apparaît en parfaite continuité. Freud en déduit un « autoérotisme », mais qui est plutôt la conséquence du fait de ce que l'auto et l'hétéro soient profondément confondus dans les premiers mois de l'existence du corps du bébé. À les voir jouer avec leurs bouts de corps (pieds, doigts, bras, etc.) on jurerait en effet que ces objets semblent ne pas encore leur appartenir. À les voir s'agripper si fermement aux objets de l'Autre (sein, doigt, cheveux) – et c'est là un des premiers réflexes du nourrisson isolé par la psychologie du développement – on jurerait tout autant que ces objets, pour eux, semblent leur appartenir en propre.

À la suite de cette première coupure, le cross-cap se divise donc en deux objets topologiques distincts. Le premier est assimilable à une bande de Möbius (partie haute), le second à un « disque » (partie inférieure de la figure *d*). Si le corps du sujet (partie haute) est séparé de l'objet pulsionnel qui choit au champ de l'Autre (partie supérieure de la figure *d*), le corps n'en est pour autant pas refermé. Si le sujet est entré dans le régime du signifiant (perte d'un bout de corps que « monstre » le disque), il

[88] Lacan, J. (2007). « Propos sur l'hystérie. Bruxelles, le 26 février 1977 » [1977]. *Quarto*, n°90. Texte établi par J.-A. Miller. p.9.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

n'est pas encore divisé par lui, puisque la structure de cette bande de Möbius fait que l'on peut passer d'un bord à l'autre sans rencontrer de limite (l'intérieur et l'extérieur sont encore en continuité).

Pour illustrer cette division du sujet par le langage (structure névrotique), une seconde coupure est à opérer. Elle consiste à découper, par son milieu, la bande de Möbius obtenue à partir d'un aplatissement de la partie haute de la figure précédente.

Cette fermeture du corps va exiger une autre opération de coupure, qui va permettre de transformer cette bande möbienne en une bande « bipartite ». Cette opération se constitue d'une découpe de la bande de Möbius en son milieu. L'objet produit (bande bipartite) est alors homologique à la constitution d'un tore (*figure e*), qui « monstre » la structure du corps comme refermée autour d'un vrai trou, qui renvoie aux orifices réels du corps, « interfaces » des objets de la pulsion[89].

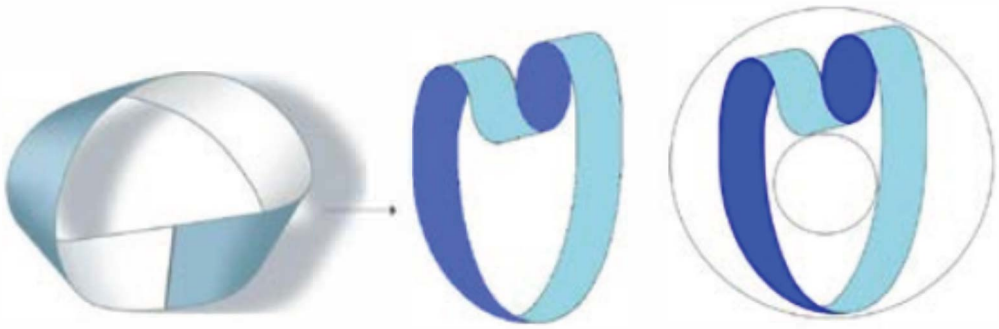


Figure e

Ces deux opérations topologiques distinctes, ces deux « coupures » veulent donc démontrer les mécanismes logiques qui président à la fermeture d'un corps qui se présente d'abord comme une étendue sans bornes, où l'intérieur et l'extérieur sont conjoints (bande de Möbius du *cross-cap*). C'est une autre façon d'illustrer ce fait clinique que le corps ne se présente pas par enveloppes d'emblée. Celles-ci procèdent d'une construction, d'une fermeture, d'une création véritablement subjective — ce que venait dire la structure du schéma optique, avec cette saisie toujours « indirecte », par son image, de l'enveloppe charnelle. La psychopathologie nous renseigne sur ce phénomène, *via* le témoignage de sujets confrontés à des vécus corporels où les limites

[89] Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S14/S14%20LOGIQUE.pdf [page consultée le 20.03.2019]. Leçon du 15 février 1967.

de ce corps se trouvent mouvantes, voire absentes[90]. Ce corps qui « fout le camp » est donc la règle universelle pour le sujet parlant ; mais la parole et le langage, par les coupures qu'ils produisent sur le corps, donnent les instruments fantasmatiques pour en effectuer une certaine fermeture — ce que Lacan reprendra ensuite par la topologie des nœuds et le concept de « nouage ».

De la sphère (demie-sphère) devenue *cross-cap*, les coupures de la Demande (faux-trous, « tour du tore ») et du désir (vrai trou « trou central du tore ») viennent dire la réalité du corps névrotique. Il se présente comme divisé par le langage et traversé par un circuit pulsionnel refermé. Le corps pris dans le langage se présente comme *a*-sphère. C'est-à-dire qu'il est figurable par une bande de Möbius coupée en deux (bande bipartite) qui illustre ce corps refermé, mais ce dernier est supplémenté de ce rebut de disque (figure *d*), illustrant cette chute, ce détachement de l'objet pulsionnel petit *a*. Dit autrement, cette coupure première est celle engendrée par le langage qui vient diviser le sujet ($) ; la seconde lui permet de s'y représenter — comme manque d'être — *via* un certain exercice de signification, de bouclage de son dire. Cette signification fait du « dire » (en tant que lieu asymptomatique de l'énonciation, où un « vouloir dire » se fait entendre) un « dit » (l'énoncé en tant que tel, nécessairement en décalage avec cette intention — ce que Lacan repérait déjà sous les auspices du « point de capiton » à l'époque du graphe du désir).

Le corps considéré comme tore souligne ainsi un aspect « troué », « manquant ». À ce titre, ces considérations topologiques traduisent le développement que Lacan proposait par exemple dans son graphe du désir, où le sujet se représente d'abord dans le code de l'Autre par le signifiant qui y manque, *via* son fantasme et par son symptôme. Autrement dit, cette topologie trouée du corps vient figurer la logique du désir comme logique du manque-à-être[91], depuis laquelle peut se saisir, en creux, le sujet de l'inconscient et du désir. Ainsi, une autre proposition de Lacan consistera à comparer la structure du corps à une « sphère armillaire[92] », dont il fera cas dans le séminaire sur Joyce :

[90] *Cf. infra* p.261 et *sq.*
[91] Lacan, J. (2013). *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*. [1958-1959]. Paris: Martinière.
[92] Lacan, J. (2005). *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* [1975-1976]. *Op. cit.* p.35.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Le corps se présente ainsi comme un « sac », retenu par des « cordes » que sont les dimensions Réelle, Symbolique et Imaginaire (modèle R.S.I.) qui lui donnent sa consistance et permettent sa fermeture. L'objet *a* est ainsi dans un rapport *extime* à cette structure armillaire, à la fois possiblement retenu par le nouage et possiblement lâché, puisque hétérogène à cette sphère trouée. Les rapports entre cette architecture armillaire ou torique et l'objet *a* façonnent la structure du corps, ordonnent sa consistance à partir des dynamiques pulsionnelles permises par ces jeux entre la structure torique et l'objet *a*.

L'objet *a* se présente donc comme un objet détaché du corps suite à une succession logique d'opérations qui en permettent la fermeture. Lacan repère en effet que l'objet pulsionnel et le corps de l'être parlant entretiennent un rapport ambigu. D'un côté il semble lui appartenir en propre, lui être lié, mais de l'autre, force est de constater qu'il ne lui est pas réductible (sauf à virer au pire), et que cet objet peut s'émanciper du corps du sujet. Ce phénomène est sensible, par exemple, lorsque le sujet entend sa propre voix enregistrée, ou lorsqu'elle est amplifiée par un microphone.

Cette topologie de *a* comme *extime* au corps est présente dès l'origine de sa conceptualisation par Lacan dans le *Séminaire* sur l'angoisse. Lacan série ainsi plusieurs représentations de martyrs peintes par F. Zurbarán et pointe aussi le cas Œdipe, le héros de la tragédie de Sophocle[93]. Tous illustrent cette capacité du sujet à se voir séparé de son objet pulsionnel. Ainsi Sainte Lucie de Syracuse est représentée avec ses propres yeux sur un plateau ; Sainte Agathe de Catane, elle, porte ses seins détachés de son corps. C'est également les yeux qui sont en jeu dans le cas d'Œdipe, et nous pourrions ajouter Saint Denis, dont le buste se lève pour aller chercher sa propre

[93] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. *Op. cit*. p.191.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

tête qu'on vient de lui trancher, puis la porter jusqu'à la basilique qui porte aujourd'hui son nom (et donnera naissance à la vindicte paysanne proverbiale : « à la saint Denis, ramasse tes fruits »).

Dans cette série de cas, bibliques ou mythiques, à chaque fois, c'est par là où ça a chu que l'objet brille. Si Lacan rappelle alors que « martyr » veut dire « témoin[94] », c'est pour souligner que ces sujets témoignent que d'une perte réelle d'objet s'extrait dans leurs cultes et légendes dorées ce même objet « en puissance », virtualisé. Ces « saints » castrés, dont les bouts de corps exposés les font devenir icônes, sont donc d'abord des témoins de ce phénomène que la jouissance advient par là où la fermeture du corps est mise en cause. En effet, Sainte Lucie énuclée est la sainte patronne de la lumière (*lux* signifie lumière en latin) et sa fête se déroule peu après le solstice d'hiver, où les jours croissent à nouveau. De même, Sainte Agathe aux seins arrachés devient la patronne des nourrices, et son culte se fête à travers la réalisation d'une brioche dont la forme évoque cet objet prélevé par l'Autre sur son corps lors du martyre. Œdipe, quant à lui, fait coïncider ce moment où il s'énuclée et celui où il retrouve la vue, la clairvoyance sur son crime commis, mais aussi sur le devenir de la Cité elle-même :

> « Comment dire ce qui est de l'ordre de l'indicible, et dont je veux pourtant faire surgir l'image ? Il [Œdipe] voit ce qu'il a fait [son parricide et son inceste], ce qui a pour conséquence qu'il voit – c'est le mot devant lequel je butte – l'instant d'après ses propres yeux, boursouflés de leur humeur vitreuse, au sol, confus amas d'ordures, puisque, pour les avoir arrachés de leurs orbites, ses yeux, il a bien évidemment perdu la vue. Et pourtant, il n'est pas sans les voir, les voir comme tels, comme l'objet-cause, enfin dévoilé de la dernière, ultime, non pas coupable mais hors des limites, concupiscence, celle d'avoir voulu savoir. La tradition dit même que c'est à partir de ce moment qu'il devient vraiment voyant. À Colone, il voit aussi loin qu'on peut voir, si loin en avant qu'il voie le destin futur d'Athènes[95]. »

L'objet, une fois qu'il a chu, brille, oriente le sujet et le corps, c'est cette séparation, cette mise à distance qui vient le guider. C'est donc dans sa séparation d'avec le corps du sujet que l'objet *a* prend sa fonction. Cette perte éprouvée dans le corps signe la séparation du sujet d'avec l'Autre dont il était le jouet — jusqu'au martyre. Avec Lacan, nous allons pouvoir déduire de cet objet *a*, les différents lieux du corps d'où procède sa

94 *Ibid.*
95 *Ibid.* p.190.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

virtualisation, ouvrant la voie au désir (entendu comme virtualisation de cet objet) et à l'angoisse (entendue comme « rencontre », irruption de l'objet).

> « [L'objet *a*] C'est cette part de nous-mêmes qui est prise dans *la machine* [nous soulignons], et qui est à jamais irrécupérable. Objet perdu aux différents niveaux de l'expérience corporelle où se produit sa coupure, c'est lui qui est le support, le substrat authentique, de toute fonction de la cause[96]. »

Cette virtualisation du corps dans l'objet *a* va entraîner l'animation vivante et vivifiante de ce dernier — c'est là le témoignage paradoxal des martyrs, Œdipe compris. Il est indubitable que cet objet ait à voir avec le vivant du corps, provoqué par sa coupure. C'est là ce qui donne la consistance à ce concept de Lacan : « le facteur commun du petit *a* c'est d'être lié aux orifices du corps[97] ». S'il tente de le rattacher à des observations de la biologie des mammifères (notamment ses développements dans le séminaire sur l'angoisse autour des caducs[98], enveloppes détachées du corps), c'est pour mettre en avant d'abord la fonction de coupure engendrée sur le corps par le signifiant.

C'est avec la légende du martyr de saint Denis que M. Serres repère ce phénomène, et par cette « parabole » qu'il en vient à expliquer la fonction, pour le sujet, du micro-ordinateur. Il affirme ainsi que sa tête sous le bras, saint Denis se comportait en définitive comme l'individu qui transporte son ordinateur dans son *attaché-case* :

> « Ce récit fait saisir l'externalisation opérée par les nouvelles technologies : l'ordinateur est l'instrument de cette extériorisation de tout le savoir[99]. »

Ainsi « l'extériorisation » d'un objet, qui nous fait avancer tel saint Denis décapité, n'est pas l'apanage de ces nouveaux objets numériques. Cependant, nous pouvons préciser avec Lacan que cette « externalisation » s'opère à partir des ouvertures du corps. Pour autant, ces objets restent liés au corps *via* différents appareillages qui en permettent une « virtualisation », c'est-à-dire les repoussent loin du corps et le font s'animer, en lui en proposant des substituts. Ces lieux où le sujet trouvent ces substituts

---

[96] *Ibid.* p.249.
[97] Lacan, J. (1974-1975). *Le Séminaire, livre XXII, R.S.I.* Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S22/S22%20R.S.I..pdf [page consultée le 20.03.2019]. Leçon du 21 janvier 1975.
[98] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. *Op. cit*. p.195-7.
[99] Serres, M. (2018). « Communication à l'Académie Française lors de la séance du jeudi 16 novembre 2017 ». Accessible en ligne : http://academie-francaise.fr/actualites/communication-de-m-michel-serres-0. [page consultée le 20.03.2019].

sont leurrants, dans la mesure où ils ne sont qu'une image projetée de l'objet perdu, mais le mouvement du corps auquel ils ouvrent est bien réel, puisque le corps s'anime pour les rejoindre. Cette distinction permet de cerner le réel en jeu, sur lequel Lacan dit buter dans la citation extraite à propos d'Œdipe. Cet achoppement est rejoint par M. Serres lorsqu'il explique que sa grand-mère lui contant cette histoire du saint céphalophore fait se demander à l'enfant qu'il était alors « mais comment fait-il pour retrouver sa tête, lui qui n'a plus ses yeux ? ». Son aïeule lui répondait alors « mauvais esprit ! C'est *ça*, le miracle [100]! ».

Si M. Serres est un formidable conteur, et sa grand-mère d'une grande piétée, la dynamique en cause tient ici moins du « miracle » que de la logique, celle du désir quand ce dernier mord le corps pour en faire tomber l'objet. Ainsi, là où M. Serres veut nous faire tourner la tête vers la table pour y contempler ce qu'il reconnaît comme une externalisation de notre propre corps (il invite à ce que l'on appelle notre ordinateur Denis, puisque toute notre tête y serait), nous proposons d'y reconnaître autre chose. Non pas une « externalisation » cognitive ou spirituelle de nos capacités intellectuelles, mais bien plutôt le témoin (à l'image des martyrs) de cette « trouée » du corps qui le fait s'agiter, qui le fait jouir. Notre tête est toujours sur nos épaules, mais c'est à y reconnaître quelque chose du corps (le regard et la voix) que le sujet peut s'agiter devant sa machine. C'est depuis cette virtualisation que la technique opère, et c'est sur fond de manque que l'outil trouve à s'ériger. Probablement que si le corps était plein, sphérique, complet, ce qui ne pourrait plus alors s'appeler l'humain (fions-nous sur ce point aux travaux du paléoanthropologue A. Leroi-Gourhan[101]) n'aurait jamais inventé l'outil comme palliatif à sa foncière impuissance. Cette appréhension des nouveaux objets numériques, producteurs de virtuel, souligne également la pertinence de la proposition de traduction du *Trieb* par le terme de « dérive » :

> « il faut traduire sévèrement [le *Trieb* freudien] par pulsions – ou par dérives, pour marquer que le *Trieb* est détourner de ce qu'il appelle son *Ziel*, son but[102] »

[100] Serres, M. (2013). « L'innovation et le numérique », Conférence prononcée à l'Université Panthéon-Sorbonne, le 29 janvier 2013. Accessible en ligne : https://www.canal-u.tv/video/universite_paris_1_pantheon_sorbonne/michel_serres_l_innovation_et_le_numerique.11491 [page consultée le 20.03.2019].
[101] Leroi-Gourhan, A. (2014). *Le geste et la parole. t.1 : Technique et langage* [1965]. Paris : Michel.
[102] Lacan, J. (1986). *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960]. *Op. cit.* p.132.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Cette proposition amorcée dans l'*Éthique* est rappelée par Lacan dans ses *Écrits*, où il indique l'intérêt d'un détour par l'anglais pour saisir le ressort de cette singulière proposition de traduction :

> « Nous relevons ici le gant du défi qu'on nous porte à traduire du nom d'instinct ce que Freud appelle *Trieb* : ce que *drive* traduirait assez bien en anglais, mais qu'on y évite, et ce pour quoi le mot dérive serait en français notre recours de désespoir, au cas où nous n'arriverions pas à donner à la bâtardise du mot pulsion son point de frappe[103]. »

[103] Lacan, J. (1966). « Du *Trieb* de Freud ou du désir du psychanalyste ». in *Écrits*. Paris : Seuil. p.803.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

3. Pulsion de mort et machine

La poussée constante de la pulsion, que Freud traduit en termes de « représentations », est lue par Lacan comme la division du sujet au travers de la chaîne des signifiants qui viennent le représenter — aussi pour le régime des pulsions. C'est à ce titre qu'il s'intéressa à la cybernétique : moins pour l'étude des circuits neuronaux réverbérants de L. Kubie que pour les circuits de la répétition que donne à entendre le signifiant au travers de la pratique de l'association libre. Comme le rappelle F. Sauvagnat :

> « Laissant de côté la question des neurones et des synapses, Lacan s'attachait donc essentiellement au "message cybernétique", suite de signes orientés, qu'il identifiait à la chaîne signifiante telle qu'elle insiste dans l'inconscient comme un surmoi, selon le régime de la pulsion de mort, et s'impose secrètement à l'ordonnancement de l'imaginaire moïque. On peut donc considérer qu'il a pris au mot les avancées de la cybernétique, mais en mettant en avant un certain fonctionnement machinique hors-sens là où les cybernéticiens ne voulaient voir que câblage[104]. »

Le « *caput mortuum* » du signifiant — que nous avons déplié avec Lacan autour de la nouvelle de Poe — frappe le point d'arrêt et l'origine de la chaîne signifiante d'un indéterminable hors-sens. Si le sens fait limite imaginaire à cette chaîne et que la signification en détermine la logique symbolique (c'est l'apologue des trois prisonniers), le *caput mortuum* (tête morte — clin d'œil à saint Denis — avatar anticipant l'élaboration ultérieure de cet objet *a*) en matérialise le poids de réel. Ce réel, Freud a cru le trouver dans la sexualité humaine au travers des fantasmes insistants, des inhibitions diverses et des symptômes entravant le sujet, rencontrés dans sa clinique :

> « le réel pour l'être parlant, c'est qu'il se perd quelque part, et où ? - c'est là que Freud a mis l'accent - il se perd dans le rapport sexuel. Il est absolument fabuleux que personne n'ait articulé ça avant Freud alors que c'est la vie même des êtres parlants. Qu'on se perde dans le rapport sexuel, c'est évident, c'est massif, c'est là depuis toujours et après tout jusqu'à un certain point on pourrait dire que ça ne fait que continuer[105]. »

[104] Sauvagnat, F. (1992). « Psychanalyse et neurosciences ». *Op. cit.*
[105] Lacan, J. (1974). « Interview à France Culture » [1973]. *Le Coq-Héron*, n° 46/47, p.3-8.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ce « ça ne fait que continuer » fait directement écho à l'itération de la pulsion, qui répète sa satisfaction le long d'une chaîne signifiante tendue par l'objet, ce *caput mortuum* qui la leste. C'est dans l'articulation du langage à ce réel que Freud avait identifié, sous les auspices de la sexualité humaine, que la pulsion trouve à dériver au grès des matrices que le lien social propose au sujet. Elle s'origine de ce « poids mort » du signifiant qui vient nouer langage et sexuel, libido :

> « Le sujet parlant a ce privilège de révéler le sens mortifère de cet organe [du langage], et par là son rapport à la sexualité. Ceci parce que le signifiant comme tel, a, en barrant le sujet par première intention, fait entrer en lui le sens de la mort. (La lettre tue, mais nous l'apprenons de la lettre elle-même.) C'est ce par quoi toute pulsion est virtuellement pulsion de mort[106]. »

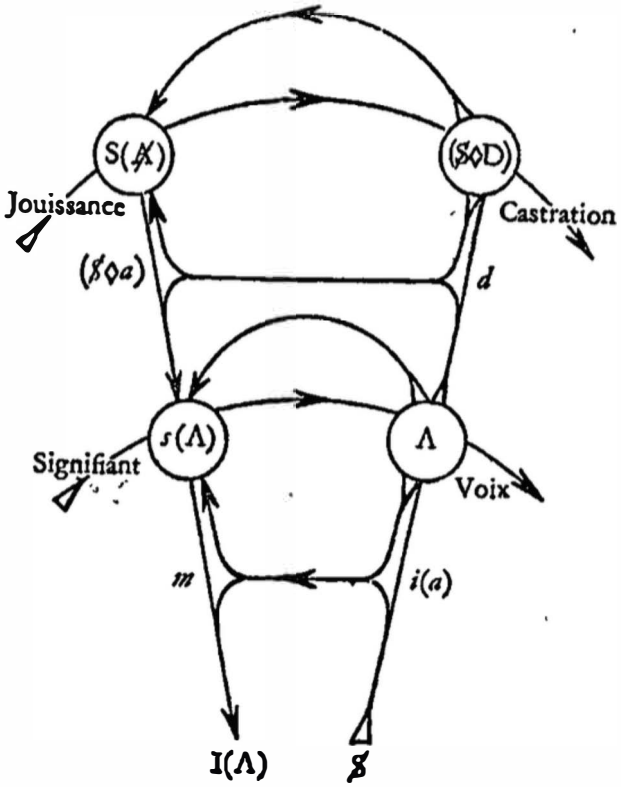
Là où Freud théorisait un dualisme « pulsion de vie/pulsion de mort », Lacan en propose une lecture différente. La pulsion, toujours virtuellement pulsion de mort, peut se nouer, au travers de la logique du fantasme, au désir qui vient en juguler cette pente mortifère. De 1957 à 1959 Lacan élabore, durant son séminaire, le « graphe du désir » qui reprend les codes mathématiques de la théorie des graphes pour proposer un modèle de l'appareil psychique. L'idée est bien qu'autour du trajet percé par le signifiant vont s'édifier des réponses subjectives qui articulent dans le langage un éprouvé relatif au corps traversé par la pulsion. La théorie des graphes, comme le graphe proposé par Lacan, veut modéliser les résultats de processus interactionnels, en fonction de leurs possibilités logiques et de leurs probabilités.

En proposant un modèle où l'appareil psychique apparaît comme support à la formation de symptôme, Lacan poursuit ainsi la voie de Freud percée dans la *Traumdeutung*, avec les modèles de la logique et de la linguistique structurale. Le graphe du désir est en effet un graphe « linguistique », où s'élabore la réponse du sujet au désir de l'Autre — problématique qui était déjà au centre de la proposition de la

[106] Lacan, J. (1966). « Position de l'inconscient » [1964]. In *Écrits*. *Op. cit*. p.848.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

métaphore paternelle. La subjectivité apparaît ainsi, à l'aune de ces propositions, comme la production d'un appareil qui logiquement le précède, et en permet l'advenue.



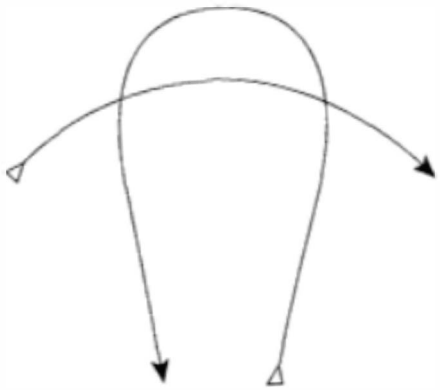
Le graphe du désir

Dans ce graphe, Lacan distingue trois niveaux où il reprend les élaborations antérieures autour de la logique signifiante et du stade du miroir que nous avons dépliées[107]. Précisons quelques aspects de son fonctionnement pour la « psychologie de la machine » que Lacan a développée avec la cybernétique. La machine désirante qu'illustre le graphe annonce en effet que le désir — toujours sexuel en son principe, selon l'adage freudien — serait sous-tendu par des dynamiques de formes récurrentes, et dont une lecture analytique peut rendre compte. Ce qui intéresse la *praxis* analytique, c'est « l'interprétation » de ce désir et ses logiques — Lacan termine d'élaborer ce « graphe », débuté dans son séminaire sur « Les formations de l'inconscient », dans celui consacré au « Désir et son interprétation ». Le désir, comme production du fait que l'être humain parle, s'intègre dans un circuit déjà déterminé par le langage (comme machine et support à la parole).

[107] *Cf. supra*, p.60 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ces circuits sont formés par des boucles de rétroactions, à partir d'un point de capiton (réalisé par la flèche verticale), qui fait se boucler sur elle-même la chaîne signifiante (flèche horizontale).



Le point de capiton, « cellule élémentaire » du graphe.

Cette disposition vise à transcrire la manœuvre inhérente à la signification, qui fait point d'arrêt et retour sur l'antériorité de la phrase. Toute phrase possède une signification à la condition de son arrêt — au moins virtuel (on retrouve la logique de la « virtualité » mortelle de la pulsion).

La flèche qui fait le tour du graphe part du sujet, divisé par la rétroaction qui s'opère dans son chemin jusqu'aux idéaux de l'Autre — son image, prise dans les signifiants du désir de l'Autre — I(A). Le trait veut symboliser la « conduction » du signifiant, à la manière des circuits électriques réels du Joey de B. Betthelheim[108], ou des liens de probabilité de la théorie des graphes. Le signifiant, dans sa matérialité, trace une voie qui vient lier plusieurs instances, imaginaires et symboliques, symbolisées par les lettres respectivement minuscules et majuscules. Rentrons maintenant dans le détail de la logique du graphe :

[108] Le cas Joey de B. Bettelheim décrit la façon dont un enfant autiste de 8 ans a pu s'ouvrir au monde en s'appuyant sur des dispositifs machiniques. Ceux-ci semblent être une véritable interface lui permettant de brancher son corps : son lit est aménagé en voiture, son alimentation est assurée par des câbles invisibles, sa miction est homologue à des bris d'ampoules. Joey, après une décennie passée à l'école orthogénique de Chicago, a pu ensuite rejoindre un lycée technique où il a obtenu un diplôme en électronique. Si le discours de Bettelheim autour de « l'environnement » comme cause et solution de l'autisme (conception inspirée de sa propre expérience de l'enfer des camps nazis) est aujourd'hui datée, ses textes (et notamment le cas de Joey) restent des sources cliniques remarquables. *Cf.* Bettelheim, B. (1969). *La forteresse vide l'autisme infantile et la naissance du soi* [1967]. Paris : Gallimard. p.301-418.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Le premier étage du graphe, le quadrilatère [*m*—*i(a)*—A—*s*(A)], reprend les développements du *Stade du miroir* : le moi (m) est une construction secondaire à la précipitation d'une identification, dans la rencontre avec une image i*(a)*. Le moi (*m*) est dans une sorte de « dialogue constant » avec ses « images » qui donnent forme à sa « précipitation » depuis l'*Urbild* freudien. Cette première « boucle » imaginaire est reliée à la « tierceité » induite par le signifiant qui fait exister l'Autre comme lieu du langage. Il permet à Lacan de distinguer ici le sujet de l'énoncé — disons, le moi — et le sujet de l'énonciation — celui qu'appelle « je », le *shifter*, le lieu depuis lequel « on » parle[109]. L'écart entre le sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation se rejoue dans une forme de critique de la théorie de la communication :

> « L'Autre comme site préalable du pur sujet du signifiant, y tient la position maîtresse, avant même d'y venir à l'existence, pour le dire avec Hegel et contre lui, en Maître absolu. Car ce qui est omis dans la platitude de la moderne théorie de l'information, c'est qu'on ne peut même parler de code que si c'est déjà le code de l'Autre, or c'est bien d'autre chose qu'il s'agit dans le message, puisque c'est de lui que le sujet se constitue, par quoi c'est de l'Autre que le sujet reçoit même le message qu'il émet et sont justifiées les notations A et *s*(A)[110]. »

Il y a ici une analogie entre le fait que l'image du moi précède son édification et celle du message du sujet qui est en fait celui qu'il reçoit de l'Autre, sous sa forme inversée — c'est le paradigme de la nomination. Le sujet face au miroir s'entend dire, depuis l'Autre, « tu es… ». Le sujet reçoit de l'Autre (A) le signifiant qui va lui permettre de s'identifier et de se repérer comme « Un », comme unité dans le miroir et disjoint de l'Autre. Mais cet effet de signification pointe du même coup que cette image est un leurre : « elle » n'est pas vraiment « lui ». C'est cet effet de conjonction/disjonction du signifiant quant à l'image du sujet qu'indique la notation *s*(A) : le sujet reçoit de l'Autre une signification, dont il lui appartient de se servir dans le jeu intersubjectif ainsi disposé par le quadrangle [*m*— *i(a)*—A— *s*(A)]. Cette signification (dont la métaphore paternelle écrit la variation œdipienne) fait valoir un écart entre signifiant et signifié qu'épingle, dans l'enseignement de Lacan antérieur aux années soixante-dix, le Nom-du-Père. C'est de cet écart, entre le besoin (l'objet du besoin et des soins, qui se fait le

[109] « ce que Damourette et Pichon prennent pour la personne étoffée qu'ils opposent à la personne subtile, cette dernière n'étant autre que la fonction plus haut désignée comme *shifter*. » in Lacan, J. (1966). « Subversion du sujet et dialectique du désir… » [1960]. *Op. cit.* p.809.
[110] *Ibid.* p.807.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

complément du nourrisson en état d'impéritie, livré au bon vouloir de son Autre) et la demande (le cri de l'enfant que l'Autre vient transformer en appel) que se détache le désir — comme l'exprime Lacan dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » :

> « Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin : cette marge étant celle que la demande dont l'appel ne peut être inconditionnel qu'à l'endroit de l'Autre ouvre sous la forme du défaut possible qu'y peut apporter le besoin, de n'avoir pas de satisfaction universelle [...] C'est ce caprice [de l'Autre] néanmoins qui introduit le fantôme de la toute-puissance non pas du sujet, mais de l'Autre où s'installe sa demande, il serait temps que ce cliché imbécile fût une fois pour toutes - et pour tous - remis à sa place et avec ce fantôme la nécessité de son bridage par la Loi[111]. »

Ainsi face à la réponse structuralement « à côté » de l'Autre à la demande du sujet, ce dernier va venir chercher quelque chose de l'ordre d'une « Loi » — Lacan réfère alors à la loi du Père — pour « boucler » cette affaire avec l'Autre. Ce que l'analyse enseigne, c'est que cette Loi surgit du désir du sujet, elle en est tout à la fois la condition et la *raison* — au sens mathématique, ce dénominateur commun qui vient orienter un sujet dans l'existence et ordonner la récurrence de la série mathématique. C'est le sens du développement de Lacan dans son séminaire sur l'éthique. Il retrace celui-ci dans son « Kant avec Sade[112] » où l'impératif catégorique de la loi morale et l'impératif de jouissance sadien se conjoignent à l'endroit du désir du sujet. C'est là, pour Lacan, que se fonde ce qui est à proprement parler cette éthique du sujet — de quoi motiver, on le comprend aisément, la création de quelque comité pour tenter de disjoindre Kant de son jumeau diabolique. La voie du désir (*d*) s'ouvre ainsi par ce premier bouclage entre l'Autre comme lieu du signifiant et la réponse paradoxale — frustrée, castrée, privée mais continue — du sujet à cette demande à l'Autre (ou de l'Autre). Cet appel rencontre ainsi ce manque structural et structurant de l'objet de la demande. Lacan fait alors équivaloir, pas sans provocation à l'endroit de ses contemporains auteurs d'une *Psychanalyse d'aujourd'hui*, la demande et la pulsion, qu'il écrit « $ ◇ D ». Cette écriture découle de la logique que nous avons dépliée : si aucun objet ne parvient à saturer le besoin d'où s'émancipe la demande inconditionnelle du sujet à l'endroit de l'Autre, alors cette demande présente les mêmes caractéristiques que le *Trieb* de Freud :

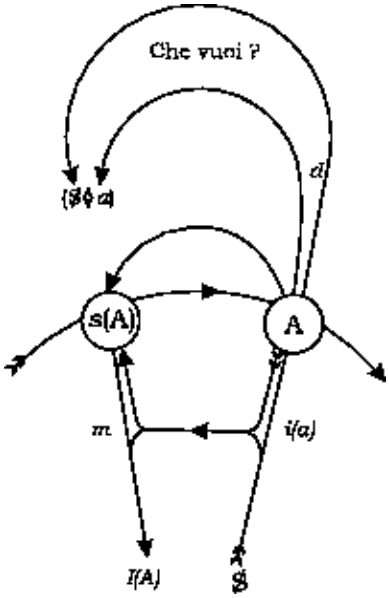
---

[111] *Ibid.* p.814.
[112] Lacan, J. (1966). « Kant avec Sade » [1963]. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite[113]. »

Face à cette demande, l'Autre répond donc « à côté ». Cela pousse le sujet d'une part à renouveler sa demande (c'est la poussée constante de la pulsion), et d'autre part à retomber sur la même absence à cet endroit de l'objet qu'il pensait demander — ce que Lacan note par le mathème de l'incomplétude de l'Autre S(Ⱥ). Ainsi le « bouclage » final du graphe (la boucle qui relie la demande à la réponse lacunaire de l'Autre) se fait sur fond d'une question sur le désir de l'Autre. Cette question fait retour au sujet et Lacan l'emprunte au diable de Cazotte : *Che Vuoi ?* soit, « que me veut-il ? », lui qui laisse ma demande se répéter à son endroit sans la satisfaire.



À cette question inhérente à la machine pulsionnelle qui prend sa forme dans les signifiants de la demande, le sujet répond avec son fantasme ($◇a$), soit sa version — sa variation subjective — de la réponse à la question du désir de l'Autre. Le désir *d* se trouve ainsi retenu et dirigé rétroactivement par la constitution du fantasme, d'où le sujet vient répondre à la question posée par l'incomplétude de l'Autre sur sa propre logique désirante. Autrement dit, à la rencontre du désir de l'Autre, se pose au sujet la question de son désir : que me veut-t-il ? Mais il lui appartient d'apercevoir qu'il aura déjà répondu à cette question par le truchement de son propre fantasme, et aura finalement en partie participé des coordonnées de cette rencontre (ou de cette non-

[113] Lacan, J. (1966). « La direction de la cure… » [1958]. *Op. cit.* p.617.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

rencontre, l'une comme l'autre étant des formes de « ratage » de cette « rencontre » avec l'absence de réponse (S(Ⱥ)) — sinon subjective — à la cause du désir de l'Autre).

Le graphe du désir est donc un outil quant à l'examen de ce qui est traditionnellement appelé « la responsabilité subjective ». Il la pose comme un possible : une question inhérente à la dialectique du sujet avec l'Autre que le sujet peut prendre à son compte fantasmatique. Mais cette « responsabilité subjective » n'est pas l'inconscient qui lui s'affirme comme réel en déterminant à l'insu du sujet ses propres réponses à la question posée par le désir supposé à l'Autre.

Le graphe du désir se décompose donc en deux étages qui fondent un *automaton* traduisant la logique du désir du sujet. Le premier étage se réfère à la dualité imaginaire du sujet avec son reflet ; le second s'en émancipe par la mise en branle des réseaux signifiants de la demande, que leste l'objet pris dans le fantasme. L'*automaton* de ces réseaux signifiants propres au sujet répond à une rencontre initiale, *tuchê* du langage sur le corps, avec le désir de l'Autre foncièrement énigmatique, harcelant voire persécutant. Le trajet de la demande (dont la réponse est le symptôme) au fantasme et son retour désignent donc un appareillage supplémentaire au premier quadrangle qui réfère à une première machine spéculaire. Ces repères nous introduisent à une clinique différentielle du sujet et de sa machine que nous allons déplier dans le chapitre suivant.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion

La clinique a amené Freud à postuler, pour la rédaction de sa *Métapsychologie*, l'existence d'un *Trieb* pour dire à la fois cette articulation entre *soma* et *psukhê*, mais aussi rendre compte de cette poussée constante qui frappe à la porte du corps.

Si la pulsion est bien un « concept fondamental » de la psychanalyse, c'est en tant que son circuit permet d'aménager une fermeture du corps, rendant la jouissance supportable au sujet — et ouvrant à une clinique du désir. En procédant au démontage de la pulsion, Lacan nous permet de cerner ce qui soutient le tissu signifiant de la pulsion — son circuit — à savoir, cet objet *a*, cause du désir. L'objet *a* apparaît comme le silène de la jouissance, cet objet pulsionnel qui va donner les entours de l'image du corps qui vient le recouvrir.

Le mythe de la pulsion freudienne est alors démonté, analysé puis abandonné par Lacan au profit de cette avancée conceptuelle de l'objet *a*. Pour autant, le problème de la traduction de la jouissance du corps au rang signifiant demeure intact, et c'est son articulation à une certaine mécanique pour dire la question du corps qui prend le relais des élaborations de Freud.

Si le circuit moëbien du pulsionnel permet la fermeture du corps dans la névrose, *quid* des sujets pour qui la porte « reste ouverte » — ainsi que nous avons proposé de le reformuler avec les repères que Lacan emprunte à la cybernétique ? La pulsion s'affirmant comme une « machinerie » à la fois interne et extérieure au sujet, que traduisent les créations machiniques produites par certains sujets psychotiques ? La prochaine partie propose d'examiner ces problématiques en reprenant la clinique du corps-machine dans les psychoses.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

II. Fonctions et usages du corps-machine dans la structure des psychoses

Introduction

L'interprétation du corps (au sens organique) comme machine est une question ancienne. Avec la médecine, on peut affirmer que, jusqu'à un certain point, on ne parvient à saisir et à parler le corps que dans une référence à une logique mécanique. L'organe est une machine, et c'est de celle-ci que le médecin peut rendre compte en proposant de comprendre son fonctionnement. La métaphore du cerveau en est peut-être la plus fameuse, l'encéphale ayant toujours été comparé dans le discours courant à la machine la plus évoluée de l'époque — depuis la machine à vapeur jusqu'à nos modernes machines à calculer. Mais le praticien expérimente que le corps charrie un réel toujours excédentaire à cette machinerie infernale de l'organisme, soluble toujours jusqu'à un certain point dans les équations du savoir.

Aujourd'hui les progrès incontestables — et prodigieux — des sciences médicales amènent finalement le psychopathologue et le neurologue côte à côte. Regardant leur objet d'étude commun, semblant se demander comment cette physiologie si précisément réglée[114] en vient à pouvoir produire des réponses phénoménologiques si différentes — et à l'occasion, aberrantes[115].

Les « troubles mentaux », pour reprendre la métonymie dualiste avec laquelle aujourd'hui notre société trouve à dire la folie, font partie de cet excédent que la science peine à prendre à sa charge. Le nombre des diagnostics présents dans le *DSM*[116] pouvant être établis par un titrage biologique ou physiologique est réduit à une portion plus que congrue. Toutefois, certains « aliénés », comme on les nommait alors, ont trouvé à rendre compte de leurs troubles par le biais de la création de machines. Restées à l'état de créatures imaginaires, tracées sur une feuille ou construites par leurs soins, celles-

[114] La pathologie médicale nous enseigne justement que la modification — même infinitésimale — de ces réglages n'est pas sans conséquence, que l'on pense à la température corporelle, aux délétions chromosiques ou à la glycémie…
[115] *Cf.* Ansermet, F., Magistretti, P. J. (2004). *A chacun son cerveau : Plasticité neuronale et inconscient*. Paris : Odile Jacob.
[116] *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* [Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

ci — quelquefois directement adressées aux médecins ou aux soignants — étaient portées par ces malades comme les témoins de leurs tourments.

Il règne, au premier plan de l'actualité dans laquelle ce travail se construit, une hégémonie des technologies. Elles régissent nos rapports sociaux mais aussi ceux que chacun entretient à son propre corps. Il s'agit alors de nous interroger sur le devenir des sujets psychotiques à l'heure de la généralisation de la machine pour tous. Remarquons avec S. Turkle, anthropologue de ces dites « nouvelles technologies », que nos modernes machines s'affirment toujours comme un moyen privilégié pour dire le « soi ». Mais ce « soi considéré comme une machine[117] » a-t-il à voir avec ce que les lacaniens nomment « logique du sujet » ? Est-ce une défense ? Une construction ? Quelles variations dans ces solutions subjectives pour les différentes structures cliniques ?

Dans le premier chapitre, nous revenons sur ce croisement entre « machine » et « délire » pour montrer un procès commun : celui de la tentative d'une inscription dans le signifiant — dans la langue, par le langage — d'une jouissance qui se présente en excès, au-delà du principe de plaisir. Quel lien ces délires machiniques entretiennent-ils avec ce que la psychiatrie classique avait repéré comme « phénomène élémentaire » du délire ?

Cela nous amènera ensuite, dans le deuxième chapitre, à revenir sur cette problématique du « corps-machine ». Le phénomène élémentaire fait en effet d'abord état d'une discordance aperçue ou ressentie dans le corps et sa pensée. Nous verrons que la clinique du corps-machine, notamment dans les délires psychotiques, est en fait plus qu'ancienne. Le cas de J. O. de La Mettrie nous servira de repère inaugural. Nous proposons de mettre en regard cette thèse du singulier philosophe de la République des Belles Lettres avec le cas de la machine à influencer de Natalia A., présenté en 1919 par V. Tausk — un médecin, psychanalyste et psychotique, contemporain de Freud[118]. V. Tausk souligne les aspects (auto-)thérapeutiques de ces délires particuliers. Il en dégage l'universel de la structure que ces constructions révèlent. Tausk introduit ainsi un questionnement sur la régulation des symptômes par ces machines délirantes, extérieures au corps mais qui parviennent — parfois — à continuer de le faire tenir.

---

[117] *Cf.* le chapitre 8 de l'ouvrage de Turkle "Le soi considéré comme une machine". In Turkle, S. (1986). *Op. cit.*

[118] *Cf.* Arce Ross, G. (2002). « Le suicide maniaque de Victor Tausk ». *Cliniques méditerranéennes*, *66*(2), p.155-174. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/cm.066.0155

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Le troisième chapitre se soutient de cette voie pour revenir à la cybernétique et aux tentatives lacaniennes de décrire, par un certain nombre de termes empruntant aux registres de la machine (soit : une « psychodynamique »), les symptômes et processus de stabilisations du sujet psychotique. Avec le modèle Réel-Symbolique-Imaginaire, abrégé « RSI » par Lacan à la fin de son enseignement, nous tenterons de marquer la limite d'une telle conception et en même temps d'ouvrir à l'inventivité, que le maniement de la machine permet, pour nouer ensemble ces trois registres du parlêtre.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. La machine du délire

a. Du sujet-signifiant vers l'homme-automate

Si Lacan opte, dans les premiers temps de son enseignement, pour le terme de *sujet* pour désigner l'être humain en tant qu'il est travaillé et traversé par l'inconscient, c'est également pour souligner sa dimension d'être *assujetti*. Assujetti, le sujet l'est d'abord au langage, dont il est le serf. C'est ce que suppose la définition lacanienne du signifiant :

> « Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant[119]. »

Le sujet n'a ainsi d'autre substance que signifiante. Cette conception d'un sujet tramé par le langage[120], ne soutenant son existence que par l'ordre signifiant, implique qu'une part de déterminisme — c'est l'hypothèse freudienne — revienne à cette structure du langage. La position subjective dit ainsi la manière dont le sujet s'articule dans l'existence avec cette structure du langage qui lui préexiste. Les structures cliniques traduisent des modalités de réponses à cette demande faite au sujet de s'articuler avec l'Autre du signifiant. Dans l'espace que cette demande ouvre peuvent se repérer des positions très diverses. Dans la névrose, le consentement exigé pour s'appareiller à la machine du discours marque le sujet d'une perte qu'il fait supporter par l'Autre (en le rendant coupable de son dam — dans la version hystérique de la névrose ; ou en ramenant sur lui la faute — dans sa déclinaison obsessionnelle). Les résultats des cures analytiques[121] témoignent que ce moment « névrotisant », où le signifiant prend à sa charge la jouissance de l'objet, est cernable d'une trace. De ce moment, le sujet fait son mythe. Cette sanction symbolique de l'image du corps, Freud l'avait repérée par l'Idéal du Moi. Lacan, dans son séminaire consacré à l'identification met alors en exergue le terme freudien « *Einziger Zug* », qu'il traduit par « trait unique » ou « trait unaire ». Il le fait équivaloir à ce qu'il a pu déplier considérant cette reprise de l'Idéal du Moi

[119] Lacan, J. (1966). « Subversion du sujet… ». *Op. cit*. p.819.
[120] Cette conception du sujet trouve sa limite dans l'objet *a*, dont nous avons déjà proposé quelques contours, ce qui vaudra à Lacan, dans la suite de son enseignement, de nouvelles nominations du sujet : « parlêtre » ou « corps parlant ».
[121] *Cf*. la proposition de « la passe » de Lacan, et les exposés relayés par les écoles de psychanalyse qui l'ont adoptée dans leurs modalités de fonctionnement.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

freudien, au moment de son développement sur le stade du miroir[122]. Ce trait unaire traduit la

> « nécessité structurale [...] de l'idéal du moi, en tant que c'est à partir de ce point, non pas mythique, mais parfaitement concret d'identification inaugurale du sujet au signifiant radical [...] du trait unique comme tel, que toute la perspective du sujet comme "ne sachant pas" peut se déployer d'une façon rigoureuse[123]. »

Si le sujet est « non sachant », c'est parce que ce trait unaire seul, détaché de tous les autres, ne peut le faire advenir en tant que sujet — puisqu'il en faut au moins *un autre* auprès duquel se représenter. Le trait unaire est *idiot*, au sens premier, c'est-à-dire qu'il ne parle que pour lui-même. D'un signe, le sujet fait du trait unaire son insigne. Cette première identification est donc à la racine (Lacan emploi le terme de « radical ») de cette rencontre du sujet avec le signifiant. Si elle n'est pas un mythe, c'est avec cet appui que l'*infans* forgera le sien pour advenir en tant que sujet. La coupure entre le signe et le signifiant est ici à faire.

Le signe est la trace laissé par l'objet, là où le signifiant se caractérise d'être un effacement du signe. Le signifiant marque une différence avec tous les autres, bien qu'il puisse leur être identique.

Les « coches » repérées sur des ossements magdaléniens attestent de cet ordre signifiant qui extrait le sujet du signe. Bien que tous ces bâtons se ressemblent, sans être pour autant identiques, chacun d'eux se caractérise de représenter une chose différente — *une* bête chassée par bâton pour l'exemple des *Bushmen*[124]. Lacan en réfère au Robinson de D. Defoe :

> « Il y a maintenant la trace, le pas sur le sable, signe à quoi Robinson ne se trompe pas. Là, le signe se sépare de son objet. La trace dans ce qu'elle comporte de négatif, amène le signe naturel à une limite où il est évanescent. La distinction du signe et de l'objet est ici très claire, puisque la trace est justement ce que laisse l'objet, parti ailleurs.

[122] *Cf. supra*, p.72 et *sq*.
[123] Lacan, J. (1960-1961). *Le Séminaire, livre IX, L'identification*. *Op. cit*. Leçon du 22 novembre 1961.
[124] Lacan donne aussi, dans un autre registre, l'exemple des traits sur le chevet du lit de Sade, marquant chacun des « coups » qu'il infligeait à son valet. *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> Objectivement, il n'est besoin d'aucun sujet qui reconnaisse le signe pour qu'il soit là — la trace existe même s'il n'y a personne pour la regarder[125]. »

La trace n'est donc pas à proprement parler de l'ordre du signifiant, elle reste dans le champ du spéculaire, elle fait signe d'un objet qui n'est plus là — semblable au « spectre » de la photographie décrit par Barthes[126].

Le signe est la trace laissée par l'objet. Le signifiant, c'est la lettre par laquelle le sujet viendra la recouvrir. Pour illustrer ce point on peut penser aux scènes de crime où la police scientifique dispose ses cartes numérotées pour élever chaque trace à la dignité d'une pièce à conviction. Pour que la trace entre dans le champ du signifiant, il faut donc que le sujet y mette du sien, signe sa présence :

> « Je vous ai dit que le signifiant commence non pas à la trace, mais à ceci, qu'on efface la trace. Ce qui inaugure le signifiant, c'est le fait qu'elle se pose comme pouvant être effacée. Autrement dit, Robinson Crusoé efface la trace du pas de Vendredi, mais que fait-il à la place ? S'il veut la garder, cette place du pied de Vendredi, il fait au minimum une croix, c'est-à-dire une barre et une autre barre sur celle-ci. […] Avec la barre, j'annule ce signifiant, mais aussi je le perpétue indéfiniment, j'inaugure la dimension du signifiant comme tel[127]. »

L'être parlant est sujet du langage mais du même coup il ne peut faire l'économie d'être aliéné à la machine langagière. Pour autant, ce sujet en déduit, par le trait unaire, le moyen de se représenter au niveau d'une existence sanctionnée par un Autre. De la machine — machination — du langage, le sujet extrait un outil, son insigne, marque de sa singularité, et du même coup, hérite des effets symptomatiques qu'elle charrie nécessairement :

> « Or le champ de ces effets [de l'être humain] ne se limite pas aux faits collectifs spécifiques (la station verticale, la fabrication de l'outil, l'inhumation des morts, l'agriculture, l'échange, l'organisation ethnique, etc.), mais inclut également les effets, à l'occasion symptomatiques, de l'inscription de chaque individu de l'espèce dans la

[125] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. *Op. cit*. p.188.
[126] Barthes, R. (1980). *La chambre claire : note sur la photographie*. Paris: Gallimard. p.28-30.
[127] Lacan, J. (2013). *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation* [1958-1959]. *Op. cit*. p.103-104.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dimension qui lui permet d'être nommé, d'être singularisé, d'occuper une place dans la suite des générations, d'être désiré[128] ».

Ce que met en exergue Zenoni, c'est la dimension structurale, pour l'être parlant, du chaînon manquant. Le psychanalyste tente en effet, avec une étude serrée de la littérature scientifique de la paléoanthropologie de l'époque, de cerner ce point d'où l'être humain pourrait se voir émerger d'un règne animal. Si ce point échappe logiquement, il n'en reste pas moins que cette émancipation en forme de deuil, permise par le signifiant, rappelle chacun des sujets parlants à cette marque originaire. De lui échapper, elle lui permet de tenir sa place. La chaîne signifiante se soutient ainsi d'un signifiant singulier, que Lacan attrape chez Freud avec ce « trait unaire » :

« Il [le trait unaire] pourrait être substitué à tous les éléments de ce qui constitue la chaîne signifiante, la supporter cette chaîne à lui seul, et simplement [du fait] d'être toujours le même[129]. »

En effet, avec les coches des chasseurs-cueilleurs, nous voyons bien que sur l'ossement figure toujours le même signifiant, ce bâton, répété autant de fois qu'on met à terre la proie. Pour autant, la chaîne signifiante, l'enchaînement de ces signifiants ne s'en trouve pas mis à mal : le second bâtonnet — par exemple — représentant la deuxième bête tuée pour le premier bâtonnet, etc. Le signifiant participe donc d'une émancipation du signe qu'il recouvre. Le trait unaire est ce premier trait qui vient se détacher du reste, pour identifier l'être humain à l'Autre du langage, il est l'outil en tant que tel, et s'érige sur fond de perte, comme sanction symbolique. Stanley Kubrick nous l'enseigne dans la scène inaugurale de son *2001* — où la distribution des deux tribus opposées suit la structure du schéma optique de Lacan :

« A l'aube de l'Humanité, dans le désert africain, une tribu de primates subit les assauts répétés d'une bande rivale, qui lui dispute un point d'eau. La découverte d'un monolithe noir inspire au chef des singes assiégés un geste inédit et décisif. Brandissant un os, il passe à l'attaque et massacre ses adversaires. Le premier instrument est né[130]. »

---

[128] Zenoni, A., & Cassiers, L. (1991). *Le corps de l'être parlant : de l'évolutionnisme à la psychanalyse*. Bruxelles ; Paris : De Boeck Université. p.36.
[129] Lacan, J. (1960-1961). *Le Séminaire, livre IX, L'identification*. *Op. cit*. Leçon du 22 novembre 1961.
[130] Extrait du synopsis du film Kubrick, S. & Lyndon V. (Producteurs), Kubrick, S. (Réalisateur). (1968). *2001: A Space Odyssey* [Film]. Metro-Goldwyn-Mayer Polaris. En ligne : http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=27442.html [page consultée le 20.03.2019]

Deux tribus de singes rivales se partagent donc un point d'eau. L'une chasse l'autre, puis l'autre chasse l'une, sans que l'on puisse, donc, les distinguer. Les deux bandes rivales sont engluées dans une guerre imaginaire, sans fin. Arrive alors cet étrange monolithe noir, tombé du ciel, que va toucher celui qui deviendra « le chef ». Cette altérité obscure inspire ainsi le simiesque chef de tribu, qui va alors pouvoir effectuer l'opération de soustraire un os d'un squelette au sol pour en faire usage : « le premier instrument est né », nous dit Kubrick. Les deux bandes rivales sont ainsi disposées en miroir, *a* et *a*' dans le schéma de Lacan, alors que le monolithe vient permettre une différence entre les deux tributs. En faisant irruption, comme altérité radicale (A), l'apparition marque le tableau d'un déséquilibre. La conséquence de cette trouvaille de l'instrument dans l'objet est une rupture, une déchirure dans la toile de l'histoire. Ainsi la bande de singes — qui n'en sont plus — prend le dessus sur l'autre qui n'a pas été frappée par la rencontre avec le monolithe. Ils s'assurent ainsi le monopole du point d'eau et chasse définitivement la bande rivale. Mais sans doute, peu de temps après (si Kubrick avait continué de filmer) leur viendraient d'autres idées, d'autres envies : quelque chose de la machine du désir, c'est-à-dire cette force qui fait cheminer sur fond de manque, est amorcée. Le reste du film en propose une conclusion entropique[131]. Avec Kubrick, l'outil arrive en quelque sorte au même point que l'encoche faite dans l'os. Il traduit une perte foncière, que l'outil se donne pour mission de reconquérir et que l'encoche signale : trou dans l'os ou le bois. Cette définition prométhéenne de l'outil ne doit pas masquer ce que la technique appelle la machine.

Une différence évidente (et leurrante) voudrait nous faire dire que là où la machine marche toute seule, l'outil, lui, a besoin de l'artisan pour fonctionner. On objectera qu'une machine peut également avoir besoin d'un machiniste : qu'est-ce qui le différenciera alors de l'artisan ? Autrement dit : la machine est-elle l'outil du machiniste ? Inversement, l'on connaît des artisans tant habitués à leurs outils qu'ils témoignent que ceux-ci finissent comme par marcher tout seuls, tant la facilité du maniement de ceux-ci, pour eux, s'éprouve. Autrement dit : ils seraient parvenus à devenir eux-mêmes « comme une machine ». Maîtriser un outil, c'est finalement se faire maîtriser par lui. C'est ce que J. Ellul repérait par sa « technique » qu'il invitait à considérer comme l'enjeu du siècle :

[131] Trichet, Y., & Marion, É. (2014). « Le savant dans le malaise contemporain, entre désir et jouissance ». *Bulletin de psychologie*, Numéro 531(3), 225. https://doi.org/10.3917/bupsy.531.0225. p.233.

« lorsque la technique entre dans tous les domaines et dans l'homme lui-même qui devient pour elle un objet, la technique cesse d'être elle-même l'objet pour l'homme, elle devient sa propre substance : elle n'est plus posée en face de l'homme, mais s'intègre en lui et progressivement l'absorbe. […] Cette transformation que nous pouvons contempler aujourd'hui est le résultat de ce fait que la technique est devenue autonome[132]. »

Si Ellul appelle alors à distinguer radicalement la machine de cette technique autonome, il convient également de la différencier de l'outil — puisque ce dernier peut encore moins prétendre à une telle autonomie. Pour autant, l'outil reste à distinguer de la machine, en tous cas selon Lacan :

« De nos jours, une machine, cela n'a rien à faire avec un outil. Il n'y a aucune généalogie de la pelle à la turbine[133] ».

Ce qui rend impossible de tracer l'arbre généalogique de la technique, et de retrouver l'ancêtre commun de la pelle et de la turbine, c'est précisément l'élision signifiante, trou dans la filiation. À la différence de l'outil, la machine n'a pas besoin d'exister dans la réalité pour être une machine. Elle se contente d'une existence signifiante — jusqu'à ce qu'on se décide, éventuellement, à la fabriquer :

« vous pouvez très légitimement appeler machine un petit dessin que vous faites sur ce papier. Il suffit d'un rien. Il suffit simplement que vous ayez une encre qui soit conductrice pour que ce soit une très efficace machine[134] ».

L'hypothèse lacanienne sur la machine est donc qu'elle se soutient d'un pur réseau signifiant, qui « conduit » son fonctionnement :

« quelque chose qui peut s'écrire sur le papier — c'est la définition moderne de la machine[135]. »

---

[132] Ellul, J. (1990). *Op. cit.*
[133] Lacan, J. (1998). *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse. Op. cit.* p.54.
[134] *Ibid.*
[135] Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme. Op. cit.* Leçon du 22 novembre 1966.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

La validité de cette thèse de la machine comme se soutenant d'abord d'un réseau signifiant paraît surtout entérinée par la proposition de la « machine universelle » du mathématicien anglais A. Turing.

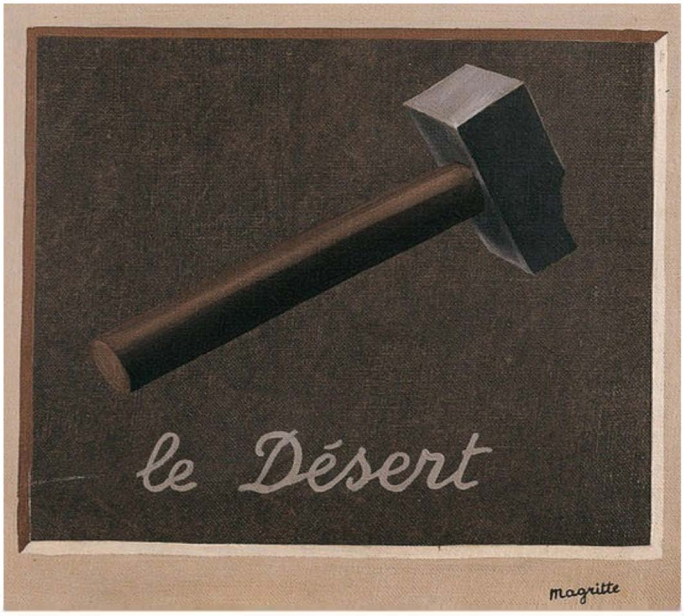
Personnage majeur de l'édification des premiers « ordinateurs », A. Turing propose dès la fin des années 30 une « machine de papier[136] » qui permet de résoudre tous les problèmes calculables à l'aide des opérateurs de la logique de Boole. La construction de cette machine universelle s'inclut dans le débat vif ouvert par les deux théorèmes de l'incomplétude produits par K. Gödel. A. Turing, avec sa machine, produit des résultats homologues aux conclusions d'un autre mathématicien, Alonzo Church, et aboutit à la réfutation du second problème proposé par D. Hilbert, qui voulait relier logique et calcul (*Entscheidungsproblem*). Au contraire du dessein souhaité par Hilbert et son programme, Turing et Church démontrent que « calculable = récursif[137] », c'est-à-dire que les problèmes, pour être calculables doivent pouvoir se traduire en fonction récursive (c'est le principe de l'algorithme). Ou pour le dire avec A. Turing : « Selon ma définition, un nombre est calculable si sa représentation décimale peut être écrite par une machine[138] ».

Ce que nous relevons, en deçà du débat théorique de la discipline, est que l'ancêtre du « programme enregistré », qu'invente avec sa machine universelle A. Turing[139], servira la même logique que l'ensemble du fonctionnement des ordinateurs. Depuis les premiers calculateurs électroniques, jusqu'aux plus contemporains, toutes ces machines suivent, encore aujourd'hui, l'architecture décrite par J. Von Neumann, à partir des travaux de Turing[140].

[136] Turing, A. M., & Girard, J.-Y. (1999). *La Machine de Turing*. Paris : Seuil. p.107.
[137] *Ibid.* p.13.
[138] *Ibid.* p.49.
[139] Berry, G. (2017). *L'hyperpuissance de l'informatique: algorithmes, données, machines, réseaux.* Paris : Odile Jacob. p.47.
[140] Cardon, D. (2019). *Culture numérique*. *Op. cit.* p.21 ; Breton, P. (1990). *Op. cit.* p.87.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Pour reprendre l'exemple que nous avons déplié, à propos de l'algorithme créateur de tableaux des ingénieurs de *Google*[141], nous pouvons nous poser la question des limites de la reconnaissance d'image par les algorithmes de *deep-learning*. Ce que démontrait l'erreur de l'haltère — les algorithmes découpent le bras qui tient l'objet comme faisant partie de celui-ci, puisque présent sur un grand nombre des clichés présentés — c'est bien que la machine se réduit au signifiant sans pouvoir s'y compter. Le signifiant *est* la grille de la machine, pour laquelle la carte *est* le territoire[142]. La machine ne comprend pas l'algorithme de Magritte : « ceci n'est pas une pipe » — le peintre usant du vide de l'objet trouvé dans la représentation pour inviter à voir « au-delà ». Face à une pipe, le sujet a tout à fait le choix de voir autre chose. Au contraire, pour la machine, il s'agit de voir des pipes même là où il n'y en a pas. Cet effet-sujet, contenu dans la dynamique de la représentation signifiante, les rêves l'ont enseigné à Freud : l'association libre révèle qu'aucun dictionnaire des symboles du rêve ne peut s'écrire. C'est là la seule « clef des songes », à nouveau démontrée par le peintre :



Magritte, R. (1930). *La clé des songes*. Huile sur toile. Détail.

[141] *Cf. supra*, p.96.

[142] Une performance d'un artiste berlinois illustre parfaitement cette dimension et le fait que l'être parlant peut prendre la carte de la machine pour son propre territoire. Simon Weckert a ainsi promené, dans les rues de la capitale allemande, une carriole transportant une centaine de *smartphones* reliés au service GPS de *Google*. Instantanément, l'algorithme détecte alors un important embouteillage et invite les conducteurs à changer leurs itinéraires pour éviter les rues saturées… par un seul artiste et un chariot rempli de téléphones connectés.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

La machine est en quelque sorte au signifiant ce que l'objet est à l'outil. Si l'outil a besoin de l'Autre pour fonctionner, ce n'est pas le cas de la machine, qui tourne toute seule après qu'on l'ait codée. Toutefois, nombre d'ingénieurs et de scientifiques témoignent de cette « variable parasite » — *bug* signifie insecte — du sujet qui perturbe le ronronnement de la machine. Ces dérivations sont parfois à l'origine d'avancées conséquentes, de trouvailles insoupçonnées et d'évolutions des usages[143]. De son côté, la psychopathologie a également témoigné du support qu'avait pu être la machine comme construction (auto-)thérapeutique.

b. Affinités des solutions supplétives du sujet psychotique avec la machine

Les cliniciens avaient très tôt noté l'intérêt des sujets psychotiques pour les machines. Victor Tausk signalait, de façon contemporaine aux travaux de Freud, l'importance qu'avait revêtue la machine comme « appareil à influencer » pour la construction délirante d'une patiente schizophrène[144]. Nombre de sujets psychotiques ont déjà pu témoigner de délires appuyés sur les progrès technoscientifiques. Artistes ou ingénieurs, leurs créations délirantes soutenaient alors pour eux leurs existences. De nombreux croquis et plans de machines figuraient déjà dans la collection Prinzhorn première fameuse collection d' « art asilaire[145] ». De même, dès le début du XXème siècle J. Rogues de Fursac publiait les *écrits et les dessins dans les maladies mentales et nerveuses*[146] où figurait un nombre certain de « machines » et autres inventions techniques plus ou moins fabuleuses.

L'informatique, paradigme succédant à la cybernétique dans l'histoire des sciences et techniques, se propose comme le domaine du traitement de l'information à l'appui de machines. Aussi ce nouveau champ doit-il être tout particulièrement fécond pour mettre à l'épreuve de la clinique ces hypothèses théoriques. Aujourd'hui en effet, les objets techniques sur lesquels s'appuient les constructions des sujets délirants ont

---

[143] *Cf. supra* p.21 et *sq.*
[144] Tausk, V. (2010). *L' « appareil à influencer » des schizophrènes* [1919]. Paris: Payot & Rivages. *cf. infra* p.276.
[145] *Cf.* Weber, M. (2003). Machines et dessins de machines dans l'art asilaire. In Hulak. F. (dir) (2003). *Pensée psychotique et création de systèmes*. Paris : Eres. https://doi.org/10.3917/eres.hulak.2003.01.0057 ; Prinzhorn, H., & Weber, M. (2000). *Expressions de la folie: Dessins, peintures, sculptures d'asile*. Paris: Gallimard.
[146] Rogues de Fursac, J. (1905). *Les écrits et les dessins dans les maladies mentales et nerveuses*, Paris, Masson.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

évolué avec les nouvelles technologies. Alexis Rimbaud rapporte par exemple le cas d'une femme présentant un délire de persécution impliquant les ondes wifi. La plaignante accusait une borne installée au-dessus de son habitation. Pourtant le relais en question n'avait jamais été mis en service aux dires de l'opérateur[147]. Dans ce cas, les ondes wifi semblent constituer une variante contemporaine de l'« influence étrangère » présente dans le syndrome d'influence isolé par Ceillier[148] dans les années vingt.

La clinique des « inventeurs fous » ou des « inventeurs méconnus », catégorie nosographique qui appartient aux délires de revendication — aux côtés des quérulents processifs ou des idéalistes passionnés — pourrait témoigner de l'intérêt qu'a eu la psychiatrie pour ces créateurs particuliers et leurs machines. Mais cet intérêt va au-delà de cette simple catégorie assez réduite. En effet, des auteurs ont démontré que le délire machinique peut revêtir une importance prépondérante dans la dynamique des psychoses, voire même, qu'il se supporte de points structuraux inhérents à une forclusion restreinte où la machine apparaît alors comme création supplétive[149].

L. Kahlbaum, psychiatre allemand du XIXe siècle, est connu pour avoir apporté à la nosographie psychiatrique « sa » catatonie. Dans ses écrits, il décrit un tableau clinique à la fois précis et éclectique. Il tente de regrouper dans son syndrome une grande diversité de tableaux. L'étiquette paraît encore aujourd'hui heuristique, puisque la catatonie est un terme utilisé et reconnu dans la pratique clinique et la recherche psychiatrique[150]. La spécificité de la catatonie semble reposer sur l'usage, par les patients de Kahlbaum, de stéréotypies minimales, particulières, compatibles avec un mutisme cyclique ou permanent, que le psychiatre allemand renomme « verbigérations ». Il semblerait que l'origine du terme, aujourd'hui repris jusque dans la langue courante, doive lui revenir. Ainsi l'invention nosographique de la catatonie semble se redoubler d'une création signifiante pour dire le discours de ces curieux patients — leurs verbiages :

---

147 Rimbaud, A. (2018). *Des mondes numériques au passage à l'acte: Monde réel, monde virtuel et troubles psychiques*.Bruxelles : De Boeck. p.100.
148 Ceillier, A. (1924). « Les influencés, syndromes et psychoses d'influence ». in *L'Encéphale,* 3, 4, 5, 6. p.153-61.
149 Hulak, F. (2006). *La lettre et l'œuvre dans la psychose*. Ramonville-Saint-Agne: Éd. Érès.
150 Barlet, C. (2010). *Clinique et position nosographique de la catatonie, des origines à nos jours*. Thèse de médecine sous la direction du Pr. Emmanuel Haffen, soutenue le 26 mai 2010. Université de Besançon. Accessible en ligne : https://www.biusante.parisdescartes.fr/ressources/pdf/histmed-asclepiades-pdf-barlet-2010.pdf [page consultée le 20.02.2017].

> « ce qui est tout à fait particulier [dans la catatonie], c'est une variante très frappante de la logorrhée qui est, semble-t-il, propre à la catatonie, tandis que la logorrhée en général peut tout aussi bien se rencontrer dans d'autres formes de maladie. Cette variante consiste en la répétition fréquente de certains mots ou phrases sur le mode oratoire. Au stade d'acmé, cette variante n'attire pas tellement l'attention parce qu'on peut, au besoin, lui trouver un motif dans l'importance que le malade veut précisément conférer au contenu en question de ses propos. Mais ce symptôme devient très étrange au cours de l'évolution ultérieure où il conduit à la répétition de certains mots ou sont souvent totalement dénués de sens[151] ».

Là où le psychiatre trouvait à rattraper le sens dans les logorrhées de ses malades, il lui échappe à l'instant où ces logorrhées se transforment en verbigérations. Ces patients sont traversés par des dires, dont la teneur est parfois constante, et la répétition plus ou moins amplifiée, en fonction des moments. La question qui nous revient maintenant est d'interroger le statut de ces drôles de paroles imposées, qui n'en sont donc même pas. En effet, on pourrait plutôt trouver à situer ces *verbigérations* si spécifiques, selon Kahlbaum, sur le bord qui sépare le bruit du message. La nomination nouvelle de Kahlbaum témoigne bien de cette incapacité — cette impossibilité — de rattraper ces borborygmes particuliers par le sens et la signification, exception faite lors de certaines contingences (quand l'Autre tombe à pic, en quelque sorte[152]). Finalement, la catatonie est donc contemporaine et indissociable, selon Kahlbaum, de cette autre création nosographique qu'est la verbigération. On peut associer sans difficulté ces verbigérations, troubles du langage particuliers, aux tableaux stéréotypiques. Les malades décrits sont en proie à des phénomènes non perceptibles par l'entourage. Ces mouvements qui animent leurs corps sont classiquement du registre gestuel (ce sont les « stéréotypies » avec, entre autres symptomatologies, les chorées). Mais ces phénomènes se produisent donc aussi au niveau du langage, avec les verbigérations.

Ce qui traverse ces patients semble bien mystérieux au psychiatre allemand. Cependant, pour un cas en particulier, extrait par Fabienne Hulak, ces phénomènes trouvent à se localiser de façon minimale. Si les verbigérations, que nous avons

[151] Kahlbaum, L. (1994). « La catatonie ou la folie tonique » [1874]. in Postel, J. (dir.). (1994). *La psychiatrie*. Paris : Larousse. p.264.
[152] De même qu'une horloge cassée renseigne deux fois par jour l'heure exacte.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

identifiées comme stéréotypies particulières, pouvaient déjà nous engager à parier sur la fonction du langage dans le symptôme de la catatonie, le cas de Julius P. témoigne qu'un délire peut s'y greffer. F. Hulak prend un extrait de présentation clinique de Kahlbaum dans son article princeps paru en 1874[153]. Julius P. fait ce témoignage surprenant de la présence d'une *machine*, à l'intérieur même de son corps, qui l'entrave dans ses activités motrices, et l'oblige ainsi à tenir le lit, ou telle ou telle position plus ou moins confortable (du registre de la flexibilité cireuse). Cette observation, des positions atypiques et figées, va concourir à la perpétuation de l'item nosologique de la catatonie au fil des années. Il contribue à justifier l'arrière-fond organiciste lié au modèle de la paralysie générale. Voici ce que dit Julius P., rapporté par Kahlbaum et cité par Hulak :

> « Julius P. [...] présente une humeur mélancolique et dont les rares réponses aux questions restent cependant « judicieuses ». À son sujet Kahlbaum nous précise que la défécation était complètement absente, à moins d'utiliser de puissants purgatifs, et sa miction également rare, (une fois par jour ou tous les deux jours !...). Il fallait également le contraindre à manger. D'humeur changeante, ce patient présentera ensuite un syndrome catatonique caractérisé qui le contraint à prendre une position qu'il garde des heures sans la modifier, clinophilie : mutisme, résistance aux soins... À la question de savoir s'il lui est difficile de parler, il finit par répondre : - oui la machine qui travaille en moi monte si haut / - quelle machine ? / - celle dans laquelle je suis. /- Mais vous êtes dans un lit et non dans une machine. /- non, docteur, vous pouvez m'en croire, c'est une machine, je sens bien qu'elle me travaille, je sens cette douleur dans la poitrine. Je n'ai pas toujours cette douleur, c'est seulement quand la machine fonctionne, vous pouvez vous en convaincre vous-même.
>
> Il repousse sa couverture, plie ses hanches et ses genoux et remonte sa chemise jusque sous ses bras tendus : / - voilà docteur, et maintenant faites attention, je n'ai pas encore la douleur – à présent elle vient [...] C'est seulement parce que la machine me travaille ainsi que je ne peux pas parler. Parce que la machine fonctionne ainsi, je suis forcé de me souiller. C'est seulement parce que la machine fonctionne ainsi que je ne peux me lever[154]. »

---

[153] Kahlbaum, K. (1987). « La catatonie ou folie tonique » [1874]. In *L'évolution psychiatrique*, 52, 2. p.367-439.

[154] Hulak, F. (2010). « Construction du délire, construction autistique : de la machine à la langue comme machine ». In Bonnat, J.-L. (dir.) (2010). *Autisme et psychose, machine autistique et délire machinique, clinique différentielle des psychoses*. Rennes : PUR. p.163-4.

Si ces spécificités comportementales se retrouvent dans de nombreuses observations de Kahlbaum (une petite trentaine d'observations se succèdent dans son article), l'explication délirante de Julius P. n'en est pas moins singulière. Dans beaucoup d'autres observations on peut également noter la même propension à la significantisation de la jouissance[155] du sujet catatonique par une localisation extérieure au corps propre. Plus précisément, plusieurs malades relatent des symptômes et des phénomènes qu'ils attribuent à la manipulation de leurs corps par une instance tierce. Celle-ci est bien souvent religieuse au siècle de Kahlbaum, qui note dès son chapitre réservé à la symptomatologie catatonique que

> « la survenue de représentations de la sphère religieuse mérite encore d'être mentionnée comme étant un symptôme relativement fréquent, ce qui est d'autant plus digne d'être noté qu'on observe ici extrêmement souvent l'hyperexcitation sexuelle associée, ailleurs aussi, à la prédominance de représentations religieuses[156]. »

L'onanisme, qui sert à l'époque de paravent à la question étiologique, pourrait relever de cette même automaticité d'un corps que le sujet déserte, abandonne à la jouissance de l'Autre. Ainsi Kahlbaum indique la

> « survenue d'habitudes particulières plus ou moins bizarres dans le mouvement et l'attitude du corps et, plus généralement, la présence d'un comportement particulièrement routinier. Le plus frappant, ce sont les bizarres stéréotypies de mouvement qu'on rencontre souvent dans tous les asiles de quelque importance : l'un se touche le bout du nez toutes les quelques minutes, un autre tourne de temps en temps son bras horizontalement autour de sa tête et termine ce mouvement en projetant sa main très loin. Une femme fait, quand elle est assise, un mouvement du bras et de la main qui ressemble tout à fait à celui d'une fileuse à son rouet[157]. »

Ces vignettes cliniques rappellent l'autisme de L. Kanner – et à faire se constituer l'autisme comme spectre, même sa forme pré-kannérienne pour certaines

[155] Selon la définition du « délire » proposée par Soler, C. (1990) « Le sujet psychotique dans la psychanalyse », in *Psychose et création*, Paris, GRAPP, cité par Maleval, J.-C. (2011). *Logique du délire* [1997]. Rennes : PUR. p.61.
[156] Kahlbaum, K. (1987). « La catatonie ou folie tonique » [1874]. *Op. cit.* p.387.
[157] *Ibid.* p.389.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

observations[158]. Les extensions du corps mentionnées de façon récurrente[159] peuvent laisser entrevoir les connexions possibles entre cette entité psychiatrique et la mise en jeu du corps dans l'usage des nouveaux appareillages et dispositifs produits par les avancées des technosciences. En contre-point de ces vignettes cliniques de la littérature, issues de la psychiatrie clinique, nous pouvons en présenter deux autres, contemporaines de nos recherches.

A. est un adolescent de 16 ans. Dès ses premières années, des symptômes préoccupants se manifestent (automutilation, difficultés lors des séparations, crises clastiques répétées). Pour autant, A. parviendra à franchir tous les échelons de la scolarité, bien que l'entrée dans l'écriture fût compliquée. Lorsqu'un dispositif clinique est sollicité par ses parents, A. est prostré dans son lit, sans parvenir à se rendre à l'école depuis la rentrée, déjà passée de plusieurs mois. Ses parents nous indiquent que A. passait ses journées entières devant l'écran de ses jeux vidéo avant qu'ils ne lui confisquent la machine. Depuis cette confiscation, il semble aller encore plus mal et tient le lit constamment. Ne dépasse des couettes que son téléphone portable qu'il maintient au-dessus de sa tête, et où il consulte l'actualité des jeux en ligne auxquels il n'a plus accès. A. ne peut pas se rendre aux rendez-vous, ni sortir de chez lui, à cause de son image qu'il juge révulsive. C'est pour tenter d'en adoucir l'indignité qu'il passe des heures dans la salle de bain, face à son miroir. Bien que peu d'éléments nous soient parvenus dans ce cas, et que nous en ayons connaissance par les dires de ses parents, on peut mesurer, à l'aune de la clinique classique (syndrome catatonique, signe du miroir) la précarité de la position subjective de A. Nous conseillerons la réinstallation de la console de jeu, qui permettra à A. de regagner le salon. Une orientation vers les urgences en cas d'aggravation du tableau sera également évoquée, dans la mesure où le sujet ne pouvait se rendre aux rendez-vous. A. nous indique que ces dispositifs « écraniques » peuvent soutenir la position d'un sujet qui, sans cet appui, s'effondre. Ces frêles barrières au déclenchement massif de symptômes positifs psychotiques n'en restent pas moins, pour lui, utiles. Lorsqu'il est constamment alité, seul son téléphone paraît permettre à A. de se relier un tant soit peu au reste du monde.

---

[158] « Le malade Adolf L. (6e observation) [...] a l'habitude, au repos, de tenir son avant-bras droit devant le milieu de sa poitrine, le visage ou une partie du visage recouvert par sa main droite, et la main gauche cramponnée au coude droit, attitude que l'on prend sans doute pour réfléchir mais qui, chez ce malade, devint si stéréotypée que les parties de son corps en question furent marquées de profondes empreintes au niveau des points de contact. » *Ibid.* p.390.

[159] Citons pêle-mêle : le rouet, l'influence d'une figure religieuse ou christique pour expliquer les chorées, la danse de saint-Guy et autres états spasmodiques.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

B. est un adolescent de 17 ans, diagnostiqué « autiste asperger » par un centre expert. Il évoque, avec une collègue d'un dispositif clinique, ses usages particuliers de l'ordinateur. Depuis que ce diagnostic a été posé, B. se dit « surdoué » et ne souhaite plus se rendre dans son établissement scolaire, n'en ayant plus besoin, selon son interprétation du diagnostic. B. indique que c'est grâce à l'ordinateur qu'il peut faire les choses, expliquant qu'il y passe parfois près de 15 heures par jour. Ainsi, il ne parvient à manger que face à son ordinateur. De même, c'est l'ordinateur qui commande son corps : c'est lui qui lui dit quand il peut dormir (lorsque des opérations sur l'écran prennent fin : téléchargement, installation, etc.) et quand il peut ou ne peut pas parler (« je ne peux pas parler, je suis sur l'ordinateur »). Il ne pourra se rendre à un rendez-vous un jour, et annoncera à la suite de ce loupé que c'est son ordinateur qui l'en a empêché.

Pour A. comme pour B., les machines viennent réguler un rapport aux autres et à un monde envahissant et non médié. Cependant, nous constatons qu'elles n'interviennent pas au même niveau pour chacun d'eux, et, sans évoquer leurs usages respectifs, la fonction que ces machines remplissent semble à distinguer. Si pour A. ses écrans apparaissent comme les dernières digues à un envahissement catatonique, il s'agit pour B. d'un autre temps logique, puisqu'il semble pouvoir y prendre appui et y trouver de véritables moteurs — au sens littéral du terme. Ces deux vignettes nous obligent à distinguer différentes fonctions de la machine numérique dans la clinique du sujet. A. semble avoir trouvé dans ces écrans un appui imaginaire, là où pour B. la machine paraît lui proposer une découpe réglée, symbolique, pour ordonner le réel auquel il a affaire.

c. Structure des psychoses et fonction des machines délirantes

Au milieu du XXème siècle, lors de son « retour à Freud », Lacan s'est efforcé de dégager la structure du champ des psychoses[160]. Il poursuivait ainsi dans la voie freudienne, marquée notamment par une analogie célèbre, où le fondateur de la psychanalyse faisait valoir que le sujet, lorsqu'il décompense, le fait en suivant un mode que de discrets indices antérieurs pouvaient faire présumer. Freud parle alors d'une « structure en cristal » de la psyché en ces termes :

[160] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III. Les psychoses* [1955-1956], *op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « Si nous jetons un cristal par terre, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant ses directions de clivage en des morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal. Des structures fêlées et fissurées de ce genre, c'est aussi ce que sont les malades mentaux[161]. »

À sa suite donc, Lacan proposa, en forgeant le concept de forclusion du Nom-du-Père, de repérer les limites de la structure psychotique, par rapport aux deux autres du répartitoire de la clinique analytique classique : névrose et perversion. Dans les années soixante-dix, Lacan proposera la « pluralisation[162] » des noms du père, le signifiant du Nom-du-Père n'étant alors qu'une solution standard ou classique parmi d'autres. Lacan fera équivoquer le terme dans la langue pour qualifier la position du sujet psychotique comme « hors discours[163] » : les non dupes errent. C'est-à-dire que les non dupes de la croyance dans le signifiant de la loi se retrouvent sans attaches discursives et peuvent ainsi se trouver « errant » dans le monde — ce qui se rencontre par exemple dans la clinique de l'errance psychotique et des « fous voyageurs ». Depuis 1932, l'approche lacanienne ne fait nullement équivaloir la structure des psychoses à un quelconque « déficit ». Plus radicalement encore, elle constate qu'à sa position hors discours, le sujet psychotique répond souvent par un effort de création dans la réalité. Leurs constructions peuvent même parfois s'intégrer parfaitement dans le tissu social et masquer les discrets signes de la carence symbolique[164]. Ainsi Jean-Claude Maleval indique que :

> « si la forclusion du Nom-du-Père postule certes une désorganisation initiale et foncière de l'ordre symbolique, [...] dans le même mouvement elle souligne la mise en œuvre d'un travail psychique acharné pour remédier à celle-ci par le truchement de

[161] Freud, S. (1999). « Les diverses instances de la personnalité psychique » [1915]. In Freud, S. (1999). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris: Gallimard. p.82-3.
[162] Lacan, J. (1973-1974). *Le Séminaire, livre XXI, Les non dupes errent*. *Op. cit*.
[163] Lacan, J. (2001). « L'étourdit » [1973]. *Op. cit*. p.474.
[164] Dewambrechie-La Sagna, C., Deffieux, J.-P. (dir.) (1997). *La conversation d'Arcachon : cas rares : les inclassables de la clinique*. Paris : Seuil. ; Miller, J.-A. (1999). « Intervention de J-A Miller » In Miller, J.-A. (dir.) (1999). *La Convention d'Antibes*, Paris : Seuil ; Avdelidi, D. (2016). *La psychose ordinaire: La forclusion du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan*. Rennes : PUR. ; Maleval, J.-C. (2019). *Repères pour la psychose ordinaire*. Paris : Navarin ; Miller, J.-A. (2009). « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, 44, 45. p.40-51.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

productions multiples. C'est pourquoi un pousse-à-la-création s'avère inhérent à la structure psychotique[165]. »

La logique lacanienne des psychoses permet donc ainsi une appréhension particulière des écrits et productions de sujets psychotiques en littérature, philosophie ou encore en médecine. Depuis L'Homme de génie et la mélancolie attribuée (à tort) à Aristote, jusqu'aux Cahiers de Rodez d'Antonin Artaud, les sujets en proie à la « maladie de l'esprit[166] », telle que la nomme ce dernier, n'ont eu en effet de cesse de témoigner, parfois en martyr – c'est-à-dire en témoin – du réel du symptôme auquel ils s'affrontaient. Leurs productions artistiques et créatives en sont la trace. La machine est alors, pour certains, édictée comme véritable incarnation de cet « effort de réplique[167] ».

Nous proposons trois registres où peuvent intervenir les machines numériques, productrices du virtuel, comme support à la mise à distance de phénomènes envahissants. Le premier appelle à situer la machine comme écran, ce que nous avons développé dans notre première partie dont la thèse défendait que le corps était cette première machine productrice du virtuel. Le deuxième vise à rapprocher la machine comme découpe signifiante (conception héritée de la « machine de papier » de Turing) du délire comme « significantisation de la jouissance ». Le troisième registre concerne l'intervention de la machine comme bouclage de la pulsion et branchement du corps duquel elle assure alors la fermeture en lui proposant certaines limites. Les éléments théoriques ayant déjà été dépliés concernant la logique de ces trois registres, nous les appuierons ici par la clinique. Ils se rapportent aux deux étages du graphe du désir : le premier et le troisième renvoyant au couple en miroir a-a' (le moi et ses objets) ; le deuxième renvoyant au trajet signifiant depuis le lieu de l'Autre, trésor des signifiants du délire. Plus précisément, on pourra observer que la série des premiers phénomènes identifiés renvoie au registre de l'imaginaire. La deuxième fait intervenir, avec la machine, la question du signifiant, du langage et du code — et donc convoque d'emblée le registre symbolique. La troisième série de phénomènes psychotiques apparaît quant à elle plus proche du réel que convoque, déjà chez Freud, la question du pulsionnel.

[165] Maleval, J.-C. (1993). « Fonction de l'écrit pour le psychotique ». in *Ligeia*, 1993-94, 13,14. p.2.
[166] Artaud, A. (2004). « Correspondance avec Jacques Rivière » [1927]. *In* Artaud A, Grossman E. *Œuvres*. Paris: Gallimard. p.69.
[167] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire… » [1958]. *Op. cit*. p.560.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Dans tous les cas, ces phénomènes sont à rapprocher du concept de « phénomène élémentaire[168] » qui est, pour la structure des psychoses, une sorte de tenant-lieu[169] du fantasme fondamental névrotique.

La machination dans l'image : imaginaire du phenomene elementaire

Dans la structure des psychoses, la carence du fantasme fondamental, effet de l'absence du « trait unaire », produit du stade du miroir, engendre une certaine labilité de l'identité. L'image peut alors permettre au sujet d'assurer cette assise qui, sur le plan signifiant, peine à s'inscrire. Une telle conception se déduit de l'observation de P. Abély et A. Delmas, autour du « signe du miroir[170] ». Cette phénoménologie, rapprochée d'une indication prodromique du déclenchement des schizophrénies, renvoie à une série de patients qui n'avaient de cesse de s'observer longuement dans le miroir, dans un mélange de perplexité, de fascination et d'angoisse. Cette clinique précieuse pousse D. Méaulle à dire que ces patients semblent « s'accrocher à [leur] image spéculaire comme on s'accroche à la vie[171]. » Pour ces patients la « régression narcissique », repérée par Freud au principe de la mélancolie et de la mégalomanie[172], s'observe ici à la lettre, et invite à dépasser le constat freudien. En effet, plus qu'une régression, il s'agit dans ce phénomène d'une véritable fuite en avant de l'image, une sorte d'hémorragie de l'imaginaire à laquelle le sujet psychotique s'affronte. D'autres phénomènes cliniques peuvent amener à considérer l'image de l'autre — c'est-à-dire la sienne propre — comme béquille imaginaire du sujet psychotique. La clinique du fonctionnement *as if*, isolée par H. Deutsch, souligne l'appui que certains sujets trouvent sur le semblable en se collant — davantage encore qu'en s'identifiant — à un partenaire qui leur apparaît en miroir[173]. C'est la raison pour laquelle Lacan pouvait dire que certains sujets psychotiques n'entraient dans le lien social que « par une sorte

---

[168] Sauvagnat, F. (1991). « Phénomènes élémentaires psychotiques et manœuvres thérapeutiques » in *Revue française de psychiatrie*. vol 10, n° 9, décembre 1991, p.18-27. ; Sauvagnat, F. (2009). « Phénomènes élémentaires psychotiques et psychose ordinaire », in *Sigma*, *Revue de Recherches en Psychopathologie*. N°3. p 79-98.
[169] Maleval, J.-C. (2019). *Repères pour la psychose ordinaire*. Paris : Navarin. p.145.
[170] Abély, P. (1930). « Le signe du miroir dans les psychoses et plus spécialement dans la démence précoce », *Annales médico-psychologiques*, 1930, 1, p.28-37.
[171] Méaulle, D. (2007). « Le signe du miroir: Reflets cliniques et théoriques ». *L'Évolution Psychiatrique,* 72(1), 81-97. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2007.01.005. p.96.
[172] Freud, S. (2005). « Deuil et mélancolie ». *Métapsychologie* [1919]. in *Œuvres complètes* vol. XIII [1914-1915]. Paris : PUF. p.270.
[173] Deutsch, H. (1934). « Un type de pseudo-affectivité "comme-si" » in Hamon, M-C. & Zilberfarb, S. & Orsot, C. (dir.) (2007). *Les comme si et autres textes: 1933-1970*. Paris : Seuil. p.53-71.

d'imitation extérieure[174] », à la condition d'un appui pris sur l'autre, *via* son image. Sur le versant plus bruyant, clairement délirant, le « délire d'illusion des sosies » décrit par J. Capgras[175] illustre également cette vacuité du trait différentiel pris par le signifiant dans l'image. Dans ce délire, décrit par J. Capgras et J. Reboul-Lachaux, les patients présentent une « sorte d'agnosie d'identification individuelle[176] ». Ils ne *reconnaissent* pas les personnes se présentant à eux, ou en tous cas, sont convaincus de leur défaut d'authenticité quant à la personne qu'ils *connaissent* — tout en pouvant dire que les deux se ressemblent. Ainsi Mme M.

> « métamorphose depuis une dizaine d'années chaque personne de son entourage et même ses plus proches, comme son mari et sa fille, en sosies différents, successifs et nombreux[177] »

« Ce sont des gens qui font des substitutions pour des sosies[178] » clame-t-elle effectivement lors de sa présentation auprès de Clérambault. J. Capgras souligne également sa grande rigueur dans l'établissement de son délire. Mme M. semble être si attentive à la réalité des choses et des gens qui l'entourent que c'est cette minutie qui semble à la fois être à la source de son sentiment d'étrangeté et la voie délirante qu'elle choisit pour y parer :

> « La lecture de ses lettres est […] très suggestive [de sa méticulosité]. […] elle décrit son allure extérieure avec une abondance peu ordinaire des détails : "Pour ne plus qu'il y ait d'erreurs, voici mon signalement qui est urgent d'après le changement qui s'est opéré en moi depuis vingt-cinq ans que je suis dans ces deux propriétés. J'ai été métamorphosée pour changer complètement ma personne. Étant méconnaissable, si je n'avais quelques marques qui me font reconnaître, il leur serait possible de me faire passer pour démente. Signalement : j'étais blonde, yeux marrons avec particularités noires dans le marron, cicatrices près de l'œil droit et différentes autres, main droite avec cicatrice et bague turquoise qui m'a été confisquée et deux petites lentilles au cou. Habillée journellement dans les dernières années d'un tailleur noir et gros bleu, chapeau noir amazone avec voilette et chapeau gros bleu. Accompagnée d'une fillette

[174] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. *Op. cit*. p.285.
[175] Capgras, J. et Reboul-Lachaux, J. (1923). « L'illusion des sosies dans un délire systématisé chronique ». In *Bulletin de la Société clinique de médecine mentale*, n°11, p.6-16. Reproduit in Postel, J. (1994). *Op. cit*. p.522-32.
[176] *Ibid.* p.523.
[177] *Ibid.*
[178] *Ibid.* p.532.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> blonde. Robe linon, brodée, banane et Irlande, manteau blanc, brandebourg, et bouton ivoire doublé satin duchesse ; cloche paille de riz entourée d'une plume fantaisie blanche ; chaussures jaunes, haute tige. Hiver : manteau peluche, cloche velours, fourrure blanche ou castor. Cette personne qui est moi et dont je donne le réel signalement est hors de doute pour sa droiture… Il n'y a pas d'erreur possible, je suis la seule avec ces marques." […] Cet examen approfondi du détail [commente Capgras], appliqué aux étrangers, la conduit à négliger les traits caractéristiques d'une physionomie pour s'attacher à des modifications insensibles qu'elle grossit et qui suffisent à lui démontrer l'existence des sosies […] "Ça se voit à des détails, répond-elle… un petit signe à l'oreille… la figure plus mince… la moustache plus longue… les yeux de couleur différente… la façon de parler… la façon de marcher…" […] la hantise du sosie jetant le doute sur ses perceptions les plus sûres. De la sorte elle arrive presque, sinon au délire métabolique, du moins au délire de métamorphose par une voie insolite : l'excès d'attention, le souci de l'exactitude. Alors que ces délires de transformation impliquent d'ordinaire la perte du sens du réel, chez elle, au contraire, il témoigne d'un contact étroit avec le milieu et de l'absence d'affaiblissement psychique[179]. »

On perçoit aisément que cette labilité des identifications va de pair avec ce manque d'authenticité perçu par certains sujets psychotiques dans l'image. Ce qui chez le névrosé est voilé par l'habit de l'image du Moi (les images produites par le fantasme) et se découvre à l'occasion de quelque moment *Unheimlich*, se révèle être « à ciel ouvert[180] » dans la psychose. Pour en rester à un niveau phénoménologique pour lors, observons que « la machine » peut intervenir dans ces syndromes comme solution (auto-)thérapeutique. C'est le rôle de l'image spéculaire dans le signe du miroir, ou du pair sur lequel s'appuie le sujet « comme-si ». Mais la machine intervient aussi dans la description princeps de J. Capgras, déjà sous le versant de la « machination » à laquelle ces patients paranoïaques semblent être en proie. La machination appelle ainsi une réplique du même ordre de la part du sujet, que l'on repère quand Capgras décrit sa malade comme se répandant en production de certificats d'authenticité et descriptions prolixes de son apparence, de son état civil, cherchant à garantir ce qui, de sa propre identité, s'était délité. À la machination des images des sosies, c'est la machine du

[179] *Ibid.* p.531.
[180] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, op. cit.* p.71.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

signifiant qui veut garantir cette différence absolue, pris en échec saillant dans ce type de délire, qui tente d'y répondre.

La machine : instance symbolique du delire

Le cas clinique rapporté par J. Capgras nous offre l'espace d'une continuité dans notre découpe. En effet, le délire d'illusion des sosies apparaît au joint de cette articulation entre les phénomènes transitivistes présents chez certains sujets psychotiques, et la convocation du délire comme véritable procès signifiant.

J.-C. Maleval rappelle l'étymologie du terme : délirer, c'est sortir du sillon, c'est-à-dire en tracer un autre[181]. Au regard de ce que nous avons avancé, avec Turing et Lacan, de la machine comme simple trait de crayon sur la feuille, l'ensemble du procès du délire s'assimile à l'œuvre d'une conceptualisation de « la machine ». Le cas présenté par Tausk s'inscrit, nous le verrons, dans cette ligne, tout comme le patient de Kahlbaum que nous avons déjà évoqué. Mais plus encore, c'est tout un ensemble des théories psychiatriques du délire qui peuvent s'y sérier, en ce qu'elles se qualifient de montrer qu'entre le malade et ses vécus s'élaborent diverses « machinations ».

L' « automatisme mental » (ou syndrome S), est proposé par G. G. de Clérambault dans les années vingt. Il poursuit et élargit en quelque sorte la description par J. Séglas de « l'automatisme psychomoteur[182] ». L'automatisme décrivait ainsi une sorte d'homoncule hors-corps, pathologique, qui dictait aux patients les conduites à suivre et les paroles qui leur étaient imposées[183]. Là où, dans le fantasme névrotique, le sujet parvient à se représenter dans son scénario — fût-ce à la place de l'éternel spectateur — dans la structure des psychoses, les phénomènes élémentaires, opaques et intrusifs, s'imposent au sujet sans qu'il ne puisse leur opposer aucune digue (fonction du poinçon du fantasme dans l'écriture lacanienne). Le délire est alors un moyen de s'en distancier, par cette significantisation de la jouissance. Le processus du délire correspond à un passage de phénomènes différemment angoissants et envahissants à la représentation de ces phénomènes *via* la signification délirante (sur le mode d'un « s'il m'arrive cela, c'est bien que… », etc). Au-delà des interprétations mécanicistes des psychiatres et des psychopathologues — auxquelles la « logique du délire »

[181] Maleval, J.-C. (2011). *Logique du délire*. *Op. cit*. p.15.
[182] Séglas J. et Fernandez-Zoïla, A. (2010). *Les troubles du langage chez les aliénés* [1892], Paris, L'Harmattan. p.117 et sq.
[183] Clérambault, G. G. de. (1992). *L'automatisme mental* [1920]. Paris: Laboratoires Delagrange.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

lacanienne ne fait pas exception[184] — Lacan relève que cette « machine », si elle peut s'interposer entre le patient et son Autre reconnu comme méchant[185], s'interpose également entre le patient et le clinicien :

> « Clérambault m'a apporté des choses. Il m'a appris simplement à voir ce que j'avais devant moi, un fou. Comme il convient à un psychiatre, il me l'a appris en interposant entre moi et ça, un fou, qui est tout ce qu'il y a de plus inquiétant au monde en fin de compte, une très jolie petite théorie, le mécanicisme. On interpose toujours quand on est un psychiatre.
>
> Alors on a en face de soi un type qui a ce que Clérambault appelait "automatisme mental", c'est-à-dire un type qui ne peut pas faire un geste sans qu'il soit commandé, sans qu'on lui dise — "il est en train de faire ça le petit coquin". Si vous n'êtes pas psychiatre, si vous avez simplement une attitude disons humaine, intersubjective, sympathique, un type qui vient vous raconter un truc pareil, ça doit vraiment vous foutre sacrément froid quelque part.
>
> Un type qui vit comme ça, qui ne peut pas faire un geste sans qu'on dise — "Tiens, il tend le bras, quel con" : c'est tout de même une chose fabuleuse, mais si vous avez décrété que c'est par l'effet d'une espèce d'effet mécanique quelque part, d'une chose qui vous chatouille la circonvolution et que d'ailleurs personne n'a jamais vue, vous voyez comme vous redevenez tranquille. Clérambault m'a évidemment beaucoup instruit sur ce qu'il en est du statut du psychiatre. [...] avant lui, personne ne s'était aperçu de la nature de cet automatisme mental. Pourquoi, si ce n'est parce qu'ils faisaient des voiles encore plus épais, ils arrivaient à mettre tellement de "Facultés-des-lettres" entre eux et leurs fous qu'ils ne voyaient même pas les phénomènes[186]. »

Si la machine est fréquemment convoquée dans les thématiques des délirants, elle l'est donc aussi de façon récurrente par les modèles explicatifs du délire. En fait, nous pourrions dire qu'à partir du moment où la jouissance se trouve localisée au champ de l'Autre — ce qu'illustre la persécution, comme la personne même du « fou » telle que la présente Lacan dans cet extrait — la machine et ses machinations interviennent.

---

[184] Maleval, J.-C. (2011). *Logique du délire*. *Op. cit.* ; *cf.* aussi les critiques de J.-A. Miller sur les extrapolations mécanicistes du déclenchement psychotique qui s'appuient sur une interprétation du premier enseignement de Lacan sur la forclusion du Nom-du-Père. Miller J.-A. (1987). « Sur la leçon des psychoses ». In *Actes de l'Ecole de la Cause freudienne*, L'expérience psychanalytique des psychoses, n°13. p.142-4.

[185] Miller, J.-A. (2010). *L'Autre méchant: Six cas cliniques commentés*. Paris: Navarin.

[186] Lacan, J. (2005). « Place, origine et fin de mon enseignement » [1967]. *In* Lacan, J. (2005). *Mon enseignement*. Paris : Seuil. p.35-6.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Nous avons montré que la machine pouvait être entendue comme productrice d'images. Puis, nous avons indiqué que la machine était également susceptible d'incarner l'artificialisation d'une instance symbolique du délire. La machine comme instance symbolique vient séparer le sujet psychotique de ses phénomènes élémentaires (délire) mais aussi le clinicien du patient (mécanicisme). Il nous reste maintenant à nous intéresser aux « branchements » à la machine qui s'effectuent de façons plus réelles. Nos machines contemporaines nous enjoignent en effet à des « branchements » réels, *via* les objets de la pulsion. Ce sont les objets regard, avec l'écran et voix, *via* le son. Mais ces machines concernent également les objets oral et anal, à suivre à la lettre le lexique informatique, par exemple, de l'*input* et de l'*output*. La clinique des psychoses a proposé de nombreuses observations qui attestent d'un « branchement » réel de certains sujets sur ces machines[187].

L'hypothèse qui peut faire converger ces multiples observations s'appuie sur deux constats cliniques. Le premier renvoie à la non séparation du sujet psychotique d'avec l'objet de la pulsion — ce qui fait dire à Lacan que le psychotique a l'objet *a* dans sa poche[188]. En témoignent les hallucinations (retour de l'objet dans le réel), mais aussi tout une phénoménologie qui va des symptômes boulimiques au syndrome de Diogène qui regroupe les « entasseurs pathologiques ». Ces éléments sont non pathognomoniques mais, rapportés au cas par cas, ils illustrent parfois cette indissociabilité du sujet et de son objet pulsionnel. Le second constat clinique, corollaire du premier, renvoie à la non fermeture du corps, à une inconsistance des limites de celui-ci, dans certaines symptomatologies des psychoses (notamment tout le spectre schizophrénique). Si le sujet n'est pas séparé de l'objet du pulsionnel, le trajet (signifiant) de la pulsion ne peut s'émanciper réellement de sa source vers des objets (imaginaires, mais de la réalité) « extérieurs » — comme le proposait Freud. L'objet de la pulsion assure en effet sa dérive mais également son retour, son amarre. Dans la structure des psychoses, une série de phénomènes indiquent ce non-bouclage de la pulsion, qui ouvre à un « sans-limite » de la jouissance pulsionnelle. A. Artaud en

[187] Collectif (2013). « Nouveaux appareillages du corps », *Revue Mental,* 8 novembre 2013.
[188] Lacan, J. (1967). « Petit discours aux psychiatres ». Conférence du 10 novembre 1967 au cercle psychiatrique H. Ey à Sainte-Anne. Inédit. Accessible en ligne : http://www.psychasoc.com/Textes/Petit-discours-aux-psychiatres-de-Sainte-Anne [page consultée le 20.10.2019].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

témoigne magnifiquement dans ses *Cahiers de Rodez*, mais aussi à sa sortie de l'asile, lors de son retour à Paris après-guerre. À la veille de sa mort, alors que les *Suppôts et supplications* sont en train d'être rassemblés et promis à l'édition (bien qu'en raison des chastes scrupules de l'éditeur suisse, l'œuvre restera inédite jusqu'en 1978[189]), Paule Thévenin, son éditrice, sera la spectatrice d'un curieux épisode. L'exécutrice testamentaire d'Antonin Artaud écrit, dans la monographie qu'elle lui consacre :

> « les dernières semaines, il répétait fréquemment : "Je n'ai plus rien à dire, j'ai dit tout ce que j'avais à dire." Il déclarait qu'il n'écrirait plus. […] Un jour, il ne s'était pas encore seulement débarrassé de son manteau qu'il lança : "Je vous annonce que je n'écrirai plus jamais, j'ai tout écrit. Voyez, d'ailleurs, je n'ai pas de cahier." Et il montra la poche intérieure de sa veste, vide de l'habituel cahier. Je lui répondis en riant que je n'en croyais rien. Alors, avec ostentation, il s'installa dans un fauteuil, croisa les bras. J'étais allée terminer un travail à l'autre bout de l'appartement. Comme je revenais, je l'entendis, et le ton de sa voix était d'une courtoisie incomparable, qui demandait à ma fille : "Ma petit Domnine, voulez-vous, je vous prie, aller m'acheter un cahier à la papeterie ?" Je ne pus résister à l'envie de le taquiner un peu : "Mais vous venez de dire que vous n'écrirez plus jamais ! – C'est vrai, mais c'est pour faire des bâtons ! Ma main, elle, ne peut se passer d'écrire." De fait, quand il a eu le cahier, il se mit consciencieusement à faire des bâtons… deux pages de bâtons, qui peu à peu devinrent des lettres[190]. »

A. Artaud indique ici l'impossible séparation de ce qui l'agite de façon frénétique. C'est « [sa] main » qui ne cesse d'écrire, relevant le gant de la proposition lacanienne d'une pulsion « acéphale[191] » — qu'il faisait jouer dans son équivoque : la pulsion, lorsqu'elle est prise et séparée dans les rets du fantasme névrotique, est assez phallique.

Dans un texte consacré au corps « post-humain », F. Bourlez invite à considérer l'heuristique du concept analytique de pulsion face aux nouveaux branchements proposés aujourd'hui par le lien social capitaliste. Ce dernier se caractérise d'une profusion d'objets qui s'offrent au sujet comme autant de lieux prothétiques de son dynamisme pulsionnel :

---

[189] Artaud, A., & Grossman, E. (2006), *op. cit.* p.1232.
[190] Thévenin, P. (1993). *Antonin Artaud, ce désespéré qui vous parle: essais*. Paris: Seuil. pp.69-70.
[191] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts* […]. *Op. cit.* p.165.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « [le post-humanisme] pointe la façon dont nos corps, nos techno-corps, dès avant leur naissance, ne sont plus seulement inscrits dans le champ de l'Autre par l'intermédiaire de la parole, du trésor des signifiants tels qu'ils sont déclinés dans la narration du roman familial mais aussi par d'innombrables écrans, relations virtuelles (amniocentèse, fécondation in vitro, échographie, photographie, chat, msn, tweet, etc.). Le récit de soi ne peut plus faire l'économie d'une reconfiguration en direction du machinique et, aux points de capiton signifiant, aux scansions du vécu subjectif répondent les points d'intervention chirurgicale, les temps de branchements, les relations virtuelles, les avatars et les identités disséminées, simulées, cyber-connectées. […] comment l'inconscient se manifeste-t-il quand l'homme vient à s'hybrider avec la machine ? Quelle est la place de la pulsion pour nos techno-corps ? […] on estime que la psychanalyse se constitue moins selon un récit de soi œdipien visant la guérison qu'elle ne déploie un lieu où le sujet cerne la façon dont il tire sa jouissance en fonction de son inscription fantasmatique dans le champ de l'Autre. Autant dire que nos modes de jouir dépendent […] toujours davantage de la relance pulsionnelle instiguée, toujours plus tôt et toujours plus fort, par les différentes prises en charge machiniques inscrites dans les corps contemporains[192]. »

La clinique analytique gagne donc à s'interroger quant à ces nouvelles voies trouvées par la pulsion. Dans le cadre de la structure des psychoses, ces nouvelles terres pulsionnelles virtuelles peuvent redonner un appui et un souffle à l'objet écrasant avec lequel certains sujets sont en prise. L'écran et les relations virtuelles (voire la médiatisation de l'intervention du clinicien *via* la machine) sont aussi intéressants à considérer ces nouveaux branchements comme des tentatives supplétives du bouclage de la pulsion.

Ce sont ces cas où le sujet parvient à se brancher à la machine pour réguler un vécu pulsionnel envahissant qui nous amènent à proposer le terme de « béquille numérique » pour qualifier ces fragiles suppléances[193]. Le « béquillage » en cause trouve à s'observer aussi par la négative, c'est-à-dire lorsque le sujet se trouve séparé de cet objet-support et décompense et/ou passe à l'acte. Ainsi G. est hospitalisé en pédiatrie après s'être planté un couteau dans la carotide en réaction à la confiscation

[192] Bourlez, F. (2013). « Corps contemporains : vers des pulsions "post-humaines" ? ». *Champ psy*, 64(2), 9-24. doi:10.3917/cpsy.064.0009. p.19-21.
[193] *Cf.* Dumoulin, Q., & Trichet, Y. (2019). « Usages et fonctions du numérique dans les (auto-)traitements psychotiques ». *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique.* https://doi.org/10.1016/j.amp.2019.10.012

de son câble de téléphone — qui lui servait à recharger sa machine — par sa mère. Les symptômes de persécution majeurs qu'il manifesta poussèrent les médecins des urgences à l'orienter rapidement vers un service psychiatrique. A. Rimbaud rapporte une vignette analogue, d'une jeune fille qui asséna plusieurs coups de couteau dans le dos de sa mère durant son sommeil, alors qu'elle venait de lui prendre son téléphone :

> « En 2012 je reçois une mission d'expertise concernant le téléphone portable d'une étudiante de 17 ans, Isabelle, en BEP Sanitaire et Social. Le magistrat me demande de révéler la teneur de l'intégralité des traces du smartphone et, en particulier, de faire apparaître la chronologie cohérente des échanges de tous types, SMS, Facebook, WhatsApp, Mail… Cette jeune adolescente discrète n'a jamais eu de contact avec la justice. C'est une élève appliquée et ses amies la décrivent comme une "bonne copine". Elle explique avoir du mal à travailler dans l'environnement bruyant du petit appartement familial, au milieu de ses quatre frères.
> En rentrant de l'école, la jeune femme présente ses résultats scolaires à sa mère. Devant les notes très faibles de sa fille, elle décide de lui confisquer son smartphone qu'elle lui demande de lui remettre. La jeune fille supplie sa mère de ne pas lui retirer l'appareil, mais finit par se soumettre à la décision. Durant la nuit, la jeune fille se lève de son lit, se rend dans la cuisine et saisit un couteau à viande, puis se dirige dans la chambre de sa mère et lui assène cinq coups de couteau dans l'épaule. Ses frères parviennent à la maîtriser. Tandis que la mère est emmenée aux urgences, la jeune fille est prostrée et ne parvient pas à s'exprimer sur son geste. Quatre semaines après les faits, elle est entendue par le magistrat, qui l'interroge sur les circonstances de l'acte :
> – Le Magistrat : "Pouvez-vous m'expliquer ce qui a déclenché votre geste ?"
> – Isabelle : "Non, Madame, je ne sais pas. Je ne me souviens de rien."
> – M : "Avez-vous déjà été violente auparavant ?"
> – I : "Non, je n'aime pas la violence, je ne comprends pas ce qui s'est passé. Ma mère est venue me parler et elle m'a engueulée à cause de mes notes. [….] Elle m'a dit qu'elle allait me "couper les vivres" si ça continue, et qu'elle ne pouvait pas assurer pour toute la famille en ce moment. Ensuite elle m'a dit que je passais trop de temps sur mon portable et qu'il fallait arrêter pour quelques jours, surtout la nuit, et elle me l'a pris."
> – M : "Qu'en pensez-vous ?"
> – I : "Je pense que c'est pas si grave si j'ai pas des bonnes notes en ce moment. Je sais pas. Mon téléphone, c'est tout ce qui me reste. J'ai toute ma vie dedans, mes copines et tout ça. Des fois, mon père qui est en prison il m'appelle. C'est pas mon problème s'il est en prison."

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

– M : “Avez-vous des choses importantes sur votre smartphone ? Secrètes ?” (Le magistrat avait mon expertise en sa possession.)
– I : “Non, mais c’est à lui que je parle et que je dis tout, c’est mes trucs quoi. Quand je dors la nuit, je sais quand les gens m’envoient des messages avant qu’il sonne… Et puis des fois, j’entends mes amis parler avant qu’ils m’appellent.”
– M : “Vous voulez dire, dans votre vie, lorsque vous les croisez, vous les entendez parler ?”
– I : “Non, dans le téléphone, je les entends…”
– M : “Lorsqu’ils vous appellent ?”
– I : “Non, pas besoin… Même mon père, quand il va m’appeler, je l’entends avant…[194]”.

Ainsi, cette jeune fille semble parvenir à dire à un juge le réel qui frappe à la porte de son téléphone par l’entremise de la voix du père. Elle nous enseigne que ce qui se loge dans ces appareils pour un sujet est sans commune mesure avec ce que chacun de tous les autres pourrait lui-même y projeter. Isabelle nous donne ici une indication précieuse quant au poids subjectif que peuvent avoir, pour certain sujet, ces instruments. Conséquemment, Isabelle nous dit la délicatesse à laquelle il nous faut consentir, en tant que « soignants », dans le maniement que nous faisons de leurs objets, quelque fois véritables bouts de corps du sujet.

Maintenant dépliées ces interactions des machines avec quelques symptômes psychotiques (phénomènes élémentaires, vécus intrusifs, élaborations délirantes), nous proposons de nous attarder sur deux cas classiques de la littérature. Nous visons ainsi à poursuivre cette sériation des interactions entre les élaborations de ces sujets psychotiques et le support de la machine.

[194] Rimbaud, A. (2018). *Op. cit.* p.121-2.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. Discordance, ironie et (auto-)traitement du corps-machine : J. O. de La Mettrie et le cas Natalia A. présenté par V. Tausk

a. Les effets de la discordance du corps dans le discours du sujet psychotique

La question des psychoses apparaît davantage, à la fin de l'enseignement de Lacan, comme renvoyant à une logique de dénouage des registres R.S.I. (Réel, Symbolique et Imaginaire, les trois registres de la « réalité du sujet ») qu'au mécanisme réduit de la « forclusion du Nom-du-Père ». Cette nouvelle taxinomie est plus ouverte et maniable, puisqu'elle permet de distinguer différents registres de phénomènes élémentaires et de vécus subjectifs, suivant les registres considérés comme équivalents dans leur importance. Cette nouvelle nomenclature, pour désigner la consistance et la tenue du corps, fait suite au cheminement topologique sur la fermeture du corps. De l'enveloppe, finalement pas tant dépouillée que cela de ses oripeaux imaginaires, le corps devient un « sac » dont ces morceaux de ficelles — les registres R.S.I. — permettent la fermeture :

> « A nous référer à la pratique, qu'est-ce que ceci nous donne ? L'homme et non pas Dieu, est un composé trinitaire. Composé de quoi ? De ce que nous appellerons élément. Qu'est-ce qu'un élément ? Un élément, c'est, d'une part, ce qui fait un – autrement dit, le trait unaire – et ce qui, du fait de faire un, amorce la substitution. La caractéristique d'un élément, c'est qu'on procède à la combinatoire des éléments. Réel, imaginaire, symbolique vaut bien l'autre triade dont, à entendre Aristote, on nous faisait le jus de composer l'homme à savoir *noùs, psuchè, sôma* ou encore *volonté, intelligence, affectivité*. Ce que j'essaie d'introduire avec l'écriture du nœud n'est rien de moins que ce que j'appellerai une logique de sacs et de cordes. Évidemment, il y a le sac, dont le mythe, si je puis dire, consiste en la sphère. Mais personne, semble-t-il, n'a suffisamment réfléchi aux conséquences de l'introduction de la corde. Ce que la corde prouve c'est qu'un sac n'est clos qu'à le ficeler. Dans toute sphère, il nous faut bien imaginer quelque chose — qui est bien sûr, en chaque point de la sphère — qui noue d'une corde cette chose dans laquelle on souffle[195]. »

[195] Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome* [1975-1976]. *Op. cit*. p.146.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

La sphère est le produit fantasmatique — mythique, dit Lacan — de l'image du corps comme unifié, sans aspérité ou orifice. Cette image, nous dit Lacan, fait l'économie de penser le réel qui la soutient, à savoir ces « cordes » qui assurent la fermeture du corps comme sac. C'est l'échafaudage (l'image du moi, entre *IdealIch* et *IchIdeal*) qui recouvre l'édifice (le corps réel, véritable et simple « sac »). Pour autant :

> « Que le "sac du corps" ne fasse pas nécessairement enveloppe, que les limites du corps soient fragiles, toute une série de phénomènes cliniques nous le signalent [...] On peut dire que la fonction du silence, que nous avons décrite à propos du surmoi, trouve son équivalent du point de vue corporel dans la fermabilité du corps[196] »

Nous avons pu avancer plusieurs définitions du fantasme en psychanalyse. Nous avons souligné qu'à chaque fois, c'est la nécessité de penser une « machine » ou un « algorithme » qui présidait à ces débats. Une définition maniable pour la clinique nous amène à conceptualiser le fantasme comme une machine à produire une image du corps. Celle-ci assure le sujet d'une « fermabilité du corps », selon l'expression de F. Sauvagnat. Cette image agit ainsi comme un leurre qui permet au sujet de se faire la dupe de cette complétude imaginaire — c'est l'image de la sphère citée plus haut. Avec la proposition lacanienne de l'objet *a*, le fantasme apparaît comme le dialecte élu d'un sujet dans ses rapports avec ce « bout de corps » pris dans l'Autre. Cette problématique est donc au premier plan dans la psychopathologie des psychoses. Une carence de ce fantasme qui vient orienter le sujet dans l'existence est lisible dans plusieurs descriptions de la psychiatrie classique. Ainsi Minkowski rappelle que « Kraepelin parle [à propos de la schizophrénie] d'un "orchestre sans chef", Chaslin "d'une machine sans combustible"[197] ».

C'est sans doute sur la « discordance » proposée par Chaslin que Lacan s'appuie pour penser la logique du « dénouage » psychotique. Minkowski rappelait également, en parlant d'attitude antithétique dans le rationalisme morbide, que le sujet schizophrène semblait comme en décalage avec lui-même (non « harmonique ») et perdait par ce truchement la possibilité d'une mesure des limites :

---

[196] Sauvagnat, F. (2011). « La question de la structure du silence en psychanalyse ». In *Insistance*, 2011/2, n°6. p.66.
[197] Minkowski, E. (1997). *La schizophrénie: psychopathologie des schizoïdes et des schizophrènes* [1927]. Paris : Payot & Rivages. p.80.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « [l'attitude antithétique] est le résultat du manque du sentiment irrationnel d'harmonie avec soi-même et avec la vie [...] et implique ainsi la disparition totale de la notion de limites et de mesure[198]. »

Pour Lacan, le nouage R.S.I. n'a rien d'évident ou de « naturel[199] » et cet état discordantiel des démences précoces révèle plutôt la réalité de l'indépendance de ces trois registres qu'une déviation de la norme. Chaslin tente de situer cette discordance dans la phénoménologie des psychoses. Il la repère à plusieurs endroits : le corps avec la catatonie (« folie discordante motrice[200] ») ; le discours et le rapport au langage (« folie discordante verbale[201] ») et dans le rapport à l'Autre (ironie, etc.) et à l'objet (persécution, revendication[202]). Chaslin rassemble dans ce « groupe provisoire des folies discordantes » ce qu'avait réuni Kraepelin autour de la notion de « démences précoces », puis Bleuler avec sa « schizophrénie ». Pour Chaslin la folie est « partielle », c'est-à-dire non-déficitaire : « Le "dément précoce" est toujours moins dément qu'il ne paraît[203]. »

Cette discordance peut concerner le corps — c'est le sens du « dénouage » que Lacan discute, à propos du cas de Joyce pour lequel il dira que le corps « fout le camp[204] ». Ainsi Chaslin évoque une patiente qui dit avoir les mains et les pieds qui se rétractent, ne plus sentir son estomac. Elle demande à ce qu'on puisse la toucher car elle sent qu'elle va mourir : « Venez, toucher mon estomac, il ne bat plus, je vais mourir[205] ». Mais par ailleurs, cette patiente affiche un sourire moqueur, présente une attitude véritablement *discordante* avec ces premiers propos : « elle ne veut pas nous parler, nous trouvant trop inférieurs à elle ; si on la touche, elle nous repousse et nous dit

---

[198] *Ibid.* p.109.
[199] Sauvagnat, F. (2000). « à propos des conceptions françaises de la schizophrénie : de la discordance de Chaslin à la problématique RSI de Lacan » *Synapse, journal de Psychiatrie et Système nerveux central*, n° 169. octobre 2000. p.55.
[200] Chaslin, P. (1905). *Éléments de Sémiologie et clinique mentales*, Paris : Asselin et Houzeau. p.814 et *sq.*
[201] *Ibid.* p.803 et *sq.*
[202] *Cf.* la vignette clinique avec M. R., entretien clinique du 25 mai 1908 où il vient se plaindre qu'on le vole et que le gouvernement lui refuse son tabac. *Ibid.* p.804.
[203] *Ibid.* p.830.
[204] Si cette phrase de Lacan figure dans son séminaire sur J. Joyce, c'est bien le corps qui, pour tout *parlêtre*, de structure, « fout le camp » : « Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. Il est déjà assez miraculeux qu'il subsiste durant le temps de sa consumation, qui est de fait, du fait de le dire, inexorable ». Lacan, J. (2005). *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* [1975-1976]. *Op. cit.* p.66.
[205] *Ibid.* p.774.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qu'on est sale[206] ». C'est précisément dans cet écart que Chaslin va loger cette « discordance » qu'il repère comme au principe de nombreuses « folies partielles ». Ces sujets psychotiques témoignent d'un hiatus franc entre corps et langage. D'un côté, les vécus corporels apparaissent comme hautement envahissants et énigmatiques. Ils témoignent de cette non-fermeture du corps : la patiente appelle à un contact physique pour sentir la consistance de son corps, ce dont témoignent régulièrement des patients psychotiques avec des pratiques de contentions[207]. De l'autre côté, les attitudes (au sens de Minkowski) et les humeurs paraissent complètement dissemblables à ces vécus. Avec Lacan, on peut repérer que le caractère psychopathologique de ces états ne tient pas directement à cet écart. Celui-ci est finalement à la racine même du concept de sujet divisé, repris de la *Spaltung* dont Freud avait déjà mis en avant un certain universel[208]. Ce que Chaslin relève d'abord, c'est moins un écart entre deux attitudes qu'une « indépendance[209] » des symptômes (repensons à « l'orchestre sans chef » de Kraepelin), ce qui l'enjoint à employer ce terme de « discordance ». Ainsi la discordance ne renvoie pas directement aux vécus corporels — bien qu'elle s'y retrouve — mais recouvre toute une « salade de symptômes[210] », comme le dit Chaslin lui-même. C'est dans le lien du corps au discours et au langage que le nœud semble défait. Chaslin propose, dans sa sémiologie introductive, de repérer des « mimiques discordantes[211] » qui renvoient à ces folies particulières où les émotions reflétées dans les traits du visage paraissent être en complète contradiction avec le discours ou l'état du malade :

> « Mme L. […] émet ses idées de grandeur ou ses idées d'empoisonnement et de mort, non pas avec indifférence, mais avec une mimique et un sourire ironiques sans aucun fond émotif qui font contraste avec la grandeur ou l'atrocité de sa prétendue situation […] Cette discordance entre la mimique, l'émotion et le délire est assez caractéristique de ces états dits "démence précoce" […] Comme cette discordance se rencontre aussi dans d'autres manifestations de cette démence précoce, je préfère l'appeler folie discordante[212]. »

---

[206] *Ibid.*
[207] *Cf.* le premier cas rapporté par Sauvagnat, F. (2011). « La question de la structure du silence… ». *Op. cit.* p.65.
[208] Sauvagnat, F. (2000). « À propos des conceptions françaises de la schizophrénie…» *op. cit.* p.54.
[209] Chaslin, P. (1905). *Op. cit.* p.832.
[210] *Ibid.* p.776.
[211] *Ibid.* p.20 et p.34.
[212] *Ibid.* p.34-5.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Cette « discordance » est également soulignée par la propension, dont certains sujets psychotiques témoignent, de l'usage du style ironique. La discordance qui traverse le corps du sujet schizophrène, traverse de même son discours. Impulsant une tension dans le discours jusqu'à le rompre, l'ironie fait voler en éclat tout contrat social passé avec l'Autre – celui qu'honore le *Witz* – en démontrant sa faiblesse et sa faillibilité. L'ironie psychotique se situe peut-être dans la veine socratique – où la vérité émerge dans le paradoxe interne au discours. Ou bien encore, dans la vérité nue du mélancolique – où celle-ci est perçue au prix d'un deuil infini, qui poussait Freud à se demander « pourquoi l'on doit commencer par tomber malade pour avoir accès à une telle vérité[213]». Des psychiatres ont ainsi noté, au début du XXème siècle, que certains patients — qui témoignaient de nombreux phénomènes de corps angoissants — adoptaient parfois également volontiers un ton supérieur, une attitude ironique (ressentie ou traduite quelquefois comme condescendante ou dédaigneuse). L'ironie schizophrénique n'est pas seulement à entendre comme la vérification d'une position « hors discours[214] » du sujet psychotique. Accueillie par l'interlocuteur, cette ironie est plutôt en place d'être l'amorce d'une tentative de rendre compte de la réalité qu'affronte le sujet. L'enjeu clinique est alors de penser la manière dont on peut se positionner sur ce continuum destruction/construction que propose l'ironie.

L'ironie appartient à toute une série de traditions culturelles, littéraires et historiques. On peut la qualifier comme une forme particulière d'humour : là où l'humour fait participer l'Autre, et est même subordonné à sa réaction (sinon : « plouf »), l'ironie, elle, déloge l'interlocuteur de la position qu'il aura prise dans le discours. Mais du même coup, c'est aussi formuler l'appel à son pas de côté – voire l'y contraindre : « l'ironie tend la perche à celui qu'elle égare[215] », selon le bon mot de V. Jankélévitch.

Dans la structure des psychoses, l'ironie se présente comme une interprétation de la structure du langage. Lacan dit que l'ironie est à la « racine du lien social[216] » du schizophrène, on peut résumer, avec François Sauvagnat que l'ironie du schizophrène est

---

[213] Freud, S. (2005). « Deuil et mélancolie ». *Métapsychologie* [1919]. in *Œuvres complètes* vol. XIII [1914-1915]. Paris : PUF. p.267.
[214] Lacan, J. (2001). « L'étourdit » [1972]. *Op. cit*. p.490.
[215] Jankélévitch, V. (1964). *L'ironie*. Paris : Flammarion. p.71.
[216] Lacan, J. (2001). « Réponses à des étudiants en philosophie » [1966]. In *Autres écrits*. Paris : Seuil. p.209.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « une tentative de dénoncer cette inconsistance de l'ordre symbolique [la "structure du langage"] en critiquant autrui de façon agressive [on peut penser aux diverses "attitudes" (interrogatives, ironiques) que nous avons rappelées avec Minkowski ou Chaslin], en faisant en quelque sorte porter à autrui la responsabilité de cette inconsistance[217] ».

Ce développement du « style ironique » chez certains patients psychotiques est un *analogon* de cette attitude « à côté » que l'on retrouve communément dans les psychoses. Cet aspect discordantiel trouve une traduction discursive et « le psychotique n'entre dans le discours que dans une sorte d'imitation extérieure[218] ». Lacan parle pour le psychotique de « hors discours », où il faut considérer le discours comme véritable « machine » à fabriquer du langage et du sujet dans le ratage inhérent à cette machine. La machine à diviser qu'est le discours n'assimile pas le sujet de la structure des psychoses qui ne s'en fait pas la dupe, ce qui se traduit par une série de dits « troubles du langage » qui peuvent apparaître comme une ironie sans intention :

– Interprétations « au pied de la lettre » (on demande au patient « comment il est arrivé à l'hôpital », et celui-ci répond « en voiture » ; un jeune patient mutique, accueilli en institution, intriguait les intervenants en annonçant chaque jour à la vue du journal « j'ai une lettre là ». Pensant qu'il demandait s'il avait du courrier, on lui répondait que non, mais il ne semblait pas comprendre ou être intéressé par notre réponse. En réalité, le patient désignait la lettrine du journal local, également initiale de son prénom).

– Coq-à-l'âne : ruptures signifiantes brusques dans l'énoncé (un patient nous renseigne sur la faisabilité d'un projet de construction qu'il entreprend, et alterne avec des questions sur la reproduction des mammifères).

– Stéréotypies et ritournelles, qui se manifestent tout à fait dans ce que Kahlbaum a appelé « verbigérations » et que nous avons déjà mentionnées comme cette série automatisée, répétitive, robotique, de phrases ou d'actions, confinant à une certaine « absurdité » pour l'observateur.

Cet aspect « à côté », épinglé comme « hors discours » apparaît comme un terrain fertile pour une pratique ironique, notamment quand elle est hissée à la dignité du style

[217] Sauvagnat, F. (2000). « à propos des conceptions françaises de la schizophrénie… ». *Op. cit.* p.56.
[218] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. *Op. cit.* p.285.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pour certains sujets. Cette ironie se présente sur deux versants. Un premier de destruction, qui se manifeste par un caractère ressenti comme « désagréable », irritant, vexant. Cet aspect s'illustre lorsque l'on dit de certains sujets psychotiques qu'ils « tapent juste » — voire qu'on les juge « mauvais » ou « pervers ». Ces nominations traduisent cette tentative de ravalement, de négation de l'Autre, qui dit la structure dialectique difficile du rapport du sujet psychotique avec le symbolique, les convenances et les règles. Cet aspect de destruction peut aller jusqu'à certaines pratiques toxicomaniaques, nihilistes, où la pulsion de mort est à ciel ouvert — dans la mélancolie par exemple.

Cependant, le second versant de l'ironie psychotique est à considérer comme tentative de mise en lien, à partir de cette position « hors discours », comme pouvant produire un lien à l'Autre du même coup qu'elle tente de le nier. D'ailleurs, l'ironie bien connue de Socrate est la figure paradigmatique de cette ironie productrice (même si elle le mène à la mort). Louis-Francisque Lélut, médecin psychiatre, académicien et philosophe du XIXème siècle a même écrit un ouvrage pour démontrer — non sans pertinence — la proximité des comportements de Socrate avec les symptômes psychotiques[219]. La pratique des dialogues aporétiques – considérés sous leur aspect ironique – a une implication : ils forcent l'Autre à « trouver de la ressource », à produire du nouveau pour sortir des impasses auxquelles mènent ces dialogues consignés par Platon.

Cette dernière considération amène à militer pour un positionnement clinique particulier consistant à accueillir l'ironie pour la dégager d'une tentative de négation de l'Autre et l'orienter vers une continuité discursive. Cela nécessite de pouvoir y parer en se décalant de cette position d'Autre symbolique pour se positionner aux côtés du sujet, face à la sorte de machine qu'il affronte et qui incarne alors cette altérité.

Nous présentons maintenant deux cas classiques de la littérature, où l'articulation du « délire » concerne directement la machine. Dans la théorie lamettrienne, cette articulation est réduite à son épure de « l'homme-machine ». Pour le cas présenté par V. Tausk, il s'agit d'un syndrome d'influence. Nous présentons cet écrit car il est l'un des premiers textes psychanalytiques (1919) à articuler la machine au délire, dans une perspective auto-thérapeutique.

---

[219] Lélut, L.-F. (2000). *Du démon de Socrate: spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire*. [1836]. Paris : L'Harmattan.

b. La Mettrie : « l'homme-machine signifiant[220] »

« M. Machine », hors-discours de la Republique des Lettres

Julien Offray de La Mettrie[221], est un penseur de la République des Lettres, dans la mouvance des Lumières. Fils d'un négociant drapier et d'une mère qui tenait, avant son mariage, un commerce d'herboriste, J. O. de La Mettrie naît à Saint-Malo le 19 décembre 1709. Destiné à servir l'Église, il devient pourtant docteur en mai 1733, diplômé de la Faculté de Paris. Il part ensuite continuer sa formation intellectuelle auprès du grand Homme de Sciences H. Boërhaave, chimiste et médecin, il était également reconnu pour ses travaux botaniques. Après plusieurs expéditions et avoir exercé, dans différents hospices et hôpitaux militaires, l'art de la médecine et de la chirurgie, La Mettrie revient à Paris « attiré par la mort de M. Hunauld, son ancien maître[222] ». Si son biographe s'étonne du choix de ce terme « d'attirance » par Frédéric II[223], soulignons que La Mettrie quitte alors femme et enfant, restés à Saint-Malo, pour aller, seul, exercer à Paris, puis retrouver le Duc de Gramont. La Mettrie voue à ses protecteurs — c'est une constante tout au long de sa vie — une déférence marquée, tranchant avec le frivole, voire le caractère bouffon que certains lui prêtent. C'est à la suite d'une maladie — moment sur lequel nous reviendrons — que La Mettrie, auteur par ailleurs de farces satiriques à propos de ses contemporains[224], écrira son plus fameux opus : *L'homme-machine*. Cet essai sera pour lui une Œuvre capitale et le support subjectif d'une nomination.

Très fortement critiqué par ses contemporains (Voltaire, Réaumur, d'Alembert, Diderot…), La Mettrie sera condamné pour son athéisme qui l'oblige à se réfugier auprès du roi prussien Frédéric II. Ce dernier sera son mécène et protecteur jusqu'à sa mort accidentelle. Il est surnommé « M. Machine » par ses contempteurs qui moquent son matérialisme excessif. Loin de se raviser ou de céder à ces imprécations intellectuelles ou ecclésiastiques (il sera condamné par l'Église pour hérésie), La

---

[220] Miller J.-A. (1987). « Sur la leçon des psychoses ». *Op. cit.* p.142-144.
[221] Les éléments biographiques cités sont tous issus (sauf exceptions signalées) de Lemée, P. (1954). *Julien Offray de La Mettrie, Médecin, Philosophe, Polémiste*. Mortain : Éditions du Mortainais.
[222] Frédéric II de Prusse (1752). « Éloge de La Mettrie ». In La Mettrie, J. O. de, & Assoun, P.-L. (1999). *L'homme-machine* [1747] ; *Précédé de Lire La Mettrie*. Paris : Gallimard.
[223] Lemée, P. (1954). *Op. cit.* p.24.
[224] *Cf.* La Mettrie, J. O. de (1747). *La faculté vengée, comédie en trois actes*. Accessible en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6471169r/ [page consultée le 23.10.2019]

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Mettrie reprendra à son propre compte ce sobriquet, anticipant d'une certaine manière le *« looping effect*[225] » ou « l'inversion du stigmate[226] » décrit par la sociologie contemporaine. M. Machine est vent debout face aux critiques qui pleuvent sur le médecin malouin. Sa certitude n'a d'égale que la logique inexorable qui le mènera au ban de cette République des Lettres du XVIIIème siècle :

> « La Mettrie semble se complaire, comme on l'a remarqué, dans un "isolement volontaire et systématique". Il ne trouve pas sa place dans les coteries, cercles ou salons qui donnent à la pensée des philosophes son cadre sociologique et communicationnel approprié. Même en compagnie, il reste le hors-la-loi : c'est ainsi qu'il est ressenti au sein de la république des lettres. Son goût pour la polémique est un indice de cette marginalité : les raisons dans l'argumentation de La Mettrie sont toujours des *contres raisons*. *Prendre parti* revient toujours pour lui à *prendre à partie* [...] La Mettrie s'est donc mis lui-même au ban de la société : condamné par ses pairs, médecins ou membres de la république des lettres, avant même d'être poursuivi par les autorités civiles et religieuses.[227].»

Sa thèse est aussi lapidaire que radicale : l'homme — l'être humain — n'est en fin de compte rien d'autre qu'une machine compliquée. « M. Machine » fait alors figure d'exception : il est le seul être humain averti qu'il est en fait une machine. La Mettrie radicalise la méthode cartésienne du *cogito* et de la proposition de l'animal-machine. Pour Descartes, par la grâce de l'âme, la pensée touche à l'être (« je pense, donc je suis »). Mais le corps, et le corps des animaux-machines, eux, ne sont qu'une horloge réceptacle se soutenant de l'action de Dieu, comme il l'indique dans son traité *De l'homme* :

> « Je suppose que le corps n'est autre chose qu'une statue ou machine de terre, que Dieu forme tout exprès, pour la rendre la plus semblable à nous qu'il est possible : en sorte que, non seulement il lui donne au dehors la couleur et la figure de tous nos membres, mais aussi qu'il met au dedans toutes les pièces qui sont requises pour faire qu'elle marche, qu'elle mange, qu'elle respire, et enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imaginées procéder de la matière, et ne dépendre que de la

[225] Hacking, I. (1995). « The looping effects of human kinds ». In *Symposia of the Fyssen Foundation. Causal cognition: A multidisciplinary debate.* (p.351 394). New York, NY, US: Clarendon Press/Oxford University Press.
[226] Goffman, E., & Kihm, A. (2015). *Stigmate: Les usages sociaux des handicaps* [1963]. Paris : Minuit.
[227] Assoun, P.-L. (1999). « Lire La Mettrie. » in La Mettrie, J. O. de, & Assoun, P.-L. (1999). *L'homme-machine* [1747].*op. cit.* p.32-4.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> disposition des organes. Nous voyons des horloges, des fontaines artificielles, des moulins, et autres semblables machines, qui n'étant faites que par des hommes, ne laissent pas d'avoir la force de se mouvoir d'elles-mêmes en plusieurs diverses façons ; et il me semble que je ne saurais imaginer tant de sortes de mouvements en celle-ci, que je suppose être faite des mains de Dieu, ai lui attribuer tant d'artifice, que vous n'ayez sujet de penser, qu'il y en peut avoir encore davantage…[228] »

S'éloignant du sillon fidèle tracé par Descartes, La Mettrie laisse libre court à cette métaphore délirante dont il se fait nom, puis renaissance — comme nous le verrons. « Qu'il serait beau que l'homme soit une machine » nous dit en substance La Mettrie. Son ouvrage tente de démontrer la chose et ne laisse pas l'espace au lecteur de pouvoir douter de la certitude qui anime l'auteur de la thèse. Ces précisions de son protecteur Frédéric II de Prusse, dans son « Éloge de La Mettrie[229] », démontrent que l'œuvre éponyme de l'Homme-Machine en aura convaincu au moins un :

> « la faculté de penser n'[est] qu'une suite de l'organisation de la machine […] le dérangement des ressorts [influe] considérablement sur cette partie […] que les métaphysiciens appellent l'âme[230]. »

Moins complaisant, dans sa *Biographie Universelle* en six volumes, Charles Weiss, après avoir qualifié de « production infâme[231] » l'œuvre du médecin malouin conclut lapidairement que « Tout ce qu'on peut dire pour justifier La Mettrie, c'est qu'il était fou[232] ». P.-L. Assoun (psychanalyste, auteur d'un important essai sur La Mettrie) pondère ces différentes vues. Il remarque en effet que personne ne peut vraiment rester tranquille devant l'homme-machine (*uncanny*), et considère que « l'ordre sociopolitique ne parvient pas à prendre réelle consistance ni sérieux pour [La Mettrie][233] »

---

[228] Descartes, R. (2018). *L'homme* [1662]. Paris : Flammarion. p.127 et *sq*.
[229] La Mettrie, J. O. de (1865). *L'Homme-Machine* [1747]. *Op. cit*. p.VIII.
[230] *Ibid*.
[231] *Ibid*.
[232] Par une société de gens de lettres, sous la dir. de Weiss, C. (1841). *Biographie universelle, ou Dictionnaire historique contenant la nécrologie des hommes célèbres de tous les pays*. vol. IV. MAL-PLU. Paris : Furne.
[233] Assoun, P.-L. (1999). « Lire La Mettrie », *op. cit*. p.97.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Pour La Mettrie, il est indubitable que les animaux sont plus proches de l'humain que ce dernier ne voudrait le penser ; il situe à cet endroit l'erreur de Descartes. C'est par l'anatomie que le médecin nous invite à considérer l'identité de l'homme avec l'animal :

> « L'Anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions ; c'est par tout le même jeu, le même spectacle[234]. »

Freud avait inscrit ses propres travaux parmi les offenses narcissiques de Copernic et Darwin. La Mettrie et ses thèses partagèrent le sort réservé habituellement aux détracteurs de l'*hubris* humain. Mais pour en cerner la particularité il faut saisir que, face aux levers de boucliers, Copernic, Darwin comme Freud, eurent à cœur de convaincre, persuader, mettre à l'épreuve, renouveler et développer leurs thèses propres — quitte à mettre leurs vies en jeu à ces fins. Au contraire, La Mettrie provoque, s'arc-boute et se replie. Ce mécanisme total est une sorte de *reductio ad absurdum* de la notion même de sujet. À son insu, La Mettrie milite, par son propre positionnement — selon la lecture qu'en propose P.-L. Assoun — pour la réhabilitation du sujet, libre de se faire prisonnier d'un homme-machine.

Ce que P.-L. Assoun avance, c'est bien que « l'homme-machine » apparaît être, avant de mimer une théorie du fonctionnement machinique de l'humain, d'abord le support d'une vérité subjective. L'homme-machine est donc la théorie de celui qu'on appelle M. Machine, ainsi qu'il le déplie dans un épître, relatant sa propre naissance, concomitante, dans l'après coup, de son invention :

> « Pour la naissance de M. Machine, je serai le plus court du monde. Je me console facilement de ne pas savoir dans quelle retorte cette matière lourde et grossière se soit organisée. Dès qu'elle l'était, elle devint machine… c'était peut-être M. Machine qui parut peut-être à la manière des cannes de M. Vaucanson à Paris. Car M. Machine est comme elles sans âme ; sans esprit, sans raison, sans vertu, sans discernement, sans goût, sans politesse et sans mœurs ; tout est corps, tout est matière en lui. Pure

[234] La Mettrie, J. O. (1753). « Les animaux plus que machines ». *Œuvres philosophiques de Mr. de La Mettrie*. Vol. II. Accessible en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65504146/f15.item [page consultée le 20.08.2018]. p.4.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

machine, homme-plante, homme-machine, homme plus que machine ; ce sont les titres qu'il affecte, qu'il ambitionne, et dont il se fait gloire[235] »

Cette nouvelle naissance à la quarantaine dépassée arrête le psychanalyste et le clinicien rompu à l'exercice des maladies et symptômes psychiatriques. La vérité de l'homme-machine s'ancre en effet pour La Mettrie dans un vécu singulier. La création du signifiant homme-machine s'affirme pour lui comme une nomination. Lacan équivoquait sur la nomination qui pouvait faire n'hommination[236], soit ce par quoi de l'humain arrive. Circonscrite au stade du miroir, la nomination atteste de la prise du signifiant pour définir un lieu de l'énonciation d'où le sujet peut (être) parl(é)r (ce qu'authentifie le dire de l'Autre du miroir : « c'est toi »). Pour La Mettrie quadragénaire, l'homme-machine s'impose pour lui comme n'hommination-machine. Par son Œuvre, La Mettrie tente de faire de cette nouvelle naissance, une règle universelle, ainsi que le relève P.-L. Assoun à partir de sa correspondance :

« dès lors que se trouve dissipée l'illusion des fins grâce à la thèse de la Machine humaine, la vie ne peut plus s'organiser comme le plan d'un processus se déployant d'une origine à un but. L'origine, insondable, se perd dans l'émergence de la machine, toujours déjà là, et la vie elle-même se fait au hasard de la nécessité machinale : "je vous avertirais aussi de son éduction ; mais je ne sais que dire de celle d'une machine. Chacun a son tour ; la machine poursuit le sien. On la monte, elle joue son rôle jusqu'à tomber dans le trou. Elle se conforme à ses règles ; et c'est aussi ce que fit M. Machine. Il poussa ses efforts, ses études ou plutôt ses manœuvres à Paris, à Leyde et à Reims, jusqu'à en venir à bout. Il fut créé docteur en M… [Machine/Médecine] n'est-ce pas assez d'honneur pour une machine[237] ?" »

DU PHENOMENE ELEMENTAIRE AU PROGRAMME DE JOUISSANCE

La naissance de l'homme-machine s'inscrit donc avant tout dans une logique subjective, reconstruite après-coup par le protégé de Frédéric II, suite à un moment de

[235] La Mettrie, J. O. de (1796). « Épitre à Melle A.C.P. ou la machine terrassée ». in *Œuvres Philosophiques, tome II* [1753]. Berlin. En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6216339q/ [page consultée le 20.10.2019] p.237. Cité in Assoun, P.-L. (1999). *Op. cit.* p.35.
[236] « Tout homme est un animal, sauf à ce qu'il se n'homme » Lacan, J. (1967-1968). *Le Séminaire, livre XV, L'acte analytique*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S15/S15%20L'ACTE.pdf [page consultée le 20.02.2017]. Leçon du 20 mars 1968.
[237] Assoun, P.-L. (1999). *Op. cit.* p.36. Le passage cité de La Mettrie se trouve in La Mettrie, J. O. de (1796). *Œuvres Philosophiques, tome II*. Berlin. *Op. cit.* p.237.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

rupture. En effet, après que le duc Grammont, son protecteur et camarade de campagne, meurt à ses côtés lors de la bataille de Fontenoy, c'est durant la campagne de Fribourg que La Mettrie contracte une fièvre chaude où, assez soudainement semble-t-il, il sera « rempli de ces idées[238] ».

La Mettrie revient sur cette scène dans l'épître que nous avons déjà citée. P.-L. Assoun revient sur ce passage pour y déceler ce qui s'apparente à une rupture, un déclenchement ou une décompensation, un « moment fécond », une « scène primitive d'où va sortir un nouvel univers[239] » :

> « Cependant, *Machine* fut mort en effet quelque temps. Il coucha tout étendu le long de la rivière d'*Achéron*. Son âme, ou plutôt sa matière, ressembla alors à une corde de violon, qu'on a relâchée. Il était enveloppé dans des ténèbres plus noires que le chaos, la nuit éternelle et les Cocytes… *Caron* ne s'aperçut pas sitôt de sa recrue, qu'il cria trois fois : Qui est là ? Ce qu'il fit d'un ton si terrible, que *M. Machine* se réveilla malgré lui. Cette fois sa machine se monta elle-même ; il avait soutenu pendant sa vie que cela était possible, et il en prouva la vérité par son exemple[240]. »

La singularité de ce moment semble avoir été décisive dans la trajectoire subjective de La Mettrie, et de façon concomitante, de son œuvre. La proposition de « l'homme-machine » suit, dans ce moment inaugural, la structure du phénomène élémentaire. Le décès de son protecteur, dont Frédéric II ne fera que prendre le relais, a sans doute été un coup de fer porté au voile qui recouvrait le trou — comme lui-même en fait mention dans sa lettre[241] — de cette « ineffable et stupide existence[242] ». C'est dans cette suite, et à l'occasion de ces symptômes somatiques, que ces idées lui adviennent comme dans une logique de révélation. « L'homme-machine » répond, chez La Mettrie, au « sujet de la jouissance[243] ». La machine vise à tempérer la jouissance du corps, à lui donner sens, à l'inscrire dans un système dont L'homme-machine fera à la fois sa thèse et son nom :

---

[238] La Mettrie, J. O. de (1865). *L'Homme-Machine* [1747]. *Op. cit.* p.VIII.
[239] Assoun, P.-L. (1999). *Op. cit.* p.39.
[240] *Ibid.* Le passage cité de La Mettrie se trouve in La Mettrie, J. O. de (1796). *Œuvres Philosophiques, tome II*. Berlin. *Op. cit.* p.243-4.
[241] « Chacun a son tour ; la machine poursuit le sien. On la monte, elle joue son rôle jusqu'à tomber dans le trou. » in La Mettrie, J. O. de (1796). *Op. cit.* p.237.
[242] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1959], *op. cit.* p.549.
[243] Lacan, J. (2001). « Présentation des mémoires d'un névropathe ». *Op. cit.* p.215.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « La Mettrie ne dit pas autre chose, en sorte que le psychotique est bien "l'homme (ou la femme)–machine", révélant que tout corps propre comporte cette dimension d'altérité, investissement de soi *et* potentialité d'aliénation[244]. »

La thèse de P.-L. Assoun semble posée en écho à celle de La Mettrie, dans la mesure où, du particulier, elle aussi tente de verser dans l'universel d'un « pour tous ». Mais sur le plan métaphorique, elle renvoie au sujet lui-même, qui pourra compléter — à l'aide du délire en tant que production signifiante — l'amorce ainsi posée : le sujet de la jouissance, de la machine, etc. Assoun relève par exemple la fréquence de l'occurrence du terme « d'organisation » dans le traité de la Mettrie, qui vient dire une distribution et une régulation de la jouissance par la machine :

> « Quel est l'effet majeur de *L'Homme-Machine*, sinon d'établir que l'organisation est le seul "mérite de l'homme", et qu'en conséquence la *sagesse* est de se reconnaître comme machine-à-jouir ? C'est cela qu'il faut lire dans l'acharnement de La Mettrie à représenter l'homme comme machine. Le machinisme fonde une sorte d'impérialisme de la jouissance. C'est en effet au sens propre qu'il convient d'interpréter la formule chère à La Mettrie : "Plaisir maître souverain des hommes et des dieux, devant qui tout disparaît[245] " ».

Cette eschatologie du corps comme machine à plaisir, dépliée par La Mettrie dans son œuvre, pourrait se voir comme point d'entrée d'un rapprochement avec l'éthique de Sade. Chez Sade, la jouissance commande la loi, et c'est bien la « Loi naturelle » de la machine qui, chez La Mettrie, « ordonne […] une jouissance mesurée[246] ». Les deux projets sont à différencier dans l'ordre de leurs fonctions, puisque l'homme-machine de La Mettrie vise à tempérer et réguler plutôt qu'à provoquer ou garantir la jouissance, ce à quoi Sade s'attache. P.-L. Assoun propose alors de reconstituer la « chaîne logique du message » lamettrien :

> « "Écrire en philosophe, c'est enseigner le matérialisme" ; enseigner le matérialisme, c'est montrer l'homme comme machine ; le montrer comme machine, c'est indiquer sa loi dans sa jouissance, et dans nul autre au-delà, fût-il celui de la Raison, de l'État ou de l'Homme. C'est précisément cette identification de la Loi de la jouissance qui assigne à La Mettrie son statut irréductible de *pervers* dans l'ordre de la pensée depuis le

[244] Assoun, P.-L. (1999). *Op. cit.* p.19.
[245] *Ibid.* p.94-5.
[246] *Ibid.* p.104.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

XVIIIème siècle. Pervers d'autant plus redoutable qu'il ne se contenterait pas de dérober le plaisir à la loi, mais qu'il ferait de la jouissance loi, comme rebours de toute morale, fût-elle matérialiste, qui ferait au sens strict, de nécessité vertu[247]. »

L'homme-machine est ainsi une thèse économique, en ce qu'elle se débarrasse du désir du sujet. Elle dissout ce dernier dans le commandement et la régulation de la machine autonome des humains et des dieux. Il faut souligner les similitudes des thèses lamettriennes avec le « souci de soi[248] », selon l'expression de Michel Foucault, préoccupation contemporaine qui occupe les différents mouvements, du développement personnel au *quantified self*[249]. Proposant un entretien — voire un décrassage ? — du corps considéré comme machine, les philosophies morales qui s'en échappent parfois font, sinon directement, au moins à leur insu, ainsi retour à la thèse de l'Homme de Sciences malouin. Des dispositifs de surveillance généralisée — pour continuer de cheminer avec Foucault — « l'homme-machine » est peut-être l'appareil princeps :

« C'est là peut-être l'authentique postérité de sa thèse, si peu assimilée par le discours, de s'être intégrée dans la conscience que le sujet s'est donné de lui-même, aussi bien que dans l'investissement inconscient de son être aporétique. Aussi bien, en ce sens, depuis La Mettrie, l'homme en tant que désir se déchiffre bien comme machine[250]. »

Âgé d'à peine une quarantaine d'années, le médecin qui attrapa le choléra à la suite d'un festin d'huîtres — six douzaines, compta-t-il — décède d'une indigestion à la cour du roi Frédéric II, provoquée par un pâté dont la composition n'est pas parvenue jusqu'à nous. Nombre de commentateurs ont ironisé sur la fin tout à la fois tragique et idiote du penseur. Sa mort est à l'image de son style qui confrontait rigueur de la science et plaisir des sens, composant avec l'homme-machine, un singulier « art de

[247] *Ibid.* p.96.
[248] Foucault, M. (1997). *Le souci de soi* [1976]. Paris: Gallimard.
[249] Le *quantified self* (« automesure connectée » selon la traduction proposée au journal officiel) est un mouvement d'inspiration californienne, initié en 2007 par K. Kelly (homme d'affaire, fondateur puis directeur du magazine *Wired* à la suite de S. Brand à la fin des années 1990) et G. Wolf, également contributeur au même magazine. Leur idée consiste à développer et utiliser des outils de mesure individuelle visant le contrôle et l'amélioration de soi. D'abord prisée dans le milieu sportif – tout particulièrement chez les joggers – elle se développe dorénavant majoritairement sous la forme d'applications pour *smartphones*. *Cf. infra*, p.395.
[250] Assoun, P.-L. (1999). *Op. cit.* p.97-99.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

jouir » comme le dit son ouvrage éponyme[251]. La mort de M. Machine aura ainsi été mécanique, l'engin aura été définitivement grippé par le poison en pâté.

La Mettrie laisse ainsi en héritage aux psychopathologues, par son trajet subjectif, l'indice du recours que le sujet psychotique peut trouver à se penser comme machine, et l'appui supplétif qu'il peut y prendre. Si La Mettrie fut « fou » — qualifié comme tel par ses contemporains — son approche de l'homme comme machine continue de livrer, par le déchiffrage de la science médicale moderne du corps comme énigme, des résultats pertinents. La Mettrie établit un véritable « programme pour la jouissance » à partir de son témoignage subjectif autour du phénomène élémentaire de « l'homme-machine ». Mais il enseigne aussi, par son effort de rigueur et le succès indirect de ses thèses, que la structure de la psychose n'est ni incompatible avec la pensée articulée — ce dont le délire donne l'indice — ni avec la réalité (le corps de la médecine pour La Mettrie… ou le statut nobiliaire, par exemple, dans le cas d'Antoine Tounens qui, de fou délirant français provincial, devint roi de Patagonie en Amérique du Sud[252]).

Au-delà de la leçon clinique que donne La Mettrie à propos de M. Machine, son matérialisme radical révèle la prépondérance du vécu corporel sur la conceptualisation du monde et la dynamique subjective. La machine peut forger une image du corps et lui donner consistance. C'est également ce que démontre le cas Natalia A., rapporté par V. Tausk, élève de Freud, auquel nous proposons maintenant de faire retour.

c. Natalia A. (V. Tausk, 1919) : la machine comme consistance du corps

Victor Tausk est un personnage atypique dans la Vienne de Freud. Il est un expérimentateur (c'est un des premiers à s'intéresser de près aux psychoses cliniques), un théoricien (il forge avec ce texte « l'appareil à influencer », un outil pour la clinique analytique des schizophrénies) et un aventurier « malade dans son âme[253] ». Il a fait des études de droit puis de médecine, ce qui était initialement son premier choix dont il s'était défaussé en raison de considérations pécuniaires. Il revient à ce souhait premier après avoir rencontré Freud, d'abord par ses textes au cours d'une hospitalisation, puis à Vienne. Ces études de médecine ont pour vocation de lui permettre de se former à la psychanalyse (Tausk se suicide en 1919, le texte de Freud

[251] La Mettrie, J. O. de (2007). *L'art de jouir* [1751]. Paris :Arléa.
[252] Maleval, J.-C. (2003). « Antoine Tounens, roi d'Araucanie ». In Chaumon, F. (dir.) (2003). *Délire et construction*. Toulouse : Eres. p.95-119.
[253] Roazen, P. (1971). *Animal, mon frère, toi. L'histoire de Freud et Tausk* [1969]. Paris, Payot. p.37.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

sur l'analyse profane date de 1926). Le point biographique n'est évidemment pas sans intérêt compte tenu de son travail sur *la genèse de la machine à influencer chez les schizophrènes*. Les conflits intérieurs de Tausk, peuvent apparaître comme une véritable machination, telle la « maladie de l'esprit » artauldienne. Il est décrit, dans ses moments de maladie, affligé d'un « cerveau totalement troublé, si fatigué physiquement et mentalement qu'il ne pouvait faire le moindre travail[254] ». Ses troubles le laissent « sans aide et seul[255] », avec l'impression d'être « une horrible masse impuissante, fatigué à mort et [d'en avoir] assez de cette vie[256] », voire de se « morceler[257] ».

La biographie de P. Roazen sur le personnage a fait l'objet de critiques par le fils de Tausk, Marius, dans un numéro de la *RFP* (Revue Française de Psychanalyse), mais aussi dans le livre de Kurt R. Eissler[258]. Dans les deux versions (celle soutenue par Roazen comme celle de Marius Tausk), il ressort que Victor Tausk était un être anxieux, rongé par des conflits intérieurs selon la formule du fils. Ces « conflits » aux accès dépressifs lui valurent plusieurs séjours en cliniques d'où il envoya des lettres et dans lesquelles il évoque sa faute de ne pouvoir être un père pour ses enfants. Il semble que Freud ait revêtu cette fonction pour lui-même (le chapitre consacré aux relations de Tausk avec le Père de la psychanalyse a été nommé par Roazen « Zeus »). Freud a en tous les cas été un appui, et c'est à la suite de plusieurs désaccords avec le Père de la psychanalyse, que Tausk se suicide dans un accès maniaque[259]. Dans la période qui précède sa mort se succède une série de déconvenues. Tout d'abord, l'échec de l'avortement de son amante (une ancienne patiente qu'il épousera, peu avant son suicide, du fait de cette grossesse). Il y eut ensuite les deux refus de Freud, le premier lorsque Tausk lui demande une analyse, le second quand il lui propose son fils aîné en cure. Victor Tausk « remerci[e] Freud pour le grand service qu'il lui a rendu[260] » ; il dit à son fils « de ne pas s'inquiéter pour lui », puis se tire une balle dans la tête.

---

[254] *Ibid.* p.38
[255] *Ibid.* p.38
[256] *Ibid.* p.40
[257] « Il avait l'impression qu'il "se morcellerait" s'il ne trouvait rapidement un travail ». *Ibid.* p.40
[258] *Ibid.* ; Eissler, K.R. (1988). *Le suicide de Victor Tausk. Avec les commentaires du professeur Marius Tausk* [1983]. Paris : PUF.
[259] Arce Ross, G. (2002). « Le suicide maniaque de Victor Tausk ». *Op. cit.*
[260] Roazen, P. (1971). *Op. cit.* p.13.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Son suicide met fin à une carrière prometteuse, car ce seul texte qu'il lègue a fait date pour la psychanalyse[261]. Publié l'année de sa mort, la courte monographie fait la synthèse de deux présentations de Tausk à la Société de Vienne, quelques mois seulement avant son passage à l'acte. Le cas Natalia A. que Tausk décrit atteste d'un profond travail des textes freudiens. Il prit soin de toujours présenter ses textes à Freud, souvent bâtis sur ses propositions. Tausk reprend avec soin certaines hypothèses de son maître figurant dans une métapsychologie alors tout juste esquissée (*Deuil et mélancolie* est publié en 1917).

Mais au-delà de se situer dans la plus actuelle des théories de l'inventeur de la psychanalyse, l'article de Tausk brille par son formidable pari, celui d'une clinique du cas, qui renverse les délimitations et précautions oratoires habituelles de Freud. Ainsi Tausk affirme que :

> « l'uniformité des cas cliniques typiques peut agir comme un mur qui arrêterait notre regard, alors qu'une forme clinique atypique peut faire fonction d'une fenêtre, qui permettrait d'apercevoir les rouages[262] ».

Ce parti pris résonne avec la formulation, par Lacan, du fantasme comme fenêtre sur le réel[263] — voire avec son orientation quant à la « psychanalyse appliquée » que l'on retrouve par exemple dans l' « Hommage fait à Marguerite Duras[264] ».

Ainsi Tausk ouvre ce texte remarquable par cette observation qui fait limite : « [ces] considérations sont fondées sur un exemple unique d' "appareil à influencer"[265] ». Tausk ne rencontre la patiente que deux fois, avant d'essuyer un refus au troisième entretien. Il se trouve, après le second et ultime entretien, alors associé aux persécuteurs et sous influence de la « machine ». C'est à partir de ce refus, de cette butée, que Tausk rencontre dans la clinique, qu'il va tisser son texte, associant au cas

---

[261] C'est notamment un des premiers textes psychanalytique sur la clinique de la psychose et de la schizophrénie, quelques années après la publication du cas Schreber par Freud. Les reprises et références à ce texte de V. Tausk sont nombreuses et se font à divers titres dans le champ des études psychanalytiques. En témoignent les travaux de P. Roazen et G. Arce Ross, déjà cités ou H. Kohut (Kohut, H. (1978). « 'Discussion of "Some Comments on the Origin of the Influencing Machine" by Louis Linn,' [1957]. in P. Ornstein (dir.) (1978). *The Search for the Self*, vol.I. p.259-61. New York : International Universities Press.)

[262] Tausk, V. (2010). *Op. cit*. p.39.

[263] Wajcman, G. (2004). *Fenêtre: Chroniques du regard et de l'intime*. Lagrasse: Verdier.

[264] « [le psychanalyste] n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie » Lacan, J.(2001) « Hommage fait à Marguerite Duras » [1965]. *Autres écrits*, *op. cit*. p.193.

[265] Tausk, V. (2010). *Op. cit*. p.37.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

de Natalia A. plusieurs autres références où il observe des dynamiques semblables. Est ainsi évoqué un cas de Freud, Emma A. qui se sentait influencée par son amant, avec un délire autour de la pulsion scopique, d'un arrimage labile de l'œil sur sa face, facilité par l'équivoque allemande de *Verstellen* qui veut dire aussi bien déplacé que déguisé. Tausk fait mention également dans ce texte de Joseph H., un ancien maçon dont le corps est parcouru de courants électriques dont il a — plus ou moins — la maîtrise.

Enfin le plus intéressant — et encore assez « inédit » pour la littérature analytique[266] — est un cas de paranoïa, celui de Staudenmaier (l'orthographe incorrecte « Staudenmayer » apparaît dans le texte publié chez Payot). Ce cas est rapporté à Tausk par un membre de la Société psychanalytique de Vienne — peut-être H. Silberer qui présenta l'auteur dans le numéro 2 de la revue *Imago*[267]. Staudenmaier était un prêtre et (al)chimiste allemand. Grand délirant, il est l'auteur d'un ouvrage, paru en 1912, qui veut faire la démonstration scientifique des phénomènes magiques : « La magie comme science naturelle expérimentale[268] ». Staudenmaier, selon l'anecdote rapportée par Tausk dans le texte qui nous occupe, était « pathologiquement conscient[269] » du trajet du bol alimentaire au sein de son organisme, que charriaient des « personnifications » à la coloration hallucinatoire indubitable. Staudenmaier parle ainsi un véritable « langage d'organe[270] », pour reprendre l'expression de Freud que Tausk ne manque pas de rappeler dans son texte.

Pour Tausk, et dans son texte même, le cas Natalia A. fait série. Gravite autour d'elle un ensemble de cas cliniques et d'observations qui laisse deviner un essai de systématisation. Le parallèle le plus étendu de l'appareil à influencer reste dans le passage dévolu à la flexibilité cireuse, ou catalepsie. Nous avons reconduit cette analogie proposée originairement par V. Tausk en présentant la « catatonie » de Kahlbaum. L'auteur de l'appareil à influencer se demande en effet si

---

[266] Peu de travaux ont été consacrés à ce personnage pourtant passionnant. Les informations dont nous disposons sont issues principalement du travail du psychanalyste allemand Bernd Nitzschke, *cf.* Nitschke, B. (1988). « "Die Magie als experimentelle Naturwissenschaft" oder Einsamkeit als Mißgeschick einer "künstlichen Schizophrenie". Anmerkungen zu Ludwig Staudenmaier (1865-1933) ». In: Nitzschke, B. (1988). *Sexualität und Männlichkeit. Zwischen Symbiosewunsch und Gewalt*. Reinbek (Rowohlt). p.228-237.

[267] Silberer, H. (1913). « Présentation du livre de Staudenmaier par Herbert Silberer », *Imago* n°2, vol. 4 p.447 et *sq*.

[268] Staudenmaier, L. (2012). *Magie Als Experimentelle Naturwissenschaft* [1912]. S.L.: Sarastro Gmbh.

[269] Tausk, V. (2010). *Op. cit*. p.51.

[270] Freud, S. (1986). « L'inconscient » [1915]. in *Métapsychologie*. *Op. cit*. p.113.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « La catalepsie, la flexibilité cireuse, ne pourraient [...] pas correspondre au stade où l'homme ne ressent pas ses organes comme les siens propres et, ne les reconnaissant pas comme lui appartenant, les abandonnerait donc à la puissance d'une volonté étrangère[271] ».

Il est intéressant de noter que Tausk comprend la stupeur catatonique comme un « refus » [*Ablehnung*], terme qui peut être également traduit par « rejet » et apparaît sémantiquement très proche de la *Verwerfung* freudienne — dont Lacan fera le mécanisme inconscient principiel de la psychose.

> « La stupeur catatonique, qui représente un refus total du monde extérieur [...] ne serait-elle pas le refuge ultime d'un psychisme qui abandonne les fonctions du moi [...] Le symptôme catatonique, la rigidité négativiste du schizophrène, n'est rien d'autre qu'un renoncement au monde extérieur exprimé dans le "langage des organes"[272] ».

Poursuivant ce raisonnement, Tausk en déduit que la machine à influencer pourrait rendre compte du phénomène de corps, lu comme antagonisme à cette émancipation des organes :

> « À ce symptôme [de la catalepsie] correspond comme son pendant celui où l'on impose des mouvements aux membres du malade. Ce symptôme répète d'une manière particulièrement frappante la situation où, pour le malade, le corps propre était étranger, monde extérieur, et paraissait régi par des puissances extérieures[273]. »

Proposons trois remarques sur le texte de Tausk qui rendent hommage à son engagement dans la clinique du cas et au risque de sa construction. Ces trois angles de lecture défendent l'idée, comme avec La Mettrie, d'une proximité de la structure des psychoses avec l'idée de machine — ici « à influencer » — venant (re)donner consistance au corps du sujet.

De la genese a une logique du delire

V. Tausk délivre une logique inhérente à ce délire particulier qu'incarne la machine à influencer. Il indique tout d'abord que sa genèse débute par une hypocondrie d'allure délirante (sentiment d'altération). Cette dernière porte sur un organe précis. Au temps

[271] Tausk, V. (2010). *Op. cit.* p.92.
[272] *Ibid.*
[273] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

deuxième, cet organe se trouve rejeté du corps (sentiment d'aliénation). L'organe est comme exclu par le patient de son corps propre, phénomène qui rappelle la clinique de la localisation de la jouissance dans le début du délire. Puis, dans un troisième temps, que Tausk nomme *paranoïa somatica* (sentiment de persécution), la jouissance fait finalement retour sur le corps propre. Mais ce retour prend en compte ce détour par le temps deux, et la persécution est attribuée à une machine plus ou moins délimitée. Remarquons que l'ensemble n'est pas clos, et ce, pour aucun des patients évoqués par Tausk dans son texte (nous y reviendrons dans notre troisième remarque). Donc Tausk annonce trois temps de cette genèse qui constituent trois sentiments distincts : altération (désordre au joint le plus intime du corps) ; aliénation (localisation dans l'Autre du phénomène étranger) ; persécution (retour de la jouissance sur le corps propre par le truchement d'une figure d'altérité réduite — localisée — à la machine).

DISCORDANCE ET CORPS JOUISSANT DANS LE DELIRE DE LA MACHINE A INFLUENCER

La deuxième remarque est solidaire de cette observation du temps trois. Elle concerne le statut du délire, qui, comme nous l'avons défini avec C. Soler et J.-C. Maleval, peut être assimilé à un procès de significantisation de la jouissance[274]. D'une part, la machine, en effet, est une réduction du corps à ce qui fait son armature. D'autre part, elle témoigne que cette armature ne peut être que de l'ordre du signifiant. Le délire reforme ce joint où la jouissance s'est détachée de son accroche signifiante pour s'autonomiser, telle une machine. Dans le cas Natalia A., la machine est située à Berlin, manipulée par un réseau de persécuteurs dont, on l'a vu, Tausk finit par faire partie. Ce dernier souligne que la pente naturelle du délire est celle d'un symbolique autonome et *extime* au sujet (si l'on pense au procès décrit), ce qui peut contribuer d'éviter un recours au passage à l'acte. Cette jonction est sans doute permise par le registre imaginaire, puisque Tausk indique à de nombreuses reprises que ces délires machiniques se soutiennent de phénomènes de projections. C'est ce point que soulève Lacan dans son séminaire sur le désir, par le terme de discordance :

> « nous avons déjà articulé que la fonction propre à la symbolisation est essentiellement à repérer dans le fondement de la coupure. La coupure est ce par quoi le courant d'une tension originelle, quelle qu'elle soit, est pris dans une série d'alternatives qui introduisent ce que l'on peut appeler la machine-fondamentale. Cette machine est

[274] *Cf. supra* p.234 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> proprement ce que nous retrouvons comme détaché, dégagé, au principe de la schizophrénie. Là le sujet s'identifie à la discordance comme telle de cette machine par rapport au courant vital. Vous touchez ici du doigt [...] l'une des formes les plus éminentes de la fonction de la *Verwerfung*. Dès lors que la coupure est à la fois constitutive du discours et irrémédiablement externe à celui-ci, on peut dire que le sujet, en tant qu'il s'identifie à la coupure, est *verworfen*. C'est à cela qu'il doit de s'appréhender et de se percevoir comme réel [275]. »

La machine advient dans le réel de la psychose là où la *Spaltung* (division) du sujet se creuse dans le symbolique pour la névrose — d'où son désir insatisfait ou impossible. Faire « un » avec la machine permet au sujet psychotique de compter jusqu'à deux, soit de se distancier d'un vécu corporel envahissant, pour se représenter auprès de la machine — quitte à être son esclave ou son prolongement. Cette dimension discordante de la machine est à repérer aussi dans une référence aux grammairiens Damourette et Pichon, qui distinguait le « ne » explétif du discordantiel. Lacan montrera que cette discordance tient à cette *Spaltung* entre énoncé et énonciation, c'est-à-dire que dans la parole se creuse un écart entre le dit et le dire[276]. Dans la psychose, et particulièrement dans le cas de la machine à influencer, cette discordance advient par la réalité du délire, et recouvre le réel envahissant : le lieu de l'énoncé est le patient qui se plaint d'une machine — lieu véritable de l'énonciation — qui le commande ou l'entrave.

TROU DANS L'IMAGE ET SEXUEL DE LA MACHINE

La troisième remarque porte sur le statut de ce corps machinique, qui est marqué par un manque dans l'image, un en-moins qui fait retour sur un versant persécutif sur le corps propre du malade. En effet, Natalia A. peut décrire la machine, qui est en fait son double, bien qu'elle ne puisse décrire la tête de cette poupée mécanique berlinoise. L'hypothèse de Tausk est alors que cette tête est bien la sienne. Mais l'incapacité de la malade de pouvoir la cerner indique bien que l'image projetée du corps du patient sur la machine est frappée d'une vacuole, d'un manque. Le phénomène de la tâche noire décrit par Lacan dans ses schémas optiques trouve là une variante, avec un stigmate

[275] Lacan, J. (2013). *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*. [1958-1959]. *Op. cit*. p.539-40.
[276] Sauvagnat, F. et Bonny, P.(2010). « La question du genre Chez Damourette et Pichon ; quelques implications des notions de sexuisemblance et sexuiférence, spécialement pour les sciences humaines ». In Arrivé, M. (2010). A*ctes du colloque de Cerisy-la-Salle, Damourette et Pichon*. Limoges : Lambert-Lucas. p 233-247.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

de la castration réelle qui fait retour dans l'imaginaire de la construction délirante. La machine à influencer est donc incomplète, elle possède des contours flous. Nous pouvons penser que c'est cette incomplétude qui à la fois assure la consistance symbolique du délire et permet ce procès de significantisation. Mais par ailleurs, cette inconsistance contribue à la persécution du malade. Ce dernier ne peut en effet boucler le délire, et cette impossibilité garantit sa prolifération. Cela participe d'expliquer pourquoi Tausk se trouve soudain pris dans le giron du réseau des persécuteurs, établit pourtant à Berlin. Cette tâche noire dans l'image se rapporte au *quantum* libidinal qui résiste à passer au rang de signifiant et donc supporte l'efflorescence du délire. Tausk se soutenant des travaux freudiens rapporte volontiers ce manque à l'image des organes sexuels, indiquant qu'ils « peuvent occuper une place privilégiée, comme point de départ fréquent du mécanisme de projection[277] ». Tausk affirme en effet ce rapprochement du fonctionnement des organes sexuels avec le fonctionnement machinique :

> « Au cours des rêves de machine le rêveur se réveille plus d'une fois la main posée sur les organes génitaux, s'il rêve qu'il manipule la machine. […] D'après ce qui précède on pourrait supposer que l'appareil à influencer est une représentation – projetée dans le monde extérieur – des organes génitaux du malade ; elle serait analogue dans sa genèse à la machine du rêve. Les schizophrènes, en se plaignant souvent que cet appareil produit des érections, soutire leur sperme, affaiblit leur virilité, ne font que renforcer cette supposition[278]. »

Tausk tourne autour de ce procès de significantisation de la jouissance que l'on peut lire dans le délire. Machine excentrée, l'appareil à influencer permet au sujet de mettre à distance la jouissance du corps, de la traiter en la localisant dans la machine :

> « Les malfaiteurs qui manipulent l'appareil, provoquent chez la malade des sécrétions nasales, des odeurs répugnantes, des rêves, des pensées, des sentiments. Ils perturbent sa pensée, ses paroles et son écriture. Auparavant on lui avait même provoqué des sensations sexuelles, en manipulant les organes génitaux de l'appareil. Mais depuis quelques temps l'appareil ne possède plus d'organes génitaux. Elle ne peut dire

[277] Tausk, V. (2010). *Op. cit.* p.106.
[278] *Ibid.* p.56.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

comment ni pourquoi l'appareil a perdu ses organes. Quoiqu'il en soit, depuis que l'appareil n'en a plus, elle n'a plus de sensations sexuelles[279]. »

La machine permet donc également de boucher par son image ce trou hémorragique de la jouissance, non-suturé par les « cordes » du nouage R.S.I. La machine est un traitement de ce « trou » qu'implique le sexuel dans le langage, thèse freudienne qu'extrait Lacan comme étant finalement la plus centrale et la plus inédite[280]. C'est également de cette conjonction de l'image et de la machine comme traitement d'une jouissance en excès que nous a semblé traiter Paul, que nous rencontrons dans un service psychiatrique :

> Paul a 16 ans et présente de nombreux troubles du comportement. Il est en proie à des hallucinations régulées par traitement neuroleptique et est très facilement persécuté ou envahi par les autres. Il fréquente la pédopsychiatrie depuis ses plus jeunes années. Entrer en contact avec lui est difficile. Alors que je franchis la porte du service et que je le rencontre pour la première fois, il s'en va en m'insultant.
> Pourtant, l'équipe trouve à entrer plus facilement en interaction avec lui autour de ses centres d'intérêts : son argent de poche, les jeux vidéo, quelques activités sur l'ordinateur. Parcourant avec moi la boutique en ligne d'un magasin de jeux vidéo, il cherche « des femmes avec des armes » qui pourraient figurer sur certaines jaquettes. Traduit en justice pour plusieurs passages à l'acte sexualisés sur des proches et un animal, Paul est traversé par une sexualité qui lui échappe et le menace. S'il m'autorise à m'asseoir à côté de lui auprès de l'ordinateur qu'il consulte sur mon bureau, c'est pour que je l'empêche de consulter du contenu pornographique, me préviendra-t-il. Les images qu'il « cherche » plus ou moins à rencontrer et à éviter en même temps l'horrifient autant qu'elles l'aimantent. Il me confiera, cherchant ma solidarité, « les films d'horreurs, ça fait quand même moins peur que les films pornos ».

Maintenant dépliés ces quelques cas, nous allons reprendre les inspirations cybernétiques de Lacan, cette fois-ci pour rendre compte des logiques de déclenchement et de stabilisation dans la structure des psychoses. Nous verrons que ces rapprochements théoriques peuvent aussi être justifiés par cette clinique du corps vécu comme machine chez certains sujets psychotiques. La machine paraît alors

[279] *Ibid.* p.59.
[280] *Cf. supra* p.222.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

comme une tentative pour raccommoder ce « nœud défait » que souligne la discordance proposée par P. Chaslin.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

3. Cybernétique et structure des psychoses : vers un modèle « R.S.I. »

a. Structure des psychoses et cybernétique

La cybernétique et la logique mathématique ont inspiré Lacan dans la conceptualisation qu'il proposa de la psychanalyse, depuis la lettre volée au début des années cinquante, jusqu'à ses propositions borroméennes du nouage R.S.I., dans les années soixante-dix. Les schémas, les graphes et autres mathèmes témoignent de ce pari sur les techniques logiques de transmission, la recherche de la congruence du code avec le message qu'il véhicule et la tentative d'une épure du sens par la lettre.

Dans la suite de l'enseignement autour de la forclusion du Nom-du-Père, la logique des psychoses est fréquemment abordée en des termes qui s'approchent de ceux utilisés en cybernétique pour qualifier les interactions entre les dispositifs[281]. Les concepts de « chaîne signifiante », de « temps logique », la conception de l'interprétation comme « à côté », la logique de la rectification subjective proposée dans « la remarque sur le rapport de D. Lagache », sont autant d'outils dont la filiation avec la logique cybernétique surpasse le simple usage de l'analogie.

> « Le schématisme cybernétique pourrait, comme il le fait dans d'autres domaines (et notamment la neurophysiologie), apporter un support formel pour la clarification de phénomènes complexes : par exemple, pour la représentation de déclenchements en plusieurs temps, lorsqu'on essaie de reconstruire aussi précisément que possible le processus logique d'une décompensation dans des cas de psychose[282]. »

R. Le Roux ne manque pas de rappeler que plusieurs élaborations de psychanalystes, dans la suite des propositions de Lacan, invitent à approcher la direction de la cure en des termes cybernétiques[283]. Notamment dans la conduite du traitement des psychoses, les termes « d'homéostasie », de « stabilisation », de « suppléance », voire de « branchement » viennent dire un apaisement retrouvé par le sujet, un effet thérapeutique. Ces notions viennent en opposition au vocabulaire utilisé pour décrire

[281] Le Roux, R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan. » *op. cit.* p.364 et *sq.*
[282] Le Roux, R. (2013). Structuralisme(s) et cybernétique(s)… » *op. cit.* p.26.
[283] Remarquons également les influences militaires et les références stratégiques qui parsèment l'écrit « La direction de la cure » de Lacan, élevant la direction du traitement à la dignité des tactiques guerrières. Lacan, J. (1966). « La direction de la cure… » [1958]. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

le déclenchement de la psychose comme l'émergence d'un déséquilibre, l'irruption d'un élément hétérogène à un certain « système » établi[284]. Bien sûr, la singularité de chacun des cas oblige à considérer la diversité des méthodes (auto-)thérapeutiques (ou élaborées dans la relation de transfert). Mais la constance de ce lexique, qui parie sur une anticipation et une interprétation possible, amène aussi à étudier la conduite de la cure en termes de logique.

La limite de ces conceptualisations mécanicistes (et tout particulièrement celles autour du déclenchement de la psychose) se trouve, comme l'isole J.-A. Miller, dans la proposition renouvelée de l'homoncule, d'un sujet comme pur programme, d'un « homme-machine signifiant[285] ». C'est ainsi J. O. La Mettrie qui aura frayé la voie. La cybernétique est peut-être moins à même de rendre compte du fonctionnement psychotique que ce dernier est parvenu à l'anticiper, et continue encore aujourd'hui à l'enseigner. Ainsi dans l'orientation de ce travail il ne s'agit pas de proposer une théorie cybernétique qui viendrait faire interface avec le sujet psychotique. Plutôt, avec La Mettrie et quelques autres, il s'agit de montrer les affinités particulières entre la structure des psychoses et la conceptualisation du fonctionnement psychique comme machine, constructions subjectives qui visent à réguler la jouissance. S'orienter de la clinique, ce n'est pas recourir à un instrument à interposer devant le patient[286], mais c'est viser à se faire l'instrument du sujet — et cela peut passer par le fait de s'intéresser à ses outils.

R. Le Roux remarque que la dernière clinique de Lacan, celle qui repense la tripartition structurale à partir du modèle R.S.I. n'éclipse pas pour autant les repères qu'elle avait obtenus par les outils de la cybernétique :

> « Que devient la cybernétique dans le passage de la clinique de la chaîne signifiante à la clinique "borroméenne" ? Ce n'est pas parce que Lacan ne la mentionne plus qu'elle n'est plus impliquée ou n'est plus pertinente, à plus forte raison à l'égard d'une clinique qui s'intéresse de plus en plus explicitement à des problèmes de "stabilisation" ou de

[284] *Cf.* sur ce point le chapitre « La rencontre d'Un-Père », in Maleval, J.-C. (2000). *La forclusion du Nom du Père*. Paris : Seuil. p.263-7.
[285] Miller J.-A. (1987). « Sur la leçon des psychoses ». *Op. cit.* p.142-144.
[286] Lacan, J. (1967). « Petit discours aux psychiatres ». *Op. cit.* ; Lacan, J. (2005). « Place, origine et fin de mon enseignement » [1967]. *Op. cit.* p.35-6.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> “régulation de la jouissance”. Le passage dans l’implicite appelle d’autant plus l’interrogation réflexive[287]. »

L’idée d’une pragmatique de la thérapeutique — qui serait dans l’esprit d’une « technique analytique » proposée par Freud — est déductible des travaux de Lacan, et de ses usages des modèles cybernétiques, jusqu’à la fin de son enseignement et dans les travaux menés à sa suite[288]. Le nœud borroméen[289] désigne la façon par laquelle un sujet, avec le symptôme, parvient à faire tenir ensemble les trois registres de la réalité. Cela débute avec une certaine garantie d’une intimité psychique (possibilité d’un « point de vue ») et la consistance d’une image du corps (possibilité du « tableau[290] »). À la fin de l’enseignement de Lacan, les registres du réel, du symbolique et de l’imaginaire sont dissociés, équivalents et potentiellement autonomes (en absence de « nouage » avec les deux autres). Le délire et la norme se confondent, en tant que cette dernière ne désigne qu’un consensus de modes de nouages parmi d’autres existants. Le sujet et son corollaire symptomatique apparaissent comme ce quart-élément qui permet de lier ces trois registres. Le Nom-du-Père, l’Œdipe, sont des versions particulières de ce nouage mais ne sont plus que des « agrafes[291] » qui viennent faire consister les arrêtes[292] de la structure pour un sujet. L’actuelle clinique développée sous la bannière de la « psychose ordinaire[293] » donne également des indices cliniques quant au statut véritable du «Nom-du-Père » pour un sujet, soit d’être un « signifiant-maître » qui lui est propre. Le Nom-du-Père est réduit à n’être qu’un *Compensatory Make Believe*[294], « un faire-croire [ou faire-valoir] compensatoire » à la garantie du nouage structural.

---

[287] Le Roux R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan. » *Op. cit.* p.367.
[288] Miller, J.-A. (1984-1985). « L’orientation lacanienne. 1,2,3,4 ». *Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l’université Paris VIII*. Inédit ; Sauvagnat, F. (1992). « Psychanalyse et neurosciences ». *Op. cit.*
[289] Le nœud borroméen renvoie à une technique de nouage particulière qui consiste à lier ensemble trois ronds de ficelles de façon à ce que si l’un se détache, les deux restants ne soient plus solidaires. *Cf.* Lacan, J. (2011). *Le Séminaire, livre XIX, … Ou pire*. [1971-1972]. Paris : Seuil. p.91.
[290] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit.* ; Lacan, J. (1965-1966). *Le Séminaire, livre XIII, l’objet de la psychanalyse*. *Op. cit.*
[291] Miller J.-A. (1999). « Les six paradigmes de la jouissance », in *La Cause freudienne*, n°43, octobre 1999. p.25.
[292] *Cf.* la proposition de M. A. Sierra Rubio : « Une psychopathologie *more mineralogico* » in Sierra Rubio, M. (2019). *Les structures cliniques. Fondements et perspectives d’une doctrine lacanienne*. Rennes : PUR. p.54 et *sq.*
[293] Dewambrechie-La Sagnia, C., Deffieux, J.-P. (1997). *La conversation d’Arcachon*. *Op. cit.* ; Miller, J.-A. (1999). « Intervention de J.-A. Miller » In *La Convention d’Antibes*, *op. cit.* ; Avdelidi, D. (2016). *Op. cit.* ; Maleval, J.-C. (2019). *Op. cit.*
[294] Miller, J.-A. (2009). « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.* p.40-51

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ce qu'a montré N. Wiener dans son chapitre « psychopathologie et cybernétique », c'est que la dynamique entre fonctionnement aberrant (*hunting*, entropie) et régulation (boucle de rétroaction, homéostasie) pouvait être précieuse pour appréhender les rapprochements entre cybernétique et psychopathologie. C'est précisément sur la dialectique entre ces deux aspects que Lacan propose une lecture de la (dé)compensation de la structure (et que G. Bateson fonde sa théorie des « injonctions paradoxales[295] »). Ce cadre très général de rapprochement permet tout de même de décoller la cybernétique de sa réduction neurologique pour (ré)ouvrir ces travaux à la structure et au sujet. La cybernétique portait cette perspective en puissance dès son commencement, avec le projet DCA (Défense Contre les Aéronefs), puisque la position de l'observateur était le facteur crucial pour déterminer le point de départ des calculs[296].

Détaillons maintenant les points de recoupes entre les propositions inspirées de modèles cybernétiques et les phénomènes cliniques repérés comme propres à la structure des psychoses.

b. La rencontre d'« Un-Père » ou le lapsus du nœud

Dans le dernier enseignement de Lacan, le Nom-du-Père n'a plus ce statut décisif que lui prêtait le poids d'un symbolique prédominant sur l'imaginaire. Ce cadre nouveau, où c'est le nouage entre les registres qui prévaut, abrase les derniers résidus d'une considération déficitaire des psychoses. L'accent est alors porté sur les innovations subjectives afin de pallier ce « lapsus du nœud ». La « forclusion du Nom-du-Père » théorisée dans les années cinquante peut être considérée, à l'aune de ce nouveau répartitoire borroméen, comme un lapsus particulier du nœud R.S.I.

Le fameux et assez obscur aphorisme « il n'y a pas de rapport sexuel[297] » veut dire que ce qui préside aux rapports entre les sexes — entre les corps parlants et la jouissance détournée de son but par le signifiant — c'est la dysharmonie, le malentendu, l'inadéquation. Le retentissement logique de cette thèse est alors que chacun a à faire avec le manque de cette garantie à faire s'accrocher — sans s'emmêler — réel, symbolique, imaginaire. « Tout le monde est [...] délirant[298] », dira ainsi Lacan à la fin

[295] Le Roux, R. (2016). « Structuralisme(s) et cybernétique(s)... » *op. cit*. p.6.
[296] Le Bars, A. (2014). *Op. cit*. p.18 et *sq*.
[297] Lacan, J. (2006). *Le Séminaire, livre XVI,* D'un Autre à l'autre. [1968–1969]. Paris : Seuil. p.226.
[298] Lacan, J. (1979). « Journal d'Ornicar ? », *Ornicar ?*, n°17-18. p.278.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

des années soixante-dix. Pour autant, il ne semble pas qu'il faille entendre cette sentence comme une thèse complètement contraire à sa formule des années trente. Le jeune praticien qu'il était alors avait fait inscrire au fronton de sa salle de garde : « ne devient pas fou qui veut[299] ». Cette formule, que tenteront de formaliser la métaphore paternelle et sa non-advenue forclusive, n'est en effet pas contradictoire avec le paradigme nouage/dénouage. Effectivement, ces ratages du « nœud bo », comme Lacan l'abrège, se déroulent toujours selon les lignes de découpes structurales (psychose, névrose, perversion-fétichisme). Cette découpe se retrouve par exemple dans la lecture tout à fait cybernétique que Lacan fait du déclenchement du cas Schreber. Cette lecture est réductrice. Elle pousse notamment Lacan à éluder le dénouage entre réel et imaginaire qui s'opère dans l'insuccès de Schreber à obtenir de sa femme un enfant, pour mettre l'accent sur la rencontre d'Un-Père et la défaillance du symbolique. Cette irruption du signifiant dans le réel, à quoi rien ne vient répondre dans le clavier subjectif[300] de celui appelé à être le plus jeune Président de la cour d'appel de Dresde, est ainsi pointée par Lacan comme l' « entrée dans la psychose[301] » de D. P. Schreber.

Ce moment de formalisation logique du déclenchement — autour du séminaire sur *Les psychoses* — est donc synchrone d'une puissance performative de l'instance paternelle. Cette importance conférée au Nom-du-Père est en lien direct avec la structure patriarcale, sur laquelle Lacan avait déjà étayé *les complexes familiaux*, vingt ans auparavant (1936), pour le volume l'*Encyclopédie française* dont était responsable H. Wallon[302].

Le « lapsus » du nœud évoqué par Lacan à propos de Joyce[303] désigne cette absence de garantie — autre nom de la castration — que dans son tableau de la sexuation, il avait inscrit sous le pavillon d'un « pour tous ». D'où cette autre remarque de Lacan, du même moment de son enseignement, que le père, on peut s'en passer, à condition de s'en servir[304]. Soit que la solution (plus ou moins) œdipienne du Nom-du-Père ne soit

---

[299] Lacan, J. (1966). «Propos sur la causalité psychique» [1946] in *Écrits*. *Op. cit*. p.176.
[300] *Cf. infra*. p.399 et *sq*.
[301] Trichet, Y. (2011). *L'entrée dans la psychose… Op. cit*.
[302] « Les formes primitives de la famille ont les traits essentiels de ses formes achevées : autorité sinon concentrée dans le type patriarcal, du moins représentée par un conseil, par un matriarcat ou ses délégués mâles » in Lacan, J. (2001). « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie » [1938]. *Op. cit*.
[303] Lacan, J. (2005). Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome [1975-1976]. *Op. cit*. p.97.
[304] *Ibid*. p.136.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qu'une version vers le Père, dont on peut se passer, à condition de pouvoir mobiliser le père comme nom, c'est-à-dire d'en avoir un certain usage[305]. Lacan détailla les usages que Joyce pouvait faire du père. On peut tenter de les répartir sur les trois registres : le raboutage de l'ego, par le costume de l'écrivain, rattache le symbolique et l'imaginaire au réel (« se faire un nom » en tant qu'écrivain et ainsi « donner du travail aux universitaires pendant des siècles », etc.) ; d'autre part, les phénomènes de télépathie avec sa fille schizophrène donnent les indices d'un essai de nomination (symbolique) de phénomènes hallucinatoires réels.

Joyce et Schreber viennent témoigner tous deux d'un « désordre rencontré au joint le plus intime du sentiment de la vie[306] ». On voit comment cette formule du Lacan des années cinquante anticipe sur la logique du dénouage au principe de la décompensation psychique. Ces constructions militent toutes deux pour le paradigme du déclenchement — et non de l'apparition — de la psychose dans la structure[307]. Elles font l'hypothèse que c'est une mauvaise rencontre du sujet, un mouvement dans son organisation libidinale (au principe du nouage), qui peut être à l'origine de difficultés. Ces symptômes sont alors le signe d'un déclenchement ou d'une décompensation. Dans ces « moments féconds », la circulation de la jouissance (économie libidinale aurait dit Freud) se trouve dérégulée, l'objet *a*, à son principe, ne se trouve plus enserré par le nœud R.S.I. Quelque chose dans ce « sentiment de la vie » du sujet, du fait de cette rencontre antérieure, s'emballe, se dérégule. Tom, rencontré à la suite d'un tel épisode, nous l'enseigne :

> Tom est un adolescent de 15 ans, il arrive dans l'unité d'hospitalisation deux semaines après le début d'un stage en alternance avec sa formation professionnelle, dans le milieu de la vente. Tom est assez clair dans la reconstitution de son histoire, ce qui l'a amené ici c'est son « connard de patron » qui disait « noir quand [lui disait] blanc ». Tom n'a ainsi pas supporté ce qu'il a ressenti comme injonctions paradoxales. Son patron, selon lui, prenait plaisir à changer ses évaluations face à un travail identique de sa part : « un jour ça convenait, le lendemain ça n'allait plus ». Ces remarques l'envahissent « ça faisait du ping-pong dans ma tête ». Ce phénomène d'intrusion de

[305] Laurent, É. (1992). « Institution du fantasme, fantasmes de l'institution », *Les feuillets du Courtil*, n°4. p.11 et *sq*.
[306] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1959]. *Op. cit*. p.558.
[307] Trichet, Y. (2011). *Op. cit*. p.21-156.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

ces paroles ressenties comme énigmatiques, contradictoires, hors-sens, et qui laissent Tom perplexe, peuvent se rapprocher du phénomène de *hunting* bien connu des informaticiens soit « lorsqu'un système entre dans des oscillations s'amplifiant indéfiniment et ne parvenant plus à retrouver un équilibre fonctionnel[308]. » C'est sur le mode du délire paranoïaque que Tom va trouver à réguler cet équilibre et tenter de retrouver une forme de « nouage » qui puisse venir donner consistance à son être et à sa vie. Durant ses deux premières semaines d'hospitalisation, Tom pourra déplier un délire, qui traduit ce dénouage, autour d'une présentification de l'objet *a* dans le réel. C'est en effet l'objet regard qui se met à pulluler autour de lui puisque, persuadé d'être observé, il affirme que les membres d'un *gang* ont fixé des caméras aux oiseaux qui fréquentent le centre hospitalier pour l'observer à son insu. Ces sentiments et ces convictions s'estomperont rapidement grâce à la prescription de neuroleptiques. Elles continueront cependant à bas bruit, à travers ce que Tom amènera davantage sur le versant de la confidence, qui l'assure d'une place d'exception au sein des groupes où il s'inscrit et qu'il parvient à tolérer (être « le meilleur au foot », le patient « préféré de l'équipe », etc.).

c. Stabilisation et homéostasie

Les éléments que Lacan isole dans la vie, l'œuvre et la langue de Joyce pourraient ouvrir une série de cas cliniques. Au un par un, des sujets psychotiques viennent volontiers témoigner auprès de cliniciens, de piliers et de repères trouvés dans la réalité (psychique, sociale, corporelle) qui leur tiennent lieu de boussole, et les maintiennent à l'écart d'un effondrement. Nous avons déjà évoqué ces stabilisations du point de vue de leurs phénoménologies cliniques, autour de la machine du délire[309]. Mais le spectre de la structure des psychoses connaît évidemment bien d'autres formations qui permettent au sujet psychotique la temporisation, la stabilisation, la prévention et l'(auto-)traitement de symptômes de psychoses cliniques.

La cybernétique s'occupait de systèmes qui, en interagissant, permettaient de modifier leurs états respectifs, ou encore l'état d'un système tiers (d'où advient la dimension de rétrocontrôle, ce qui se lit dans le schéma L par l'intervention du grand Autre (A) sur la diagonale imaginaire *a-a'*). La stabilisation du système — son homéostasie — se définit alors, non pas comme l'absence de mouvements (inhibition, sédation, inertie

[308] Le Roux, R. (2007). *Op. cit.* p.364.
[309] *Cf. supra.* p.234.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

etc.), mais bien par le calcul de l'équilibre de ces forces en présence, à l'origine de ce mouvement « homéostatique ». Ces considérations de la cybernétique permettent à Lacan de décomposer la proposition freudienne et de ne plus tant s'intéresser au *quantum* qu'à l'affect en lui-même pour ce qu'il est : un signifiant qui touche au corps[310].

Comme nous l'avons précisé, Wiener ne misait pas d'emblée sur les progrès de la neurologie qu'engendreraient l'appui de la cybernétique et l'augmentation de la puissance de calcul. En revanche, il pensait volontiers qu'une « psychopathologie de la machine » pouvait présenter des recoupements avec la clinique de la folie :

> « Des processus pathologiques de nature assez similaire [à la psychopathologie] ne sont pas inconnus dans le cas des machines informatiques mécaniques ou électriques. Une dent d'une roue peut se positionner dans de telles conditions qu'aucune dent avec laquelle elle est en rapport ne peut la ramener dans ses relations normales ; ou encore, une machine de calcul électrique à grande vitesse peut entrer dans un processus circulaire sans qu'il semble n'y avoir aucun moyen de l'arrêter. [...] lorsqu'ils se produisent [ces accidents], ils mettent temporairement la machine hors service. »

L'étude des pathologies des fonctionnements machiniques, selon Wiener, pourrait se faire force de proposition, et indiquer sinon des conduites thérapeutiques à suivre, au moins des orientations de travail concernant la résolution des « accidents » que connaissent ces machines :

> « La psychopathologie a été plutôt décevante pour l'organicisme instinctif des médecins, d'après lequel chaque désordre doit être accompagné de lésions matérielles d'un tissu spécifique. [...] il n'existe aucun moyen d'identifier le cerveau d'un schizophrène de l'un des types stricts de Kraepelin, ni celui d'un patient maniaco-dépressif, ni celui d'un paranoïaque. On qualifie ces troubles de *fonctionnels* [...] Cette distinction entre troubles fonctionnels et troubles d'origine organique est fortement éclairée par la considération des machines à calculer[311]. »

[310] Bernard, D. (2010). « L'affect ». in Jodeau-Belle, L. et Ottavi, L. (2010). *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne*. Rennes : PUR.
[311] Wiener, N. (2014). *La cybernétique : information et régulation dans le vivant et la machine* [1948]. *Op. cit*. p.264.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

N. Wiener se propose alors de répondre à la question : « Comment gère-t-on ces accidents dans l'usage des machines[312] ? ». Wiener conclut qu'il s'agit régulièrement d'une intervention autour de la « mémoire » [*memory*, qui renvoie aussi bien à la « mémoire » qu'au « souvenir »] d'un dispositif devenu inaccessible du fait d'un dysfonctionnement. La solution la plus communément adoptée est alors d'effacer ou d'agir sur « la mémoire » (à entendre en termes de « données stockées d'informations » mais donc, aussi, de « souvenir »). Wiener ironise sur les résultats de la lobotomie, dont il attribue la mode au fait que ces opérations rendaient la prise en charge des patients plus facile. Il remarque ainsi au passage que les tuer directement ne ferait qu'augmenter cette facilité, pour les services administratifs, dans le suivi de leurs malades[313]. Mis à part ces pratiques médicales qui, à vouloir guérir la maladie emportent également le malade, Wiener constate l'absence « d'arme purement pharmaceutique ou chirurgicale pour intervenir sélectivement dans la mémoire permanente[314] ». Après Freud — qu'il cite — il s'intéresse alors au sommeil, en tant qu'il est le phénomène qui se rapproche le plus d'une « éclipse [de la conscience] non pathologique[315] » du sujet. Wiener évoque alors la psychanalyse et fait entrer en scène Freud, Jung et Adler. Tentant de trouver ce qui a pu faire le fil commun de ces méthodes discordantes, il semble les relier avec la mise en exergue du principe d'un insu, au départ d'un fonctionnement pathologique :

> « l'information conservée dans l'esprit [...] est vitalement conditionnée par des expériences affectives que l'on ne peut [pas] toujours découvrir par [...] introspection, soit qu'elles n'aient jamais été explicitées en langage adulte, soit qu'elles aient été recouvertes par un mécanisme quelconque, affectif et généralement involontaire ; et que le contenu de ces expériences mémorisées, ainsi que leur tonalité affective, conditionnent une bonne part de notre activité ultérieure d'une façon pouvant être pathologique[316]. »

Ainsi, le fonctionnement psychopathologique (de la machine ou du sujet) ne dépend pas uniquement d'une mauvaise rencontre ou de l'intervention d'un élément

[312] *Ibid.* p.266
[313] Cette remarque de Wiener anticipe les travaux de P. Feyeraband, plus radical : « Un lavage de cerveau réussira sans peine à rendre l'histoire de la science plus terne, plus simple, plus uniforme, plus "objective" et plus prête à se soumettre à des règles strictes et immuables. » Feyerabend, P. (2005). *Contre la méthode: Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. [9175]. Paris : Seuil. p.15.
[314] Wiener, N. (2014). *Op. cit.* p.268.
[315] *Ibid.*
[316] *Ibid.* p.268-9.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« extérieur » au sujet (c'est-à-dire tout à la fois à l'individu et à son environnement). Il peut également advenir par l'actualisation d'une information refoulée, déniée, ou rejetée qui fait retour par le *bug* ou l'accident. De plus, le repérage et le travail à partir de ces « zones accidentées » de la structure du nouage donne des indices quant aux voies à privilégier pour viser la régulation du fonctionnement (psychique ou logique). La définition que donne ainsi A. Ménard de la suppléance est analogue à la logique du *hack* en informatique. Celle-ci renvoie au fait d'insérer un morceau de code tiers dans un programme qui présente une faille antérieure :

> « suppléer veut dire que le défaut, le manque qui l'appelle, n'est pas réduit, comblé, mais qu'il demeure inclus dans la solution qui permet d'aller au-delà[317] »

Les travaux autour de la « psychose ordinaire » visent également à rendre compte des différentes voies de stabilisation qu'un sujet psychotique peut trouver, qu'il ait déjà connu des épisodes francs de psychose ou non. J.-C. Maleval repère que ces éléments de stabilisations peuvent mener à une « ordinarisation » de la psychose clinique, et qu'elle peut aussi constituer le but d'une cure, la visée d'un acte[318]. Par ailleurs, J.-A. Miller définit trois « externalités » propres au champ de la psychose qu'il nomme externalité sociale, externalité corporelle et subjective[319]. Dans ces domaines peuvent se repérer quelques « signes discrets[320] » à travers la présence d'un nouage autour de l'une ou l'autre de ces « externalités ». Ces domaines apparaissent en quelque sorte surinvestis par le sujet. Cet investissement peut traduire un élément clinique — éventuellement convergent avec d'autres — pour argumenter en faveur d'un diagnostic de psychose. Mais il peut également s'annoncer comme une possible voie de traitement du symptôme. Les sujets psychotiques présenteraient ainsi une certaine propension à l'inventivité, à la créativité, vis-à-vis de ces domaines social, corporel, subjectif pour établir une suppléance aux effets engendrés par ce lapsus du nœud. Ces « externalités » peuvent ainsi soutenir l' « effort de réplique[321] » engagé par le sujet psychotique.

---

[317] Ménard, A. (1994). « Clinique de la stabilisation psychotique », *Abords*, n°1. p.7. Cité in Maleval, J.-C. (2019). *Repères pour la psychose ordinaire*. Paris : Navarin. p.46.
[318] Serra Frediani, M. S. (2004). « L'homme aux idées claires », in Miller, J.-A. (dir.) (2004*). L'amour dans les psychoses*. Paris : Seuil. Et le commentaire de J.-C. Maleval à la suite du texte, à propos de la « psychose ordinaire lucide ». p.197.
[319] Miller, J.-A. (2009). « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit*. p.45-7.
[320] Nous renvoyons ici aux travaux sur la psychose ordinaire, *Cf*. Collectif (2017). « Signes discrets dans les psychoses ordinaires », *Mental*, n°35.
[321] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire… ». In *Op. cit*. Paris : Seuil. p.560

d. Branchements, débranchements, rebranchements

J.-C. Maleval, après la présentation d'un travail clinique autour des suppléances imaginaires du sujet psychotique[322], résume le passage d'une clinique de la métaphore paternelle (qui fait du Nom-du-Père un *must-have*) à la clinique R.S.I. qui met l'accent sur le nouage dont le Nom-du-Père procède (ce qui fait que, quelque part, il est toujours *has been*) :

> « La clinique de la psychose ordinaire est restée dans les limbes chez Freud. Certes, il fallait concevoir la forclusion du Nom-du-Père pour qu'elle prenne son essor, mais aussi sans doute le nœud borroméen, car il s'agit d'une clinique de connexions et de déconnexions, non d'une clinique du conflit[323]. »

Ce terme d'une « clinique sans conflit » est proposé par J.-A. Miller et vise à décrire la rupture avec la conception freudienne du symptôme comme compromis. Dans l'optique freudienne, le compromis symptomatique résulte d'un conflit entre motions pulsionnelles — la « cisaille » dans la pensée du névrosé obsessionnel en est un paradigme. La conception du nœud R.S.I. met davantage l'accent sur « un nouvel arrangement[324] » que le sujet a à trouver avec sa propre logique. J.-C. Maleval conclut :

> « Cette nouvelle clinique oriente la cure, non plus vers l'interprétation des symptômes du sujet psychotique, mais vers l'invention de suppléances ou vers un soutien apporté à des modes de stabilisation fragilisés. Il s'agit d'assurer la singularité d'un nouage non borroméen à partir d'une conversation sur la jouissance visant à contenir et à chiffrer celle-ci[325]. »

La clinique contemporaine de la psychose ordinaire nous invite à interroger ces modes de nouages non-borroméens par la série « branchements, débranchements, rebranchements[326] », dont le sujet peut témoigner au cours de sa vie. Nous verrons que c'est cette conception nouvelle, de la compensation et de la suppléance aux symptômes psychotiques, qui nous permettra aussi de repenser la dynamique du transfert.

---

[322] Maleval, J.-C. (2019). *Op. cit.* p.87-137.
[323] *Ibid.* p.136.
[324] Miller, J.-A. (1998). « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wiege der Symptombildung* », in *Le Symptôme-charlatan*, Paris : Seuil. p.41. Cité in Maleval, J.-C. (2019). *Op. cit.* p.137.
[325] Maleval, J.-C. (2019). *Repères pour la psychose ordinaire*. Paris : Navarin. p.137.
[326] Castanet, H., De Georges, P. (1999). « Branchements, débranchements, rebranchements ». In : Miller, J.-A. (dir.) (1999). *La Convention d'Antibes. Op. cit.* p.14-43.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Cette visée d'une régulation du (dys)fonctionnement pulsionnel, par un « branchement » ou un « rebranchement », équivoque évidemment avec un lexique computationnel. La cybernétique avait en effet depuis Wiener tenté d'établir les dynamiques des mécaniques au principe du contrôle et de l'équilibre des systèmes. Wiener poursuit, dans son chapitre réservé à la psychopathologie, de détailler les éventuelles perspectives de croisement entre les problématiques de la cybernétique et celle de la neurologie. Cette orientation se retrouve dans les travaux de L. Kubie, et la façon dont ce dernier a pu tenter de rendre compte de la compulsion de répétition à partir des boucles neuronales réverbérantes. Plusieurs passages déjà cités de l'ouvrage de Wiener évoquent clairement des ponts entre les « mécanismes » isolés par la psychodynamique, et le fonctionnement machinique[327]. Wiener semble bien cerner quelque chose de l'inconscient quand il pointe cette faille entre l'énoncé et l'énonciation (entre le codeur et le code ; entre le code et le comportement véritable, réel, de la machine). Il reconnaît que des expériences refoulées, rejetées ou déniées guident et orientent nos existences, de même que certaines des informations stockées dans les machines peuvent entraver leur fonctionnements. La pathologie mentale est ainsi perçue par Wiener comme relevant d'un certain universel de l'être parlant, quasi-freudien :

> « la supériorité du cerveau humain sur les autres en termes de longueur des chaînes neuroniques est en fait une raison pour laquelle les troubles mentaux sont assurément plus frappants et plus courants chez l'homme.[328] »

Pour décrire le déclenchement de la pathologie, Wiener recourt à l'analogie de la surcharge, le fonctionnement pathologique étant alors son corollaire direct, à la manière d'une « décharge » :

> « L'homme, dont le système nerveux est le plus développé parmi tous les animaux [...] est ainsi à même de conserver son efficacité lors d'un comportement complexe jusqu'au bord de la surcharge, s'effondrant au-delà de façon catastrophique[329]. »

Le terme de « catastrophe » est par ailleurs un terme de la topologie de R. Thom, mathématicien qui se tourna vers la biologie pour proposer un modèle qui

---

[327] *Cf. supra* p.292 et *sq.*
[328] Wiener, N. (2014). *Op. cit.* p.272.
[329] *Ibid.* p.271.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « se définit en négatif par rapport à la cybernétique [...] la théorie des catastrophes a pour objet les ruptures de stabilité structurelle, les points de bascule [là où la cybernétique étudie, selon R. Le Roux, les dynamiques d'équilibres et d'homéostasies][330] ».

R. Thom nous permet de vérifier que la clinique psychanalytique et la biologie ici se retrouvent, non pas dans leurs objets d'étude, mais dans une logique langagière où se succèdent équilibres et catastrophes. Schreber — pour la psychopathologie psychanalytique — nous donne un exemple de ces « catastrophes », déclinaison de « la chose même », que vient dire le « laisser tomber » [*Liegen lassen*] qu'il ressent. Ce « laisser en plan » qu'il évoque résonne comme une catastrophe subjective dans son témoignage[331]. Laissé tombé par le divin avec lequel il est en communication, Schreber s'effondre de cette éventualité terrible. Que Dieu parvienne à infiltrer son corps de rayons divins et l'oblige à dialoguer avec lui par messages interrompus impérieux est en fait davantage supportable, pour l'ancien juge de Dresde, que de s'affronter à l'abandon de cet Autre divin. N. Wiener précise plusieurs voies qui peuvent mener à cette surcharge catastrophique — et aboutir au « débranchement » :

> « Cette surcharge peut survenir de différentes manières : soit par un excès de trafic, soit par un retrait de matériel des canaux de circulation, soit par l'occupation excessive de ces canaux par des flux indésirables, tels les souvenirs circulants amplifiés jusqu'à devenir des obsessions pathologiques. Dans tous ces cas, un point se présente — assez soudainement — à partir duquel le trafic normal ne trouve plus assez d'espace alloué, où s'obtient une forme de rupture mentale, croissant très possiblement jusqu'à la folie[332]. »

Sans doute, le laisser tomber du créateur exprimé par Schreber est à ranger dans la catégorie de la « suppression physique des voies de transport ». L'excès de trafic et l'occupation des voies par des éléments indésirables pourraient également se retrouver dans les phénomènes de corps et les hallucinations éprouvés par D.P. Schreber.

Mais la proposition de Wiener est d'abord intéressante en ce qu'elle montre ce que la psychanalyse lacanienne tente également de serrer avec l'usage des nœuds : un

---

[330] Le Roux, R. (2019). *Op. cit.* p.297.
[331] « Dieu, pourtant, continue aujourd'hui encore à se laisser mener par la conviction opposée, qui débouche sur la thèse de l'éventualité possible de me "laisser en plan" », in Schreber, D.P. (1985). *Mémoires d'un névropathe* [1903]. Paris : Seuil. p.217
[332] Wiener, N. (2014). *Op. cit.* p.271.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

fonctionnement non-pathologique peut ne pas être foncièrement différent d'un fonctionnement pathologique. Ce qui importe, c'est la façon dont le signifiant et la jouissance (« l'information ») peuvent circuler de façon délimitée. Cette conception renvoie à la problématique des limites et de la fermeture du corps que nous avons soulignée[333]. Wiener et sa cybernétique plaident ainsi en faveur de la thèse d'une heuristique de la machine pour la psychanalyse.

Certains sujets témoignent en effet que la machine trouve cette fonction de réinstaurer une circulation régulée de la jouissance au sein de leurs propres corps. Il s'agit ensuite d'interroger le devenir du concept de transfert dans cette logique de « branchement, débranchement, rebranchement ». Dans cette perspective, la machine a toute sa place, il convient de décliner les façons dont le clinicien peut trouver à nouer aussi à travers elles, de nouveaux partenariats avec le sujet de la jouissance.

[333] *Cf. supra* p.213 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion

Cette partie a regroupé plusieurs documents cliniques et de la littérature liant les problématiques des psychoses en psychopathologie et différentes fonctions et usages de la machine. Nous avons réuni plusieurs de ces cas de figure autour de la clinique du corps-machine pour mettre en évidence que la machine semblait répondre régulièrement à des questionnements symptomatiques au sujet du corps. Cette généralisation cependant ne doit pas obturer la logique chaque fois singulière qui préside à ces constructions et inventions. Mais la série dépliée nous a dirigé vers un constat étayé pour affirmer un lien historique et clinique entre symptôme psychotique et création machinique.

Les symptomatologies psychotiques présentent régulièrement dans leurs tableaux cliniques une problématique en lien avec cette question des limites du corps. Si cela est flagrant dans la schizophrénie, les constructions paranoïaques semblent mettre tout autant en avant ce flou porté sur la fermeture du corps. Les délires paranoïdes d'influences en sont un bon exemple. Ils nous ont mis sur la piste d'une création délirante — dénonciation des « machinations » de l'Autre, par exemple — pour répondre à ce désordre constaté à l'endroit de ce joint qui isole le corps du reste du monde.

De plus, ces cas exemplaires (Tausk, La Mettrie, ou encore le délire d'influence de Cellier et les cas rapportés par Kahlbaum pour argumenter sa catatonie) semblent anticiper sur des problématiques actuelles. On peut citer les craintes au sujet des ondes (pensons à la lumière bleue par exemple), la question des addictions comportementales (qu'on dit engendrées par des techniques de *design*), les manipulations à distance (problématique de radicalisations, question de l'emprise), etc.

Dans quelle mesure cette clinique ancienne du corps-machine peut-elle alors être convoquée aujourd'hui pour répondre aux prérogatives de l'époque ? Largement dictées par la pluie d'objets connectés (on annonce un véritable déluge de plus de trente milliards d'objets alimentant cet « internet des objets » en 2030[334]), la clinique

[334] Ropert, S. (2020). *Le marché de l'internet des objets continuera de croître de manière significative en 2022. Quels sont les drivers du marché ?* Rapport publié le 4 février 2020 avec le soutien de l'institut Idate. Accessible à l'adresse : https://fr.idate.org/marche-mondial-de-liot-telechargez-les-chiffres-cles/ [page consultée le 23.02.2020].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

psychopathologique est-elle en mesure d'éclairer ce débat ? Quels sont les enjeux psychopathologiques que connaît aujourd'hui l'époque, en lien avec le numérique ? Et dans ce cadre de questionnement, quelle place est dévolue à la psychose et aux sujets psychotiques ? Au-delà des enquêtes épidémiologiques, des fantasmes technophiles ou technophobes, de quoi témoignent aujourd'hui ces sujets qui parient sur le numérique pour dire quelque chose du fonctionnement de leurs corps ?

III. Le destin « addict » de la pulsion à « l'aube de la bionique[335] »

Introduction

Cette partie veut rendre compte de l'actualité des usages de la machine et des façons dont ceux-ci sont envisagés aujourd'hui. Face à ce « mouvement numérique[336] » que connaissent nos sociétés, à quelle(s) place(s) et à quelle(s) tâche(s) se trouvent assignées les machines ? Quels impacts et conséquences pour le sujet et sa logique ?

Après être revenu rapidement sur les origines de la pensée « *hacker* » et du courant contre-culturaliste post-cybernétique, le premier chapitre évoque les plus radicaux des penseurs contemporains en s'intéressant au courant transhumaniste. La machine y est considérée comme une parfaite figure de l'aliénation et directement placée là où trônait d'ordinaire quelque divinité.

Depuis l'invention et la diffusion du micro-ordinateur (d'abord réduite à la confidentialité des laboratoires de recherche américains, puis étendue ensuite à un plus large public[337]), les observateurs de ces environnements ont régulièrement repéré des figures atypiques de sujets passionnés par les machines. Ce deuxième chapitre rend compte de ces observations à propos de ces étudiants ou chercheurs qui semblaient alors investir leurs machines jusqu'à en oublier la présence de leurs propres corps. Ces sujets semblent témoigner d'un véritable salut trouvé dans la machine. Nous présenterons leurs témoignages en regard de celui d'un théologien chrétien du XIIIème siècle qui avait rédigé le code d'une machine de papier visant la traduction universelle du corpus biblique afin de démontrer sa supériorité sur les autres fois.

Le troisième chapitre s'intéresse à la question du jeux vidéo, l'OMS ayant récemment promulgué dans la CIM-11 un « trouble du jeu vidéo » pour rendre compte de

---

335 Sauvagnat, F. (2009). « Twitter, impuissance et diableries : l'inquiétante étrangeté aujourd'hui ». *Op. cit*.

336 Lacan, J. (1970). *Analyticon*. « Impromptu n°2 ». Le 03 juin 1970. Inédit. Cité in Bernard, D. (2019). *Lacan et la honte : De la honte à l'hontologie : étude de psychanalyse*. Paris : Éditions du Champ Lacanien. p.204.

337 Notamment avec la sortie de l'*Apple II*, premier ordinateur personnel produit en masse et largement diffusé à partir de 1977.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

phénomènes d'addictions. Ce phénomène semble pouvoir se sérier avec les descriptions des « passionnés » des années 1980, ce qui fait de ce nouveau « trouble du jeu vidéo », un symptôme déjà ancien… En contrepoint de cette orientation purement descriptive, il s'agira d'insister sur les ressorts véritablement subjectifs de l'élection de ces objets et de ces activités. Si celles-ci peuvent, pourquoi pas, apparaître répétitives et aliénantes, il convient d'en rendre compte par la clinique. En deçà de cette clinique du cas à laquelle ce genre de proposition de santé publique devrait ouvrir, le phénomène de l'addiction ne témoigne-t-il pas davantage du régime discursif de l'époque que de logiques subjectives structurales ?

1. Les eschatologies de la bionique : nouveaux rapports à l'aliénation

a. De l'objet *a* aux lathouses

L'ouverture des mondes virtuels, permise par les machines numériques, a toujours inspiré les penseurs de ces nouveaux espaces à la conceptualiser comme une nouvelle « sphère ». Lacan a montré les affinités entre le fantasme et cette image de la sphère — contrairement au corps pulsionnel, réel, qui se manifeste davantage comme torique[338]. Une conception « lacanienne » du cyberespace pourrait l'approcher comme une sphère trouée par l'objet du corps du sujet qui s'y greffe (objet *a*).

Dans la suite de son enseignement, Lacan prolonge les élaborations du séminaire sur l'angoisse (l'objet *a* comme objet chu du corps) et du séminaire autour des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (l'objet *a* comme l'objet dont la pulsion fait le tour) en proposant le terme de « *lathouse* » pour désigner cet objet de la pulsion à l'heure de l'alliance du discours capitaliste et des technosciences. Dans son séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Lacan propose également le concept d'« *alétosphère* », pour rendre compte de l'extension de la réalité (« *new frontier* ») permise par les objets scientifiques. Nous situerons ainsi ces deux concepts (« *lathouse* » et « *alétosphère* ») en regard l'un de l'autre pour montrer les possibles effets de ces objets technologiques prêts-à-porter sur la dynamique pulsionnelle. Nous avons retenu trois objets produits par cette ouverture du virtuel qui reposent sur cette conception sphérique, fantasmatique, de l'espace : le Village global de M. McLuhan, la *noosphère* de P. Teilhard de Chardin, et le dôme géodésique, proposé par R. Buckminster Fuller.

Le premier de ces « objets sphériques », qui tente de décrire les effets de la réalité virtuelle permise par les nouveaux réseaux numériques, est proposé par Marshall McLuhan (philosophe canadien, auteur d'une théorie des médias importante, il participa au mouvement cybernétique et aux conférences Macy). Cette idée du virtuel comme un monde « englobant » est présente chez M. McLuhan, à travers l'idée du « Village global[339] » que devait devenir le réseau des réseaux alors naissant. La proposition de M. McLuhan (et ses interprétations contemporaines, notamment par M. Zuckerberg[340]) vise en effet, conformément aux principes d'une certaine

[338] *Cf. supra* p.213 et *sq.*
[339] McLuhan, M. (1967). *War and Peace in the global Village*. New York : Bantam Books.
[340] *Cf.* Morozov E. (2014). *Pour tout résoudre, cliquez ici (…) Op. cit.* p.327-8.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cybernétique lors de la guerre froide, à assurer que la « paix mondiale » puisse être assurée par l'échange amélioré des informations et des messages. Internet, et ses préalables d'alors, indiquait ainsi la porte de sortie de l'ensemble des conflits, par la surimposition d'une grille reliant l'ensemble des individus au sein de ce « Village global ». Une des limites de cette conception s'entend par exemple dans l'exigence d'un chiffrage, d'une protection des données, de la restauration d'une frontière entre le privé et le public.

Mais le « Village global » n'est pas la seule construction théorique qui laisse deviner cette pente à faire de l'espace virtuel une sphère. Pierre Lévy, philosophe formé en France (il soutient une thèse sous la direction de M. Serres, puis travaille avec C. Castoriadis) puis immigré au Québec, publie en 1995 un ouvrage intitulé *Qu'est-ce que le virtuel ?* S'il invite à considérer que le virtuel est producteur d'altérité, et qu'il considère le psychisme comme analogue à une structure möbienne, sa conceptualisation du « cyberespace » laisse tout de même penser que la structure à laquelle il se réfère ne se laisse pas « trouer » (et sa proposition de « machine darwinienne » à différencier des « machines de Turing » achève de le montrer). L'être parlant est réduit à la « machine », ensemble fermé, clos, programmé par l'algorithme de l'adaptation des « machines darwiniennes[341] ». Là où « l'hénologie lacanienne » proposée par J.-A. Miller voudrait sérier les « Uns-tout-seuls[342] », marquant de leur singularité leur rapport « unique » à la jouissance, P. Lévy lui, propose que chaque Un puisse, grâce au cyberespace, se dissoudre dans l'unique, renouant ainsi avec une ontologie théologique :

> « À la limite, il n'y a plus qu'un seul ordinateur, un seul support pour texte, mais il est devenu impossible de tracer ses limites, de fixer son contour. C'est un ordinateur dont le centre est partout et la circonférence nulle part, un ordinateur hypertextuel, dispersé, vivant, pullulant, inachevé, virtuel, un ordinateur de Babel : le cyberespace lui-même[343]. »

[341] Lévy, P. (2001). *Qu'est-ce que le virtuel ?*. *Op. cit.* p.100 et *sq.*
[342] Miller, J.-A. (2010-2011). « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul », Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Inédit. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/2010-2011-LUn-tout-seul-JA-Miller.pdf [page consultée le 20.02.2017].
[343] Lévy, P. (2001). *Op. cit.* p.44-45.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ainsi P. Lévy soutient implicitement une analogie entre la sphère et le monde virtuel, nommé « cyberespace ». Il ne faut qu'un petit pas de plus pour proposer ce qui s'apparente à une « totalitarisation » de l'esprit et du corps, et propose sans ambages un « psychisme intégral » — on y appréciera tout de même l'emploi du conditionnel :

> « Un psychisme intégral capable d'affect, put s'analyser selon quatre dimensions complémentaires : une topologie, une sémiotique, une axiologie et une énergétique [...] l'unité du psychisme est celle d'une multiplicité grouillante et son intériorité "affective" n'est en rien une fermeture. Comme le dit Gilles Deleuze l'intérieur est un pli du dehors. Nous avons vu que les psychismes sont aussi des machines darwiniennes, c'est-à-dire qu'ils s'identifient à un procès de transformation-traduction de l'autre en soi, un soi jamais définitivement fermé mais toujours en déséquilibre, en position d'ouverture, d'accueil, de mutation ; un soi dont la fine pointe est peut-être la qualité singulière du procès d'assimilation de l'autre et d'hétérogenèse. Cette ouverture commence à la simple sensation, passe par l'apprentissage et le dialogue, elle culmine avec le devenir : chimérisation ou transition vers une autre subjectivité. Le modèle que nous avons proposé du psychisme peut s'appliquer à un texte, un film, un message ou une œuvre quelconque.[344]. »

Si nous citons largement ces pages, c'est pour mettre en avant la contradiction intrinsèque devant laquelle cette construction théorique bute : l'unité du psychisme est ouverte sur l'altérité… à condition que cette dernière ramène au même. C'est toute la dialectique problématique des herméneutiques cybernétiques qui se retrouve ici : si le système fait système, c'est à la condition de sa fermeture. Prétendre le contraire ne pourrait aboutir qu'à sa propre contradiction et s'assimilerait à une dénégation de l'altérité qui voudrait assimiler toute la jouissance au signifiant (retour lamettrien à l'homme-machine-signifiant[345]). En proposant le terme de « cyberespace » [« *cyberspace* »], le poète et militant libertarien John Perry Barlow ne suivait pas une autre voie en voulant établir « une grammaire sous-jacente à la nature[346] » :

---

[344] *Ibid.* p.102.
[345] *Cf. supra*, p.268 et *sq.*
[346] Cité par Turner, F. (2013). *Aux sources de l'utopie numérique: de la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence*. *Op. cit*. p.262.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « Dans ce monde silencieux [le cyberespace] toute conversation est saisie au clavier. Pour y prendre place, il faut abandonner corps et lieu pour devenir seulement quelque chose de l'ordre du mot[347] »

C'est également cette interprétation du texte de P. Lévy que propose Brigitte Munier, sociologue, dans son habilitation à diriger des recherches consacrées au mythe du Golem et à la peur des robots :

> « À lire certains théoriciens du cyberespace, la société informationnelle semble être définitivement sortie du cadre des représentations politiques modernes pour plonger dans un univers scientifico-religieux où l'humain se donne pour mission de poursuivre, par son propre dépassement, la chaîne évolutive dont il est issu [...] Lévy conçoit le cyberespace comme le lieu d'une unification intellectuelle et spirituelle des esprits [...] Militant en faveur d'une totale liberté informationnelle, il pousse jusqu'à l'extrême le renversement cybernétique en affirmant que l'idée d'une pensée individuelle est une "idiotie", une séparation artificielle d'un flux cosmique traversant de part en part les individus. À ses yeux, le Moi n'est qu'une simple illusion, "un truc de la sélection naturelle, fort utile à la reproduction de notre espèce" que la réunification technologique des consciences, à travers l'Internet, rend toutefois caduque[348]. »

Il nous a semblé que cette critique féroce (et en partie justifiée) du philosophe nord-américain mettait cependant en lumière ce point d'où cette intuition « cosmique » peut advenir : à partir de cette dimension de « facticité » du Moi. Le fantasme de la sphère vient recouvrir cette vacuité rencontrée et garantir la consistance imaginaire du Moi. Nous avons démontré, en suivant Freud et Lacan, que la psychanalyse ne proposait pas une autre conception du corps imaginaire : le Moi est une image. Cependant, ce que Lévy rate, mais ce que Munier indique, c'est que ce Moi leurrant vient donner consistance à ce que la psychanalyse reconnaît comme sujet du signifiant, c'est-à-dire, sujet « divisé ». Le parlêtre est un corps morcelé par le langage et sa jouissance, que vient unifier son image rencontrée dans le miroir de l'Autre, comme nous l'avons montré à l'appui du schéma optique. La proposition de P. Lévy en donne une application pratique qui s'enracine dans des conceptions théologiques antérieures.

---

[347] *Ibid.* p.273.
[348] Munier, B. (2011). *Robots: le mythe du Golem et la peur des machines*. Paris : Différence. p.208-209.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Prêtre jésuite né à la fin du XIXème siècle dans le Puy-de-Dôme, et décédé à New-York en 1955, Pierre Teilhard de Chardin est couramment désigné comme le « prophète du cyberespace[349] ». En proposant le concept de « noosphère[350] », P. Teilhard de Chardin voulait désigner une « sphère de la pensée » (du *noüs* grec, esprit). Ce cyberespace qui prit la suite de la noosphère ne désigne pas autre chose, que cette perception fantasmatique de l'enveloppe : « le territoire se couvre d'une enveloppe numérique[351] », ainsi que le dit le psychologue Y. Leroux, qui a réalisé son doctorat sous la direction de S. Tisseron, lui-même élève de D. Anzieu.

P. Teilhard de Chardin voyait ainsi un procès « d'hominisation » de la planète, où se déploierait dans le cosmos, la trace d'un esprit de l'Homme. C'est à sa suite donc que P. Lévy propose de voir le numérique comme un pareil procès « d'hominisation[352] ». P. Teilhard de Chardin et Lacan se sont rencontrés dans les années cinquante[353]. Les liens entre Lacan et la communauté jésuite étaient alors resserrés. Ils se dénouèrent lorsque Lacan reprit son travail sur le Nom-du-Père pour en proposer la pluralisation. Lacan dit avoir « taquiné[354] », voire fait « pleuré[355] » l'homme d'Église, en lui affirmant que s'il croyait tant aux *Écritures*, il lui fallait bien reconnaître l'existence des anges. Quant au procès d'hominisation, Lacan invitait plutôt à croire à la géométrie[356].

Face au délire cosmogonique de la sphère proposé par P. Teilhard de Chardin, la mélancolie du narrateur de Michel Houellebecq nous ramène sur Terre, et l'on pourrait ainsi se demander avec lui, circonspects :

> « Qu'avait-il bien pu vivre, qui avait-il bien pu fréquenter, ce pathétique Teilhard, pour avoir de l'humanité une conception si bénigne et si niaise – alors qu'à la même époque,

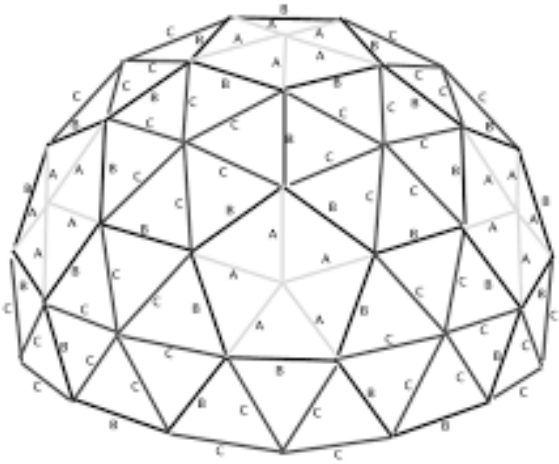
---

349 *Ibid.*
350 Teilhard de Chardin, P. (1955). *Le Phénomène humain*. Paris : Seuil.
351 Leroux, Y. (2010). « Psychodynamique des groupes sur le réseau Internet ». Thèse de doctorat en psychologie, sous la direction de Serge Tisseron. Université Paris X Nanterre. Accessible en ligne : http://www.psyetgeek.com/psychodynamique-des-groupes-sur-le-rseau-internet [page consultée le 12.12.2016]
352 Lévy, P. (2001). *Op. cit.* p.9.
353 Une photo immortalise d'ailleurs leur rencontre de 1954. Accessible en ligne : https://f002.backblazeb2.com/file/ThumbnailsLS/2117709919.jpg [page consultée le 20.03.2019].
354 Lacan, J. (1976-1977). *Le Séminaire, livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S24/S24%20L'INSU....pdf [page consultée le 20.03.2019]. Leçon du 15 mars 1977.
355 Lacan, J. (1964-1965). *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S12/S12%20PROBLEMES.pdf [page consultée le 20.03.2019]. Leçon du 7 avril 1965.
356 « Je vois pas pourquoi on croirait plus à l'hominisation de quoi que ce soit qu'à la géométrie. » Lacan, J. (1976-1977). *Le Séminaire, livre XXIV, L'insu que sait (...). Op. cit.* Inédit. Leçon du 15 mars 1977.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dans le même pays, sévissaient des salauds aussi considérables que Céline, Sartre ou Genet[357] ? »

Le troisième objet qui illustre ce même fantasme d'une plénitude sphérique est le dôme géodésique du « *designer* compréhensif » contre-culturaliste Richard Buckminster Fuller. L'idéologie de la sphère séduit. Elle s'explique par cette complétude leurrante que le sujet peut avoir de son corps face au miroir, et qu'il adore. « Qu'il serait beau que le corps soit une sphère », pourrait-on dire en paraphrasant le Président Schreber. D'autres contemporains de P. Teilhard de Chardin ont ainsi souhaité faire se propager cette idée que le cyberespace serait en quelque sorte une bonne figure de cette sphère promise. C'est un curieux objet qu'ainsi l'architecte et *designer* R. Buckminster Fuller a proposé aux communautés hippies californiennes, et qu'il a nommé « dôme géodésique ». À première vue, l'œil non averti y verrait une tente, voire un chapiteau pour festivals de musique. Mais la structure géodésique représentait, pour les sujets qui vécurent dessous, tout autre chose ; et pour son inventeur un peu *weirdo*, la possibilité d'enfin « comprendre le monde de A à Z[358] ». Emprunte de mysticisme new age, la géométrie du dôme et sa structure visait à approximer la perfection d'une construction et d'un équilibre possible sans piliers porteurs. En effet, le dôme géodésique est composé d'éléments triangulaires qui répartissent ainsi les forces et le poids de la structure, lui permettant d'être « autoportée », ainsi que l'illustre la figure suivante :



[357] Houellebecq, M. (2012). *La possibilité d'une île* [2005]. *Op. cit.* p.79.
[358] Cité par Turner, F. (2013). *Op. cit.* p.108-9.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

C'est donc bien avec la géométrie que la noosphère de Teilhard de Chardin a trouvé à mimer sa réalisation. En revanche, force est de constater que les communautés que ces dômes hébergèrent un temps n'auront pas, elles, tenues sans piliers porteurs[359].

Avançons maintenant avec Lacan, en rapprochant cette pente à la sphère, qui traverse cette ouverture de l'espace virtuel — depuis P. Teilhard de Chardin jusqu'à P. Lévy — à la logique du fantasme. À l'appui de ces structures autoportées, entendons que Lacan, dit que « pour faire du fantasme, il faut du "prêt à porter"[360] ». La logique du fantasme pousse donc au « prêt-à-porter ». Pour faire du fantasme, il faut du prêt à supporter, c'est-à-dire, prêt à se faire le support de cet objet petit *a* dont le sujet névrosé se trouve à la fois séparé et réuni par le poinçon du fantasme. La noosphère, le cyberespace et le dôme géodésique nous semblent être de tels supports, prêts à supporter l'objet en tant qu'ils en masquent le réel. Ces constructions sont des *réélisations* du poinçon. C'est à ce titre que la sphère est sans doute la structure la plus à même de dire cette logique de masquage de la trouée engendrée par la perte de l'objet petit *a*. Lacan précise :

> « Ce qui porte le fantasme a deux noms, ceux qui concernent une seule et même substance [...] des surfaces fermées, elles participent de la bulle à ceci près qu'elles ne sont pas sphériques. Appelons-les "la bulle" et nous verrons ce qui motive, ce à quoi s'attache, l'existence de bulles dans le réel... Cette surface que j'appelle bulle a proprement deux noms : le désir et la réalité[361]. »

La « sphère », « bulle », est ainsi considérée en quelque sorte comme une sécrétion du fantasme, sa production — qui porte deux noms : le désir, et la réalité. À partir de l'élaboration du schéma L, Lacan considère que ces deux termes sont solidaires de la position d'énonciation du sujet, d'où il peut les constituer. Le désir ne s'affronte pas à une réalité extérieure qui le briderait (abandon du « principe de réalité » par Freud au décours des années vingt), mais au contraire : c'est le désir, ouvert par l'espace fantasmatique, qui façonne cette réalité. Reprenant Spinoza pour qui le désir est l'essence de l'homme, la théorie lacanienne du sujet de l'inconscient affirme avec Freud : « Le désir est l'essence de la réalité[362]. »

---

[359] *Ibid.* p.198.
[360] Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme. Op. cit.* Leçon du 16 novembre 1966.
[361] *Ibid.*
[362] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Le fantasme du monde comme sphère, bulle, méconnaît cette « dépendance [...] du sujet par rapport à un objet privilégié surgi de quelque séparation primitive, de quelque automutilation — déterminée par l'approche même du réel[363]. » C'est-à-prendre au sérieux le réel qu'affronte chaque sujet (c'est-à-dire en faire série, série de singularités) que la théorie analytique se constitue. Elle s'attache ainsi à rendre compte du rapport de chaque Un avec « le sein, le scybale, le regard, la voix, ces pièces détachables et pourtant entièrement reliées au corps, voilà ce dont il s'agit dans l'objet petit *a*[364] ».

Pour répondre au « Village global », à la sphère du « cyberespace », Lacan forge le néologisme d' « *alétosphère*[365] ». L'*alétosphère* rend compte de façon structurale de la succession de ces « sphères » que la science « qualifie de ce qu'elle trouve » (à l'atmosphère, et à la stratosphère citées par Lacan[366], ajoutons donc la *cybersphère*).

Cette sphère qui n'en est pas une — l'*alétosphère* — garde cette structure armillaire du corps, pour en expliciter les rapports à l'objet *a*. Le préfixe « *aléto* » est dérivé par Lacan du terme grec « *alètheia* » commenté par M. Heidegger, et que l'on retrouve chez Parménide pour désigner la vérité tapie derrière les apparences — la vérité dévoilée. On sait le sort que Lacan pourra faire à ce genre de dialectique, en affirmant par exemple qu'il n'y a pas d'initiation[367], ce que redit, sur un autre plan, son célèbre aphorisme « il n'y a pas de rapport sexuel[368] ». Mais au-delà du lien de la vérité au dévoilement, ce qui intéresse particulièrement Lacan dans ce terme hérité de la philosophie antique, c'est sa composition. En effet « *alètheia* » est construit sur le terme « *lèthè* », « oubli », auquel est accolé le préfixe privatif *a*. Il semble qu'il soit à entendre, dans l'acception qu'en propose Lacan, comme un écho à cet objet petit *a*. L'alétosphère désignerait alors cette zone où circule l'être humain, en tant que son corps est détaché de ce complément petit *a*. L'alétosphère est la sphère de la vérité en tant qu'elle se découvre privée de *a*, et dessine ainsi ce lieu de vie du parlêtre :

> « Ce lieu, ne l'appelons certainement pas la noosphère, qui serait peuplé de nous-mêmes [Lacan équivoque sur le concept du *noumène* développé par Husserl, et par

[363] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit.* p.78.
[364] Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*. *Op. cit.* Leçon du 16 novembre 1966.
[365] Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]. *Op. cit.* p.187.
[366] *Ibid.* p.185.
[367] Lacan, J. (1973-1974). *Le Séminaire, livre XXI, Les non dupes errent*. *Op. cit.* Leçon du 18 novembre 1973.
[368] Lacan, J. (2006). *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*. *Op. cit.* p.226.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

lequel Teilhard de Chardin fonde sa noosphère] [...] Mais en vous servant de l'*alèthéia* [...] vous pourriez [...] l'appeler l'*alétosphère* [...] cela s'enregistre. Si vous avez ici un petit micro, vous vous branchez sur l'*alètosphère*. Ce qu'il y a d'épatant, c'est que si vous êtes dans un petit véhicule qui vous emmène vers Mars, vous pourrez toujours vous brancher sur l'*alétosphère*. Et même, ce surprenant effet de structure qui fait que deux ou trois personnes sont allées se balader sur la Lune, croyez-bien que, pour ce qui est de l'exploit, ce n'est certainement pas pour rien qu'elles restaient toujours dans l'*aléthosphère*[369]. »

Lacan fait ici référence à l'expédition lunaire de Neil Armstrong, Buzz Aldrin et Michaël Collins de 1969, contemporaine de la tenue de son séminaire *L'envers de la psychanalyse* :

« Ces astronautes, comme on dit, auxquels il est arrivé au dernier moment quelques menus ennuis, ils s'en seraient probablement beaucoup moins bien tirés — je ne parle même pas de leurs rapports avec leur petite machine, car ils s'en seraient peut-être bien tirés tout seuls — s'ils n'avaient été tout le temps accompagnés de ce petit *a* de la voix humaine. De ce fait, ils pouvaient se permettre de ne dire que des conneries, comme par exemple que tout allait bien, alors que tout allait mal. Mais qu'importe. L'importe, c'est qu'ils restent dans l'*alétosphère*[370] »

L'humain peut donc se rendre sur Mars, sur la Lune, sortir du système solaire… Tant qu'il sera en relation avec ce petit *a*, sa vie humaine, son état de parlêtre, le préservera de cette « catastrophe » inhumaine. La « sphère » de l'humanité est donc une « a-sphère », que Lacan propose de nommer « *alétosphère* », pour montrer que ce n'est pas le lien à la vérité qui lie les êtres parlants (utopie du village global et paix mondialisée à l'aide de l'envoi de messages), mais la présence de ce petit *a*. L'être parlant se constitue d'être en relation avec cet objet *a*, tout à la fois lié et séparé du corps (ce qu'illustre la voix dans l'expédition des astronautes).

Le pendant de cette alétosphère, sphère trouée, est la « *lathouse* ». Autre terme forgé par Lacan dans ce séminaire, la « lathouse » est formée à partir du même terme « *d'aléthéia* » — qui équivoque avec le « *léthée* », fleuve de l'oubli — et du mot « ventouse », pour dire la propension d'aspiration et d'obturation de ces objets prêts-à-porter. A. Lévy et P. Martin-Mattera notent deux dimensions de la *lathouse* : la

369 Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]. *Op. cit.* p.187.
370 *Ibid.* p.188.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

première inhérente à cette obsolescence programmée propre à l'objet (le seul devenir d'un objet est bien de devenir un déchet) ; l'autre, plus subtile, renvoie à la dimension de « gadget » qui peut affriander, tenter, occuper, absorber le sujet[371] :

> « La lathouse se présente comme un objet de consommation fabriqué pour le plus grand nombre, mais abritant en son sein [...] ce qui fait son attractivité : la lathouse cache le fait d'être un objet *a* [...] malgré – mais aussi en raison de – son caractère factice et obsolescent, la lathouse est proposée à chacun dans l'objectif d'une satisfaction pulsionnelle, sublimée, métonymique, etc., qui fait illusion de jouissance. [...] Ce que Lacan appelle le discours du capitaliste est un discours qui nous fait croire, en effet, à un Autre supposé savoir le bien et le bonheur (que cet Autre soit communicant, publiciste, scientifique, technologique, administratif, etc.), un Autre qui saurait, pour chacun de nous, ce qu'il faut pour être heureux : ces objets, ces lathouses[372]. »

Il faut constater en effet que la voix et le regard sont au cœur de l'écran ouvert par le cyberespace, espace colonisé de toutes ces petites particules sur lesquelles le sujet trouve à se brancher, et qui sont des avatars de l'objet *a*. L'avatar — terme utilisé pour désigner les images qui représentent le sujet sur le réseau — est ainsi moins une représentation du sujet qu'une représentation de son objet, avec lequel il est branché, et qui lui permet de représenter cette impuissance à se saisir lui-même : « à ce niveau-là, on est tous frères[373] ».

b. Réalité virtuelle et paradis artificiels pour le cyborg

Cette conceptualisation du monde en réseau, « Village global », pacifiée par les facilités d'une communication bonne et harmonieuse montre ses limites de façon quotidienne dans une « psychopathologie » chronique. Cette dernière va des circuits terroristes qui échappent aux contrôles de la communication, aux simples *bad buzz* (« mauvais effets ») produits par ce « malaise de la civilisation en ligne[374] », pour citer à nouveau A. Casilli.

---

[371] Martin-Mattera, P., Lévy, A. (2017). « Le "concept" de lathouse dans l'œuvre de Jacques Lacan. Implications psychologiques, cliniques et sociales », *Bulletin de psychologie* 2017/4. Numéro 550. P.317-8.
[372] *Ibid.* p.318.
[373] Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]. *Op. cit.* p.190.
[374] Cardon, D., & Casilli, A. A. (2015). *Qu'est-ce que le digital labor ? Op. cit.* p.9-10.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Cette conception du « monde comme sphère », produite par le fantasme, est donc homologue à l'image du corps. Sur ce plan, plusieurs courants idéologiques évoquent régulièrement la perspective eschatologique de pouvoir se passer du corps grâce à la réalité virtuelle (RV). Nous avons déjà cité J.P. Barlow, qui voulait, grâce à la RV devenir « quelque chose de l'ordre du mot ». Force est de constater qu'aujourd'hui, la pragmatique l'emporte sur la poésie du parolier des *Grateful Dead*.

Les prolongements discursifs bâtis sur les élaborations cybernétiques font appel à des logiques de « coévolution » de systèmes — l'ancêtre du magazine *Wired* s'intitulait d'ailleurs *Coevolution Quarterly*. Dans son texte de 1960 sur la symbiose homme-machine, J. Licklider ouvre son court manifeste par une analogie écologique[375] : celle du figuier et de sa mouche pollinisatrice. En effet, l'arbre, pour produire ses fruits, ne peut se passer de l'activité de l'insecte butineur, qui lui-même, a besoin du ficus pour y déposer ses propres larves. J. Licklider définit ainsi la notion de symbiose, le système « figuier » ayant besoin du système « mouche », tout comme le premier est nécessaire à la survie de la seconde. Il est notable que, dans cette analogie apéritive de l'article fameux du psychologue, ce soit la question de la reproduction, de la perpétuation de l'espèce, qui soit en jeu. Aussi peut-on se demander, assez naïvement, à quel point ces questions sont également présentes à l'esprit du chercheur quand il décrit la symbiose homme-machine à venir — en 1975, selon sa prédiction d'alors.

Quoique ce versant de questionnements soit tout à fait absent du texte de l'auteur, l'idée d'une dépendance d'un système à un autre pour sa propre survie — ou la perpétuation de son espèce — induit nécessairement une remise en cause des frontières d'un tel système. Où commence l'intégrité du figuier, si l'espèce a besoin de l'insecte pour féconder ses fleurs ? Et réciproquement : le figuier ne fait-il pas partie intégrante de la mouche si ses œufs doivent nécessairement nicher dans les ovaires de la fleur de l'arbre ?

Les écrits de N. Katherine Hayles, professeure de littérature — et de chimie — ont popularisé cette idée que les innovations des conférences Macy nous avaient fait sortir de nos corps, avaient transcendé les frontières de cette intégrité physique en rendant

375 Licklider, J. C. R. (1960). « *Man-Computer Symbiosis* » *IRE Transactions on Human Factors in Electronics*, volume HFE-1, pages 4-11, Mars 1960. Accessible en ligne : http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fgroups.csail.mit.edu%2Fmedg%2Fpeople%2Fpsz%2FLicklider.html [page consultée le 20.03.2019].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

l'homme et la machine équivalents[376]. De même, C. Lafontaine indique que les métaphores cybernétiques, leurs applicabilités à tous les champs de la vie humaine, avaient rendu possibles un découpage du corps et sa marchandisation en pièces détachées[377]. Si la réalité dépeinte par l'anthropologue est tout à fait juste, nous avons tenté de démontrer que la cybernétique n'était sans doute pas, dans son principe, responsable directement de ces politiques. En effet, affirmer, comme le fait F. Turner avec N. K. Hayles et Steve Heims qu'il y aurait eu une « migration de la cybernétique vers les sciences sociales[378] » paraît contradictoire avec la constitution même du paradigme. En effet, comme nous l'avons rappelé avec R. Le Roux[379], ce projet cybernétique naît autour du concept de rétroaction négative décelé au même moment dans plusieurs de ces champs disciplinaires — y compris dans les sciences humaines et sociales. L'idée d'un paradigme prêt-à-porter, constitué en mathématiques et sciences physiques, importé dans d'autres disciplines des « humanités », participe à scinder un champ conceptuel dont le succès avait précisément consisté à rassembler ces épars désassortis autour de ce même concept de *feedback* (message, contrôle, système).

Bien que ces raccourcis entre la pensée cybernétique et les idéologies machinistes soient trop rapides, les témoignages des premiers « *computer bums* » selon l'expression de Weizenbaum et S. Brand[380] laissent percevoir la prégnance du corps dans ces expériences. Celles-ci sont d'ailleurs volontiers rapprochées des transes psychédéliques (avec la synthèse du LSD) desquelles elles sont contemporaines. Que cette tendance soit rabattue sur un « rêve commun de désincarnation[381] » des utilisateurs des technologies numériques ou psychédéliques ne doit pas faire oublier les motivations subjectives qui sont en cause. Le militant libertarien J.P. Barlow indique ainsi, lors d'une expérience où il teste la réalité virtuelle mise au point par Jaron Lanier :

---

[376] Hayles, K. (1999). *How we became posthuman: virtual bodies in cybernetics, literature, and informatics*. Chicago University of Chicago Press. p.62, cité in Turner, F. (2013). *Op. cit.* p.69.
[377] Lafontaine, C. (2004). *L'empire cybernétique: des machines à penser à la pensée machine*. Paris : Seuil ; Lafontaine, C. (2014). *Le corps-marché: la marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*. Paris : Seuil.
[378] Turner, F. (2013). *Ibid.* p.69.
[379] *Cf. supra*, p.135 et *sq.*
[380] Brand, S. (1972). « Fanatic Life and Symbolic Death Among the Computer Bums », *Rolling Stone*, 7 décembre 1972. Accessible en ligne : http://wheels.org/spacewar/stone/rolling_stone.html [page consultée le 20.03.2019].
[381] Turner, F. (2013). *Op. cit.* p.261.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« Soudain je n'ai plus de corps. Tout ce qui reste du fatras vieillissant qui constitue la plupart du temps mon enveloppe corporelle, c'est une main auréolée d'or qui flotte devant moi telle la dague de Macbeth. Je pointe un doigt vers l'étagère de livres accrochée au mur du bureau et la parcours lentement de haut en bas sur toute sa hauteur. Dans cet environnement palpitant d'inconnu, j'ai été réduit à un seul point de vue. Le sujet "moi" bée intégralement dans un abîme de questions brûlantes. Un véritable Disneyland pour épistémologues[382] »

Il est frappant de voir à quel point — et Barlow en jouera — cette description semble proche des expériences pseudo-mystiques du courant new age, et des récits d'expériences — hissés à la dignité d'expériences scientifiques par Timothy Leary[383] — sous acides. Dans les deux cas, c'est la question du corps, dans son lien à la subjectivité de l'individu qui est interrogée. Cette sortie du corps est ainsi mise en scène par un imaginaire commun à l'usage des drogues psychédéliques et aux nouvelles technologies du numérique, génératrices d'espaces virtuels. En cherchant à s'émanciper d'une administration en position de maîtrise et de contrôle des messages et des systèmes, les pionniers new age de la micro-informatique ont incidemment mis en exergue la proximité entre réalité sociale et réalité psychique, en reconfigurant les limites internes à leurs expériences du corps propre. Les drogues sont elles-mêmes considérées comme une « technologie », et mises en continuité avec d'autres objets techniques, du fait — c'est là notre hypothèse clinique — d'un effet de reconfiguration de ces limites du corps :

« LSD et radio étaient des technologies de communication au travers desquelles les humains pouvaient non seulement échanger de l'information, mais également, du moins dans leur imaginaire, fusionner les uns avec les autres dans un état d'harmonie spirituelle[384]. »

[382] Barlow, J. P. (1990). « Being in Nothingness : Virtual Reality and the Pioneers of Cyberspace ». *Mondo 2000*, n°2. Été 1990. p.34-43. cité et traduit in Turner, F. (2013). *Op. cit.* p.262.
[383] Réduire la vie de T. Leary à une note de bas de page est un défi. Tour à tour professeur de psychologie expérimentale, chimiste, vendeur de drogue, accusé de faire l'apologie des acides qu'il développe avec les pouvoirs publics américains à Harvard et dont les essais seront effectués « illégalement » sur ses propres étudiants, il est proclamé homme le plus dangereux d'Amérique. Prisonnier d'un pénitencier dont il s'évadera en hélicoptère, proche de Allen Ginseberg et consorts, T. Leary est tout à la fois une figure de proue du libertarianisme, de la contre-culture et un pionnier de la cryonie – cette pratique qui consiste à congeler les cadavres des défunts pour les réveiller lorsque la science et la médecine seront en mesure de les sauver.
[384] Turner, F. (2013). *Op. cit.* p.120.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Peu à peu, la micro-informatique prend la place des radios et ses *Citizen-Band* (CB ou Cibi), mais confirme toujours davantage l'analogie avec les substances psychoactives, et les expériences corporelles :

> « De la même manière que les danseurs présents aux *Trips Festivals* avaient imaginé que le LSD leur permettrait de se détacher de leur corps et de jouir d'une forme nouvelle de communion, les spécialistes et journalistes décrivirent les communications assistées par ordinateur comme des formes d'interaction dans lesquelles les corps avaient cessé de jouer un rôle [...] [ces nouvelles technologies] facilitaient une intimité désincarnée[385] »

Il apparaît dans ce rapprochement que cette « idée que les machines elles-mêmes ont quelque chose à voir avec l'idée de l'émancipation[386] » soit tout aussi liée à une expérience corporelle que sociétale, mieux illustrée par l'action des drogues que par des avancées politiques ou discursives.

La figure du cyborg[387] procède de cette imaginarisation du corps comme sphère trouée, où la lathouse peut jouer sa part. En effet, dans l'article inaugural de M. Clynes et N. Kline (respectivement musicien-informaticien et psychiatre-pharmacologue), le cyborg est défini comme un homme qui pourrait se rendre dans l'espace, moyennant un léger équilibrage de sa physiologie qui lui serait fourni par des drogues appropriées. Le fond de l'article est totalement prospectif, mais l'exercice est rendu possible par ce contexte que nous avons décrit, où les limites du corps se trouvent remaniées dans ce moment des révolutions contre-culturalistes.

Probablement que ni la cybernétique ni les machines personnelles informatiques ne nous auront « rendu posthumains » au sens où la conception séduisante et imaginaire de N.K. Hayles voulait l'affirmer. Depuis que le sujet parle, il est un cyborg, c'est-à-dire un corps frappé par l'action du langage qui le conditionne en partie, en ce qu'il détermine structuralement ses choix. Pour autant, le sujet se manifeste au langage, et participe ainsi de le modifier — au travers des formations de l'inconscient et par ses symptômes notamment. C'est là où la cybernétique et la psychanalyse peuvent se rencontrer, dans ce champ qui s'intéresse aux interactions des systèmes qu'elles ne

---

[385] *Ibid.* p.256.
[386] *Ibid.* p.179.
[387] Clynes, M. E. and Kline, N. S. (1960) « Cyborgs and space ». *Astronautics*, Sept. 1960, p. 26-27 et 74-75

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

prendraient pas pour équivalent ou réductible l'un à l'autre. Pour autant, ce qu'illustrent particulièrement les écrits des premiers expérimentateurs des technologies numériques initiatrices du virtuel, c'est le lien de ces dispositifs au corps, dans la mesure où la meilleure équivalence qui vint à l'esprit pour en rendre compte consistait à la comparer à l'expérience des drogues hallucinogènes. Examinons maintenant les suites que l'idéologie transhumaniste propose de donner à de tels fondements.

c. Devenir du corps à l'heure du transhumanisme[388]

Le corps, pour le sujet, est d'abord une question : qu'est-ce qu'un corps ? Qu'est-ce qu'avoir un corps ? Quelles sont ses limites ? Se réduit-il à son image ? Et le corps de l'Autre, alors ?

> Mathieu, 17 ans, a une tumeur bénigne à l'intestin. Alors qu'il se remet de l'intervention chirurgicale qui vient de l'en débarrasser et de le guérir, il déprime. Sa famille s'en inquiète, je le rencontre à la demande de l'équipe. Au cours de notre entretien, et après m'avoir déplié son histoire et celle de la découverte de sa tumeur, les raisons de l'intervention, et ses possibles séquelles, il me demande, très ému : « Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » Bien évidemment, Mathieu sait que, de ce qu'il lui arrive, il n'y est « pour rien ». Il sait que ça lui est tombé dessus sans prévenir et sans raison. Les médecins le lui ont dit, expliqué, répété : on ne sait pas pourquoi. Mais persiste pour lui cette question : « Pourquoi lui ? » Si personne n'en sait rien (ni les médecins, ni les psychologues), c'est pourtant une question qui a toute sa légitimité pour Mathieu. Laisser ouverte cette question terrible, ne pas la refermer par une réponse à sa place, c'est aussi préserver quelque chose de sa dignité, tant atteinte, pour lui, à la suite de cette opération chirurgicale. Car très vite Mathieu parlera d'autre chose, de ses passions, de ses amis, de ses projets. Lorsque je le revois quelques jours après, il me dit que « ça va beaucoup mieux ». L'opération était terminée, mais la question laissée avait mis quelque temps supplémentaire à cicatriser.

[388] Cette partie de la thèse est partiellement issue d'un texte préparé dans le cadre d'une conversation autour des impacts du numérique en psychiatrie. *Cf.* Borgogno, S., Delarue, A., Dumoulin, Q. Leblanc, M., Le Poitevin, C. et Sidon, P. (2019). « Conversation préparatoire au Congrès Pipol 9 avec la participation de Pierre Sidon. L'humain au reflet du numérique — Mirages d'un nouvel anthropomorphisme ». *Suites et Variations* « Lire le transfert Autrement ». Rennes : ACF-VLB.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Lacan, non sans ironie, proposait au magazine italien *Panorama*, que la psychanalyse soit « cette longue et patiente recherche des pourquoi[389] ». Cette « recherche » a ceci de particulier qu'elle ne débouche aucunement sur une réponse univoque, universelle et totale. Elle mène au contraire, à détricoter ce qui, du plus singulier chez chacun, a fait « question », achoppant sur ce qui échappe, et la façon dont le sujet y a déjà répondu, parfois à son insu. Le corps, pour la psychanalyse, est un support à « pourquoi » ; Daniel Pennac, dans *Journal d'un corps*, le 26 juillet 2010, alors que l'auteur dudit journal est âgé de quatre-vingt-six ans, neuf mois et seize jours, nous l'enseigne, quand il annonce : « Nous sommes jusqu'au bout l'enfant de notre corps. Un enfant déconcerté. »[390]

La science, dont provient le sujet dont nous parlons, entretient de son côté un rapport tout à fait différent avec le corps, réduit à l'organisme. La science est parvenue – c'est là son génie – à transformer les questions que posent le corps au sujet, en énigmes. Il ne lui reste alors qu'à résoudre patiemment les énigmes posées par le corps – jamais sans restes, et il lui faut toujours « plus d'études » ! Il n'empêche que ses avancées ont des effets. Elles réécrivent nos corps. Elles les découpent. Elles les transforment.

Pour l'idéologie scientiste du transhumanisme, le corps est devenu un obstacle. Il faut s'en débarrasser. Le cerveau est une bête « machine de viande[391] » ; comment faire « confiance à une pompe à quatre valves inefficaces, qui envoie du fluide dans de fragiles tuyaux[392] » ; comment ne pas voir que le corps est « simplement un morceau de viande en train de pourrir en vieillissant, continuellement en train de fuir de ses fluides[393] ». Si «la bonne santé c'est le silence dans la vie des organes » selon la proposition du chirurgien C. Leriche, alors l'immortalité serait une vie sans organes. Mais la charogne fait de la résistance, et si Raymond Kurzweil, ponte de l'Université de la Singularité transhumaniste, se balade de conférence en conférence, agitant la clef USB qui contient l'intégralité de son génome, les plus optimistes restent aujourd'hui réduits à congeler

[389] Lacan, J. (2014). « Jacques Lacan: Entretien au magazine Panorama », *La Cause Du Désir*, n° 88. p.65-173.
[390] Pennac, D. (2012). *Journal d'un corps*. Paris : Gallimard. p.373.
[391] Marwin Minsky, cité dans Sadin, É. (2016). *La silicolonisation du monde : l'irrésistible expansion du libéralisme numérique*. Paris : L'Échappée. p.193.
[392] Shawn Sarver, cité dans Peoc'h, M. et Druel, G. (2017). « *Body-hacking* et logique supplétive : un mode contemporain de traitement du corps », *Cliniques méditerranéennes*. Toulouse : Érès. n° 96. p.133.
[393] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

leur carcasse une fois leur pipe cassée. Le corps est une épave *has-been* encore nécessaire pourtant aux transports des cognitions, il est vrai, de plus en plus volatiles.

Car c'est bien sur les restes des révolutions cybernétique, puis informatique (révolutions de l'information et de son transport) que le transhumanisme s'est érigé. Celui-ci prétend pouvoir se débarrasser du corps pour envoyer nos âmes penser seules dans les *clouds*. Il faut en saisir les illusions mystiques et théologiques[394]. Le transhumanisme signale un retour aujourd'hui féroce du religieux. Il s'agit de redonner un tour nécessaire à ces réponses et solutions métaphysiques dont les effets sont réels, afin de les transmuer en interrogations éthiques, pour que l'humanité, comme le dit G. Agamben, puisse rester une question[395].

Si R. Kurzweil propose l'advenue de la « singularité » — tout à la fois le renversement de la domination de l'être humain par les machines et l'immortalité du premier, ce qui peut paraître *a minima* contradictoire — pour 2035 (année synchrone de l'espérance de vie moyenne d'un homme américain rapportée à la date de naissance de R. Kurzweil), d'autres prennent de l'avance sur cette advenue mystique.

Les effets de cette proposition virtuelle se traduisent concrètement dans le *Malaise* contemporain. Ils mènent parfois ceux qui voulaient prolonger leur vie à une mort prématurée. Lesdits « patients pèlerins », par exemple, transgressent les lois de leurs pays pour l'obtention et la greffe frauduleuse d'un organe jamais arrivé ou promis dans l'hôpital du pays[396]. Cette « économie de la promesse et de l'espoir », comme l'appelle C. Lafontaine[397] fonctionne en effet parce que précisément, ses acteurs et financeurs ont encore quelque chose à perdre. Lacan constate, en 1971, que le discours du capitaliste fait du sujet un prolétaire de lui-même[398]. La proposition de R. Kurzweil l'oblige à atteindre un point paradoxal — puisqu'il veut mettre en jeu «la vie même[399] » — qui sonne, dans les paroles des financeurs, comme seule voie vers le salut. Peter

---

394 *Cf. supra* p.45 et *sq.*
395 Agamben, G. (2018). *Op. cit.* p.30.
396 Song, P. (2010). « *Biotech Pilgrims and the Transnational Quest for Stem Cell Cures.*» *Medical Anthropology*, 29(4), 384-402. cité par Lafontaine, C. (2014). Le corps-marché (…). Op. cit. p.227-8.
397 Lafontaine, C. (2014). *Le corps-marché (…). Op. cit.* p.241.
398 Lacan, J. (2011). *Je parle aux murs: entretiens de la chapelle de Sainte-Anne* [1971-1972]. Paris: Seuil. p.95-6.
399 *Cf.* les proposition de N. Rose, dans la poursuite de la veine ouverte par Michel Foucault autour du souci de soi : Rose, N. (2007). *The Politics of Life Itself: Biomedicine, Power, and Subjectivity in the Twenty-First Century*. Accessible en ligne : https://doi.org/10.1515/9781400827503 [page consultée le 02.10.2019].

Thiel, fondateur de PayPal prêchait ainsi que « Les miracles portent un nom : la technologie[400] ». P. Thiel et R. Kurzweil font signe d'une percée de la religion sous la couverture du discours de la science. La science, si elle n'accomplit pas (encore) de miracles, progresse tout de même, mais toujours à partir de ce même point qui lui résiste. François Sauvagnat rappelle que « La psychanalyse n'a jamais hésité à tenir compte des spéculations théologiques, en mettant en évidence leurs applications les plus pratiques[401] ». Bien souvent, ces appareillages théologiques concernent l'âme, « c'est-à-dire, selon Aristote, ce qui permet de faire corps[402] ». La solution du *mind uploading* apparaît donc moins comme la conséquence d'un dualisme forcené qu'une volonté de réduction totale du corps à la machine.

Les tenants du transhumanisme enseignent sur l'actuel « avenir d'une illusion » qui ne semble, à les écouter, pas prête de péricliter. C'est sans équivoque que pour eux, le téléchargement de l'esprit se mue en divine connaissance, un *deus ex machina* sonnant la fin de la pièce. Lorsque l'on interroge R. Kurzweil à propos de sa foi, et s'il croit en l'existence d'un Dieu, celui-ci répond simplement « pas encore[403]. »

Concepteur de la voiture autonome et ex-cadre d'Uber, Anthony Levandowsky a quant à lui passé la vitesse supérieure en lançant sa propre Église entre secte et start-up, qu'il baptise sobrement « *The Way of the Future Church* » [Littéralement : « l'Église de la voie vers l'avenir »]. Ses adeptes attendent l'avènement d'une intelligence artificielle

> « plus apte que les hommes à faire des choix rationnels pour les guider [...] J'adorerais que cette divinité nous considère comme ses aînés bien-aimés, qu'elle nous respecte et prenne soin de nous. Si on arrive à une entité un milliard de fois plus intelligente que le plus intelligent des humains, comment voulez-vous l'appeler ? Nous n'aurons d'autre choix que de nous soumettre à cette nouvelle divinité[404] ».

---

[400] Thiel, P. A. (2017). *De zéro à un: Comment construire le futur*, Paris : Lattes. p.10 cité *in* Sadin, É. (2016). *La silicolonisation du monde* [...]. *Op. cit*. p.89.
[401] Sauvagnat, F. (2009). « Twitter, impuissance et diableries : l'inquiétante étrangeté aujourd'hui ». Site web de l'École de la Cause Freudienne. Accessible en ligne : https://www.causefreudienne.net/twitter-impuissance-et-diableries-linquietante-etrangete-aujourdhui/ [page consultée le 20.09.2019].
[402] *Ibid*.
[403] R. Kurzweil : «So does god exist ? well i would say not yet. » in Ptolemy, B.(Producteur, Réalisateur). (2011). "*A Transcendent Man*", Etats-Unis, Ptolemaic Productions, 83 min, Traduction fr. : Maxime Annequin.
[404] Harris, M. (2017). «God Is a Bot, and Anthony Levandowski Is His Messenger», *Wired*, 27 septembre 2017. Cité par Sadin, É. (2018). *L'intelligence artificielle, ou, L'enjeu du siècle: Anatomie d'un antihumanisme radical*. Paris: L'Échappée. p.88.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Là où les transhumanistes s'engagent dans la création ex-nihilo d'un dieu artificiel, la psychanalyse amène à investir plutôt un autre organe, et Lacan, de proposer le poumon :

> « le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue[405] ».

Que la technologie confisque à l'être humain son dernier souffle s'avère en fait être un mythe ancien. C'est ce que nous allons déplier avec l'actualisation, par les dispositifs numériques, du mythe juif du Golem.

[405] Lacan, J. (1974). « Interview à France Culture ». *Op. cit.* p.8.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. Machines à jouir et délire du code

a. Du Golem au robot

Selon Philippe Breton, le mythe du Golem de la période talmudique est l'un des premiers récits mettant en scène une créature faite « à l'image de l'homme[406] ». Le Golem, qui signifie en hébreux quelque chose de comparable à la fois au résiduel et à l'embryonnaire est une créature du rabbin Loew, façonnée « pour défendre sa communauté contre les injustices provoquées par des diffamations antisémites[407] ». On lui glisse alors dans la bouche « un morceau de parchemin portant le nom de Dieu[408] », et la créature s'anime sous la magie de la lettre. L'homme lui-même, dans le récit de la Genèse est un Golem pour Dieu, quelque chose se répète et se transmet dans ce récit :

> « Adam lui-même fut un Golem, un corps modelé dans la glèbe, avant que Dieu ne l'anime de son souffle, de sa *Ruah* : "Je n'étais qu'un Golem et tes yeux m'ont vu" dit le *Livre des Psaumes*[409] »

Le Golem est ainsi animé par la lettre, tout comme Adam fut animé par le souffle du Père des Hommes. Adam est mu par un regard, trace de l'objet pulsionnel, pris dans l'Autre qui le regarde. B. Munier nous donne la trame du mythe du Golem en six séquences :

> « 1) Le créateur humain fait un Golem à son image et l'anime ; 2) il n'a pour elle aucun sentiment paternel ou affectueux ; 3) la créature est réputée monstrueuse ; 4) elle acquiert une puissance supérieure à celle de son créateur ; 5) Elle se rebelle ; 6) elle est détruite[410]. »

Une lecture possible avec les repères des concepts analytiques ferait relever plusieurs thématiques distinctes. Par exemple le problème de la transmission, que B. Munier situe pour le mythe du Golem sur le versant paternel, avec un échec non pas de création

---

[406] Ce mythe est issu des récits bibliques de la création par Dieu de l'homme. Breton, P. (1995). *A l'image de l'homme: du Golem aux créatures virtuelles*. Paris: Seuil. p.13.
[407] Munier, B. (2011). *Robots: le mythe du Golem et la peur des machines*. *Op. cit*. p.114.
[408] *Ibid*.
[409] *Ibid*. p.113.
[410] *Ibid*. p.117.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

mais de transmission, d'adoption de la créature dans un désir, puisque le créateur n'a pour elle « aucun sentiment paternel ou affectueux ». Relevons en effet – au-delà de cette trame narrative qui ne s'applique pas à tous les récits de création d'andréides – que le point commun de ces créatures, c'est qu'elles ne sont pas issues de la reproduction sexuée. On découvre alors un troisième pan, qui touche à la vie même de ces créatures, du côté du phallus et de son image, où se situe une distorsion, un point obscur : elles sont « réputées monstrueuses ». Cette monstruosité est donc synchrone d'un raté dans la transmission, à situer du côté de la paternité. Le créateur est dépassé par sa créature, qu'il ne reconnaît pas. Il constate dans son image quelque chose qui ne va pas, quelque chose qui fait trou et qui révèle la monstruosité de sa création. Il semble donc que l'on puisse rapprocher cette monstruosité — qui est finalement une monstration de ce qui rate dans la transmission du côté du Père chez le sujet — de ce qui fait défaut dans l'image.

Ce temps logique, dont la causalité mène *in fine* à l'angoisse est tout à fait indiqué dans le récit d'Auguste de Villier de L'Isle-Adam, l'*Ève Future*[411]. Dans ce qui apparaît comme l'un des premiers romans de science-fiction, Hadaly, créature du héros Lord Ewald, vise à se substituer à la charmante conquête — qualifiée de sotte — de ce dernier. Son projet vise ainsi à lui fournir une compagne plus performante sur le plan spirituel. Le tournant du récit réside alors en une sorte de test de Turing anticipé, puisque l'ingénieur (signalons l'apparition façon *caméo* de Thomas Edison dans ce rôle) qui construit Hadaly annonce au jeune primesautier qu'il a opté pour la réplique en pensant avoir choisi la femme de chair. L'*hubris* — et la misogynie — au principe de l'aventure de Lord Ewald lui coûtera la vie.

P.-L. Assoun a mis l'accent sur le regard qui donne vie à la créature monstrueuse et entraîne le voyeur dans les péripéties qui le mènent à sa perte[412]. J.-A. Miller, dans son cours, pointe la proximité du récit avec le mythe de Diane et Actéon, qui surprend la déesse au bain et qui, de l'avoir vue, devra mourir[413]. Le développement rapide que nous proposions du roman de Villiers de l'Isle-Adam s'applique trait pour trait à la

[411] Villiers de L'Isle-Adam, A. de. (1993). *L'Eve future* [1886]. Paris: Gallimard.
[412] Assoun, P.-L. (1999). « La créature artificielle saisie par la psychanalyse : féminin et inquiétante étrangeté » in Krzywkowski, I. (dir.). (1999). *L' homme artificiel: Hoffmann, Shelley, Villiers de L'Isle-Adam*. Paris: Ellipses. p.176 et s.
[413] Miller, J.-A. (1982-1983). « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour ». *Op. cit.* Leçon du 10 novembre 1982.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

nouvelle de E.T.A. Hoffmann, parue en 1817, et commentée par Freud dans son essai sur l'inquiétante familiarité[414]. Là aussi c'est d'une automate dont tombe amoureux Nathanaël, dans le rôle du jeune premier. Le coup d'œil qu'il jette par la lorgnette lui coûtera — au moins fantasmatiquement — les siens propres. On sait l'accent que Freud mettra sur ce jeu de regard, en écho au personnage de Coppelius, avocat, singulier visiteur du père le soir — incarnation de l'Homme au sable, celui qui vient arracher les yeux des enfants qui n'auront pas été sages :

> « le sentiment d'inquiétante étrangeté se rattache directement [...] à la représentation d'être privé de ses yeux[415] »

C'est un autre organe qui est en cause dans *La vénus d'Ille* de Prosper Mérimée[416]. Parue en 1837, la nouvelle conte l'histoire d'un archéologue qui découvre une drôle de statuette « maudite » qui a endommagé l'ouvrier qui l'a d'ailleurs extirpée de la terre. Une inscription au-dessous « prends garde à toi si elle t'aime » fait écho à la lettre qui anime le Golem, mais se fait plus explicite quant au destin qui attend l'acquéreur. Futur marié, l'explorateur va passer la bague, non pas au doigt de sa promise, mais d'abord à la statue, puis ne va plus pouvoir l'en enlever. La sculpture, visiblement bonne interprète des us et coutumes du mariage, viendra tuer le mari dans le lit nuptial, le soir de la nuit de noce. À la suite de cet assassinat, la promise du défunt est déclarée folle, en crise d'hystérie, à la façon des pythies, et raconte l'histoire de cette statue de pierre venue étouffer son mari dans la nuit et repartir au petit matin alors qu'elle même s'était évanouie. L'écho de l'image du bas-relief de la *Gradiva* de Jensen, ou au mythe antique de Pygmalion et Galatée est sensible. La statue vient faire écran à une Autre femme. L'image projetée est alors porteuse de ce sentiment d'inquiétante familiarité (*Unheimliche*).

Les très nombreux travaux en psychologie et en anthropologie sur les thématiques du robot, de l'andréide mettent en lumière cet effet sur le sujet qui se frotte à ce défaut reconnu dans l'automate. Ainsi le roboticien japonais Masahiro Mori conceptualise en 1970 la « vallée de l'étrange » [*uncanny valley*] pour désigner ce moment où la familiarité échappe à la ressemblance. En effet, la courbe tracée par le japonais, qui fait varier le degré de familiarité en fonction de l'apparence humaine d'une entité, dessine

[414] Freud, S. (2011). « L'inquiétante étrangeté *Das Unheimliche* [1919] ». *Op. cit.*
[415] *Ibid.* p.229.
[416] Mérimée, P. (2018). *La Vénus d'Ille* [1838]. Paris : Gallimard.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

en creux le moment fécond de cette « vallée de l'étrange ». Cette déperdition du sentiment de reconnaissance advient au moment qui précède celui où la forme s'assimile à celle de l' « humain en bonne santé ». Citons le chercheur :

> « j'ai observé que plus les robots paraissent humains, plus notre sentiment de familiarité envers eux augmente, jusqu'à atteindre ce que j'appelle une vallée. J'ai nommé cette relation : "la vallée de l'étrange"[417] »

Si le chercheur ne fait pas référence explicitement à Freud dans son article, relevons que la traduction anglophone du terme *Unheimliche* est celle d'*uncanny*. L'intéressant dans ce travail de recherche est bien cette précision toute freudienne que l'*uncanny* advient non pas dans l'étranger, mais dans le familier, soit quand l'andréide se rapproche de notre image, tout en continuant de faire signe de sa facticité[418].

Par ailleurs, le terme de « robot » est un mot récent, forgé par le dramaturge tchèque Karel Čapek. Il le propose pour la première fois dans sa pièce *R.U.R.*, en 1920. Le terme signifie « travail forcé » et désigne ces êtres mécaniques, serfs de leur propriétaire. Dans la pièce de Čapek, comme dans les autres récits, la monstruosité des créatures se fait jour et va signer le « tournant » du drame, ainsi que l'analyse B. Munier[419]. Les créés se révèlent créatures, et vont renverser le créateur — telle semble être la logique de ces mythes.

Concluons que l'idée d'une machine renversant le cœur et/ou l'organisation des Hommes est aussi neuve que la statue de Pygmalion. *En attendant les robots*, le travail reste à la charge des humains, et la production de machines automates, y compris l'intelligence artificielle (IA), ne fait que déplacer les tâches — toujours plus ou moins répétitives —qui échoient aux individus[420]. Aujourd'hui, le robot donne (bonne) forme à l'ordinateur, il habille et recouvre la machine. Le code qui régit son fonctionnement doit maintenant nous arrêter pour cerner ce qui se joue entre le « créateur » et le « créé » pour faire advenir la « créature ».

---

[417] Mori, M. (2012). « La vallée de l'étrange ». *Gradhiva,* n°15. p.26–33.
[418] *Cf. supra* p.57 et *sq.*
[419] Munier, B. (2011). *Op. cit.* p.138.
[420] *Cf.* Casilli, A. A. (2019). *En attendant les robots : Enquête sur le travail du clic.* Paris : Seuil.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

b. De Raymond Lulle aux *hackers* : folies du code

RAYMOND LULLE, PROGRAMMATEUR DIVIN

Bien avant La Mettrie ou les récits de Mérimée et Villiers de l'Isle-Adam, Raymond Lulle s'était engagé dans un projet similaire, de rédiger une première « machine informatique » ou de programmer le premier « robot ». Né aux alentours de 1232, fils unique « d'une famille qu'on supposait noble ou de la haute bourgeoisie de Barcelone[421] » ce missionnaire chrétien était habité

> « de la certitude d'avoir à accomplir une triple mission et ce, jusqu'à la fin de ses jours et il mènera cette action avec une persévérance incroyable jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans[422]. »

M. Bassols, psychanalyste, démontre la psychose structurant la vie et l'œuvre de cet incroyable personnage[423]. Bassols résume ainsi la « triple mission » de Lulle, « incroyant décidé[424] » où « Tout est là, comme la feuille qui nous dira la structure de la plante entière[425] » :

> « 1. Convertir des infidèles, ce qui veut dire aussi, et du même coup, accepter le martyre, et même le chercher avec insistance, à cause de l'amour de son Dieu, l'Aimée ; 2. Écrire le "meilleur livre du monde" contre les erreurs des infidèles ce qui veut dire un livre qui ne cesse pas de s'écrire dans une œuvre d'une amplitude inédite pour un auteur médiéval ; 3. Fonder des monastères où former des bataillons de religieux dans la langue et la culture arabe qui resteront comme un idéal dans la vie de Lulle[426]. »

C'est tout particulièrement le point 2. de son ordre de mission qui va retenir notre attention. En effet, ce « meilleur livre du monde » vise en fait, par un procédé de codage complexe, à démontrer à tout un chacun, quelle que soit sa foi et son obédience, la supériorité des doctes chrétiens. Tel horizon ne peut être atteint qu'avec un appui de taille :

---

[421] Bassols, M. (2000). *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. Thèse de doctorat de psychanalyse sous la direction de Jacques-Alain Miller. Université Paris VIII. p.93.
[422] Bassols, M. (2000). « Le sixième sens », in *La Cause Freudienne*, n°44. p.63.
[423] *Cf.* Bassols, M. (2000). *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. *Op. cit.*
[424] En référence à l'*Unglauben* freudien à propos de Schreber et de la relation à son Dieu. *Cf.* Bassols, M. (2000). *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. *Op. cit*. p.115 et *sq.*
[425] *Ibid.* p.98.
[426] Bassols, M. (2000). « Le sixième sens », in *La Cause Freudienne*, n°44. p.63.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « Lulle recevra de son Dieu l'Aimé la méthode formelle d'un langage, un système symbolique combinatoire, désigné comme "l'Art de trouver la vérité". Le développement de ce système symbolique, — reçu par l'inspiration divine dans ce qu'on connaît comme "l'Illumination de Randa", la montagne qui est au centre de l'île de Majorque —, a valu à Raymond Lulle d'être considéré comme le premier à avoir mis en forme une procédure logique et mécanique pour nourrir la pensée et la raison d'un support matériel. [….] Bien que l'utilité dernière de l'Art ait dû être celle de la conversion des infidèles, il est considéré aujourd'hui comme le principe le plus rudimentaire, mais aussi le plus frappant, du langage informatique[427]. »

Dans son « Art Bref » écrit en 1308, Lulle fait état de tables matricielles de correspondances, dont il déplie rigoureusement les différents types de relations qui peuvent les unir :

> « On s'est déjà amusé d'ailleurs à faire l'analogie de cette procédure avec un ordinateur. La figure A nous offre les données inscrites dans le disque dur ; la figure T combine diversement ces données dans des combinaisons diverses ; la troisième figure nous présente l'écran (ou l'imprimante) les résultats des relations logiques. La quatrième figure sera la mise en mouvement de tout cet appareil. […] On peut ainsi faire tourner les cercles et obtenir un total de 1680 combinaisons ternaires, autant de chambres de raisonnements syllogistiques possibles. La table générée avec la répartition de ces combinaisons aura 84 colonnes et 20 combinaisons chacun. Les règles ou questions générales viendront compléter la procédure en permettant de poser toutes sortes de questions sur les savoirs les plus divers — de la théologie à la médecine, du droit à l'astronomie[428]. »

Raymond Lulle, Missionnaire, Doctor Illuminatus, Doctor Inspiratus, Arabicus Christianus[429] aura donc été le premier programmateur informaticien, si l'on veut bien s'accorder sur le fait qu'une machine peut se réduire à un trait de crayon[430]. Mais, comme l'indique Bassols, la preuve du succès de son entreprise de traduction universelle est attestée dans la réduction réussie de son œuvre à un programme informatique. Ainsi « Un programmateur a traduit le modèle logique lullien dans le

---

[427] *Ibid.* p.63-4.
[428] Bassols, M. (2000). *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. *Op. cit.* p.338-343.
[429] *Cf.* la page *Wkipédia (*fr) de Raymond Lulle, bien documentée. Accessible en ligne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Raymond_Lulle [page consultée le 20.03.2019].
[430] *Cf. supra*, p.239.

langage des ordinateurs Cobol et Assembler [deux langages informatiques de l'époque — de l'article de Bassols, et non de Lulle…]. Et le programme fonctionne[431] ! » nous assure-t-on.

LE PROCES DU NUMERIQUE : VERS LA « DIGIPHONIE »

Lulle l'illustre mieux que personne : le code, c'est la Loi. Le code est la loi des machines. Il régit leur fonctionnement de façon à ce qu'elles n'aient d'autres choix que de l'ignorer — ce que met en scène de façon réussie la première saison de la série HBO *Westworld*[432] en imposant aux *replicants*[433] locaux l'oubli quotidien de leurs propres souvenirs.

Par l'expression « procès du numérique » nous souhaiterions rabattre les vains débats qui opposent anciens et modernes, technophiles et technophobes, sur le *procès* du numérique lui-même. Plutôt qu'à charge ou à décharge, le procès du numérique doit s'instruire pour lui-même, ce qu'il est : une traduction du langage en chiffre, un (re)codage. Ainsi, s'il n'y a vraisemblablement pas d'interprétation univoque du numérique, il est peut-être possible d'en dégager une définition maniable pour la clinique. Si l'on fait référence à son langage, le numérique se caractérise d'en être un sans parole. En cela il n'est peut-être pas directement une langue, sinon par les néologismes avec lesquels il a peuplé le discours courant. Réduit à son code, le numérique est analogue à celui des mathématiques : une réduction logique du langage à la lettre. Le numérique fonctionne avec des chiffres, des lettres, qui sont dotés d'une valeur absolue, c'est-à-dire non équivoque. Ces lettres, qui renvoient au signifiant dans sa matérialité, peuvent alors s'articuler pour faire passer des messages qui se réduisent à leur code. Le code, le chiffre, la lettre, ne renvoient qu'à eux-mêmes, bien qu'ils puissent varier dans la forme, ils restent identiques et définis pour la structure (ce qu'exprimait, dans une certaine lecture, la thèse de M. McLuhan : « *medium is the*

[431] Colomer, E. (1995). « L'Art lullien et la moderne informatique », in *Catalonia Culture* n°43, Barcelone : Centre Unesco de Catalunya. p.23. Cité in Bassols, M. (2000). « Le sixième sens », in *La Cause Freudienne*, n°44. p.64.
[432] Nolan, J., Joy, L. (2016). *Westworld*. USA : HBO.
[433] Les « *replicants* » sont les robots androïdes de la nouvelle de P. K. Dick *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, plus connue sous le titre de son adaptation cinématographique de Ridley Scott, *Blade Runner*. *Cf.* Deeley, M., Scott, R., Fancher […] Dick, P.K. […] Ladd Company. (1982). *Op. cit.* ; Dick, P.K. (2012). *Blade runner: Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* [1968]. Paris: J'ai lu.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

message » [le support c'est le message]). C'est l'interprétation qu'en proposait Lacan, nous l'avons vu, avec cette « logique de porte[434] ».

Aujourd'hui, les « enfants de leur propre corps[435] », comme le dit Pennac, sont aussi les « enfants du numérique[436] ». Bien sûr, l'idée d'une génération spontanée d'informaticiens (sous-tendue par l'expression anglo-saxonne *digital native*[437]) est une vue de l'esprit : les rapports au numérique s'acquièrent, s'inventent, s'apprivoisent. Cependant, si l'enfant naît dans un « bain de langage[438] », force est de constater que le numérique façonne aujourd'hui le filet des signifiants dans lequel le sujet parlant se berce dès ses plus jeunes années. Nous ne sommes des enfants du numérique qu'à accréditer le fantasme de toute-puissance promise par le terreau judéo-chrétien, qui voudrait que l'être humain puisse se reproduire seul, sans l'altérité de la langue et du sexe – voire s'accoupler avec la machine. Nous avons vu comment le mythe juif du Golem accrédite cette thèse, et les conséquences funestes de sa réalisation. « Les enfants de l'ordinateur[439] », titre francophone de l'ouvrage pionnier de S. Turkle, *The Second Self* fait en effet résonner le fantasme phallique qu'écrivaient Mérimée et Villiers de l'Isle-Adam. Ainsi les enfants du numérique sont un mythe, mais les enfants de sa langue, une réalité. Nous pourrions dire que le sujet est aujourd'hui moins un « *digiborigène* », selon l'expression du psychologue Yann Leroux[440] (néologisme qui contracte le terme *digital* – qui veut dire « numérique » en anglais – et le terme « aborigène », qui désigne le peuple natif d'une terre donnée) qu'un « *digiphone* » — soit celui qui parle cette langue, si mouvante, du numérique, de l'informatique, de ses réseaux et de ses objets. L'être parlant a fait du procès du numérique qui donne un code, une langue articulée. Peuplée de stéréotypes et de clichés, comme le véhicule nécessairement le caractère différentiel — et donc ségrégatif — du signifiant, on repère dans ces traces qui font rigoles, le réseau où coulent les effluves du numériques. Dans cette voie, le traducteur et logicien divin R. Lulle nous précédait.

---

434 *Cf. supra*, p.166.
435 Pennac, D. (2012). *Op. cit*. p.373.
436 Leduc, C. (2017). « Les enfants du numérique ? » *Hedbo-blog* [en ligne], le 26 mars 2017. Accessible en ligne : http://www.hebdo-blog.fr/enfants-du-numerique/ [page consultée le 09.03.2019].
437 Sur cette expression et sa critique sociologique *cf.* boyd, d. (2016*). C'est compliqué: les vies numériques des adolescents* [2015]. Caen: C & F éditions. p.327 et *sq.*
438 Lacadée, P. (2011). *Le malentendu de l'enfant: que nous disent les enfants et les adolescents d'aujourd'hui?* [2003]. Paris: Michèle. p.23.
439 Turkle, S. & Demange, C. (1986). *The Second Self* [1984]. *Op. cit*.
440 Leroux, Y., & Lebobe, K. (2015). "Que peut faire un thérapeute d'adolescents avec internet ? » *Adolescence*, T.33(3), 511. https://doi.org/10.3917/ado.093.0511

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

COMPUTERS'BUMS

Les machines réelles proposées par le numérique ont des effets sur le corps avec lequel elles sont en prises directes :

> « La banalisation des pratiques en ligne implique que les usagers d'aujourd'hui se branchent à Internet comme ils se brancheraient à une prise électrique[441]. »

L'appréciation traduit le régime pulsionnel sur lequel nous branchent ces nouveaux appareils, mais elle dit aussi le commun et la facilité de l'opération. Elle donne l'expérience d'un seuil (on/off ; branché/débranché) comme celle d'une possible continuité et d'une permanence (« tout le temps branché », « pas plus de cinq minutes loin de mon téléphone », etc.). C'est dans le cadre de l'examen de ces « effets subjectifs provoqués par la généralisation de l'usage de récepteurs portables et des technologies appropriées, à l'aube de la bionique[442] » qu'Antonio Casilli parle d'un « malaise dans la civilisation en ligne[443] », invitant à poursuivre l'amorce de l'analyse freudienne, se demandant « De quoi cette parole problématique [Casilli parle ici de la parole haineuse, et des discours concernant les autres « usages problématiques » du web] est-elle le symptôme[444] ? »

Ces interrogations ne sont pas nouvelles, et l'appareillage de jouissance en quoi consiste ces machines avaient déjà été repérées par J. Weizenbaum, dans les années soixante et soixante-dix, alors qu'il était professeur au MIT. L'Université accueille alors l'un des premiers ordinateurs relativement maniables. La logique du « temps partagé », qui vise à optimiser le fonctionnement de ces machines coûteuses en proposant à d'autres utilisateurs d'en faire usage, va faire entrer dans le giron des ingénieurs de l'époque de jeunes étudiants qui s'attellent à bricoler sur la machine. Le premier jeu vidéo, *Space War*, naît ainsi en 1962 — soit quelques années avant la mission Apollo qui mènera N. Armstrong et B. Aldrin à marcher sur la lune. Dans ces mêmes années, J. Weizenbaum décrit ces étudiants qui passent leurs nuits (quand les ingénieurs « officiels » de l'université n'y travaillent plus) sur ces machines, oubliant de manger, de dormir, de se laver. Ils les nomment « *computers' bum* » que l'on peut traduire par « cinglés de l'ordinateur » ou « clochard de l'ordinateur ». Sherry Turkle

---

441 Casilli, A. A. (2010). *Les liaisons numériques: Vers une nouvelle sociabilité*. Paris: Seuil. p.327.
442 Sauvagnat, F. (2009). « Twitter, impuissance et diableries : l'inquiétante étrangeté aujourd'hui ». *Op. cit*.
443 Casilli, A. A. (2010). *Les liaisons numériques […] Op. cit*. p.10.
444 *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qui se prête au jeu de l'ethnologue avec les *hackers*, repère l'origine de cette photographie du *geek* négligé et obsédé dans le texte de Weizenbaum :

> « Quel que soit l'endroit où les centres informatiques ont été construits, c'est-à-dire dans d'innombrables villes américaines, ainsi que dans pratiquement toutes les autres régions industrielles du monde, on peut voir des hommes jeunes à l'apparence négligée, les yeux creux et le regard brillant, assis devant des consoles d'ordinateur, les bras crispés, comme s'ils attendaient de faire feu, les doigts déjà levés pour frapper les touches sur lesquelles ils portent toute leur attention, comme le joueur sur le dé qui roule. Quand ils ne sont pas ainsi pétrifiés, on les voit souvent assis à des tables jonchées de listings d'ordinateurs, sur lesquels ils se penchent comme des étudiants possédés par un texte cabalistique. Ils travaillent jusqu'au point où ils s'écroulent littéralement, par tranche de vingt, trente heures. Ils peuvent s'organiser pour qu'on leur apporte leur nourriture : du café, du coca, des sandwiches. Si cela est possible, ils dorment sur des lits de camp, tout près de l'ordinateur. Mais ils ne dorment pas plus que quelques heures – et ils retournent à la console d'ordinateur ou à l'étude des listings. Leurs habits fripés, leur visage ni lavé ni rasé et leur chevelure hirsute témoignent qu'ils oublient leurs corps et le monde dans lequel ils évoluent. Ils existent uniquement par et pour l'ordinateur, du moins quand les choses se passent ainsi. Ce sont les clochards de l'ordinateur [*computers's bum*], les programmeurs compulsifs. Il s'agit d'un phénomène international[445]. »

À nouveau, la question de la machine et de son travail concerne de près cette question du corps — fut-ce ici sur le mode des stéréotypes et des préjugés qui accompagnaient la culture informatique naissante.

c. « Seuls ensemble[446] » avec les machines ?

Weizenbaum s'inquiète ainsi d'un rapport singulier de ces utilisateurs de machines à leurs propres corps, et décrit comme une dynamique particulière les y unissant. S.

---

445 Weizenbaum, J. (1976). *Computer power and human reason: From judgment to calculation*. San Francisco: Freeman. Cité et traduit in Turkle, S. & Demange, C. (1986). *Op. cit*. p.176.

446 Selon le titre de l'ouvrage de Turkle, publié presque 30 ans après son écrit princeps sur le *Second Self*, aux positions beaucoup moins enthousiastes : Turkle, S., & Richard, C. (2015). *Seuls ensemble: de plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines* [2011]. Paris: l'Échappée.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Turkle, dans son étude anthropologique, relève notamment l'organisation du « concours de l'étudiant le plus laid » qui se déroule annuellement au MIT :

> « Notre société accepte et approuve et affirme, dans un but défensif, la nécessité d'une séparation draconienne entre la science et la sensualité, entre ceux qui ont affaire aux choses et ceux qui ont affaire aux gens[447]. »

Les ingénieurs font donc partie des premiers, ainsi que le résume Burt, un étudiant interrogé par la scientifique :

> « Souvent je me considère moi-même comme quelqu'un qui n'est pas de chair et de sang. Je vis au milieu de machines, mais souvent, je me déteste. C'est un peu comme de la masturbation. On peut toujours satisfaire par soi-même son besoin de perfection. Dans une relation à une autre personne, qui sait ce qui peut se produire ? Vous pouvez être rejeté. Vous pouvez mal vous y prendre. Il y a trop de risques. Vous voyez pourquoi je ne suis pas aussi satisfait que cela de la manière dont ma personnalité a évolué[448] »

Dans ce témoignage clinique, Burt témoigne ainsi de l'aisance qu'il peut ressentir face à une machine, qui épargne l'angoisse qu'il ressent habituellement face à un semblable, où s'émancipe la question de son désir (illustrée par le deuxième étage du graphe du désir[449]). La machine se présente en miroir, au niveau du premier étage du graphe, dans la relation imaginaire entre le moi et son image. Finalement, ce que nous dit Burt, c'est que la machine est pour lui et pour quelques autres, davantage un semblable que les autres individus.

Turkle conclut ainsi à une difficulté à faire avec l'image du corps, sensible chez certains étudiants qui, à l'image de Burt, se disent plus à l'aise face à la machine. Mais ce qu'elle relève, c'est également ce point d'où elle a pu se faire une place auprès d'eux. Si la difficulté ressentie dans la rencontre est cause d'inhibition ou d'angoisse, cette entrave de la machine à la relation au semblable humain peut se révéler également source de souffrance :

> « L'image que les étudiants ont d'eux-mêmes est déjà très mauvaise. Ils craignent que le monde des machines ne les ait coupés du monde des hommes, calmement, obstinément, par des moyens incompréhensibles et obscurs. Ils craignent d'être ce

[447] Turkle, S., & Demange, C. (1986). *Op. cit.* p.168.
[448] *Ibid.* p.170.
[449] *Cf. supra*, p.222 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> “genre de personnes” qui exigent la perfection et sont obsédés par la maîtrise. Leur inclination s’extériorise grâce aux systèmes formels mécaniques et mathématiques avec lesquels ils jouent. Dans la “personne informatique”, ils reconnaissent quelqu’un qui semble avoir les mêmes tendances qui sont déjà une source de tension, et qu’ils ont amenées à l’état de perversion[450]. »

Si Turkle évoque un « état de perversion », c’est surtout pour marquer un « détour » (à quoi renvoie l’étymologie du terme) que prend la pulsion qui trouve à s’attacher à la machine, là où l’accroche avec les autres semble plus délicate et risquée. Nathanaël et Alan nous l’enseignent :

> Nathanaël un adolescent de 17 ans qui vient consulter après un long séjour en pédopsychiatrie – plus de trois mois – la prise en charge médicale ne parvenant à endiguer rapidement une symptomatologie catatonique. Il présente un vécu mélancolique auquel s’adjoignent des phénomènes de corps qui l’envahissent en permanence. Pour Nathanaël, les adultes « sont déjà morts ». Des phénomènes de corps l’empêchent de sortir de chez lui. Il parvient cependant à conserver un lien social *a minima* via des *chats* en ligne. Il pratique également le dessin, mais ne fait jamais le portrait d’êtres vivants, et souligne sa prédilection pour « les paysages désertiques ». Dans les moments de crises aiguës, Nathanaël ne peut « même plus tenir un livre », pour autant, il remarque que sur l’écran il parvient à lire et qu’il n’a jamais fait de malaises face à son ordinateur.
>
> Alan, quant à lui, se présente comme un passionné de jeux vidéo. Ce qui l’y intéresse tout particulièrement, c’est ce qui règle le jeu, ce qu’il appelle « la physique » ou la « mécanique » du programme. Dans le jargon du milieu, on parle de « *metagame* » : les règles que produisent les règles. Alan cherche alors, dit-il, à « optimiser au maximum » sa façon de jouer, et essaie par-là d’en extraire « des règles pour la vraie vie » selon son expression. Effectivement, la « vie » lui apparaît tout à fait déréglée. Alan peut passer des journées – voire des semaines entières – allongé dans son lit, submergé par une angoisse écrasante qui rappelle les tableaux catatoniques de la psychiatrie classique. Il est alors en proie à un « stress continu » et une « peur illimitée », décrit-il. C’est alors son activité en ligne, autour de jeux vidéo, qui lui permet de faire limite à cette angoisse, et parvient à l’apaiser et à animer son corps. Dans ces

[450] *Ibid.* p.171.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

moments de crise, s'appareiller à son ordinateur est alors la seule chose qu'Alan se sente encore capable de supporter.

S. Turkle avait repéré cette dimension de protection de l'angoisse que pouvaient revêtir ce branchement aux machines par ce que les *hackers* du MIT appelaient « le jeu de la mort » :

> « Les pionniers (explorateurs) de l'informatique, et ceux qui se présentent comme *hackers* (quand ce terme désignait des virtuoses et non pas des criminels), avaient une manière de maîtriser l'ordinateur en jouant avec le risque. S'ils étaient des "drogués" de l'ordinateur, c'était l'ordinateur perçu en tant que médium du contrôle. Et jouer avec le contrôle signifiait constamment marcher sur cette ligne étroite entre la possession et la perte du contrôle. Les *hackers* du MIT ont appelé cela *le jeu de la mort*. L'un d'entre eux a décrit cela en disant : "L'essence du jeu de la mort est de voir jusqu'où tu peux pousser les choses, de voir jusqu'où tu peux laisser faire les choses." La programmation évoquait la sensation de marcher au sommet d'une falaise, d'être capable "de tenir le système dans sa tête pour une demi-seconde et espérer pouvoir l'enregistrer tout en sachant que tout pourrait se fracasser". Cela a reçu le nom de psychologie de "l'effroi/du salut". La vie, c'est le danger et le triomphe à la fois, comme à l'écran. Ainsi l'ordinateur et ses mondes simulés peuvent fournir des défenses contre nos angoisses[451]. »

S. Brand, l'homme qui fit se rejoindre les utopistes contre-culturalistes de la côte Ouest et les complexes militaro-industriels de la *East Coast*[452], évoquait déjà ce « jeu de la mort » à propos de *SpaceWar*, le premier jeu vidéo « *hacké* » sur les machines des universités fonctionnant en temps partagé. Dans un article intitulé « *Fanatic Life and Symbolic Death Among the Computer Bums* » [La vie fanatique et la mort symbolique chez les clochards de l'ordinateur] publié en 1972 dans le magazine *Rolling Stone*, Stewart Brand décrivait

> « des centaines d'ingénieurs en informatique [...] hors de leur corps, enfermés dans un ordinateur de combat dans un espace entre la vie et la mort [jouant à *SpaceWar*] projeté sur des écrans à tube cathodique, pendant des heures, ruinant leurs yeux, engourdissant leurs doigts en écrasant frénétiquement des boutons de contrôle, tuant

[451] Turkle, S. (2003). « L'écran fragmenté ». *Sociétés*, 79(1), 17. p.32-33.
[452] Turner, F. (2013). *Op. cit*. p.193.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

avec joie leurs amis et faisant perdre du temps précieux à leurs employeurs sur ordinateur. Il se passe quelque chose de crucial[453]. »

Aujourd'hui en effet, l'accroche à ces machines fait symptôme. Par exemple le syndrome *hikikomori*[454], qui désigne ces jeunes retirés dans leurs chambres chez leurs parents, essaime depuis le Japon aujourd'hui sur l'ensemble du globe[455]. À l'origine, sa différenciation du déclenchement psychotique sur le mode schizophrénique voulait donner la consistance de cette entité proposée en 1998 par le psychiatre japonais T. Saitō[456] :

« Selon la définition [...] [des] pouvoirs publics nippons (ministère japonais de la Santé, MJSTS, 2003) – un *hikikomori* est un jeune qui s'est retiré chez lui et qui ne prend plus part à la société (études, travail, relations), depuis au moins six mois, sans qu'aucune pathologie mentale ne puisse être identifiée comme cause première[457]. »

Pourtant, trente ans de clinique du syndrome ont fini par mettre en évidence une comorbidité importante entre les *hikikomori* et les troubles du spectre psychotique — tels qu'ils se repèrent dans les nosographies actuelles (DSM-5 ; CIM-11)[458].

Avec les repères cliniques que nous avons dépliés, nous pourrions poser l'hypothèse d'une « ordinarisation » de ces troubles psychotiques, qui n'auraient pas été diagnostiqués comme tels par les psychiatres japonais à l'origine de la description du trouble. Un travail clinique autour de la psychose ordinaire et du syndrome *hikikomori* semblerait à ce titre pertinent. Notons que si le syndrome n'est pas lié (en tous cas à l'origine) à l'usage des technologies des réseaux numériques, une autre nomination, *otaku*[459], elle, renvoie directement à ces affinités des corps de chair et de la machine comme appareil[460]. Dans le cadre de ce même tableau, un autre trouble défraie également les chroniques d'aujourd'hui, il s'agit du « trouble du jeu vidéo » (traduction

453 Brand, S. (1972). *Fanatic Life and Symbolic Death Among the Computer Bums*. *Op. cit.*
454 Terme dérivé du verbe *hikikomoru*, « se cloîtrer, s'enfermer (chez soi) ».
455 Furuhashi, T. et al. (2013). *Op. cit.*
456 Saitō T. (2013). *Social withdrawal : adolescence without end* [1998]. Minneapolis : University of Minnesota Press.
457 Fansten, M. et al. (dir.) (2014). *Hikikomori, ces adolescents en retrait*. Paris: Colin. p.23.
458 *Ibid.*, notamment la note de bas de page qui indique que le Ministère de la Santé du Japon autorise maintenant le diagnostic de *hikikomori* en présence d'un trouble psychique — même psychotique.
459 Que l'on pourrait traduire littéralement par « celui qui rend honneur à sa maison ».
460 Le terme *otaku* veut regrouper des sujets privilégiant les activités intérieures de lecture, de visionnage d'images et de jeux vidéo en lien avec la culture japonaise (mangas, animés, jeux vidéo, etc.).

littérale du *gaming disorder*) proposé par la CIM-11. Notre prochaine partie revient sur sa genèse pour mettre l'accent sur sa clinique.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

3. L'addiction aux jeux vidéo : un branchement contemporain

a. Du *Witz* d'un psychiatre… à la caution de l'OMS

L'idée d'une addiction possible aux produits numériques de l'industrie technoscientifique est introduite par un trait d'esprit du psychiatre Ivan Goldberg sur un forum de médecins[461]. En effet, celui-ci constatait, sur le mode du canular, la présence soutenue de ses collègues sur le réseau — et les accusait par là-même de délaisser famille et travail pour ce surf en ligne, comportement finalement en tout point analogue aux patients qu'ils traitaient dans la perspective d'un sevrage. À l'origine, le rapprochement sarcastique que Goldberg proposait visait donc à moquer la rigidité des critères statistiques des classifications diagnostiques, et souligner l'épidémie « d'addictions » en tous genres que certains discours médiatiques promouvaient, parfois sous couvert de médecine. L'addiction à internet s'est progressivement muée en addiction aux jeux vidéo, qui déplace le problème de l'écran ou de la technologie pour l'articuler au « jeu ». Au moment de sa conceptualisation, cette notion phénoménologiquement large se prêtait davantage à suivre les critères de l'addiction d'Aviel Goodman.

A. Goodman a défini en 1990 six grands critères qui vont permettre une définition consensuelle et statistique des addictions[462]. Contrairement aux anciennes « toxicomanies », les critères de Goodman ne font pas directement référence à la « substance » qu'évoquait encore l'addiction. Ce cadre permettait ainsi l'application de ces critères aux « addictions comportementales »[463]. Pour autant, l'idée d'une

[461] boyd d. (2016). *C'est compliqué […]. Op. cit.* p.172 ; Tisseron, S. (2012). *Rêver, fantasmer, virtualiser: du virtuel psychique au virtuel numérique*. Paris: Dunod. p.195.

[462] Goodman, A. (1990). « Addiction : Definition and Implications ». *British Journal of Addiction*, 85, 1403-1408.

[463] Les six critères de Goodman, issu de son article de 1990 sont : A. Impossibilité de résister aux impulsions à réaliser ce type de comportement. / B. Sensation croissante de tension précédant immédiatement le début du comportement. / C. Plaisir ou soulagement pendant sa durée. / D. Sensation de perte de contrôle pendant le comportement. / E. Présence d'au moins cinq des neuf critères suivants : Préoccupation fréquente au sujet du comportement ou de sa préparation. Intensité et durée des épisodes plus importantes que souhaitées à l'origine. Tentatives répétées pour réduire, contrôler ou abandonner le comportement. Temps important consacré à préparer les épisodes, à les entreprendre ou à s'en remettre. Survenue fréquente des épisodes lorsque le sujet doit accomplir des obligations professionnelles, scolaires ou universitaires, familiale ou sociales. Activités sociales, professionnelles ou récréatives majeures sacrifiées du fait du comportement. Perpétuation du comportement, bien que le sujet sache qu'il cause ou aggrave un problème persistant ou récurrent d'ordre social, financier, psychologique ou psychique. Tolérance marquée: besoin d'augmenter l'intensité ou la fréquence pour

« addiction comportementale » ne date pas des années 1990. La notion est en fait directement héritée des travaux du psychanalyste nord-américain O. Fenichel, qui évoqua le premier, dans le cadre des « névroses d'impulsions », des « toxicomanies sans drogues[464] ».

L'opérabilité du trouble de l'addiction aux dispositifs numériques est notamment redevable à Mark Griffiths qui a œuvré pour asseoir le « trouble du jeu vidéo » sur le banc des maladies mentales[465]. Cette insistance des psychologues de l'addiction a mené l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé), dans sa onzième version de la CIM (Classification internationale des maladies) publiée en juin 2018, à proposer à son index des « troubles des conduites » (*behavior disorders*), le « trouble du jeu vidéo ».

Cette proposition, qui entérine un mouvement plus ancien — comme en atteste la date des articles de Goodman (1990) et Griffiths (2005) — a été régulièrement critiquée, notamment par des cliniciens qui utilisent le jeu vidéo comme support[466]. Certains se présentent comme étant eux-mêmes des joueurs assidus[467]. Leurs critiques essentielles se cristallisent d'une part dans la crainte d'une pathologisation des comportements normaux — rejoignant la critique d'une « médicalisation de l'existence[468] » ; et d'autre part, autour des preuves épidémiologiques qualifiées d'insuffisantes pour établir une addiction de ce type —davantage l'indice d'un mal-être sous-jacent que d'un véritable *disorder* en soi[469]. Les partisans de l'addictologie répondent alors respectivement à ces deux remarques que le « *gaming disorder* » est statistiquement significatif — ce que l'OMS a confirmé, donc ; et reconnaissent également l'importante « comorbidité » inhérente à toute addiction. Certains repèrent ainsi que l'addiction demeure « d'abord une solution, avant d'être un problème[470] ».

---

obtenir l'effet désiré, ou diminution de l'effet procuré par un comportement de même intensité. / F. Agitation ou irritabilité en cas d'impossibilité de s'adonner au comportement.

[464] Fenichel, O. (1979). *La Théorie psychanalytique des névroses. T.2* [1945]. Paris : PUF.

[465] Griffiths, M.D. (2005). « A 'components' model of addiction within a biopsychosocial Framework » in *J Subst Use*, 10:191–7.

[466] Haza, M. (dir.) (2019). *Médiations numériques: Jeux vidéo et jeux de transfert*. Toulouse : Érès. ; Stora, M. (2019). « Médiation et jeu vidéo : une narration sensorielle "Ico, c'est moi" » in Haza, M. (dir.) (2019). *Ibid.* p.325-340 ; Leroux, Y. (2019). « Le jeu vidéo comme miroir dans la relation thérapeutique » in Haza, M. (dir.) (2019). *Ibid.* p.137-159.

[467] *Cf.* les blogs personnels, entre autres, de B. Berthier (http://therapieetjeuvideo.fr/) ou de Y. Leroux (http://www.psyetgeek.com).

[468] Gori, R., & Del Volgo, M.-J. (2009). *La santé totalitaire: Essai sur la médicalisation de l'existence*. Paris : Flammarion.

[469] Leroux, Y. (2012). *Les jeux vidéo, ça rend pas idiot !* Limoges: Fyp.

[470] Hautefeuille, M., Véléa, D. (2010). *Les addictions à Internet: de l'ennui à la dépendance*. Paris : Payot. p.110.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Pour situer dans ce débat une clinique du sujet « vidéoludique », on peut proposer que les classifications internationales des maladies mentales soient les témoins de leurs époques[471] : aujourd'hui, « jouer », c'est le plus souvent « jouer aux jeux vidéo ». Preuve en est donc ce « *gaming disorder* », qui est en fait un « *videogaming disorder* ». Seconde industrie culturelle derrière le livre (mais devant le cinéma) le jeu vidéo occupe en France aussi une place prépondérante. Les statistiques affirment que toutes les classes d'âge s'y adonnent — la moyenne ayant quant à elle dépassé les trente ans. Le jeu vidéo est un fait de société, et son succès s'explique *a minima* par un intérêt des sujets pour ce qu'il propose. C'est en suivant cette voie, celle qui se guide des intérêts des sujets, que nous pouvons renouer avec une « éthique du symptôme » du trouble du jeu vidéo, et tenter d'analyser et d'extraire — à partir d'une parole adressée dans le transfert — ce qui, chez chacun de ces sujets, est attrapé par le dispositif. Qu'est-ce qu'un sujet peut dire de ce qui se joue, pour lui, dans le jeu ?

Le sujet qui se fait joueur intensif — voire compétiteur de *e*-sport[472] —démontre par la clinique que l'usage intensif des jeux vidéo peut être une voie symptomatique solide aujourd'hui, à mesure que sa pratique se répand et se professionnalise. É. Zuliani y repère un « Nom-du-Père » contemporain[473]. À suivre l'orientation freudienne, cette solution symptomatique d'un compromis résolutoire de motions conflictuelles n'est donc pas plus pathologique qu'une autre. En fait, le « trouble du jeu vidéo » fait résonner la thèse de J.-A. Miller qui superposait « santé mentale » et « ordre public ». En effet, la pratique vidéoludique ne s'affirme comme trouble qu'à la condition d'une plainte — qui émane la plupart du temps de l'entourage, mais aussi parfois du joueur lui-même[474]. Une pratique intensive des jeux vidéo, telle celle à laquelle se livrent les joueurs ou *streamers*[475] professionnels ne saurait apparaître comme un « trouble du jeu vidéo ». Le « trouble » n'apparaît en fait que dans la contingence d'une perte des

[471] La thèse n'est pas nouvelle, c'est celle de G. Canguilhem. *Cf.* Canguilhem, G. (2003). *Le normal et le pathologique* [1943, 1966]. Paris : PUF.
[472] Le *e*-sport renvoie à la pratique intensive, compétitive voire professionnelle des jeux vidéo.
[473] Zuliani, É. Intervention dans le cadre d'une « soirée débat sur l'addiction aux jeux vidéo », organisée par l'association des étudiants de psychologie de Nantes, le 18 avril 2018. Inédit.
[474] Rocher, B., Caillon, J., Bonnet, S., Lagadec, M., Leboucher, J., Vénisse, J.-L., & Bronnec, M. (2012). Les prises en charge de groupe dans l'addiction aux jeux vidéo. *Psychotropes*, *18*(3-4), 109-122. https://doi.org/10.3917/psyt.183.0109
[475] Le terme de *streamer* (ou streameur) désigne les joueurs qui diffusent en ligne leurs parties de jeux, en direct ou non, pour les partager avec d'autres.

limites et des repères quotidiens et habituels : il renvoie à la « préséance [du jeu vidéo] sur les autres intérêts de la vie et les activités quotidiennes[476] ».

Le mot d'esprit de I. Goldberg s'est donc mué au fil des travaux et des ans en une interprétation de ce qui peut faire symptôme aujourd'hui. L'actuel « trouble du jeu vidéo » proposé par l'OMS témoigne de la façon dont ces machines connectées que sont les consoles et plateformes de jeux vidéo peuvent contribuer au « malaise dans la civilisation » en incarnant une nouvelle forme du symptôme du sujet.

Une des plus probantes illustrations est peut-être à trouver en la personne de Keith Bakker. Ancien SDF, héroïnomane, plusieurs fois arrêté, il ouvre ce qu'il présente aux médias comme la première clinique de traitement de l'addiction aux jeux vidéo, à Amsterdam en 2006, s'inspirant des modèles diffusés par la pair-aidance[477]. En 2008, la clinique ferme ses portes. Bakker affirme que le problème est finalement ailleurs que dans les jeux vidéo. Effectivement, il fut, peu de temps après la faillite de sa clinique, accusé de harcèlements et abus sexuels par plusieurs patientes. Condamné ensuite à cinq ans d'emprisonnement, sa peine est assortie d'une interdiction d'effectuer un métier dans le champ de la santé mentale durant dix ans[478]. Ainsi, la (courte) vie de la première clinique dédiée aux dépendants aux jeux vidéo souligne à la fois la force et la labilité de l'addiction — héroïne, jeux vidéo, sexe, etc. — comme solution subjective… avant tout de son directeur.

b. Le jeu du capitaliste et le consommateur-toxicomane

La meilleure des analogies classiques pour traduire la problématique de l'addiction est sans doute celle du pacte diabolique[479]. Le capitaliste en est aujourd'hui un avatar

---

476 OMS (2018). « Gaming disorder », in *CIM-11*. Accessible en ligne : https://icd.who.int/browse11/l-m/en#/http://id.who.int/icd/entity/1448597234 [page consultée le 14.11.2019].

477 Coughlan, S. (2006). "Just one more", *BBC-News Magazine*. Accessible en ligne : http://web.archive.org/web/20141203130137/http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/magazine/5034756.stm [page consultée le 19.11.2019] Cormier, B. (2006). « Jeux vidéo : une clinique de désintoxication aux Pays-Bas ». *Nextinpact*. Vendredi 09 juin 2006. Accessible en ligne : https://www.nextinpact.com/archive/29325-Jeu-video-une-clinique-de-desintoxication-au.htm [page consultée le 29.06.2018].

478 « Keith Bakker veroordeeld tot vijf jaar gevangenisstraf » [« Keith Bakker condamné à cinq ans de prison »], dépêche publiée par *Rechtspraak* (20 avril 2012). Accessible en ligne : https://web.archive.org/web/20130315112351/http://www.rechtspraak.nl/Organisatie/Rechtbanken/Amsterdam/Nieuws/Pages/Keith-Bakker-veroordeeld-tot-vijf-jaar-gevangenisstraf.aspx [page consultée le 19.11.2019].

479 Sauvagnat, F. (2018). « Pari, pacte diabolique et nomination ». Conférence de clôture au colloque "Adolescences et lois", Universidade Federal de Minas Gerais, Belo Horizonte. Le 31 août 2018. Inédit.

emblématique. Rabattant la marchandise sur le registre du besoin, c'est le sujet qui devient objet de la substance qu'il nécessite. L'écrivain de la *beat generation* W.S. Burroughs, qui prit de l'héroïne jusqu'à sa mort — à plus de quatre-vingt-trois ans — décrit ainsi « l'algèbre du besoin » commun à sa pratique toxicomaniaque et au discours capitaliste. Pour Burroughs, la drogue est la marchandise par excellence. La *came* est effectivement un produit qui, ne provenant d'aucune demande, se replie dans le registre du pur besoin. Dans le *Festin Nu*[480], W.S. Burroughs nous introduit à ce qu'il nomme *l'algèbre du besoin*, futur roman éponyme :

> « La came est le produit idéal, la marchandise par excellence… Nul besoin de boniment pour séduire l'acheteur ; il est prêt à traverser un égout en rampant sur les genoux pour mendier la possibilité d'en acheter. Le trafiquant ne vend pas son produit au consommateur, il vend le consommateur à son produit. Il n'essaie pas d'améliorer ou de simplifier sa marchandise : il amoindrit et simplifie le client. [….] La drogue recèle la formule du virus "diabolique" : *l'Algèbre du Besoin*. Et le visage du *Diable* est toujours celui du besoin *absolu* de drogue. Au-delà d'une certaine fréquence, ce besoin ne peut plus être freiné et ne connaît plus aucune limite. Selon les termes du besoin absolu : "Tout le monde en ferait autant[481]." »

L'algèbre du besoin est donc la formule mathématique de la *came* qui circule entre l'acheteur et le vendeur et permet que la vérité de la position de chacun soit en réalité celle de l'autre. Ce que nous dit Burroughs en effet, c'est que l'acheteur – de *came* – est en réalité celui qui vend son corps ; de même, celui qui vend la came achète, accroche, en réalité le corps du futur *camé*.

Burroughs isole dans cette algèbre, par cette formule « Tu en ferais tout autant[482] », ce qui jalonne le « témoignage à propos d'une maladie » ouvrant *Le Festin Nu*, concernant le pouvoir de la *came* sur le corps. La *came* permet d'édifier une vérité d'ordre universel. Elle isole les corps en les dédoublant (les corps de l'acheteur et vendeur s'échangent avec la came), et les rappelle à la loi. La *came* subsume la vie, par corruption du corps, la *came* devient la vie et le *grain* se fait mesure du temps. Ainsi Burroughs écrit :

---

[480] Burroughs, W. S., & Kahane, É. H. (2002). *Le festin nu* [1959]. Paris : Gallimard.
[481] *Ibid.* p.12.
[482] *Cf.* la « postface atrophiée : tu en ferais tout autant ». *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

« La came est une équation cellulaire qui enseigne à l'utilisateur des faits d'une valeur générale. J'ai énormément appris en utilisant la came : j'ai vu la vie mesurée dans des gouttes de solution de morphine. J'ai vécu la privation atroce du sevrage et le plaisir du soulagement lorsque les cellules assoiffées de *came* boivent à la seringue. Tout plaisir n'est peut-être que dans le soulagement. J'ai appris le stoïcisme cellulaire que la came enseigne à l'utilisateur. J'ai vu une cellule de prison pleine de camés malades, silencieux et immobiles dans leur misère individuelle. Ils savaient la vanité de se plaindre ou de bouger. Ils savaient que, fondamentalement, personne ne peut aider personne. Personne ne possède de clé, de secret qu'il pourrait vous révéler.

J'ai appris l'équation de la came. La came n'est pas, comme l'alcool ou l'herbe, un moyen de jouir davantage de la vie. La came n'est pas un plaisir. C'est un mode de vie.[483] »

W.S. Burroughs fait ainsi la partition entre les drogues desquelles on fait un culte (les drogues « sacrées » sont toutes hallucinogènes pour Burroughs[484]), et celles qui relèvent véritablement du registre de la *came*, équivalent à celui… de l'argent :

« nul n'a jamais considéré la came proprement dite comme sacrée. Il n'y a pas de Culte de l'Opium. Tout comme l'argent, l'opium est profane et purement quantitatif[485]. »

W.S. Burroughs ne voue donc pas un « culte » à la drogue, puisque celle qu'il consomme n'est pas chérie pour son nom, en témoigne la métonymie des drogues qui s'inscrivent dans le registre de la came pour lui :

« héroïne, morphine, dilaudide, eucodal, pantopon, dicodide, opium, dolosol, méthadone, palfium… […] Qu'on renifle la came ou qu'on la fume, qu'on la mange ou que l'on se l'enfonce entre les fesses, le résultat est toujours le même : on devient toxicomane, c'est-à-dire prisonnier[486]. »

Si la *came* est précieuse au *camé* c'est pour l'effet qu'elle a de rappeler le corps à la loi mathématique de l'algèbre du besoin. Ainsi Burroughs écrit :

« l'industrie de la drogue fonctionne sans horaire. Nul ne fait ce qui est convenu à l'heure convenue, ou bien c'est un hasard, un accident. Le camé marche à l'heure de la

[483] Burroughs, W. S. (2008). *Junky* [1953]. Paris : Gallimard. p.27-28.
[484] Burroughs, W. S. & Kahane, É. H. (2002). *Op. cit.* p.11.
[485] *Ibid.*
[486] *Ibid.* p.9.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

came. Son corps est son chronomètre, et la came court en lui comme la poudre blanche dans un sablier. Le Temps n'existe pour lui que par rapport au besoin qu'il a de came. Il fait alors irruption dans le Temps d'autrui et, comme tous les Étrangers, comme tous les Quémandeurs, il est condamné à attendre – à moins qu'il soit de ces chançard pour qui l'horaire de la came s'égrène dans un univers hors temps[487] ».

Cette algèbre dégagée par Burroughs via l'expérience de la *came* est tout à fait similaire à ce que S. André avait dégagé avec Artaud concernant les lois de l'addiction et du jeu :

« contrairement à ce que l'on pense communément, ce n'est pas dans un but de jouissance ou de plus-de-jouissance que nombre de toxicomanes, d'alcooliques et de joueurs recourent à leur drogue, mais au contraire pour rétablir face au caprice absolu de la jouissance de l'Autre, la nécessité d'un ordre et d'une régularité qui n'est autre que celle de la satisfaction, laquelle se règle sur le principe du plaisir. La nécessité de la drogue dans ces cas-là ne répond ni à l'impératif de jouissance, ni à la pression du besoin. Paradoxalement, c'est le cadre légal dans lequel le problème des drogues est généralement traité qui, tout en formant l'impasse qui empêche de le résoudre, indique pourtant la voie de leur solution. L'usage de la drogue manifeste un appel à la loi et l'accoutumance n'est ni un besoin ni une jouissance, mais la réalisation de cette loi contre la jouissance, contre le caprice de la jouissance. Qu'il s'agisse des lois de l'ivresse ou de celles du hasard, ce qui importe au toxicomane ou au joueur, c'est de vérifier, au risque de s'y perdre, que l'Autre jouisseur ou joueur tombe bien sous le coup de la loi[488] »

L'étayage du « trouble du jeu vidéo » a surtout été apporté par la problématique plus classique et largement plus ancienne de l'addiction au jeu. Ainsi le « *gaming disorder* » succède-t-il directement, dans la classification même de l'OMS, au « *gambling disorder* », qui renvoie donc aux problématiques spécifiques du « joueur ou parieur pathologique ». Si le *gaming disorder* est un « nouveau symptôme » du XXIème siècle, le *gambling disorder* est un « nouveau symptôme »… du XVIème siècle ! En effet, M. Valleur, psychiatre, chef d'une des deux unités spécialisées en France dans le traitement des « addictions aux jeux vidéo », à l'Hôpital Marmottan à Paris, a

[487] *Ibid.* p.309.
[488] André, S. (2007). *L'épreuve d'Antonin Artaud et l'expérience de la psychanalyse*. Bruxelles : L. Pire. p.104.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

exhumé la vie et l'œuvre de Paquier Joostens[489] (ou Pascasius Justus). Médecin flamand, il écrivit en 1540 le premier traité à propos de l'addiction au jeu, dont lui-même se disait atteint[490]. Il est remarquable de constater que ce premier traité autour du pari pathologique paraît au moment même où le capitalisme et le libre-échange des marchandises s'imposent progressivement comme le mode de lien social par excellence[491].

Aujourd'hui, l'épineux problème des *lootbox* (des suppléments que l'on peut acheter *via* certaines plateformes vidéoludiques et qui donne, au hasard, accès à tel ou tel contenu) contribue au rapprochement entre « addiction au jeu vidéo » et « addiction au jeu ». Ces dispositifs aléatoires, notamment quand ils s'adressent à un public massivement mineur, n'ont pas été sans provoquer (à juste titre) de vives critiques argumentées[492]. Le discours capitaliste n'épargne donc pas les environnements vidéoludiques. Que fait Mario sinon récolter des pièces ? Qu'est-ce qu'une progression en niveau de difficultés sinon une application des logiques managériales ? La « ludification », soit le fait de rendre « ludique » ce qui est en fait un « travail » — c'est-à-dire effectué par un esclave pour un maître, en termes hégéliens — démontre la chose par l'envers[493]. Ainsi, les jeux vidéo, après la *came* de Burroughs s'affirmeraient comme la « marchandise idéale du capitalisme contemporain[494] ».

c. Rencontrer le sujet par ses jeux vidéo : le cas John

Mais au-delà de concevoir les jeux vidéo comme à la solde du maître capitaliste (et diabolique…), il est indubitable que ceux-ci occupent parfois une place de choix et d'importance pour certains sujets. C'est à ce niveau que la clinique a la charge de

[489] Nadeau, L., Valleur, M., Joostens, P. (2014). Pascasius, ou, *Comment comprendre les addictions: Suivi du Traité sur le jeu (1561)*. Montréal : Presses Universitaires de Montréal.
[490] Paquier Joostens ou Pascasius Justus (1561). *Alea sive de curanda in ludendi pecuniam cupiditate… (du hasard, ou du traitement de la passion pour l'argent du jeu)*. Bâles : Joannes Oporinus, 1561.
[491] Nahon, B. (Aut., réal.) et Ziv, I. (réal.) (2014). « Épisode 1 : Adam Smith : à l'origine du libre marché ? », *Capitalisme*. Arte, Zadig production.
[492] Busby, M. (2019). "Loot boxes increasingly common in video games despite addiction concerns". *The Guardian*. Le 22 novembre 2019. Accessible en ligne : https://www.theguardian.com/games/2019/nov/22/loot-boxes-increasingly-common-in-video-games-despite-addiction-concerns [page consultée le 29.02.2020].
[493] Triclot, M. (2011). *Op. cit*. p.230 et *sq*.
[494] Kline, S., Dyer-Witheford, N., & De Peuter, G. (2003). *Digital play : The interaction of technology, culture, and marketing*. Kingston/Montréal : McGill-Queen's University Press. cité et traduit in Triclot, M. (2011). *Op. cit*. p.227.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

déplier les modes, usages et fonctions de ces supports pour les joueurs qui en apportent, dans le cadre clinique et thérapeutique, leurs précieux témoignages.

Nous avons rencontré John durant deux années, à raison d'une séance tous les quinze jours — temporalité qu'il aura choisie avec nous. Il est adressé à la consultation par son pédiatre, qui le suit depuis son arrivée en France, à l'âge de 3 ans. Ses débuts dans la vie sont chaotiques. Abandonné à la naissance dans un premier temps par ses parents biologiques, John subira des violences graves après un retour au domicile du couple, dont il sera alors à nouveau retiré. Recueilli dans un hôpital pour enfants abandonnés, John porte les stigmates de carences alimentaires et des mauvais traitements qu'il a reçus. Adopté avec son frère par un couple français, John quitte son pays natal. Peut-être une petite sœur est-elle décédée là-bas sous les coups des géniteurs. La scolarité est depuis le départ difficile, la séparation avec sa mère est systématiquement compliquée, John semble angoissé. Il dessinera fréquemment durant son enfance des scènes de violence, « avec beaucoup de sang », nous diront ses parents.

Quand nous rencontrons John pour la première fois, il a quatorze ans. Il ne peut plus du tout se rendre au collège depuis un peu plus d'un mois. Son pédiatre lui proposait des séances de « relaxation », mais devant la massification des symptômes, le médecin a préféré passer le relais. Si depuis longtemps John cherche à se retirer de l'école, la dernière tentative en date atteste d'un retrait plus radical. Cette déscolarisation a été précédée d'investigations poussées de l'équipe éducative pour faire dire à John les raisons de son refus. S'il a pu pointer quelques moqueries, il lui est impossible de dire par qui elles étaient prononcées, ni ce que ces insultes visaient. C'est l'école qui parlera de harcèlement et qui effectuera un signalement suite à ses absences. Quelque fut le contenu de ces propos entendus et qu'ils aient été prononcés ou non, John doit y faire face. Il a opté pour le repli à domicile. Il est hors de question pour lui de franchir les grilles de son nouveau collège, et il ne lui est pas possible non plus de s'y rendre de façon ponctuelle, pour passer les examens du DNB[495] par exemple.

Rencontrer John

Nous recevons John à deux, avec une collègue psychologue, pour le premier entretien avec ses deux parents, afin d'élaborer une modalité de rencontre possible. Lors des entretiens préliminaires, nous relevons de nombreuses bizarreries corporelles et de

[495] Diplôme National du Brevet.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

langage. John est aboulique, et prostré sur sa chaise, comme dans une sorte de catatonie. John parle peu, il répond à nos quelques questions par « oui » ou « non », ses parents parlent pour lui, qui semble approuver chacun de leurs dires. Il parvient tout de même à nous exprimer son souhait de revenir.

Mais comment rencontrer John ? Il parle peu, répète « je sais pas » lorsqu'on lui pose directement une question. Cependant il se montre sensible à l'humour, sur le versant de l'ironie. Lors de ce premier entretien, dans le second temps où nous sommes seuls avec lui, nous tentons de soutenir un effort de signification à l'appui d'une tablette qui voyage entre nous trois. En interposant un objet entre lui et l'Autre, John consent à nous montrer des images et vidéos de ce qui l'intéresse et peut alors nous montrer ce qu'il dit ne pas parvenir à nous expliquer. Grâce à ce dispositif de médiatisation, il parvient à confier la façon dont il occupe ses journées, passées désormais exclusivement à son domicile. Il évoque un jeu en ligne, qu'il pratique de façon soutenue. Il y a élu deux figures de jeu favorites : le *tank*, qui « se prend les coups » et qui y résiste, et l'*assassin*, « qui est agile et attaque l'autre dans son dos ».

Nous soutiendrons le non-retour à l'école, puisque John ne laisse pas d'autres recours à son entourage, sinon au prix d'une angoisse massive, voire de quelques crises clastiques. Les parents entendent cette impossibilité rencontrée par leur fils et accèdent à sa demande de suivre une scolarité à domicile. Repérant ensemble que le jeu en réseau est à ce moment-là pour John sa seule fenêtre sur le monde, ils consentent à ôter le « contrôle parental » qui restreignait son activité vidéoludique jusque-là. Nous pourrons observer que ses activités se réguleront peu à peu d'elles-mêmes, une fois la restriction levée. Rapidement John se montre apaisé par la manière dont nous accompagnons ses parents, en accusant réception, auprès d'eux, de ses choix pour réguler son existence.

Durant les premiers entretiens, prendre la parole est pour John toujours difficile, il ne termine pas ses phrases, ponctue simplement d'un « je sais pas », ou « je sais pas comment dire ». Si nous prenons le parti de le recevoir dans un premier temps à deux, c'est que cette disposition « en triangle » semblait moins frontale et facilitait sa prise de parole. Il partagera alors avec nous certaines de ses lectures. Il accepte ensuite d'amener son ordinateur en séance pour nous montrer ses créations. Il nous enverra plusieurs *e-mails* avec en fichiers joints, quelques-uns de ses montages photos. Ainsi nous parvenons peu à peu à nous faire partenaire de sa parole.

Au fil des séances, John parvient à nous parler de manière plus articulée. Les « je ne sais pas » répétés à l'envi se muent en « je n'ai pas tout compris mais… ». Il peut ainsi évoquer son quotidien chez lui, la situation professionnelle de ses parents, les contenus du cours de l'enseignement du CNED[496]. Il lui est désormais possible de venir seul, en empruntant les transports en commun – chose qu'il avait arrêté depuis sa déscolarisation. À partir de ce moment-là, et avec son accord, nous discuterons seulement tous les deux.

SE RACONTER LES JEUX VIDEO

En s'intéressant et en soutenant son intérêt pour cette fenêtre des jeux vidéo, John me racontera par le menu l'histoire des jeux auxquels il joue. Après-coup, il peut se dégager des séries de logiques de ce qu'il me rapporte en séance. Dans un premier temps, ce sera l'enjeu de la frontière. Il s'agit d'histoires où le monde est scindé en deux, où une puissance veut dévorer l'Autre, où le mal affronte le bien. La découpe est binaire, manichéenne, mais permet à John une première « sépartition » d'avec cet Autre, selon le mot de Lacan dans son séminaire sur *L'angoisse*[497]. Les histoires des jeux vidéo, des mangas ou des *animés* s'offrent à la fois comme support de son existence qu'il n'occupe qu'à ça, et dans nos échanges pour dire – c'est l'hypothèse clinique – quelque chose de sa propre réalité. Cet Autre méchant qui s'égrène au fil de ces récits ne peut s'empêcher de vouloir réduire à néant l'espèce humaine – voire toute forme de vie. Parasite, puissance interplanétaire, monstre intérieur ou extérieur, l'Autre des mangas et des jeux que va décrire John s'impose comme une jouissance à combattre.

Viendra ensuite le temps de caractériser la façon dont John pourra se défendre de cet Autre. Nous nous attarderons sur les histoires de ses héros. John affectionne tout particulièrement de se renseigner sur les personnages qu'il joue, qui ne sont pas n'importe lesquels. Ils ont pour point commun de flirter à un moment ou l'autre, avec une forme de folie, de « truc bizarre » comme il l'exprime. Les jeunes hommes dont il me parle sont en proie à des vécus étranges, habités par des hallucinations, envahis par des puissances malignes ou encore frappés par le mauvais œil. Alors qu'il tente d'en extraire un de cette série des « possédés », il conclura, dans un rire : « En fait il est fou aussi lui ».

---

496 Centre National d'Enseignement à Distance.
497 Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, op. cit.* p.273.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

La régulation du héros comme de la force envahissante et dévastatrice paraît ardue. Mais les quêtes, les « missions », narrations mythologiques, offrent à John l'occasion d'orienter cette jouissance folle. Après avoir décrit l'univers du jeu et ses personnages, il m'en détaille les scénarios, soucieux de chaque articulation logique dans le récit et aussi entre les aventures d'une même série. « [ce jeu] c'est l'histoire d'un héros qui doit protéger sa sœur de la fin du monde ; pour ça il fusionne avec un dragon, et à ce moment-là l'humain perd un truc qui lui est cher, alors il ne peut plus parler et c'est le dragon qui parle pour lui ». Pour nous, ces récits font évidemment écho à sa position et ce que nous savons de son histoire ; pour lui, il s'agit d'essayer de cerner l'intention et la logique de l'Autre par un montage imaginaire. Nos échanges prennent la mesure de ce travail perpétuel dans lequel John est engagé. Ce travail consiste à délimiter la jouissance de l'Autre dont la conversion fantasmatique du désir énigmatique ne peut s'inscrire dans un scénario fixe. John doit continûment réécrire le scénario de la réalité dans laquelle il évolue. Là aussi, le monde des jeux vidéo, ses moyens et ses fins de réalisation, de production, de jouabilité viennent dire pour lui ces éléments : « le studio *x* a décalé de deux ans la sortie d'un jeu, c'est parce qu'ils n'avaient pas assez d'argent », « le jeu *y* n'a pas été traduit en français, c'est parce que le public pour acheter le jeu n'était pas assez nombreux ». « Des fois des joueurs ils font ça ils savent pas que ça va les faire abandonner la partie, c'est parce que c'est des *noobs* [des débutants] ou parce qu'ils sont bêtes, ou alors c'est des trolls[498] ». Il s'agit, dans ces différents cas de figure, de tenter de capitonner la liste qui peut dériver à l'infini, d'abord en accusant réception de sa construction, puis en accompagnant ce travail de signification, de déchiffrage des intentions de l'Autre, toujours à refaire.

Cerner la faille par l'ironie

L'attitude de John peut se rapprocher d'une attitude ironique. De ses créations graphiques il ne peut dire que « je fais ça comme ça… au hasard ». S'il dessinait petit, après son adoption, des dessins sanglants, il continue l'exercice en effectuant des caricatures de sa mère. Ce traitement de l'Autre est caractéristique de sa position. Il moque volontiers l'ignorance des autres, leur inconsistance, les discours vides, les exercices du CNED à faire qui sont « bidons », où l'on peut « écrire des trucs qu'on

[498] Le *troll* est une figure « mythique » du *web* et de ses communautés en réseaux. Il désigne des individus qui ne contribuent au débat qu'en déclenchant ou relançant volontairement une polémique, sans aucune sensibilité pour la partie adverse et ses arguments. En ce sens, le *troll* est un personnage ironique. Le terme est devenu une insulte qui renvoie à ces pratiques.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pense pas ». C'est l'Autre du schizophrène, inconsistant, auquel John a affaire, et qu'il traite par l'ironie – la mère pourra témoigner de ses éclats de rire lorsqu'elle se trouve dans une position inconfortable (qu'elle fait tomber quelque chose, qu'elle se fait mal en se cognant, etc.). John s'anime dès que l'Autre défaille. Occuper cette place dans le transfert peut provoquer son rire, et l'amener à expliquer ce que l'on aura pris le soin de ne pas comprendre. Ce lieu d'adresse est celui d'un Autre ridiculisé, et supportable à ce prix.

Hors de cette position, réglée sur la farce, l'Autre se dévoile vite comme menaçant. À la suite de cet épisode de persécution au collège, et alors qu'il est invité à nous expliquer la manière dont il « joue » en ligne, John relate avoir entendu « des voix » qui parlaient la langue de son pays natal. Ses voix, caractérisées par la nationalité qu'il partageait avec elles à sa naissance, lui semblent avoir surgi d'un coup, mais assez ironiquement : « on ne sait pas ce qu'elles racontent ». Suite à cette irruption, John avait pris le parti de mettre tout le monde sur « *mute*[499] », se coupant ainsi du son de l'Autre dans ce jeu. La musique, que John présenta par la suite comme un intérêt, hissée jusqu'à la dignité d'un travail au piano, semble répondre à l'émergence de cet objet voix, rencontré dans le réel.

Rencontrer ce qui fait trouble par le jeu video

Il semble que John témoigne que le jeu vidéo vient ici nommer ce qui pour lui n'est plus supportable dans le lien à l'Autre. Grâce aux jeux, aux mondes auxquels ils ouvrent, ainsi qu'à la communauté des joueurs – qu'il met parfois sur *mute*, certes – John retrouve un semblant de lien social. Plutôt, il s'agit de prendre les choses à rebours : les jeux vidéo étaient pour John, le seul lien social supportable, ainsi coupé du regard de l'Autre par l'écran, et de sa voix par le *chat*.

Le jeu vidéo apparaît pour John comme cette fenêtre à partir de laquelle il peut tenter de redonner un sens au monde, le déchiffrer par la logique et interpréter les agissements de l'Autre. Soutenir cette solution lui a permis de continuer un travail avec un psychologue — nos séances seront ses uniques sorties de chez lui, seul, durant la durée du traitement. Peu à peu il a pu aussi faire une place à un professeur de mathématiques, dont il a d'ailleurs souhaité aligner l'heure de la venue à son domicile

[499] *I.e.* mettre son interlocuteur en mode « muet ».

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

sur l'heure de sa séance (un autre jour de la semaine, mais sur le même créneau), m'indiquant au passage que ce dernier n'était « pas pas gentil ».

John témoigne de ce que pour lui l'écran du jeu recouvre. Un sentiment de perplexité, sur les intentions de l'Autre, des voix parfois mystérieuses, des autres « pas gentils » qui rodent. Il rappelle la clinique des *hikikomori* japonais, ces Bartleby modernes qui « préféreraient ne pas », et à l'occasion, consentent à s'adonner aux jeux vidéo et occuper les espaces virtuels.

Ainsi il ne s'agit pas — ou plus — de discuter la décision de l'OMS, qui confirme sans doute la volonté des gouvernances hygiénistes de médicaliser toujours plus les pratiques, jusqu'aux plus quotidiennes ; mais la clinique impose de constater que certains sujets trouvent prétexte dans leurs pratiques vidéoludiques pour entamer par la plainte et l'adresse, quelque chose de la jouissance à laquelle ils ont affaire.

d. Au-delà des jeux vidéo : du miroir à l'engagement

Au fil de sa diffusion, le jeu vidéo a été soumis à plusieurs injonctions paradoxales, entre technophilie et technophobie, qui disent quelque chose du réel que son invention charrie et que sa pratique convoque. Nous déplions ici les différents « nœuds » du problème en nous appuyant sur le cas de John pour étayer ces considérations trop vite générales.

Le jeu vidéo a pu par exemple être reconnu comme un vecteur d'apprentissage formidable (ce qu'on a appelé *serious game*, proposition qui se situe dans la lignée de P. Janet qui proposait une « gymnastique mentale[500] » à l'aide d'exercices plus ou moins ludiques). Mais d'un autre côté, d'autres auteurs ont affirmé que les jeux vidéo rendaient violents les enfants, voire qu'ils leur « apprenaient à tuer[501] » — ce qui peut s'interpréter comme un « retour du diable » — appuyé parfois sur les propositions de l'imitation sociale de la violence de A. Bandura[502]. Dans ces deux thèses, on s'accorde à reconnaître un processus d'imitation, qui semble se dégager de la pratique vidéoludique et qui peut confiner à un apprentissage par mimétisme. La pratique du jeu vidéo est aussi une pratique du miroir. Sur ce point, John indique que bien plutôt qu'un apprentissage de la violence, sa pratique vidéoludique des mondes post-

[500] Janet, P. (2005). *La médecine psychologique* [1923]. Paris: L'Harmattan.
[501] Cf. Grossman, D., & DeGaetano, G. (1999). *Op. cit.*
[502] Bandura, A., Ross, D., & Ross, S. A. (1961). Transmission of aggression through imitation of aggressive models. *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, *63*(3), 575-582. https://doi.org/10.1037/h0045925

apocalyptiques et guerriers agit comme une réponse à la rencontre traumatique du premier jouir d'un Autre monstrueux et dévastateur.

Par ailleurs, sur le plan de l'esthétique et du design, les jeux vidéo sont aujourd'hui absolument réalistes et faciles à prendre en main (un vocable *marketing* s'est d'ailleurs développé autour de cette facilité d'utilisation, certaines marques en faisant leur blason). L'évolution des jeux vidéo constitue aujourd'hui la base de travaux qui en restituent l'histoire[503], la philosophie[504], l'esthétique[505]. Forme culturelle nouvelle, certaines créations — si l'on laisse les problématiques discursives (capitalistes) de côté — sont tout à fait comparables à des œuvres en tant que telles (et notamment dans le monde des « indépendants »). Autour des *game studies* s'est développé tout un lexique pour rendre compte de l'expérience vidéoludique et de ses particularités vis-à-vis des autres médias audiovisuels. L'interactivité au premier plan, induite par ce jeu avec la vidéo, a amené les auteurs à s'interroger autour de la question de l'engagement dans ces nouveaux espaces. Nous l'avons vu avec Weizenbaum pour les débuts de l'informatique et du *hack*, cet engagement peut être, pour certains sujets, tout à fait important. Aussi, le pendant dialectique à cette évolution technique, esthétique et discursive, est que les jeux vidéo amènent à confondre réel (au sens de « réalité ») et virtuel. Nous l'avons déjà démontré, la philosophie d'Aristote et sa traduction scolastique offrent des arguments pour démentir cette crainte. De plus, la psychanalyse de Freud avait déjà mis en avant cette discordance entre fantasme et réalité pour montrer leurs nouages subjectifs et singuliers, pour chacun des sujets. Cette controverse indique que les jeux vidéo (et leurs mondes virtuels) obligent à repenser ce que nous appelons « réalité ». Le cas de John nous indique que ces univers extraient pour lui un ordonnancement de sa réalité propre en s'appuyant sur celle rencontrée dans les jeux. Il nous enseigne que le jeu vidéo donne accès à cette réalité où le sujet se voit se voir. Non seulement le sujet est dans le tableau du jeu vidéo, mais plus encore, il peut se faire tableau grâce au jeu (comme l'illustrait auparavant le tableau des *High scores* popularisé par les bornes d'arcade sur le modèle du flipper, où il s'agissait d'entrer un nom en trois lettres).

---

503 Ichbiah, D. (2012). *La saga des jeux vidéo*. Châtillon (Hauts-de-Seine): Pix'n Love.
504 Triclot, M. (2011). *Op. cit.*
505 Picard, M. (2016). « Les enjeux esthétiques du jeu vidéo : Entre art, stylistique et interactivité ». *Sciences du jeu*, (6). https://doi.org/10.4000/sdj.712

Les jeux vidéo se caractérisent aujourd'hui de se jouer majoritairement connectés, à plusieurs, en ligne — ce sont surtout ceux-là qui vont être particulièrement investis par les joueurs. La proposition technophile se réjouit de ces envois de codes et de messages facilités, qui impactent le temps et les espaces de la communication. Mais le revers technophobe pointe que ces mêmes réseaux mettent dangereusement en contact les enfants (mais pas seulement) avec le diable (encore) qu'incarnerait par exemple le prédateur sexuel en ligne. Pour exemple, l'émission *Catch a predator* avait fait tourner cette intuition à la prophétie autoréalisatrice comme l'a démontrée la sociologue américaine dannah boyd[506]. Dans cette même veine, on a pu légiférer (autour du « droit à la déconnexion » par exemple) pour tenter de réguler l'aliénation contenue en puissance par les dispositifs numériques (et vidéoludiques). La crainte des effets des techniques sur les êtres parlants est un phénomène ancien. Mais le fait que l'angoisse atteigne les sujets mêmes qui les conçoivent ne saurait se refuser à notre attention. L'édification du *Center for Humane Technology* [le Centre pour une technologie humaine] atteste de l'émergence de ce point d'angoisse, signal du réel, pour d'anciens ingénieurs de la *silicon valley*. Les « repentis des GAFA[507] » entreprennent ainsi une marche arrière devant l'horreur de ce qu'ils ont accompli. Ce centre, créé en 2016 à l'initiative d'anciens ingénieurs du numérique et du « web social » invite chacun à s'informer du total et sournois conditionnement auquel nous asservissent les dispositifs qu'ils ont eux-mêmes contribué à concevoir, puis à diffuser. Ainsi, en décembre dernier, Chamath Palihapitiya, un ancien cadre de *Facebook* regrettait d'avoir créé des outils qui « bousillent le lien social », et annonçait interdire dorénavant à ses enfants d'« utiliser cette merde[508] ». Le *Center For Humane Technology* a pris le parti de mener le combat comme un « beau diable » face aux réseaux sociaux, c'est-à-dire de répondre à la question que ces derniers nous posent. Comme tout diable qui suit celui de Cazotte, la question est assez structurale : « *Che Vuoi ?* », « Que veux-tu ? », toi l'internaute des réseaux ? Les anciens cadres des GAFA ont trouvé une réponse : l'Autre des réseaux nous veut du mal. Il convient alors de

[506] L'émission de téléréalité, dans les année 2000, proposait de repérer des présumés prédateurs sexuels en ligne pour ensuite aller les capturer dans la réalité… L'émission cessera d'être diffusée peu de temps après le suicide d'un desdits prédateurs accusé par l'émission. *Cf.* boyd, d. et al. (2016).*Op. cit.* p.211-2.
[507] Mercante, A. (2018). « Addiction aux nouvelles technologies : les "repentis" des GAFA entrent en campagne ». *Les Échos*. Le 6 février 2018. Accessible en ligne : https://www.lesechos.fr/tech-medias/hightech/0301257414709-addiction-aux-nouvelles-technologies-les-repentis-des-gafa-entrent-en-campagne-2151170.php [page consultée le 20.02.2018].
[508] Chabal, A. (2018). « Les anciens de la *silicon valley* se battent contre l'addiction aux écrans». *Forbes*. Le 6 février 2018. Accessible en ligne : https://www.forbes.fr/technologie/les-anciens-de-la-silicon-valley-se-battent-contre-l-addiction-aux-ecrans/ [page consultée le 20.02.2018].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

forger une limite à son emprise dans la loi, qui assurerait que ces nouvelles technologies œuvreraient alors seulement à « notre plus grand Bien ». Dans le cas de John, cette interprétation qui plaçait l'Autre à cette place de lui faire du mal était antérieure à sa rencontre avec les mondes numériques qu'il fréquenta plus assidûment à la suite de sa déscolarisation. Avant celle-ci, nous l'avons rappelé, l'ordinateur était doté d'un contrôle parental qui minutait le temps d'utilisation de John et le limitait à une heure par jour maximum. Il semble donc avoir rencontré sur ces supports plutôt de quoi soutenir un « effort de réplique[509] » (à cette idée que l'Autre était foncièrement mauvais, angoissant ou obscur), qu'une technologie qui aurait causé ce type d'intuition.

En attendant les beaux jours, c'est plutôt à une véritable désintoxication que nous convie le programme du *Center*. Rendre les raccourcis « moins accessibles » sur le téléphone, basculer l'interface en « niveaux de gris » permet ainsi de se défaire peu à peu de ce « problème invisible qui affecte la société toute entière ». Pour les plus vaillants, supprimer totalement les applications des réseaux permet, toujours selon le *Center*, de « reprendre le contrôle » de nos vies sociales « piratées » par ces outils consuméristes.

L'initiative du *Center* témoigne bien de cette force irrépressible et effrayante qui nous habite, écho dans le virtuel de la *konstante kraft* [poussée constante] du pulsionnel[510]. Ces nouveaux oripeaux numériques traduisent aujourd'hui un « c'est plus fort que moi », que les régimes de gouvernances tentent de prendre à leur charge. Mais de quoi témoignent les sujets sinon que c'est du corps que provient cette force ? La pulsion, « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire [511] », nous accroche à l'objet qui se cacherait derrière l'écran – et qui se confond avec la figure du diable à l'occasion. Il y aurait donc peu de chance à ce qu'une hygiène du réseau social vienne à nous satisfaire et nous garantir de n'y plus percevoir le diable du pulsionnel. L'hygiène et le refoulement en sont, certes, un traitement possible ; mais la voie ouverte par Freud en proposait une autre modalité d'analyse : l'interrogation du sujet de l'inconscient face à la responsabilité de son acte.

Le vidéoludique et ses mondes virtuels invitent à repenser ce qui nous unit et ce qui nous sépare, nous protège des autres. Pour John, ce lien virtuel aux autres lui a permis

[509] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire… » [1958]. *Op. cit*. p.560.
[510] *Cf. supra*, p.191.
[511] Lacan, J. (2005). *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* [1975-1976]. *Op. cit*. p.17.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

de maintenir *a minima* un fil le reliant à ce pseudo lien social de la communauté des joueurs en ligne, il lui arrive de pouvoir discuter avec d'autres joueurs, voire de procéder à quelques échanges créatifs (réalisation de bannières et logo pour des *streamers*), ce d'autant plus facilement qu'il peut les mettre rapidement sur « *mute* » par le dispositif ainsi établi.

Du jeu vidéo et de ses interprétations discursives paradoxales, on peut tenter de retenir trois dimensions qui vont nous permettre d'avancer ensuite plus avant dans ses enjeux dans et pour la clinique.

1. Les jeux vidéo sont d'abord le nom d'un dispositif en miroir. Le joueur y est davantage objet du jeu que véritablement sujet. C'est de cette place ensuite qu'il peut travailler à construire la sienne et l'investir dans un réel engagement subjectif.
2. Ce dispositif en miroir du numérique, analogue à celui du schéma optique, peut inviter le joueur à reconsidérer ou reconstituer une réalité qui demeure la sienne — c'est l'orientation du regard qui le fait se situer dans le tableau.
3. Cette reconstitution du tableau de la réalité par le jeu où figure le joueur ouvre à un lien à l'Autre ainsi reconfiguré. Le joueur peut s'en saisir, il s'amorce alors une ébauche de lien social.

Un autre tour s'ouvre avec l'adresse formulée par le sujet qui vient évoquer sa pratique vidéoludique avec le clinicien. Le transfert « latéralisé » par cet objet « jeu » permet une dialectisation de ces pratiques, face auxquelles il s'agit de ne pas reculer. La complexité de ces activités doit au contraire permettre au clinicien de se montrer entamé, tout en soutenant un travail d'analyse de ce qui se passe pour le sujet dans son écran.

Cette orientation rejoint une pratique possible du clinicien avec les phénomènes élémentaires psychotiques, telle que décrite par Sauvagnat et Vaissermann[512]. Il s'agit de faire accueil à un certain nombre de vécus que ces dispositifs numériques supportent aussi aujourd'hui (par exemple comme lorsque John évoque ces voix entendues sur les réseaux). Une fois le sujet assuré de cet accueil, le transfert et son maniement peuvent prendre le relais de ces pratiques, ouvrir à leur dialectisation. La relation clinique adossée au transfert peut alors ouvrir à un remaniement de ce nœud

[512] Sauvagnat, F, Vaissermann, A. (1990). « Phénomènes élémentaires psychotiques et manœuvres thérapeutiques ». *Op. cit*. p.20-26.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

où est enserré le jeu vidéo. Il ne s'agit pas de le défaire bien sûr, mais de le desserrer *a minima* pour y laisser entrevoir des mutations subjectives possibles. Pour John, par exemple, se positionner de façon à ce que les parents enlèvent le contrôle parental a entraîné une régulation de ses pratiques, qui n'en passaient plus par un système *on*/*off* hors-sens menant le sujet à des « crises clastiques ». De surcroît, cette position dans la cure l'a assuré d'un accusé-réception de ce qui comptait pour lui, et d'une accroche pour rendre compte – enfin – de « ce qui se passe » dans ce moment où tout flanche, sauf l'écran de l'ordinateur.

C'est à la pratique clinique qu'il revient de desserrer ce nœud de l'addiction et de démontrer sa complexité, son caractère composite et hétérogène. C'est-à-dire, de reconnaître avant tout à l'endroit de ce nouage, une solution, un montage singulier pour un sujet. Puis, bien plutôt que de se coller dans le tableau en y dénonçant l'addiction, de faire ce pas de côté promis par la parole pour y entendre le véritable réel en cause et pouvoir ainsi l'entamer, jusqu'à, sous transfert, pouvoir proposer éventuellement, un renversement du tableau.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion

L'addiction s'affirme donc comme une logique héritée d'un discours. Elle vient traduire des modes subjectifs de stabilisation anciens, qui doivent être interrogés dans le cadre clinique comme des créations logiques.

La question du code et de la psychose découle des problématiques que nous avons abordées du côté de l'image du corps et de la possibilité de sa « fermeture ». Ces dimensions semblent être particulièrement convoquées dans ce que charrie le jeu vidéo, à suivre les témoignages des sujets qui s'y affrontent.

La question à poser est alors d'expliquer les échecs de ces solutions lorsqu'ils virent à une « addiction » dont le sujet pourrait se plaindre. Ensuite, il s'agit de se pencher sur la façon dont nous pouvons les accompagner à trouver des solutions moins douloureuses et plus apaisantes.

Conclusion de la deuxième partie

Si le virtuel convoquait dès ses origines la question du corps, le champ sémantique recouvert par la machine redouble ce « concernement[513] » du corps. La machine est semblable à une image du corps *réélisée*, elle y ajoute une dimension pratique — voire pragmatique — qui ouvrent à diverses modalités de traitement, notamment dans les symptomatologies psychotiques.

Freud, semble-t-il, avait tenté de rendre compte d'un certain nombre de ces phénomènes — au moins de façon latérale — en forgeant le terme de pulsion. À suivre la construction du concept de *Trieb*, et procéder à son démontage, on perçoit que la pulsion traduit en fait la question de la jouissance du corps et la façon dont le sujet trouve à s'y appareiller par le langage.

Les appareillages fantasmatiques névrotiques ou pervers-fétichistes trouvent à assurer *via* la constitution d'une image du corps marquée du sceau du manque, une certaine « étanchéité » de ce circuit pulsionnel et donc, du corps. La structure de la psychose ouvre, quant à elle, à une dimension inventive face à ce trou structural qui y paraît réellement et dont certains sujets ont témoigné. La clinique du corps-machine que nous avons convoquée vient dire la largesse de l'empan des solutions en cause. La machine du délire trouve alors à traiter voire à résorber cette vacuité insupportable, isolée du côté du corps et des orifices qui doivent en réguler la jouissance.

Des discours scientistes qui ont aujourd'hui pignon sur rue promettent que la machine est l'appareil parfait pour effectuer ce réglage et cette régulation. Leurs propositions sont pour la plupart — et les plus spectaculaires — purement de l'ordre de la prophétie spéculative. Cependant, en se livrant à leurs examens, on peut trouver à en extraire les logiques à l'œuvre. D'une part, ces propositions scientistes convoquent régulièrement des figures divines ou reprennent à leurs propres frais des questionnements eschatologiques. D'autre part, elles révèlent plutôt des questionnements et problématiques subjectives traduites en solutions universelles.

[513] Selon le terme que Lacan utilisait pour qualifier la façon dont le fou « concernait » le psychiatre qui y répondait par sa théorie, en « patron ». *cf.* Lacan, J. (1967). « Petit discours aux psychiatres ». Conférence du 10 novembre 1967 au cercle psychiatrique H. Ey à Sainte-Anne. Inédit. Accessible en ligne : http://www.psychasoc.com/Textes/Petit-discours-aux-psychiatres-de-Sainte-Anne [page consultée le 20.10.2019]. *cf.* également *supra* p.255.

Pour autant, nous avons vu que des pratiques fort courantes, comme celles des jeux vidéo ou le côtoiement quotidien de dispositifs machiniques, peuvent être à la fois la source de questionnements réflexifs, mais également une voie vers l'élaboration de solutions supplétives.

Dans notre dernière partie, nous allons donc interroger les façons dont le clinicien, au prix d'une lecture des solutions élues par certains sujets *via* ces plateformes, peut intervenir pour accompagner la construction ou la modification de ces voies (auto-)thérapeutiques trouvées dans la machine.

Troisième partie : Dispositifs numériques et partenariats transférentiels

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Introduction à la troisième partie

Les dispositifs numériques sont « entrés avec les patients[1] » dans les lieux de soins et de consultations. Des médiations thérapeutiques les emploient même à l'occasion, et y repèrent différents mérites[2]. *A contrario*, tout un discours vise à stigmatiser ces outils comme responsables de symptômes divers, ainsi que nous le rappelions dans l'introduction de ce travail[3]. Il s'agira, dans cette discorde des discours, de frayer un chemin en suivant les logiques subjectives des sujets qui sont venus nous témoigner, au un par un, des (més)usages et fonctions trouvés dans ces nouvelles machines. Comment accompagner ces utilisations, voire recevoir ceux qui viennent s'en plaindre — parents et enfants ? Quelle position et place pour le clinicien dans une médiation qui présente un sujet face à « son » écran ? Quelle latitude pour l'interprétation, quel devenir du lien transférentiel ?

Dans le premier chapitre, nous reprenons les développements qu'a pu proposer la psychanalyse pour expliquer les effets thérapeutiques des psychothérapies relationnelles. Nous interrogerons ces points en regard des pratiques actuelles de psychothérapies à distance, en ligne (*via* des logiciels de visioconférence, des mondes virtuels (*métavers*) etc.). Quels effets et limites ont ces pratiques ? À quelles conditions pourraient-elles être pertinentes ? Comment se représenter « dans le tableau » du transfert en l'absence des corps ? Que cherchent les cliniciens mais surtout les patients qui s'y engagent ?

Ensuite, nous focaliserons ces questions autour des pratiques de médiations numériques. Le patient et le clinicien sont tous deux présents et un objet numérique médiatise leurs interactions. À nouveau, il s'agira d'interroger ce qui fonde la pertinence de ces propositions. À quelles conceptions du transfert ces médiations ouvrent-elles ? En quoi le terme de « partenariat » peut-il élargir ces conceptions et affiner l'élaboration de son maniement ? Quels sont les leviers thérapeutiques avec ces dispositifs ? Nous présenterons deux ateliers que nous avons mis en place dans le cadre de ce travail de recherche. Nous nous orienterons, dans ces questionnements, des témoignages des sujets que nous y avons rencontrés.

[1] *Cf. infra*, p.376.
[2] Haza, M.(dir.) (2019). *Op. cit.*
[3] *Cf. supra*, p.15 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Le dernier chapitre de cette partie interrogera ensuite le lien entre les médiations thérapeutiques et l'export de ces solutions en dehors du dispositif par le sujet. En effet, ces pratiques médiatisées, en plus de l'élaboration de ce partenariat transférentiel, ménagent un espace de création pour que le sujet puisse mettre au travail ses vécus symptomatiques et donc, en élabore un traitement. Nous verrons à l'appui de cas que des sujets sont parvenus à la réalisation de ce pari. Ils témoignent alors que les dispositifs numériques ont pu, pour eux, se faire le support de leurs solutions, et leur permettre la mise en place d'(auto–)traitements de leurs symptômes. Qu'est-ce qui leur aura permis de franchir ce pas ? Comment ce sont construites ces solutions, quelles sont leurs logiques ? Retrouve-t-on des limites à ces élaborations au travers de leurs témoignages ?

On a volontiers moqué le mot de Freud[4] qui voulait que la guérison vienne comme « bénéfice annexe[5] » de la cure analytique. Sa remarque n'était pourtant pas qu'un principe prudent. Pour éviter de tomber dans les mirages imaginaires qu'il avait rencontrés dans l'hypnose, il propose qu'il s'agisse davantage, avec la cure analytique, de se mettre à l'écoute de la logique du sujet que de lui imposer ses vues fantasmatiques, répondant à la norme de la guérison ou de la santé, etc. Pour autant, la psychanalyse ne méconnaît pas qu'elle puisse obtenir des « effets thérapeutiques rapides[6] ». Cependant, ces effets sont les conséquences non pas d'une tentative de guérison par quelque biais que ce soit — fût-ce par la parole —, mais plutôt de cette recherche d'une « amélioration de la position du sujet[7] ». « Améliorer » ne veut pas dire « guérir » ; et la « position du sujet » n'est pas le sujet lui-même. C'est au prix de ces précisions préliminaires que nous pouvons maintenant examiner les façons dont la

[4] Ne résistons pas au plaisir de citer Coluche, qui devance, dès 1986, les débats actuels, entre scientisme et charlatanisme, autour des « *Fake Meds* » en écrivant dans son sketch, « Médecins sans diplôme » : « Les psychiatres sont très efficaces. Avant, je pissais au lit et j'avais honte. J'ai été voir un psychiatre et ça va mieux. Maintenant, je pisse au lit mais je suis fier. ». Collucci, M. "Coluche" (1986). « Médecins sans diplôme ». Accessible en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=-0f8Jh1b7nQ [page consultée le 20.01.2020].

[5] Freud, S. (1985). « "Psychanalyse" et "Théorie de la libido" » [1923]. In *Résultats, idées, problèmes tome II*. Paris : PUF. p.70.

[6] Miller, J.-A. (dir.) (2005). *Effets thérapeutiques rapides en psychanalyse : La conversation de Barcelone*. [12 et 13 fevrier 2005, Barcelone]. Paris : Navarin.

[7] *Cf.* « La psychanalyse vraie a son fondement dans le rapport de l'homme à la parole. Cette détermination dont l'énoncé est évident, est l'axe par rapport auquel doivent être jugés et jaugés ses effets : ceux-ci étant entendus dans leur extension la plus générale, à savoir non seulement comme changements diversement bénéfiques, mais comme révélation d'un ordre effectif dans des faits jusqu'alors restés inexplicables, à vrai dire apparition de faits nouveaux. » in Lacan, J. (2001). « La psychanalyse, la vraie, la fausse » [1958]. In *Autres Écrits*. *Op. cit*. p.165.

clinique psychanalytique a, depuis déjà plusieurs décennies, conquis les espaces virtuels ouverts par ces nouveaux dispositifs numériques.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

I. Le clavier du transfert : organes sans corps

Introduction

Dans ce chapitre, nous interrogeons le devenir du transfert dans le lien à la machine. En quoi la machine concerne-t-elle la question du transfert ? Proposons d'y répondre en deux temps :

D'une part, la présence des machines a régulièrement été un motif de projections de l'être parlant. On leur prête des intentions, des affects, une sexuation voire une sexualité. Depuis le premier programme d'intelligence artificielle (simulant un « psychothérapeute rogérien ») des phénomènes de transfert (dans l'acception d'une « supposition de savoir ») ont été observés à l'endroit des machines.

D'autre part, plusieurs déclinaisons et variations dans la pratique clinique ont été justifiées par l'intention de pouvoir rencontrer des sujets rétifs ou inaccessibles dans les coordonnées antérieures du dispositif analytique (on peut penser aux débats autour de la cure des enfants comme à la question de la cure des sujets psychotiques). Aujourd'hui, les variations « en ligne » de la cure analytique — ou de la psychothérapie relationnelle au sens le plus large —s'avancent sur la scène de la *e*-santé mentale avec ces mêmes arguments.

Il s'agit, dans ce chapitre, d'examiner la façon dont la machine interpelle le transfert, mais aussi comment le transfert permet d'interroger la machine. Comment élaborer, dans la clinique, les façons d'être « partenaire » (au sens transférentiel du terme) de sujets qui s'appareillent et se lient à ces machines. Poser cette question de l'accompagnement des sujets avec les machines — quel que soit le modèle de la cure — revient à s'interroger sur la position du clinicien et sur le traitement à opérer de la présence de son propre corps.

Comment cet engagement amène-t-il alors logiquement à repenser la cure à chaque nouvelle analyse ? Quels sont les détours et outils qui ont historiquement infléchis et fait varier une hypothétique « cure type » ?

Dans la première section de ce chapitre, nous revenons sur l'extension de la psychanalyse au XXème siècle en notant que les analystes d'alors n'ont pas reculé devant

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

la nécessité d'amender, suivant plusieurs voies, le dispositif pensé par Freud. Quelles furent ces inflexions ? À quels titres les justifia-t-on, et peuvent-elles revendiquer quelque succès thérapeutique ? Dans la mesure où, selon la doctrine freudienne, la méthode était à remettre sur le métier pour chaque nouveau cas, dans quelle mesure ces déclinaisons pourraient-elles à leur tour être systématisées ?

Dans la deuxième section nous interrogeons le statut de la machine dans ces phénomènes transférentiels que nous venons d'évoquer. Nous ferons retour sur ce premier logiciel d'intelligence artificielle « ELIZA » créé par J. Weizenbaum au MIT à la fin des années 1960. Comment expliquer l'intérêt de certains sujets pour ce programme ? Quel lien du sujet à son propre discours est en jeu après ce détour par la machine ? Qu'advient-il du transfert, et plus unilatéralement, quelle part y prend la suggestion ? Y a-t-il une efficacité « thérapeutique » de ces dispositifs machiniques ? En quoi — et sur quels points — se démarquent-ils du procès de la cure analytique ?

Enfin dans la troisième section de ce chapitre, nous revenons sur l'invitation de Lacan faite au clinicien de se situer « dans le clavier » et non pas au-dessus, comme un opérateur fasciné par son objet. Le clinicien fait partie du tableau clinique qu'il décrit. Dans quelle mesure le transfert, découvert et théorisé par Freud, invitait-il à compter le clinicien comme partie du tableau et non pas comme variable parasite ? Comment alors considérer la logique de la cure analytique sans la présence de l'analyste, ou réduite, « en ligne » et non « en corps » ?

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. Outil, machine et instrument : pour quelle(s) thérapeutique(s) ?

a. Psychanalyse en extension

Dans son « sixième principe directeur » à propos de l'acte analytique, Éric Laurent donne à entendre, à partir des variations de durée des cures freudiennes, que la définition de standards n'a jamais été inhérente à la cure analytique — mais toujours déterminée rétrospectivement, après-coup :

> « La durée de la cure et le déroulement des séances ne peuvent pas être standardisés. Les cures de Freud ont eu des durées très variables. Il y eût des cures d'une séance comme la psychanalyse de Gustav Mahler. Il y eût aussi des cures de quatre mois comme le petit Hans, d'un an comme l'Homme aux rats, de plusieurs années comme l'Homme aux loups. Depuis lors l'écart et la diversification n'ont cessé de s'accroître. De plus, l'application de la psychanalyse, au-delà du cabinet, dans les dispositifs de distribution de soins, a contribué à la variété des durées de la cure psychanalytique. La variété des cas cliniques et des âges de la vie à laquelle la psychanalyse a été appliquée permet de considérer que la durée de la cure est maintenant définie au mieux comme "sur mesure". Une cure est menée jusqu'à ce que l'analysant soit suffisamment satisfait de ce dont il a fait l'expérience pour quitter l'analyste. Ce qui est visé n'est pas l'application d'une norme mais un accord du sujet avec lui-même[8]. »

Cette définition est à la fois minimale et maniable. La cure reconnaît son but dans une pacification des symptômes sur laquelle le sujet peut s'accorder, et se passer de l'analyste. C'est un principe logique et non pas temporel ou réglé sur un instrument extérieur à la cure. Cette option engendrerait, de fait, une standardisation du traitement, et serait donc analogue à une invitation faite au sujet à épouser une norme préétablie[9]. Nous avons déjà dessiné, avec les propositions de J.-C. Maleval, la limite entre psychanalyse et psychothérapie[10]. Les deux piliers de cette dernière sont la

---

[8] Laurent, É. (2006). « Principes directeurs de l'acte psychanalytique ». présenté le 16 juillet 2006 à l'Assemblée générale de l'AMP lors de son Ve congrès à Rome. Accessible en ligne : https://www.causefreudienne.net/principes-directeurs-de-lacte-psychanalytique/ [page consultée le 20.02.2020].

[9] C'est l'inventaire établi par les psychologies du moi, qui va du « moi-fort de l'analyste » au « bon objet » en passant par le « moi autonome » — le sujet (divisé) trouve ici son issue (et sa fin) dans l'individu (celui qui est donc « indivisible »).

[10] *Cf. supra*, p.125 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

suggestion et le transfert. La conclusion générale du propos est que, si la psychanalyse s'invente dans le renoncement freudien à l'hypnose et à la suggestion, la psychothérapie se définit d'y faire retour. Ainsi cette dernière apparaît comme amputant la méthode analytique de sa spécificité qui est, précisément, de ne pas viser d'emblée (ou seulement) une éradication du symptôme. Freud, envisageait ainsi une guérison « de surcroît[11] » ; Lacan précisera que la méthode analytique vise une « amélioration de la position du sujet[12] » qui peut alors s'opérationnaliser et se logifier *a minima*. Cette proposition mène à relire la thématique de la « guérison du sujet » au travers de la dialectique de la demande faite à l'analyste ou au sujet supposé guérir. Les réponses, apportées par les différentes thérapies ayant pris leur essor dans le sillage de la psychanalyse, ont pu aller très loin dans la mise en danger des sujets qu'elles s'affairaient à soigner[13]. Plutôt donc que de répondre à cette demande, la psychanalyse freudienne invite à une lecture du dynamisme pulsionnel à l'œuvre, sous-jacent à cette demande de guérison.

Au cours du XXème siècle, la psychanalyse a infiltré l'ensemble des discours contemporains où l'on retrouvait des liens de parole et de confiance : dans le soin, l'éducation, la justice… Elle s'est développée grâce au désir de quelques-uns d'importer les enseignements des patients de Freud dans leurs propres travaux et préoccupations. Mais cette diversification des champs dans lesquels fut (et est toujours) mobilisée la psychanalyse est d'abord contemporaine de Freud. On peut penser à A. Aichorn, qui déplaça les interrogations et propositions freudiennes dans le champ de la prise en charge de la délinquance (sociopathie) ; aux psychiatres du Burghölzli[14] ou à M. Müller[15] ou V. Tausk, qui appliquèrent la psychanalyse aux traitements des psychoses ; ou encore à A. Freud, dans son travail avec les enfants. La liste pourrait d'autre part s'additionner des artistes (W. Jensen), des écrivains (S. Zweig, L.-A. Salomé) voire des

[11] Ainsi que Lacan lisait la proposition freudienne qui distinguait la disparition des symptômes de la guérison. *Cf.* Freud, S. (2001). « Les modes de formation de symptômes » [1917]. in *Leçons d'introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Payot. p.435. ; Lacan, J. (1966). « Variantes de la cure-type » [1955]. In *Écrits*. *Op. cit*. p.324.
[12] Lacan, J. (2001). « La psychanalyse, la vraie, la fausse » [1958]. *Op. cit*. p.165.
[13] Renvoyons à nouveau à Wiener et à son analyse de la lobotomie, sur le mode de l'avertissement freudien fait à la *furor sanandi*. *Cf. supra*, p.294.
[14] Sokolowsky, L. (2013). *Freud et les Berlinois: Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin, 1918-1933*. Rennes : PUR.
[15] Müller, M. (1993). Les mécanismes de guérison de la schizophrénie [1930]. Présentation et traduction par F. Sauvagnat. In *Cahiers de Cliniques Psychologiques*, n°17.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

politiques (W.C. Bullit) avec qui Freud dialogua. Certains d'entre eux avaient entrepris une analyse avec lui.

Depuis ces premiers échanges, un siècle s'est écoulé. Différents mouvements vont prolonger cette continuelle transformation et déplacer toujours un peu plus la psychanalyse de Freud du divan où ses premiers patients avaient commencé de s'allonger. Ces déplacements avaient poussé Lacan dans les années cinquante à proposer un « retour à Freud ». L'enjeu était de retrouver ce qui, chez Freud et dans ses textes, était le point d'horizon pour le mouvement qu'il avait tenté d'instituer autour de sa découverte[16]. En cela, le retour à Freud est toujours à (re)faire, car c'est dans cet exercice que les effets de formation et le surgissement « du nouveau » sont à attendre, et non dans une compréhension fixe ou définitive des textes.

Les expérimentations de la psychanalyse en institution ont foisonné durant la seconde moitié du XXème siècle. Elles sont synchrones de mouvements politico-cliniques : mouvements désaliénistes, antipsychiatrie italienne (F. Basaglia) et anglo-saxonne (T. Szasz, R. Laing), psychothérapie et pédagogie institutionnelles en France (F. Deligny, F. et J. Oury), etc. La proposition de Lacan, formulée en 1967, distinguait ainsi la psychanalyse en intension (celle qui travaille à sa définition et la mise à jour de ses concepts fondamentaux, dont le modèle est la cure que l'IPA[17] appelle « didactique ») ; et la psychanalyse en extension, qui renvoie à ses applications pratiques, plurielles, institutionnelles et politiques[18]. La psychanalyse en extension constitue un horizon de la psychanalyse en intension, à condition de considérer cet horizon selon la topologie du plan projectif, où la psychanalyse en intension en constitue « le cercle intérieur[19] » (à se figurer topologiquement comme le centre d'une spirale : un trou). La conséquence logique est ainsi que l'une et l'autre — psychanalyse en intension et en extension — se trouvent en interdépendance, et leurs mouvements pris dans une certaine réciprocité[20].

---

[16] *Cf.* Cottet, S. (1996). *Op. cit.* p.19 et *sq.*
[17] L'association psychanalytique internationale (en anglais *Internation Psychoanalytic Assocation*, IPA) est la structure fondée en 1910 par Freud pour assurer la diffusion des outils et la transmission de la psychanalyse dans le monde.
[18] Lacan, J. (2001). « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École [1967] » in *Autres Écrits*. *Op. cit.* p.246.
[19] *Ibid.* p.256.
[20] Sur cette question, nous renvoyons aux développements de la thèse d'Élise Aurin. Aurin, E. (2017). *Enjeux contemporains de formation et de thérapeutique en psychopathologie*. Thèse de psychologie

Pour autant, selon Lacan, les deux doivent se soutenir d'un « savoir textuel[21] ». Cette proposition va dans le sens de sa thèse selon laquelle la psychanalyse a consistance des textes *de* Freud — et non de la référence *à* Freud. Ce savoir « référentiel » appartient au champ universitaire, dont la psychanalyse s'est démarquée depuis sa rencontre inaugurale avec les hystériques. Le « savoir textuel » indique que la psychanalyse est appelée, selon Lacan, à s'attarder sur le texte, sur la lettre, des écrits de ceux qui s'appellent et se reconnaissent comme « psychanalystes » ou s'orientant de la psychanalyse. C'est par ce retour au texte — et donc d'abord à ceux de Freud — que la psychanalyse extrait un savoir qui participe au travail en extension et en intension de son champ.

La psychanalyse lacanienne, dans la suite des travaux freudiens, ne prône aucunement un conservatisme dogmatique quant aux dispositifs et aux pratiques analytiques (« pure », « appliquée », « en intension » ou « en extension », mêlant « l'or de l'association libre » comme le « cuivre de la suggestion[22] »). C'est d'ailleurs cette dissidence avec les standards qui mèneront Lacan à ce qu'il a appelé son « excommunication ». Si la psychanalyse est « sans standards », elle n'est en revanche pas sans principes[23]. La psychanalyse propose un discours (le discours de l'analyste, ce lien social minimal à deux), dont les coordonnées symbolico-imaginaires ne peuvent que se mouvoir dans le temps et les espaces où il est convoqué par les analysants. Pour autant, ces applications périphériques et adaptatives du discours analytique — en extension — ne sauraient être sans conséquences sur la psychanalyse elle-même. Cette dialectique doit donc être examinée à l'aune de ce « savoir textuel » qui s'extrait dans la cure comme dans le fonctionnement des institutions. C'est de cette analyse du discours, en tant qu'elle extrait un savoir du texte, que la lettre volée de la psychanalyse peut arriver à son destinataire : l'analysant (qui a, lui, trouvé une adresse en la personne de l'analyste).

---

sous la direction de Laurent Ottavi. Université Rennes 2. Accessible en ligne : http://www.theses.fr/2017REN20014/document [page consultée le 20.09.2019].

[21] Lacan, J. (2001). « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École [1967]. *Op. cit.* p.250.

[22] Freud, S. (1953). « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » [1918], in *La technique psychanalytique*. Paris : PUF. p.141.

[23] Miller, J. (2008). « Semblants et sinthomes. Présentation du thème du VIIe congrès de l'AMP ». *La Cause freudienne*, 69(2), 124-131. doi:10.3917/lcdd.069.0124. p.127.

b. Un premier invité en séance : le jouet de l'enfant

La parole étant articulée au corps qui la soutient[24], la psychanalyse a depuis son avènement toujours accueilli les objets du sujet (c'est-à-dire : son corps, et ce qui s'y colle, le fait tenir). La psychanalyse est directement concernée par le corps, en tant qu'il est ce lieu où émerge l'énonciation avec laquelle elle travaille.

Aujourd'hui, nombreuses sont les initiatives de thérapeutiques relationnelles, inspirées — plus ou moins — par la psychanalyse, qui mettent en jeu différents dispositifs afin de recevoir le sujet et ses objets. On pourrait faire débuter cette généalogie de l'accueil des objets du sujet en séance avec l'arrivée, dans le bureau du psychanalyste, des jouets de l'enfant. F. Dolto avait notamment insisté, en référence aux travaux de D. W. Winnicott autour de l'objet transitionnel, sur un « pouvoir symbolique » recouvert par un commerce d'objets et de jouets, pour lesquels il s'agissait d'être attentif aux traitements que l'enfant en proposait à l'analyste. M. Triclot note que

> « la psychanalyse est une des rares traditions intellectuelles dans lesquelles existe un intérêt pour les jeux en tant que tels, en relation avec l'étude de la petite enfance[25]. »

M. Triclot repère, dans sa *Philosophie des jeux vidéo* l'intérêt structuraliste pour le jeu et ses règles, suivi par C. Lévi-Strauss, J. Henriot ou R. Caillois. Ce dernier avait même, à la fin des années cinquante, proposé une classification des jeux en fonction de la présence, forte ou moindre, de différentes caractéristiques, réparties en deux axes[26]. D'un côté *Âgon* (la compétition) s'oppose à *Aléa* (le hasard) ; sur l'autre axe, *Mimicry* (le jeu par imitation) s'oppose à l'*Ilinx* (le vertige). Mais le tableau s'avère vite insuffisant, puisque Caillois propose dans la suite de cette répartition un nouveau couple d'opposition entre *Ludus* (qui regroupe les « jeux à règles », structurés et

[24] Ce que l'on peut lire, par exemple, au travers de la problématique autour de l'énonciation, longuement développée par Lacan avec les grammairiens. *Cf.* Sauvagnat, F. (2010). « E. Pichon et Lacan : une tentative d'état des lieux des influences, convergences et divergences », et Sauvagnat, F., Bonny, P. (2010). « La question du genre Chez Damourette et Pichon ; quelques implications des notions de sexuisemblance et sexuiférence, spécialement pour les sciences humaines », in Arrivé, M. (dir.) (2010). *Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Damourette et Pichon*. Limoges : Lambert-Lucas.
[25] Triclot, M. (2011). *Philosophie des jeux vidéo*. *Op. cit.* p.25.
[26] Caillois, R. (2009). *Les jeux et les hommes: Le masque et le vertige* [1958]. Paris: Gallimard.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

contraignants) et *Paida* (qui rassemble les jeux « libres », où la décharge pulsionnelle est au premier plan).

Freud déjà insistait sur le battement symbolique proposé dans le jeu, et soutenait l'intérêt des observations des jeux et jouets des enfants, leurs usages et leurs pratiques (*cf.* l'observation du *Fort-Da*[27] et du « jeu des gages[28] » chez le petit Hans). Il fonde ses recherches sur deux influences principales et, dans une certaine mesure, contradictoires : d'un côté les travaux de Karl Groos, de l'autre, la théorie économique (quasi déjà « libidinale ») de Schiller et Spencer. Après avoir écrit *Les jeux des animaux,* K. Groos s'attelle au *Jeu des hommes*[29]. Son travail gravite autour d'une finalité développementale du jeu — « téléologique » dit H. Hug-Hellmuth[30] — avec l'idée que l'enfant s'entraîne, dans le jeu, aux missions citoyennes et sociales de son futur travail d'adulte. Le jeu est donc pour Groos un *instrument* du développement, ce qui pourrait rapprocher sa pensée de ce que développera ensuite le pédagogue soviétique L. Vygotski avec sa *Zone Proximale de Développement*. Le jeu est donc en fait une préparation à quelque chose de sérieux qu'il n'est pas — ce que Freud et la psychanalyse contesteront formellement en soulignant le sérieux du jeu lui-même.

Friedrich Schiller et Herbert Spencer[31] développent quant à eux une théorie du jeu comme décharge d'énergie. Un trop plein d'énergie serait ainsi évacué dans le jeu, activité ludique socialement acceptée et délimitée. Là encore, la clinique de l'addiction aux jeux vidéo (et avant elle, au jeu d'argent et de hasard), lue avec les lunettes de l'*Au-delà du principe de plaisir* freudien, semble pointer les limites d'une telle conception du jeu comme divertissement plaisant ou *catharsis* thérapeutique organisée.

Avec Freud, d'autres analystes — et d'abord des femmes, contemporaines de Freud — s'intéressèrent aux psychanalyses d'enfants, très souvent assistées des jeux, et parfois des jouets, de ces jeunes sujets. H. Hug-Hellmuth est reconnue pour être l'une des

---

[27] Freud, S. (2002). « Au-delà du principe de plaisir » [1920]. *In Œuvres complètes, vol. XV*. [1916-1920]. *Op. cit*. p.284 et *sq*.
[28] Freud, S. (2006). « Le petit Hans » [1909], in *Cinq psychanalyses*. Paris : PUF. p.104 ; Bernard, D. (2016) « L'enfant et la pudeur », Communication lors de la journée d'étude du 3/6/2016 « Les cliniques des abus sexuels : entre honte, trauma et répétition », Association Chanteclair. Accessible en ligne à http://www.associationchanteclair.org/images/JE/Lenfant_et_la_pudeur.pdf [page consultée le 15/07/2017]
[29] Groos, K. (1899). *Die Spiele der Menschen*. Iéna : G. Fischer.
[30] Hug-Hellmuth, H. von, & Soubrenie, D. (1991). *Essais psychanalytiques: Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse des enfants*. Paris: Payot. p.225.
[31] Spencer, H. (1855). *The principle of psychology*. Londres : Longman, Brown, Green and Longmans.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

premières cliniciennes à s'intéresser ainsi au traitement analytique possible des enfants. Elle a été assassinée par son premier patient, qui était également son neveu, dans un passage à l'acte psychotique de ce dernier. Peut-être ce destin tragique éclipsa l'originalité et le caractère inédit de son travail[32]. Dans ce dernier, H. Hug-Hellmuth met l'accent sur la fantasmatisation de l'enfant autour du jeu comme support et vecteur de l'imaginaire. Elle parle ainsi de « pulsions de l'âme enfantine » propres au jeu qui vise à attirer l'attention de l'Autre sur le spectacle que l'enfant met en scène à son adresse[33]. Elle s'appuie sur ce point sur les travaux de l'analyste hongrois S. Pfeifer, qui évoquait des « manifestations des pulsions érotico-infantiles dans le jeu[34] ».

Là où Hug-Hellmuth tentait, avec Freud, de se détacher des théories énergétiques et finalistes de Spencer et Groos, Anna Freud semble y faire retour. Cette dernière met en effet l'accent sur les couples d'oppositions actif/passif, sadique/masochiste à propos des jeux des enfants[35]. L'idée de la maîtrise et de l'éducation est au premier plan de l'investigation annafreudienne des jeux chez l'enfant. M. Klein proposera quant à elle un travail autour du jeu des enfants psychotiques, avec des considérations précises sur l'intérêt des jouets en séance — nous y reviendrons. Toujours en Angleterre, D. W. Winnicott, avec sa proposition de l'objet transitionnel, mettra en évidence la fonction de structuration temporelle et spatiale du jeu, et ses particularités dans la psychose. D. W. Winnicott relève ainsi dans un chapitre autour de la « Psychopathologie dans l'aire des phénomènes transitionnels[36] », le cas de « l'enfant à la ficelle ». Âgé de 7 ans, cet enfant voit dans les *squiggles* successifs du pédiatre (ce jeu qui consiste à faire un gribouillis pour le livrer à l'enfant pour interprétation ou correction, ajouts de traits et de mots) uniquement des traces de fils, ficelles, lasso, etc[37]. À l'appui du texte de Winnicott et du savoir qu'il extrait chez les parents (ceux-ci transmettent qu'à la maison l'enfant n'a de cesse de relier les meubles entre eux avec de la ficelle), M. Lenormand relève la tentative probable de suppléance « par la ficelle » de cet enfant, face à un morcellement auquel il s'agit de parer[38].

---

[32] Hug-Hellmuth, H. von, & Soubrenie, D. (1991). *Essais psychanalytiques* […]. *Op. cit.*
[33] *Ibid.* p.229.
[34] *Ibid.* p.225.
[35] Freud, A. (2007). *Traitement psychanalytique des enfants* [1926-1945]. Paris: PUF.
[36] Winnicott, D. W. (2015). *Jeu et réalité. Op. cit.* p.50.
[37] *Ibid.* p.51-7.
[38] Lenormand, M. (2012). « Le jeu et les jeux dans la clinique de l'enfant ». *Le Journal des psychologues*, 299(6), 33. p.36-7.

Dans ses écrits sur le transfert, M. Klein développe un chapitre sur la technique du jeu avec l'enfant en analyse[39]. Elle est sans doute la première à conceptualiser de manière protocolaire la place et la fonction du jeu en séance. Que ce texte figure dans ces écrits où la question du transfert est centrale n'est pas anodin, puisque cet accueil des jeux et jouets vise à instaurer et renforcer le transfert. Cette « adaptation[40] » de la stricte cure par la parole fait donc bon accueil au sujet… et à ses objets. M. Klein relève ainsi en 1955 que :

> « les enfants apportent souvent spontanément leurs propres affaires et le jeu avec elles entre tout naturellement dans le travail analytique. Mais je crois que les jouets fournis par l'analyste devraient, dans l'ensemble, être du type que j'ai décrit, c'est-à-dire, simples, petits et non mécaniques[41]. »

Les adverbes « spontanément » et « naturellement » recouvrent ainsi une forme d'évidence qui fait écho aux dits d'une infirmière rencontrée dans un service de pédiatrie. À propos des objets numériques et connectés, elle nous confiait : « ils sont entrés avec les patients ». C'est dire ainsi la proximité, le lien symbolico-imaginaire (*cf.* l'objet transitionnel qui n'est pas cette « ficelle » réelle du petit garçon reçu par Winnicott) entre l'enfant et son jouet d'une part ; mais aussi aujourd'hui entre ces objets numériques et les sujets-utilisateurs des plateformes.

Par ailleurs, le refus de M. Klein des objets mécaniques est intéressant quant au thème de notre étude. En effet, les objets numériques sont des objets algorithmiques, automates, mécaniques par excellence. Pour autant, nous soutenons dans ce travail que les faire entrer dans la séance peut-être intéressant des points de vue clinique, thérapeutique, transférentiel. Qu'est-ce qui motivait chez Klein cette résistance ? On peut la déduire de l'inventaire à la Prévert qu'elle dresse des jouets qu'elle se propose d'utiliser en séance, et la visée qu'elle leur prêtait. Ces jouets utilisés par la psychanalyste sont principalement :

> « de petits hommes et femmes en bois, habituellement de deux tailles, des autos, des brouettes, des balançoires, des trains, des avions, des animaux, des arbres, des briques, des maisons, des clôtures, du papier, des ciseaux, un couteau, des crayons, des craies

[39] Klein, M. (1995). « La technique de jeu psychanalytique : son histoire et sa portée » [1955]. In *Le Transfert et autres écrits: Inédits*. Paris : PUF
[40] Lenormand, M. (2012). *Op. cit.* p.35.
[41] Klein, M. (1995). « La technique de jeu psychanalytique : son histoire et sa portée » [1955]. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> ou des peintures, de la colle, des balles et des billes, de la pâte à modeler et de la ficelle [...] J'ai trouvé essentiel d'avoir de *petits jouets* car leur nombre et leur variété permettent à l'enfant d'exprimer une large gamme de fantasmes et d'expériences. [...] Leur simplicité même permet à l'enfant de les utiliser dans de nombreuses situations différentes, selon le matériel qui émerge dans son jeu. Le fait qu'il puisse ainsi présenter simultanément toute une variété d'expériences et de fantasmes ou de situations actuelles nous permet aussi de parvenir à une image plus cohérente de ce qui se passe dans son esprit[42]. »

La petite taille des objets, leurs diversité et multiplicité sont donc soulignées par M. Klein. L'éventail ainsi constitué doit permettre un branchement de l'imaginaire de l'enfant et ne pas suggérer de scénarios préétablis — ce qu'insidieusement, pour M. Klein, des jouets mécaniques pourraient empêcher. La thèse défendue est donc que les jouets invités en séance ne doivent pas faire obstacle à l'élaboration du sujet, mais passerelle pour le transfert et le déploiement de la parole en séance. Pour autant, cette idée d'un écran « neutre » n'est-elle pas un leurre en elle-même ? Klein précise que

> « Ce mode archaïque d'expression [le jeu de l'enfant] est aussi le langage auquel nous sommes accoutumés dans les rêves, et ce fut en approchant le jeu de l'enfant d'une manière semblable à l'interprétation des rêves de Freud que je découvris que je pouvais avoir accès à l'inconscient de l'enfant[43]. »

Aussi elle ne cède pas sur la méthode freudienne : le jeu ne doit pas éclipser la procédure de l'association libre, du déchiffrage que les rêves avaient appris à la psychanalyse. Il s'agit alors de souligner que le savoir est du côté du sujet. Par ses usages des jouets et ses jeux, il témoigne d'abord de la façon dont ceux-ci s'inscrivent sur son propre « écran interne[44] ». Une inflexibilité sur le choix des objets et jeux en séance paraît alors battue en brèche par cette orientation. On pourrait dire qu'il n'est pas du ressort du clinicien de juger les bons et les mauvais objets qui conviendraient pour le traitement du sujet qui convoque le thérapeute. Bien plutôt, et selon cette orientation que M. Klein défend, il s'agit de s'approcher au plus près des intérêts et des objets élus par l'enfant et de les prendre pour point de départ d'un travail d'élaboration, de chiffrage ou de déchiffrage.

---

[42] *Ibid.* p.31-2.
[43] *Ibid.* p.46.
[44] Leduc, C. (2017). « Les enfants du numérique ? », *op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

c. Avatars de l'analyste : l'*e*-thérapie, *Litterhappy*

Les objets soutenant les affinités du sujet qui convoque le clinicien ont évolué avec les progrès technoscientifiques et leur distribution sur le marché. Depuis le milieu des années 1990, certains professionnels témoignent de la présence des objets numériques en séance ou lors de groupes thérapeutiques médiatisés[45].

Pour autant, cette activité de médiation (pratique banale et reconnue depuis l'accueil du jouet de l'enfant en séance) s'accompagne aujourd'hui d'une autre dynamique plus originale. Cette dernière consiste dans le fait que l'analyste — ou le clinicien, le thérapeute, l'éducateur ou tout soignant — s'habille lui-même des vêtements du numérique. Outre la problématique des *« skype-analyses*[46] », des cliniciens — aussi d'obédiences psychanalytiques (principalement post-freudiennes[47]) — ont investi les réseaux sociaux et différents mondes virtuels pour ouvrir leur cabinet de psychothérapeute… en ligne. Craig Kerley, psychologue californien ouvre sur *Second Life* un *Center for Positive and Mental Health* [Centre pour la santé mentale et positive]. Il « reçoit » ainsi des patients depuis 2003 sur le métavers[48] et organise régulièrement des groupes de parole[49].

M. Stora s'est également fait connaître à travers la construction d'une consultation sur le métavers. S'il critique cette pratique en vertu des limites qu'il y aura repéré — notamment une difficulté à suivre véritablement les gens par leurs avatars qui peuvent disparaître en un clic — il souligne la richesse des éléments fantasmatiques présents dans ces univers virtuels :

---

[45] Lespinasse, F. (1996). « L'utilisation du jeu vidéo dans un cade thérapeutique en hôpital de jour pour jeunes enfants » in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*. n°9-10. p.501-6.

[46] *Cf.* la « critique des analyses à distance » de D. Guyonnet, in Guyonnet, D. (2017). « La "Skype-analyse" en Chine. Quand le divan fait symptôme ». *in La Cause Du Désir*, 97(3), 26-30. doi:10.3917/lcdd.097.0026. On remarquera que l'équivoque anglaise de la « *Skype*-analyse » paraît peu heureuse. *Skype* [skaɪp] consonne avec *to skip* [skɪp] qui veut dire « éviter », « passer à côté » voire… « laisser-tomber ».

[47] Pour une rapide histoire de l'investissement d'internet par les psychologues français, *cf.* quelques repères transmis in Leroux, Y. (2012). « Psychothérapie et Internet ». *Le Journal des psychologues*, *301*(8), 29-33. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/jdp.301.0029.

[48] Contraction de « méta-univers », monde virtuel construit par un programme informatique.

[49] Barbé, S. (2009). « Second Life : une nouvelle thérapie ? », *Psychologie Magazine*. Accessible en ligne : https://www.psychologies.com/Culture/Medias/Articles-et-Dossiers/Second-Life-une-nouvelle-therapie [page consultée le 20.11.2019]. On peut également se référer au C.V. en ligne du docteur : https://www.drkerley.com/download/curriculum-vita.pdf

« D'habitude, c'est très long de faire comprendre à un patient qu'il a un inconscient, or, dans cet univers, il peut y avoir accès directement. C'est le travail que j'ai essayé de faire avec deux de mes patients. Je me suis créé un avatar, eux le leur. Ensemble, devant mon ordinateur, nous rejoignons l'univers de *Second Life*[50]. »

Ainsi si M. Stora projetait de créer, analogiquement à C. Kerley, une « île » thérapeutique virtuelle, les deux cas qu'il relate sont en fait reçus en cabinet, où une médiation *via* le métavers est proposée. S. Turkle émet des réserves minimales mais pertinentes quant à cette impression d'efficace et de rapidité des thérapies à distance, à propos de ces cliniciens qui, grâce à la technologie, affirment parvenir à accueillir… sans recevoir :

« Dans ma propre recherche, les psychothérapeutes parlent systématiquement de leur joie de voir que leurs patients sur *Skype* semblent plus libres de parler car il n'y a personne d'autre avec eux. Personne ne les "juge" dans la pièce. Or en thérapie, le but est précisément de créer une relation où l'on se sent suffisamment en sécurité pour parler quand on est en relation. Je suis très inquiète quand des analystes me parlent de "l'accélération" qu'ils ressentent lors des traitements en ligne, comme si cela démontrait que ceux-ci sont une bonne chose, quelque chose d'authentique[51]. »

L'accélération du processus d'association, et la mise en évidence d'éléments fantasmatiques, s'il fait l'économie d'une présence réelle et de ses contraintes ne s'épargnera pas de possibles foisonnements imaginaires. La psychanalyse a déjà fait l'épreuve de l'illimité transtructural de cette hémorragie imaginaire : ce « foisonnement des fantaisies » était repéré par Freud lui-même comme au principe de la « chute dans la maladie[52] », pour les cas des névroses comme des psychoses. Ce foisonnement des productions fantasmatiques repéré en ligne par M. Stora et les collègues de S. Turkle ne peut ainsi être considéré comme un gage de réussite ou de pertinence de la cure *in absentia*. Selon la position de Freud, il serait même nuisible pour le patient, qui finit par se noyer dans ses fantaisies et tombe avec.

L'absence du corps réel dans ces thérapies en ligne apparaît en effet un obstacle au travail analytique comme tel. Ou plutôt, ce corps en présence est une condition *sine*

[50] Interview de M. Stora « Je soigne des patients dans *Second Life* », in Barbé, S. (2009). *Op. cit.*
[51] Delarue, A., Fajnwaks, F., Guyonnet, D., Leduc, C. & Thomas, J. (2017). « Rencontre avec Sherry Turkle. Seuls ensemble et l'Autre d'Internet » *in La Cause Du Désir*, 97(3). p.136.
[52] *Cf. supra*, p.119.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qua non du travail analytique, de l'engagement du transfert. Et cette thèse ne tient pas seulement à la position de Freud concernant l'analyse *in absentia*. Le corps réel en présence leste le rapport à l'Autre, lui donne une épaisseur, que l'écran permet de masquer ou de recouvrir. Le défouloir que peuvent constituer les réseaux socionumériques nous l'apprennent : qui oserait se comporter ainsi face à quelque autre spéculaire, rencontré derrière l'écran, si ce dernier se trouvait devant lui, en chair et en os ? En revanche, ces phénomènes haineux virtuels ont pu tout à fait donner lieu à des rendez-vous tout à fait réels, où il s'agissait, après un temps d'échange d'insultes à distance et séparé par l'écran, pour quelques protagonistes, de s'affronter ensuite physiquement[53]. Les sites de rencontres offrent alors l'envers par l'amour à ces phénomènes de haine. Là aussi, le passage *IRL* [*In Real Life*, littéralement « Dans la vraie vie »] n'est pas sans effets — à tel point que quelques couples ont déjà témoigné avoir pris la décision de s'en retourner à leurs machines pour continuer leur idylle que la rencontre physique avait plutôt faite vaciller. Par exemple dans ce cas rapporté par un médecin psychiatre auteur d'un ouvrage autour de ladite « addiction à internet » :

> « Un des amateurs de ce type de relations [sexuelles en ligne], nous décrivait un véritable sentiment de vide ressenti lors d'une rencontre sexuelle réelle avec sa partenaire rencontrée par Internet. […] les deux partenaires […] ont préféré continuer leur relation de masturbation dans la virtualité, via Internet[54]. »

Ce cas singulier, où les dispositifs numériques sont une solution pour un sujet d'éviter une rencontre de corps, qu'il ne semble parvenir à supporter, nuance le constat de A. Casilli, pourtant fort pertinent sur le plan de la sociologie des usages du numérique. Ce dernier affirme en effet que les nouvelles techniques audiovisuelles de la communication sont régulièrement un adjuvant à la rencontre des corps en présence :

> « Si l'effet socialisant des technologies informatiques a été sous-estimé, c'est à cause de l'opinion erronée que le *Web* remplace la communication en face-à-face. Les communications numériques devraient être mises sur le même plan que les appels

[53] En 2018, les deux rappeurs Booba et Kaaris ont par exemple fait la une des journaux suite à une altercation violente à l'aéroport d'Orly où s'affrontaient les deux clans. Ces derniers menaient déjà antérieurement une campagne de détestation mutuelle au travers de différents médias — notamment *Instagram* puis *Twitter* — à tel point que d'aucuns se demandèrent si l'affrontement au terminal de l'aéroport n'était pas une mise en scène.

[54] Hautefeuille, M., & Véléa, D. (2010). *Les addictions à Internet : De l'ennui à la dépendance*. Paris : Payot. p.79.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

téléphoniques ou les lettres — des techniques qui, depuis longtemps, articulent et complètent la communication en face à face. [les nouvelles formes de communications numériques] n'ont pas remplacé les rencontres directes[55]. »

Ainsi, savoir si le *Web* a accentué et facilité les rencontres ou les a empêchées apparaît difficile du fait de la subjectivité qu'engage le terme de « rencontre » lui-même. Pour autant, ces deux points de vue — le cas de l'amateur de rencontres uniquement en ligne, comme la thèse du sociologue — mettent tous deux en évidence que ces deux modes de rencontres continuent de coexister à des niveaux distincts pour les sujets.

Le lien social particulier de l'analyse peut-il alors se glisser dans les fibres du réseau et le devenir avatar de l'analyste convient-il à supporter son acte ? Relevons, dans les propos d'une militante de ce mode de thérapie à distance, les obstacles que le corps de chair et d'os, de n'être plus, charrie quand même :

« Il est très difficile [dans les analyses par Skype] de rester silencieux par exemple ; les gens ont l'impression que vous n'êtes plus là. Mais la plus grande différence est que je ne peux plus prendre mes patients dans les bras ou leur poser une main sur l'épaule lorsqu'ils s'écroulent. Je le faisais rarement mais cela manque parfois. Je dois être beaucoup plus soutenante par la parole[56]. »

Ainsi cette pratique se soutient du fantasme que la parole parviendrait à remplacer le corps, qui ne manque pas de manquer lors des analyses distancielles, comme l'indique cette praticienne. Elle loue pourtant la faculté retrouvée d'un déplacement permanent du cabinet — cette psychothérapeute nous dit pouvoir consulter tout à la fois à Paris, à Arles, chez sa mère, etc. — et les perspectives de traitements massifiés offertes par cette technologie : « On estime que 3% de la population suit une thérapie alors que 50% en aurait besoin. L'*e*-thérapie, c'est de l'accessibilité[57] ». Pour autant, il est remarquable de s'apercevoir qu'elle ne peut se dispenser de tenter de se raccrocher à un savoir supposé, que Lacan identifiait (mais à l'envers de la proposition de cette clinicienne) au principe du transfert comme de la possibilité de la suggestion :

[55] Casilli, A. A. (2010). *Les liaisons numériques* […]. *Op. cit*. p.244.
[56] Stevan, C. (2017). « Oui, je vois un psy… sur Skype. Entretien avec Fabienne Kraemer. », *Le Temps*. Publié le 8/11/2017. Accessible en ligne : https://www.letemps.ch/societe/oui-vois-un-psy-skype [page consultée le 20.11.2019].
[57] *Ibid.*

> « Je trouve cela super intéressant car le métier de psy nous fige dans un lieu, c'est un peu sclérosant. A Paris, 99% de ma clientèle venait de trente minutes à la ronde. Cela impliquait une sorte de profil type. Aujourd'hui, j'ai des patients au Tadjikistan, en Birmanie, à Genève, à Zurich, à Miami ou à Singapour. C'est riche et cela me permet une grande mobilité. Je consulte depuis Arles et Paris, parfois depuis chez ma mère. Je pourrais envisager de partir vivre ailleurs. En revanche, il y a toujours une bibliothèque derrière moi car il est important qu'il y ait un cadre fixe dans une thérapie[58]. »

Si nous disions que cette « supposition de savoir » était à l'envers de la proposition de Lacan, c'est parce que celui-ci pointait que l'analyste était supposé par l'analysant comme sachant : il est supposé, il ne suppose pas (pas même de bibliothèques). En cela il est un « homme de paille[59] ». Mais l'analyste, s'il avait bel et bien fait une analyse, se devait justement d'en être (*a minima*) moins dupe, tout en usant de ce transfert comme levier. Ici, on ne saurait dire si le « cadre fixe », ou plutôt décorum (l'analysant ne peut bien sûr ni ouvrir les livres, connaître leurs titres, ni les emprunter à l'analyste qu'il consulte par visioconférence) est important pour le patient… ou pour le clinicien.

Ainsi la meilleure analyse de ces *e*-thérapies tient dans le témoignage des cliniciens qui s'y installent. Cette clinicienne nous confie ainsi avoir opté pour *Skype* par amour :

> « J'ai rencontré mon conjoint qui travaillait alors en Irlande. J'avais un cabinet boulevard Saint-Germain, aucun désir de quitter mes patients et l'âge où l'on n'a pas envie de passer à côté d'une histoire[60]. »

Sans doute cette thérapeute se pensait ainsi à l'âge où l'on n'a ni envie de passer à côté d'une histoire d'amour… mais pas non plus d'une patientèle établie, donc. Le choix de la pratique par *Skype* s'inscrit ainsi comme solution subjective de ce non-choix. Ainsi l'*e*-thérapie (*litterhappy* ?) n'a pas fait réellement question pour elle quant à sa pratique : « La question n'est pas de savoir si l'on peut faire ou non une analyse par *Skype* mais de comment la faire[61]. »

Michaël Stora a également proposé un témoignage subjectif qu'il dit au principe de cette élection de voie de travail. Sa mère, Judith Stora-Sandor est l'autrice d'un ouvrage

---

[58] *Ibid.*
[59] Lacan J. (2001). « Discours à l'École freudienne de Paris » [1976]. *in Autres écrits, op. cit.* p.275.
[60] Stevan, C. (2017). *Op. cit.*
[61] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

sur l'humour juif dans la littérature ; son père, Jean Benjamin Stora, quant à lui est l'auteur du « Que sais-je ? » sur le stress[62]. L'avantage de son témoignage est qu'il est beaucoup plus fourni, et argumenté à partir des éléments de sa propre analyse. Ainsi, à l'ouverture de son premier ouvrage, sommairement intitulé « Guérir par le virtuel », il témoigne de la rencontre avec les écrans et les images dans sa petite enfance, passée aux États-Unis. Fils d'immigrés intellectuels juifs ayant fui la guerre, rescapés de la Shoah, il est nourri par les images que lui offre une mère déprimée et désœuvrée suite à un déménagement. Cette femme regardait alors la télévision avec son fils ; elle lui aurait révélé que le premier mot qu'il prononça fut « *Batman* ». M. Stora a la générosité de partager son témoignage biographique bien au-delà de son enfance. Il raconte qu'il partit en France pour faire du cinéma afin que sa mère regarde ses images « et lui à travers elles[63] », « comme si c'était toujours le seul moyen dont nous disposions pour nous dire "je t'aime"[64] ». C'est suite à ses échecs répétés au concours de la FEMIS[65] que M. Stora s'orienta vers la psychanalyse, entama ensuite un cursus universitaire de psychologie, et travailla comme psychologue, explorant les voies nouvelles de la thérapeutique analytique par le virtuel — et aussi en ligne. Enfin, il faut noter cette évacuation du corps dans le virtuel comme assez puritain dans son principe, inspiration que M. Stora ne renie pas :

> « Un critique de cinéma a dit : "Le cinéma français, c'est le cul et la tête. Il lui manque un organe entre les deux : le cœur." Je me retrouve bien dans cette approche. J'ai toujours été frappé de constater ce mépris si français du sentiment. Faut-il culpabiliser d'éprouver du plaisir dans l'évasion et l'émotion[66] ? »

À notre tour donc, d'être frappé par cette évacuation du sexuel, recouvrement du réel du sexe par les images du sentiment et de l'émotion qui l'expriment en s'y substituant. Les « *games studies* à la française[67] » emportent logiquement une part importante de l'héritage puritain anglo-saxon, dont la nomination même est inspirée par les travaux

---

[62] Stora, M. (2005). *Guérir par le virtuel: Une nouvelle approche thérapeutique*. Paris: Presses de la renaissance. p.11.
[63] *Ibid.* p.12
[64] *Ibid.*
[65] *Ibid.*
[66] *Ibid.* p.16.
[67] Selon l'expression d'A. Saint-Jevin pour qualifier le mouvement des chercheurs regroupés autour de M. Stora et de l' OMNSH (Observatoire des Mondes Numériques en Sciences Humaines). *Cf.* Saint-Jevin, A. (2018). « L'horizon numérique dans les problématiques limites : les social games. » *psychologie clinique*. N°45. p.196.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

d'Amérique du nord[68]. Ils ont cependant le mérite de soulever la question cruciale qui préside à ce travail : comment aujourd'hui s'orienter, en tant que clinicien, dans ce monde d'objets ?

Le transfert est assurément notre boussole. Mais, en ligne, comment accéder à ce que Lacan relevait comme une mutilation au principe du transfert, séparés par deux écrans, un réseau et une distance géographique pouvant atteindre l'autre bout du monde ?

> « Je t'aime, mais parce que j'aime [...] en toi plus que toi [...] cet objet *a*, je te mutile[69] »

Les rencontres dans les mondes virtuels anticipent ainsi cette mutilation qui doit produire le transfert, puisqu'elles privent déjà le sujet de ses objets pulsionnels *via* l'appareillage que ces dispositifs proposent — notamment la voix et le regard. En cela, les écrans protègent d'abord l'analyste de cette demande insupportable qu'on lui adresse et dont il pourrait, par divers dispositifs — théorie comprise — tenter de s'abriter. La clinique non pas *du* virtuel mais *dans* le virtuel peut-elle s'interpréter comme un refuge trouvé dans « les mondes virtuels » face à l' « immonde » de la jouissance à quoi l'analyste s'affronte dans son acte ? Lorsque ce refuge est élu par celui qui vient trouver le clinicien, nul doute qu'il s'agit d'investiguer, depuis cette place, les coordonnées subjectives inventées dans cette solution. Mais dans le cas où c'est l'analyste qui s'y réfugie, la situation devient plus problématique. Lacan opposait ainsi d'un côté le monde — disons aujourd'hui, réalité virtuelle oblige : les mondes — qui « marchent » ; et de l'autre « l'immonde », qui lui, se présente davantage au sujet comme un obstacle — et motive à l'occasion une demande d'analyse :

> « C'est la différence entre ce qui marche et ce qui ne marche pas. Ce qui marche, c'est le monde. Le réel, c'est ce qui ne marche pas. Le monde va, il tourne rond, c'est sa fonction de monde. Pour s'apercevoir qu'il n'y a pas de monde, à savoir qu'il y a des choses que seuls les imbéciles croient être dans le monde, il suffit de remarquer qu'il y a des choses qui font que le monde est immonde, si je puis m'exprimer ainsi. C'est de cela que s'occupent les analystes, de sorte que, contrairement à ce que l'on croit, ils sont beaucoup plus affrontés au réel même que les savants. Ils ne s'occupent que de ça. Ils

[68] On trouvera un véritable argumentaire en ce sens de M. Stora *in* Stora, M., & Dinechin, B. de. (2005). *Op. cit*. p.16-26.
[69] Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. *Op. cit*. p.317.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

sont forcés de le subir, c'est-à-dire de tendre le dos tout le temps. Il faut à cette fin qu'ils soient vachement cuirassés contre l'angoisse[70]. »

Sans doute la communication doit-elle être prise pour ce qu'elle est : un adjuvant à la parole qui elle, ne se déplie que dans la rencontre — sous-entendu des corps, en chair et en os. La parole ne se réduit pas à la communication, ce que s'était employé à démontrer Lacan avec sa « linguisterie[71] ». Bien que cela puisse paraître paradoxale, c'est la tentative de réduction du psychothérapeute à la machine qui peut nous l'apprendre.

[70] Lacan, J. (2005). *Le triomphe de la religion* [1974]. Paris: Seuil. p.77.
[71] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre XX, Encore* [1972-1973]. Paris : Seuil. p.20.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. La machine, un pseudo-partenaire : le paradigme « ELIZA »

a. De la communication solipsiste…

Remplacer le psychologue (scientifique de l'âme, à prendre son étymologie à la lettre) par une machine est un vœu qui a été formulé depuis longtemps — pensons à J. O. de La Mettrie au XVIIIème siècle. Mais aujourd'hui, et depuis la fin des années 1970, la disponibilité des « agents conversationnels[72] » [*chatbots* en anglais] vise différents objectifs : diagnostique, thérapeutique, épidémiologique, etc.

Les témoignages cliniques, récoltés depuis les années quatre-vingt, démontrent que les usages de ces robots peuvent être détournés de façon à servir des fonctions subjectives parfois éloignées des vœux de leurs concepteurs[73]. Ainsi, un certain nombre de sujets trouvent à s'appareiller à des « machines », parfois de façon thérapeutique jusqu'à constituer de véritables « auto-traitements[74] ». Ces constats, répétés depuis les années soixante-dix, amènent à postuler une « machine du transfert ». Il s'agit d'en dessiner les contours par la clinique et les témoignages des sujets qui s'y branchent. Notons d'emblée que l'orientation lacanienne, qui s'inspira des avancées cybernétiques, semble reconnaître une telle hypothèse, illustrée par les propositions « d'algorithme du transfert » ou de « semblant d'objet » par exemple.

« La direction de la cure » analytique, telle qu'elle est proposée par Lacan dans son texte éponyme fait du psychanalyste un « guerrier appliqué[75] » — expression empruntée à Jean Paulhan. En effet — et les apports logiques de la cybernétique sur ce point aidèrent — Lacan décrit un maniement du transfert en des termes techniques, tactiques, stratégiques. Il s'agit, pour l'analyste, le clinicien, le thérapeute, d'ajuster sa position en fonction de celle repérée du sujet qui vient le convoquer. Si elle se situe dans la lignée de la *technique psychanalytique*[76] freudienne, la direction de la cure

---

[72] Un « agent conversationnel » est un programme informatique qui se présente imaginairement sous la forme d'un avatar humanoïde. Les plus connus sont sans doute les dispositifs *Siri* d'Apple et « l'assistant Google » de la firme Alphabet. Mais des initiatives ont cours dans le champ santémentaliste également, *Cf.* l'agent conversationnel "Julia" produit par l'équipe bordelaise du Pr Philip, qui nous dit-on, parvient à diagnostiquer automatiquement les troubles dépressifs les plus sévères. Philip, P., Micoulaud-Franchi, J.-A., Sagaspe, P., Sevin, E. D., Olive, J., Bioulac, S., & Sauteraud, A. (2017). « Virtual human as a new diagnostic tool, a proof of concept study in the field of major depressive disorders ». *Scientific Reports*, *7*(1). https://doi.org/10.1038/srep42656

[73] Turkle, S. & Demange, C. (1986). *Op. cit.*

[74] Dumoulin, Q. et Trichet, Y. (2019). *Op. cit.*

[75] Lacan, J. (2001). « Discours à l'École freudienne de Paris ». *Op. cit.* p.273.

[76] Freud, S. (2002). « La méthode psychanalytique de Freud » [1904]. *Op. cit.*

lacanienne en dilapide l'héritage ou la prétention méthodique pour ouvrir l'acte analytique sur une interprétation se situant du côté de l'analysant (le lieu véritable où le savoir se suppose), hors sens. L'interprétation devient davantage une affaire de tact que de vérité. L'élaboration du symptôme et la tactique analytique trouvent à se réduire en une succession logique d'interprétations, d'actes, de « passes », mais toujours dans la singularité du cas qui peut en élaborer après-coup le témoignage. Il n'y a pas de critique vitaliste qui ne tienne véritablement à s'opposer à la réduction du clinicien à la machine. Sa pratique, si elle participe d'une logique, d'une réflexion ou d'une dynamique, doit pouvoir se transcrire en programme. Où serait alors à situer la limite de cette perspective ? Laissons pour lors cette question en souffrance, et déplions quelques-unes des tentatives ayant fait date de cette réduction du clinicien à la machine et à l'acte analytique.

Il faut d'abord noter que transformer un ordinateur en psychothérapeute est apparu comme une des premières applications de ces technologies du langage et de l'écran. Un des premiers programmes informatiques, développé par J. Weizenbaum en 1962, qui se nommait ELIZA, avait en effet pour vocation l'imitation d'un « psychothérapeute rogérien[77] ». ELIZA déclencha vite la ferveur de ses contemporains, d'abord de ceux qui s'en firent les utilisateurs, puis de leur entourage, tour à tour étonné puis inquiété de voir ainsi un proche absorbé par un tel programme. Weizenbaum lui-même s'alarma du temps que passèrent avec son logiciel un certain nombre de ses propres étudiants, et alla jusqu'à se fendre d'un *mea culpa* en forme d'invite à consulter pour qui se serait trop entiché de l'automate :

> « Je n'avais pas réalisé … que des expositions extrêmement courtes à un programme informatique relativement simple pouvait induire de puissantes pensées délirantes chez des gens tout à fait normaux[78] ».

J. Weizenbaum s'affolait par exemple de sa secrétaire le pressant de sortir afin de pouvoir dialoguer paisiblement avec le programme… Ce logiciel inaugural a fait paradigme, puisqu'on appelle « effet ELIZA » le fait de prendre pour davantage qu'il

[77] La machine de Weizenbaum est évoquée in Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*. *Op. cit*. Leçon du 30 novembre 1966. *Cf. infra*. p.399.
[78] Weizenbaum, J. (1976). *Op. cit*. p.7 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

n'est un programme informatique (lorsque l'on remercie une machine à café ou un distributeur de billets qui a affiché « merci et à bientôt » sur son écran…).

Bien sûr, le programme ELIZA ne fait que reprendre en boucle ce que ses utilisateurs tapaient sur le clavier[79]. L'hommage ironique à Carl Rogers est ainsi justifié par les reformulations grammaticales — facilitées en anglais — que propose ELIZA (les thérapies rogériennes ont en effet proposé une réflexion sur l'interprétation et conclue à une volonté de réduire la portée sémantique de celle-ci). Si l'on dit à ELIZA que l'on va mal, ELIZA répond « vous me dites que vous allez mal », etc. De même, elle possède un petit index de quelques termes qui vont déclencher des réponses types. Si le programme repère les mots « père », « mère », « frère » ou « sœur », il nous enjoint à écrire au sujet de notre famille, et ainsi de suite. Comme le dit J.-A. Miller, on ne sait pas si l'algorithme est méchant, mais ce qui est sûr c'est qu'il est bête[80]. Pour exemple : si le programme ne parvenait pas à trouver une correspondance dans son index algorithmique, ELIZA se contentait de vous affirmer « je comprends[81] ». Nous verrons plus loin que cette dimension « ironique » des réponses de la machine n'est peut-être pas sans lien avec l'opérabilité du branchement qu'elle propose pour certains sujets[82].

Cette étude de la communication dite « naturelle entre l'homme et la machine », selon l'article de J. Weizenbaum est riche d'enseignement. Premièrement, elle vérifie expérimentalement l'adage lacanien qui veut que le « sujet reçoive de l'Autre son propre message, sous sa forme inversée », c'est exactement le fonctionnement de l'algorithme et celui-ci suffit à faire durer la conversation. Deuxièmement, ELIZA nous enseigne que le sujet, d'écrire seul avec un programme, trouve une satisfaction suffisante pour que celle-ci se soit muée en une sorte « d'addiction » pour quelques contemporains du professeur du MIT. Troisièmement, le programme reprécise l'objet du clinicien, en indiquant en creux que « parler » ne se réduit pas à la communication, d'une part (ELIZA ne parle ni ne communique), mais d'autre part, que la parole ou le

---

[79] Weizenbaum, J. (1966) « ELIZA – A Computer Program For the Study of Natural Language Communication Between Man and Machine » *in Communications of the ACM Volume 9, Number 1 (January 1966): 36-35.* Accessible en ligne : https://www.csee.umbc.edu/courses/331/papers/eliza.html [page consultée le 02.12.17]

[80] « [Google] Est-il méchant ? Ce qui est sûr, c'est qu'il est bête » in Miller, J.-A. (2017) « Google », *in La cause du désir n°97, "Internet avec Lacan"*. Novembre 2017.

[81] Le Bars, A. (2019). « Automates, ordinateurs, robots : repères chronologiques et concepts », Colloque international "Autisme, Robotique et Numérique : quel partenaire privilégié au XXIème siècle ?", Université Rennes 2 les 7 et 8 novembre 2019. Inédit.

[82] Cette dimension est justement soulignée par A. Le Bars, *Ibid.*

corps vivant n'est pas une condition nécessaire à l'établissement, la mise en marche d'un transfert. Des sujets témoignent en effet avec ELIZA (et ses avatars et son effet dérivé) avoir pu accorder une « supposition de savoir » à un algorithme. En cela, l'expérience semble argumenter en faveur de la proposition lacanienne que le « signifiant du transfert » peut être « quelconque[83] » — et donc même un programme informatique algorithmique.

b. … à la suggestion automatisée

Le bête miroir qu'incarnait ELIZA ne convainquit guère longtemps investisseurs et passionnés d'intelligence artificielle. Si le psychologue pouvait trouver à se laisser réduire à une machine, sans doute était-il possible d'orienter ce miroir, d'y produire une déformation esthétique qui aurait donné au reflet une allure plus séduisante que les rhétoriques thérapies rogériennes. C'est majoritairement le comportementalisme, le *coaching*, le développement personnel, les approches s'orientant d'une « psychologie positive », qui investirent le terrain nouveau (« *new frontier* ») des agents conversationnels[84].

Pax, *chatbot* développé par l'organisme *IntrusiveThoughts.org* propose sur Facebook une plateforme de discussion avec un algorithme. Celui-ci vise, comme l'indique le nom de la compagnie (« pensées intrusives »), de lutter contre la cisaille de la pensée et les troubles anxieux que ces troubles obsessionnels génèrent. *Pax* (« paix », en latin) propose ainsi des pensées positives pour lutter contre ces phénomènes intrusifs. Nous assurant que nous ne sommes pas seuls, qu'il existe des solutions et qu'il peut nous aider à y accéder, *Pax* évoque finalement la célèbre « méthode Coué » développée par E. Coué de la Châtaigneraie au début du XXème siècle[85]. Ce psychologue et pharmacien, disciple de l'école de Bernheim, fin connaisseur des pouvoirs de la suggestion, proposait que chaque jour, au lever et au coucher, l'on puisse se répéter à l'envi la phrase-clef : « chaque jour, de tous points de vue, je vais de mieux en mieux[86] ».

---

[83] *Cf. infra*. p.403.
[84] Monnier, D. (2018). « Woebot : psychothérapie suite et fin ». Colloque « Psychanalyse et médecine - clinique et éthique du XXIe siècle ». Université Rennes 2, Novembre 2018, Rennes, France. Inédit.
[85] Guillemain, H. (2010). *La méthode Coué*. Paris : Seuil.
[86] Coué, É. (2016). La Maitrise De Soi-même Par L'autosuggestion Consciente: La Méthode Coué. [1920]. CreateSpace Independent Publishing Platform. Accessible en ligne : https://books.google.fr/books?id=N6h0jwEACAAJ [page consultée le 20.11.2019].

L'efficace de cette « autosuggestion consciente » a été clairement démontrée — ainsi que ses limites[87] —, et les différents *coachs* version *chatbots* ne font que reprendre, moyennant abonnement payant, les mêmes adages, avec quelques variations. *Replika* propose ainsi d'orienter son programme d'assistance thérapeutique, en fonction du trouble dont l'utilisateur souffre. Quel qu'il soit et quelle que soit l'heure à laquelle la plainte advient, *Replika* a réponse à tout, à la condition préalable d'indiquer ses objectifs de soin (« *reduce stress* » ; « *reduce anxiety* » ; « *be more social* » ; « *live healthier* » ; « *understand myself* » ; « *find hope* » ; « *feel happier* » ; et bien sûr — si cela est encore possible après pareille liste — l'éternel « *think positively* ») :

> « *Replika* est là pour vous 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, si vous vous sentez mal, anxieux, ou si vous avez simplement envie de parler avec quelqu'un[88] »

Là encore, le « quelqu'un » ne peut-être qu'ironique, et il faut sans doute la législation libérale des États-Unis pour autoriser une telle publicité mensongère (et potentiellement dangereuse, puisque nous parlons de santé mentale).

Plus connu et tout aussi oblatif — mais moins prétentieux — que sa cousine *Replika*, *Woebot* est également un *chatbot* développé pour la plateforme *Facebook*. C'est cette fois-ci une entreprise indépendante qui est à la manœuvre, tapie « derrière » l'écran du logiciel. Cette compagnie est constituée de psychologues cognitivo-comportementalistes formés à Standford[89] — célèbre et fameuse université qui diplôme Larry Page et Sergey Brin, co-fondateurs de *Google*. Nous ne résistons pas à reproduire ici une phrase de leur présentation issue de l'impressionnant et amène onglet « *The Science* » :

> « Nous sommes des psychologues qui fabriquons des programmes et des outils pour la clinique. Nous avons travaillé à Standford durant plus de dix ans. Nous <3 [aimons] aider les gens et les sciences comportementales (tant et si bien que nous le faisons depuis vingt ans) […] la triste vérité est que plus de la moitié de la population du globe n'a toujours pas accès aux soins de première nécessité. Pour davantage encore, la santé mentale n'est même pas une option. Donc nous nous sommes demandé "quels outils

[87] *Cf. supra*, p.51.
[88] Informations disponibles sur le site de l'entreprise (en anglais, notre traduction) : https://replika.ai/ [page consultée le 21.11.2019].
[89] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pourrait-on utiliser pour aider ?" "Les thérapies cognitivo-comportementales bien sûr[90] !" »

Ces psychologues-ingénieurs talentueux nous enseignent à propos des thérapies cognitivo-comportementales à faire soi-même (*Do It Yourself Cognitive and Behavioral Therapies,* DIY CBT). Ils démontrent en effet qu'il n'y a nul besoin d'un psychologue pour réaliser cette suggestion automatisée, et qu'il s'agit, à la façon de la « gymnastique mentale » proposée par Janet au début du XXème siècle[91], de laisser le sujet face à ses propres devoirs et incantations visant à ce qu'il se sente mieux (*feel better* en V.O.). On peut alors se demander pourquoi l'on embaucherait des praticiens s'orientant de ces méthodes en institution, ou la raison de leur installation en libéral. Si l'on souhaitait mettre à disposition de patients de telles méthodes, l'achat d'un matériel adapté et (constamment) mis à jour serait, à les suivre, amplement suffisant. Cela serait sans doute même moins coûteux et permettrait de surcroît à ces mêmes professionnels de s'atteler à ce qui semble réellement les intéresser dans le soin psychique, à savoir l'élaboration de programmes informatiques ingénieux et de plus en plus performants (du point de vue de leur esthétique en tous les cas, le « logiciel » lui-même n'ayant guère changé de logique depuis ELIZA). Au-delà de l'étonnement que peuvent susciter de telles démarches, il nous faut nous orienter du réel au principe de cette nouvelle demande et engouement — du côté des cliniciens, des chercheurs, comme des patients — pour ces programmes.

Justin Caffier, qui est un journaliste du magazine en ligne *Vice* et sujet à des états de tristesse mélancolique, s'est proposé de tester l'application pour l'audience du journal — mais aussi pour améliorer son état subjectif. L'honnêteté de son expérience et la fraîcheur de son témoignage nous arrêtent. J. Caffier indique ainsi souffrir chroniquement d'états dépressifs et nous renseigne à propos du contexte au principe de son essai :

« Au fil du temps, j'ai appris à gérer la maladie, mais parfois, je suis rattrapé par un raz-de-marée de mélancolie et je m'y noie. Il me berce, et m'empêche de faire quoi que ce

[90] Informations disponibles sur le site de l'entreprise (en anglais, notre traduction) : https://woebot.io/the-science [page consultée le 21.11.2019].
[91] Janet, P. (2005). *Op. cit.*

soit jusqu'à ce que la crise soit finie. C'est lors de ma dernière crise que j'ai voulu essayer le service *Woebot*[92]. »

J. Caffier est plutôt satisfait du service proposé par le programme. Il remarque que sa crise a passé durant l'utilisation du *bot*. Mais il note fort pertinemment que, de tout temps, avec ou sans le *chatbot*, ses accès mélancoliques s'estompaient toujours au bout d'un certain temps. Il s'aventure alors dans l'épineuse question de l'évaluation des psychothérapies pour conclure :

> « Je voudrais féliciter *Woebot* et ses inventeurs, mais je ne saurais pas à qui attribuer le mérite. Même si *Woebot* ne m'a pas vraiment aidé à aller mieux, il présage un avenir où les IA seront capables d'aider les humains avec conviction, compassion et efficacité. Le produit a donc du potentiel, mais le rendu global n'est pas encore abouti[93]. »

L'enthousiasme de J. Caffier est donc sous-tendu d'abord par le fantasme que ce prodige de l'IA, s'il n'est pas encore advenu, sera pour plus tard — structure de la promesse. À ce titre, nous ne saurions trop lui recommander la lecture des travaux d'A. Casilli[94] à propos de l'imposture de ladite intelligence artificielle, et des promesses factices du scientisme. En effet, A. Casilli isole par exemple la création contemporaine à celle de *Woebot* du syntagme « d'intelligence artificielle artificielle », qui décrit la pratique consistant à déléguer des tâches à des humains en faisant croire qu'on les donne à des robots[95]. Des entreprises embauchent ainsi des « tâcherons » du clic pour travailler comme des ordinateurs pour des tâches que ces derniers ne savent encore résoudre. La plus connue de ces plateformes est détenue par *Amazon* et porte le sarcastique nom « Amazon Mechanical Turk », en référence au « turc mécanique », un automate imposteur du XVIIIème siècle, censé savoir jouer aux échecs et en réalité actionné par un humain grâce au moyen d'une trappe secrète[96]. Le turc mécanique d'*Amazon* met ainsi en relation des entreprises qui souhaitent externaliser des services de traitements de données nombreuses, et des « micro-travailleurs », payés à la pièce, qui vont réaliser ces tâches… en attendant que les robots y parviennent un jour. Il est

---

[92] Caffier, J. (2018). « J'ai essayé de soigner ma dépression grâce à l'intelligence artificielle. Ça va pas fort. Du coup, j'ai envoyé des messages sur Facebook à un chatbot cognitivo-comportemental. » *Vice Magazine*. Accessible en ligne : https://www.vice.com/fr/article/paqj87/jai-essaye-de-soigner-ma-depression-grace-a-lintelligence-artificielle [page consultée le 23.11.2019].
[93] *Ibid.*
[94] Casilli, A. A. (2019). *Op. cit.*
[95] *Ibid.* p.122 et *sq*.
[96] Cardon, D., & Casilli, A. A. (2015). *Op. cit.* p.18.

à noter que la nature du travail sur ces plateformes évolue à mesure que les ordinateurs deviennent plus performants — grâce au travail réalisé par des humains (exploités, précarisés, sous-payés). C'est le principe même du « *captcha* » de *Google* qui nous invite à cliquer sur des panneaux de signalisation ou des vélos (lorsqu'il souhaite entraîner son logiciel pour ses voitures autonomes) ou à recopier une série de lettres déformées ou tronquées (lorsqu'il entraîne son « scanner » autonome de livres). Ainsi, qui utilise les services de ces plateformes « travaille » pour elles. Les machines et leurs ingénieurs cherchent de cette façon à exploiter la subtilité de nos usages pour automatiser les robots — et toujours mieux nous servir.

Ce développement a toute sa place ici, puisque J. Caffier nous a donc indiqué qu'il était possible de se « confier » gratuitement à un programme (vendu comme) intelligent. Le programme va ensuite pouvoir exploiter ces données (ce que nous lui disons) pour « progresser » et adapter ses réponses (ce que J. Caffier appelle de ses vœux). *Woebot* vérifie ainsi le proverbial « si c'est gratuit c'est que vous êtes le produit ». Cette devise officieuse des plateformes, dont les services apparaissent sans contreparties, est traduite notamment par l'exploitation des données personnelles. Défrayant régulièrement la chronique, cette problématique rappelle ainsi l'économie de marché capitaliste à laquelle est aussi soumise la navigation internet (autrement dit : on ne sort pas du discours par la fenêtre de nos écrans). En attendant les robots, ce sont donc les hommes et les femmes — les plus pauvres et précaires — qui travaillent en esclave (au sens hégélien de l'esclave antique) des algorithmes et programmes « intelligents » qui eux, existent bel et bien déjà.

Évidemment, pour l'instant, J. Caffier relève avec humour que *Woebot* lui est simplement apparu un peu crétin :

> « Que je me plaigne d'un problème financier ou d'un problème d'organisation, le *Woebot* me déballait les mêmes réponses toutes faites. Je suis sûr que même si j'avais admis avoir assassiné l'archiduc François Ferdinand, *Woebot* m'aurait répondu par un "tu as l'air d'avoir beaucoup de choses à gérer en ce moment". Aussi, le prétendu "apprentissage de fond" de *Woebot* ne fonctionne pas vraiment[97]. »

Mais peut-être que ces répétitions étaient volontaires, afin que le programme mesure la gamme de réactions possibles du cobaye J. Caffier ! Sans verser plus avant dans

[97] Caffier, J. (2018). *Op. cit.*

l'herméneutique, relevons la façon « ELIZA effect » avec laquelle J. Caffier interprète ce comportement du programme et les questions qu'il charrie :

> « [*Woebot*] oublie constamment ce que nous avons déjà passé en revue des dizaines de fois et répète les mêmes choses encore et encore – un peu comme ma mère à un dîner de famille. *Woebot* a peut-être catalogué mes réponses, mais m'écoutait-il vraiment ? »

Woebot nous apprend donc, avec J. Caffier, que le *chatbot* vendu comme *coach* en santé mentale évoque finalement davantage un membre de la famille qu'un thérapeute (sans doute l'effet de l'Œ*deep-learning*) . De même que la « fourchette intelligente » semblait rappeler à X. de La Porte sa propre grand-mère à table. La fourchette technologique vous invite en effet à ralentir vos assauts culinaires en calculant la vitesse et la répétition de ceux-ci, tout comme l'aïeule du journaliste se faisait la sage modératrice de ses éventuels emportements quant à sa pitance infantile[98]. Ces deux exemples rappellent ainsi l'actualité de la critique d'E. Morozov à propos du « solutionnisme technologique[99] ».

J. Caffier ne poursuivra finalement pas au-delà de la période d'essai (« gratuite ») du logiciel, dont l'invite ne nous permet plus d'être dupe de la visée finale du programme, qui consiste d'abord à rapporter de l'argent :

> « À la fin de ma période d'essai, *Woebot* a essayé de me vendre son programme payant en me promettant une semaine de thérapie "pour le prix d'un café". Une accroche volée aux publicités des années 1990 pour l'adoption d'enfants africains. Il a accepté mon refus avec plus ou moins de dignité, en me souhaitant beaucoup de bonheur[100]. »

Ainsi, la différence majeure entre ELIZA et *Woebot*, deux programmes de « psychothérapie artificielle » construits à plus de cinquante ans d'écart — et donc séparés par autant de potentiels progrès formidables dans les domaines de l'informatique en général — est leur rapport à l'utilisateur et à son porte-monnaie[101]. Le premier (ELIZA) était en libre accès, entièrement gratuit et modifiable par tous, et son concepteur avait effectué plusieurs rappels auprès des utilisateurs pour tenter

---

[98] De La Porte, X. (2016). *La tête dans la toile*. Caen : C&F Édition, p.36-7. Cité par Bernard, D. (2019). *Lacan et la honte* […]. *Op. cit*. p.218.
[99] Morozov, E. (2014). *Op. cit*.
[100] Caffier, J. (2018). *Op. cit*.
[101] Sur la façon dont la contreculture informatique a rencontré le capitalisme, *cf*. Turner, F. (2013). *Op. cit*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

d'endiguer leurs usages parfois trop intensifs de sa machine. Peu de chance pour que les responsables (et/ou les actionnaires) de *Woebot* décident d'en faire autant. Dans la mesure où ces programmes s'adressent à des personnes en situation de souffrance psychique, quelques questions déontologiques pourraient éventuellement se faire jour, aussi dans l'esprit des législateurs. Cependant, il s'agit également d'être attentif aux fonctions subjectives singulières qui, au cas par cas, peuvent être emplies par ces programmes et trouver à se déplier auprès d'un partenaire-thérapeute (nécessairement, nous le verrons, en chair et en os cette fois-ci).

c. Un surmoi de poche

D. Bernard a déjà pu démontrer, avec Lacan, comment cette dynamique du développement personnel et du *coaching* résonnait avec le fonctionnement névrotique et cette volonté de récupérer un « plus-de » jouissance commandé par le surmoi. Il souligne ainsi l'affinité structurale entre le fantasme névrotique (qui guide cette volonté de récupération d'une part de jouissance prélevée au champ de l'autre) et la logique du discours capitaliste[102].

Le fantasme névrotique — dont nous avons déjà rappelé le mathème lacanien $\$ \lozenge a$ — désigne un « programme de jouissance », propre au sujet, qui l'a déterminé dans l'après-coup de sa mise en place. Le fantasme, comme nous l'avons indiqué[103], est une machine à sécréter la réalité en tant qu'elle est toujours foncièrement virtuelle. Conséquemment, ces dispositifs numériques, plateformes internet et écrans interactifs vont se mettre au service de ce fonctionnement fantasmatique dans la particularité des dispositions d'un sujet.

D. Cardon relève, avec G. Tarde, la pente aux « gloriomètres » qui colonisent les usages des différentes plateformes numériques (réseaux sociaux, vente en ligne de biens et de services, etc.). D. Bernard fait un pas de plus en proposant de rebaptiser ces dispositifs des « glorio-maîtres[104] », renouant avec la structure discursive du discours capitaliste. En place de surmoi, le compteur (d'amis, de *likes*, de pas, etc.) en demande « toujours plus » et se révèle insatiable, indiquant un chiffre, certes, mais soulignant surtout un manque, un « plus-de », qui peut toujours s'y ajouter. L'aliénation à ces compteurs est

[102] Bernard, D. (2019). *Lacan et la honte* […]. *Op. cit*. p.200-28.
[103] *Cf. supra*, p.100 et *sq*.
[104] Bernard, D. (2019). *Op. cit*. p.219.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

sous-tendue par la croyance de l'utilisateur en l'image renvoyée par ces dispositifs, marquée d'un manque sanctionnant l'éternel verdict « peut mieux faire ». Aucune technophobie au principe de ce constat, puisqu'on pourrait tout à fait imaginer que des plateformes numériques fonctionnent sans ces dispositifs qui traduisent avant tout un discours et non une qualité inhérente au numérique. C'est d'ailleurs ce que tente de faire — mais principalement pour se démarquer, justement, de ses concurrents, et là encore faire briller sa petite différence d'avec tous les autres — le réseau social *Instagram* qui a annoncé en grande pompe faire disparaître les *likes* de sa plateforme[105].

L'objet mis en place d'agent — de maître — dans le discours capitaliste est ainsi « connecté » au surmoi du sujet, celui qui est à la fois interdicteur et impératif. Le surmoi, dans sa version lacanienne, est l'instance qui, de structure, pousse le sujet à réaliser son fantasme — et donc à retomber sur son manque, sa « castration » — en lui ordonnant « jouis[106] ! ». Les objets connectés peuvent ainsi être de véritables « surmoi de poche[107] », notifiant et indiquant au sujet qu'il a à faire « encore un effort » pour s'égaler à cette belle image unifiée, « parfaite », qu'il n'atteint jamais pour de bon — ou en tout cas, qu'il ne vaut mieux pas, pour lui, atteindre…

Un mouvement idéologique, le *Quantified Self* (QS) est paradigmatique de cette tendance des dispositifs numériques utilisés comme moyen de contrôle, de contrainte et donc de « pousse-au-jouir ». Le *QS* (« automesure connectée » selon la traduction proposée au journal officiel[108]) est un mouvement d'inspiration californienne. Il est initié en 2007 par K. Kelly (homme d'affaire, fondateur puis directeur du magazine *Wired* à la suite de S. Brand à la fin des années 1990) et G. Wolf, également contributeur au même magazine. Leur idée consiste à développer et utiliser des outils de mesure individuelle visant le contrôle et l'amélioration de soi. D'abord prisée dans le milieu sportif – tout particulièrement chez les joggers – elle se développe dorénavant

---

[105] Witte, R. (2019). « Should Instagram Get Rid of 'Likes' ? ». *Wall Street Journal*. Le 25 juillet 2019. Accessible en ligne : https://www.wsj.com/articles/should-instagram-get-rid-of-likes-11564071289 [page consultée le 20.08.2019].
[106] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre XX. Op. cit.* p.10.
[107] *Cf.* l'intervention de C. Le Poitevin in Borgogno, S., Delarue, A., Dumoulin, Q., Leblanc, M., Le Poitevin, C. & Sidon, P. (2019). « L'Humain au reflet du numérique » *in Suite & Variations, « Lire le transfert Autrement »*. ACF-VLB.
[108] Journal Officiel, daté du 4 mars 2017. Accessible en ligne (rapport annuel de la commission) : https://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/194000372.pdf [page consultée le 20.06.2019]. p.192.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

majoritairement sous la forme d'applications pour smartphones. Mouvement proche de l'idéologie transhumaniste, le *quantified self* tend également à s'hybrider facilement au courant très actuel du *coaching* et du *self-improvment* (développement personnel). Aujourd'hui, la « mesure de soi » intéresse nombre d'investisseurs, de programmateurs, d'organismes de santé publique (projet « Printemps » de l'INSERM[109]), mais également d'utilisateurs. Disponibles sur les différents *stores* des plateformes (*Play Store* pour Google/Android, *App Store* pour Apple/MacOs, etc.), toutes ces applications ont en commun de demander à l'utilisateur de renseigner ses mesures à l'aide d'outils (diversifiés dans leur précision et leur objet) spécifiquement proposés par l'application. Le programme développe des objectifs à atteindre, qui parfois se couplent à un système de récompenses – trophées, succès, insignes etc… – de type *scoring*. Il est alors possible de faire valoir ces derniers via les réseaux sociaux, en les partageant de façon plus ou moins publique.

Il faut souligner la proximité idéologique de la quasi-totalité des applications de *e*-santé mentale avec ce mouvement du *QS*, lui-même proche d'idéologies confinant au fait religieux. La devise transhumaniste « *better than well*[110] » [littéralement : « mieux que bien »] démontre l'affinité de leur proposition avec un programme surmoïque de la jouissance. La finalité de cette lancée saura épuiser le sujet de ses ressources. Devenu le parfait esclave de sa jouissance promue par l'application, la seule porte de sortie semble être l'épuisement, professionnel à l'occasion[111], dont l'anglicisme *burn-out* traduit bien ce qu'il recouvre (Lacan disait que la jouissance commençait à la chatouille et finissait à la flambée d'essence[112]).

Ainsi ce projet du *QS* rend sensible cette position particulière du sujet du discours capitaliste, d'être le prolétaire de sa propre individualité (le fameux *self-made man*, qui court-circuite ce « trésor de signifiant » d'où il s'origine, quitte à s'en émanciper par la voie du symptôme). Le discours du capitaliste « nous [n'en] aurions aucune espèce d'idée si Marx ne s'était employé à le compléter, à lui donner son sujet, le

---

[109] Projet d'application de *e*-santé mentale (intitulée *StopBlues*) visant la prévention du suicide. *Cf.* la page de présentation du site en ligne : https://stopblues.fr/fr/cgu [page consultée le 20.04.2020].
[110] *Cf.* le site « officiel » de l'entreprise transhumaniste, « Humanity + » : « In other words, we want people to be better than well. This is the goal of transhumanism. » [En d'autres mots, nous voulons que les gens soient mieux que bien. C'est le but du transhumanisme]. *Cf.* https://humanityplus.org/ [page consultée le 01.06.2020].
[111] Comme l'illustrent les nouvelles voies du management et sa *gamification* généralisée. *Cf.* Triclot, M. (2011). *Op. cit.* p.230 et *sq*.
[112] Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. *Op. cit.* p.83.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

prolétaire[113] ». Le *QS*, et les applications qui en émanent, transforment le sujet en l'objet de son propre surmoi de poche, à la mesure (« personnalisée ») de le dépasser toujours d'un peu.

[113] Lacan, J. (2011). *Je parle aux murs* [...]. *Op. cit.* p.95-6.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

3. Le clinicien dans le clavier

a. La touche de l'alternative : faire le deuil du gadget

Lacan opposait le clinicien, qui « appuie sur des boutons », celui qui crée ou paramètre les programmes de santé mentale que nous avons évoqués, à la réflexivité analytique — c'est-à-dire l'analyse du transfert. Parler du « transfert », prendre en compte ce qui se loge au-delà de la demande articulée — au médecin par exemple[114] —, implique de conclure que « le clinicien est dans le clavier », qu'il fait partie du clavier lui-même. Citons ce passage du discours de clôture du congrès de l'École freudienne de 1968 puis déplions :

> « un clinicien, ça se sépare de ce que ça voit pour deviner les points-clés et se mettre à pianoter dans l'affaire. […] vous [il s'adresse aux analystes de son École], ce qu'il y a de plus vrai dans vous, fait partie de ce clavier. Et que naturellement, […] vous soyez bien certain qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier et que c'est à ça que vous avez affaire. C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le trompez pas, parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien[115] »

Tout d'abord, qu'est-ce que ce « clavier » en cause ? Lacan ne fait sans doute pas directement référence ici aux *chatbots*. Bien qu'il évoque le programme ELIZA de Weizenbaum ailleurs, soulignant la dimension du transfert qui trouve à se réduire à la machine :

> « Néanmoins elle est fort intéressante [ELIZA] parce qu'il y est en fin de compte suggéré quelque chose qui pourrait être considéré comme une fonction thérapeutique de la machine. Pour tout dire, ce n'est rien moins que l'analogue d'un transfert, qui pourrait se produire dans cette relation[116] »

[114] Lacan, J. (1987). « La place de la psychanalyse dans la médecine » [1966]. in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 7. Genève : Georg éditeur. p.9-40.
[115] Lacan J. (1970). « Discours de clôture au Congrès de Strasbourg ». *Op. cit.* p.157-66.
[116] Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique* […]. *Op. cit.* Leçon du 30 novembre 1966.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Le « clavier » renvoie dans ce cas à ce que Lacan réduisait à « l'alternative » de « l'unité d'information », c'est-à-dire, le caractère différentiel du signifiant de se définir par exclusion de n'être pas tous les autres :

> « [une unité d'information, ce qui garantit l'efficacité du signe] se rapporte toujours à une unité primordiale qu'on appelle clavier, et qui n'est autre que l'alternative, tout simplement[117]. »

L'analogie du technicien, ou l'image d'Épinal de l'opératrice téléphonique (« Demoiselle du téléphone »), qui branche et débranche *input* et *output* pour mettre en lien deux correspondants est là aussi une illustration de ce « clavier » d'alternatives. Mais ce terme renvoie aussi aux coordonnées interrogées par la clinique neurologique, *via* l'illustration du fameux « clavier cérébral ». L'idée de ce « clavier cérébral » dit cette conception du cerveau comme une « machine compliquée[118] », emplie de boutons qu'il faut d'abord délimiter avant que de pouvoir les actionner pour obtenir l'effet escompté.

Cette conception du cerveau comme clavier apparaît dès le début de la seconde révolution industrielle, à la fin du XIXème siècle. Elle est inspirée des développements phrénologiques de F. J. Gall et on la trouve dans le dictionnaire de T. Thoré publié en 1836[119]. Le « clavier cérébral » est également présent chez A. Binet ou C. Féré (1887) à propos du magnétisme animal[120]. Le protagoniste du *Horla* de Maupassant s'interroge à son propos ainsi :

> « Ne se peut-il pas qu'une des imperceptibles touches du clavier cérébral se trouve paralysée chez moi[121] ? »

On voit comment ici le héros de Maupassant « se sépare de ce qu[‘il] voit pour […] pianoter dans l'affaire ». Ce clinicien dont Lacan parle, à l'image du neurologue, voudrait prendre de la distance (comme cela se dit souvent dans les institutions) pour

---

[117] Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II, Le moi* […]. *Op. cit.* p.350.
[118] Chez Freud, le terme de « machine compliquée » renvoie aux organes génitaux masculins. Freud, S. (2001). « Le symbolisme dans les rêves ». *Introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Payot. p.184.
[119] Thoré, T. (1836). *Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie : à l'usage des artistes, des gens du monde, des instituteurs, des pères de famille, des jurés, etc.* Paris.
[120] *Cf.* en notes de bas de page, Gleizes, D., & Reynaud, D. (dir.). (2017). *Machines à voir: Pour une histoire du regard instrumenté (XVIIe-XIXe siècles)*. Lyon: Presses universitaires de Lyon. p.69.
[121] G. de Maupassant cité in *ibid.* p.370.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pouvoir agir sur le phénomène qu'il décrit, qu'il observe et dont il s'extrait. Or, c'est précisément cette découverte freudienne du transfert qui nous oblige à reconsidérer un tel mouvement. Le transfert, soit le fait qu'une demande d'amour s'émancipe de toute demande[122], rend caduque cette considération du clinicien qui voudrait se distancier du patient pour n'avoir affaire qu'à son clavier. En fait, ce clinicien-technicien, en place de maître, s'il se distancie des phénomènes, ne se décolle pas de cette « supposition de savoir » qu'il interprète à la lettre. Or cette expression de Lacan, pour rendre compte de la dynamique transférentielle à l'œuvre dans la cure, voulait renverser cette proposition. Le sujet (analyste, clinicien, médecin) est supposé savoir par le patient ou l'analysant. Mais ce sujet supposé savoir à qui la demande s'adresse ne suppose rien du tout : ni une définition rigide de l'inconscient, ni même ce qu'est un psychanalyste. Le transfert veut alors rendre compte des effets de cette supposition de l'analysant à l'analyste, ce dernier étant présenté comme une « coquille vide » (analogie en référence au silène de Socrate et à la relation qui l'unit à Alcibiade dans le *Banquet* de Platon[123]). Cette coquille, ce « semblant d'objet » vise à mettre l'analysant face à son propre texte, chaîne signifiante produite par l'association libre face à laquelle le sujet ne peut avoir que des réactions paradoxales[124] :

> « Une chaîne signifiante, telle est la forme radicale du savoir dit textuel. Et ce que le sujet du transfert est supposé savoir, c'est, sans que le psychanalysant le sache encore, un texte, si l'inconscient est bien ce que nous nous savons : structuré comme un langage. […] Disons que le savoir référentiel […] n'est bien entendu pas absent du savoir analytique, mais il concerne avant tout les effets du langage, le sujet d'abord, et ce qu'on peut désigner du terme large de structures logiques. […] La question est non pas de ce qu'il [le psychanalyste] sait, mais de la fonction de ce qu'il sait dans la psychanalyse[125]. »

Dans cette perspective, faire consister un savoir référentiel du côté du clinicien, vouloir perfectionner son clavier n'est pas l'enjeu. Le savoir référentiel de la psychanalyse se construit sur un savoir qui lui est premier, qui a rapport au texte, celui que « l'hystérique » du siècle de Freud lui permit d'entendre. La clinique du sujet ne se supporte que du texte qui en émerge, mais depuis le clavier de l'analysant — et non de

---

[122] « s'ouvrant là l'espace démesuré qu'implique toute demande : d'être requête de l'amour» Lacan, J. (1966). « Subversion du sujet […] » [1960]. *Op. cit.* p.813.
[123] Lacan, J. (2001). *Le Séminaire, livre VIII, le transfert* [1960-1961]. *Op. cit.* p.29-99.
[124] Sauvagnat F. (1992). « Psychanalyse et neurosciences ». *Op. cit.*
[125] Lacan, J. (2001). « Première version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École [1967] » in *Autres Écrits*. *Op. cit.* p.580-1.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

l'analyste. Si l'analyste constitue « une alternative », s'il peut être réduit à une touche du clavier — semblant d'objet *a* — c'est pour faire s'affronter l'analysant à son propre texte. Peu importe ce qu'il sait (son clavier de référence), ce qui importe c'est *la fonction* (la conséquence, l'effet) de ce qu'il sait pour le sujet qui vient lui délivrer quelque message sous la forme d'une demande. Ainsi Lacan déplace la focale du clavier vers la touche qui y manque, occasion pour l'analysant de saisir un bout de la répétition symptomatique qui l'a amené en analyse — à condition donc, qu'on le laisse déplier son propre clavier, sans trop y faire obstacle.

La clinique du sujet s'ouvre donc sur un deuil, celui du clinicien de renoncer à être un gadget. G. Anders avait pu parler ainsi, à propos des ouvriers des usines face aux machines, de la « honte de ne pas être un gadget[126] », mais un corps périssable, faillible. On peut relever sur ce point la proximité de ce sentiment avec la solution type prêt-à-porter du transhumanisme[127]. Toutefois, renoncer à être un gadget ne veut pas dire que le clinicien ne puisse être un outil. Mais dans l'écart qu'il creuse par ce renoncement, ce dernier ouvre une place au sujet, que J.-A. Miller a nommé « lieu Alpha ». Déplions-en les coordonnées.

b. Un lieu Alpha pour un corps parlant

Avant de déplier ce point de capiton que J.-A. Miller propose avec le « lieu Alpha » du transfert au principe de l'offre analytique, revenons sur trois moments distincts de l'enseignement de Lacan à propos du transfert. Ces trois moments ne sont pas incompatibles en ce qu'ils montrent — de façons différentes cependant — cette place vide, cette « touche de l'alternative » du clavier que nous venons d'évoquer. Ces conceptions distinctes font toutes trois valoir que le travail de l'analyste consiste à ménager une place au sujet et à son symptôme. Elles sont donc antagonistes aux logiques surmoïques des psychologies positives (*QS* et autres) dont nous avons déplié les affinités avec certaines applications des dispositifs numériques. En revanche, l'une comme l'autre semble s'accorder à pouvoir reconnaître dans ce transfert une demande

[126] Anders, G. (2002). *L'obsolescence de l'homme, t.1. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, [1956]. Paris : Ivrea. p.38. Cité in Bernard, D. (2019). *Op. cit.* p.197-200.
[127] *Cf. supra*, p.319 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

d'amour adressée au savoir. L'écart entre les deux réside alors dans le traitement qu'elles en proposent…

Le premier « moment » de définition du transfert chez Lacan renvoie à l'analyste comme occupant la position du mort dans le jeu de bridge[128]. Il est contemporain des écrits sur la lettre volée, et de l'évocation du *caput mortuum*. Au bridge, le mort est le partenaire qui se tait après le tour des annonces effectué. L'analyste est celui qui se tait et laisse se déplier la partie du sujet — la chaîne signifiante. Ce n'est pas un silence qui est opposé comme réponse — ce qui peut, bien sûr, arriver dans les séances — mais qui permet un point de départ à la « partie ».

La deuxième conception marque une tentative de systématisation de cette place du sujet supposé savoir. Comme tout mathème, « l'algorithme du transfert » est une invitation à logifier les enseignements que la clinique a dégagés. Lacan va proposer dans les années soixante[129] cet « algorithme du transfert » où le sujet supposé savoir est annoncé comme un « signifiant quelconque », S^q (ce qui invite à le faire descendre du perchoir où la supposition, mal interprétée, aurait pu le pousser à monter). Le sujet, S vient donc trouver ce sujet supposé savoir ramené au S^q. Cette adresse (qu'illustre la flèche) permet le déploiement de la chaîne signifiante, du signifié *s* facteur des signifiants auxquels il renvoie dans la chaîne (S^1, S^2, … S^n)

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s\,(S^1, S^2, \ldots S^n)}$$

Le troisième « moment » que nous isolons se rapporte à la proposition de l'analyste comme « semblant d'objet *a* ». Plus précisément, la formulation de Lacan est que l'analyste doit placer « l'objet *a* à la place du semblant[130] ». En fait, cette définition est le relais de la première, mais avec les concepts que Lacan a apportés depuis les années cinquante. De même que le mort du bridge doit permettre que la partie débute, le semblant d'objet *a* renvoie à cet objet cause du désir, et doit ouvrir au déploiement de la chaîne signifiante que cet objet cause a poussé le sujet à tisser. Cette définition s'appuie sur une « logique du fantasme » que l'analyse permet de repérer. En incarnant

[128] Lacan, J. (1966). « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » [1958]. *Op. cit*. p.589.
[129] Lacan, J. (2001). « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » [1967]. in *Autres Écrits*. Paris : Seuil. p.248.
[130] Lacan, J. (1975). Le Séminaire, Livre XX, *Encore* [1972-1973]. Paris : Seuil. p.88.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

ce semblant d'objet, l'analyste permet au sujet de faire le tour de ce fonctionnement névrotique qui le détermine à son insu.

Au regard de ces différents moments de conceptualisations, J.-A. Miller propose de considérer

> « le psychanalyste comme objet nomade, et la psychanalyse comme une installation portable, susceptible de se déplacer dans des contextes nouveaux, et en particulier dans des institutions[131]. »

L'analyste n'est ainsi pas concepteur ou utilisateur de logiciel… mais est lui-même ce logiciel. Ce logiciel n'est toutefois pas un programme — ce qui laisserait supposer quelque technique universelle. Il est un objet qui supporte une certaine malléabilité, qui vise à instaurer un lieu, qui ne se réduit pas à « l'écoute » :

> « Il y a un lieu analytique possible en institution, disons un lieu Alpha. […] Ce n'est pas un lieu d'écoute […] un endroit où un sujet est invité à déblatérer à tire-larigot[132]. »

Le lieu analytique ne peut donc pas se supporter d'un seul programme qui inviterait le sujet à parler, sans jamais ne lui renvoyer que son propre message, de façon automatique. L'instauration du transfert va donc tenir à ce décalage que le clinicien introduit — par la présence de son corps même, nous le verrons — dans la relation au sujet qui vient le convoquer. Le lieu « Alpha » pourrait correspondre à cet écart :

> « Un lieu Alpha est un lieu de réponse […] où le bavardage prend la tournure de la question et la question elle-même d'un sens autre qui vaut comme réponse. […] Cette mutation du bavardage tient à ce que nous appelons le transfert […] l'événement interprétatif qui partage un avant et un après, comme nous disons classiquement. […] il faut et il suffit que s'installe la boucle par laquelle "l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée" le sujet se trouvant dès lors branché sur le savoir supposé dont il ignorait lui-même le siège[133]. »

Avec cette proposition d'un « lieu Alpha », J.-A. Miller témoigne de la mutation de la conception du transfert qu'a opérée Lacan après Freud. Le transfert ne tient plus à la personne de l'analyste, à quelque imago ou relation reportée sur le thérapeute. Bien

---

[131] Miller, J.-A. (2008). « Vers Pipol 4 », *Revue Mental*, n° 20. p.186.
[132] *Ibid.*
[133] *Ibid.* p.186-187.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

que de semblables phénomènes puissent s'observer dans les cures, pour Lacan, ils ne disent rien de la racine de ce transfert. Ce dernier tient en fait à l'inconscient lui-même, à sa mise au jour, à l'émergence d'un savoir insu dans la relation thérapeutique, que l'analyste se doit de pouvoir faire résonner. C'est cette émergence d'un savoir inconscient qui va pouvoir nouer le transfert dans la relation analytique.

Il s'agit alors de se demander comment cet écart advient bien que dans la configuration avec les *chatbots*, comme dans celle du lieu Alpha, c'est toujours le message du sujet qui lui revient par l'Autre sous sa forme inversée. L'hypothèse que nous proposons avec Lacan est que ce hiatus est permis par la présence du corps lui-même. La thèse lacanienne de l'articulation du corps au langage implique qu'il faille un corps pour savoir. Dans le séminaire *Encore*, Lacan revenait sur le problème posé par la machine à la nature de la pensée. Il y relevait ce hiatus entre « penser » et « savoir ». Si le premier est réductible à l'algorithme, c'est le transfert en tant qu'il implique un corps qui parle qui peut nouer le savoir et la jouissance qui lui est inhérente :

> « Qu'un ordinateur pense, moi je le veux bien. Mais qu'il sache, qui est-ce qui va le dire ? Car la fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition [...] Il n'y a qu'à regarder, pour voir que, partout où on ne les retrouve pas, ces savoirs [de Freud et Marx], se les être fait entrer dans la peau par de dures expériences, ça retombe sec. Ça ne s'importe, ni ne s'exporte. Il n'y a pas d'informations qui tiennent[134] »

Lacan fait ici référence au développement qu'il propose dans son séminaire *L'acte analytique* où il relit le *cogito* de Descartes en opposant l'être et le penser. Il déduit de Descartes et de sa formule l'opposition que le « Je » (soit le sujet de l'énonciation) pense là où il n'est pas ; et qu'il est là où il ne pense pas[135]. Les ordinateurs (et les systèmes automatiques avant eux) ont ainsi établi la démonstration du fonctionnement du signifiant, de la pensée, hors-corps (ce que nous avons détaillé avec la lettre volée). Mais la conséquence, telle qu'elle est mise en tension par la proposition cartésienne, c'est ce rejet du corps hors de la pensée :

[134] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre XX, op. cit.* p.89.
[135] Nous reprenons et détaillons ce développement de Lacan sur le cogito de Descartes *infra*, p.442 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> « c'est la grande *Verwerfung* de Descartes, elle est signée de son effet qu'il reparaît dans le réel, c'est-à-dire dans l'impossible : il est impossible qu'une machine soit corps. C'est pourquoi le savoir le prouve toujours plus en le mettant en pièces détachées[136]. »

Nous retrouvons, ainsi articulés, la question du corps, de la pensée et du savoir. Si la pensée peut fonctionner « hors-corps » (depuis Descartes et la mise au jour de ce sujet de la science moderne), la machine de cette pensée détachée du corps ne peut trouver à s'y nouer à nouveau. C'est le savoir (notamment médical) qui en atteste, qui, mettant en pièces détachées la machine du corps, permet d'en isoler les éléments comptables et fait ainsi voler en éclats son unité, toujours imaginaire (ce que nous avons déplié avec le stade du miroir).

Le transfert pourrait ainsi être défini, dans ces coordonnées, comme ce lieu d'où quelque chose de la parole de celui qui vient convoquer le clinicien trouve à émerger. Dans ce moment, quelque chose fait retour au sujet comme n'étant déjà plus tout à fait lui (c'est cet écart entre la pensée et l'être). C'est ainsi que nous lisons la fin de la citation de Lacan avec laquelle nous avons inauguré ce développement, à propos de cette touche manquante du clavier qui, de l'alternative, devient virtuellement subversion du sujet :

> « C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le trompez pas, parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien[137] »

c. Deux vignettes cliniques

Nous ouvrons maintenant avec la clinique, un propos conclusif de ce travail théorique autour du transfert. Il s'agira de cerner la façon dont les machines et les nouveaux dispositifs numériques peuvent contribuer à faire tomber les masques des claviers subjectifs, dans la variété et la singularité des phénomènes symptomatiques que la clinique connaît. Nous revenons sur deux cas que nous avons déjà rapidement évoqués[138]. Paul, que nous recevons au sein d'un service de pédopsychiatrie et Nathanaël, rencontré à sa sortie d'un service semblable. Nous montrons ici comment

[136] Lacan, J. (1967-1968). *Le Séminaire, livre XV, L'acte analytique*. *Op. cit*. Leçon du 10 janvier 1968.
[137] Lacan, J. (1970). « Discours de clôture au Congrès de Strasbourg ». *Op. cit*.
[138] *Cf. supra*, p.407-408.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

des dispositifs numériques ont pu venir appareiller le transfert et contribuer à son nouage pour ces deux sujets psychotiques.

PROTEGER LA LETTRE AVEC SON CORPS : LE CAS PAUL

Paul est un jeune homme de 16 ans qui présente une psychose grave. Hospitalisé depuis ses premières années, il met à mal le service de pédopsychiatrie, déjà en souffrance, où il séjourne. Paul peut tout à coup s'emporter et frapper jeunes et soignants, sans raisons apparentes. La première fois que je l'aperçois, alors que je franchis la porte du service, il passe devant moi à vive allure et me salut d'un « connard » tonitruant qui dit le rapport que lui-même entretient avec son Autre. Le psychologue de l'unité avait pris l'habitude avec Paul de pratiquer des « temps ordi » limités à une trentaine de minutes et auxquels, de façon surprenante, Paul s'astreignait tout à fait. Je lui ai proposé de travailler sur ce mode également. S'il n'avait de cesse de venir vérifier la pérennité de cette inscription en se renseignant sans arrêt du temps dont il disposerait — le même à chaque fois — et de l'heure à laquelle ce temps se déroulerait — le même chaque semaine — il tenait à signaler son intérêt pour l'activité, et se montrait moins véhément et moins agité une fois attablé devant la machine.

Paul est traversé par le pulsionnel. En témoignent les signifiants insultants qui s'imposent à lui sans arrêt et les agressions envers d'autres patients et soignants — qui conduiront d'ailleurs à son éviction définitive du service de pédopsychiatrie, vers la psychiatrie qu'on dit « générale ».

Avant que Paul ait cette idée de convoquer l'ordinateur dans nos rencontres, les séances étaient impossibles à l'intérieur du bureau. Outre le fait que Paul avait la plus grande difficulté à rester assis dans notre bureau, très vite notre présence se faisait intrusive. Paul pouvait alors nous prêter quelques intentions mauvaises, voire lubriques, à son endroit ; ou à l'inverse (mais sur ce même axe persécution-érotomanie), se ruer sur nous pour tenter de nous « faire un bisou ». Les séances se sont alors rapidement, et de façon systématique, déroulées en dehors de notre bureau. Mais la rencontre avec d'autres patients ou professionnels pouvait rendre la continuité des sessions d'accompagnement difficile.

Face à l'ordinateur, Paul peut évoquer plusieurs de ses vécus, revenir sur sa semaine, le week-end passé chez la famille d'accueil ou chez ses parents, etc. Durant ces temps de navigation, Paul souhaite surveiller le prix des différents jeux vidéo qu'il projette d'acheter, comptant combien cela lui coûterait, et combien alors il lui resterait. Il introduit déjà ici une première « économie » de ce pulsionnel désarrimé de toute loi.

Dès notre première séance il me prie de me positionner à côté de lui, face à l'écran, dans une configuration particulière. Tout au long de ces recherches où nous l'accompagnons, il nous demande de protéger la moitié gauche du clavier avec une partie de notre corps, afin de l'empêcher de rencontrer du contenu pornographique : « mets ta main pour protéger le "x" pour que j'évite de taper dessus ». Paul a besoin d'un autre pour le protéger de ce qui se cache sous cette lettre, qui le menace et le regarde, le happe sans parvenir à le diviser. Il utilise mon corps sur ces « temps ordi » pour recouvrir le point d'où l'horreur surgit dans l'image, car comme il le dit : « les films d'horreur, ça fait moins peur que les films porno ». Face à cet Autre rencontré sur Internet, Paul peut mobiliser le thérapeute afin d'éviter les mauvaises rencontres. Pour lui, la pornographie est un contenu aussi appelant qu'horrifique. La solution de ses « temps ordi », qu'il demanda, permit non seulement de donner consistance aux séances mais aussi d'indiquer au thérapeute l'endroit où il s'agissait de se situer dans un travail avec Paul (le protéger de cette lettre « x » du clavier). Était ainsi assuré un branchement par notre corps et *via* la machine, afin qu'un circuit pulsionnel trouve à s'instituer et à se réguler, à partir d'une lettre (et non des moindres) rendue manquante grâce au « corps » du thérapeute.

QUEL SEMBLABLE APRES L'APOCALYPSE ? LE CAS NATHANAËL

Nathanaël, adolescent de 17 ans, vient consulter après un long séjour en pédopsychiatrie – plus de trois mois – la prise en charge médicale ne parvenant à endiguer rapidement une symptomatologie catatonique. Il présente un vécu mélancolique auquel s'adjoignent des phénomènes de corps qui l'envahissent en permanence. Des traces invalidantes sont apparues sur son corps sous la forme d'allergies atopiques ou de zonas. Elles disparaissent puis reviennent par éclipses à chaque fois qu'il se rend physiquement à l'école ou que la proximité temporelle rend l'institution scolaire présente (rentrées scolaires, dates d'examens, etc.).

Irritantes, ces irritations le contraignent à ne plus sortir de chez lui lors des épisodes aigus ; chroniques, elles façonnent son rapport au monde agissant comme un signal semblable à l'angoisse que la catalepsie de Nathanaël masque.

En séance, Nathanaël découpe son monde en traçant trois cercles concentriques, indiquant qu'au niveau de son centre, il trouve une aire de confort minimal, mais qu'à la frontière immédiate de cette « *Zone du dehors*[139] », le « stress revient », selon ses mots. Fait notable, Nathanaël dit se sentir également à l'aise au niveau du troisième

[139] Damasio, A. (2001). *La Zone du dehors*. Paris : Cylibris.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cercle, le plus extérieur, représentant « ce qui est très loin de chez [lui] ». L'imaginaire ne pouvant recouvrir la discontinuité du symbolique, Nathanaël a besoin de marquer cette coupure en acte pour se mouvoir dans le monde, sans quoi son corps se défile.

Lors de nos rencontres, Nathanaël me relate ces impressions qui le plongent dans une certaine perplexité angoissée « c'est comme si je n'existais plus », « rien ne s'inscrit et j'oublie tout ». Durant ces moments, il ne peut même plus « tenir un livre pour le lire » et doit rester alité. Cependant, lors de ce repli qui précéda son hospitalisation, Nathanaël a fait une découverte déterminante : « Sur l'écran, j'arrive à lire ». C'est donc face à son ordinateur qu'il va trouver un appui, un moteur, pour le brancher sur le vivant de son corps qui a déserté sa subjectivité. Ainsi il passera ses journées connecté à un canal de discussion, où il parvient à s'adresser aux autres et même à endosser des responsabilités, comme la modération du *chat*. L'ordinateur est pour Nathanaël le seul partenaire qui l'anime. C'est une béquille qui le met au travail, puisqu'il est aussi un spécialiste de *hardware* et a monté lui-même la machine qu'il utilise, à partir de pièces séparées. L'ordinateur introduisant une distance entre lui et ses interlocuteurs, il matérialise cette frontière et semble être une passerelle enjambant la « zone d'angoisse » dessinée. C'est exclusivement depuis ce lieu de l'ordinateur que Nathanaël pourra faire des recherches d'emploi, et c'est à la condition d'être appuyé sur le GPS de son téléphone qu'il pourra naviguer dans la ville pour se rendre à ses entretiens. Nathanaël refuse sinon de quitter le premier cercle : sa propre chambre. Arrêté, « sur le seuil » à la façon des jeunes *hikikomori*[140], nos rendez-vous seront pour lui les premiers auxquels il consentira à se rendre. Il vient épaulé par une de ses machines quand il n'est pas parvenu à se faire accompagner de sa mère ou d'un ami rencontré au cours du suivi.

En outre, le numérique aura permis à Nathanaël de consentir à venir échanger avec un psychologue. Que ce dernier reconnaisse et s'intéresse à ses activités en ligne lui a permis de déplier les coordonnées de cet investissement et de repérer l'aspect (auto-)thérapeutique que revêtait pour lui cet usage. Nathanaël nous rapportera un jour le scénario d'un *manga* : il s'agit d'un jeune homme errant dans un univers post-apocalyptique, à la recherche d'un semblable. Ces imaginaires désertés de toute vie soutiennent la possibilité pour Nathanaël de s'inscrire dans un monde. Il remarque que lorsqu'il dessine — activité qu'il pratique régulièrement sur ordinateur, depuis son hospitalisation — il ne fait jamais le portrait d'êtres humains, mais seulement de

[140] *Cf.* Fansten, M., Figueiredo, C., Vellut, N. (2014). « Hikikomori, une adolescence sur le seuil. Jeunes en retrait au Japon et en France. » In : Fansten, M., Figueiredo, C., Pionnier-Dax, N., Vellut, N. (dir.) (2014). *Op. cit.* p.21-42.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

paysages et quelquefois d'animaux. Dans le manga auquel il fait référence, le héros tombe un jour sur un autre être humain et tente alors avec lui de rebâtir le monde. Son assiduité à nos rencontres peut sans doute s'entendre comme le contrepoint de ce qu'il annonçait au début du travail : « Je n'aime pas parler aux adultes [...] pour moi, ils sont déjà morts ». Sans remettre en cause sa certitude morbide, il s'est agi de se faire semblable aux machines qui l'apaisent et lui garantir, par là même, la présence – minimale, certes, mais décisive – de la vie dans son monde.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion

La psychanalyse a toujours eu pour seul principe, émancipé de tout « standard », de pouvoir accueillir le sujet qui vient la trouver. Cette règle implique une présence de corps *a minima*, pour que puisse se jouer cette rencontre entre un sujet et l'analyste convoqué à répondre. Pour satisfaire cette possibilité de rencontre du sujet quel qu'il soit, des déplacements et des « bougés », conséquents, ont été réalisés au fil des expérimentations et des mises à l'épreuve par la clinique du dispositif analytique. L'accueil des objets numériques, ou des intérêts du sujet pour ceux-ci, peut être tout à fait probant afin de nouer le transfert à l'aide de ces affinités et appuis. Ces derniers sont quelquefois indispensables au sujet. De même, l'heuristique d'une présence à distance doit être examinée. Quelle que soit son efficace, l'analyse à distance contribue en tout cas à rendre encore davantage précieuse la présence réelle du corps. Comme le résume J.-A. Miller en 1999 : « plus la présence virtuelle se banalisera, d'autant plus précieuse sera la présence réelle[141] ». Les dispositifs numériques démontrent à leur tour que la « cure-type » existe autant que l'homme-moyen. La psychanalyse, de rencontrer des sujets au un par un, ne peut se résoudre à y croire — sauf à duper son propre procès.

Les jeux vidéo et les dispositifs numériques variés n'ont pas échappé à cette règle d'une psychanalyse en permanente extension et remaniement — fût-ce que ces mutations en passent par son rejet explicite. Des collègues cliniciens ont donc, rapidement après l'arrivée de ces dispositifs sur le marché, tenté diverses expérimentations et proposé des dispositifs variés.

Nous avons insisté, pour se repérer dans les méandres de ces expérimentations et tentatives, sur la position du clinicien comme boussole. Qu'il ait l'idée qu'il participe lui-même du clavier sur lequel il tente de pianoter (pour rendre compte auprès de ses pairs ou du public de ses rencontres), paraît être une définition suffisamment maniable pour guider ces extrapolations du dispositif analytique vers les mondes virtuels engendrés par les objets numériques. Ce n'est qu'à partir de cette position dans le

[141] Favreau, É. Et Miller, J.-A. (1999). « Le divan au XXIème siècle. Demain la mondialisation des divans? Vers le corps portable. Par Jacques-Alain Miller. ». *Libération*. Le 3 juillet 1999. Accessible en ligne : https://www.liberation.fr/cahier-special/1999/07/03/le-divan-xxi-e-siecle-demain-la-mondialisation-des-divans-vers-le-corps-portable-par-jacques-alain-m_278498 [page consultée le 02.02.2017].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

transfert, reconnue par le clinicien, que ce dernier peut proposer au sujet une alternative calculée à son vécu symptomatique — alternative appuyée sur la parole du sujet. Mais ce que révèlent certaines expérimentations virtuelles de la psychanalyse, c'est également que quelque chose de la présence du corps doit pouvoir se jouer pour que l'acte opère. Des difficultés irrémédiables rencontrées par ces dispositifs en témoignent (*cf.* les témoignages des praticiens cités, mais aussi les dérives capitalistes évoquées). Cependant, s'il y a des candidats — des sujets préférant avoir recours à ces dispositifs à distance — il ne s'agit pas de trahir cette volonté toute freudienne d'aller à leur rencontre et donc de penser des façons de les recevoir qui puissent donner satisfaction à la logique de l'acte analytique. Sans doute cela commence-t-il par s'interroger sur ce qui motive ces sujets à souhaiter rencontrer un clinicien sans le rencontrer (puisqu'à distance). Comment faire en sorte de compléter la parabole « rencontrer, sans rencontrer… », et que ces derniers puissent « le rencontrer quand même » ?

II. Partenariats transférentiels et médiations numériques

Introduction

Le retour à la clinique du corps-machine a permis de mettre en avant une affinité « historique » et cliniquement documentée entre le sujet psychotique et la machine, comme un espace de construction symptomatique et d'(auto–)traitement. De plus, nous venons de souligner l'engouement qui anime plusieurs cliniciens, groupes, associations de professionnels de la santé mentale (et entreprises) pour les dispositifs numériques (*e*-thérapie, etc.).

Dans ce chapitre, il s'agit donc d'interroger la pertinence d'un accompagnement par des dispositifs numériques de sujets psychotiques. Pour quels sujets et pour quelles données cliniques ces accompagnements cliniques peuvent-ils être utiles aux sujets psychotiques ? Parmi les divers dispositifs existants, quels sont ceux qui seraient à privilégier, et pour quelles raisons ?

La première section revient sur la façon dont la clinique psychanalytique envisage d'accueillir la psychose. Si nous avons insisté sur les aménagements du dispositif, nous pouvons maintenant faire un pas de plus en cernant les points cliniques qui ont présidé à ces inflexions. À cette fin, la question du transfert et de son maniement, des difficultés rencontrées dans le traitement des psychoses, nous servira de fil.

La deuxième section interroge alors les possibles apports et limites de ces dispositifs numériques dans le traitement des symptômes psychotiques. Nous insisterons sur la nécessité d'une présence de corps dans la réalité pour la mise en place de ces accompagnements par le numérique. Qu'apportent-ils et pourquoi parier sur ces dispositifs ? Que permettent-ils dans la mise en place et le maniement de ce « partenariat transférentiel » ? À qui doit revenir le choix des supports et outils ?

La troisième section présente la mise en place, au cours de ce travail de recherche, de deux ateliers de médiations numériques. Le premier est à destination de jeunes hospitalisés en pédopsychiatrie, le deuxième est mis en place antérieurement à ce

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

travail, par un IME et un *fab lab*[142]. Nous déplions les éléments cliniques ayant mené à ces propositions, exposons le déroulement « classique » des ateliers et restituons quelques cas cliniques de sujets ayant participé à ces médiations.

[142] Les *fab labs* sont des lieux de fabrication et de création (abréviation de l'anglais *Fabrication Laboratory)* qui utilisent des outils numériques. Nous reviendrons plus largement sur l'histoire de ces tiers lieux et la charte qui règlemente et uniformise leurs fonctionnements dans le monde entier. *Cf. infra*, p.465 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. Accueillir le sujet psychotique : du transfert aux partenariats multiples

a. Le symptôme psychotique appliqué à la psychanalyse

Dans l'histoire de la psychanalyse, la notion de transfert dans les psychoses, ses processus et son maniement, s'origine dans le pessimisme freudien à l'égard des cures entreprises avec les sujets psychotiques, bien qu'il en reçût pourtant quelques-uns[143]. Ce que Freud dénommait « névroses narcissiques », en opposition aux « névroses de transfert », ne laissaient pas, selon lui, de prise à l'analyste qui devait se contenter de pouvoir « jeter un coup d'œil de curiosité par-dessus le mur pour épier ce qui se passe de l'autre côté[144] » sans pouvoir rien attendre de l'effet thérapeutique habituel. Les conclusions de Freud confinaient alors à la résignation ou à l'attente patiente de l'invention d'un nouveau dispositif, propre à l'accueil de la souffrance psychotique : « Nos méthodes usuelles doivent donc être remplacées par d'autres et nous ignorons encore si nous réussirons à opérer cette substitution[145] ». Le transfert, élevé au rang de concept fondamental de la psychanalyse par Lacan, va connaître dans son enseignement plusieurs définitions distinctes. L'orientation générale de « ne pas reculer devant la psychose[146] » amènera à ouvrir considérablement l'acception du terme, pour recevoir le sujet psychotique. Aujourd'hui, la notion de « partenaire » et de « partenariat » transférentiel poursuit cette ouverture et cette mobilité conceptuelle pour accueillir les formes de transfert les plus diverses[147].

Certains disciples de Freud tentèrent alors de penser le transfert dans les psychoses, notamment grâce au concept de « psychose de transfert », esquissé par P. Federn, puis accentué par H.A. Rosenfeld ou John Rosen dans les années 1950[148]. Néanmoins, ces travaux tendant à un « forçage du transfert » n'ont guère donné lieu à des prolongements consistants qui puissent être proposés régulièrement aux patients sans

---

[143] Trichet, Y. (2018). « Une psychose ordinaire lucide. Le cas de Léa. » in *Bulletin de psychologie*. N°533.
[144] Freud, S. (2001). « La théorie de la libido et le narcissisme » [1917]. in *Introduction à la psychanalyse*. *Op. cit*. p.515.
[145] *Ibid.*
[146] Lacan, J. (1977). « Ouverture de la section clinique ». in *Ornicar ?* n°9. p.12.
[147] Chérel, M. (dir.) (2019). Colloque international : autisme : numérique et robotique, quel partenaire privilégié au XXIème siècle ? Université de Rennes 2, le 7 et 8 novembre 2019. (ouvrage à paraître).
[148] Sakellariou, D. (2006). « Le transfert érotomaniaque: Quand un sujet psychotique rencontre un psychanalyste ». in *Psychanalyse*, *6*(2), 5. https://doi.org/10.3917/psy.006.05

exiger une position « héroïque » du thérapeute. Les travaux de Lacan cherchent à spécifier les modes d'accessibilité des patients en fonction des structures symptomatiques. Ces recherches, comme l'a montré F. Sauvagnat[149], prennent en compte la spécificité des phénomènes élémentaires psychotiques et des possibilités de suppléances spécifiques à chaque patient, selon un modèle qu'avait esquissé P. Federn lorsqu'il proposait dans la cure du sujet psychotique de « créer le re-refoulement[150] ».

Dès lors, les travaux issus des recherches de Lacan sur le transfert psychotique ont indiqué deux directions. D'un côté, les phénomènes élémentaires psychotiques de la série paranoïaque peuvent être lus comme impliquant une non-séparation du sujet psychotique d'avec l'objet *a*, induite par une non-décomplétion de l'Autre auquel il a affaire. De l'autre, les phénomènes élémentaires de la série schizophrénique semblent entraîner une « absence de transfert » liée au manque de nouage entre les dimensions imaginaire, réelle et symbolique[151]. Dans le premier cas, l'objet *a* n'est pas détaché du corps du sujet, il ne peut trouver à se loger dans l'Autre. La « supposition de savoir » semble, dans ces cas « persécutifs » osciller entre deux bornes extrêmes : une « certitude que l'Autre sait « tout » du sujet » (et c'est la persécution) et une « certitude que l'Autre manque de l'objet dont le sujet psychotique est porteur » (et c'est le versant érotomaniaque du transfert). Selon cette configuration, le transfert psychotique se situe donc entre persécution et érotomanie[152]. La manœuvre thérapeutique privilégiée visera alors à se dégager de cette place, à ne pas incarner « le sujet supposé savoir », en se montrant incomplet, manquant, en questionnant le sujet sur les circonstances exactes qui ont occasionné une « certitude[153] ». Dans le second cas, en revanche, l'aspect que Philippe Chaslin appelait « discordant » vient au premier plan, le sujet ne semble pas « supposer de savoir » à ses thérapeutes (conséquence de ce que Freud avait désigné comme « autoérotisme » des schizophrènes) ou encore il présente une attitude « ironique », et la question va être de savoir comment ceux-ci vont pouvoir trouver à s'insérer latéralement dans son monde[154].

---

[149] Sauvagnat, F., Vaissermann, A. (1991). *Op. cit*. p.18-27.
[150] Federn, P. (1979). « Le traitement de la psychose [1952] ». In *La psychologie du moi et les psychoses*. Paris: PUF. p.144.
[151] Sauvagnat, F., Alvarez, J.-M., Esteban, R. (2004). *Fundamentos de psicopatologia psicoanalitica*, Madrid : Sintesis.
[152] Druel, G. (2008). « Transfert et clinique des psychoses » *op. cit*. ; Sauvagnat, F. (2003). « La systématisation paranoïaque en question ». In Hulak, F. (2003, sous la dir). *Pensée psychotique et création de systèmes. La machine mise à nu*. Paris : Eres.
[153] Sauvagnat, F., Vaissermann, A. (1991). *Op. cit*. p.22-23.
[154] Sauvagnat, F. (2000). « à propos des conceptions françaises de la schizophrénie [...] ». *Op. cit*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Les dernières reformulations lacaniennes suggèrent que le clinicien devra se situer de façon à faciliter de nouveaux nouages entre les dimensions imaginaire (image du corps), symbolique (rapport au langage) et réelle (sexuation). Il s'agira notamment, dans des configurations où la structuration corporelle apparaît extrêmement problématique (vécus de « laisser tomber du corps », dysmorphophobies, syndromes d'influence, etc.) de se faire « partenaire du symptôme », de suivre les constructions des sujets psychotiques et les accompagner, depuis la place qu'ils acceptent de nous donner, afin de se faire leur instrument à notre tour[155], leur permettant d'élaborer de nouveaux procédés d'être au monde.

Ainsi, dans la clinique des psychoses, la rencontre avec le sujet est réputée compliquée et se situe de manière prévalente sur l'axe imaginaire d'une relation qui oscille alors entre séduction et lutte à mort[156]. Les phénomènes persécutifs et érotomaniaques témoignent d'un continuum allant d'un refus total de contact jusqu'au sentiment d'être envahi par le thérapeute. Médiatiser la relation par un objet soutenant l'intérêt commun du sujet et du soignant peut alors faciliter la circulation de l'objet pulsionnel, non-séparé dans la psychose et mettre à distance l'Autre menaçant auquel certains sujets psychotiques ont affaire[157], ou instaurer une relation là où aucun accrochage ne semblait possible.

Rappelons que pour la psychanalyse, le symptôme psychotique ne répond pas d'une « erreur de perception », ou d'une « conception erronée de la réalité ». Plutôt que de renseigner les tableaux cliniques des « déficits » en cause, elle prend pour point de départ le symptôme du sujet comme création discursive, et donc comme ouvrant possiblement à des solutions auto-thérapeutiques. Freud invitait ainsi, à la fin de son œuvre, à considérer le délire du sujet psychotique comme « tentative de guérison ou de reconstruction[158] ». Cette proposition a connu nombre de reprises et de variantes au cours du siècle dernier — notamment autour de la psychothérapie institutionnelle — mais elle était également précédée, comme l'a montré F. Sauvagnat de travaux de psychiatres comme le Suisse Max Müller autour des psychothérapies des sujets

[155] Miller, J.-A. (2013). « Interpréter l'enfant » in Roy, D. (dir.). (2015). *Interpréter l'enfant: Travaux récents de l'Institut de psychanalyse de l'enfant*. Paris: Navarin.
[156] Lacan, J. (1966). « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » [1950]. *in Écrits*, *op. cit*. p.147.
[157] Miller J-A. (2010). *L'Autre méchant* […]. *Op. cit*.
[158] Freud, S. (2010). « Névroses et psychoses » [1924]. *Op. cit*. p.285.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

psychotiques, qui décrivait cinq types de guérisons possibles de la schizophrénie, certains s'appuyant sur une relation psychothérapeutique, d'autres semblant relever de mécanismes autonomes d' « autoguérison[159] ». La clinique du délire psychotique a depuis indiqué aux cliniciens ses affinités avec l'usage de machines et de création de systèmes[160]. Certaines conceptions lacaniennes de la structure des psychoses considèrent que, face à un sentiment d'envahissement (phénomènes de corps, persécution, sentiment d'irréalité), le sujet psychotique élabore, par ses constructions délirantes, un traitement de cette jouissance en excès[161]. La conception d'un « auto-traitement » du patient psychotique par son délire n'est pas une conception proprement nouvelle. Cependant, le numérique, et le virtuel — considéré comme ce qui est produit par ces machines numériques — peut rouvrir ce champ des constructions subjectives des sujets psychotiques et participer à ces élaborations.

b. Du transfert à la machine, partenaire-fantasme…

Nous avons déjà mis en valeur que Lacan reconnaissait à la machine une possible fonction thérapeutique et en quelque sorte un proto-transfert auquel sa présence pouvait ouvrir. Rappelons ses dits, à propos du logiciel de J. Weizenbaum, lors du séminaire sur la *logique du fantasme* :

> « Néanmoins elle est fort intéressante [ELIZA] parce qu'il y est en fin de compte suggéré quelque chose qui pourrait être considéré comme une fonction thérapeutique de la machine. Pour tout dire, ce n'est rien moins que l'analogue d'un transfert, qui pourrait se produire dans cette relation[162] »

Nous avons montré que ELIZA suivait avec rigueur la relecture lacanienne de la linguistique structurale, puisque le programme proposait à l'utilisateur de recevoir son propre message sous une forme inversée, grimant la psychothérapie rogérienne. Cette machine, ELIZA, programmée par Weizenbaum dans les années 1960, Lacan l'avait déjà tracée, dix ans auparavant, avec son *graphe du désir*[163]. En effet, la sentence

---

[159] Müller, M. (1993). Les mécanismes de guérison de la schizophrénie [1930]. *Op. cit.*
[160] Hulak, F. (2003). « Délire et mécanisme ». In Hulak, F. (dir.) (2003). *Pensée psychotique et création de systèmes*. Paris : Érès. p.185.
[161] Maleval, J.-C. (2011). *Logique du délire*. *Op. cit.* p.153 et *sq.*
[162] Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*. *Op. cit.* Leçon du 30 novembre 1966.
[163] *Cf. supra*, p.222 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

lacanienne réélisée par ELIZA apparaît au niveau du premier étage du graphe, où la signification du message n'apparaît au sujet qu'une fois passée par le truchement du semblable. Il s'agit là d'un premier niveau, basal, minimal, du transfert comme demande d'amour qui s'adresse au savoir, que peut satisfaire une machine. Ce savoir peut donc être nul ; rappelons-nous que lorsque le programme dit « je comprends », il n'a en réalité rien à proposer à son index. Si nous avons pointé l'écart autour de la présence du corps (en tant qu'il est troué par l'objet de la pulsion qu'il peut « mettre en je/u »), il s'agit maintenant de revenir sur les caractéristiques et les effets de ce décalage. Celui-ci est lisible avec le second étage du graphe, qui fait appel au fantasme fondamental — dont la psychose suppose la carence. Notre hypothèse clinique est alors que ces machines peuvent se révéler être des appareillages supplétifs à ce graphe « discordant » pour la structure des psychoses.

En raison de cette absence du fantasme fondamental dans la structure des psychoses, le premier et le second étage ne se trouvent pas liés par ce scénario ineffable et stupide, « suppléance » du sujet névrotique au « non-rapport sexuel », ou au « manque d'un signifiant dans l'Autre » (qui figure dans le graphe par le mathème S(Ⱥ)). Le névrosé a cette idée que la réalisation de son fantasme, avec lequel il organise son monde, pourrait venir fixer son désir « une fois pour toute » et « régler l'affaire ». Par le truchement de ce scénario imaginaire, il « s'imagine vouloir faire ». Bien entendu, dans la réalité, la réalisation du désir (« réaliser ses rêves ») amène bien souvent au pire, de structure toujours à venir. La dynamique du désir se soutient en effet d'un manque qui la cause. Du côté de la structure psychotique, le non bouclage du graphe par la réponse fantasmatique refoulant la question posée par le désir de l'Autre en tant qu'il manque laisse une pulsion (ȿ◇D) « à la dérive ». Dans quelle mesure ces machines peuvent-elles assurer, au cas par cas, un bouclage de cette pulsion (dans la perspective des (auto-)traitements) ; et de quelles façons un partenaire — en chair et en os — peut-il s'y greffer afin d'en faciliter, d'en renforcer ou d'en décaler le (dys)fonctionnement ?

ELIZA, et les psychothérapies qui ne s'appuient que sur le transfert en tant qu'il facilite la suggestion — c'est-à-dire la plupart — en restent ainsi à un niveau imaginaire, illustré dans le graphe et dans le schéma L par la diagonale *a*-*a*'. Si le miroir peut donner accès à l'inconscient par la formation de « fantasmes » (au sens large de « formations imaginaires ») sur sa surface, c'est dans une bascule que l'on peut constater un effet subjectif (interprétatif) et un « gain » possible pour le sujet et sa

position symptomatique. La machine incarne ainsi ce « partenaire-fantasme », où le sujet vient tenter de trouver, par l'espace fantasmatique proposé par l'écran, son complément d'objet. Qu'il en soit séparé par son scénario et qu'il lui revienne en image dans la névrose ; ou qu'il reste « dans sa poche[164] » dans la structure psychotique, dans les deux cas, le miroir de l'écran met nécessairement en jeu ce rapport du sujet aux objets de la pulsion.

Pour illustrer cette dimension imaginaire que la machine peut prendre à sa charge, nous présentons un cas issu de la littérature, proposé par O. Duris. Alexis est un jeune garçon, accueilli en hôpital de jour, qui nous est présenté comme psychotique. L'atelier propose l'utilisation d'un jeu vidéo (*Spore*[165]) où le joueur est représenté à l'écran (en « troisième personne ») par une sorte d'animal un peu fantastique. Laissons la parole aux cliniciens qui mettent en place cette médiation avec Alexis :

> « L'avatar créé par les enfants est un être carnivore, qui doit donc attaquer les autres créatures terrestres pour se nourrir et évoluer. Lors de la troisième séance, Alexis constate que faire manger des fruits à son avatar provoque chez ce dernier des vomissements, faisant ainsi à chaque fois baisser sa jauge de vie et l'emmenant petit à petit vers une mort certaine. La première fois que son avatar vomit, Alexis rit en s'exclamant "Tu as vomi !", puis, suite à mon questionnement, il m'avoue apprécier les régurgitations de son personnage. À partir de ce moment, et pendant de très nombreuses séances, Alexis effectue constamment la même action, et ce pendant la totalité de son tour de jeu, soit vingt minutes : dès qu'il prend la souris en main, il se dirige vers les arbres pour y manger les fruits afin de faire vomir son personnage, et s'énerve quand les bras de son avatar sont trop courts pour attraper certains fruits situés trop en hauteur. Il ne répond que très peu à nos diverses questions, si ce n'est parfois avec de simples "oui" ou "non", voire même avec un rire qui nous semble "forcé". Ainsi, pendant de nombreuses séances, nous n'arrivons uniquement qu'à savoir qu'il aime que son avatar vomisse. Généralement, quand ce dernier est à la limite de la mort, Alexis suit alors les conseils des autres membres du groupe et part attaquer une créature afin de nourrir son personnage pour restaurer sa santé. Il repart alors ensuite vers les arbres fruitiers pour recommencer à vomir. Cette répétition constante de périodes de vomissements fut assez difficile à supporter pour l'éducatrice et moi-

[164] Lacan, J. (1967). « Petit discours aux psychiatres de Sainte Anne ». *Op. cit.*
[165] Wright, W. (2008). *Spore*. Maxis et Electronic Arts, USA.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

même, qui ressentions un dégoût assez fort au bout de quelques séances. Cependant, il nous semblait important de laisser ce jeu répétitif continuer, tant que nous ne comprenions pas ce qui pouvait en être la cause[166] »

La vignette nous paraît intéressante à plusieurs titres. D'une part parce qu'elle offre une lisibilité tout à fait épurée des formations imaginaires d'une dynamique psychotique : celle de tenter de se séparer de l'objet au travers de montages plus ou moins réels ; ensuite parce qu'elle montre que cette solution du sujet psychotique peut le mener à sa perte (ici, fort heureusement, dans l'espace virtuel ouvert par le jeu vidéo) ; enfin, parce qu'elle indique les limites du seul traitement par le jeu vidéo et la nécessité d'une intervention extérieure, de « petits autres », des semblables en chair et en os, pour orienter le sujet dans sa solution — ce à quoi, malheureusement, les thérapeutes apparaissent se refuser pour préférer cerner « ce qui [peut] en être la cause »… Déplions.

UNE FENETRE POUR SE SEPARER DE L'OBJET

La carence du fantasme fondamental, sur laquelle nous sommes revenu, a pour corollaire une non-séparation du sujet psychotique d'avec l'objet de la jouissance. Si cet objet perdu dit par Lacan « petit *a* » connaît différentes acceptions au fil de son enseignement, J.-C. Maleval observe que son impossible séparation y reste une constante :

« [la non extraction de l'objet *a* dans la psychose] conserve sa pertinence dans la théorie de la psychose pour désigner une séparation qui n'est pas advenue, laissant subsister une jouissance excessive et inquiétante[167] »

[166] Duris, O. (2017). « Jeux vidéo et psychose infantile. Sur l'intérêt d'une médiation numérique en Hôpital de Jour pour enfants » in Tisseron, S., & Tordo, F. (2017) (dir.). *L'enfant, les robots et les écrans: Nouvelles médiations thérapeutiques*. Paris : Dunod. p.89 et *sq*.
[167] Maleval, J.-C. (2019). *Op. cit*. p.51.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Que ce soit *via* son analyse de la clinique de l'apotemnophilie[168], des meurtres dits immotivés[169] ou des passages à l'acte suicidaire mélancolique (notamment le « suicide altruiste[170] », J.-C. Maleval indique :

> « il existe ainsi une clinique caractérisée par une certitude qui s'impose au sujet selon lequel son mal-être sera résolu par l'effectuation d'un acte sacrificiel [...] Elle se présente sous des formes assez diverses. Ce qui en constitue l'unité réside dans un phénomène élémentaire de la psychose caractérisé par l'émergence d'une impulsion destructrice ou maligne qui s'impose avec force au sujet sans que celui-ci puisse se l'expliquer[171]. »

Ces phénomènes cliniques « extraordinaires » apparaissent comme des formes particulièrement spectaculaires d'une tentative de se séparer de l'objet de jouissance qui parfois, heureusement, prend des formes moins radicales et plus discrètes.

Avec Alexis, l'obstination de faire vomir son avatar rejoint sans doute ce mode de dynamique pour introduire une distance minimale avec cet objet pulsionnel. Ce dernier semble incarné, dans ce cas, par le fruit ingurgité que le petit dinosaure recrache aussi sec. Nous voyons bien que ce n'est pas l'acte de manger le fruit qui intéresse Alexis. D'ailleurs, le principe minimal du jeu qui consiste à manger les autres créatures ne l'intéresse pas. Nous sommes alors obligé de déduire que c'est bien la réaction stomacale de l'avatar qui fascine le jeune patient d'O. Duris et que l'intérêt d'Alexis est dans la régurgitation, et non dans l'ingestion. Le jeu aura tout de même permis à ce jeune sujet de mettre sur écran une réaction qu'il peut lui même avoir dans la réalité où lorsqu'il se retrouve en difficulté avec l'Autre, il peut s'en aller (le) vomir :

> « Après avoir parlé du jeu d'Alexis aux différents soignants de l'institution lors d'une réunion de synthèse, j'apprends qu'à son arrivée à l'Hôpital de Jour, il n'arrivait pas à

[168] Lévy, A., & Maleval, J.-C. (2008). « L'apotemnophilie en question ». In *L'information psychiatrique*, *84*(8), 733-740. https://doi.org/10.3917/inpsy.8408.0733
[169] Maleval, J.-C. (2016). « Meurtre immotivé et fonction du passage à l'acte chez le sujet psychotique » *in* Trichet Y. et Hamon R. (2016) (dir.) *Psychanalyse et criminologie aujourd'hui*. Rennes : PUR.
[170] Maleval, J.-C. (2018). « Jouir de la mort », in Hamon R. Trichet Y. (2018) (sous la dir.) *Les fanatismes aujourd'hui. Enjeux cliniques des nouvelles radicalités*. Toulouse : Erès. 2018, p. 217-261.
[171] Maleval, J.-C. (2019). *Ibid.* p.65.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

entrer en contact avec les autres, enfants et soignants, et se faisait vomir lors de ses moments d'angoisse ou de grande colère[172]. »

ITERATION DE LA JOUISSANCE DANS LA PSYCHOSE : LA PULSION A LA DERIVE

Les cliniciens vont accompagner Alexis dans cette tentative de saisir « la cause » de son comportement. Ils lui proposeront alors plusieurs interprétations sur le versant du sens qui ne semblent pas pouvoir orienter Alexis sur un autre mode que la répétition d'une tentative d'extraction de la jouissance de son corps, représenté à l'écran par l'avatar. En effet, après avoir vu sur l'écran d'un autre participant de l'atelier que diriger son avatar dans l'eau le mènerait à la rencontre d'un monstre le dévorant, il répétera cette action de la même façon qu'il rejouait la régurgitation des fruits. Les interprétations des cliniciens ont cependant permis à Alexis de trouver un appui auprès de l'un d'eux et d'entamer ce mouvement de « régurgiter les fruits » à « se faire manger par le monstre » :

> « [O. Duris demande à Alexis] si son avatar vomit car il se sent effrayé dans ce grand monde, et qu'il est perdu et incapable pour le moment de nouer des liens d'amitié avec les autres créatures ; il acquiesce. Il se met alors à jouer en se collant à moi, *pour la première fois* [nous soulignons], et commence à faire se promener son avatar, sans se diriger vers les arbres fruitiers. Il part nager loin dans l'océan, jusqu'à ce qu'apparaissent l'énorme "monstre des eaux" [et se fait dévorer à la chaîne][173] »

Ici s'isole un déroulement logique, l'intervention du clinicien entraîne un collage du sujet pour le jeu — ébauche d'un transfert sur le versant de l'érotomanie. Suite à cette intervention, le sujet laisse tomber son battement ingestion-indigestion-régurgitation pour mettre non plus le fruit en jeu, mais son avatar lui-même, que le « monstre des eaux » va avaler (puis « recracher », puisque l'avatar réapparaît à chaque fois en éclosant d'un œuf). Les cliniciens notent que ce jeu de « dévoration » de l'Autre qui pourrait manger (ou être mangé par) Alexis est courant dans la relation avec lui.

---

[172] Duris, O. (2017). « Jeux vidéo et psychose infantile. Sur l'intérêt d'une médiation numérique en Hôpital de Jour pour enfants » in Tisseron, S., & Tordo, F. (2017) (sous la dir.). *L'enfant, les robots et les écrans: Nouvelles médiations thérapeutiques*. Paris : Dunod. p.89.
[173] Duris, O. (2017). « Jeux vidéo et psychose infantile. […] ». *Op. cit*. p.90.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ce qui est frappant dans la vignette présentée par O. Duris, c'est de saisir à quel point, Alexis s'empare du jeu en suivant ses propres règles, en dépit des *nudges*[174] proposés par les concepteurs. La conséquence de ce fonctionnement symptomatique au sein du jeu est saisissante : l'avatar meurt d'avoir trop vomi. Autrement dit, Alexis nous invite à remarquer à la fois la précarité et en même temps l'impossible viabilité de sa solution, de son « (auto-)traitement » ici minimal, appuyé sur ce jeu.

Cependant, notons que la vignette relève qu'Alexis a été capable d'introduire un déplacement dans la répétition de son fonctionnement en s'appuyant sur les dires de ses camarades de jeu :

> « Généralement, quand ce dernier [l'avatar d'Alexis] est à la limite de la mort, Alexis suit alors les conseils des autres membres du groupe et part attaquer une créature afin de nourrir son personnage pour restaurer sa santé[175]. »

Relevons donc qu'il y a là un mouvement possible pour séparer le sujet de son objet de jouissance, qu'il tente de traiter ici par une tentative minimale de séparation (les vomissements, programmé pour amener à la mort de l'avatar). Il est saisissant de remarquer que les autres jeunes s'en sont saisis, là où les accompagnants semblent dire qu'ils se sont volontairement astreints à ne rien dire, malgré pourtant le certain insupportable que la situation convoquait :

> « Cette répétition constante de périodes de vomissements fut assez difficile à supporter pour l'éducatrice et moi-même, qui ressentions un dégoût assez fort au bout de quelques séances. Cependant, il nous semblait important de laisser ce jeu répétitif continuer, tant que nous ne comprenions pas ce qui pouvait en être la cause[176] »

La conséquence de ce *statu quo* de la part des cliniciens est non seulement la répétition *ad libitum* de cette action pulsionnelle d'extraction de l'objet « fruit » par l'avatar d'Alexis (soulignant combien ce « *libitum* » est « au-delà » d'un principe de plaisir), mais il est aussi à souligner combien cette répétition « agite » Alexis. Il vient en effet

---

[174] Les « *nudges* » (littéralement : « coups de coude ») sont des signes qui visent à orienter les comportements des individus en leur proposant un ensemble d'indices pour limiter leurs actions. Un des exemple les plus fameux est celui proposé par les ingénieurs sociaux de la SNCF-RATP qui ont troqué les panneaux « sens interdit » (qui visiblement n'arrêtaient personne) pour des panneaux « sans issue », beaucoup plus efficaces pour stoper les ardeurs aventurières des passagers à la recherche d'un raccourci.
[175] Duris, O. (2017). « Jeux vidéo et psychose infantile. […]. » *Op. cit.* p.89 et *sq.*
[176] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

témoigner de son embarras face à son problème par un éventail de comportements signalant la jouissance avec laquelle il est aux prises. Ainsi on nous rapporte ce rire qui paraît « forcé », qu'il peut « taper des pieds », « sauter partout dans la salle », être en proie à une « grande excitation[177] ». Le texte indique que cette excitation dépasse Alexis, c'est une jubilation face au miroir de l'avatar qui ne parvient pas à établir cette « perte » rendant possible un « jeu » entre le corps du sujet et sa représentation. D'ailleurs O. Duris note, à propos de l'itération de la scène de dévoration avec le monstre :

> « Alexis semble très enjoué à la vue de cette scène — il m'était impossible de savoir si la scène qui lui plaisait tant était celle de la dévoration de son avatar ou celle de la renaissance depuis un nouvel œuf qui avait lieu directement après[178] »

Sans doute qu'effectivement la jouissance se localise autour de ce battement entre la mort et la vie pour Alexis ; son sourire « forcé », ses jubilations témoignent nettement cependant que ces scènes ne sont pas que de l'ordre du simple « plaisir ». S'il s'agit de ne « pas reculer » dans la psychose, se placer aux côtés du sujet psychotique, c'est également faire obstacle à cette jouissance qui l'envahit et dont il se plaint, ne serait-ce qu'en la mettant en scène ici dans le jeu vidéo. Avec Alexis, il s'agit donc de trouver l'espace d'une faille dans ce fonctionnement symptomatique pour y introduire une « déviation » du pulsionnel qui en limiterait la « dérive ». Relevons maintenant ce qu'il semble indiquer afin de forger un tel montage.

INTERPRETER PAR LE SYMPTOME

Si le manège que met en place Alexis au sein des contraintes proposées par le jeu *Spore* est saisissant par sa rigueur, les observations des cliniciens, leurs précisions, sont également un appui intéressant. À partir de celles-ci, il s'agit de récolter un faisceau d'indices pour saisir la façon dont il s'agirait de pouvoir accueillir ce fonctionnement symptomatique d'Alexis, qui excède le sujet et le mène à sa propre perte — dans le jeu vidéo par la mort incessante de l'avatar, certes, mais également dans la réalité des phénomènes corporels d'envahissement qui nous sont rapportés.

Les auteurs ne commentent pas les « troubles du langage » du jeune homme mais les relèvent malgré tout. La grammaire employée par Alexis est à l'image du transitivisme

[177] *Ibid.*
[178] *Ibid.* p.90.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qu'il présente (collage, imitation avec les autres participants, tentative de frapper les ennemis directement sur le mur où est reflétée l'image du vidéoprojecteur). Ainsi, pour réclamer de l'aide il inverse les agents pour formuler sa demande :

> « [Alexis] peine beaucoup à créer son nouvel avatar et prend alors ma main en la posant sur la souris de l'ordinateur et me dit "Je t'aide"[179]. »

Ici, on voit bien le contournement de l'énonciation du sujet, qui dit « Je », mais pour faire parler précisément l'Autre : c'est O. Duris qui vient dire « Je t'aide » à Alexis, bien que ces mots sortent de sa bouche. Il s'agit de se saisir, dans ce moment, de la façon dont le sujet peut s'approprier le jeu qu'on lui a proposé, où il nous indique la marche à suivre. Les suites de ce fonctionnement en miroir peuvent ainsi, dans la répétition, prendre une certaine coloration ironique que nous avons déjà commentée[180].

Une vignette du travail avec Alexis est particulièrement remarquable quant à ce phénomène, et peut nous permettre de saisir ce qui est en jeu dans le traitement de l'Autre par ce battement que le sujet met en place où il s'agit de tuer l'avatar dans l'œuf. Après avoir tenté, puis échoué, de suivre les règles proposées par le jeu (autour de la séduction d'autres créatures avec lesquelles il s'agit de devenir amis), Alexis retourne vers les arbres fruitiers pour faire vomir son avatar :

> « [Olivier Duris] lui demande alors si le fait de vomir est une réponse à cet échec dans la tentative de se faire des amis, il acquiesce. Je lui dis alors que lors de la prochaine séance, je l'aiderai à créer une créature qui sera beaucoup plus apte à charmer les autres personnages, il jubile. Il fait alors vomir son avatar jusqu'à ce que ce dernier trépasse *tout en répétant : "C'est pas toi, c'est pas toi", puis, "Tu veux mourir !"* [nous soulignons][181] »

À la suite de ce moment, Alexis va vouloir créer un avatar avec une nouvelle forme. L'intervention du clinicien a donc introduit la tentative d'une séparation avec ce qui se produit à l'écran. Alexis semble faire parler l'Autre, comme si ses mots le traversaient. Le « c'est pas toi » indique peut-être la tentative d'Alexis de se différencier de l'avatar, ou encore, son souhait de proposer au clinicien la propre route qu'il souhaite suivre, et d'inviter l'intervenant à l'accompagner : « je t'aide ». Sous la forme d'une dénégation,

---

[179] *Ibid.* p.92.
[180] *Cf. supra*, p.261 et *sq.*
[181] Duris, O. (2017). « Jeux vidéo et psychose infantile. [...]. » *op. cit.* p.91.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Alexis semble s'adresser à lui-même pour ébaucher une tentative de distanciation avec le personnage qui le représente à l'écran. Le « tu veux mourir » sonne comme une interprétation d'Alexis à l'endroit de son propre comportement, écho du désir de l'Autre qui l'a placé devant ce jeu : effectivement, la répétition de ses actes dans le jeu mène son avatar à la mort. Cette répétition, d'abord dans les actions du jeu, puis dans la parole (O. Duris relève qu'Alexis exécute ces répétitions dans le jeu « tout en répétant » à l'oral), témoigne d'une séparation symbolique impossible : elle doit s'effectuer dans le réel (ici la mort de l'avatar ou la disparition d'Alexis aux toilettes pour vomir) pour advenir.

Ainsi l'interprétation du sujet psychotique est à prélever dans l'Autre qu'il traite pour le faire exister, en tant que séparé *a minima*, distingué du sujet lui-même. Autrement dit, Alexis nous montre qu'il nous devance quant à l'interprétation :

> « Si l'on parle d'interprétation dans la psychose, c'est en effet que le sujet psychotique nous précède toujours. Il interprète de façon originale. Il croit à son interprétation. Il est prêt à l'imposer au monde[182]. »

Le symptôme du sujet psychotique est en lui-même une interprétation de l'Autre auquel il a affaire, et qu'il met en scène, livre au regard des cliniciens, au travers du jeu qu'on lui propose. Avec ces propositions, reprenons le cas.

Dans un premier temps, Alexis ne peut faire que vomir. Cela le fait jubiler, signe d'une jouissance qui l'excède, notamment lorsqu'il découvre que ces vomissements mènent son avatar à la mort. Un petit autre trouve à le guider vers une autre voie. Il est sensible lorsqu'on lui indique qu'il faut manger autre chose pour rester sur ce fil vidéoludique entre la vie et la mort. Ici peut-être un comptage aurait pu être introduit avec Alexis, visant à chiffrer cette jouissance qu'il met en scène comme ce qui l'excède. Peut-être aurait-on pu compter avec lui le nombre de fruits après lesquels l'avatar ne pouvait plus survivre et ainsi tenter de temporiser cette pulsion de mort à ciel ouvert, tout en introduisant un savoir sur le mécanisme et le fonctionnement du jeu. Ensuite, l'interprétation d'un accompagnant l'amène à se coller au corps de ce nouveau partenaire et à déplacer son manège des fruits empoisonnés vers le monstre marin. La répétition passe ensuite de l'agir sur le jeu à la verbalisation, qui lie l'identité — localisation de l'énonciation « c'est pas toi » — et la question de la vie et de la

[182] Laurent, É.(2005). « Interpréter la psychose au quotidien », in *Mental*, n°16. p.19.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

disparition « tu veux mourir ». La réponse par la « bonne forme » de l'avatar que propose Alexis encourage O. Duris à l'accompagner dans ce nouveau montage, ce qu'Alexis sanctionne par un « je t'aide ». C'est le signe d'un transfert engagé auquel il s'agirait de répondre en étant attentif à la voie choisie par Alexis et en lui proposant des « limitations » à l'Autre qu'il affronte que ses propres paroles « tu veux mourir », « c'est pas toi » évoquent.

c. … aux partenariats transférentiels du symptôme

Le cas d'Alexis, proposé par O. Duris, démontre en acte que si la machine peut-être un support pour saisir aux côtés du sujet psychotique l'Autre auquel il a affaire, elle n'en est pas nécessairement l'occasion d'un traitement suffisant ou satisfaisant. Au vu de ce qu'Alexis montre avec ce jeu proposé par les professionnels, on aurait plutôt tendance à avoir envie de lui proposer de troquer le groupe « jeux vidéo » pour un atelier cuisine, par exemple… Ou bien repartir dans cet atelier avec un jeu qu'Alexis aurait déjà choisi auparavant, signe d'un investissement possible. Il s'agissait de pouvoir entendre ce « je t'aide » proclamé par Alexis comme la possibilité de le suivre dans son choix d'(auto-)traitement. Nous reviendrons plus tard sur cette importance, lorsque l'on propose à un sujet un accompagnement à l'aide d'un jeu (vidéo ou non, d'ailleurs), de s'intéresser aux objets qu'il a déjà investis en amont.

L'introduction du partenariat fait passer la relation imaginaire de la diagonale du schéma L (le sujet face au reflet, son semblable) à une relation symbolique. Cette dernière lie le sujet et son Autre, en tant que cet Autre est le lieu de l'inconscient. Seul face à sa machine, Alexis détruit son avatar et son monde. C'est par l'intervention d'un tiers (les participants de l'atelier et les cliniciens) que peut s'ouvrir une faille dans cette relation en miroir avec l'avatar. Cette brèche s'annonce comme préliminaire à tout travail possible avec l'Autre étouffant et indigeste auquel s'affronte Alexis.

Il y a ainsi un passage du partenaire comme miroir au partenaire comme possible support du symptôme. Le premier correspond au degré zéro du travail clinique, simple observation du sujet face à son monde, plus ou moins (dé)réglé, par le clinicien qui se situe à côté du clavier où il pianote. La conséquence est alors qu'il ne peut en rien tresser quelque partenariat thérapeutique avec le sujet. À ce niveau, la machine ne fait qu'accentuer le phénomène symptomatique du sujet. Si ce branchement peut-être (auto-)thérapeutique (dépôt de jouissance), il reste largement insuffisant ici à apaiser

le corps du sujet psychotique voire même, peut amplifier la jouissance qu'il rencontre. À ce titre, les différentes symptomatologies mutilatoires que nous avons évoquées avec J.-C. Maleval sont à la fois (auto-)thérapeutiques et, en même temps, mène le sujet à sa propre perdition.

Le second niveau, celui du « partenaire-symptôme » se supporte d'une inclusion du thérapeute dans le clavier. Cette entrée du partenaire dans la ronde du sujet lui fait miroiter la possibilité d'une place vide. Elle correspond à cette touche manquante, que nous évoquions[183], qui est une offre faite au sujet à s'inclure dans le tableau. Le clinicien vise ainsi à se faire partenaire du symptôme du sujet psychotique. Le traitement proposé est latéral, indirect. Il s'agit d'ouvrir une porte vers un compromis moins coûteux ou envahissant, une solution plus « élégante[184] ». Ainsi ajusté aux problématiques spécifiques de la structure des psychoses, le transfert présente l'épure de son mécanisme essentiel. Il s'agit d'un transfert « latéralisé » qui ne tient pas à la personne de l'analyste (ce que nous avons développé avec la proposition du « sujet supposé savoir ») mais au transfert à l'inconscient du sujet. L'inconscient désigne ici ce lieu de l'Autre depuis lequel le sujet est parlé, et ce, quelle que soit la structure. S. Cottet indique ainsi :

> « Ce transfert latéral que l'analyste doit susciter est, ici, comme dans Platon, la véritable raison du transfert : ce dernier est un masque et, comme Freud le notait, non pas un faux amour, mais ce que l'amour contient de tromperie dans son essence le plus pathologique des phénomènes normaux : c'est par procuration que l'analyste assume d'incarner l'idole. [...] Le transfert serait, par essence, latéral[185]. »

La présence de l'analyste vise ainsi à trouer ce tableau du partenaire. Ce dernier est le produit du fantasme, ou du phénomène élémentaire. L'acte analytique vise à présenter au sujet cette position à partir de laquelle il a, de lui-même, construit la scène sur

---

[183] *Cf. supra*, p.399 et *sq.*
[184] *Cf.* l'expression de Lacan à propos de la solution de Schreber de devenir la femme de Dieu pour réengendrer l'humanité, solution qu'il qualifie d'« élégante ». Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1958]. *Op. cit.* p.572. Mickaël Peoc'h a fait de cette expression un titre pour son travail de thèse : Peoc'h, M. (2018). *Solutions élégantes à la psychose. Aspects historiques, enjeux épistémologiques et clinique des constructions supplétives*. Thèse de doctorat en psychologie, sous la direction de Gwenola Druel. Université Rennes 2.
[185] Cottet, S. (1996). *Op. cit.* p.180.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

laquelle il se voit se voir. Ce cadre, nous l'avons rappelé[186], est dans la psychose vacillant, ouvert. Pour la névrose, J.-P. Lucchelli conclut que

> « Sans ce désir de l'analyste, le sujet reste enfermé dans cette oscillation perpétuelle entre la castration [...] et une réponse imaginaire[187] »

Autrement dit, sans cette intervention de la présence de l'analyste — par l'interprétation, mais pas nécessairement du côté du sens, donc — le sujet reste face au partenaire comme produit de son fantasme. Ce fantasme névrotique cadre la réalité à partir de deux pôles : le premier sur le versant de l'impuissance (en tant qu'elle est une interprétation de la castration) ; le second est sur le versant de cette toute-puissance imaginaire. Cette dernière est en quelque sorte une dénégation du premier pôle, que O. Mannoni avait proposé de traduire par la formule « je sais bien, mais quand même[188] ».

Le dispositif freudien fait vaciller ce fonctionnement névrotique. Il oppose à ces défenses un silence qui permet au sujet d'en rendre compte et de cerner sa position dans le jeu de dupes que son fantasme organise. Nous avons vu les limites de ce dispositif quant à l'accueil de la psychose :

> « Alors que l'interprétation permet de lever le refoulement et de faire choir le symptôme névrotique, comme nous le savons depuis que S. Freud a mis en évidence la structure langagière du symptôme, elle reste le plus souvent impuissante face au délire[189] »

La médiation est une façon d'introduire ce tiers qui n'existe pas dans la structure psychotique. Le sujet de la psychose n'est pas séparé de son objet de jouissance par la fonction phallique. Cette dernière transcrit au sujet névrotique une interprétation, réglée par le fantasme, du désir de l'Autre à qui il manque quelque chose (l'Autre est incomplet, ce qui ouvre un espace pour le désir et le symptôme névrotique). En cela, la médiation se présente comme une alternative aux limites du dispositif freudien qui

---

[186] *Cf. supra*, p.249.
[187] Lucchelli, J.-P. (2009). *Le transfert de Freud à Lacan*. Rennes : PUR. p.207.
[188] Mannoni, O. (1982). « Je sais bien mais quand même » [1969], in *Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène*. Paris : Seuil.
[189] Vivès, J.-M. (2014). « Dévoilement, révélation et voilement de la voix. Enjeux invocants de la médiation thérapeutique utilisant la musique ». in Vinot, F., & Vivès, J.-M. (dir.) (2014). *Les médiations thérapeutiques par l'art: Le réel en jeu*. Toulouse : Erès. p.263-4.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

visait à faire advenir, par le silence, la réponse du sujet à la question posée par le désir de l'Autre.

Ces dispositifs numériques peuvent être un objet d'intérêt pour certains sujets psychotiques. Introduire une médiation qui s'en supporte peut alors encourager la création d'un partenariat thérapeutique où la machine est partie prenante du réseau des partenaires. Nous détaillerons plus loin ces manœuvres qui visent la « pluralisation du transfert » dans le travail avec le sujet psychotique. Pour lors, insistons sur ce passage du partenaire-fantasme (ou tenant lieu de fantasme) au partenaire-symptôme. Celui-ci tient à un « en moins » produit au champ de l'Autre. Dans la névrose, il désigne la castration, dans un passage traditionnellement compris comme allant de cette « impuissance » du fantasme au consentement à « l'impossible » de la structure[190]. Mais dans la psychose, ce passage désigne bien plutôt la mise en place d'une « solidarité discrète[191] » avec les phénomènes élémentaires du sujet psychotique.

Le sujet peut alors consentir à laisser le clinicien se positionner à ses côtés, face à la jouissance envahissante, et en marquer progressivement une distanciation. Cette dernière peut passer par le délire (significantisation de la jouissance), par un travail sur la lettre ou l'écriture (chiffrage), par des pratiques de corps (élaboration d'un « serre-joint[192] », en réponse au « désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie[193] » repéré par Lacan lors des récits de déclenchements psychotiques), etc.

F. Sauvagnat dénombre par exemple huit types de réalités chez le Président Schreber, qui ouvrent à autant de modes de suppléances[194]. Dans un autre travail, F. Sauvagnat nous invite à considérer de multiples formes de travail thérapeutique avec le sujet psychotique, où les types de symptômes viennent aiguiller le clinicien sur le mode transférentiel à privilégier dans le traitement[195]. Seule la clinique du cas est à même de donner des indications sur la manière dont un sujet psychotique a pu, lors d'une

[190] Lacan, J. (1998). *Le Séminaire, livre XVII*. *Op. cit*. p.189-190.
[191] Lacan, J. (2001). « La Psychiatrie anglaise et la guerre » [1947], in *Autres écrits*. *Op. cit*. p.103. ; Sauvagnat, F. (2009). « Twitter, impuissance et diableries : l'inquiétante étrangeté aujourd'hui », *op. cit*.
[192] Miller, J.-A. (2009). « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit*. p.46.
[193] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1959]. *Op. cit*. p.558.
[194] Sauvagnat, F. (2012). "Eight forms of realities in the Schreber case" in *JEP – European Journal of Psychoanalysis, Humanities, Philosophy, Psychotherapies*. N°31. p.199-212.
[195] Sauvagnat, F, Vaissermann, A. (1990). « Phénomènes élémentaires psychotiques et manœuvres thérapeutiques ». *Op. cit*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

rencontre clinique, consentir au « partenariat transférentiel » que lui a proposé le clinicien. À ce titre, nous allons évoquer notre rencontre avec Henri, lors d'un atelier de médiation numérique mis en place avec un service de pédopsychiatrie et une structure extérieure[196] :

> Henri est arrivé à 13 ans dans l'unité, après quatre mois passés en situation de repli, dans sa chambre. L'ordinateur était alors son seul interlocuteur, avec sa mère chez qui il vivait. Il passait ainsi son temps, entre autres activités numériques, à organiser des parties du jeu *Minecraft*[197] à partir d'un serveur créé en lien avec deux camarades du collège. En proie à des accès de violence, Henri peut « tout casser » quand « ça ne va pas ».
>
> Henri s'est présenté d'emblée comme le spécialiste de l'atelier. S'il n'est pas branché sur l'écran de l'ordinateur, il se branche sur l'Autre, nous pose des questions, nous adresse des plaintes concernant le matériel ou notre incompétence ; ou bien – pas moins humblement – nous explique les choses. Ses développements sont parfois surprenants, glissant par métonymie jusqu'au hors sens.
>
> Il est remarquable qu'il conserve la même position à l'endroit de la machine. Un jour qu'il s'affronte à l'installation simultanée de cinq logiciels différents — ce qui génère d'innombrables fenêtres et demandes de confirmation — Henri m'indique : « quoiqu'il demande, faut toujours dire non ». Il s'agit de prendre cet énoncé au pied de la lettre pour envisager l'ébauche d'un « partenariat » avec Henri au sein de l'atelier, il nous le démontra.
>
> Lors de la première séance de l'atelier multimédia, la demande institutionnelle est là. Le service a repéré plusieurs jeunes qui pratiquent chez eux le même jeu vidéo. Il nous faudrait donc ouvrir un serveur où nous puissions tous jouer ensemble dans le bac-à-sable *Minecraft*. Henri s'est tout de suite emparé de cette demande de l'institution pour la court-circuiter : il crée un point de restauration des joueurs « morts » dans la lave. En découle pour nous, malheureux perdants, la succession d'une infinité de vies et de morts, sans possibilité de rejouer (puisqu'au moment où nos personnages « ressuscitent », ils meurent instantanément à nouveau dans la lave). Cela conduit finalement à l'impossibilité pour nous de jouer dans la même partie que Henri, qui lui,

[196] *Cf. infra*, p.454 et *sq.*

[197] *Minecraft* est un jeu vidéo multi-joueurs type *sandbox* (« bac à sable ») créé par Markus "Notch" Persson, puis développé par le studio suédois *Mojang*, sorti en 2011. Le joueur y est libre de construire ce que bon lui semble dans différents mondes virtuels (les cartes, ou *maps*) en assemblant divers éléments. De nombreux modes de jeux sont proposés par des joueurs au travers de multiples serveurs (mini-jeux divers, jeux de rôles, etc.). On compare souvent *Minecraft* à un jeu de *Lego* virtuel.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

jubile, faisant gambader son avatar dans les plaines numériques tranquilles de *Minecraft* : tout est dépeuplé et aucun être ne manque à Henri dans ce moment de triomphe.

Cette mort virtuelle infinie nous enjoindra à lui demander comment il a procédé pour ce faire. Nous sommes tout à fait intéressés et impressionnés par son savoir-faire avec le jeu et sa programmation personnalisable. S'entame alors un échange où il nous transmet la façon dont il a pu procéder. Ce qui est notable, c'est qu'à la fin de cette explication, après avoir fait l'épreuve de notre foncière ignorance à propos de son savoir, il consent à nous réintégrer dans la partie.

Avec l'ordinateur, Henri s'adresse à un Autre réglé, et peut trouver à se réguler lui-même en s'appuyant sur ce silence des algorithmes. C'est un autre qui supporte son refus logique de s'inscrire auprès de l'Autre. La machine demande peu à Henri, il y a trouvé un abri.

Au cours des séances, il s'est trouvé que nous prenions, avec Henri, le même bus au sortir de l'atelier pour rejoindre le centre-ville. Toutefois, lors des premiers retours de séances Henri m'ignora, et nous prenons le bus de façon séparés, chacun de son côté. Je me gardais bien de lui demander quoi que ce soit. C'est au troisième retour en commun, qu'il engagera cette conversation avec moi, poursuivant la discussion entamée lors de l'atelier. Ce retour se transformait ainsi en une extension contingente du dispositif, dont il s'est saisi et où nous prolongeons l'échange débuté durant la séance. Henri m'adressera durant ces trajets des témoignages de la réalité dans laquelle il circule. Celle-ci est tout à fait incertaine. Il en disparaît parfois, comme par éclipses. C'est donc dans le bus, mais jamais dans l'atelier, que Henri pourra me faire part de quelques coordonnées de la réalité qu'il affronte et où parfois, les lignes et la limite s'effacent : « Des fois, quand je suis en colère, j'ai même plus mal quand je tape avec mes poings ». Si lors de ces « crises », Henri ne ressent plus la douleur, c'est l'angoisse qui domine quand il évoque ces moments. Il ne peut pas identifier ce qui provoque la rupture de ce joint et éclate son corps, mais peut dire qu'il parvient à se contenir – littéralement – s'il serre très fort ses poings.

On peut postuler que ce détour par l'ordinateur et l'intérêt pour son travail fut un préalable nécessaire à ce lien que nous tisserons, dans l'atelier, mais aussi dans le bus du retour. Il fallait pour cela que l'Autre soit tout à la fois disponible et qu'en même temps il ne lui demande rien.

2. L'enfer du réseau et le pari du lien : la médiation numérique en psychothérapie

a. D'un isolement radical vers une solitude connectée

L'observation classique de l'introjection du réseau Internet oblige à constater qu'il est peut-être plus facile aujourd'hui d'envoyer des messages à l'autre bout du monde qu'à obtenir l'attention de son plus prochain qui consulte ses mails en face de vous. Ce type de remarque a été avancé et documenté par S. Turkle dans un ouvrage paru en 2011, au titre évocateur : *Seuls ensemble ? De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines*[198]. Ce copieux ouvrage visait à dénoncer l'isolement provoqué par les nouvelles technologies, dans un véritable virage de la pensée de l'anthropologue. S. Turkle était en effet l'autrice des premiers ouvrages cliniques autour de l'informatique, dans une perspective alors beaucoup plus enjouée (elle était également mariée avec S. Papert, l'inventeur du langage Logo dont le projet utopiste visait à ce que les enfants puissent apprendre en totale autonomie face à la machine). *Alone together*, [*Seuls ensemble*] traduit bien la façon dont Lacan avait voulu transcrire le lien social par les discours où chaque sujet est appelé à s'inscrire, à partir de son symptôme et du malentendu qu'il génère, dans la langue. J.-A. Miller en a quelque peu radicalisé le propos — en ce sens qu'il en dégage la racine — dans son dernier cours qu'il intitule « l'Un-tout-seul[199] ». La thèse est que le traitement analytique amène le sujet à (se) dégager des signifiants maîtres qui ont jalonné son existence, sans s'en débarrasser pour autant. Ces derniers désignent les empreintes signifiantes sur le corps, productrices de symptômes dans leur face de sens, mais aussi de jouissance. Si le sens est épuisé à la fin de l'analyse, la jouissance du corps parlant génère un reste, analysé, qui peut se transmettre — c'est l'expérience dite de la passe.

Ce « seuls ensemble » de S. Turkle résonne également avec ce que nous avons pu développer autour du fantasme, cette bulle qui fait le monde du sujet et génère un certain nombre de points aveugles qui l'orientent à son insu. D. Bernard, à l'appui de D. Cardon et de X. De La Porte (respectivement sociologue et journaliste) dessine une psychopathologie de la vie quotidienne numérique où ces tendances du fantasme, en

[198] Turkle, S., & Richard, C. (2015). *Seuls ensemble*. [...]. *Op. cit*.
[199] Miller, J.-A. (2010-2011). « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul ». *Op. cit*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

tant qu'il est une machine à voir la réalité en masquant le réel, se font jour. Par exemple, comment expliquer que sur *Google Maps*, là où le monde s'ouvre à nous *via* la fenêtre de la firme *Alphabet*, le réflexe le plus basal soit d'aller y repérer sa propre maison — ou à la rigueur, celle de son voisin ? Dans la même veine, un article du journal l'*Express* se demandait en 2016 : « Pourquoi cherche-t-on ses homonymes sur Internet[200] » là où l'ensemble de l'humanité s'offre à notre possible connexion ? Concluons que peu importe la technologie du miroir, l'être parlant habite le monde avec son image, à l'aide de son fantasme et *s'y* retrouve toujours. Qu'on le nomme « stade du miroir électronique[201] », « narcissisme de l'hypermodernité[202] » ou « narcissisme social[203] », c'est toujours par la promotion d'un moi idéal, autonome, « fort », que s'avance le discours du capitaliste. Ce dernier modèle les symptômes *via* ces différentes possibilités d'inscription discursive. Les griefs à l'encontre des plateformes, notamment les réseaux socio-numériques ne manquent pas : *Snapchat* « hache les conversations et redéfinit l'amitié par la mesure », *Instagram* « détruit notre self estime », *Facebook* « nous répartit en différentes chambres d'échos et fragmente nos communautés », quant à *YouTube*, il « grignote notre sommeil » avec sa fonction de lecture automatique de vidéos [204]. D. Bernard résume ainsi :

> « Les écrans aujourd'hui, où le sujet donnera ses notes et avis, pourront ainsi prendre le relais de l'écran du fantasme, venant conforter le sujet dans sa sphère moïque d'où il pourra contempler, juger et noter sans risque les mouvements du monde [...] N'est-ce pas ce que le discours capitaliste sur le *web* aura su généraliser en identifiant les conduites des consommateurs pour les reconduire toujours vers les mêmes contenus ? De quoi faire du monde numérique, pourtant si vaste, une toute petite bulle[205]. »

---

[200] Torre, S. (2016). « Pourquoi cherche-t-on ses homonymes sur Internet ? », *L'Express*. Le 1er novembre 2016. Accessible en ligne : https://www.lexpress.fr/styles/psycho/pourquoi-cherche-t-on-ses-homonymes-sur-internet_1844583.html [page consultée le 20.11.2019]

[201] Leguil, C. (2018) *« Je » une traversée des identités*, Paris : PUF. p.21, p.28 et p.187.

[202] En écho à la thèse de C. Lasch, cf. Lasch, C. (2010). *La culture du narcissisme* [...]. *Op. cit.*

[203] Godart, E. (2019). « Psychopathologie de la vie hypermoderne ». *in Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, *177*(4), 303-312. https://doi.org/10.1016/j.amp.2018.10.001. p.7.

[204] Notre traduction. Extrait sur site du « Centre pour une technologie plus humaine » constitué par les repentis des GAFA. Accessible en ligne à l'adresse http://humanetech.com/problem/, [page consultée le 20.11.2019]. *cf.* Dumoulin, Q. (2018). « De la diabolisation des réseaux sociaux », *Ironik !* n°31. Juillet 2018. Accessible en ligne : https://www.lacan-universite.fr/de-la-diabolisation-des-reseaux-sociaux/ [page consultée le 20.11.2019].

[205] Bernard, D. (2019). *Lacan et la honte* [...]. *Op. cit.* p.221.

Ainsi, ce que décrit S. Turkle dans son dernier opus apparaît bien plutôt comme le résultat des symptômes générés par le discours capitaliste que la conséquence de l'usage d'une technologie donnée. Tout discours produit des symptômes qui lui sont propres. Les « hystériques » du XIXème siècle ou les « idiots » d'antan n'ont plus leurs places ni dans les classifications, ni dans les repères médiatiques aujourd'hui. En revanche, les « *burn-out*[206] », l'épuisement professionnel, ou les plaintes concernant la solitude et l'isolement (*hikikomori*, ou même ces *incels*[207] qui génèrent des communautés misogynes et fascisantes) font florès dans le discours actuel.

Il est relativement aisé de trouver dans les premiers écrits de S. Turkle, des phénomènes cliniques analogues, où la technologie n'est pas franchement au service du principe de plaisir du sujet. Sans doute cela démontre-t-il davantage une bascule du côté des représentations de S. Turkle — nécessairement fantasmatiques, comme l'a dégagé la psychanalyse — qu'une mutation sociale réelle. Pour exemple, en 1984, l'autrice nous parlait d'une jeune fille rencontrée dans un *diner*, accrochée à la borne d'arcade d'un restaurant de *Little Italy*[208]. Elle décrit une adolescente qui insulte la machine — et le serveur du *diner* par la même occasion. La jeune fille se plaint de douleurs aux doigts, articulations qu'elle n'a de cesse pourtant de solliciter, s'énervant devant l'écran des journées entières. S. Turkle écrit que, sur son visage, et malgré son accroche visible au jeu, ne pouvait se lire aucune satisfaction particulière[209]. La jeune fille interrogée semblait également témoigner d'une solitude marquée.

Mais alors, pourquoi proposer des médiations avec le numérique en psychothérapie ? Si ces machines sont le support d'une dynamique symptomatique, comment alors défendre leurs usages dans le travail clinique — voire dans le soin ? Il s'agit de subvertir la perspective qui voit de toujours s'affronter anciens et modernes, technophobes et technophiles. Nous proposons d'examiner ce qu'il en est de la médiation numérique pour des sujets qui déjà témoignent de symptômes importants, et expriment — au moins de façon implicite — des difficultés avec le lien social.

---

[206] Cf. les deux cas présentés par S. Turkle dans son dernier ouvrage : Turkle, S., & Richard, C. (2015). *Op. cit*. p.265-9.
[207] Contraction anglophone de « *involontary celibatory* » terme qui désigne des hommes qui se regroupent autour d'un célibat subit — pour masquer, la plupart du temps, une haine des femmes et des modèles sociaux progressistes.
[208] Quartier historique et populaire de Manhattan à New York (USA).
[209] Turkle, S., & Demange, C. (1986). *Op. cit*. p.56.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Lacan avait ainsi qualifié la position du sujet psychotique comme « hors discours[210] ». Nous avons déjà indiqué que cette nomination renvoyait en fait à la clinique discordantielle des différents types de symptômes de la structure des psychoses. On peut mentionner à nouveau, pour exemplifier cette nomination, la clinique des « fous voyageurs » et l'équivoque que Lacan relevait à ce propos : les non dupes errent[211] ; ou également la clinique des « comme si » repérée par H. Deutsch, développant les conséquences de cette entrée du sujet psychotique dans le discours par une sorte « d'imitation extérieure[212] ». Nous avons également indiqué que les différents troubles du langage, conséquences de la forclusion du nom-du-père, amenaient logiquement à cette production non dialectisable (la logorrhée en est peut-être la déclinaison la plus saisissante).

Les cas déjà présentés de John et de Henri témoignent, chacun à leur façon, de cette difficulté du sujet psychotique pour s'inscrire dans le discours, auprès de l'Autre. John est victime de moqueries aux colorations hallucinatoires et les autres qu'ils fréquentent sont « pas gentils ». Nous le déduisons de la qualification qu'il nous attribue, ainsi qu'à son professeur particulier de mathématiques, de « pas pas gentils », indiquant l'appui qu'il aura pu trouver auprès de ces partenaires. Henri, quant à lui, s'empresse de court-circuiter, par un usage singulier de la machine, toute possibilité de « jouer avec lui » dans *Minecraft*. Alan, dont nous présenterons plus loin le travail, nous disait avoir trouvé par l'écran et dans les jeux « un refuge ».

Posons donc l'hypothèse que ces « seuls ensemble » pourrait en fait être un progrès pour des sujets facilement envahis par l'Autre, et dont les symptomatologies les amènent à se couper de tous les autres. L'écran ouvre alors une première fenêtre par laquelle quelque chose du lien peut se tisser, *via* le certain « enfer » qu'est le réseau[213]. Parvenir, pour ces sujets psychotiques, à une tranquille solitude connectée[214] — ni isolés ou débranchés de l'Autre, ni envahis ou persécutés par l'Autre — peut alors apparaître comme un point d'horizon thérapeutique.

---

[210] Lacan, J. (2001). « L'étourdit » [1972]. *Op. cit*. p.490.
[211] *Cf. supra*, p.192.
[212] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. *Op. cit*. p.285.
[213] Puisque l'enfer est bien le lieu de ce diable du réseau social. *cf. supra*, p.434. ; Sauvagnat, F. (2009). « Twitter, impuissance et diableries : l'inquiétante étrangeté aujourd'hui ». *Op. cit*.
[214] Selon le terme proposé par L. Bouvier, in Dumoulin, Q., Bouvier, L. et Pache, D. « Nouvelles thérapeutiques de la folie : un atelier multimédia en pédopsychiatrie ». Journée d'étude "Actualité de la folie aujourd'hui". Université Rennes 2. Le 14 juin 2018. Inédit.

b. Médiations par le virtuel : traiter la présence de l'objet

Il s'agit maintenant d'interroger l'intérêt de l'utilisation du virtuel dans les dispositifs de médiation quand ces derniers s'adressent à des sujets psychotiques. En quoi le virtuel peut contribuer à éclairer la spécificité du transfert dans les psychoses et donner des indications quant à son maniement ?

Nous avons rappelé le travail des premiers psychiatres « collectionneurs » des œuvres de leurs patients (leur offrant par là une première « légitimité » sociale que J. Dubuffet essaiera ensuite de faire reconnaître comme « Art Brut »). À leur suite, et dans le mouvement révolutionnaire et désaliéniste du XXème siècle, différentes pratiques de médiations autour de l'art vont apparaître dans les institutions recevant des sujets psychotiques. C. Masson relève que cette conjonction entre « art » et « thérapie » est également synonyme de l'émergence d'un nouveau paradoxe. La création artistique s'inscrit en effet à partir du symptôme du sujet. Elle inclut une dimension « transgressive », là où le terme de « thérapie » évoque plutôt une réadaptation du sujet[215]. La tradition des « clubs » dans les institutions orientées par la psychothérapie institutionnelle amène à repenser l'institution en fonction des intérêts des patients, et à les accompagner dans des activités médiatisées.

L'hypothèse générale qui sous-tend ces pratiques est que médiatiser la relation par un objet soutenant l'intérêt commun du sujet et du soignant peut faciliter la circulation de l'objet pulsionnel, non-séparé dans la psychose. La « médiation » peut mettre à distance l'Autre menaçant auquel certains sujets psychotiques ont affaire[216], ou instaurer une relation là où aucun accrochage ne semblait possible. Si les objets supportant cette fonction de médiateurs varient au gré des initiatives des institutions, des professionnels et des patients[217], ils évoluent également selon les progrès technoscientifiques. Depuis le milieu des années 1990, des professionnels ont ainsi pu proposer des médiations utilisant les objets numériques[218] : ordinateurs et jeux

[215] Gassmann, X. & Masson, C. (2014). « Il n'y a pas d'art-thérapie. Manifeste pour une tératologie: Proposition d'un dispositif d'ateliers d'artistes : L'Esquisse ». Dans : Vinot, F. (dir.). *Les médiations thérapeutiques par l'art: Le Réel en jeu*. Toulouse : ERES. doi:10.3917/eres.vives.2014.01.0221.
[216] Miller, J-A. (2010). *L'Autre méchant* […]. *Op. cit*.
[217] Ferreira, C., Garnier, A.-M., Meunier, E., Nauroy, M. et Zann, M. (2015). « Quarante années d'histoires et de questionnements dans un secteur de pédopsychiatrie. "Créer c'est résister" » *L'Information psychiatrique*. N°91 : 861-9 doi:10.1684/ipe.2015.1421. p.866-868.
[218] Lespinasse, F. (1996). « L'utilisation du jeu vidéo […] ». *Op. cit*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

vidéo[219], jusqu'aux robots programmables aujourd'hui [220]. Aussi l'intérêt actuel et vif pour le virtuel en psychopathologie ne peut être réduit aux problématiques addictives, comme le propose X. Vlachopoulou[221].

Nous avions rappelé, dans l'introduction de cette thèse, les liens fort étroits qui lient la question du virtuelle, et de son étymologie, à la philosophie classique d'Aristote comme suspension de l'acte, d'une part, et à la théologie médiévale chrétienne d'autre part[222]. Aujourd'hui, cette dimension « divine » du virtuel s'est largement dissoute dans les circuits imprimés du progrès technoscientifique. L'opposition du registre du « virtuel » à celui de « l'actuel », rendue classique notamment par l'écrit *princeps* de Pierre Lévy, expose que l'arbre est en puissance dans la graine[223]. Giorgio Agamben, que nous citions déjà plus haut, souligne que la puissance relève d'une absence d'acte ou plutôt, de sa retenue, sa suspension, de sa privation :

> « La puissance – c'est la thèse géniale d'Aristote – est [...] définie essentiellement par la possibilité de son non-exercice. L'architecte est puissant, dans la mesure où il peut ne pas construire, la puissance est une suspension de l'acte [...] la maîtrise sur une privation[224] ».

Ici, le virtuel n'est pas un élément en attente de son actualisation, bien plutôt son rapport à la « puissance » aristotélicienne met en avant qu'il est un acte « suspendu ». Le virtuel n'est pas le brouillon de l'actuel, ou son préalable. Le virtuel tire sa puissance précisément de cette suspension. D'un autre côté, comme nous l'avons vu, la philosophie scolastique lui aura attribué des qualités de message, de correspondance entre les hommes et Dieu par l'entremise des vertus de l'âme. Le virtuel est donc ce qui demeure suspendu, dans une logique de l'acte, mais également dans un certain rapport à la communication entre le sujet et son Autre. La prière ne peut-elle pas d'ailleurs être interprétée comme une suspension de l'agir du pénitent qui se met dans une position d'attente vis-à-vis d'un message divin ? Et les nouvelles machines aux notifications et messages incessants, provoquant notre suspension à leurs lumières et vibrations, joueraient-elles le rôle de nouvelles idoles ?

---

[219] Leroux, Y. (2009). « Le jeu vidéo comme support [...] ». *Op. cit.* ; Haza, M. (2019) (dir.) *op. cit.*
[220] Duris, O. (2018). « Le robot nao [...] ». *Op. cit.*
[221] Vlachopoulou, X. (2017). « À corps perdu dans le virtuel [...] ». *Op. cit.*
[222] *Cf. infra* p.45 et *sq.*
[223] Lévy, P. (2001). *Qu'est-ce que le virtuel ? Op. cit.*
[224]Agamben, G. (2018). *Le feu et le récit. Op. cit.* p.59-60.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

L'innovation du virtuel, permise par les objets de la science, interroge les notions de présence et d'absence. Dans l'espace virtuel, quelqu'un peut être tout à la fois présent et absent, ce qu'illustre tout à fait la notion de téléprésence. Mais plus encore, la langue qui s'est développée dans ces nouveaux territoires doit également nous retenir, puisqu'elle dit quelque chose du nouveau réel que nous rencontrons avec ces espaces. Par exemple, l'abréviation *AFK*, couramment utilisée dans les *chats* en ligne, désigne un utilisateur présent physiquement dans l'espace virtuel (son nom, ou son avatar, par exemple, apparaît sur le *chat*), mais absent dans la réalité (il ne répond pas) : l'utilisateur est dit *AFK*, « *Away From Keyboard* », littéralement : « loin du clavier ». Le Moi est là, mais « Je » est ailleurs, retenu à l'écart du clavier dans cet exemple. Le virtuel nous introduit donc à la logique structurale de la notion de présence : il met en exergue que la présence se constitue toujours sur fond d'absence, ou plutôt, que toute présence ouvre à la possibilité d'une absence – dialectique que ne peut résorber le concept d'attention.

À partir de ce constat, la notion de virtuel semble pouvoir éclairer l'observation freudienne du *Fort-Da*[225]. Ce jeu de la bobine du petit Ernst, qui joue à « parti-revenu » en faisant rouler hors de sa vue un petit objet, montre que toute présence est virtuellement absence, et toute absence, virtuellement présence. C'est d'ailleurs dans ce sens que Lacan lit l'inversion du terme par rapport à la position de l'objet (le petit Ernst, selon Lacan, s'écrie « partie » quand la bobine est là, et « revenue » quand elle est loin[226]). Cependant, il y a un préalable à cette « maîtrise sur une privation », qui est la destruction « psychique » de l'objet réel. Ainsi que l'indique Lacan, le petit Ernst « porte sur un plan symbolique comme tel, le phénomène de la présence et de l'absence, [...] il se rend maître de la chose, pour autant que justement il la détruit[227] ».

Le virtuel introduit une possibilité d'adresse à un lieu Autre, à la condition du sacrifice de l'acte et de la considération d'un impossible, c'est-à-dire de laisser, au lieu de cet Autre, une part de jouissance du sujet qui y demeure « en puissance ». L'objet transitionnel répond par exemple à un tel cadre, lorsque l'espace qu'il ouvre permet la séparation d'avec un parent[228]. Par ailleurs, les auteurs ont souligné que les objets producteurs d'espaces virtuels (objets numériques) n'étaient pas qualifiables d'objets

[225] Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir* [1920]. Paris: Payot & Rivages. p.51-8.
[226] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud* [1953-1954]. *Op. cit.* p.196.
[227] *Ibid.* p.195.
[228] Winnicott, D. W. (2015). *Jeu et réalité* [...]. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

transitionnels dans l'acceptation winnicottienne, mais semblaient pouvoir ouvrir des « espaces potentiels », du même coup qu'ils produisaient ces « espaces virtuels »[229]. De plus, à la suite de la proposition inaugurale des frères Le Diberder, de considérer ces nouveaux dispositifs comme une « pâte à modeler informatique[230] », S. Tisseron a pu reprendre à nouveaux frais le concept de « medium malléable » (proposé par R. Roussillon à partir des travaux de M. Milner) pour interroger les possibilités « créatrices » de l'espace virtuel[231]. Le virtuel déplacerait ainsi la question de « l'objet » vers celle de « l'espace » qui va séparer le sujet de cet objet. Ces considérations rejoignent la problématique du fantasme freudien, tel qu'il est relu par Lacan dans son « retour à Freud ».

En effet, cet espace transitionnel se retrouve également dans la conception du fantasme comme cadre de la réalité, distanciation d'avec l'objet de la jouissance, aperçu depuis ce cadre. Dans l'écriture du fantasme proposée par Lacan, $\$ \diamond a$, se lit cet écart imposé par le poinçon du fantasme entre le sujet divisé ($) et l'objet de la pulsion (a) ; en même temps qu'il les sépare, l'écran du fantasme (◇) les lie. La structure des psychoses se caractérise dès lors, dans la conception lacanienne, par une carence de ce « fantasme fondamental » garantissant une séparation de l'objet pulsionnel. Ce dernier alors « reparaît dans le réel[232] », par exemple, celui de l'hallucination, pouvant mener certains sujets jusqu'au passage à l'acte afin de les séparer de cet objet envahissant[233]. Si la séparation d'avec l'objet pulsionnel apparaît dans la névrose en acte *via* le scénario fantasmatique, elle demeure comme « en puissance » pour la « structure suppléante[234] ».

Par ces différentes acceptions (suspension, message, battement symbolique engendrant un certain espace), le virtuel apparaît introduire une distance avec l'objet

---

[229] Turkle, S., Demange, C. (1986). *Les enfants de l'ordinateur*. [1984]. Paris: Denoel. p.181 et *sq*. Tisseron, S. (2004). « Le virtuel à l'adolescence ». *Adolescence*, t.22, 1. p.26-8. ; Leroux, Y. (2016). « Les jeux vidéo et l'expérience transitionnelle ». *L'école des parents*, n°621. p.89-104.
[230] Le Diberder, A. et Le Diberder, F. (1993). « Qui a peur des jeux vidéo ? » Paris: La Découverte. p.58.
[231] Tisseron, S. (2012). *Rêver, fantasmer, virtualiser* [...]. *Op. cit*. p.130-131. ; Tisseron, S., et Tordo, F. (2017). *L'enfant, les robots et les écrans: nouvelles médiations thérapeutiques*. Paris : Dunod. p.XI.
[232] Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. *Op. cit*. p.57.
[233] Trichet, Y. et Lévy, A. (2008). « Scarification et (auto-)mutilation dans la psychose ». *L'information psychiatrique* n°84, vol.5. ; Maleval, J.-C., Lévy, A. (2008). « L'apotemnophilie en question ». *Op. cit*.
[234] J.-C. Maleval propose de renommer ainsi la structure de la psychose pour la dégager de la dimension déficitaire ou pathologique que le discours courant lui prête (malheureusement) aujourd'hui. Maleval, J.-C. (2014). « Du fantasme de changement de sexe au sinthome transsexuel », *Accès à la psychanalyse*. N° 6. p.135.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

de jouissance. Le virtuel se pose en écran, en messager. L'acte est finalement suspendu à son exercice, l'objet s'y attrape d'abord par l'image et le virtuel ouvre un « horizon[235] », pouvant repousser ainsi l'objet à distance. Cette dynamique de conjonction-disjonction que peut revêtir l'objet numérique apparaît très clairement dans le cas rapporté par Alexis Rimbaud que nous citions[236]. Il s'agit d'une jeune fille qui asséna un coup de couteau à sa mère suite à la confiscation de son téléphone, support d'un investissement délirant par la prévenue, qui disait y entendre la voix de son père, bien que son appareil ne communiquât pas avec le sien[237].

Si les objets numériques peuvent être investis par certains sujets psychotiques, il convient donc de pouvoir manœuvrer avec ces nouveaux appareils, en fonction des dynamiques en jeu pour ceux-ci. La problématique rejoint alors la question de la manœuvre du transfert dans les psychoses. En rapport à la vignette rapportée par A. Rimbaud, on peut poser l'hypothèse que ce jeune sujet avait trouvé à se mettre à distance de l'objet pulsionnel (ici incarné par la voix du père). Grâce à ce téléphone faisant « écran » à la jouissance, le sujet en réalisait le traitement. Lorsque sa mère, excédée, en vient à le lui confisquer, le sujet agit alors cette séparation sur *la scène* du monde, et passe à l'acte.

c. Le pari de la rencontre face au pacte diabolique de la jouissance

Les objets numériques, par le dispositif qu'ils engendrent, facilitent cette position « à côté » que peut occuper le clinicien par rapport au sujet. B. Virole, à propos des médiations numériques avec les adolescents, note que

> « l'absence d'une confrontation directe des regards induite par le "face-à-face" et la participation à un espace commun [...] permettent de déplacer l'accent de la thérapie de l'exigence du tout dire, vécue souvent chez les adolescents comme persécutrice, vers la liberté d'être et de faire ensemble[238]. »

Ainsi, au-delà de faire figure de tiers — ce que pourrait prendre en charge la parole elle-même — l'intérêt de ces dispositifs écraniques est de faciliter ce décentrement d'une

[235] Saint-Jevin, A. (2018). « L'horizon numérique dans les problématiques limites : les *social games* ». *Op. cit.*
[236] *Cf. supra*, p.260.
[237] Rimbaud, A. (2018). *Op. cit.* p.121. et *sq.*
[238] Virole, B. (2003). *Du bon usage des jeux vidéo et autres aventures virtuelles.* Paris : Hachette. p.46-7.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

relation duelle, potentiellement en miroir et intrusive, vers une relation à un cadre commun, ouvert par l'objet numérique. Ainsi disposés « côte-à-côte », le patient et le clinicien dirigent tous deux leurs regards vers un objet d'intérêt commun, ce qui dispose favorablement les places pour élaborer ce « partenariat » avec le symptôme du sujet. En effet, s'il s'agit de « laisser la main » au sujet accueilli dans ce type de dispositif, la présence, à ses côtés, du clinicien, lui permet de le prendre à témoin de ce qu'il affronte et de le solliciter à certains moments. Le dispositif influe également sur la direction de l'interprétation, qui peut ne plus s'adresser directement au sujet, mais transiter par l'écran où s'expose un matériel. Ce dernier n'appartient plus alors tout à fait au patient lui-même, et peut garantir une séparation minimale avec l'objet en jeu. L'écran du virtuel incarne ainsi un lieu d'une potentielle mise à distance de l'objet, ou d'un éventuel dépôt, où le clinicien peut être appelé à intervenir.

Dans les symptomatologies psychotiques, comme nous l'avons souligné, la problématique des limites du corps est au premier plan. Le questionnement (auto-)thérapeutique du symptôme psychotique à partir de ces appareils s'amorce alors dans la possible fermeture du corps, *via* le bouclage du trajet pulsionnel, que ces objets sont susceptibles de réaliser. Ces objets que l'on pourrait alors appeler des « béquilles numériques » parviennent parfois à faire tenir le corps du sujet. L'enjeu est donc de faire accueil, dans l'espace thérapeutique, à ces trouvailles que réalisent les sujets psychotiques. Leurs témoignages nous invitent à prendre ces inventions singulières au sérieux. Il s'agit d'opter pour cette position de se faire le partenaire de ces solutions, pour tenter de leur donner des prolongements et variations, permettant au sujet d'amender son rapport au corps, à l'Autre et à l'objet.

Pour Lacan, le sujet se définit comme ce qui se trouve en quelque sorte sous le « code » de la chaîne signifiante (sa reprise de l'*hupokeimenon* d'Aristote), par laquelle il peut venir se représenter. Du point de vue de la pratique clinique, il est nécessaire de changer de focale face aux objets numériques. Il s'agit en effet de s'en décoller pour saisir le sujet derrière l'écran. L'enjeu est moins d'édicter des bonnes (ou des mauvaises) pratiques de ces objets numériques, en dégageant une clinique *ad hoc* qui lui serait propre, que de parier sur l'existence d'une clinique du sujet, même appareillé aux objets technologiques. Autrement dit, il ne s'agit pas, dans une perspective clinique, de s'intéresser directement aux propriétés de ce langage particulier qu'est le code — et à l'occasion leurs applications gestionnaires utilitaires — mais plus

directement sur la façon dont un sujet peut témoigner d'un traitement par le biais de machines qui organisent un langage sans parole.

Les usages particuliers, quelquefois dérivés ou inventés, peuvent enseigner le clinicien sur les fonctions recouvertes ou articulées par ces objets technologiques. La façon dont il convient d'orienter le traitement peut se déduire de ces repérages. L'objet « numérique » peut inviter à des interventions latérales, le clinicien se positionnant lui-même dans la série de cet objet-instrument du sujet. Comme le formule Lacan, le clinicien est appelé à se situer dans le clavier[239] où ses interventions peuvent être les pierres de touche de la possibilité d'une alternative dans un fonctionnement symptomatique, c'est-à-dire à la fois problématique et résolutoire. Problématique dans ce que le symptôme amène de « trouble à l'ordre public[240] » ; mais si le symptôme est bruyant, il est aussi, depuis l'optique freudienne, le résultat d'une formation d'un compromis nécessaire au bon (dys)fonctionnement du lien social.

Le numérique est en soi un dispositif, si l'on se réfère à la définition qu'en propose le philosophe G. Agamben, soit une modalité de l'écriture de la jouissance. Le sujet est alors « ce qui résulte de la relation, et pour ainsi dire, du corps à corps entre les vivants et les dispositifs[241] ». En d'autres termes, le réseau ne fait pas le lien, qui lui, nécessite le sujet pour s'établir. Ce constat est notamment proposé par les sociologues, lorsqu'ils montrent que la multiplication du réseau par le virtuel s'accompagne d'une faiblesse du lien procédant de cette réticularité nouvelle[242]. Le clinicien peut faire le pas de s'inscrire dans le clavier, et de se placer à cette articulation entre le vivant et sa machine pour en faire sourdre le sujet. De cette façon, il peut se faire l'outil d'une alternative pour poursuivre la nécessaire écriture du symptôme. Cette alternative est celle du transfert, au sens élargi du partenariat, drôle d'enzyme capable de transformer le réseau en lien.

L'établissement du partenariat transférentiel (peu importe son nom : alliance thérapeutique, compliance au traitement) et la possibilité d'un traitement doit nécessairement en passer par un « choix » du sujet. Le choix qu'on peut dire « réflexif », à quoi fait référence l'expression assez peu maniable de « consentement

[239] Lacan, J. (1970). « Discours de clôture au Congrès de Strasbourg […] ». *Op. cit.*
[240] Miller, J.-A. (1997). « Santé Mentale et ordre public ». *Op. cit.*
[241] Agamben, G. (2006). *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris : Payot. p.32.
[242] Casilli, A. (2010). *Les liaisons numériques* […]. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

éclairé », en est un parmi un éventail d'autres que la psychanalyse travaille à répertorier.

Le clinicien fait donc le pari de la rencontre avec le sujet, face au pacte « diabolique » de la jouissance — littéralement « observable » dans les symptomatologies psychotiques « extraordinaires[243] ». Dans le séminaire sur *l'acte psychanalytique*, Lacan relisait le cogito de Descartes avec Pascal et son « pari » à propos de l'existence de Dieu. Du *cogito* il extrait la certitude engagée du côté de l'être, à la condition du rejet de la pensée ; et réciproquement, il définit la pensée par un rejet de l'être. Ainsi le *cogito* se traduit comme « je pense *ou* je suis ». Le sujet de l'énonciation, c'est-à-dire homologue à celui de l'inconscient, « je », ne « peut pas être ». Si le sujet de l'énonciation ne renvoie pas à l'être, c'est que, selon la formule consacrée, il est toujours à « advenir[244] », défini par ce qui le précède, à partir du champ futur où le sujet s'identifie dans l'Autre. À contrario, le « Ça » du pulsionnel ne peut pas désigner le sujet (qui est représenté uniquement par un signifiant pour un autre). Mais le « Ça » vient se révéler, dans l'image, comme la *cause* imaginaire du sujet, qu'il aura perdue. Ce développement de Lacan est également une traduction de la formule freudienne « *Wo Es war soll Ich werden*[245] », qu'il propose de traduire « Où c'était, dois-je devenir[246] ». De la même façon, la proposition lacanienne que le sujet se conjugue « au futur antérieur[247] » atteste de cette traduction de la constitution du sujet sur la base d'un « Ça » qui « aura été ». L'émergence du sujet au langage se manifeste donc par un passage du « Ça », en jeu dans l'acte, au « Je », sujet du « penser », qui advient à la condition d'une prise dans le langage.

---

[243] Le champ freudien oppose depuis le milieu des années 1990 la psychose « ordinaire », qui recouvre des phénomènes élémentaires discrets, compensés, suppléés ; et la psychose « extraordinaire » qui renvoie aux tableaux cliniques plus bruyants. *Cf. supra* p.249.

[244] Freud proposait la formule « *Wo es war soll ich werden* » que Lacan traduit « Là où fut ça, il me faut advenir ». Lacan, J. (1966). « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » [1957]. *Op. cit.* p.324.

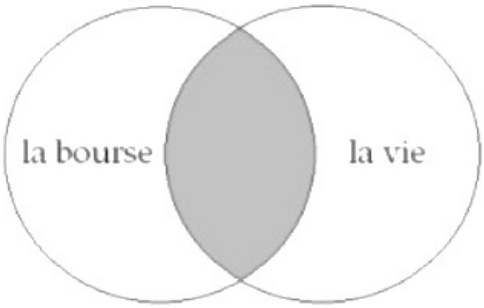
[245] Cette phrase célèbre de Freud clôt la troisième des « nouvelles conférences » de 1932, *cf.* Freud, S. (1989). « Les diverses instances de la personnalité psychique » [1932]. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris : Gallimard.

[246] Lacan, J. (1966). «La Chose freudienne » [1955] in *Écrits*. Paris : Seuil. p.417. ; deux ans après, dans « L'instance de la lettre » [1957], Lacan traduit la même expression par « Là où fut Ça, il me faut advenir », *Ibid.* p.324.

[247] Lacan, J. (1966). « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » [1953]. *Écrits*. Paris : Seuil. p.300.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

À partir de ces deux pôles du « Je » et du « Ça », Lacan relit, avec le pari pascalien, le sort du bourgeois à qui un malandrin exige « la bourse ou la vie[248] ».



La bourse se situe du côté du pulsionnel et du « Ça », le lieu où le sujet disparaît. En effet, si le bourgeois opte pour « la bourse », il précipite sa perte, puisqu'il perd la vie — et *a fortiori* la bourse également. Dans le cas contraire, où le sujet choisit « la vie », celui-ci repart sain et sauf, mais ne dispose plus que d'une « demi-vie », une vie écornée du poids de ce qui aura été perdu dans la bourse. La vie est une vie qui n'est plus « la même », allégée du poids de la bourse mais alourdie du savoir de « ce que vaut la liberté[249] ». Dans le cas de ce dilemme, aucun des choix n'est « heureux » pour le sujet, mais l'un se révèle instantanément mortel, quand l'autre oblige à consentir à une perte.

Le « choix impossible » sur lequel se fonde le « choix forcé » amène Lacan à réécrire le *cogito* cartésien sous la forme d'un « ou bien… ou bien ». Ou bien « je ne suis pas » ou bien « je ne pense pas ». La division subjective se traduit ainsi dans cette distinction entre l'objet de la pulsion (le « Ça ») et l'Autre (l'inconscient). Le premier engage un « je ne pense pas » là où le second engage un « je ne suis pas ». Lacan indiquera que le passage à l'acte correspond à ce premier pôle : « je ne pense pas »… car je passe à l'acte. Ici, le sujet se trouve suspendu à cette rupture signifiante radicale auquel le terme de « passage à l'acte » renvoie. Il différencie ce dernier de l'*acting out* « je ne suis pas »… donc je fais exister « je » sur la scène, auprès d'un Autre auquel je m'aliène.

[248] Les illustrations sont toutes issues de : Lacan, J. (1967-1968). *Le Séminaire, livre XV, L'acte analytique*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S15/S15%20L'ACTE.pdf [page consultée le 20.02.2017].
[249] Miller, J.-A. (1984-1985). « L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 ». *Op. cit.* Leçon du 14 novembre 1984.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

L'entrée dans le langage, et la rencontre de cette division subjective, ne procèdent pas d'un choix exclu ou impossible, mais résultent de cet écart entre la pensée et l'être. De cet écart choit l'objet *a*. Il est un « plus-de » jouissance (sur le versant de l'avoir, par exemple), mais il se définit d'être un radical « en-moins » (sur le plan de l'être). C'est-à-dire que pour connaître un « plus » — une satisfaction sur le plan du désir par exemple — il faut déjà avoir connu un « moins », c'est-à-dire une insatisfaction foncière que vont tenter de pallier ces satisfactions substitutives. En d'autres mots, comme choisir la vie dans l'apologue du brigand et du bourgeois, opter pour le langage est un choix forcé qui engage à une perte[250].

Le cas d'Alexis, rapporté par O. Duris nous enseignait les difficultés, pour le sujet psychotique, à pouvoir consentir à cette perte, et les effets de cet impossible dans la réalité. Comme le propose P. Bouillot, psychanalyste et directeur thérapeutique d'une institution qui accueille des sujets psychotiques :

> « Nous devons connaître le lien structural entre la psychose et le passage à l'acte en tant qu'il vise une impossible séparation et nous nous efforçons de trouver avec ceux qui veulent bien y consentir un autre passage que celui qui mène en court-circuit à l'acte mutilatoire, horizon toujours possible de la psychose[251] »

Nous avons déplié les différents types de difficultés des sujets psychotiques à engager quelque chose de cette « perte » dans le lien social, et les solutions supplétives variées qui venaient y répondre. L'offre du clinicien visant l'établissement de ce « partenariat transférentiel » invite les sujets qui restent sur le seuil de toute « implication subjective[252] » à un mouvement. Le phénomène *hikikomori*, ou *otaku* recouvre, au Japon, un ensemble d'illustrations cliniques de ce retour à un choix « exclu » de ne plus en passer par l'Autre. Ce « choix exclu » renvoie ainsi à un pari du sujet « extrêmement coûteux », puisqu'il se traduit par un refus radical. F. Sauvagnat le rattache à la clinique d'une « non-entrée » du sujet dans le langage, dans les échos qu'on peut y trouver depuis les cliniques de l'autisme profond[253]. Cette clinique s'enracine historiquement dans la problématique des « enfants sauvages ». Elle

[250] Ce que traduit la formule « la jouissance est interdite à qui parle comme tel », Lacan, J. (1966). « Subversion du sujet [...] ». *Op. cit.* p.821.
[251] Bouillot, P. (2006). « Éditorial ». *Les feuillets du Courtil*. N°24. Février 2006.
[252] Ménard, A. (2008). *Voyage au pays des psychoses: Ce que nous enseignent les psychotiques et leurs inventions*. Nîmes : Champ social. doi:10.3917/chaso.menar.2008.01. p.32.
[253] Sauvagnat, F. (2018). « Pari, pacte diabolique et nomination ». *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

questionne directement la dimension du « fait humain » que reprennent aujourd'hui fort pertinemment à leur compte certaines associations qui défendent la « neurodiversité[254] ». L'offre du clinicien doit donc pouvoir consentir à un choix possible pour le sujet. Le pari du clinicien est que son offre, quitte à se motiver d'un « doux forçage[255] », permette au sujet de voir sa position améliorée, dans un choix plus économique. C'est dans cet écart que pourra se jouer quelque chose de « l'effet sujet », corrélatif de cette « implication subjective ».

Les déclinaisons de cette orientation s'effectuent au cas par cas que la clinique exige. Les médiations se sont présentées historiquement comme des biais nécessaires mais non suffisants pour « rencontrer » certains patients psychotiques. Le fait que certains élisent aujourd'hui des supports numériques comme lieu de la conversation avec l'Autre se prête particulièrement à la médiation de cette rencontre et à la proposition de cette offre.

[254] *Cf.* les raisons de ce relai exposé par L. Mottron, à propos du cas particulier de l'autisme : Mottron, L. (2004). *L'autisme : Une autre intelligence. Diagnostic, cognition et support des personnes autistes sans déficience intellectuelle*. Mardaga; Cairn.info. https://www.cairn.info/l-autisme-une-autre-intelligence--9782870098691.htm

[255] Selon l'expression de A. Di Ciaccia, en écho à ce « choix forcé » du lien à l'Autre, qu'il en passe par l'objet (je ne pense pas…) ou le signifiant (je ne suis pas…). Di Ciaccia, A. (2005). « A propos de la pratique à plusieurs […] ». *Op. cit.* p.15.

3. De l'appareillage à la création : élaboration, mise en place et résultats cliniques de deux ateliers de « médiations numériques »

a. Du cadre au dispositif pour appareiller la jouissance

De la decompletion de l'Autre a son reglage par la mediation numerique

Interroger le fonctionnement des médiations, c'est interroger un fonctionnement institutionnel. Une médiation est thérapeutique au même titre que l'est une institution. Les médiations se déroulent dans l'espace de l'institution, ou en lien avec elle d'une façon ou d'une autre. À ce titre, l'institution conditionne leurs tenues et leurs inscriptions. Interroger les pratiques avec l'institution qui les abrite est une tradition de la psychothérapie institutionnelle, et du mouvement réflexif qu'elle engendra parmi ses acteurs. Un des principes qui orienta son fonctionnement se décline autour de cette idée qu'il s'agisse avant tout de soigner en soignant l'institution. Au-delà des apories utopiques qui virent à la communautarisation de la jouissance — voire à la communautarisation des jouissances autour d'Un[256] —, ces tentatives ont pu faire valoir des résultats heuristiques. Dans l'accueil et la thérapeutique des psychoses proposés par J. Oury et les auteurs de la psychothérapie institutionnelle, l'idée de la création d'un circuit pulsionnel et transférentiel est présente, par exemple au travers de syntagmes comme « îlots transférentiels », « circuit transférentiel », « transfert dissocié » ou « multiréférentiel[257] ». Ces termes témoignent d'une pratique qui s'organise autour de plusieurs intervenants, visant une « diffraction du transfert[258] ». René Kaës mentionnait ce transfert diffracté comme inhérent aux fonctionnements des groupes[259]. La réflexion qui s'ancre dans les institutions s'orientant de « la pratique à plusieurs » montre que cette diffraction est moins la résultante d'un phénomène groupal que la possibilité, pour un sujet, de constituer son propre groupe,

[256] Hamon, R., Trichet, Y., Lamote, T. (2016). « Secte et regain du religieux. Le cas de Georges Roux, contempteur de la « Science » et Dieu-le-Père tout puissant », *Bulletin de psychologie*, Tome 69 (3), n°543, p.179-192.
[257] Oury, J. (2003). « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose » in C*ahiers de psychologie clinique*. N°21, vol. 2.
[258] Di Ciaccia, A. (2005). *Op. cit.* ; Stevens, A. (2010). « Pour une institution schizophrène, Variété clinique de la psychose, quelle pratique institutionnelle ? ». In Lebrun, J.-F., Cosyn, A. (2010). *Actes du Colloque « Variété clinique de la psychose »*. Le 16 novembre 2010. Université de Mons: CRIPSA
[259] Kaës, R. (1988). « La diffraction des groupes internes ». *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 11. p.169-74.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cheminement ou circuit — sa propre institution. Cette orientation du travail en institution promeut la constitution d'un réseau, à l'intérieur duquel le sujet psychotique peut transiter entre les différents nœuds. En multipliant les lieux d'adresses et de rencontres possibles, l'institution travaille à décompléter cet Autre, à l'occasion étouffant pour le sujet psychotique, tout en lui proposant un support rhizomatique mais délimité, soutenant son « effort de réplique[260] » à la jouissance en excès. Le sujet transitant dans le réseau, l'institution satisfait en même temps à sa mission d'accueil. Le sujet ne sort pas de l'institution (sur le mode du passage à l'acte, par exemple), mais il lui est offert de pouvoir se déplacer dans divers lieux ayant des liens avec l'institution. C'est ce qui fait préférer à A. Stevens l'institution schizophrène (dont le « corps » institutionnel se trouve ainsi morcelé) à l'institution paranoïaque (dont l'organisation inflexible se motive d'une logique du soupçon[261]). Le sujet pourra ainsi *a minima*, décider de la fréquence et du moment venu pour s'y rendre. Choix à lui de tisser un lien transférentiel, comportant une adresse et donc l'implication du sujet, avec ces « plusieurs », autour de ce réseau de partenaires qu'ils constituent. Appareiller la demande par l'institution, c'est appareiller la pulsion et son accroche — plus ou moins solidement arrimée — à la jouissance. Les dispositifs numériques, qui mettent en jeu le virtuel, peuvent-ils alors faire partie d'un tel réseau élaboré par un sujet ?

Un autre élément également dégagé par les pratiques institutionnelles souligne l'importance que l'Autre auquel le sujet ait affaire soit « réglé[262] ». C'est-à-dire que l'Autre soit soumis à une loi symbolique, sur laquelle il ne peut transiger. S'affirmant là aussi comme partie prenante d'un circuit décisionnel, cet Autre institutionnel n'est pas tout-puissant mais régulé par d'autres éléments qui lui sont indépendants. Les ordinateurs et les machines numériques répondent à de telles caractéristiques. En effet, comme toute machine, les dispositifs numériques sont régis par un code de programmation. Si nos nouvelles machines sont « hyperpuissantes », elles sont aussi « hyperlimitées », comme le souligne G. Berry, titulaire de la première chaire d'informatique au collège de France[263]. Demander à une intelligence artificielle

[260] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire… » [1958]. *Op. cit*. p.560.
[261] Stevens, A. (2010). « Pour une institution schizophrène […] ». *Op. cit*. p.29.
[262] Zenoni, A. (2007). « Logique du transfert dans la psychose ». *les feuillets du courtil*, n°27. p.9-32. ; Zenoni, A. (2009*). L'autre pratique clinique: Psychanalyse et institution thérapeutique.* Toulouse: Érès.
[263] Berry, G. (2017). *Op. cit*. p.74 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

championne d'échec de vous indiquer le restaurant le plus proche de chez vous n'a pas plus de sens que de vouloir acheter du pain dans une quincaillerie. Il n'y a pas plus réglé qu'une machine à calculer – nouvel avatar du « papier à musique ». C'est une propriété des machines, notamment numériques, souvent appréciée par les sujets psychotiques : elles ne peuvent (théoriquement) pas « surprendre », la machine appartient (généralement, puisque c'est sa fonction) au registre du « ça marche ». En témoignait un étudiant en informatique rencontré par S. Turkle en 1984 :

> « Pour moi, l'ordinateur est parfait. Les gens sont imparfaits, voilà la différence. Quand on donne des instructions à l'ordinateur, on sait tout à fait ce qu'il va faire. Avec les gens on ne sait jamais. Voilà le problème[264]. »

Les machines symboliques sont condamnées à rester dans les carcans de leurs programmes. Elles incarnent un Autre bridé, limité, et en témoignent de façon récurrente par leurs *bugs* plus ou moins fréquents – bien que ce soit par là aussi qu'elles nous échappent parfois[265]. Si d'autres dispositifs peuvent se surajouter à la machine en elle-même (contrôle parental, « minuteur » de temps de connexion ou d'utilisation d'Internet), ceux-ci peuvent apparaître davantage comme le signe de la jouissance de l'Autre, que comme un cadre rassurant. De même lorsque la machine est en difficulté, son comportement est volontiers rabattu sur le domaine du « caprice ». Cependant, l'avantage de ces machines réside dans le fait que l'utilisateur peut quasiment toujours agir sur leurs contraintes en les déplaçant, à condition de suivre le mode d'emploi auquel la machine répond.

Dans un atelier thérapeutique qui s'ordonne autour du numérique, chacun des intervenants et des participants a cette possibilité de se régler autour de et par l'objet numérique, en tant que machine symbolique. L'ordinateur se fait alors partenaire docile, réglé par son programme. L'hypothèse qui préside à cette proposition de l'usage du numérique dans la thérapeutique des psychoses peut être formulée ainsi : certains sujets psychotiques trouvent parfois à s'appareiller avec les machines en tant qu'elles incarnent un appareillage réglé, programmé et programmable donc prévisible[266].

---

[264] Turkle, S., & Demange, C. (1986). *Op. cit*. p.133

[265] Le mythe du Golem répond précisément à cette structure du « déraillement » de la machine signifiante, *cf*. Munier, B. (2011). *Op. cit*.

[266] *Cf*. « Qu'est-ce qu'une institution réglée », in Zenoni, A. (2009). *L'autre pratique clinique : Psychanalyse et institution thérapeutique*. Paris : Érès. p.81-4.

La pertinence d'une médiation se juge à la fois aux effets thérapeutiques qu'elle produit de surcroît, mais également sur la place qu'elle va pouvoir fournir au sujet. F. Vinot propose ainsi de différencier le « cadre » contraignant, nécessaire mais non suffisant, du « dispositif » qui propose un appareillage de la jouissance, et « oblige le clinicien à se situer du côté de l'ouverture et non de la suture[267] », selon la formule de J.-M. Vivès. À partir de la définition lacanienne du fantasme comme cadre de la réalité[268], F. Vinot propose d'envisager

> « l'articulation dispositif/cadre au sein des pratiques à médiations. L'un n'exclut pas l'autre, bien au contraire : si le dispositif renvoie à l'objet *a*, le cadre, lui, renvoie au poinçon qui sert de prisme, de fenêtre permettant l'articulation (et non le rapport) du sujet au réel[269]. »

Si la médiation ne peut se passer d'un « cadre » nécessaire, c'est par le dispositif qu'elle propose que son efficace et sa pertinence se mesurent. Ainsi que l'indique F. Vinot, cette question du dispositif de médiation réfère à une question sur l'objet, là où le cadre évoque les articulations subjectives possibles. Le pari n'est pas le même et l'orientation qui préside à mettre l'accent sur un appareillage possible de la jouissance est celle qui avait reconnu, dans la position de l'analyste, ce « semblant d'objet[270] ».

Les médiations qui en passent par des supports numériques, et notamment celui de l'écran, peuvent habilement nouer ces deux dimensions par l'objet même qu'elles présentent. La dimension du cadre semble en effet s'imposer d'elle-même, comme analogue à celui de l'écran de la machine, qui sera alors ce dispositif proposant au sujet un appareillage. Les médiations avec les objets numériques peuvent ainsi être intéressantes en ce qu'elles proposent un appareillage du corps, à partir d'un cadre fixe que nous rapprochions d'un éventuel « réglage » de l'Autre à partir des manœuvres du sujet. F. Vinot résume ainsi à propos de cette « division » inhérente aux médiations, entre « cadre » et « dispositif » que « [...] ce qui échappe au cadre [...] nécessite un dispositif[271] ».

---

[267] Vivès, J.-M. (2014). « Introduction », in Vinot, F. et Vivès, J.-M. (dir.) (2014). *Op. cit*. p.8.
[268] *Cf. supra*, p.111 & *sq*. et p.441.
[269] Vinot, F. (2014). « Pulsion et médiation : qu'est-ce qu'un dispositif ? », in Vinot, F. et Vivès, J.-M. (dir.) (2014). *Op. cit*. p.219.
[270] Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, Livre XX, Encore* [1972-1973]. *Op. cit*. p.88.
[271] Vinot, F. (2014). « Pulsion et médiation : qu'est-ce qu'un dispositif ? ». *Op. cit*. p.220.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Autrement dit, le cadre introduit la relation du sujet au réel par le prisme de la réalité que forge le fantasme. Toutefois, le cadre ne peut traiter directement la jouissance qui se présente, de structure, toujours en excès. Nous avons, pour le cas particulier de la structure des psychoses, déjà caractérisé cet excès, notamment par cet aspect « discordantiel » de certaines symptomatologies. À ces deux titres au moins, la question du dispositif comme proposition pour appareiller la jouissance — qui par définition traverse le « cadre » — nous intéresse. Notamment pour recevoir le sujet psychotique, et accueillir son symptôme. Pour illustrer ce propos, retrouvons Guillaume dont nous parlions plus haut[272].

> La première entrée de Guillaume dans mon bureau se fait sous le sceau d'une hyperactivité. Il court vite, m'annonce-t-il. Mais plutôt que de me le dire, il en fait sur le champ la démonstration. Dans ce tout premier instant je l'invite à s'installer sur le fauteuil en face de moi, mais son corps, trop agité, déborde et il passe de l'accoudoir au tapis. Tout en me parlant, il semble agité par les objets qui se trouvent dans le bureau. Il en troque un pour aussitôt en accaparer un autre, sans y faire véritablement attention ou les examiner ; comme si cette métonymie, réalisée dans l'agir, était en elle-même ce que Guillaume cherchait à produire. C'est lorsqu'il commence à ouvrir les tiroirs — et que je lui indique que ce n'est pas possible — qu'il me dit ne plus se souvenir du nom du *Pokémon* dont il était en train de me parler. Je me lève alors et m'installe derrière le bureau après lui avoir tiré une chaise de l'autre côté, et lui propose de le dessiner. Guillaume s'accroche face au bord proposé, son corps tient entre les deux accoudoirs de la chaise. C'est depuis cette place qu'il va d'abord dessiner des monstres qu'il a "dans [sa] tête", puis, qu'il va s'intéresser à l'ordinateur. Il s'agira d'abord de trouver d'autres monstres. Puis, Guillaume va entamer un travail autour de la lettre et de l'écriture, par un jeu sur les différentes « familles » de sonorités de la langue française, à l'aide d'un logiciel de traitement de texte.

De cette rapide vignette, on soulignera donc que le début du traitement est possible à partir de la proposition d'un appareillage. Le cadre de la conversation initialement proposé n'a pas suffi à faire bord au corps de Guillaume, qui débordait alors vers les objets. L'élaboration de ce dispositif en séance, d'abord par le dessin, puis ensuite sur l'ordinateur a permis à Guillaume d'appareiller une jouissance qui l'excédait et l'agitait. Grâce à ce « branchement », il a pu mobiliser son corps et sa pensée à des fins de

[272] *Cf. supra* p.64.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

créations et de recherches sur ces images qui le regardent, et dont le travail avec lui soutiendra la construction.

Nous présentons maintenant la façon dont ces orientations de travail ont été mises en place au sein de deux dispositifs de médiations utilisant des supports numériques ; succéderont quelques récits de cas de sujets qui ont trouvé à s'inscrire dans ces ateliers et à interpréter, par leurs symptômes, le dispositif proposé.

b. Un atelier multimédia en pédopsychiatrie

ORIGINES, DISPOSITIF ET VISEES DE L'ATELIER « MULTIMEDIA »

L'atelier s'est mis en place *via* une convention recherche avec une unité de pédopsychiatrie. Cette dernière accueille des adolescents, âgés de 14 à 17 ans, pour des séjours de quelques mois à plusieurs années, où le travail pour le maintien ou la reprise de la scolarité se fait progressivement et où l'hôpital fait fonction d'internat pour certains. L'atelier se déroule de façon hebdomadaire, dans un lieu extérieur à l'unité, au travers d'une convention de partenariat avec l'hôpital. Dans cette salle sont à disposition des ordinateurs, nous y accueillons, avec un infirmier de l'unité, 2 à 5 jeunes. Une des conditions pour participer à l'atelier est de s'y inscrire de façon pérenne. En dehors de cette dernière, aucune autre demande spécifique n'est faite aux patients qui souhaitent s'inscrire dans l'atelier, ils sont libres de leurs activités vidéoludiques durant ce moment ; la seule règle à respecter étant celle nécessaire à l'élaboration d'un « vivre-ensemble » suffisamment apaisé pour que chacun puisse s'inscrire dans ce temps d'élaboration proposé.

Le but poursuivi par ce dispositif thérapeutique et de recherche est de pouvoir rencontrer ces sujets par l'intermédiaire des pratiques vidéoludiques qu'ils établiront durant ce temps. Les intervenants de l'atelier sont également invités à « s'occuper » avec une machine, l'idée étant de ne pas se faire trop présent, mais de chercher à entrer en interaction avec eux — les rencontrer — quitte à en passer par la machine (ce qui, *a priori*, est bien l'intention à l'initiative des dispositifs de médiations). Cette dernière « règle » du côté des intervenants s'est explicitée au fil des séances. Notamment grâce aux invites de certains participants à regagner nos sièges pour consulter ce qu'ils nous adressaient alors — trouvaille pour mettre l'autre à distance, tout en restant en lien. Nous n'attendons rien d'eux mais demeurons présents, avec eux. Sans leur adresser de

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

façon automatisée quelque demande, nous réalisons le pari que ce silence pourra faire offre de parole, appuyée par l'activité avec la machine. Ainsi nous nous efforçons de ne pas faire obstacle à leurs initiatives, du moment qu'elles respectent la règle susmentionnée d'une « paix sociale » *a minima*.

Le début de l'atelier invite chacun à rejoindre une place près d'un ordinateur, qui peut lui être réservé pour les prochaines séances. Il y a du mouvement au sein de l'institution qui accueille le groupe, aussi des ajustements matériels ont régulièrement lieu lors de ce moment de mise en place. Cela n'est pas sans lien, pour certains sujets, avec la symptomatologie dont ils peuvent témoigner (typiquement le persécuté dira qu'on lui a abîmé son bien ; le schizophrène que la machine a changé d'allure, etc. Au-delà des cas « typiques », on trouvera des exemples plus précis dans la partie suivante).

Une dizaine de minutes avant la fin de l'atelier qui dure une heure et demie, nous éteignons les machines et proposons à chacun de pouvoir parler des activités qu'il aura entamées. Parler n'est pas une obligation, mais bien souvent les sujets qui participent à l'atelier prennent la parole pour évoquer ce qui s'est passé pour eux durant la séance. C'est ce moment charnière entre le temps de l'atelier et le retour dans l'unité qui nous a convaincu de ne pas tenter d'ordonner plus avant le dispositif. En effet, bien souvent, ce que nous disaient les jeunes de ce qu'ils avaient fait durant l'atelier nous était passé inaperçu. Par exemple, une adolescente regardait des vidéos publicitaires à la chaîne, et nous n'y percevions aucun intérêt spécifique, remettant potentiellement en jeu sa participation à l'atelier. Pourtant, lors du moment de restitution qui suivit, elle put prendre la parole pour nous dire qu'elle avait regardé « des vidéos bizarres », signifiant qui lui est propre et volontiers associé à certains vécus extrêmement énigmatiques, la plongeant dans la plus grande des perplexités. Ces vidéos, en effet, proposaient de créer des objets qui ne correspondaient pas à leurs caractéristiques intrinsèques, d'où le côté « bizarre » de la chose. Ainsi telle vidéo proposait des bonbons en forme de coraux, une autre invitait à déguster des friandises en forme de fruits qui en fait étaient très acides et piquantes. Le mot ne s'égalait pas ici à la chose, l'apparence était dénoncée dans son aspect factice, et c'est ce que cette jeune observait au travers de l'écran. Il fallait encore pouvoir le constater en consentant à ce qu'elle consulte des contenus que nous jugions trop hâtivement peu pertinents.

Notons que la médiation aura créé de la contingence dans l'institution jusqu'à modifier quelque peu son fonctionnement pour faire une place au retour des jeunes participant

à l'atelier. En effet, le temps de la médiation implique que le groupe arrive « en retard » sur l'unité à l'heure de midi. En conséquence, l'infirmier participant déjeune avec les jeunes présents lors de la session. Ce moment improvisé, découvert au fil de la mise en place de l'atelier, aura permis également que les échanges se prolongent après la médiation, au cours du repas partagé.

Un temps d'échange mensuel entre les intervenants et la psychologue clinicienne travaillant dans l'unité est également mis en place. Nous confrontons ainsi les observations réalisées lors de l'atelier et les éléments cliniques que les soignants de l'unité peuvent rapporter à propos des jeunes à la psychologue du service. Un temps supplémentaire est pris avec l'ensemble de l'équipe du service lors de la réunion institutionnelle précédant chaque période de vacances scolaires. Nous orientons ensuite l'atelier et les activités qui y ont cours en fonction de ces éléments cliniques et des logiques dégagées, donc à partir des pratiques des sujets. Nous allons à présent déplier les cas de quatre jeunes accueillis lors de cette médiation, en mettant l'accent à chaque fois, sur ce que le virtuel leur a permis de nous dire de la réalité dans laquelle ils évoluent.

JULIA : LA CHAIR OU LE *SKIN*

Julia est invitée par les soignants de l'unité à participer à l'atelier, car ils ont repéré son intérêt pour les jeux vidéo — dont *Minecraft* et la navigation sur le web. Julia est en proie à un vécu persécutif, un Autre tout puissant veut sans cesse l'éjecter de sa place. Ainsi, après avoir eu l'idée que les autres jeunes ne voulaient pas jouer avec elle, elle dira en évoquant l'atelier, avoir l'impression de se rendre « à l'abattoir ». Mais dans le même temps, elle peut soutenir que « les jeux vidéo c'est [son] truc ». Cette affirmation est une petite entaille opérée dans cet Autre tout puissant qui consent à lui laisser « son truc » et fait barrage à « l'abattoir ». Julia ne manquera effectivement jamais une seule séance de l'atelier, demandant même lors des vacances estivales la date de sa reprise, sur un mode enthousiaste.

Julia fait volontiers la même chose que le jeune qui est assis à côté d'elle, surtout si c'est une fille. Quand elle s'adonne à ses activités propres, elle reste sur le logiciel de configuration de l'avatar, dénommé « *skin* » [peau] dans *Minecraft* qu'elle personnalise à l'infini. Après avoir entré « *girl* » dans le générateur de « *skins* », elle prélève un portrait préfabriqué pour le personnaliser. Par ailleurs, elle pourra à

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

d'autres moments se rendre sur *YouTube* pour consulter des vidéos, alternant entre conseils beauté et tutoriels de maquillages ou de coiffures.

Par ces activités vidéoludiques, Julia traite son corps. Elle se trouve en effet hideuse, et tout chez elle fait signe d'une monstruosité en germe dans ce corps. En entretien avec la psychologue, elle dénonce ses boutons d'acné, ses cheveux, ses lunettes, dans une série métonymique qui semble comme virtuellement infinie. En proie à des vécus de déformation de son corps, Julia avait même évoqué un recours possible à la chirurgie esthétique.

On perçoit que le dispositif numérique lui propose ici un objet virtuel sur lequel Julia peut brancher sa réalité. En traitant le *skin*, elle traite sa propre peau. En travaillant à enjoliver son avatar, Julia traite le réel d'un corps déformé, où la jouissance s'échappe et l'infinitise, sans limite.

Plus tard, dans un autre moment logique, Julia pourra nous expliquer davantage sa pratique sur *Minecraft*. Cette dernière se compose essentiellement de mini-jeux en première personne[273]. Julia peut facilement s'énerver sur ses échecs dans ces jeux compétitifs et rapides. Très vite elle se désole de la présence de « *cheaters* » [tricheurs] sur les serveurs où elle joue. Une autre façon d'investir *Minecraft* pour Julia est le mode « spectateur » ou « créatif », où son personnage occupe un point de vue omniscient qui lui permet de se promener sur la *map* sans les contraintes habituelles du jeu (faim, barre de vie, etc.). Elle alterne ainsi ces parties où elle se trouve en prise avec la triche de l'Autre, puis où les limites du jeu n'interviennent plus pour nous faire « visiter » les cartes du jeu qu'elle apprécie.

De *Minecraft*, Julia va passer à d'autres activités, en partie semble-t-il par le processus d'imitation qu'elle met en place avec ses voisins et voisines d'atelier. Alors qu'un jeune évoque un jour la sortie d'un nouveau jeu d'horreur, Julia se rend sur le site du développeur du jeu et lance la bande-annonce. Je me lève pour lui demander si je peux regarder avec elle, ce qu'elle accepte. Je joue l'effrayé face aux images horribles qui se succèdent et souligne la recommandation « interdit aux moins de 16 ans » — sans exiger pour autant trop fermement qu'elle arrête cette vidéo qui semble la fasciner. Elle mettra d'elle-même assez rapidement la bande-annonce en pause, puis quittera le site.

[273] Lorsque le jeu est vu depuis les yeux de l'avatar du joueur. Terme opposé à la « troisième personne », où la caméra du jeu filme l'avatar. Sur *Minecraft*, les deux sont possibles. Cette position de Julia est donc un choix.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

À la suite de cet épisode s'engage un échange avec Julia, qui continue de regarder son ordinateur en me parlant — où pourtant, plus rien ne s'affiche. Elle me dit ainsi côtoyer régulièrement ce genre d'images « gores » : « j'ai l'habitude qu'il y ait du sang et des organes ». Sans doute ces visionnages de vidéos d'horreur, dont elle nous parle ici pour la première fois, sont-ils un traitement des phénomènes de corps envahissants qu'elle a pu évoquer avec l'équipe et sa psychologue.

Lors d'une autre séance, Julia visionne une vidéo d'une créatrice de contenus *YouTube* qui dénonçait les commentaires péjoratifs et insultants qu'elle recevait. Julia commente après coup : « Elle [la *youtubeuse*] disait qu'il ne fallait pas que regarder les mauvais commentaires ; il faut aussi regarder les bons. C'est mon problème, moi je ne vois que les défauts ». *Via* le « miroir noir » de la vidéo, Julia travaille à réédifier une réalité où le filtre qui lui fait défaut pourrait s'obtenir dans cet Autre minimal de la vidéo. Ce « gain de savoir sur son fonctionnement subjectif[274] » lui permet de nommer un bout de ce réel auquel elle a affaire. Le message que Julia extrait de cette vidéo pourtant haineuse en son principe – la vidéaste ne faisait en fait que lire les commentaires nauséabonds qu'on lui adressait – fait pour elle interprétation. Notre présence lui permet alors de faire circuler cet énoncé. Nous l'entérinons par cette écoute proposée qui accuse également réception de ces vécus, dont la portée est pour elle éminemment énigmatique. En effet, ils remettent directement en cause sa place auprès de l'Autre, sur un versant mélancoliforme.

HENRI : LE CIRCUIT FERME DE LA MACHINE ET LA PLACE VIDE

Henri, cité plus haut à propos de l'interprétation qu'il avait suggérée de notre première proposition faite lors de l'atelier[275], trouve à s'y inscrire comme l'expert des machines. En difficulté d'intégration sociale, Henri est arrivé dans l'unité après avoir passé plusieurs mois claustré dans sa chambre, où son seul partenaire – en plus de sa mère – fut son ordinateur. En proie à des accès de violence, Henri peut « tout casser » quand ça ne va pas.

Comme nous l'avons évoqué, une des caractéristiques du numérique est de fonctionner en « circuit fermé », réglé par son programme. Les deux canaux de sorties — ce qui entre (*input*) et ce qui sort (*output*) — sont eux-mêmes fonction de ce programme.

[274] Trichet, Y. (2018). « Une psychose ordinaire lucide. Le cas de Léa. » *op. cit.* p.534.
[275] *Cf. supra*, p.432.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Henri va se brancher sur le circuit de la machine pour contenir son propre corps dont les limites s'effacent à l'occasion : « Des fois, quand je suis en colère, j'ai même plus mal quand je tape avec mes poings ». Plus rien alors ne lui fait limite. Si lors de ces « crises », Henri ne ressent plus la douleur, c'est l'angoisse qui domine quand il évoque ces moments. Il ne peut pas identifier ce qui provoque la rupture et cet éclatement corporel. Mais Henri peut dire qu'il parvient à se contenir s'il serre très fort ses poings — comme s'il cherchait à éprouver une jointure de son corps.

C'est donc ce « sans limite » que Henri appareille à l'ordinateur. Pour s'en convaincre, il faut observer son utilisation de la machine. Un jour qu'il s'affronte à l'installation simultanée de cinq logiciels différents, ce qui génère d'innombrables fenêtres et demandes de confirmation, Henri m'indique : « Quoiqu'il demande, faut toujours dire non ». Si Henri consent à se brancher à la machine, c'est qu'elle incarne un Autre qui ne se formalise pas de son refus aux demandes qu'il lui adresse. Face à l'écran, Henri ne cesse d'installer, de re-paramétrer, de tester, de modifier les logiciels et la configuration de la machine. Il s'interrompt seulement quand le processeur ne peut plus suivre, c'est-à-dire quand ce dernier « *lague* », « *bugue* », « plante » et le force à l'attente. Débordé par ses demandes, l'ordinateur semble virer au « *burn-out* ». Durant ces moments il a pu arriver à Henri de se lever de sa chaise et de se balancer d'un pied sur l'autre. Pourtant, assis face à la machine Henri ne bouge plus et c'est plutôt la souris qui se met à osciller d'un bord à l'autre de l'écran.

Devant ce bord retrouvé, Henri peut circuler dans ce lieu virtuel du cyberespace. Lors d'une séance d'atelier, il souhaite me montrer quelque chose mais il a « oublié » le mot de passe de son compte. S'ensuivent d'innombrables trajets, entre ses différentes adresses e-mail, dont il ne se rappelle pas toujours les mots de passe non plus. Il répond alors aux demandes de la machine, remplit docilement les différents *captchas*[276], tape les codes de vérifications qu'on lui envoie. Il serait facile de se perdre dans les dédales des instructions successives envoyées par l'ordinateur. Pourtant Henri, au bout d'une bonne vingtaine de minutes de ce jeu mimétique intensif, parvient à retrouver l'accès de son compte.

---

276. Le terme CAPTCHA est une marque commerciale de l'université Carnegie-Mellon désignant une famille de tests de Turing permettant de différencier de manière automatisée un utilisateur humain d'un ordinateur. Tual, M. (2016). « Petite histoire des "CAPTCHA", ces tests d'identification en pleine mutation ». *Le Monde*. Le 9 février 2016. Accessible en ligne : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2016/02/10/petite-histoire-des-captchas-ces-tests-d-identification-en-pleine-mutation_4862727_4408996.html [page consultée le 18 avril 2020].

Avec l'ordinateur, Henri s'adresse à un Autre réglé, et peut trouver à se réguler lui-même en s'appuyant sur ce silence des algorithmes. La machine virtuelle constitue un partenaire qui supporte son refus logique de s'inscrire auprès de l'Autre. Ainsi il remettra plusieurs fois en cause son inscription au sein de l'atelier, se plaignant de n'en apprendre rien, d'être déçu, de ne pas s'être attendu à ça. Loin d'insister sur notre volonté de le voir présent, nous constatons qu'il n'aura jamais manqué une séance quand son emploi du temps rendait possible sa venue. L'atelier aura donc satisfait à la condition que ce sujet dresse entre lui et un Autre — tout aussi féroce que ses colères — par ce silence à l'endroit de la demande adressée à Henri. Cette place dans l'Autre, vidée de toute demande, lui ménage un espace dans lequel il consent alors à s'insérer de façon pacifiée, et ouvre à un possible travail.

MARCO : S'EFFACER POUR SIGNER SA PRESENCE

Lors de la première séance, Marco semble très apeuré. Lorsque je souhaite l'accueillir sur le seuil de la salle et m'approche, il esquisse un mouvement de recul. Je retourne alors à ma chaise et attend que le soutien de l'infirmier qui l'accompagne puisse lui permettre de franchir l'encadrement de la porte. Marco se précipite à une place libre devant une machine, n'enlève ni son manteau ni sa capuche et commence à pianoter. Il demande à l'infirmier présent des écouteurs, mais ce dernier n'en a pas. J'entends sa demande et saisis l'occasion de lui prêter l'objet demandé. Marco nous remercie dans un filet de voix, chausse ses écouteurs et continue son visionnage d'un *let's play*[277] autour de *Minecraft*. Ce sera alors tout pour cette première séance, qui aura mis en jeu le prélèvement d'un objet chez l'Autre.

Au fil des séances, Marco va pouvoir progressivement se défaire de ses objets qui l'encombrent : de sa capuche, de son manteau, il ne demandera plus les écouteurs et consentira à nous faire entendre le son qu'il écoute. Marco va investir très vite les jeux à disposition, et même en installer un gratuitement depuis un site de distribution.

Le premier jeu auquel il s'adonne est *Minecraft*. Marco construit ses maisons dans des endroits résolument inaccessibles (dans les arbres ou sous terre). Lui qui a configuré le jeu dans un mode où il ne peut pas croiser d'adversaire craint cependant toujours pour sa survie. Un autre point remarquable est à noter : Marco détruira systématiquement les constructions qu'il entreprendra durant ce temps de l'atelier, ne

[277] Le *let's play* est une vidéo qui montre la progression d'un joueur commentant sa partie.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

cherchant aucunement non plus à les sauvegarder une fois la séance terminée. Impossible pour lui de laisser une marque quelque part. C'est d'ailleurs un constat clinique unanime rapporté par l'équipe soignante. En plus d'éprouver cette injonction féroce à détruire tout ce qu'il construit pour contrer l'angoisse (du jeu de construction aux créations artistiques qui peuvent lui être proposées dans les autres activités du service), il lui arrive aussi de démonter divers objets de l'unité (notamment des meubles et des objets électroniques). Marco semble affairé à un démontage réel d'un objet jamais cédé à l'Autre sur le plan du symbolique. Lui proposer ces écouteurs lors de la première séance a pu être une amorce pour faire avec la proximité de cet Autre menaçant.

La machine va ainsi médiatiser nos relations ; sur la machine Marco pourra laisser, petit à petit, quelques traces, signe de son empreinte. C'est une empreinte singulière, marquée du sceau des difficultés psychiques qui concernent fréquemment dans les psychoses, nous l'avons exposé plus haut, la question des limites du corps. Cela se donne particulièrement à voir lorsque Marco se saisit d'un jeu de construction de robot. Au lieu de commencer par la pièce centrale, le « tronc » du robot, Marco va s'acharner, contre le didacticiel du jeu, à démarrer par les membres : bras, jambes, etc. Il nous invite à constater ce raté et nous pouvons alors observer sur son écran un véritable corps de robot morcelé où traînent ici une patte, ailleurs un bras articulé, sans qu'ils ne soient reliés entre eux. Devant la difficulté que lui pose ce point de départ, il finira par jeter l'éponge malgré nos propositions et encouragements. Marco retourne à ses cabanes aériennes dans *Minecraft*, ce à quoi nous ne nous opposons pas — constatant la perplexité qui peu à peu le gagne. Cependant, ainsi accompagné, Marco consentira à se créer une adresse mail pour obtenir un compte nécessaire afin d'installer le jeu. De même, il parviendra, un jour où la bande passante était de trop faible capacité pour jouer en réseau, à exprimer la volonté de changer le fond d'écran de son poste. Marco a depuis lors quitté l'atelier pour des temps scolaires dispensés en milieu ordinaire, mais le fond d'écran qu'il a choisi (une photo de la planète Terre vue depuis l'espace), est toujours là, la machine virtuelle lui permettant ainsi d'avoir laissé une trace de son inscription dans le groupe.

JULIEN : SE REPRESENTER POUR SE SEPARER DE L'AUTRE

Julien est hospitalisé en pédopsychiatrie après plusieurs renvois successifs des collèges où il se trouvait scolarisé, suite à des passages à l'acte hétéro-agressifs, qui ont eu lieu

aussi régulièrement à la maison avec sa famille. Il intègre l'atelier à sa demande pour documenter une passion qu'il entretient autour du *football*. Sa participation sera l'occasion d'apprendre que les activités en ligne de Julien sont bien plus variées. Il joue par exemple lui aussi à *Minecraft* de temps à autre, ce qu'il n'avait jamais dit à l'équipe, bien que des discussions autour de ce jeu aient été à l'origine de la demande de la constitution de l'atelier.

Les soignants notent que Julien peut « provoquer » les autres. Il semble les « embêter » gratuitement, observations rapportées à plusieurs reprises par différents intervenants. En fait, en dépliant le cas et la clinique avec Julien, il apparaît surtout sa grande désorientation dans le temps et dans l'espace. Il peut partir plusieurs heures en avance pour un trajet qui ne dure que quelques minutes, de même qu'il peut être prêt et « attendre », bien avant l'arrivée de son taxi, etc. Avec les autres, il semble que cela peut être la même chose pour Julien. Ses « provocations » semblent être une façon à la fois de se mettre en lien avec l'autre, mais aussi de s'assurer d'une séparation minimale qui n'est pas là d'emblée. Preuve en est, il peut se coller à d'autres jeunes en s'asseyant à côté d'eux, au plus près — alors même que des places vides sont disponibles. Par ailleurs, différents symptômes « positifs », pathognomoniques de la structure des psychoses, se manifestent. Comme lorsque Julien semble « disparaître » dans « ses pensées » et peut rester inaccessible ainsi à l'autre pendant de longues secondes.

Sérions maintenant ces symptômes avec ce qu'aura mis en place Julien durant l'atelier. Il est notable qu'il souhaite toujours s'installer au même poste, ce qui posera à l'occasion quelques difficultés — notamment lorsque l'ordinateur élu tombe en panne et part en réparation. À cette occasion, Julien tombe nez à nez avec un vide à la place de sa machine et en semble très surpris. Déstabilisé, intrigué par cette soudaine absence, notre explication sur le problème informatique le convainc, mais c'est toujours un peu vacillant qu'il s'assoit en face d'un autre poste.

Julien va instaurer systématiquement un rituel au début de l'atelier qui consistera à me demander d'emprunter un câble USB pour brancher son mp3 sur l'ordinateur. Au début, j'y consens sans rien dire. Lorsque j'interroge, au fil des séances et de ses demandes successives, pourquoi il n'amène pas lui-même ce petit fil, il me répond : « j'oublie, en partant de chez moi j'ai la tête ailleurs ». Je lui suggère de l'écrire sur une feuille, mais il me répond qu'il oubliera assurément la feuille et le câble. Pourquoi pas

le noter sur sa main ? « Si je fais ça après j'ai trop de croix sur la main, je ne sais plus ce que ça veut dire ». Déduisons-en qu'il est important pour Julien qu'il puisse prélever chez l'Autre quelque chose qui ne parvient pas à s'inscrire sur son propre corps, sinon sous les auspices d'une perte radicale. L'oubli se rapproche ici davantage d'un « rejet » que d'un acte manqué strict, dans la mesure où cet oubli est anticipé, et non pas réalisé après-coup — et donc, n'en est pas vraiment un.

Ce câble échangé avec Julien sera notre premier lien. Une fois le mp3 branché, Julien passe son temps à effacer et télécharger à partir de *YouTube* des musiques qu'il aime écouter. L'organisation de son appareil est remarquable. Y figure nombre de musiques en double, en triple voire en davantage d'exemplaires encore. En fait, nous apprenons avec lui, au fil des séances, que c'est pour faire face à une exigence tout à fait propre à Julien : que la mémoire de son mp3 soit complètement saturée. Une fois choisies les quelques musiques du jour, il les dépose à l'intérieur de son appareil… et les duplique jusqu'à occuper l'ensemble de la capacité de stockage de l'appareil.

Cette observation clinique se rejoue avec un autre fonctionnement dont Julien fera démonstration à partir de *Minecraft*. Dans ce jeu, le personnage a deux « barres de vie ». Une qui concerne sa « santé » directe, qui s'érode avec les attaques des monstres du jeu, mais également une autre qui peut influer sur la première. Cette seconde barre de vie est relative à la « faim » du personnage qu'il faut donc nourrir régulièrement. Pour Julien, observer que cette barre diminue est insupportable : « il faut manger toujours, sinon on meurt ». Il s'organise ainsi, malgré qu'on lui assure bien évidemment qu'il n'en est rien, pour que cette barre ne diminue jamais et soit toujours remplie — à l'image de la mémoire de son lecteur de musique. L'équipe nous dira par ailleurs que la façon dont Julien s'alimente évoque davantage le remplissage d'un trou que la dégustation d'un repas — toute considération culinaire pour la nourriture de l'hôpital psychiatrique public restant égale par ailleurs. Julien peut dire comment il est lui-même avalé par la nourriture, et l'urgence qui le pousse à se nourrir sur ce mode.

Ajoutons également que ces vécus, qui témoignent d'une présence envahissante de l'Autre que le sujet est appelé à réduire, se manifestent également *via* la perte totale du contenu du mp3. Cela est apparu un jour, d'une façon restée « mystérieuse » à Julien et à l'équipe. Mais l'événement se répéta sans que l'on puisse en imputer directement

la responsabilité au fonctionnement de l'appareil[278]. Ainsi le contenu du mp3 varie selon le même mode que la nourriture (sur *Minecraft* ou à table), alternant de façon radicale du « tout » au « néant ». Dans le travail, long et patient avec Julien, il s'agira de retrouver avec lui une mesure permettant des passages moins brutaux entre deux états, oscillations discordantes dont les conséquences se révèlent possiblement aussi abruptes.

Sur *Minecraft*, Julien va construire sa maison. Mais au lieu de procéder *per via di porre* — pour reprendre la dichotomie que Freud emprunte à Léonard de Vinci — Julien procède par *via di levare*. C'est-à-dire qu'au lieu de construire en ajoutant des blocs qu'il crée, il creuse un trou où il s'enferme ensuite. Mais ce faisant, souvent Julien « tombe » dans des grottes sous-terraines dessinées par le jeu. Il doit alors constater que sa maison n'est pas « étanche » aux présences intruses qui vont agresser répétitivement son avatar. Ce qu'il présente comme « maison » est alors semblable à des dédales, sur plusieurs niveaux, de matériaux « bruts », qu'il ne souhaite pas travailler plus avant. Nous invitant à visiter sa création, il nous explique où se trouvent la chambre, la cuisine, le salon… Scène surréaliste, où son avatar se promène dans une cavité vide, avant de chuter entre ce qui devait être la salle de bain et une deuxième chambre, tombant dans une faille qui demeurait dans la pénombre et qu'on ne put voir à temps. Face à ces échecs répétés surviendra un deuxième temps où Julien travaillera à se claquemurer en tentant de « boucher » tous les trous des grottes qu'il élit dans le jeu pour maison — bien que d'autres jouant à côté de lui aient pu lui montrer la possibilité de créer portes et fenêtres, par exemple…

Julien se dirigera vers un autre jeu, *Creativerse*[279], plus axé sur un mode « aventure » mais semblable à *Minecraft* sur son fonctionnement général. Julien « agresse » les personnages « neutres » du jeu et s'étonne ensuite de leurs répliques — son fonctionnement est identique avec les autres dans la réalité. Mais il s'intéressera dans ce nouveau cadre à la réalisation de son avatar et au choix d'un pseudo original qui inclut un caractère alphanumérique particulier, où s'accolent plusieurs lettres de son prénom et dont il fait sa marque. Ce souci de « se représenter » est au premier plan. Alors que nous sommes côte à côte, il m'interpelle. Il a trouvé le moyen de diriger la

[278] Un mot d'esprit qui circule dans la culture de l'ingénierie et de l'informatique veut signifier que ce qui souvent dysfonctionne dans la machine… c'est l'utilisateur.
[279] *Creativerse* est un jeu bac à sable et de survie, inspiré de *Minecraft* et développé par Daniel Heaven pour *Playful Corp*. (Texas, États-Unis), sorti en 2017.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

caméra en troisième personne et d'observer son personnage de face. Se penchant vers moi et me désignant son écran il me dit « *selfie* ! », tout en faisant mine de se prendre en photo. Mise en abîme curieuse qui nous renseigne sur ce qui est en jeu pour Julien dans cette activité, de pouvoir capturer une image le représentant qui puisse supporter une certaine stabilité. Cette mise à distance d'un personnage où il travaille à se représenter permet à Julien de se poser un temps durant l'atelier, sans être pris dans une urgence subjective qui le presse et le pousse sans cesse, quitte à le mettre en danger ou le précipiter dans une agressivité avec les autres. Ce lien tissé à travers l'écran, où nous nous intéressons à ses créations, lui permet également de se confier. Julien évoque dans ces moments ses rapports complexes avec sa mère et sa famille, ou avec certains soignants de l'unité qui le persécutent. Dans ce cas, la médiation numérique aura facilité la mise en place d'un dialogue. Il vise à continuellement réinstaurer une séparation minimale avec les autres *via* ce temps de l'atelier où une place lui était assurée. Depuis cette place, où ce sujet est à l'œuvre d'inventer ses propres codes, il était possible pour Julien de s'engager dans un travail sur sa représentation auprès de l'Autre.

c. Un IME en *fab lab*

UN PARTENARIAT ORIGINAL

À la différence du précédent atelier présenté, ce projet de recherche n'a pas été à l'origine de la mise en place de ce dispositif de médiation thérapeutique, contractualisé entre un IME et un *fab lab*. Il fonctionne depuis plus de quatre ans. Trois à cinq jeunes sont accueillis tous les jeudis matins, de dix heures à midi sur un temps d'ouverture publique (dit « *openlab* »). J'intègre le dispositif par le biais d'une convention de recherche entre l'université et le *fab lab*, pour documenter les rencontres qui s'y tiennent et le travail qui en découle. Par ce biais, il s'agit de soutenir aussi la pertinence de l'accueil de sujets en situation de souffrance ou de handicap psychique au sein d'un *fab lab*, et les effets thérapeutiques potentiels.

Les *fab labs* (contraction anglophone de « laboratoire de fabrication ») sont des espaces inspirés par la culture *maker* et *hacker*, celle du bricolage, de la débrouille, que l'on retrouve, à l'origine, au sein des communautés d'ingénieurs. La proposition est à son départ formulée par Neil Gershenfeld, professeur au *Massachusetts Institute of Technology* (MIT). À la fin du XXème siècle, il transforme son cours au MIT en friche

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

artistique pour développer la créativité des étudiants — un des cours s'appelait « Comment fabriquer à peu près n'importe quoi[280] »). Aujourd'hui, la France est un des pays les mieux dotés dans le monde de ces espaces de créations[281]. Mus par la culture *DIY (« Do It Yourself »)*, les *fab labs* sont régis par une charte éditée par le MIT qui fixe les orientations générales de ces lieux. La visée principale est de mettre à libre disposition des usagers du lieu un ensemble d'outils et de machines (imprimantes 3D, découpeuses laser, etc.) L'idée est que chacun puisse construire l'objet qui lui manque. Ce n'est pas, pour la psychanalyse d'orientation lacanienne, sans un certain écho poétique. Sur un plan pragmatique, pour des personnes en situation de handicap physique, cela peut être l'occasion de faciliter un quotidien par différents bricolages plus ou moins complexes (suivant la logique de l'*empowerment*) et à moindre coût[282]. L'idée initiale de N. Gershenfeld était de construire des objets pour un marché réduit à une seule personne — celle qui l'avait conçu, ou participé à le concevoir. C'est un point d'honneur des *fab labs* : si les bénévoles et les différents intervenants mettent à disposition leur savoir et compétence, il revient au bénéficiaire de participer de façon active à sa fabrication. Cette exigence fait consister un savoir du côté du bénéficiaire à qui il est ainsi demandé de s'investir dans la réparation, la création de l'objet pouvant faire solution que le sujet vient rechercher et construire.

Dès leurs origines, les *fab labs* sont donc marqués par cette idée initiale de la construction d'un objet « sur-mesure », à l'envers du prêt-à-porter. Ils véhiculent l'idée qu'il est possible de construire cet objet qui manque à chacun, à condition que le bénéficiaire y mette du sien. Ces objets, au-delà de l'utilité « pratique » qu'ils peuvent tout à fait revêtir, emportent également, pour certains utilisateurs, un poids subjectif (et parfois poétique) indubitable. Kelly Dobson est une des premières élèves s'inscrivant dans le cours de Neil Gershenfeld, créateur des *fab lab*, à la fin des années 1990. Elle se sert de cette offre du professeur pour mettre au travail un projet tout à

[280] « How To Make (Almost) Anything », Gershenfeld, N. A. (2005). *Fab: The coming revolution on your desktop. From personal computers to personal fabrication*. New York: Basic Books. p.4.
[281] Bosqué, C., Garnier, C., et Gheorghiu, M. (2018). *Le livre blanc. Panorama des Fablabs en France*. Conseil Scientifique du Réseau Français des Fablabs. Accessible en ligne : http://media.virbcdn.com/files/82/5a136d6c77ed357c-LivreBlanc-RFFLabs.pdf [page consultée le 19.12.2019].
[282] Le *fab lab* de Rennes *My Human Kit* s'est par exemple constitué autour de Nicolas 'BioNico' Huchet qui, à la suite d'un accident du travail, a perdu sa main gauche et a pu, avec quelques *makers*, construire lui-même sa propre prothèse pour des coûts défiant toute concurrence. Le récit de son expérience est à retrouver au fil de ses multiples conférences *TedX*, ou sur le site du *fab lab* rennais « *My Human Kit* », accessible en ligne : https://myhumankit.org/ [page consultée le 20.09.2019].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

fait singulier : un sac à cris. En effet, cette étudiante connaissait d'importants épisodes d'angoisse en public (dans les transports, au milieu de foules, etc.) qui la poussait à crier. Peu compatible avec une vie sociale pacifiée, elle traite son symptôme par la réalisation d'un incroyable sac, le *ScreamBody*, destiné d'abord à étouffer son cri (un orifice du *backpack* permet à son porteur d'y crier en silence) avant qu'un système couplant microphone et haut-parleurs permettent de le relâcher, plus loin, dans la nature[283]. K. Dobson se présente elle-même comme ayant grandi dans une décharge avec pour seuls amis des machines cassées. Aujourd'hui, elle travaille à élaborer des thérapies par les machines, dont le *ScreamBody* fut le précurseur[284]. La photo ci-dessous représente l'artiste en train d'utiliser sa création réalisée dans le *fab lab* du MIT.

[283] Ricard, L., Noor, O., & Bosqué, C. (2015). *FabLabs, etc. : Les nouveaux lieux de fabrication numérique*. Paris : Eyrolles. P.24.
[284] Site personnel de l'artiste Kelly Dobson, accessible en ligne : https://web.media.mit.edu/~monster [page consultée le 08.02.2020].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Kelly Dobson et son « sac à cris »,
Illustration issue du site web de l'artiste : https://web.media.mit.edu/~monster

K. Dobson témoigne par son orientation professionnelle et ce projet précurseur de ce qu'un sujet peut trouver dans cette offre de « bricolage numérique » que proposent les *fab labs*. C'est de cette voie, frayée par l'artiste, que s'est inspiré cet IME pour travailler avec le *fab lab*.

DU TIERS-LIEU AU LIEU COMME TIERS

Au-delà de ces définitions générales (et du cas particulier de l'artiste K. Dobson), le *fab lab* peut se définir comme un lieu « tiers », ouvert sur la cité (c'est la démarche « *openlab* »). Ces lieux ont une histoire riche et maintenant ancienne au travers de la constitution progressive des structures médico-sociales et associatives. Cette histoire se trouve réactualisée ces derniers temps par plusieurs mouvements politico-associatifs. Ces derniers s'inspirent notamment de ces logiques DIY et du partage de

ressources libres, sans licence — ou avec des licences particulières protégeant le droit d'auteur tout en tentant de l'assouplir[285].

Les mouvements de désinstitutionnalisation (psychothérapie institutionnelle, antipsychiatrie, pédagogie institutionnelle, etc.) ont fait reconnaître ces lieux tiers, extérieurs à l'institution, comme nécessaires au fonctionnement des structures et utiles aux progrès thérapeutiques pour au moins trois raisons :

- L'inclusion dans un lieu extra-institutionnel : connaissance géographique et formelle du lieu, avec la possibilité d'y revenir une fois le séjour en institution terminé (que l'on retrouve dans la dimension *openlab*, répondant aux problématiques de « remédiations psychosociales » dont l'empan est extrêmement large)
- La possibilité de rencontre avec des personnes non soignantes, qui ne sont pas des professionnels de l'institution : variations des demandes et identifications ou assignations différentes (des professionnels du *lab* sont identifiés par les personnes accueillies comme « spécialistes », et se font le support de demandes particularisées et adressées).
- Mise en place d'une régularité dans les accueils extra-institutionnels, ce qui permet d'identifier le lieu de façon pérenne et d'être véritablement un endroit ressource pour la personne accueillie (pour cet « atelier », il se déroulait une fois par semaine, le jeudi matin durant les périodes d'ouvertures communes de l'IME et du *fab lab*).

Le lieu du *fab lab* peut ainsi être identifié comme lieu connu, ressource pour les jeunes accueillis. La régularité de leurs venues et des présences des professionnels leur permet d'établir une relation de confiance d'abord avec certains *fabmanagers* (les intervenants professionnels du fab lab), puis avec le lieu dans son ensemble, et donc ensuite avec les nouveaux venus qui vont intégrer le dispositif (du côté des jeunes accueillis comme des personnes présentes lors de l'*openlab*).

Comme nous l'avons développé plus haut[286], cette importance du « tiers » est reconnue en psychopathologie du fait que nombre de symptômes soient dus — directement ou indirectement — à des envahissements pluriels dans leurs formes et leurs causes. À

[285] *Cf.* par exemple l'invention par le milieu du « libre » des licences *CreativeCommons*, etc. ; Krauss, G. & Tremblay, D.-G. (dir.) (2019). *Tiers-lieux : travailler et entreprendre sur les territoires*. Rennes/Montréal : PUR/PUQ.
[286] *Cf. supra* p.248 et *sq.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

l'opposée, une autre série de symptômes connus de la psychopathologie a trait à une inconsistance du temps, de l'espace, des autres et du corps ; c'est à ce titre que la régularité de l'accueil permet de régler ces phénomènes sur une base commune et connue. Dans tous les cas, ces différents types de vécus peuvent être persécutifs (le sujet se trouve écrasé par les autres — par leurs demandes, voire leurs simples présences — auxquels il semble être en lien direct, sans médiation, protection ou « filtres »). La « médiation », par le lieu et les activités, permet donc de faire advenir du tiers dans cette relation facilement duelle et envahissante pour un certain nombre de psychopathologies psychotiques.

Dans le cadre de cet accueil, les jeunes ont pu trouver dans ce lieu tiers, différent de l'institution, des intervenants réguliers et disponibles pour les aider à formuler des projets de réalisations et les mettre en œuvre. Ainsi certains demandent des nouvelles des *fabmanagers* absents, s'interrogent sur la date de leur retour, etc. Cela témoigne d'une véritable rencontre, avec des intervenants qui peuvent devenir pour eux de vrais partenaires.

Deroulement de l'atelier

Le temps passé au *fab lab* est découpé en plusieurs moments qui visent à instaurer une certaine « routine » et des repères pour les jeunes au sein de ce lieu « hors-les-murs » de l'institution. Un premier moment d'échanges et de discussions ouvre l'activité et permet d'accueillir les jeunes au sein du *fab lab*. Il vise à cerner les projets réalisables et souhaités par les jeunes, en co-construction avec les responsables du *fab lab* et les éducateurs accompagnateurs. Ensuite, se déroule un moment de réalisation des projets où les encadrants accompagnent les jeunes dans la fabrication de leurs objets. Enfin, un temps de rangement et/ou de photographies des objets réalisés clôt le temps d'activité. Ce dernier temps vient signifier la fin de l'activité. Il permet également aux jeunes d'immortaliser leurs créations qu'ils peuvent emporter avec eux — cela est parfois absolument nécessaire. Les clichés documentent par ailleurs une page *wiki*[287] qui retrace les activités et réalisations effectuées au sein du *Lab*.

[287] Les *wikis* sont des applications *web* qui suivent la même présentation et le même fonctionnement logiciel que l'encyclopédie collaborative en ligne *Wikipédia*. *Cf.* la définition que cette dernière en propose : le wiki « permet la création, la modification et l'illustration collaboratives de pages à l'intérieur d'un site web. Il utilise un langage de balisage et son contenu est modifiable au moyen d'un navigateur web. C'est un logiciel de gestion de contenu, dont la structure implicite est minimale, tandis que la structure explicite émerge en fonction des besoins des usagers. » Accessible en ligne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Wiki [page consultée le 08.03.2020].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Un à trois jeunes sont accueillis sur ces moments, accompagnés d'un ou de deux éducateur(s) de l'IME. Un à trois *fabmanagers* ou bénévoles sont détachés de l'activité de l'*openlab* pour soutenir les jeunes dans les projets co-construits.

L'accompagnement se fait donc au bénéfice d'une médiatisation par projet. La réalisation d'un objet vient orienter l'accompagnement qui se construit à travers cette création. La circulation est rendue possible par un espace organisé autour de tables de travail. L'accueil des jeunes de l'IME s'effectue dans la même optique de partage et de diffusion des connaissances, ainsi les professionnels de l'IME peuvent donner des indications cliniques aux *fabmanagers* pour orienter la prise en charge et l'accompagnement des jeunes au sein du *fab lab*. Ces indications sont transmises de façons assez informelles et discrètes lors de moments qui peuvent être compliqués lors des accueils ; mais ils sont utilement complétés par des séances régulières de « bilans » qui réunissent les éducateurs détachés et les *fabmanagers* autour de la formulation d'un écrit. À cela s'ajoute des invitations régulières de l'IME à destination des intervenants du *fab lab*, ceux-ci viennent alors déjeuner ou dîner avec les jeunes et les professionnels de l'IME, sur un temps dévolu par la structure à l'accueil de personnes extérieures à l'institution, avec lesquelles l'IME travaille. J'ai eu la chance d'être également invité à ce titre et de faire part, lors d'une réunion clinique dédiée, de mes recherches ainsi que des trouvailles des jeunes rencontrés *via* ce partenariat singulier

INTERETS CLINIQUES DU DISPOSITIF : AU-DELA DU TIERS, LE SUJET

L'accompagnement réalisé au sein du *fab lab* est assimilable à un accompagnement thérapeutique. En effet, l'affinité de certaines psychopathologies et de dispositions créatives a depuis longtemps été établie, et est encore fréquemment repérée[288]. Mais en deçà de ce constat général, l'accueil régulier, le repère d'intervenants stables, la mise en place d'une relation de confiance sont des éléments fondamentaux aux dispositions thérapeutiques que peuvent proposer les institutions médico-sociales, y compris en dehors de leurs propres murs.

L'intérêt de l'investissement d'un « tiers-lieu » dans les thérapies de sujets en situation de souffrances psychiques se situe aussi dans la proposition d'une « médiation », c'est-à-dire d'un projet créatif qui vient s'interposer entre le jeune accueilli et les soignants

[288] Prinzhorn, H., & Weber, M. (2000). *Op. cit.* ; de Fursac, J.-R. (1905). *Op. cit.* ; Dubuffet, J. (1962). « Prospectus et tous écrits suivants ». L'Art *brut préféré aux arts culturels*. Paris : Galerie R. Drouin.

ou les intervenants. Ces intérêts des médiations sont aujourd'hui largement documentés dans la littérature[289], et ce depuis — au moins — les initiatives « humanitaires » d'après-guerre[290]. Les repérages cliniques qui en découlent montrent une articulation entre la forme du symptôme et la création artistique[291]. Autrement dit, l'intérêt d'accompagner les jeunes de manière individuelle se traduit par une interrogation au cas par cas des projets qu'ils veulent engager dans la médiation. C'est à cette condition qu'un travail peut se mettre en place, à partir de leurs affinités, qui traduisent la façon dont ces sujets peuvent composer avec leurs difficultés.

Ajoutons que le *fab lab* n'est pas un lieu destiné *a priori* aux soins, et encore moins aux soins « psychiques ». Cet aspect n'est pas à négliger. D'une part il permet de « déstigmatiser » des jeunes accueillis quotidiennement dans des institutions dites « spécialisées », où ils peuvent se présenter (parfois très) différemment. D'autre part, ce partenariat soutient que cette inclusion, tant mise en avant dans les politiques de santé aujourd'hui, peut trouver à se réaliser à la condition de créer un lieu pour chacun — et non pas un même lieu pour tous.

En d'autres termes, dans la clinique, création et thérapeutique ne sont pas tant à différencier qu'à articuler autour des « symptômes » (au sens large) des jeunes accueillis. Lors de ces médiations thérapeutiques, avec des sujets en situation de handicap ou de souffrance psychique, le pari est que les productions artistiques (imaginées, souhaitées et/ou conçues, réalisées) répondent aux difficultés des jeunes accueillis. Ainsi que le remarque F. Sauvagnat :

> « les pratiques d'art-thérapie sont d'autant plus intéressantes que la variété des possibilités est quasi infinie, et que la théorie psychanalytique a depuis longtemps établi qu'il existait véritablement un privilège des artistes pour saisir les subtilités de la subjectivité humaine[292]. »

[289] Chouvier, B. (2010). « La médiation dans le champ psychopathologique ». *Le Carnet PSY*, 141(1), 32. https://doi.org/10.3917/lcp.141.0032
[290] Oury, J. (2001). *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle: Traces et configurations précaires*. Lecques: Éd. du Champ social.
[291] Sauvagnat, F. (2014). « Structure du symptôme et formes de création artistique : Quelles articulations ? » In Vinot, F. & Vivès, J.M. (dir.) (2014). *Les médiations thérapeutiques par l'art*. Toulouse : Érès. https://doi.org/10.3917/eres.vives.2014.01.0155.
[292] *Ibid.* p.174-5.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Cette orientation est sensible dans l'hommage fait par Lacan à M. Duras, rappelant après Freud que l'artiste précède le psychanalyste[293]. Au-delà d'une simple déférence du clinicien à l'artiste, il s'agit d'entendre que le premier, dans cette orientation, n'a pas d'autres visées que de pouvoir faire se rejoindre des procès de « subjectivation » (ce qu'on peut appeler « effet sujet », renvoyant au surgissement du sujet de l'énonciation) et la logique de l'acte créateur. Cette modalité de travail peut inviter à épuiser les défenses du névrosé contre son propre désir, pris dans les rets de ses productions fantasmatiques. Dans le cas des sujets psychotiques, souligner cette proximité entre les modalités des activités artistiques et les formes du symptôme invite à parier sur le fait qu'un traitement de ces symptômes (« en direction — ou non — d'une stabilisation[294] » comme le rappelle F. Sauvagnat) peut s'opérer depuis le lieu de la création. Présentons maintenant comment trois jeunes de l'IME ont pu se saisir de l'offre du *fab lab*

FRED : EXTRAIRE DES IMAGES QUI SONT DANS LA TETE

Fred est accueilli au fab lab pour la quatrième année. Il se voue durant ses séances à un véritable travail d'extraction « d'images [qu'il a] dans la tête », selon ses termes. Au *lab*, il a trouvé un traitement de ces objets qui encombrent ses pensées : il s'agit de modéliser, d'exporter, puis de produire ces images mentales, à l'aide des machines à disposition (imprimantes « 3D », matériels électronique et informatique, etc.). Cliniquement, il est remarquable de noter que ses créations s'appliquent à pouvoir faire le trait d'union entre deux éléments hétérogènes (il imprimera des ponts, des tunnels, des tours, est fasciné par l'ascenseur présent dans l'institution qui héberge le *fab lab*). Parallèlement à ce travail de jonction, Fred peut poser des questions, ou proférer des affirmations qui semblent le traverser. Ses oreillers auraient ainsi « fait des bébés » dans la nuit ; il peut passer du temps, à l'IME, à visionner des images de mises bas de mammifères (des chats, des chiens, des lapins…). À ces ritournelles, rien ne semble pouvoir être répondu, et Fred, qui a été adopté par sa famille actuelle, est plutôt soulagé quand nous l'invitons à rester focalisé sur son travail. Ainsi l'on pourrait

[293] « Je pense que, même si Marguerite Duras me fait tenir de sa bouche qu'elle ne sait pas dans toute son œuvre d'où Loi lui vient, et même pourrais-je l'entrevoir de ce qu'elle me dit la phrase d'après, le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position, lui fût-elle donc reconnue comme telle, c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie. » Lacan, J. (2001). « Hommage fait à Marguerite Duras » [1965]. *Op. cit.* p.192.
[294] Sauvagnat, F. (2014). « Structure du symptôme et formes de création artistique […] ». *Op. cit.* p.175.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dire que du gouffre des origines qui lui apparaît et auquel il s'affronte, Fred répond avec cette jonction qu'il trouve à réaliser dans les différents éléments d'architecture qu'il forge — mais aussi dans les objets qu'il décèle comme contenus par d'autres. Les formes qu'il produit lui apparaissent parfois à la vue d'un matériel qu'il s'agit alors de sculpter, et auquel il faut retirer de la matière. On remarque l'analogie dans ces deux modes de travail d'une intention de soustraction. Elle concerne ces images mentales, comme la matière des objets qu'il amène pour les sculpter et parvenir à la forme qui l'intéresse. Fred poursuit son travail d'extraction qu'il avait entamé au sein de l'IME. En effet, à l'IME, il demande souvent à se rendre sur internet pour collecter des images, les imprimer, puis les plastifier pour les préserver. De la même façon que la plastifieuse vient protéger ses images, au *fab lab*, il faut souvent à Fred trouver un carton, ou construire une boîte, pour contenir l'objet qu'il a fabriqué.

Fred a par ailleurs trouvé un espace au sein du fab lab où il peut stocker ses productions, mais aussi des éléments qu'il ramène et qu'il consigne « pour plus tard » dans le tiroir qui lui est attribué. Un tri régulier est nécessaire, et cela n'est pas facile — euphémisme — pour Fred de consentir à se séparer d'objets qu'il n'investit pourtant plus depuis longtemps. Pouvoir conserver ces objets et matériaux sur place inscrit son activité dans le temps et permet de découper ses projets — et le temps — en plusieurs phases. Fred peut dire son attachement à ses venues au fab lab. Il se montrera très triste lors de la cessation estivale des activités, à la fin de la première année de son accueil au *fab lab*, signe de son investissement du lieu et son intérêt pour les activités qui y sont proposées.

Lors d'un reportage réalisé par des journalistes, en présence de Fred, celui-ci est très intéressé par la caméra, souhaite être filmé et photographié, s'amuse à sortir et entrer dans le cadre. Peut-être à la manière dont il souhaite enfermer ses objets et ses images dans des boîtes ou sous plastique, Fred essaie-t-il de réaliser la capture de l'image de son corps — et de ce qui logiquement l'excède — par l'appareil photo ou la caméra ? Ajoutons qu'il a pu témoigner publiquement de l'intérêt pour lui de cette activité, lors d'une journée d'étude où les usagers étaient invités à s'exprimer sur le sujet du numérique. Là aussi, la captation audiovisuelle de l'événement l'a tout particulièrement intéressé et il s'est présenté sur scène avec un appareil photo, avec lequel il a photographié le public et a demandé ensuite à y être photographié.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

JUSTIN : (SE) REPARER EN PRELEVANT CHEZ L'AUTRE

Justin, accueilli au *fab lab* pour la deuxième année, est un jeune homme de 19 ans pris en charge par la pédopsychiatrie et les institutions médico-sociales depuis son plus jeune âge. Il présente notamment des troubles sévères du comportement, et peut multiplier les passages à l'acte, qui jalonnent sa prise en charge. Après avoir observé certains utilisateurs du *fab lab*, Justin demandera à pouvoir également se servir du fer à souder et s'appliquera à la réparation d'une série d'objets provenant de l'IME, dont certains avaient été cassés par lui.

D'autre part, Justin demandera à réaliser au sein du fab lab différents objets qui n'ont semble-t-il pas de signification particulière pour lui — voire lui semblent quelque peu énigmatique — sinon qu'ils sont des « cadeaux ». Ses « cadeaux » (des bagues (!), des porte-clefs, de petites figurines) lui servent à médiatiser ses interactions avec les autres en général, et peuvent formuler à sa place une adresse qu'il peine à circonscrire — faute de quoi il peut facilement basculer dans une agressivité, un fonctionnement en miroir avec quelques indications d'un transitivisme latent. Après cette demande de réaliser des objets à donner en pâture à l'Autre, c'est-à-dire à sa place, Justin souhaitera « personnaliser » ces présents. Il s'engage ainsi dans un travail long et patient où il s'agira pour lui, à l'aide d'un logiciel de modélisation, d'inscrire son nom sur une bague avant de la réaliser avec l'imprimante 3D. Ce travail complexe est parfois insupportable pour Justin. Voyant que nous tâtonnons avec lui, celui-ci cherche, dans ces moments, à s'extraire en allant prélever un objet chez l'Autre. Il peut ainsi aller demander une cigarette à quelqu'un qui passe par là, aller se servir une boisson chaude sans demander l'autorisation, ou une part de gâteau — dont à l'occasion, il peut se remplir « sans limite », jusqu'au vomissement. Tout un versant du travail clinique avec Justin consiste à appareiller ce « sans limite » à un fonctionnement routinier qui puisse « boucler » le circuit pulsionnel qui sinon se débranche de la satisfaction, de la satiété, et ne connaît plus l'arrêt (comme l'indique ces séances de « gavage » rapportées par les éducateurs).

Au *fab lab*, on observe par ailleurs que Justin se présente de façon plutôt calme et apaisée. Son comportement semble canalisé par l'atmosphère de travail qui règne dans ce lieu, et qui, rappelée à son attention à l'occasion (« Justin, le *fab lab* c'est un espace de travail, on est là pour travailler »), cela semble efficace à temporiser ses excès. *A contrario*, les moments plus animés qui jalonnent la vie du *fab lab* peuvent pousser

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Justin à chercher à s'extraire en sortant du lieu, ou en mimant une « bagarre » avec quelque autre qu'il trouve sur son chemin —parfois même des personnes qu'il ne connaît pas.

IBRAHIM : APPAREILLER L'HALLUCINATION

Contrairement aux sujets précédents, Ibrahim commence à être accueilli au *fab lab* cette année seulement. C'est un jeune homme de 18 ans, dans une précarité psychique majeure. Ibrahim est accueilli depuis peu en IME, il était pris en charge auparavant uniquement par la pédopsychiatrie de son secteur. Depuis son arrivée à L'IME, plusieurs crises aiguës ont rendu nécessaire de brefs retours à l'hôpital — souvent le temps d'un *week-end*. Dans ces moments où sa symptomatologie flambe, Ibrahim peut dire qu'il est fou, que l'on veut le tuer, qu'il est poursuivi par des *djinns*. Le dialogue avec Ibrahim est difficile. Ses questions n'appellent pas de réponses du côté du sens — dans lequel il peut vite se « perdre » — mais plutôt des accusés-réceptions de sa parole. Il sait cependant indiquer à son interlocuteur quand cela ne va pas, et peut élaborer quelques solutions (sortir dehors, s'asseoir, mettre un casque audio…).

Ibrahim investit massivement les objets numériques. Lui voudrait construire une tablette. Des panneaux de bois gravés et autres « fausses tablettes » sont élaborées avec lui. Il peut proposer un dessin que l'on grave ensuite sur le bois, mais sa demande se répétera à l'endroit de la déclinaison numérique de la tablette. Les professionnels du *fab lab* ont beau lui répéter que cela n'est pas possible avec les outils à disposition, pour Ibrahim, cela ne s'inscrit pas et il réitère sa demande au fil des semaines. Ibrahim a déjà eu plusieurs tablettes et *smartphones*. Mais nul n'a été assez résistant aux traitements qu'il leur réserve. Les professionnels de l'IME ont repéré qu'Ibrahim pouvait particulièrement être en proie à de grandes angoisses lors des moments de transition — où il n'y avait pas d'activité (récréations, pauses du midi, temps calmes, etc.). Sa demande honorée d'obtenir le code wifi de l'institution lui a permis de se brancher (au sens littéral : il s'assoit à côté d'une prise à laquelle il relie son appareil) au fonctionnement institutionnel en « traitant » de plusieurs façons son téléphone ou sa tablette.

Il m'expliquera en détail la façon dont il peut se servir de ses appareils numériques. Notamment en me montrant des photos des *djinns* qu'il voit. Cette capture de l'hallucination est notable, et le fait qu'il puisse les présenter ensuite à l'Autre indique qu'un dépôt inscrit dans l'Autre a, cette fois, été possible. Sur ses photos, on ne devine

pas grand-chose, sinon quelques traits de lumières… aux allures effectivement spectrales. Dans d'autres circonstances, Ibrahim passe son temps à télécharger des applications sur ses appareils. Une fois ceux-ci remplis, il demande de l'aide afin de vider la mémoire de la machine, et il recommence à télécharger des applications.

Ibrahim s'intéresse également à la musique. Les applications qu'il télécharge sont souvent en lien avec la musique. Bien qu'il sache qu'il peut écouter de la musique « gratuitement » (moyennant le visionnage de publicités) sur *YouTube*, c'est surtout les applications par abonnement qui retiennent son attention, ou encore, celles d'achats en ligne. Il se crée des comptes sur ces plateformes, mais lorsque arrive le moment fatidique où il s'agit de payer ou d'inscrire une carte bancaire, Ibrahim se trouve arrêté. Il peut alors convoquer l'autre et lui demander de résoudre l'insoluble. Ibrahim peut ensuite passer à une autre application, où il renouvelle son essai, sur un mode métonymique.

L'arrivée au *fab lab* d'Ibrahim fait un peu mystère pour l'équipe : comment accueillir ce sujet si démuni face à l'Autre ? Tentant de s'appuyer sur cet intérêt pour la musique, c'est vers l'idée de la construction d'une boîte à musique électronique que les intervenants du *fab lab* emmènent Ibrahim. Ibrahim pourra à nouveau dessiner les motifs et décider des chansons qui figureront sur et dans la boîte.

Pour Ibrahim, ce qui est en jeu ici concerne semble-t-il moins l'écoute de musique (comme cela peut s'observer par exemple chez des sujets traitant des hallucinations auditives), que la tentative de s'inscrire dans l'Autre (par la création de compte, par l'achat, etc.). En l'accueillant et en travaillant à l'élaboration d'une place pour Ibrahim, le *fab lab* a consenti à cette volonté. Il s'est agi de proposer à ce jeune sujet un accompagnement à sa mesure, autour de la création d'un objet, en tant que ce dernier lui permet aussi, par ce biais, d'intégrer la communauté du lieu et de tisser ainsi un lien avec quelques-uns.

d. Hypothèses et discussions cliniques

À partir de ces deux présentations de dispositifs (avec l'unité de pédopsychiatrie et avec l'IME accueilli au *fab lab*) et la sélection de quelques vignettes relatives aux jeunes accueillis, nous soumettons à la discussion plusieurs hypothèses cliniques. Celles-ci

guideront la dernière partie de cette thèse, consacrée aux (auto-)traitements psychotiques avec le numérique.

L'ESPACE VIRTUEL COMME MIROIR

Notre travail semble confirmer les démonstrations déjà anciennes de S. Turkle du fonctionnement de la machine comme « miroir », ce qui lui fit proposer l'analogie avec le fonctionnement du test des tâches d'encre. Cependant, la lecture que nous en proposons diffère. En effet, il ne s'agit pas de rabattre les productions imaginaires du sujet sur un savoir déjà établi — ce qu'illustrent les cotations des tests projectifs. Mais plutôt, qu'à partir d'une lecture de ces productions, l'intervenant puisse calculer le positionnement qui semble le plus pertinent. Autrement dit, il s'agit de prendre acte du rôle de miroir de l'écran, d'accueillir les formations qui s'y déposent, et de s'en orienter dans les propositions d'accompagnements. Avec Julia, par exemple, les vécus dysmorphophobiques et les velléités chirurgicales d'interventions sur le corps propre semblent se traiter au travers de l'éditeur d'avatars proposé par le jeu *Minecraft*. Pour Julien, son interjection à mon égard : « *Selfie !* », indique qu'il peut se saisir de cette fonction de représentation imaginaire, et jouer de l'écart entre ce qu'il mime et ce qui s'affiche sur l'écran. De même, pour Henri et Marco, nous pouvons lire qu'ils mettent en jeu avec les autres, au travers de l'écran, les mêmes spécificités sociales dont ils témoignent au quotidien. Henri dit « non à l'Autre quoi qu'il demande » et vient ainsi court-circuiter notre tentative d'un jouer « tous ensemble », qu'il troque pour un « chacun joue, ensemble ». Cela lui permet de nous enseigner ce qu'il sait du fonctionnement du jeu et des machines. Marco, quant à lui, construit ses cabanes dans les arbres pour échapper aux monstres. Nous remarquons que Marco les détruit ensuite, de la même façon qu'il garde manteau et capuche pour s'épargner les regards, et peut détériorer le mobilier de l'unité en démontant les objets. Sa construction inachevée de corps de robot morcelé est un élément supplémentaire. Elle invite à rapprocher l'image du corps, la problématique des limites dans la structure des psychoses, et ses conséquences visibles aussi dans certains modes de création. Le traitement permis par ces nouveaux miroirs noirs est également souligné par Ibrahim qui vient interroger la réalité de ses visions de *djinns*, ce qui lui ouvre un lien social minimal auprès des autres, lui donnant l'occasion de les partager par les photos qu'il réalise.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Ainsi le miroir de ces dispositifs nous donne un accès, par la « monstration » de ces symptômes, aux difficultés des sujets accueillis. Cela donne ainsi des pistes pour accompagner et travailler à pallier ces troubles, tout en se donnant pour point de départ une certaine logique du sujet. Face à la machine, les réalisations peuvent être parfois surprenantes et laisser se découvrir des capacités insoupçonnées. Par exemple, l'équipe qui accompagne Marco diagnostiqué dyspraxique et dyslexique dans sa prime enfance, fut très surprise de savoir qu'il parvenait à entrer, sans trop de difficultés, des lignes de commande en anglais sur *Minecraft* pour modifier l'heure et la météo du jeu…

Se faire partenaire pour appareiller la jouissance

Un autre point que mettent en évidence ces ateliers est le fait que la médiation facilite l'intervention clinique. Nous avons déjà insisté sur la carence de cette dimension de « tiers » dans certaines symptomatologies psychotiques. Cette absence radicale peut mener à des affrontements imaginaires, oscillant entre persécution et érotomanie. Sur ce point, le cas de Justin est paradigmatique : ou bien Justin fait — plus ou moins — semblant de vous frapper, ou bien il vous offre une bague… L'écran se pose ainsi comme objet tout indiqué pour fabriquer cette vitrine, protéger le sujet de l'objet de la jouissance, ne lui en réserver un accès que limité, voire construire cette limite. C'est ce que semble faire Henri, par exemple, avec tout son circuit de serveurs, d'adresses et de mots de passe. Si nous observons que certains sujets psychotiques élisent de façon privilégiée ces appareils, on peut faire l'hypothèse que l'écran puisse présenter une barrière contenante et sécurisante pour ces sujets qui ont pu en témoigner. La raison (au sens mathématique) avec laquelle tel sujet pourra trouver un apaisement avec tel dispositif, appareillage ou circuit, n'est pas connue d'emblée — pas même de lui, et peut-être cette « raison » reste-t-elle à construire dans l'accompagnement. Mais l'on voit à l'occasion que cet ordre, auquel la machine est soumise, présente un écho avec la logique affrontée par le sujet. Dans le cas de Julien par exemple, l'oscillation de l'encombrement du mp3, entre trop-plein et néant, résonne avec la dynamique des repas de ce patient. Tout l'intérêt de l'atelier de médiation numérique est de se proposer à suivre avec le sujet, la direction et les logiques de ces traces.

Travailler à partir d'un objet distinct du sujet — comme les projets individualisés du *fab lab* — permet de lui garantir que notre intéressement ne le concerne pas exclusivement, et que nous nous occupons aussi de ces créations qui lui sont détachées. Le suivi ne concerne ainsi pas directement le jeune accueilli, mais le travail qu'il

propose d'effectuer au *fab lab* à travers son projet particularisé. Cela permet de davantage le mobiliser, tout en tenant à l'écart d'éventuels vécus d'envahissement ou de persécution relatifs à la trop grande proximité « psychique » des autres.

FAVORISER LA TROUVAILLE : MEDIATION THERAPEUTIQUE ET CREATION

Il est très peu probable que le numérique, comme l'art, suffise à engager un sujet sur la voie d'un apaisement qui pourrait qualifier son cheminement de « thérapeutique ». À la suite des expérimentations institutionnelles, aux résultats parfois présentés comme spectaculaires[295], plusieurs cliniciens tentent aujourd'hui de rectifier le tir. Ils déconstruisent ce préjugé d'un « art thérapeutique ». Ils font notamment valoir les multiples dimensions que ces pratiques charrient, du fait également de la diversité avec laquelle elles sont mises en place suivant les lieux, les époques et les usages en vigueur[296].

Dans le cas du sujet psychotique, la médiation ne sera thérapeutique que dans la mesure où elle favorisera cette « création », analogue au travail exigé par la structure que nous relevions plus haut[297]. Il s'agit, dans cette clinique, de chercher à favoriser cette rencontre du sujet avec la possibilité de la création, et de pouvoir travailler avec lui en cernant les contours des symptômes par ces productions et leurs modes. De cette orientation de travail peut se déduire quelques points pratiques pour les médiations numériques avec les sujets psychotiques :

1. Essayer de partir des usages et pratiques du sujet accueilli, et ne pas proposer d'emblée, en amont de ce premier temps inaugural de la rencontre, tel ou tel support (machine, jeu ou plateforme). Il n'existe pas de jeu thérapeutique plus qu'un autre rapporté aux pratiques particulières de chacun des sujets.

2. Être attentif aux écarts entre les pratiques et usages attendus et ceux préférés par le sujet (*cf.* le cas présenté par O. Duris[298], ou l'usage de Julia du générateur d'avatars). Il s'agit d'être sensible à « l'interprétation » — non pas du clinicien ou de la machine — mais du sujet, face au dispositif qu'on lui propose. Selon cette orientation de travail, la

[295] *Cf.* le témoignage célèbre de Mary Barnes dans la clinique de R. Laing (précisons qu'un tel cas de guérison « spectaculaire » de ce qui est présenté comme un ensemble de symptômes psychotiques majeurs fait exception, voire mystère… in Barnes, M. (1995). *Mary Barnes, un voyage à travers la folie*. [1976]. Paris : Seuil.
[296] Gassmann, X. & Masson, C. (2014). *Op. cit.* ; Sauvagnat, F. (2014). *Op. cit.*
[297] *Cf. supra*, p.250.
[298] *Cf. supra*, p.420.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

médiation pourra s'avérer pertinente à condition de prendre pour point de départ ces singularités dans les usages.

3. Viser à se positionner dans cet « écart » comme un outil pour le sujet, c'est-à-dire se mettre à la disposition de l'articulation qu'il trouve avec la machine (*cf.* le « jeu » du câble pour le mp3 de Julien, ou les indications d'Ibrahim sur les clichés conservés dans son téléphone).

4. Installer l'atelier de médiation dans la temporalité de l'institution. Non seulement du côté des jeunes accueillis : réaliser des projets en plusieurs « séances », soutenir les élaborations à propos de l'atelier dans d'autres moments institutionnels ; mais également pour les intervenants : reprise du travail avec les soignants, analyses des pratiques, etc.

Conclusion

Ce chapitre a montré que la rencontre clinique en appelle nécessairement à un pari. Se guider de l'éthique du sujet signifie aller vers celui-ci, et non pas chercher à lui imposer quelque objet. Cette orientation nous a amené à nous guider des usages antérieurs, repérés dans la clinique, pour inviter les sujets à pouvoir nous y introduire.

De même que les médiations par l'art (où l'art s'entendrait comme l'élément guérisseur) ne sont qu'un mythe — ce qui fait dire à Céline Masson qu' « il n'y a pas d'art-thérapie[299] » — le numérique n'est pas un élément thérapeutique en soi. Dans un autre registre, celui de l'éducation, de la pédagogie et des apprentissages — mais avec un raisonnement analogue — É. Jamet affirme rencontrer dans ses recherches une « impossibilité […] à conclure à une quelconque supériorité des documents électroniques sur leurs homologues imprimés[300] ».

En fait, ces supports sont intéressants s'ils permettent l'existence d'une marge créatrice que les espaces virtuels peuvent ouvrir au sujet. C'est alors dans le travail à l'ouverture de cette marge que le clinicien peut s'engager, et accompagner les sujets psychotiques dans le traitement (ou auto-traitement) de leurs symptômes.

La question se déplace alors autour de ces mécanismes de traitement et de stabilisation auxquels peuvent ouvrir ces dispositifs numériques. Quels sont-ils ? Comment les favoriser dans la rencontre avec un sujet ? À quel travail ouvrent-ils ? Ces (auto-)traitements psychotiques peuvent-ils fournir aux cliniciens des indices pour accompagner ces pratiques ? À quelles conditions faut-il les encourager ? Dans quelle mesure s'agit-il plutôt de les restreindre ou de les faire dévier ?

[299] Gassmann, X., & Masson, C. (2014). *Op. cit.*
[300] Jamet, É. (2009) « Les nouveaux médias, un plus pour la mémorisation ? », *Les Cahiers Pédagogiques*, n°474, 2009. Cité in Rimbaud, A. (2018). *Op. cit.* p.124.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

III. Des médiations aux (auto-)traitements par le numérique

Introduction

Dans ce chapitre, nous déplions les différents usages et fonctions subjectives auxquels les machines et autres dispositifs numériques peuvent ouvrir, tout particulièrement dans les (auto-)traitements psychotiques. L'orientation de ce travail nous amène à postuler que c'est en laissant la parole à des sujets qui se sont passés du clinicien pour traiter avec le numérique quelque chose de leurs symptômes que la clinique pourra s'enseigner de leurs trouvailles. Dans leurs témoignages se glissent, en creux, les indices sur la façon dont nous pouvons ensuite faire une offre aux sujets qui choisissent de passer par le détour du clinicien pour les accompagner dans la résorption de leurs troubles.

La clinique lacanienne a travaillé à la réalisation d'une véritable nomenclature des solutions psychotiques, égrainant et différenciant pares-psychoses, suppléances, sinthomes, etc. Cette nosologie clinique s'appuie sur la thèse qu'un travail de création est inhérent à la structure des psychoses. Ces recherches attestent de la robustesse de certaines de ces solutions et tentent de les différencier en fonction de la consistance de l'apaisement ressenti par les sujets. Quelle place occupent alors ces objets et dispositifs numériques par rapport aux symptômes du sujet ? Invitent-ils à reconsidérer cette sériation clinique ou peuvent-ils être la source d'ajouts ou d'éclairages ?

La première section de ce chapitre part de cette idée récurrente de la toxicité des images pour finalement interroger les suppléances aux symptômes psychotiques qui en passent par l'imaginaire. Il y a, presque « historiquement », quelque chose de « mauvais » dans l'écran. Nous noterons que toutes les formations humaines qui en rendent compte se proposent de drainer cet écran, d'y apporter des contraintes, comme si, de structure, l'image débordait de son cadre. Les usages des sujets psychotiques du traitement du symptôme de et par l'imaginaire peuvent alors faire office de paradigme sur le sort à réserver à l'image.

La deuxième section détaille plus précisément deux procédés d'(auto-)traitements psychotiques autour des processus de chiffrage et de nomination. Il s'agit de souligner que l'imaginaire est loin d'être le seul registre sollicité par les dispositifs numériques. L'écriture qu'engendre le numérique peut ouvrir à tout un pan du symbolique par lequel le sujet psychotique peut trouver à soutenir quelque chose de son existence.

La troisième section présente trois cas pour conclure ce travail et, dans le même temps, proposer une ouverture sur la variété des traitements avec le numérique repérée dans la clinique et la littérature. Vinny Ohh présente un usage singulier des réseaux sociaux où il souhaite s'affirmer comme un alien. Nous verrons comment des dispositifs socio-numériques lui permettent de réguler — ou en tous cas chiffrer — un recours incessant à la chirurgie pour corriger son image. D. Haraway est une militante féministe des années 1990 qui a marqué les esprits par un texte « ironique » comme elle le qualifie : le « Manifeste Cyborg ». Nous interrogeons avec elle le devenir qu'elle propose de la féminité en une transduction du féminin avec la machine. Enfin, nous évoquerons l'idée originale de M. X., patient maniaco-dépressif rencontré à l'hôpital qui a mis au point un dispositif numérique singularisé pour tenter de prévenir, anticiper et réguler ses rechutes dans des états maniaques ou mélancoliques. Ces cas, psychotiques avérés ou pas, déclenchés ou non (finalement peu importe, la question du diagnostic est ici annexe), témoignent d'abord du génie que peut inspirer la machine. Ces développements témoignent ainsi des solutions pragmatiques auxquelles le numérique peut ouvrir et de la singularité qu'il sert.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

1. Tenir le corps par l'écran : « béquilles numériques » et nouages R.S.I.

a. De la toxicité des images aux suppléances par l'imaginaire

La liste des « nouveaux symptômes » imputés en tout ou partiellement aux dispositifs technologiques de communication est pléthorique[301]. La suspicion qu'ils suscitent[302] concerne régulièrement les « images » produites par les écrans (« les écrans » semblent même devenir un sujet de controverse à part entière, en atteste le *hashtag* « ironique » *#lézécrans*[303] lancé sur *Twitter* par des « technophiles » pour moquer les angoisses des « technophobes »). Le fait que « les écrans » et les images qu'ils reflètent soient présentés comme nocifs (pour la morale… ou le cerveau) est un phénomène ancien, si l'on pense par exemple aux différents interdits de représentations qui balisent les textes religieux. L'interdiction du culte des idoles des religions abrahamiques en est un exemple parmi d'autres, comme l'illustre l'épisode biblique du « Veau d'or ».

L'écran resserre la dialectique entre la toile du peintre et le regard. Le culte des mystères de la Grèce antique avait marqué du dévoilement le rite de l'initiation. *A contrario*, Lacan pouvait dire à propos de la psychanalyse que, « [son] grand secret, c'est qu'il n'y a pas d'acte sexuel[304] ». S'entend alors que le psychanalyste n'a « rien à révéler », où « révéler » renvoie aussi au registre de l'image et du reflet qui la « révèle » :

> « Nous [les psychanalystes] n'apportons nulle sagesse ; nous n'avons rien à révéler. C'est à nous en tant qu'analystes qu'il se révèle quelque chose[305] ».

---

[301] *Cf.* notre introduction, p.16.
[302] Comme tout délire, cette suspicion ne procède pas *ex nihilo*, et Éric Sadin, par exemple, montre régulièrement combien ce soupçon trouve à se justifier dans nos sociétés contemporaines, motivant ce que des cliniciens ont nommé une « paranoïsation imaginaire du lien social », *cf.* Lamote, T. & Hamon, R. (2016). « Manipulations, harcèlements et complots : une paranoïsation imaginaire du lien social contemporain ? ». *Bulletin de psychologie*, numéro 545(5), 381-396. doi:10.3917/bupsy.545.0381.
[303] Le *hashtag #lézécrans* est lancé sur *Twitter* début 2018, en réaction aux propos d'un médecin de la PMI (Protection Maternelle Infantile) relayés par France Télévision à la fin août 2017.
[304] Lacan, J. (1973-1974). *Le Séminaire, livre XXI, Les non dupes errent*. *Op. cit.* Séance du 18 décembre 1973.
[305] Lacan, J. (1975). « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande Motte ». *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Avec ce que nous avons déplié du schéma optique comme analogue à la logique de la cure analytique, le basculement du miroir des identifications prélevées chez l'Autre « révèle » (dans cette même acception du reflet) au sujet ce point d'où il s'est vu assigné par l'Autre. Si la succession de ces dits peut amener à la « rectification subjective[306] », c'est parce que cette place où le sujet se trouve assigné se révèle libre : c'est cette « bascule » qu'illustrait la rotation du miroir plan[307]. S'affirme alors, dans cette vacillation, la dimension subjective du choix de cette place[308] — fut-il forcé, contraint, impossible, etc.

La suite de la citation de Lacan circonscrit ce pouvoir de la parole, qui ne s'appuie pas sur la magie du sens ou autres avatars et succédanés du « *mana*[309] », mais sur une logique que le sujet est amené, par le travail analytique, à formaliser dans sa parole :

> « [ce qui se révèle aux analystes durant la cure analytique est] quelque chose qui a ses limites. Et la limite qu'impose la connerie, nous ne la franchirons pas[310] ».

L'imaginaire ouvre à la « connerie » car cette dernière se dénonce d'être un appui sur le rapport sexuel qu'il y aurait. En effet, le terme même de « connerie » fait écho à la question de la castration et du manque. Le « con », insulte faite au sexe féminin par métonymie de l'organe, renvoie ainsi directement à la sexualité. La « connerie » est alors cet imaginaire qu'il y en aurait au moins un qui ne déconne pas, permettant de faire exister quelque chose du rapport sexuel (du côté « norme-mâle » du tableau de la sexuation). Mais si la psychanalyse est « sans effet sur la connerie » — apax resté célèbre de cette conférence à la Grande Motte — c'est parce qu'elle ne s'intéresse pas à cette limite sinon à se contenter de s'efforcer de ne pas la franchir :

> « Ce qui nous intéresse n'est pourtant nullement cette limite. Cette limite est constituée par la fonction que j'ai qualifiée de l'imaginaire, et les seules limites qui nous concernent sont trouvables dans la fonction du symbolique, c'est-à-dire ce que j'ai défini comme étant le langage. C'est en ce sens que j'ai repéré la fonction du discours.

---

[306] *Cf. supra*, p.67 et *sq.*
[307] *Cf. supra*, p.80.
[308] Miller, J.-A. (1984-1985). « L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 ». *Op. cit.* ; Sauvagnat, F. (2018). « Pari, pacte diabolique et nomination ». *Op. cit.*
[309] Vinot, F. (2006). « Pour une approche pulsionnelle du mana ». *Insistance*, *2*(1), 127-138. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/insi.002.0127 ; Hubert, H. et Mauss, M. (2019). *Esquisse d'une théorie générale de la magie*. [1902-1903]. Paris : PUF.
[310] Lacan, J. (1975). « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande Motte », *op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

> Le discours tel que je l'ai défini est quelque chose par quoi, il faut le dire, tout ce qui est du lien social est supporté. Il n'y a pas d'autre lien entre ces êtres[311] »

Ce n'est pas avec l'imaginaire que la psychanalyse peut travailler sur les images — cela ressort du travail du *phantasieren* freudien, dont nous avons développé certains aspects névrotiques et psychotiques[312]. L'acte analytique porte véritablement sur ce que ces images articulent sur un plan symbolique (l'image fétiche, ou le rébus du rêve par exemple) ou ce qu'elles recouvrent d'un réel (les images du souvenir « traumatique », l'image de l'objet du fantasme, etc.). L'imaginaire colmate ainsi les discontinuités du symbolique, là où il fait trou et se noue au réel. L'imaginaire organise, en la « révélant », la limite du couple réel-symbolique (comme dans l'inhibition par exemple).

Est-ce de cette « connerie », procédant de l'imaginaire, dont Michel Desmurget, chercheur en neurosciences cognitives, membre du CNRS, souhaitait parler lorsqu'il évoquait les réseaux sociaux, les dispositifs numériques et écraniques comme une *fabrique du crétin digital*[313] ? Ces opuscules qui jettent l'opprobre sur les technologies sont légion, au moins depuis le *Phèdre* de Platon, qui inspira à J. Derrida ses développements sur le *pharmakon*[314]. Dans ce texte, c'est la nouvelle technologie de l'écriture qui est assimilée au feu prométhéen en tant qu'il fait s'abattre sur les mortels la colère des dieux et les mène à leur perdition. Platon écrit ainsi que

> « cet art [de l'écriture] produira l'oubli dans l'âme de ceux qui l'auront appris, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire : mettant, en effet, leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, et non du dedans, grâce à eux-mêmes, qu'ils feront acte de remémoration ; ce n'est donc pas de la mémoire, mais de la remémoration, que tu as trouvé le remède. Quant à la science, c'en est le simulacre que tu procures à tes disciples, non la réalité. Lors donc que, grâce à toi, ils auront entendu parler de beaucoup de choses, sans avoir reçu d'enseignement, ils sembleront avoir beaucoup de science, alors que, dans la plupart des cas, ils n'auront aucune

311 *Ibid.*
312 *Cf. supra*. p.111 et *sq.*
313 Desmurget, M. (2019). *La fabrique du crétin digital: Les dangers des écrans pour nos enfants*. Paris : Seuil.
314 On doit à B. Stiegler les développements sur ce concept de « *Pharmakon* » de J. Derrida à propos des dites « nouvelles technologies ». *Cf.* Stiegler, B. (2008). *Prendre soin*. Paris : Flammarion. p.19.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

science ; de plus, ils seront insupportables dans leur commerce, parce qu'ils seront devenus des semblants de savants, au lieu d'être des savants[315] »

Ce passage du « mythe de Theuth », cité par M. McLuhan dans *La galaxie Gutenberg*[316] corrobore les investigations analytiques du XXème siècle invitant à considérer le corps comme un ensemble imaginaire aux limites symboliques mouvantes[317]. En effet, la technologie de l'écriture n'aura pas été sans effet sur l'habitude de remémoration dont elle est le remède, comme dit dans cet extrait Thamous à Theuth. De même, c'est autour du concept psychologique de « l'attention » que se concentre un faisceau de craintes de certains éducateurs, neuroscientifiques et psychologues[318]. Faire retour aux écrits de l'Antiquité ne sera ici pas d'un très grand secours pour apaiser ou cautionner ces inquiétudes. Mais ces écrits peuvent être mis en perspective avec ces imprécations modernes, et ouvrent à la chance de s'interroger aussi sur les motivations subjectives, voire insues, de ces angoisses… Tenons pour lors qu'il y a quelque chose de structural à voir dans la technologie, en tant qu'elle permet de détacher du corps certaines de ses fonctions. Elle incarne à cette place une menace angoissante du désir de l'Autre (qui se présente à l'occasion comme le parfait diable[319]). La dynamique de l'advenue des dites « nouvelles technologies » est analogue au circuit de la pulsion : elle rate ce qu'elle prise tout en produisant un effet de satisfaction ailleurs qu'à l'endroit attendu.

Pour autant, la clinique nous rappelle à la pragmatique de sa phénoménologie. Les cliniciens d'orientation analytique ont en effet noté que l'appui sur l'image et l'imaginaire se trouvait à la source de solutions subjectives plus ou moins précaires de certains sujets psychotiques[320] . Cette perspective permet de renverser le débat. Il ne s'agit plus de savoir si les images sont toxiques ou non, dans leur essence ou leurs usages, mais de remarquer que certains patients s'appuient sur celles-ci pour contrer

---

[315] Platon, *Phèdre*, 274b-275b. Traduction de L. Brisson. (1989). Paris : Gallimard. p.177-8.
[316] McLuhan, M. (1967). *La Galaxie Gutenberg. La genèse de l'homme typographique*, Montréal : Constances. p.42-43. Cité par Leduc, C. (2017). « Enfants du numérique ? », *op. cit.*
[317] *Cf. supra*, p.213.
[318] *Cf.* Patino, B. (2019). *La civilisation du poisson rouge : Petit traité sur le marché de l'attention*. Paris : Grasset ; Stiegler, B. (2014). « Chapitre 6. L'attention, entre économie restreinte et individuation collective. » in : Citton, Y. (dir.) (2014). *L'économie de l'attention: Nouvel horizon du capitalisme ?* Paris: La Découverte.
[319] *Cf. supra*, p.228.
[320] Maleval, J.-C. (2019). *Op. cit.* p.87-137. ; Cremniter, D. & Maleval, J.-C. (1989). « Contribution au diagnostic de psychose » in *Ornicar* ? n°48. p.69-89.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

des phénomènes envahissants. De ce constat peut être déduit des hypothèses quant à la fonction de ces images dans le lien social contemporain qui dépassent une essentialisation manichéenne où la tradition puritaine se reconnaît fréquemment[321].

Nous allons d'abord présenter une série de vignettes cliniques qui veulent attester de cette phénoménologie des « béquilles imaginaires » dont certains sujets psychotiques peuvent se saisir, aussi à partir des objets numériques. Puis nous nous arrêterons sur le cas de Vivian Maier, photographe franco-américaine « atypique ». La vie de Maier, solidaire de son œuvre photographique, anticipe sur les multiples façons dont les sujets psychotiques peuvent aujourd'hui se saisir de ces nouvelles technologies du langage et de l'écran. La vie de Maier indique également que ces suppléances trouvées d'abord dans l'image, peuvent être à la source d'une stabilisation solide impliquant l'ensemble du nouage RSI.

Le cas de Nathanaël, que nous avons déplié plus haut[322], nous a déjà averti de la façon dont le sujet psychotique peut trouver à s'appareiller à la machine. Ainsi, ce jeune homme dont le corps douloureux tremble tout le temps — sans cause organique ou iatrogène identifiée — repère qu'il parvient à lire sur son écran. De même, trop angoissé à l'idée de sortir dans la rue, Nathanaël repère que cela est plus facile lorsqu'il s'appuie sur son GPS, à l'aide duquel il parvient à s'extirper régulièrement de chez lui.

Mike, que nous rencontrons dans une unité de pédopsychiatrie, se promène constamment affublé d'un casque audio. S'il le met parfois sur ses oreilles, il n'est pour autant pas forcément branché sur un appareil. On peut en déduire que le rôle de cet objet excède ainsi largement le simple intérêt d'écouter de la musique. Dans son cas, se protéger des insultes proférées par la voix d'un oncle méchant semblait être l'hypothèse clinique à privilégier.

Elsa, une jeune femme schizophrène de dix-huit ans, vient nous trouver à la suite d'une hospitalisation en psychiatrie qui répondait à une sérieuse tentative de suicide. Lorsqu'elle vient nous rencontrer elle est en proie à plusieurs phénomènes hallucinatoires, visuels et auditifs. Elle a déclenché dans le moment précédant l'épreuve de mathématiques de son baccalauréat scientifique. Depuis, elle ne parvient plus à sortir de chez elle. Elsa arrive tout de même à se rendre à notre consultation en repérant

[321] Alizart, M. (2015). *Pop théologie : Protestantisme et postmodernité*. Paris : PUF. *Cf. supra*, p.354.
[322] *Cf. supra*, p.335 et p.408.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

qu'il lui est possible de se protéger des hallucinations en écoutant de la musique avec un casque audio. Elle précise qu'il ne s'agit pas de simples écouteurs ou d'un casque lambda, mais que ce montage est rendu possible parce qu'il lui couvre la tête et les oreilles d'une manière hermétique qu'elle apprécie. De larges lunettes noires viendront également la protéger du regard des autres sur le même mode que le casque le fit pour le bruit.

Léo est un jeune adolescent psychotique de 13 ans accueilli régulièrement en psychiatrie depuis ses sept ans. Il vit en famille d'accueil la majeure partie de son temps, partagé avec la psychiatrie, une aide éducative qui lui est précieuse et un accueil paysan qu'il apprécie pour les animaux qui y sont élevés, les soins qu'ils nécessitent, auxquels il aime participer. Léo se déplace souvent sa console portable entre les mains. Il partage très volontiers ce qu'il y fait avec ceux qui montrent un intérêt pour son écran. Les jeux investis par Léo sont surtout des jeux de stratégie sur le mode du duel. Il faut battre l'Autre en étant plus rusé que lui, en optant pour les bonnes tactiques et les bons personnages ou héros. En fait, il apparaît que ces consoles et ces jeux sont pour Léo le moyen d'entrer en contact avec d'autres, là où le dialogue peine à s'engager dans l'accompagnement avec lui. Cette console portable est alors un véritable écran protecteur que Léo dresse entre lui et l'Autre, persécuteur à l'occasion, qui peut le faire décompenser. Dans ces moments de crises, Léo connaît un éclatement corporel dont il peut témoigner (ne sentant plus certaines parties de son corps) qu'il résout en trouvant une contention physique de son corps. Une couverture lestée lui sera précieuse dans ses jeunes années ; grandissant et connaissant les autres protocoles de « soins intensifs », il pourra demander à ce qu'on l'attache avec des contentions au lit de la chambre d'isolement. Il pourra demander à sa famille d'accueil d'acheter une « chambre d'isolement » pour chez lui. Enfin, notons qu'en l'absence de ces réponses rassemblant son corps, il est arrivé à Léo de tenter de se coincer les doigts volontairement dans une porte, de se mordre ou de mordre les autres. Nous poserons l'hypothèse que ce miroir trouvé dans les héros de ses jeux — dont il connaît les caractéristiques chiffrées par cœur, bien que déchiffrant laborieusement l'écriture — recouvre cette même fonction d'un traitement de ces vécus de morcellements schizophréniques.

Nos rencontres se déroulent autour de ce centre d'intérêt majeur de Léo. Il nous apprend que ces jeux et ces consoles constituent véritablement pour lui « un symptôme ». En effet, ses requêtes pour les obtenir ne sont pas sans diviser l'équipe, pour savoir « quand lui donner ». Un travail institutionnel permettra de déplacer la

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

question : il ne s'agit pas de savoir « quand lui donner », mais plutôt de savoir « quand arrêter ». C'est en effet la coupure qui est pour Léo difficile à supporter. Il nous le confiera lui-même dans un moment où il s'affaire sur notre téléphone qu'il a demandé à emprunter pour nous partager le jeu qu'il pratique en ce moment sur la tablette restée à son domicile. En effet, alors que la connexion 4G de l'appareil se montre capricieuse, et que Léo perd à la suite plusieurs parties du fait des *lags*[323], il s'énerve. Il s'entête pourtant à vouloir recommencer. Je lui fais remarquer « cela vous énerve, il vaut mieux que nous arrêtions ». Léo, en s'agitant, me lance, en colère : « mais je ne sais pas comment ça s'arrête ! ». Je lui propose de l'aide, lui indique comment fermer l'application. Apaisé, la séance se termine sans encombre. Lors de nos rencontres suivantes, Léo fermera de lui-même le programme au moment venu. À la suite de cet échange, nous aurons quelques discussions sur ces moments d'excitation où Léo « sort de son corps » et ne parvient pas à arrêter ces phénomènes. Mais pour lors, et à part ses écrans (desquels il se sert aussi parfois pour croiser notre regard, à travers le reflet), Léo n'a pas trouvé d'autres recours que la contention de son corps pour contrer ces phénomènes.

Ces sujets, familiers de la psychiatrie, ne sont pas les seuls témoins de l'intérêt que peut revêtir la diffusion de ces dispositifs numériques pour les symptomatologies psychotiques. De nombreux « entendeurs de voix » ont pu témoigner également de la formidable conséquence qu'avait entraîné pour eux la généralisation de l'utilisation du téléphone portable (voire du « kit main libre »). Leurs comportements ne paraissent ainsi plus étranges ou effrayants aux passants lorsqu'ils dialoguent — voire se disputent — avec leurs voix dans la rue, l'oreille accolée à un téléphone cellulaire[324]. Certes, le fonctionnement technologique de ce dernier est inutile (il n'y a en réalité personne à l'autre bout du fil), mais l'objet assure la discrétion de ces phénomènes hallucinatoires en société. Les dynamiques de création d'images par les mondes numériques de Julia[325] sont aussi à mettre au compte de ce support trouvé dans

[323] Le *lag*, « décalage », est un anglicisme qui désigne un retard de l'affichage du jeu en raison d'une difficulté rencontrée par le dispositif. Quelquefois, les images qui ne se sont pas affichées sur l'écran (on dit qu'il « *freeze* »), apparaissent tout à coup lorsque le *bug* cesse. Le phénomène, que le lecteur de Freud saura apprécier, s'appelle un « déjà-vu » (à prononcer évidemment à l'anglaise).
[324] *Cf.* le témoignage formidable de Vincent Demassiet. Djitli, L. et Plaçais, M. (2015). « Vincent, entendeur de voix », *Les Pieds Sur Terre* de Sonia Kronlund. France Culture. Le 9 mars 2015. Accessible en ligne : https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/vincent-entendeur-de-voix [page consultée le 08.01.2020].
[325] *Cf. supra*, p.456 et *sq*.

l'image, face à la carence d'un trait stable d'identification qu'il lui faut créer de toute pièce.

Si la machine propose un appareil de la pulsion, comme nous l'avons déplié dans la partie précédente à l'aide de la clinique classique, celle contemporaine de l'usage de ces dispositifs numériques et technologiques nous renseigne sur ce lien entre bouclage du trajet pulsionnel, consistance de l'image et « fermeture » du corps.

b. Du « signe du miroir » au *selfie* : capturer l'objet regard avec V. Maier

> « LA FEMME MYSTÈRE » [« *I'M THE MYSTERY WOMAN* »]

Pour refermer provisoirement cette série des usages et dérivations de l'image, nous proposons une incursion dans la vie et l'œuvre de Vivian Maier. Cette photographe réalise de nombreuses photos des rues de New-York, Chicago et Los Angeles dans la seconde moitié du XXème siècle[326]. Son œuvre, qui ne sera découverte qu'après sa mort, commence à être exhumée en 2008 par des collectionneurs présents lors d'une vente aux enchères, en l'absence d'héritiers testamentaires.

Dans ces boîtes, consignées dans plusieurs dépôts, demeurent toute la vie et l'œuvre de l'artiste anonyme. Elle n'était connue, par ceux qu'elle côtoyait, que comme simple employée de maison, pour des travaux de nourrice et de gardes d'enfants dont elle s'acquittait sa vie durant. Jamais elle n'a confié sa passion singulière — ni non plus son talent certain, aujourd'hui reconnu largement — qu'elle vouait à ce travail de la photographie. Ce sont des motivations financières qui amenèrent le garde-meuble à proposer aux enchères ces caisses, alors que V. Maier finissait sa vie dans un modeste foyer pour personnes dépendantes.

À l'intérieur des boîtes, les acquéreurs retrouveront au total près de 150 000 clichés, principalement sous forme de pellicules. John Maloof, agent immobilier, se fera connaître comme celui qui a réuni l'œuvre de Vivian Maier. Il dénombre ainsi dans les affaires de cette mystérieuse dame, 700 pellicules couleur et 2000 pellicules noir et blanc non développées, auxquelles viennent s'ajouter 150 films de 8 ou 16 mm. Aidant des enfants dont Vivian Maier avait été la nurse à débarrasser le contenu de ses garde-

[326] Sauf mention contraire, tous les éléments rapportés au sujet de la vie de V. Maier sont extraits du documentaire de J. Maloof, *cf.* Maloof, J., Siskel, C. (2014). *À la recherche de Vivian Maier*, IFC Films Happiness Distribution.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

meubles, John Maloof constate que l'artiste avait ainsi accumulé chapeaux, chemisiers, chaussures, divers prospectus, bons de réduction, cartes de bus et de trains. Dans une petite boîte de pellicule, il retrouve les dents de la défunte nourrice.

La syllogomanie[327] de V. Maier ne fait pas mystère à ceux qui l'ont connue. La nurse occupait une chambre et volontiers une partie du garage, prévenant ses nouveaux employeurs dès son embauche qu'elle débarquerait dans leur maison avec sa vie en carton. Il semble qu'en même temps, elle laissait en garde à des entreprises privées d'autres de ses affaires. La plupart du temps, son accumulation ne dérangeait que peu ces propriétaires de grandes maisonnées de la bourgeoisie américaine du milieu du XXème siècle. Mais cette habitude a été à l'occasion remarquée, notamment quand le poids des affaires ainsi amassées faisait plier un parquet ou un plafond, ou que les piles de journaux conservés rendaient impossible l'ouverture d'une porte ou la circulation dans une pièce.

Si les journaux sont conservés par la nurse c'est, précisait-elle, pour pouvoir y découper les articles qui l'intéressent. Vraisemblablement, ce sont surtout des faits divers, des meurtres et crimes, qui la retiennent. Des éléments qui témoignent de la foncière méchanceté des hommes, et de la folie du fait humain, si l'on en croit le témoignage d'une de ses employeuses, recueilli par J. Maloof dans son film.

Nul témoignage cependant concernant sa monumentale œuvre photographique dont elle n'a jamais parlé à quiconque. Mais le parallèle semble possible à établir, entre ces articles de journaux en attente d'une découpe, et ces pellicules, dont les clichés sont préservés d'une exposition au regard, capturés, stockés, accumulés. Vivian Maier n'a développé que peu de ses prises de vues. Peut-être par manque de moyens, mais cette seule explication ne permet pas de comprendre qu'elle continuait, sans cesse, à prendre des clichés — et donc à racheter des pellicules et des films. De même, l'argent ne lui faisait pas vraiment défaut — malgré la vie misérable qu'elle connut à la fin de sa vie — à prendre en considération les milliers de dollars que J. Maloof retrouve dans ses malles, sous la forme de chèque du fisc, jamais encaissés par celle à qui ils étaient pourtant destinés.

[327] La syllogomanie est le terme médical qui renvoie au syndrome de Diogène décrit dans la psychiatrie classique. Les sujets ainsi qualifiés — parfois dit « entasseurs pathologiques » — se trouvent obligés de conserver leurs objets, parfois jusqu'à leurs déchets. Ils semblent incapables de consentir à jeter ces choses qu'ils ne peuvent se résoudre à perdre. Cette description syndromique peut se lire comme une arête de la structure des psychoses dans la relation du sujet dit syllogomaniaque à l'objet *a*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Prendre une photo, conserver un journal, cela suffit à la nurse. Ces objets sont pour elle plus que de simples papiers, prospectus ou pellicules. Un jour qu'une de ses employeuses s'avise de fournir au voisin, engagé dans des activités de rénovation, un morceau de pile de journaux pour protéger le sol des souillures, la colère de V. Maier éclate. Elle demande à récupérer les gazettes et vitupère contre les tâches de peintures qui les parsèment maintenant. La scène prend une telle ampleur qu'elle finit par se faire renvoyer. Pourtant, bien loin d'être surprise, elle semble accepter docilement la sentence, comme si elle s'y était attendue, toujours prête à se déplacer, jamais véritablement installée. « Ce n'est pas qu'elle était devenue folle, nous dit cette ancienne patronne de la nurse, mais c'est que sa folie n'était plus devenue tolérable[328] ».

Vivian Maier vivait ainsi, sans jamais ouvrir ses boîtes devant quiconque. Pourtant, elle se confiait ; d'abord à un enregistreur, où elle semblait raconter sa vie quotidienne à la façon d'un journal intime audio, mais aussi à quelques-uns, notamment les enfants qu'elle gardait. Dans un des petits films qu'elle a tournés, au cours d'un temps de jeu avec plusieurs des enfants dont elle s'occupait, on la voit ainsi répondre à la question d'un garçonnet, qui lui demande de décliner son identité, en lui répondant « *I'm the mystery woman* » [« je suis la femme mystère »]. Nous allons tenter d'argumenter maintenant que ce *Witz* (que votre nourrice soit *the mystery woman* tient du sentiment *Unheimlich*…), qui provoque dans le film le rire de l'assistance, est tout à fait révélateur d'une position subjective qui se dessine en creux, selon le contour des traces que cette photographe secrète nous a laissées.

AUTOPORTRAITS ET PSEUDONYMES

La plupart des clichés de V. Maier n'ayant pas connu le destin du développement, peut-on la qualifier de photographe ? Peut-être pas de son vivant : Vivian Maier est devenue photographe dans l'après-coup d'une vie qu'elle a menée comme elle l'entendait — c'est-à-dire sans que sa photographie ne fasse partie de la vie des autres. Maintenant mise à jour, cette somme artistique nous arrête. La vaste œuvre photographique[329] de Vivian Maier comporte quelques récurrences et sujets favoris. Elle était, dans son quotidien, une preneuse de vues, capturant des images, les enfermant pour toujours

[328] Maloof, J., Siskel, C. (2014). *À la recherche de Vivian Maier*, IFC Films Happiness Distribution.
[329] Toutes les illustrations ici reproduites sont accessibles sur le site de John Maloof consacré à V. Maier. En ligne : http://www.vivianmaier.com [page consultée le 20.03.2019].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dans la boîte de son *Rolleiflex* — appareil photo haut de gamme qu'elle acquiert en 1952, à la suite d'un héritage d'une grand-tante en France[330].



Autoportrait de Vivian Maier, 1961 © Fond J. Maloof



Autoportrait de Vivian Maier, 1955 © Fond J. Maloof

Le *Rolleiflex* est un appareil singulier, c'est une boîte qui se pose sur le ventre, la tête penchée, l'œil arrive alors droit dans le viseur, qui marque un coude avec l'objectif. Il permet ainsi de prendre des photos discrètement, sans trop en avoir l'air.

Au-delà d'être une photographe de rue, Vivian Maier semble aussi avoir été une photographe d'elle-même. Elle réalise ainsi un grand nombre d'autoportraits. C'est au titre de ces nombreux autoportraits qu'on a pu dire qu'elle était la créatrice du *selfie*[331]. Soit elle se prend face à un miroir, ou une vitre, ou bien c'est par son ombre qu'elle apparaît dans d'autres de ses clichés. Ne regardant jamais vers l'objectif, se dessine sa silhouette, grande, massive, aux vestes amples et démodées, la tête souvent coiffée d'un chapeau, portant des *rangers* au pied — ce qui lui vaut le sobriquet de « *Miss rangers* ».

Sa série d'autoportraits confine à la discipline, tant ceux-ci sont nombreux, parfois capturés sur le vif du déplacement d'un miroir, ou du reflet perçu dans une vitrine. Ces nombreux clichés ont un effet saisissant, puisqu'on ne perçoit que dans un après-coup le corps de l'artiste, qui tout à coup apparaît, comme un mirage. Les découpages ainsi

[330] Marks, A. (2019). *Vivian Maier Developed: The Real Story of the Photographer Nanny* [2016]. New York : powerHouse Books. Adaptation et traduction par Françoise Perron et Jean Claude Irminger pour l'Association Vivian Maier et le Champsaur, « Vivian Maier : traces d'une vie ». Accessible en ligne : http://www.association-vivian-maier-et-le-champsaur.fr/medias/files/french-part-1et2.pdf [page consultée le 20.03.2019].
[331] Marks, A. (2019). Vivian Maier Developed: The Real Story of the Photographer Nanny [2016]. *Op. cit.*

obtenus ne font quelquefois apercevoir qu'un bout de corps, de buste, souvent le visage, surtout l'appareil. Le corps est comme découpé par une composition photographique prélevée dans l'architecture. Barres et grilles segmentent l'image de l'artiste qui se photographie. Parfois, son image se superpose ou s'intègre dans le sujet photographié, comme lorsque son ombre recouvre quelques feuilles mortes, ou déchets, semblant indiquer, selon L. Vuillard, « autant de signes de la mort au creux d'elle-même[332] ».



V. Maier en 1953 avec son *Rolleiflex* © Fond J. Maloof



Autoportrait de V. Maier, non daté © Fond J. Maloof

Vivian Maier semble être à la recherche de la capture de son image dans le paysage qui est le sien, fait de prospectus, de journaux, de contenus de poubelles, des bas-fonds de New York, Chicago, San Francisco où elle se promène — parfois avec les enfants qu'elle garde. Il peut lui arriver de prêter son appareil pour qu'on la photographie, notamment sur certaines photos issues du tour du monde qu'elle termine en France en 1959. Dans le Champsaur où ce voyage s'arrête, elle aura vécu plusieurs années de son enfance et de son adolescence. Elle se fait remarquer : à l'époque, on ne prenait de photos que pour les mariages, les communions, les grands événements de la vie.

[332] Vuillard, L. (2016). « Regard sur Vivian Maier ». Intervention dans le cadre de l'ACF-VLB, Rennes, le 6 janvier 2016. Inédit.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020



Autoportrait de Vivian Maier, 1955 © Fond J. Maloof



Autoportrait de Vivian Maier, 1954 © Fond J. Maloof

De ses quelques tranches de vie en France, Vivian Maier garde un curieux accent français, qu'elle semble feindre, mais qui convainc la plupart de ses contemporains d'alors. Elle passe l'essentiel de son enfance à New York mais affirme pourtant être née en France, et tout le monde en était convaincu — et vraisemblablement, elle la première. Elle campe ainsi un personnage que les autoportraits tentent de fixer. La « femme mystère » pourra aussi affirmer, à un camarade de l'université qu'elle côtoyait, être « une espionne ». Ses chapeaux, ses impers trop larges, ses chaussures militaires et la tête penchée sur le viseur au niveau de son ventre lui donnent l'allure d'un agent secret. Elle rappelle en cela le style de W. S. Burroughs qui affirmait que le travail artistique « ressemble beaucoup à une mission. Vous plombez sur l'Interzone avec cet air gris et anonymement mal intentionné qu'ont tous les écrivains[333]. »

On retrouve, dans ses affaires, un film accompagné d'une coupure de presse de la rubrique faits divers, relative à l'assassinat d'une *baby-sitter* par l'homme qui s'était promis de l'embaucher. Le film, tourné par V. Maier, reconstitue le trajet emprunté par la victime, depuis la supérette où elle avait déposé sa petite annonce, jusqu'au crématorium, en passant par l'appartement de la jeune femme. Comme si la victime avait été le témoin d'un trait d'identification de l'artiste qui retourne sur ses traces.

Sur les nombreux reçus que V. Maier conservait, on a la surprise de constater qu'aucun ne porte le même nom. Elle signe « Smith », « Mayer », « Meyer », etc. À la tenancière du garde-meuble qui lui demande, encore une fois, de décliner son identité elle répond

[333] Burroughs, W. S., & Lemaire, G.-G. (1996). *Essais. Vol. II*. Paris: Christian Bourgois. p.9.

« vous ne le saurez pas » ; son téléphone ? « Je n'en ai pas » ; et si on avait besoin de la joindre ? « Ce ne sera pas le cas », assurait-elle.

UN « DROLE D'HUMOUR »

Dire que Vivian Maier était une nurse particulière et un peu bizarre serait, en même temps qu'éclipser son talent génial pour la photo, un euphémisme pour caractériser ses manières. Ses promenades avec les enfants n'avaient rien de très commun, de même que les volumes d'échantillons gratuits de friandises qu'elle pouvait engouffrer dans son sac — ce qui lui a valu une interdiction d'entrer dans plusieurs épiceries. Ramassant des vieilleries et des détritus dans les rues des quartiers pauvres, elle les ramenait ensuite à la maison pour faire le tri avec les enfants. Les commentateurs de son œuvre s'accordent à reconnaître, dans le style photographique de V. Maier, une forme d'humour. Celui-ci est assez caustique, témoigne d'un regard lucide, mordant, acéré. Il se traduit par ses photos, et ses sujets favoris. Au-delà des autoportraits découpés, morcelés, que nous avons évoqués, V. Maier, photographe des rues, semble traquer la bizarrerie, l'incohérence, la mise en abîme. Son objectif s'attarde sur les détails, les curieux personnages, les visages et corps meurtris par la vie et la misère. Dans ses photos se croisent des mendiants, des blessés, un cheval mort étalé sur la chaussée, des prospectus et emballages, des poupées jetées à la poubelle… Elle fixe des scènes qui frappent par leur rupture interne, telle cette femme, presque perdue, qui passe, comme sans l'apercevoir, à côté d'un éclopé qu'on accompagne en prison. Ou bien avec cette photo d'une vitrine qui donne à voir, parmi les conserves, les pieds du boutiquier qui refait sa devanture. Un jour, elle emmène l'enfant qu'elle garde vers une destination inconnue « c'est une surprise » ; cette dernière ne réalisera que bien plus tard, adulte, que cet endroit étrange, où des convois de bétail entrent dans une sorte d'usine, était en réalité un abattoir. Lorsqu'un enfant dont elle a la garde se fait renverser par une voiture, à peine après qu'on ait donné l'alerte, V. Maier sort son appareil et immortalise la scène du garçon blessé étendu sur la chaussée, capturant son regard face caméra, à la fois douloureux et perplexe.



Vivian Maier, New York, 1953 © Fond J. Maloof



Vivian Maier, New York, 1956 © Fond J. Maloof



Vivian Maier, New York, non datée © Fond J. Maloof



Vivian Maier, New York, non datée © Fond J. Maloof

Un jour, V. Maier fait attendre les enfants pour prendre de nombreux clichés de mannequins d'exposition qu'on a démembrés et jetés à la rue, fixant ces corps démantibulés sur pellicules. Elle semble avoir aussi un faible pour les enfants qui pleurent, dont les visages déformés par les larmes jalonnent sa collection — tout comme les ivrognes ou les clochards, dont les corps paraissent collés à la rue.

Cette traque des discordances du monde semble correspondre à l'image qu'elle s'en fait. Découvrant aux informations quelque nouvelle atroce, elle affirme aux habitants de la maisonnée rassemblés autour du téléviseur ou du journal : « je vous l'avais bien dit ».

Cette certitude formulée en forme d'évidence quant à la folie humaine semble concerner, pour V. Maier, en premier lieu les hommes. Elle lancera à plusieurs reprises,

à destination de jeunes filles qu'elle gardait, plusieurs avertissements tout aussi prévenants qu'inquiétants : « ces types vont te prendre sur les genoux et tu vas sentir quelque chose de dur », se souvient une ancienne fillette confiée à sa garde ; « les hommes veulent causer ta perte, ne t'approche pas d'eux, méfie-toi, tout ce qu'ils veulent c'est coucher avec toi » affirme-t-elle ailleurs. On lui attribue ainsi une « colère contre les hommes ». Elle peut sursauter quand un de ceux-là s'approche d'elle, semble avoir peur lorsqu'on la touche, finit par agresser celui qui voulait l'aider alors qu'elle s'apprêtait à prendre un cliché dans une position périlleuse qui rendait équivoque la sûreté de ses appuis, etc.

Persuadée qu'on l'observe à la fenêtre avec des jumelles, elle est également convaincue que ses employeurs pénètrent dans sa chambre et fouillent ou volent ses objets. Elle les dispose alors de telle façon que la moindre effraction ne puisse lui échapper. V. Maier installera également de façon systématique un verrou à la porte de sa chambre, dans chaque maison où elle exercera. D'aucuns des enfants et adultes qu'elle a fréquentés évoquent un côté sombre, voire obscur. Des enfants de l'époque racontent même des agressions, parfois violentes, en plus des quelques phrases déplacées dont nous nous sommes déjà fait l'écho, ou des promenades un peu trop aventureuses au regard d'une déontologie de nourrice. Il apparaît que plus V. Maier vieillissait, plus les solutions qu'elle avait trouvées s'affaissaient, comme si les objets, photos, journaux accumulés atteignaient alors un point de rupture. Alors qu'un ancien employeur lui prête une maison d'une aïeule décédée, V. Maier refuse d'ouvrir à l'agence qui doit pourtant réaliser les visites. Elle ne quittera finalement cette demeure que peu avant l'installation des nouveaux propriétaires.

En dépit de ces zones d'ombres dépeignant une femme quelque peu persécutée et violente, V. Maier retrouvera, auprès des trois garçons qu'elle avait en garde à Chicago, l'asile. Ceux-ci se cotiseront pour lui payer un logis, pénultième demeure avant l'hospice. Dans ses dernières années, ses voisins décrivent une dame aigrie, agressive, un peu bizarre. Il semble qu'elle prenait moins de photos, passant ses journées assise sur un banc — toujours le même — sans adresser la parole à quiconque, ou presque. Avalant des produits en conserves froids à même leur boîte. C'est à la suite d'une chute qu'elle fut hospitalisée. Elle décédera quelques années après.

La photographie de V. Maier appliquee a la psychanalyse

Il est très délicat de parler de la vie et de l'œuvre de V. Maier dans une perspective

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

clinique, sans se laisser fasciner par quelque « empathie » imaginaire pour le « secret » de la « femme mystère ». En effet, et pour cause, la vie et l'œuvre de Maier se marquent d'une absence, d'un vide. De son vivant, rien n'avait fuité, ni de sa naissance et jeune enfance passées à New-York, elle qui affirmait à tous être née en France ; ni de ses formidables clichés, qu'elle gardait toujours stockés ou consignés à des endroits sûrs, à nuls regards exposés — pas même le sien. Cependant, notre travail s'appuie sur les quelques traces tangibles, sans se contenter des témoignages et des portraits, que d'autres ont dressé d'elle. Parmi ces traces figurent, d'abord et avant tout, ses photos. Il nous faut à nouveau insister sur l'état dans lequel on les a retrouvées : non développées, en pellicules. Il reste aussi ses films et ses enregistrements sonores, où l'on entend sa voix, où se découvre une parole : la sienne. Dans ces éléments, comme dans ses mensonges dévoilés par le travail des généalogistes et biographes — c'est l'hypothèse que l'on peut faire — filtre quelque chose de sa vérité et de son énonciation.

Nous bénéficions également du remarquable travail d'Ann Marks, et de ses traducteurs de l'association « Vivian Maier et le Champsaur » (la région d'où la branche française de sa famille provient, et où V. Maier s'est rendue plusieurs fois, jusqu'en 1959). On sait ainsi aujourd'hui les coordonnées difficiles de sa naissance. Une mère malade, hypocondriaque et vraisemblablement persécutée, une famille déchirée par la vie, les transmissions et héritages entre générations, un père absent depuis son plus jeune âge. Vivian a un frère aîné, qui sombre rapidement dans la délinquance à l'adolescence et navigue entre différents camps de redressements américains. Il trouve un refuge temporaire dans une vie de bohème musicale et la drogue, puis en s'enrôlant dans l'armée, avant d'être réformé sans contrepartie pour sa consommation de toxiques et une « dépression » diagnostiquée par le médecin comme antérieure à son engagement. Il finira par décompenser sur un mode oscillant entre schizophrénie et paranoïa, selon les certificats médicaux, et a fini sa vie dans un centre spécialisé où il décédera en 1977, à l'âge de 57 ans[334].

Cette absence, cette lacune et ce secret ne sont donc pas à interpréter, mais doivent être pris à la lettre : ils sont ce qu'était Vivian Maier. Ses photographies l'illustrent, lorsqu'elle capture son image par les ombres ou par morceaux. Elle n'a pas emporté son secret dans sa tombe : ce secret était son asile, son verrou et sa demeure. Il ne s'agit donc pas d'appliquer la psychanalyse à son œuvre ou sa vie, dont les traces nous sont

[334] Marks, A. (2019). *Op. cit.*

finalement parvenues ; il s'agit plutôt de reconnaître que, par son travail, elle nous précède[335]. Si elle est l'inventrice du *selfie*, alors il faut reconnaître sa rigueur dans cette pratique aujourd'hui répandue : la diffusion et l'exposition au regard de ses clichés ne comptaient pas. Seul importait l'acte de capturer cette image. Voilà qui déplacerait considérablement les aspirations psychologisantes de cette pratique qui la situent aujourd'hui systématiquement sur le versant narcissique du besoin de reconnaissance. C'est à cette condition, de prendre à la lettre l'œuvre et la vie de V. Maier qu'elle peut nous enseigner, fidèle en ce sens à l'orientation lacanienne qui commandait au clinicien de « ne pas faire le psychologue, là où l'artiste lui fraie la voie[336] ». Ce n'est pas la psychanalyse qu'il faut appliquer à V. Maier, mais sa photographie qui peut faire avancer la psychanalyse.

Cet enseignement se poursuit après la mort de l'artiste, car l'œuvre de V. Maier s'est faite connaître *via* le site de partage de photos *Flickr*, où J. Maloof poste les premiers clichés qu'il a développés. C'est face à l'engouement qu'ils déclenchent sur la toile que l'agent immobilier se voit poussé à reconstituer l'œuvre de la photographe anonyme. Le réseau, la profusion de ces images multiples (on peut télécharger plusieurs fois la « même » image, sans la détruire ou l'ôter de la circulation du réseau) a rendu possible l'exposition du travail de Vivian Maier au regard de tous. Il y a fort à parier que les réseaux socio-numériques rendent aujourd'hui possible le développement et la diffusion de travaux d'artistes qui n'auraient pas pu le faire lorsque les techniques nécessitaient un recours à d'autres, l'insertion dans un lien social *a minima*. Cependant, cela ne préjuge bien évidemment pas des usages que V. Maier aurait eu face à ces techniques. Nous avons, de plus, insisté sur le fait que les finances n'étaient vraisemblablement pas la seule raison de cette accumulation de pellicules jamais développées. Il faut en effet rappeler qu'aujourd'hui, ces réseaux socio-numériques sont d'abord des « cimetières de contenus[337] » ainsi que le dit D. Cardon, pour traduire le fait que 99% des contenus produits et diffusés sur le *web* ne sont pas ou très peu vus. Cela permet de réinterroger les usages de ces sujets qui postent leurs productions sur les plateformes — ou se servent de ces plateformes pour les réaliser. Mais cela souligne que le succès post-mortem de V. Maier est également le produit d'une rencontre. Ses photos sont parvenues à faire surgir, pour nombre d'internautes, ce « *punctum*[338] »

335 *Cf.* Lacan, J. (2001). « Hommage fait à Marguerite Duras » [1965]. *Op. cit.*
336 *Ibid.* p.193.
337 Cardon, D. (2019). *Op. cit.* p.149.
338 Barthes, R. (1980). *Op. cit.* p.48-9.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dans ces images prises, accumulées, cachées, et redécouvertes à sa mort par un jeune agent immobilier. V. Maier est ainsi décédée dans l'anonymat le plus total qu'elle avait soigneusement fabriqué ; son travail a, en revanche et *via* les réseaux numériques, rencontré son public. Il voyage aujourd'hui à travers le monde et de nombreuses expositions.

Cette histoire en rappelle d'autres, telle la découverte de l'atelier d'Henry Darger, ouvrier cantinier pour les hôpitaux de Chicago. À son décès, ses logeurs découvrent une œuvre monumentale et foisonnante d'écrits et d'illustrations jamais exposés et tenus secrets — dont une autobiographie de plus de 5000 pages et un récit majeur *The Story of the Vivian* [(!)] *Girls* de plus de 15000 pages[339]. Ou encore, l'édition et la publication des *œuvres complètes* d'Antonin Artaud. Elle a été entreprise par Paule Thévenin, au décès de l'artiste, et poursuivie par l'éditrice jusqu'au sien propre, puis reprise par Evelyne Grossman et aujourd'hui encore, soixante-dix ans après la mort du poète, toujours en cours[340]. Ces œuvres de V. Maier, H. Darger ou A. Artaud sont des *corpus* morcelés, accumulés par petits bouts, face à la production (écriture, peinture, dessins, photographie) qui s'affirme comme une nécessité impérieuse sans que pour autant le besoin de les publier[341], de les exposer et de les transmettre ne se fasse jamais sentir.

Échos de V. Maier dans la clinique : Lucas, de l'hallucination a la photographie

Avant d'interroger ce qui peut s'écrire avec le numérique, et les fonctions subjectives que ce chiffrage peut revêtir, nous présentons un cas qui témoigne du traitement que la photographie permet pour certains sujets psychotiques.

Nous recevons Lucas, 15 ans en CMP[342]. Dès notre première rencontre, Lucas nous confie entendre des voix depuis ses six ans. Ces voix sont apparues de façon

339 Darger, H. (2014). *L'Histoire de ma vie*, traduit de l'anglais par Anne-Sylvie Homassel. Paris : éditions Aux Forges de Vulcain.
340 Artaud, A., & Grossman, E. (2006). *Cahier: Ivry, janvier 1948*. Paris: Gallimard.
341 Si Artaud fait exception de la série, le témoignage d'E. Grossmann, deuxième éditrice en charge des œuvres complètes du poète indique que la nature de l'œuvre d'Artaud connaît un point d'impossible dans sa rencontre avec une volonté éditoriale. L'œuvre condamne ainsi son propre projet de publication à l'asymptote —d'où le fréquent recours aux fac-similés. *Cf. Ibid.*
342 Centre Médico-Psychologique, structure de psychiatrie ambulatoire, « cheville-ouvrière » de la sectorisation.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

concomitante au départ du foyer d'une demi-sœur plus âgée et maternante, le laissant en tête à tête avec un frère qui lui a « mené la vie dure ».

Plus précisément, c'est surtout « une voix » que Lucas entend, celle de celui qu'il a nommé « [son] ami imaginaire ». Il lui tenait compagnie, lorsqu'il se retrouvait seul dans sa chambre, pris pour cible des moqueries et invectives de son grand frère et consolant un « manque de reconnaissance et d'affection » décelé dans les comportements parentaux. Lucas se sent isolé, laissé tomber. Son frère est le « préféré », « à lui, on lui pardonne tout » et lui est « laissé sur la touche ». On lui reproche tout, on le néglige. Lucas s'avance indubitablement quant aux attitudes parentales. Un jour que son père a du retard quand il vient le chercher à l'école, Lucas interprète « il voulait m'abandonner ». Alors que sa mère ne daigne pas prendre rendez-vous chez un médecin pour une douleur restée énigmatique au bras, Lucas traduit « elle préférerait que je meurs ».

Lucas s'est accommodé facilement, durant ces huit années de cette présence hallucinée mais amicale. Le mode impératif avec lequel cet ami imaginaire pouvait intervenir ne laisse pas de doute quant au caractère hallucinatoire, projection de cette discordance entendue dans la pensée. Mais au fil des ans, et d'événements de vie tragiques (Lucas assistera à la tentative de suicide de son grand-père à ses 12 ans), la voix se fait de plus en plus pressante et dangereuse. « Au début, il me disait juste de marcher sur les lignes dans la rue, ou de sauter à pieds joints à certains moments, ou quand je croisais une personne. Mais maintenant, il me demande de me couper le doigt, je n'en peux plus ». Lucas fond en sanglots en racontant la vie misérable dans laquelle il plonge depuis deux ans, date où des visions sont apparues. Il confie ces hallucinations visuelles à la médecin scolaire qui le renvoie vers son médecin généraliste qui lui-même l'oriente vers le CMP. Les listes d'attente de la consultation, couplées à la réactivité moyenne de ses parents, l'amèneront à patienter une longue et douloureuse année avant sa prise en charge. La suggestion d'un suivi psychiatrique en parallèle de nos rencontres, et la mise en place par le psychiatre d'un traitement anxiolytique permettront de diminuer ces angoisses.

Lucas repère en effet que c'est durant ces moments d'angoisse que les hallucinations arrivent. Elles prennent les formes de figures d'horreurs de la culture pop. Ici un zombie, là une infirmière aux intentions douteuses, ailleurs un petit garçon muet en pleurs. Ces altérités terrifiantes apparaissent lorsque Lucas est « stressé », ou seul :

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

dans le bus pour aller au collège ou la nuit, lorsqu'il faut dormir. Notre travail consistera dans un premier temps à repérer avec Lucas ces moments d'apparition et à insister sur la marge de manœuvre dont il bénéficie pour les faire taire. Reconnaître ces visions comme des hallucinations témoignant d'un moment d'angoisse lui permet de s'en distancier. Convoquer son ami imaginaire pour les contrer peut aussi quelque fois fonctionner. Lucas essaye nos techniques et astuces trouvées en séance, il revient faire le compte-rendu de ce qui continue de le tourmenter. Lucas pourra dire le bénéfice qu'il trouve dans ces séances qui lui permettent de se « décoller de ce [qu'il] voit », mais c'est une de ses trouvailles qui va donner un nouveau tour à nos conversations.

Durant les vacances d'été, alors que ses parents travaillent et que nos rencontres se poursuivent, Lucas va renouer avec une pratique qu'il avait débutée antérieurement à l'advenue de ces présences inquiétantes et à son arrivée au CMP. Il m'annonce en effet avoir débuté la photographie avec l'obtention de son premier *smartphone*. S'il avait arrêté, c'est « à cause de l'école », et de l'investissement extrêmement exigent que Lucas s'impose à l'endroit du collège (il peut penser avoir de « mauvaises notes » alors qu'il est en réalité un excellent élève, mais s'effondre s'il obtient moins de 16/20). Ce téléphone est un modèle de milieu de gamme, mais il est tout de même doté d'un appareil photo convenable, et Lucas se met à arpenter la ville à la recherche d'éléments à photographier. Les graffitis retiennent son attention, mais aussi les jeux de lumières du soleil avec la ville. Il m'apporte ses créations en séance, me les envoie parfois par mail ou les imprime directement. Elles ont un cachet artistique certain.

Fait notable, depuis que Lucas a repris la photographie, les figures inquiétantes ont disparu. Il reste cependant des sons, que Lucas peine à localiser, mais qu'il reconnaît tout de même comme des hallucinations. Les figures qui l'avaient ainsi inquiété ont été comme aspirées par l'ouverture de l'obturateur de son appareil.

Ce travail, encore récent, se poursuit avec Lucas. Il s'agit maintenant pour lui de savoir quoi faire de ces productions. Des expositions et diaporama sont en projets. Un travail autour de l'impression, des agrandissements et de la mise en valeur de détails de ses clichés se précise. Mais la création d'albums personnalisés guide aussi sa pratique de la photographie aujourd'hui. Il a pu offrir ainsi un carnet de photos fait main à son frère pour ses vingt ans. Le dialogue avec cet aîné s'est renoué depuis quelques temps. Ce dernière s'intéresse également aux images, et les photos de Lucas, ainsi que ses

présents, parviennent à faire tiers. L'ami imaginaire, véritable appui est toujours là. Les hallucinations ne l'ont pas quitté, mais Lucas avait déjà, avant nos rencontres, établi un savoir-faire avec ces présences qui pouvaient aussi le guider. La photographie semble avoir fait tampon avec les hallucinations visuelles : entre l'angoisse et la création artistique, pour Lucas, il n'y a pas photo.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

2. Un chiffrage numérique de la jouissance : paris subjectifs et (auto-)traitements

a. Fonctions de l'écriture, « ordre numérique » et (auto-)traitements

Les dispositifs numériques permettent à chacun de composer, décomposer et recomposer un ordre symbolique dont la propriété intrinsèque est de modifier l'ordonnancement des places qui le tissent. Le réseau mondial Internet a facilité ces mouvements, et par exemple, aujourd'hui, les données boursières des transactions à haute fréquence transitent à des vitesses de l'ordre de la microseconde. La multiplication des messages et l'augmentation de la vélocité de leur échange semblent toujours suivre la logique du graphe que Lacan avait imaginé, comme nous avons tenté de la vérifier[343] : le sujet, du rapport imaginaire avec l'autre, fait appel à un tiers (« ordre symbolique ») pour régler ce lien spéculaire. De cet appel surgit un manque isolé dans l'Autre, où ce dernier est comme pris en défaut. De ce manque, le sujet produit son symptôme consubstantiel, au travers des ressources structurales dont il dispose (le fantasme fondamental dans la névrose comme le mentionne le graphe, par exemple). La mutation est alors à chercher dans la diversification des formes de ces symptômes, et la pluralité des modes de jouir qui peuvent à l'occasion de ce lien social contemporain, se communautariser. Notre encyclopédie commune, *Wikipédia*, démontre à merveille cette présentification du manque dans l'Autre et la place que le sujet peut y prendre, puisque chacun peut modifier à sa guise les informations qui s'y trouvent. Celles-ci ne sont pas systématiquement vérifiées, mais tout un arsenal d'outils est là pour maintenir une encyclopédie « sourcée », dont les informations sont vérifiées. L'inventivité de la communauté est à la hauteur de l'impossible garantie vers laquelle le projet tend. Le concept de « sagesse des foules » de H. Rheingold — qui peut paraître antagoniste aux conceptions freudiennes ou tardiennes à propos des masses — vise à démontrer que la collectivisation des avis de chacun pourrait produire une vérité qui vaille pour tous. La conséquence la plus probable de ce genre de démarche est logiquement la ségrégation et les replis communautaristes où se partage, dans un groupe, un symptôme qui n'a plus droit de cité ailleurs.

[343] *Cf. supra*, p.222 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Pour autant, en deçà de cette échelle de la foule, *quid* du sujet, et qui plus est, du sujet psychotique ? Dans son texte « Effet retour sur la psychose ordinaire », J.-A. Miller remarque que « la mode s'est clairement inspirée de la psychose ordinaire[344] ». Force est de reconnaître que nombre d'insignes auparavant réservés aux communautés marginales sont désormais absolument *mainstream* (Miller cite la pratique du *piercing* ou du tatouage). Il s'agit de se demander si aujourd'hui, le commandement suprême du *self-made man*, « fais-toi toi-même » ne pourrait pas s'entendre à partir de la tâche qu'a à accomplir le sujet hors-discours, de forger *ex-nihilo*, une solution sinthomatique pour s'insérer dans le lien social — fût-ce « par une sorte d'imitation extérieure[345] ».

Nolan a 19 ans, il est déscolarisé depuis ses 16 ans, il enchaîne les travaux d'intérimaires depuis. Il vient consulter en cherchant à évaluer la dangerosité des interactions entre ses différentes consommations de toxiques. Pour ces questions pharmacologiques, il sera réorienté vers un collègue psychiatre. Mais pour autant, dans l'intervalle qui séparera la mise en forme de sa demande de la réponse qui lui sera faite — à savoir, ce n'est pas un psychologue qui peut vous renseigner sur ce point — se sera déplié un autre pan de son symptôme, autour de vols et cambriolages, souvent pour de menus larcins. Nolan ne s'est jamais fait arrêter et il a passé son été à « visiter » les maisons vidées de leurs habitants partis en vacances. S'il y prélève quelques objets, l'appât du gain ne saurait résorber l'entière causalité de ce qui le pousse à cette pratique. Bien plutôt, il met en avant la recherche de sensations, une hypothétique poussée adrénaline. Mais il remarquera également que cette pratique a aujourd'hui complètement cessé. En interrogeant ce qui a permis ce moment logique, et la fin de ces activités, Nolan nous renseigne. Il nous apprend que depuis qu'il s'intéresse à des applications et des sites de transactions boursières, la fréquence de son *hobby* criminel s'est largement infléchie. L'application, pareille à ces anciennes activités de cambrioleurs, se présente comme une prise de risque où les actifs suivent les aléas des tendances boursières, fluctuations face auxquelles il s'agit de se positionner. Ces plateformes numériques hébergent désormais les « paris » de Nolan, en lieu et place des maisons qu'il visitait. Ce passage des cambriolages dans la réalité aux activités de boursicoteur, outre qu'il est interprétable comme une sorte de « réduction des risques » et de légalisation d'une pratique ordalique, nous enseigne aussi sur le support

344 Miller, J.-A. (2009). « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.* p.46.
345 Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. *Op. cit.* p.285.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

bien réel que peut trouver le sujet dans les mondes virtuels. Nos rencontres furent abrégées par Nolan, lorsqu'il trouva chez le collègue psychiatre des réponses et un suivi au sujet de sa polyconsommation. Nous ne réussirons pas à l'intéresser à ce qui le poussait à réitérer ces « prises de risques » auprès de l'Autre et ouvrir à un véritable partenariat quant aux (auto-)traitements qu'il avait mis en place. En témoigner, auprès d'un psychologue, aura visiblement suffit à faire taire pour lui cette question et à la mettre en suspens.

Les plateformes numériques connectées renouvellent, pour le lien social contemporain, les formes du pacte du sujet avec l'Autre. Nous avons situé le point d'entrée de ce travail au niveau de l'homologie entre ces dispositifs écraniques et l'élaboration du fantasme fondamental par Freud, et sa reprise avec Lacan. C'est également le lien à l'Autre que permet le fantasme — ou l'invention qui s'y déploie au lieu de sa carence — qui trouve de nouveaux prolongements avec ces dispositifs.

Lacan, relisant le *Malaise dans la civilisation* freudien, déduisait que « toute formation humaine, a pour essence et non pour accident, de réfréner la jouissance[346] ». La machine n'est pas humaine. C'est d'ailleurs sa seule définition possible, puisque ce signifiant « machine » vient s'opposer au « vivant », animal ou humain[347]. Pour autant, les plateformes et dispositifs que la machine supporte (applications, sites *web*, réseaux, logiciels, etc.) sont quant à eux, de véritables « formations humaines ». La mutation des langages qui les codent, les mouvements dans la loi (réglementations sur les données personnelles et censures des contenus, etc.) en attestent.

Le sujet psychotique peut donc trouver dans ces dispositifs de quoi appareiller un circuit pulsionnel non bouclé, « à ciel ouvert » de plusieurs façons. Du plus élémentaire des pares-psychose, où la « béquille numérique » est ce troisième pied du tabouret qui choit si on l'ôte, jusqu'aux délires — parfois à bas bruit et tout à fait « sociables » — les plus élaborés. Sur ce continuum de l'élaboration (auto-)thérapeutique du sujet psychotique peuvent se situer plusieurs jalons logiques, sur le mode d'une « logique du

[346] Lacan J. (2001). « Allocution sur les psychoses de l'enfant » [1967]. In *Autres Écrits, op. cit.* p.364.
[347] En témoignent les nombreux algorithmes qui jouent le Cerbère des plateformes en vous sommant de prouver que « vous n'êtes pas un robot » — principe du CAPTCHA, un des derniers nés des versions des tests de Turing. *Cf. supra*, p.459.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

délire[348] ». Dans un texte sur la fonction de l'écrit pour le sujet psychotique, J.-C. Maleval propose ainsi de distinguer trois fonctions de cette écriture[349].

La première est un pur dépôt, trace de la pulsion qui cherche à se boucler. L'exemple paradigmatique est sans doute à trouver chez A. Artaud, lorsque de retour de Rodez à Paris, il annonce ne plus vouloir écrire que des bâtons car sa main ne peut se passer d'écrire, mais qu'il n'a pourtant plus rien à dire[350].

Le deuxième niveau correspond à la fonction de chiffrage de la jouissance trouvée dans l'écriture. Il s'agit de l'élaboration d'un code — la langue en étant déjà un par définition. Les journaux intimes, notes personnelles, dessins figuratifs ou abstraits correspondent à cette fonction où il s'agit de faire passer la jouissance au rang de signifiant par l'entremise de la lettre. Les *Vivian's girl* de Henri Darger que nous évoquions[351] correspondent vraisemblablement à un tel montage. De même, pour revenir à A. Artaud, les « sorts » et « gris-gris » réalisés à Rodez et à Ville-Evrard[352] semblent remplir une telle fonction et tentent de battre en brèche la jouissance maligne de l'Autre à laquelle le poète a affaire.

Enfin, la troisième fonction est celle du « vidage » où la jouissance est « lâchée ». Le mouvement s'achève ainsi par un traitement intégral de la jouissance envahissante. Ce « vidage » peut correspondre à des activités de publications, comme le montrent R. Roussel[353] ou W.S. Burroughs[354], où chaque sortie de livre fait « événement » (emportant une satisfaction… ou au contraire, un « trop » de jouissance et des moments mélancoliformes) et marque la vie des auteurs. Mais ce vidage peut également s'obtenir par la destruction de ces écrits. Là encore, Artaud nous l'enseigne dans la destinée réservée à ces sorts et gris-gris qu'il brûlait dans la cour de l'asile pour

[348] Maleval, J.-C. (2011). *Logique du délire*. *Op. cit.*
[349] Maleval, J.-C. (1993). « Fonction de l'écrit pour le psychotique ». *Op. cit.*
[350] *Cf. supra*, p.257.
[351] *Cf. supra*, p.503.
[352] Artaud, A. (2004). *50 dessins pour assassiner la magie*. Paris: Gallimard.
[353] Raymond Roussel connaît un épisode dépressif particulièrement marqué qui l'amenera à être hospitalisé à la suite de la publication de son premier ouvrage. *Cf.* Maleval, J.-C. (1994). « Fonction de l'écrit pour le psychotique ». *Op. cit.*
[354] Chez Burroughs, l'écriture ne cesse pas, il pourra dire n'avoir écrit dans sa vie qu'un seul et même livre. Pour autant, la parution de ses ouvrages est possible *via* une découpe de ses éditeurs, publications et découpes marquées de sa satisfaction après-coup, d'où il pourra revendiquer et se nommer comme « écrivain » : « Mon nom est Bill Burroughs. Je suis un écrivain. Laissez-moi vous raconter deux ou trois choses sur mon boulot. Ca ressemble beaucoup à une mission. Vous plombez sur l'Interzone avec cet air gris et anonymement mal intentionné qu'ont tous les écrivains. » in Burroughs, W. S., & Lemaire, G.-G. (1996). *Essais. 2. Op. cit.* p.9. ; *cf.* également Mikriammos, P. (1975) *William S. Burroughs*. Paris : Pierre Seghers. p.145-49.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

chasser les démons, comme en témoigne André Roumieux, ancien infirmier de Ville-Evrard où le poète a séjourné[355].

Ainsi que le repère M.-J. Sauret, le numérique est une écriture. Ou plutôt, le numérique implique une mutation dans l'écriture — *cf.* la référence célèbre de M. McLuhan à Gutenberg et l'invention de l'imprimerie pour décrire les effets du numérique. Aussi M.-J. Sauret propose que le numérique donne à voir « une nouvelle écriture[356] » du symptôme. Ceci étant dit, on peut poser, pour la clinique, l'hypothèse que ces fonctions repérées par J.-C. Maleval puissent également se déployer dans et par les mondes numériques. Tentons, par la clinique, d'étayer ces propositions.

b. Les nominations de la jouissance et le numérique

> Louna est une jeune femme de 15 ans. Elle est hospitalisée en psychiatrie à la suite d'un repli massif qui dura deux ans. Louna ne quittait alors que rarement sa chambre, et plus jamais le domicile familial. Le médecin généraliste diagnostique à l'époque une « phobie scolaire ». Durant nos entretiens, elle revient sur ses difficultés, qu'elle décrit précisément comme différents effets ressentis dans le corps, une « boule » qui se déplace. La séparation de ses parents, que Louna situe au principe de ses troubles, engendra une série de symptômes qui se succédèrent « comme des dominos », l'amenant à s'effondrer sur le mode de cette inhibition paralysante. L'angoisse, au premier plan du tableau clinique rapporté par Louna, ne trouve à s'apaiser que face à l'écran, où elle investit différents supports vidéoludiques.
>
> Un fameux jeu où il s'agit de capturer et dresser des créatures imaginaires l'intéresse tout particulièrement. Lors de ce moment de séparation de ses parents, Louna nous confie qu'elle y passait tout son temps « pour ne pas y penser ». Mais, mieux encore, ce jeu fut pour elle un support offert pour dire quelque chose de ce qu'elle rencontrait. Alors qu'elle chassait une créature particulièrement rare, le jour de sa capture enfin arrivé, elle décide de la nommer « Divorce ». Elle m'explique que la créature « possède une attaque qui s'appelle "pression", alors je l'ai appelée "Divorce", comme ça, lorsque Divorce lance cette attaque, ça affiche "pression de Divorce", et ça me permettait d'en rire ». Du même coup, « Divorce » permit à Louna de me dire quelque chose de cette

[355] Danchin, L., & Roumieux, A. (2015). *Artaud et l'asile*. Biarritz: Séguier. P.117.
[356] Sauret, M. (2019). « L'écriture numérique : une révolution ?. » *Psychanalyse YETU,* 44(2), 147-160. doi:10.3917/psy.044.0147. p.149.

mauvaise rencontre avec une pression, surgie du trou creusé par cette séparation réelle de ses parents.

Si la « boule » avait commué l'angoisse en phénomènes de corps énigmatiques, inquiétants et inexpliqués, « Divorce » s'affirmait comme une nomination pacifiante de cette « pression ». Louna fait usage du jeu pour se distancier de cette angoisse incarnée maintenant par la créature à l'écran. Elle trouve même à en plaisanter, sur un mode ironique, et peut m'adresser cette construction satisfaisante en séance.

La question du dépôt de la jouissance permise par la médiation (au sens large) des dispositifs numériques se donne à voir dans ce que nous avons isolé comme les nouvelles « dérives » numériques du *Trieb* de Freud. Nous avons souligné à ce propos la proximité nécessaire, pour leur fonctionnement, de ces objets avec le corps. Que le numérique favorise un nouveau dépôt de cette jouissance est visible pour qui ouvre n'importe quelle page internet. Ce dépôt entre d'ailleurs en résonance avec l'expression de D. Cardon que nous relevions pour qualifier le web, à savoir qu'il est en quelque sorte un « cimetières de contenus[357] ». Lacan avait fait un sort au devenir de l'écrit par la proposition du néologisme de « poubellication[358] », comme destinée commune à cette pulsion qui s'inscrit par la lettre. Sur le papier ou sur le web, le destin de ces « petits papiers[359] » semble être toujours le même : le rebut et l'oubli. Les captures photographiques des hallucinations d'Ibrahim[360] semblent être un exemple d'un pareil dépôt possible avec l'appareillage proposé par ces dispositifs.

Le « chiffrage » de cette jouissance est également possible *via* les dispositifs numériques. Théo est un jeune homme d'une vingtaine d'années rencontré par une collègue. Envahi de pensées et d'images sur le mode d'un phénomène élémentaire, Théo avait proposé à cette collègue cette formule pour décrire la fonction de ses activités vidéoludiques vis-à-vis de cet automatisme intrusif : « quand j'ai trop d'idées dans ma tête, je les range dans *Minecraft* ». Il organisait ainsi ces « idées » en différentes constructions créatives dans les mondes virtuels proposés par cette plateforme.

Enfin, le « vidage » proposé par la spécificité de l'écriture numérique se rencontre dans les nombreuses plateformes (y compris les réseaux socionumériques) qui proposent à

[357] Cardon, D. (2019). *Culture numérique*. *Op. cit*. p.149.
[358] Lacan, J. (1966). « D'un dessein ». *Écrits*. *Op. cit*. p.364.
[359] « Des petits papiers… à la poubelle », in Hulak, F. (2006). *Op. cit*. p.20 et *sq*.
[360] *Cf. supra* p.476 et *sq*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

leurs utilisateurs la publication de contenus. Nombre de patients usent ainsi de divers sites internet qui leur permettent de « partager » leurs écrits, selon toute une gamme de positions subjectives. Certains y témoigneront de la jouissance féroce de l'Autre qu'ils subissent, d'autres voudront offrir à un public trouvé *ad hoc* ou forgé de longue haleine, un objet de jouissance dont ils ne parviennent pas à se détacher. Si le numérique a reconfiguré les frontières du public et du privé, l'examen des structures et logiques subjectives des utilisateurs a également son poids dans certaines dynamiques observées. Pour exemple, un collègue travaillant en protection de l'enfance rencontre une jeune femme d'une vingtaine d'années. Abusée par un membre de sa famille de ses sept à ses neuf ans, elle a pris l'habitude de partager sur une plateforme son histoire terrible, traversée de drames. Livrer ainsi son récit lui permet, au-delà du traitement par l'écrit, de dessiner une position de victime totale d'un Autre. Elle peut vérifier ce vécu en se mettant régulièrement dans des configurations sociales où l'Autre continue de jouir d'elle. L'écriture de ces évènements pourra être, dans la cure menée par ce collègue, un levier possible à un décollement de la patiente d'avec cette position de vulnérabilité — sans pour autant que sa mélancolie et ses mises en danger répétées ne puissent cesser tout à fait.

Ces indications proposées par J.-C. Maleval des différentes fonctions de l'écriture dans la psychose semblent donc pertinentes pour aborder les branchements que certains sujets psychotiques peuvent trouver *via* ces nouveaux dispositifs connectés. Il s'agit, au cas par cas, d'interroger la position de chacun des sujets qui se prêtent à ce type d'exercice. C'est aussi de ce point de départ que peut se dessiner les mutations et les nouvelles écritures du symptôme que propose le numérique[361].

Pour chacun des cas, pris dans le transfert d'une rencontre, peut alors s'éclairer ce « pari » subjectif qui se joue pour le sujet qui élit le numérique comme support à son symptôme.

ALAN : « TROUVER DES REGLES POUR LA VRAIE VIE »

Alan a 17 ans, il est déscolarisé depuis la fin de sa classe de seconde. Reclus à domicile, sa mère l'amène en consultation libérale. Alan observe qu'à mesure que l'école se révélait pour lui compliquée et angoissante, l'ordinateur et ses mondes numériques s'imposaient comme intuitifs et rassurants. Les deux « institutions », l'école d'un côté,

[361] Sauret, M. (2019). « L'écriture numérique : une révolution ?. » *op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

le jeu en réseau de l'autre (apposé ainsi comme en contrepoint), lui permettent de nous assurer qu'il y a trouvé « un refuge, bien plus qu'une addiction ». Nous prenons le parti avec lui de converser autour de cette place trouvée dans le virtuel.

Alan nous démontre que l'univers des jeux vidéo peut permettre un point de rencontre avec le clinicien (à condition que ce dernier soutienne leur intérêt) et rappelle du même coup que la première des médiations en psychothérapie est celle que soutient la parole. Alan retrace dans nos premiers entretiens l'anamnèse de son rapport aux machines. Né avec le siècle, son histoire avec les jeux vidéo débuta tôt. Elle est héritée de son oncle, qui lui-même fut un joueur « quand il était étudiant ». Comme beaucoup de jeunes joueurs aujourd'hui, c'est avec *Minecraft* (*open world* de *crafting*) qu'il découvre la possibilité d'entrer en contacts avec d'autres joueurs. Ainsi branchés en réseaux, les protagonistes de la partie communiquent, par l'intermédiaire d'un logiciel d'audioconférence (*Teamspeak*, *Discord*, etc…). Ce second logiciel permet ainsi de discuter dans le temps réel où se déroule la partie. Évidemment, la pratique de certains jeux, qui plus est, à un niveau confirmé, rend indispensable la liaison vocale.

Le jeu vidéo prend avec ce nouveau branchement un tout nouveau tour en engageant le regard mais aussi la voix, soit les deux objets de la pulsion désignés par Lacan comme les objets du désir. Là où il n'était pas supportable à l'école, ces dits « objets du désir » deviennent supportables une fois posée « la barrière de l'écran », comme le nommera un autre jeune que nous rencontrerons.

Cependant, force est de constater que cette barrière trouve à se rendre poreuse : depuis quelques années déjà, le *gaming* se démocratise massivement. En atteste le développement du *e-sport*, terme qui vient désigner la professionnalisation des joueurs au travers de compétitions dont le *prize money* peut aujourd'hui atteindre plusieurs dizaines de millions d'euros[362]. Alan raconte à sa façon cette incursion du marché dans le salon des joueurs en ligne « avant on nous laissait tranquille, mais maintenant que c'est reconnu, ça se paye ». Ici Alan témoigne que cette pratique désormais instituée du *gaming* n'est pas sans payer sa dîme nécessaire à « faire société », comme l'indiquait Freud dans *Malaise dans la civilisation*.

La communauté, et « les autres » présents sur les réseaux ne sont cependant pas le premier point d'intérêt qu'Alan peut dégager de sa pratique des jeux vidéo. En effet, il

[362] *Cf.* le site spécialisé sur la question, *E-sport Earnings*. Accessible en ligne : https://www.esportsearnings.com [page consultée le 15.07.2017]

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

témoignera à plusieurs reprises de ce qui « le passionne réellement » dans ses pratiques, et me présente cet intérêt sous le terme de « physique du jeu » ou bien de « mécanique du jeu ». Alan m'explique que ce qu'il entend par là, c'est « comprendre le langage de la machine ». Une fois compris « le truc » de la machine, peut s'envisager un passage « du magique au mécanique », ainsi qu'il l'exprima. Ce qui paraît magique dans le jeu se réduit au mécanique par la répétition des parties, par l'itération du pointeur et du « clic », par la compréhension du fonctionnement de l'Autre du jeu, appelons-le : le code du développeur, qui n'est *in fine* toujours que machinique. Cette extraction des « formules magiques » pour en faire des « règles mécaniques » est bien connue des joueurs et des adeptes de la théorie des jeux. En effet, Alan n'est pas seul dans cette activité, et la communauté des joueurs a élevé cette pratique au rang de science. On l'appelle couramment « *theorycrafting* », et cela renvoie au calcul mathématique de la meilleure stratégie à adopter pour une partie, dans une version donnée d'un jeu vidéo. Le « *theorycrafting* », contraction de *game theory* – théorie des jeux – et de *Starcraft*, le plus fameux des S.T.R. (jeu de stratégie en temps réel), consiste en l'analyse du programme conçu par les développeurs pour en dégager des règles systématiques. Le *theorycrafting* revient donc à établir des règles en fonction des règles du jeu, d'où son autre nom, peut-être plus affectueux, de *metagame*. « La méta » d'un jeu ce sont donc les règles des règles d'un jeu pour une communauté donnée, qui joue à une version donnée d'un jeu précis.

De ces forums d'échanges, Alan va extraire un certain nombre de lois et de « règles qui soient applicables à la vraie vie », ainsi qu'il l'indiquera. En effet, si l'on peut réduire l'aspect « magique », inexpliqué du jeu, alors sans doute pourrait-il se prémunir de la réalité du monde qui lui est apparue trop brusque en y édictant, sur un mode pseudo-obsessionnel, quelques règles qui pour l'instant lui échappent. Alan est en effet en recherche de règles pour organiser son monde. Il met en avant une série d'événements renvoyant à un vécu de dérégulation, qui se manifeste tour à tour par des insomnies, des pertes de repères dans l'espace et le temps, des moments d'angoisses intenses qu'il nomme « stress continu » et « peur illimitée ». Ces épisodes sont survenus lorsqu'il était en classe au collège, puis au lycée, et même ensuite lorsqu'il se trouvait simplement à ses abords. Par ailleurs, le retour en « surprise » de son oncle, celui qui l'avait introduit aux jeux vidéo, lui a valu un nouvel épisode d'angoisse, et il se trouva alors dans l'impossibilité de lui ouvrir la porte de la maison.

Ce qu'Alan peut dire de ses parties en ligne a de quoi surprendre : à le suivre, il n'est responsable dans le jeu que de ses échecs. Jouer en équipe est plus facile pour lui, car les autres joueurs peuvent alors racheter ses fautes ; et s'il gagne seul sur certains jeux en *un contre un*, c'est que l'adversaire a commis une erreur. Après avoir « passé les *ranks* », c'est-à-dire progressé dans le classement général du jeu – qui est calqué sur le classement des joueurs d'échecs – Alan est « sorti de l'ombre » où il restait tapi. C'est un ami qui l'y a poussé, en raison de son bon niveau, cette sortie de l'ombre ne sera pas sans conséquences.

Si la mise à distance de l'école avait permis un apaisement, Alan retrouve en effet cette « peur illimitée » lors de certaines parties en ligne. Se dégage au fil des entretiens que ces moments d'anxiété intense n'adviennent pas n'importe quand, mais lors de parties où quelque chose est *en jeu*. Ainsi, jouer en mode *ranked* (soit le fait que le résultat de la partie impacte la place du joueur dans le classement général) fait émerger l'angoisse. Alan ne peut véritablement rien mettre en jeu dans ces parties en ligne sans « disparaître » sous l'angoisse. Il ne peut donc s'engager dans le *e-sport*, puisque la structure du « jeu des gages » qui renvoie au complexe de castration, tel que Freud l'extrayait du cas du petit Hans[363] n'est pour lui pas symbolisable.

C'est donc par une autre voie qu'Alan trouve une inscription dans la communauté formée autour de ses jeux favoris. C'est dans ce moment charnière de renoncement à une compétition qu'il n'avait jamais vraiment envisagée – sinon poussé par cet ami – qu'Alan va pouvoir trouver une autre déclinaison de ce que permet le virtuel en transformant le magique en mécanique.

Alan nourrit ainsi une sorte d'obsession pour « l'optimisation », au principe du choix d'assembler lui-même les pièces détachées de son ordinateur, même si « faire confiance à ses mains » n'était alors pour lui pas chose aisée, indiquant par là le statut de « pièces détachées[364] » que revêt également son corps pour lui. La machine se constitue comme corps prévisible et programmé. Avec la machine, il s'agit pour Alan de se régler sur un Autre réduit au symbole : « optimal » ou *a minima* « optimisé ».

---

[363] Freud, S. (2006).« Le petit Hans » [1909], in *op. cit.* p.104 ; Bernard, D. (2016) « L'enfant et la pudeur ». *Op. cit.*

[364] Miller, J.-A. (2004-2005). « L'orientation lacanienne. Pièces détachées ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Inédit. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/2004-2005-Pi%C3%A8ces-d%C3%A9tach%C3%A9es-JA-Miller.pdf [page consultée le 20.02.2019].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

C'est ainsi qu'il fait barrière à ce « stress », et traite cette « peur illimitée » envahissante.

Après cette tentative avortée de compétition, Alan fait retour à des essais qu'il avait entamés dès le début de son adolescence. C'est par le montage visuel et sonore qu'il va trouver à s'inscrire de manière plus pérenne auprès des autres dans ces communautés virtuelles. Une fois ses progressions enregistrées, il rassemble ces chutes de vidéos pour les associer de la manière la plus adéquate qu'il soit. Il s'agit, me dit-il, dans ce nouveau jeu *avec* les vidéos, de mettre en valeur, chacun de ses « *move* » ou de ses « *frags* », qui désignent un enchaînement d'actions dans le jeu. C'est donc le mouvement de l'avatar à l'écran qu'il s'agit de valoriser, les nombreux « *cuts* » (« coupures ») opérés dans l'enchaînement venant rythmer ces extraits de parties. Mais Alan n'en reste pas là, puisqu'il s'agit ensuite de choisir la musique la plus apte à s'accommoder avec ces péripéties visuelles réussies. Il m'indiquera alors comment tel moment d'une intensité rare se prêtait plutôt à une musique « agressive », où fera rupture ensuite une mélodie beaucoup plus lente pour accompagner un *move* plus en finesse, etc.

La « synchronisation », nouvel avatar de « l'optimisation » permet cette fois-ci à Alan de conquérir de manière plus apaisée, une place auprès des autres. Il parviendra même à réaliser une « commande » pour un autre joueur, qui lui demandera de « monter » ses propres extraits vidéo, sur la musique de son choix. Même si cette proposition ne sera pas sans générer angoisse et questionnements, Alan y consentira, et sa réalisation sera appréciée, nonobstant qu'elle fit suite à des allers-retours critiques avec le commanditaire, qui furent des plus amers pour Alan. À l'avantage du mode *ranked*, cette position créatrice lui « permet de travailler seul », même en dehors des commandes que les autres lui passent, et ainsi de « faire ce [qu'il] veu[t], ce [qu'il] aime vraiment ». Il oppose ainsi volontiers le *hardcore gaming* « contre [lui]-même » où il s'agit pour le joueur, précise-t-il, de « devenir une machine », pour lui préférer « la coopération et l'entraide », et cette place de monteur, de créateur d'images. Si le *move* parfait s'échappe toujours en compétition classante, où Alan, comme il le dit, « perd ses moyens », l'appui de ce « montage » littéral lui permet de rassembler ces images, de réguler un rapport à l'espace et au temps. Les mondes virtuels noués progressivement à un lien de parole sous transfert font tenir son corps qui face à l'écran

peut se redresser ; ils lui permettent de plus d'entretenir avec d'autres un lien social minimal qui l'engage à consentir à l'échange.

Alan témoigne que le virtuel s'impose pour certains adolescents aussi en réponse au discours de l'époque, qui rêvent à l'excellence et au « zéro défaut » jusque dans les établissements scolaires, parfois sous des modes donnés (ou interprétés, subjectivés) comme surmoïques. Certains sujets rencontrent alors dans cet impératif un impossible à répondre. Les mondes virtuels peuvent apparaître alors, face à cet Autre féroce, comme « refuge plus qu'addiction », pour le citer de nouveau. Bien sûr, la répétition, au principe du fonctionnement des jeux, peut faire symptôme pour un sujet auprès de l'institution dans laquelle il s'inscrit (école, travail, etc.). Pour l'adolescent, c'est notablement auprès de sa famille que cette activité apparaît comme problématique, et l'amène à rencontrer un psychologue. Il n'est pas joué d'emblée toutefois que cette activité revête le même sens symptomatique pour lui. Cependant, s'intéresser à leurs pratiques en ligne permet au clinicien de rencontrer ces sujets aux points d'intérêts les plus chevillés à leur subjectivité.

3. Des paris subjectifs aux créations sinthomatiques avec les machines numériques

a. Vinny Ohh : se faire aimer comme alien[365]

Vinny Ohh, âgé d'une vingtaine d'années, a formulé à dix-sept ans, le vœu de devenir un alien sans genre[366]. Vinny Ohh est mannequin, maquilleur et artiste transformiste à Los Angeles ; passions érigées en profession, où le corps, son traitement et son exposition au regard de l'Autre sont au premier plan. Vinny cependant n'en reste pas à un simple maquillage de la peau et du corps. C'est par l'opération sur la chair qu'il choisit d'en passer. À 17 ans, il s'engage dans différentes entreprises pour modifier la forme de son corps. Il se fait gonfler les lèvres puis s'inflige deux rhinoplasties. Au réveil de sa première opération de chirurgie plastique, qui visait à annihiler la « courbure » de son nez, Vinny était « noir, bleu, vert, et gonflé, et [il] adorai[t] ça[367] ».

Vinny totalise aujourd'hui plus de 110 opérations. Elles incluent 35 traitements au laser pour ôter poils et marques de cicatrisations diverses, 12 injections de botox aux joues, 2 pour les arcades sourcilières, 15 pour les lèvres, ainsi que 10 injections pour créer, au hasard sur son corps, des boursouflures artificielles ; mais aussi : 5 opérations pour le nez, une injection de botox sous les yeux, 5 peelings pour le visage, auxquels s'ajoutent 20 sessions de « *freezing* », processus qui vise à raffermir la peau du visage pour la rendre plus lisse, en la refroidissant.

À suivre Vinny évoquer son « bordel extraterrestre[368] », sur ses chaînes *YouTube* ou *Instagram*, ce devenir s'impose à lui d'une façon assez évidente. Le fil de ses chaînes déplie les transformations successives de son corps, Vinny tenant informé ses abonnés de son avancement. Ce destin d'extraterrestre médiatise la relation à ses *followers*. Le texte introductif à son portfolio *Instagram* annonce lapidairement : « Maquilleur, fou

---

[365] Cette partie est extraite de notre article, coécrit avec R. Hamon et M. Peoc'h, *cf.* Dumoulin, Q., Hamon, R. & Peoc'h, M. (2019). Pratiques radicales des modifications corporelles, fantasme d'unicité et lien social contemporain. *Research in Psychoanalysis*, 27(1), 26-36. doi:10.3917/rep1.027.0026.

[366] Témoignage de Vinny Ohh au Daily Mail (uk). Accessible en ligne : https://www.dailymail.co.uk/femail/article-4274396/Man-spends-50-000-transform-genderless-ALIEN.html [page consultée le 23.08.2018].

[367] *Ibid.*

[368] Publication sur la plateforme Instagram de Vinny Ohh. Accessible en ligne : https://www.instagram.com/vinnyohh/?hl=fr [page consultée le 20.09.2019].

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

et libre. Je suis là pour t'enrôler et t'aimer[369] ». L'amour tient en effet une place importante dans les réseaux de Vinny. Si sa première publication sur Instagram en 2013 est une simple bannière affichant « ne sois pas normal[370] », la suite de ses publications amène les visiteurs à apprécier la pièce unique et exceptionnelle qu'il incarne *via* l'altérité absolue que représente l'alien. Grâce aux réseaux sociaux, Vinny se confie sur la difficulté de porter un tel projet au quotidien, mais il affirme également que ce dernier est sa solution, personnelle et unique, pour retrouver « sa place au soleil[371] ». Ainsi clame-t-il :

> « Je suis vraiment fou. J'ai dû faire extrêmement attention aux gens qui m'entourent, à mon apparence et à la façon dont je me livrais. Donc, s'il vous plaît, comprenez que c'est mon unique solution. Les gens peuvent dire que je suis un être égoïste, sans émotion, grossier, trop sexuel, mais je m'en fiche. J'en ai marre de le rappeler aux gens quand ils me contactent[372]. »

Si ses pratiques sont finalement assez singulières sur ces réseaux, ce n'est pas tant par le mode de communication et les services des plateformes dont il fait usage que par le fait qu'elles lui servent à établir « son unique solution[373] » dépassant la seule problématique narcissique. Ce qui est d'autant plus frappant, c'est la lucidité de Vinny face à ses pratiques de publications pour se faire aimer des autres du réseau. Il déclare en effet être « obsédé par lui-même[374] » et que ce « vrai foutoir extraterrestre qui s'obsède lui-même est devenu [son] slogan[375] ». Pour Vinny, l'amour de l'autre semble pouvoir s'accrocher par la création et la diffusion d'images de son corps transformé. Vinny raconte en effet que l'extra-terrestre est pour lui : l' « *overall image*[376] », qu'on peut traduire par « image totale », représentation achevée de son corps. La tentative de Vinny semble viser l'assomption de l'image spéculaire de l'alien palliant celle de l'être humain prise en défaut. Son projet est « de crier et d'embrasser la laideur du

---

[369] *Ibid.*
[370] *Ibid.*
[371]. Miller J-A. (2009). « Effet retour sur la psychose ordinaire » *op. cit.* p.45.
[372] Dans un statut Facebook de Vinny Ohh reposté sous forme de capture d'écran sur son Instagram le 23 juillet 2015. Accessible en ligne : https://www.instagram.com/p/5fZy7RhWhb/?hl=fr&taken-by=vinnyohh [page consultée le 20.09.2019].
[373] Selon son expression originale : «[My] only closure », *Ibid.*
[374] Témoignage de Vinny Ohh au Daily Mail (uk), *op. cit.*
[375] *Ibid.*
[376] *Ibid.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

monde, sans quoi le monde est putain d'ennuyant[377] ». Sa communauté, réunie par le biais des plateformes en ligne, incarne les « fous », les « bizarres » et invite à la compassion entre ces êtres solitaires dans leur différence unique : « bonne nuit mes beaux monstres, créatures esseulées, et gens étranges[378] ».

Vinny précise qu'il ne s'engage pas dans une démarche transsexuelle, ou de réassignation de genre : « je ne veux pas que les gens croient que j'essaie de me transformer en femme. Je pourrais vivre sans organes sexuels, alors pourquoi devrais-je avoir un pénis ou un vagin[379] ? ».

Pas d'erreur possible donc sur le modèle, Vinny veut « être un alien sans sexe, [il veut] que [son] apparence extérieure reflète comment [il se sent] à l'intérieur[380] », souhait qui rappelle celui d'Erik Sprague qui voulait devenir « ce symbole » qu'il s'était choisi[381]. Vinny Ohh et Erik Sprague témoignent que le corps est insuffisant à garantir la « chasuble phallique[382] » qui permettrait de tenir le corps par l'image.

Pour Vinny Ohh, il s'agit maintenant de passer à la vitesse supérieure. Il souhaite se faire ôter le nombril ; mais également les organes génitaux et les tétons, autant de point de jonction du corps avec l'Autre. L'image totale semble être pour Vinny Ohh une image sans marque, qui le différencierait alors, par ce qu'elle reflète, de l'ensemble de ses semblables.

L'image totale, parfaite, Vinny en a une idée : « je veux ressembler à ma version de la perfection. C'est quelque chose que personne n'aura jamais voulu être c'est pour ça que je dis que je suis un alien ». Cette recherche de l'unicité de son être marque chez Vinny la tentative de s'égaler à l'Un absolu de sa différence d'avec le genre humain. Cet alien, c'est l'image qu'il aperçoit dans le miroir de son ressenti intérieur. À l'endroit donc, où

---

377. "The message was and is to scream and embrace all the ugly, because without it, the world is fucking boring" post facebook sur la page "Vinny Ohh Universe" 8 janvier 2018. Accessible en ligne : https://www.facebook.com/vinnyohhuniverse/photos/a.304520869957973.1073741830.303939973349396/353067058436687/?type=3&theater [page consultée le 30.09.2019].

378. Publication Instagram de Vinny Ohh, archivée. Accessible en ligne : https://www.immgrum.com/media/1030986132013542390_13970345 [page consultée le 30.09.2018]

379 *Ibid.*

380 *Ibid.*

381 Erik Sprague, ou « l'homme-lézard », s'est fait connaître par son projet de vouloir ressembler au reptile dont il s'est fait nom. *Cf.* Hamon R. (2017), « Body-Art et figures contemporaines de l'extrémisme », colloque international « Pas de limites ? La castration et la vie moderne », Université Rennes 2, EA 4050, 12 et 13 octobre 2017. Inédit. Et Dumoulin, Q., Hamon, R. & Péoc'h, M. (2019). *Op. cit.*

382 Maleval, J.-C. (1995). « Suppléance perverse chez un sujet psychotique ». *Revue de la Cause Freudienne*, n°31. Octobre 1995. Version électronique. p.79.

l'humanité ne se reconnaîtrait pas, là est la place où Vinny pourrait voir consister son être.

Il est remarquable que cette solution par l'image et l'opération sur le réel de la chair trouve à se nouer aux autres *via* ces dispositifs des réseaux socio-numériques. Vinny répond à ses *followers*, dialoguent avec eux au travers de ses publications. On peut faire l'hypothèse que cette fonction d(')écrire l'histoire de sa transformation noue ensemble la logique de ses opérations réelles sur son corps à cette « *overall image* », qui se trouve relancée par le « ratage » de la chirurgie qui visait à la rattraper.

b. Donna Haraway : résoudre la sexuation par la machine

Donna Haraway est diplômée en zoologie (elle est détentrice d'une thèse en biologie à l'université de Yale) et en philosophie (elle poursuit des études à Paris avant sa thèse à Yale). Elle est une pionnière du « cyberféminisme ». Dans son célèbre texte, qui fera date Outre-Atlantique, en 1991, elle explique pourquoi les mouvements féministes doivent changer de paradigme pour élire celui du cyborg. Il faudrait dire un mot du contexte technologique de l'époque, où était publié également le manifeste de Theodore Kaczynski (*Unabomber*), dans un moment où technologie et terrorisme apparaissaient particulièrement liés[383]. Dans « Le manifeste cyborg science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXème siècle[384] », elle invite à une réinvention de la nature par la technologie. D. Haraway explique ainsi que

> « dans la tradition occidentale des sciences et de la politique, [tradition de la domination masculine, raciste et capitaliste, tradition du progrès, tradition de l'appropriation de la nature comme ressource pour les productions de la culture, tradition de la reproduction de soi par le regard des autres] - la relation entre organisme et machine fut une guerre de frontières. Elle avait pour enjeux les territoires de la production, de la reproduction et de l'imagination. Ce chapitre est une plaidoirie et

[383] T. Kaczynski est un terroriste américain, mathématicien de formation, activiste « néo-luddite », qui envoya 16 lettres piégées à des universités, compagnies aériennes, publicitaires : autant de lieux reliés plus ou moins directement au lieu de la Machine qu'il combattait, dont les contours délirants sont exposés dans plusieurs manifestes. *Cf.* Kaczynski, T. J. (2009). *L'avenir de la société industrielle précédé du Manifeste de 1971*. Paris : Climats.

[384] Haraway, D. J. (2007). « Manifeste cyborg: science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle » [1991]. In *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences, fictions, féminismes*. Paris : Exils.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

pour le plaisir à prendre dans la confusion des frontières et pour la responsabilité à assumer quant à leur construction[385]. »

Le texte de Donna Haraway, dans un contexte de revendication quant à la liberté des corps et du corps propre de la fin des années 1980, propose la solution du « devenir cyborg » pour faire s'échapper les individus du carcan patriarcal, capitaliste, raciste (on dirait aujourd'hui suprémaciste et néolibéral). Ce joug est inhérent, dans sa conception, aux catégories « femme » et « féminisme ».

Le devenir cyborg est un jeu sur la consistance à la fois du corps propre, dont D. Haraway rappelle qu'il est aujourd'hui d'abord un corps appareillé par les discours et les techniques, mais aussi un jeu sur la consistance du corps des femmes. Ce dernier est alors défini comme une entité sociale délimitée par l'exploitation pour la production (travail des femmes peu connu et reconnu) et la reproduction (que l'on retrouve dans les problématiques très actuelles de la PMA[386] et de la GPA[387]).

Pour D. Haraway, le cyborg est une tentative et une occasion du recodage de la féminité par le langage cyborg. Le code de l'informatique est ainsi considéré comme l'échappatoire pour les femmes et les féministes. Le cyborg est cette occasion d'un renversement du rapport de domination. Le manifeste cyborg est un *hack*, un court-circuit imprimé de la logique de la domination masculine. En substituant le corps cyborg au corps féminin, le Père mort est ainsi leurré par son tribut, et n'obtiendrait que la graisse et les os du cyborg plutôt que la chair du corps des femmes.

L'ironie est présente dès la première ligne de l'introduction du texte de D. Haraway et il est annoncé qu'elle sera une voie structurante du manifeste : « Je vais tenter ici de construire un mythe politique ironique qui soit fidèle au féminisme, au socialisme et au matérialisme[388]. » Le mythe cyborg est une ironie, puisqu'il désigne à l'endroit précis du « rêve masculiniste de production[389] », la porte de l'émancipation des femmes d'un régime patriarcal, capitaliste et individualiste :

« Le cyborg n'a pas d'histoire originelle au sens occidental du terme : ultime ironie puisqu'il en est aussi l'horrible conséquence, l'apocalypse finale de l'escalade de la

[385] *Ibid.* p.31.
[386] Procréation Médicalement Assistée.
[387] Gestation Pour Autrui.
[388] *Ibid.* p.29.
[389] *Ibid.* p.34.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

domination de l'individuation abstraite, le moi par excellence, enfin dégagé de toute dépendance, un homme dans l'espace[390] ».

Le cyborg est une création ironique, puisqu'il relaie son créateur au rang de simple créature qu'il surpasse, la filiation est ainsi « coupée » et l'être parlant en lévitation, voire en satellite, sans gravité[391].

La machine cyborg désigne cette suppression, incarnant l'espoir d'une substitution de l'automatisme de la domination par l'automatisation du vivant. Le cyborg est un corps qu'a déserté le vivant – et donc, pas vraiment un corps, sinon le corps dans son état particulier de cadavre ou de reste, de déchet. Ainsi « l'image du cyborg » agit pour D. Haraway comme « [son] blasphème[392] ». Ce blasphème est celui de « la langue commune des femmes dans le circuit intégré[393] », et il s'égale à un rêve « ironique ».

En effet, le cyborg remanie les données de l'échange et ainsi « la bestialité obtient, dans ce cycle d'échange marital, un nouveau statut[394] ». Le manifeste *cyborg* est peut-être une ode à la bestialité, il cherche en tous les cas à démontrer que les frontières de l'humain sont mouvantes et appelle à les éprouver en acte :

> « peut-être qu'ironiquement, notre fusion avec les animaux et les machines nous enseignera comment ne pas être Homme[395] »

L'ironie de la langue cyborg est la conséquence du fait que le binôme oppositionnel homme/femme ne s'y présente pas comme tel. L'introduction du troisième terme « cyborg » vient y faire obstacle, tout en dessinant une porte de sortie. Pour Haraway, le féminisme, ironiquement, ne prendrait plus son départ du féminin, mais du corps cyborg. La gangue identificatoire du corps féminin n'est pas la seule alternative des femmes pour « ne pas être Homme[396] ». D'où la tension, définit dans le texte comme ironique, entre le vivant, la machine et l'animal. La machine est une étape ironique vers

---

[390] *Ibid.* p.32.
[391] Finalement, la solution « cyborg » de D. Haraway pourrait rejoindre celle élue par C. Melman et J.-P. Lebrun. Melman, C., & Lebrun, J.-P. (2005). *L'homme sans gravité : Jouir à tout prix*. Paris : Denoël.
[392] Haraway, D. J. (2007). *Op. cit.* p.29.
[393] *Ibid.* p.55.
[394] *Ibid.* p.34.
[395] *Ibid.* p.68.
[396] *Ibid.* p.69.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

la reconquête du vivant, et même, elle apparaît davantage vivante que cette solution inique « d'être Homme ». Ainsi Donna Haraway insiste-t-elle, ironiquement :

> « nos machines sont étrangement vivantes, et nous, nous sommes épouvantablement inertes[397] ».

Le texte de D. Haraway se propose ainsi de résoudre la problématique de la différence des sexes — que la psychanalyse étudie sous le terme de « sexuation[398] » — par la machine. Son manifeste corrobore, à sa façon, plusieurs thèses que nous évoquions dans ce travail : la question des limites du corps (revisitée par le rapport de domination et la coupure signifiante homme/femme) ; mais aussi, comment la machine peut venir résoudre cette équation (impossible à suivre le paradigme lacanien du « non-rapport ») en épousant le littoral de cette découpe signifiante… à condition, à suivre D. Haraway, de réduire cette marge à la machine elle-même.

c. M. X. : localiser la jouissance hors-corps pour faire appel à l'Autre

M. X. est un ingénieur informaticien, hospitalisé pour la troisième fois en psychiatrie. Si la première hospitalisation advint en réaction à la tentative de mettre fin à ses jours, les suivantes pourront anticiper ce passage à l'acte qui ne se renouvellera pas. Nous le rencontrons à l'hôpital où nous travaillons. Alors qu'il est hospitalisé dans un autre service, il vient nous solliciter car il a eu vent de nos recherches souhaitant articuler les solutions que les sujets en situation de souffrance psychique peuvent trouver dans les dispositifs numériques.

Il nous fait part de sa trouvaille. M. X. a acheté, conséquemment à sa première hospitalisation, une « montre connectée ». Ce dispositif vise à enregistrer certaines données physiologiques — un exemplaire, produit par une grande marque américaine, a d'ailleurs reçu de la *Food & Drugs Administration* (FDA), le statut de dispositif

---

397 *Ibid.* p.35.

398 Ce terme issu du tableau du même nom proposé par Lacan dans son séminaire « Encore » vise à capitonner les différentes solutions subjectives d'identifications sexuelles et de choix d'objets. Dans ce séminaire, Lacan propose de différencier au moins deux de ces positions : la première limitée par la signification phallique (sur le mode d'une solution standard, sous laquelle le sujet peut se ranger à condition de renoncer à une part de jouissance — relecture du mythe de la horde freudien) ; la seconde se trouvant pas-toute sous cette limite phallique, ouvrant à une jouissance supplémentaire, transtructurale, que Lacan reprend de la clinique des psychoses mais aussi des mystiques.

médical[399]. La montre recueille ainsi le pouls, la tension, mais peut aussi compter le nombre de génuflexions (passages de la position assise à debout), le nombre d'heures de sommeil, et le nombre de réveils durant la nuit. M. X. est tout à fait préoccupé par sa symptomatologie, dont il a une clairvoyance certaine[400]. Il nous dépeint celle-ci comme une oscillation entre des moments d'extase ou d'agitation et d'autres se rapprochant de vécus apocalyptiques où la fin du monde lui paraît inexorable. Mais au-delà de ce tableau, que le clinicien familier de la psychiatrie classique rapprocherait de la psychose maniaco-dépressive ou de la folie circulaire de J.-P. Falret, ce que M. X. met en avant, c'est la suppléance qu'il trouve dans ce dispositif de *quantified self* (« automesure connectée » selon la traduction proposée au journal officiel[401]).

En effet, ses connaissances en programmation lui ont permis de modifier le programme de la montre. Plus précisément, au lieu de faire transiter ses données vers le serveur de la firme fabricante, il a trouvé à les faire acheminer vers un terminal personnel. Ainsi, le dispositif est composé de la montre, reliée à un ordinateur par Internet. De cet ordinateur, M. X. a accès aux données recueillies par son dispositif d'automesure connectée. Ce petit « *hack* », court-circuit au passage de la logique mercantile de ces données recueillies par ces appareils « intelligents », n'est en soi que peu intéressant pour la psychopathologie, lorsqu'elle s'intéresse aux trouvailles des sujets pour pallier leurs troubles discordantiels. Mais ce bricolage l'est beaucoup plus lorsque M. X. nous explique le but de cette déviation infligée à la machine.

En effet, M. X. envisage de pouvoir confier le terminal en question (l'ordinateur sur lequel on peut recueillir ces données) à un tiers de confiance. Il pense aussi y adjoindre un système d'alarmes spécifiques. Ainsi, lorsque le corps ne suivra plus, que la mélancolie reviendra et que la perspective du passage à l'acte progressivement s'affirmera comme seule alternative possible à la douleur d'exister, l'opérateur-transférentiel, possesseur du boîtier, pourra intervenir. Averti de la baisse des constantes, celui à qui l'on aurait confié la responsabilité de cette surveillance,

[399] Pour son application ECG (électrocardiogramme). Lettre du compte-rendu de l'expertise disponible en ligne : https://www.accessdata.fda.gov/cdrh_docs/pdf18/DEN180042.pdf [page consultée le 20.06.2019].
[400] Ainsi que se le demandait Freud, renouvelons avec M.X. sa question : « pourquoi l'on doit commencer par tomber malade pour avoir accès à une telle vérité », Freud, S. (2005). « Deuil et mélancolie ». *Op. cit.* p.267.
[401] Journal Officiel, daté du 4 mars 2017. Accessible en ligne (rapport annuel de la commission) : https://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/194000372.pdf [page consultée le 20.06.2019]. p.192.

décrochant son téléphone, parvient ainsi à prendre des nouvelles, lorsque M. X. n'est plus capable d'en donner.

Dans cette courte vignette rapportant ce que M. X. a pu nous livrer de sa solution, ce qui est notable c'est que ce fonctionnement est proche de ce qui est annoncé par les tenants d'une « *e*-santé mentale connectée ». X. Briffault, sociologue et chercheur au CNRS, annonce par exemple la fin de la psychiatrie d'hier par l'avènement du *Quantified Self* de demain.

Les piluliers connectés — alertant le patient, ou les autorités compétentes en cas « d'oublis », mais aussi de « non-observance » du traitement, les montres connectées —semblables à celle que détourne M. X. —, les téléconsultations vont, selon ce chercheur, permettre aux soins psychiques de se réorganiser. Cette mise à jour, que certains appellent de leurs vœux, ne prendra plus le patient et sa parole comme point de départ mais s'orientera du regard médical porté sur ces constantes. Prévenir le suicide — expression en soi oxymorique, puisque par définition le suicide ne prévient pas : c'est un passage à l'acte — devient ainsi un « jeu d'enfant ». Il faudrait simplement surveiller les chiffres rapportés par les appareils et, appuyé sur les statistiques, intervenir dans les cas de figure où les données épidémiologiques auront appris à nous préoccuper d'une situation[402].

Pourquoi cette perspective d'une santé mentale connectée nous inquiète, là où la trouvaille de M. X. nous réjouit ? Une différence entre les deux est à situer dans le régime que chacune convoque. Dans la première, c'est une invention particulière, d'un sujet singulier. Elle est réalisée par ce dernier « sur-mesure », pour répondre à ce désordre constaté par le sujet lui-même « au joint le plus intime du sentiment de la vie[403] ». Le terminal connecté à la montre, confié à un tiers de confiance par le sujet — M. X. pensait par exemple à sa femme ou à son psychiatre — est une fabrication, une invention du sujet. Elle vaut pour M. X. et seulement pour lui. L'autre proposition, issue du nouveau management de la psychiatrie voudrait, quant à elle, imposer un « pour tous » qui en passerait par des objets connectés standards. Tout comme la

[402] Briffault, X. (2018). « Santé mentale à l'ère du numérique : quelques grandes évolutions dans la recherche et les conséquences sur les prises en charge des patients ». Conférence prononcée dans le cadre de la Semaine d'Information sur la Santé Mentale à Rennes. Le 27 septembre 2018. Inédit ; Briffault, X. (2018). « Technologies mobiles connectées et reconfigurations du champ de la santé mentale ». In Hirsch, E. et Hirsch, F. (2018). *Traité de Bioéthique*. Toulouse : Eres.
[403] Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1959]. *Op. cit*. p.558.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

solution de M. X., il s'agit d'une surveillance. Mais dans le premier cas, celle-ci est réfléchie et mise en place par le sujet qui trouve dans cet objet une limite à sa jouissance (des alarmes pour avertir quand le sentiment de la vie ne fait plus limite au vœu de mort). Dans le second, en revanche, la surveillance est du côté de l'Autre qui viendrait l'imposer au sujet — possiblement sans se soucier de sa propre position subjective (pensons aux paranoïas plus ou moins diffuses, et aux conséquences que de tels dispositifs de traçage pourraient engendrer).

Pour autant, ce que nous indique M. X., c'est qu'il y a des sujets qui pourront potentiellement trouver une fonction, une utilité, un usage de ces dispositifs connectés de *QS*[404]. Cependant, il faudra que cette proposition soit discutée, amendée, préparée avec le patient lors de ce colloque, si singulier et inéliminable, qui le noue à son thérapeute (ce « tiers de confiance » évoqué par M. X.). Dans la mesure où ces appareils, dans la perspective proposée par X. Briffault, visent à soulager les psychiatres de leurs suivis, ils pourraient donc, au contraire, se révéler contre-productifs. Le numérique, s'il est employé dans une perspective clinique se guidant d'une éthique du sujet, ne peut donc conduire à faire l'économie d'une parole. L'échange entre le sujet et celui qui en prend soin, au principe du transfert et des effets thérapeutiques qu'il engendre, ne pourra être remplacé par l'usage de dispositifs numériques. Qu'on le nomme « alliance thérapeutique », « observance du traitement », voire « obéissance », le transfert reste à la base de toute relation de soin. Ces différentes nominations contemporaines en témoignent, bien qu'à chaque fois, elles l'éloignent de sa définition première — à savoir que le transfert est une question posée sur l'amour.

Si, en revanche, c'est dans cette perspective d'étudier les usages et les détournements opérés par les sujets à partir de l'offre faite par la psychiatrie concernant l'utilisation de ces appareils, alors des effets bénéfiques pour les patients et leurs suivis pourraient émerger. Dans la même veine que la trouvaille de M. X., certains pourraient ainsi à leur tour bricoler quelque chose d'une solution à partir d'un objet prêt-à-porter. Toutefois, étant donné le contexte de restriction budgétaire, mais aussi le constat de ce glissement du fait psychiatrique vers le fait de violence — et donc sa répression toujours plus sécuritaire —, peu d'éléments portent à parier sur un retour de l'écoute de cette singularité. Ce n'est pourtant qu'à ce prix, d'un accompagnement sur mesure de ce qui

[404] *Quantified Self*.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

déborde la norme des usages sociaux pour chacun des sujets accueillis, que pourra être réalisée l'économie d'une récidive — ainsi que nous l'enseigne M. X.

d. Variétés des usages du numérique : vers une échelle des solutions psychotiques ?

Ce travail a mis en évidence la variété des usages subjectifs du numérique à partir de la clinique des (auto-)traitements psychotiques. Ces derniers sont définis à partir de l'enseignement de Lacan et les cliniciens qui s'orientent de ces repères dans la clinique ont pu définir une gradation dans les solutions psychotiques. Le terme de « solution » est ici utilisé en réponse à l'envahissement (ou, à l'envers, la désertion) de la jouissance qui caractérise la structure des psychoses. Depuis la non séparation d'avec l'objet *a*, jusqu'aux considérations sur le transfert entre érotomanie et persécution, la clinique de la psychose signale ce pousse à l'invention afin d'établir des limites au corps pulsionnel.

L' « échelle des délires » trouve donc son écho dans une gradation des solutions supplétives à l'impossible mise en fonction du signifiant du manque par le sujet psychotique[405] (signifiant du manque qui peut faire limite normative dans les névroses ou les perversions). En effet, en fonction des positions subjectives, les remparts psychiques à la décompensation — là aussi, l'analogie cybernétique trouverait à se rejouer — sont variables. Des solutions les plus solides (délirantes ou non), jusqu'aux plus précaires, pourrait se dessiner le spectre interprétant leurs trouvailles en fonction de leur faculté à les protéger de la perplexité angoissée qui caractérise la plupart des décompensations. Pour autant, on ne pourrait vraisemblablement attribuer à cette échelle aucun caractère prédictif, les décompensations dépendant autant de choix subjectifs inconscients que des contingences de l'environnement psychique et social. Mais l'intérêt pour la nosologie clinique de ce caractère différentiel des solutions psychotiques présente toute sa pertinence pour le traitement et la conduite de la cure.

M. Péoc'h, dans un article récent, montre que les lectures de l'enseignement de Lacan ont mené à une différenciation nette et heuristique des termes de compensation et de suppléance. La première désigne un « pare-psychose », une solution réelle dépendante entièrement d'une situation ou d'un objet dans la réalité et fait écho à un appui

[405] *Cf.* Hulak, F. (2009). Vers un nouveau paradigme : De la paraphrénie à la psychose ordinaire. *L'information psychiatrique*, 85(10), 869-875. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/inpsy.8510.0869

précaire ; la seconde, en revanche, renvoie à un véritable travail de « nouage » des trois dimensions RSI et parvient à « tenir » le corps du sujet et garantir sa consistance :

> « il faut comprendre que ce nouage [la suppléance] parvient à médiatiser les effets du manque de signification phallique, c'est à dire qu'une suppléance vise toujours à tamponner la faille dans le réel, le manque dans l'Autre, ce qui permet d'exclure du registre des suppléances les symptômes qui parent de façon ponctuelle, aux effets de différents phénomènes élémentaires.[406] »

Au phénomène élémentaire, témoin de la discordance et d'un défaut de nouage où le corps se révèle sans limite répond donc, chez certains sujets psychotiques, une solution supplétive permettant une remédiation à ce nœud défait. Certaines sont véritablement non suffisantes et précaires, comme le cas de Julius P. présenté par L. Kahlbaum nous le laissait apercevoir : le délire minimal de ce patient lui permettait simplement d'expliquer que c'était une machine intérieure qui lui soutirait son élan vital et le rendait esclave des agissements mécaniques[407]. Mais d'autres types de solutions permettent au sujet une insertion dans le lien social beaucoup plus convaincante, où il ne se trouve plus entravé par ses symptômes, ni par sa « solution », comme la machine de Julius P. l'entravait dans ses actes. M. Péoc'h rapproche cette liberté éprouvée sous la contrainte (comme l'exige toute insertion dans le lien social, à suivre la définition freudienne de la civilisation) d'une « jouissance de l'inconscient » :

> « Introduire la notion de jouissance de l'inconscient est une donnée capitale. Certes, la suppléance psychotique assure un appareillage de la jouissance, mais elle ne la congédie pas pour autant. Toutes les suppléances ne sont pas poussées à ce point, cependant il paraît opérant de les aborder sous ces deux aspects : celui du nouage qui assure un certain coinçage du sujet, et celui de la jouissance préservée bien que cadrée, faute de quoi le sujet est un désert de jouissance, c'est-à-dire sans élan vital. Une jouissance nécessaire à ce qu'un sujet puisse s'engager désirant dans les échanges sociaux sans pour autant risquer d'éprouver la déliaison du corps et du langage[408]. »

---

[406] Peoc'h, M. (2020). Utilité des notions lacaniennes de compensation et de suppléance dans la clinique des sujets psychotiques. *L'Évolution Psychiatrique*, S0014385520300347. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2020.03.002 p.7.
[407] *Cf. supra*, p.245.
[408] Peoc'h, M. (2020). *Op. cit.* p.10.

Cette « jouissance de l'inconscient » peut se traduire, avec J.-A. Miller, comme une « jouissance au niveau de l'inconscient[409] ». C'est-à-dire, tel que nous avons défini l'inconscient dans ce travail avec Freud, puis Lacan, comme cette coupure opérée au niveau de l'appareil psychique postulé par le premier au début du XXème siècle. Rapportée à la question du numérique, cette « jouissance au niveau de l'inconscient », dans son lien à la machine, pourrait se formuler comme une question : qui de la machine ou du sujet jouit de l'autre ? Si c'est la machine qui jouit du sujet, comme dans la *paranoïa somatica* de L. Staundemaier[410] ou du délire de Julius P., la solution machinique ne peut être retenue que comme une compensation fragile. En revanche, au travers des multiples appareillages que les dispositifs numériques proposent aujourd'hui, il nous semble important de relever que des articulations plus fines et moins unilatérales parviennent, pour certains sujets, à se mettre en place.

Ces solutions, aussi résistantes soient-elles aux épreuves de la vie, ne doivent cependant pas être confondues avec le travail qui incombe au clinicien lorsqu'un sujet psychotique vient le trouver. En effet, la solution subjective est, reste, comme son nom l'indique, du côté du sujet. Si le numérique invite tout utilisateur à s'aventurer dans des logiques de *scoring*, de franchissements, de gradations, le clinicien ne peut être qu'un outil dans ce travail compensatoire aux phénomènes élémentaires. À nouveau, M. X. nous l'enseigne contre les théoriciens de la solution numérique pour tous. Il s'agit pour le clinicien de laisser l'espace au sujet de fabriquer lui-même sa propre solution pour rester à sa place d'outil (toujours manquant). À suivre l'hypothèse freudienne et la direction de la cure lacanienne telle que nous avons tenté de la définir dans ce régime du numérique, nous pouvons dire que si le clinicien vise à se faire l'instrument de l'(auto-)traitement psychotique, la véritable machine reste bien l'inconscient du sujet.

[409] Miller, J. (2011). L'économie de la jouissance. *La Cause freudienne,* n°77, p.135-174. doi:10.3917/lcdd.077.0135. p.159.
[410] *Cf. supra* p.279.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion

Si le numérique amène à poser la question des (auto-)traitements psychotiques, c'est parce que les espaces virtuels qu'il ouvre correspondent à une marge offerte au sujet et à son inventivité symptomatique. Soutenir ce travail créatif chez le sujet est intéressant pour la clinique, car elle a souligné la proximité de ce travail avec les formes du symptôme psychotique.

Ces symptômes peuvent correspondre à une question sur l'image du corps (V. Maier), à l'unicité de la place du sujet dans le lien social contemporain (Vinny Ohh), à nommer et extraire des règles pour la vie en société (Alan), à interpréter des phénomènes de corps (M. X.), etc.

La récolte de ces témoignages doit donc être poursuivie, et actualisée au fur et à mesure de la mise sur le marché de nouveaux dispositifs dont certains sujets psychotiques ne manqueront pas de s'emparer. Cette série de témoignages pourra alors être mobilisée pour affiner nos façons d'accompagner les sujets psychotiques en institution qui cherchent à rencontrer quelqu'un pour traiter leur symptôme. La question en devient politique : comment préserver dans le régime discursif du numérique, cette marge créative donnée au sujet, inhérente au procès du virtuel ?

Conclusion de la troisième partie

La psychanalyse et la sensibilité clinique de la psychologie ont sans doute à s'enseigner des usages intensifs du numérique dans lesquels s'engagent aujourd'hui certains sujets psychotiques. Si leurs investissements et usages massifs possèdent des caractéristiques communes, ces sujets opèrent néanmoins selon des modes singuliers. Ils parviennent en effet à trouver des points d'accroches qui nous enseignent sur la dynamique (auto–)thérapeutique dans laquelle sont engagés ces sujets, mais également sur la nature de ces nouveaux objets numériques. Alan[411] nous montre comment le jeu en ligne et le montage vidéo peuvent opérer comme une fenêtre sur un monde qui s'était effondré et venir redécouper un temps infinitisé. C'est dans ce cadre redéfini qu'un lien aux autres peut alors être supporté. Nathanaël[412] indique que les supports numériques peuvent faire tenir un corps en pleine déréliction, en accrochant quelques-uns des objets pulsionnels (c'est-à-dire les orifices du corps qui assurent ce « branchement » de la pulsion du corps propre avec le monde extérieur) par l'entremise de l'écran (notamment la voix et le regard). Julia[413], elle, nous montre que les jeux ne sont en rien un obstacle à l'imagination et à l'imaginaire, puisqu'ils lui ont permis de rejouer sur écran ce qu'elle souhaitait faire directement sur la chair, et ainsi avoir une prise sur ce corps à corriger, sans l'entamer dans le réel pour autant.

Par ces quelques exemples cliniques, on perçoit également que le singulier de ces usages ne saurait ériger le numérique en un paradigme du traitement des psychoses. Le cheminement de ces sujets ne s'origine pas du numérique, et ce dernier n'opère pas directement comme un objet thérapeutique. Bien plutôt, il s'agit d'une affaire de rencontre pour le sujet. Dans son montage singulier (sa façon de faire avec l'objet et l'Autre), le sujet psychotique trouve à composer avec l'« objet numérique » selon les lignes de la structure. Il ne s'agit donc pas de pousser les sujets vers des usages qu'ils n'auraient pas, mais de rester attentif à tout matériau pouvant se faire le support d'une de leurs – parfois très discrètes – inventions, et d'en assurer l'accueil. Ainsi, avec Lacan, nous pourrions dire que les cliniciens ne doivent pas « reculer devant la psychose[414] », même si cette structure supplétive à la forclusion prend les voies du virtuel. C'est à ce titre que le numérique intéresse les cliniciens attentifs aux créations

[411] *Cf. supra* p.513.
[412] Cf. *supra* p.335 et p.408.
[413] Cf. *supra* p.456.
[414] Lacan, J. (1977). « Ouverture de la section clinique ». *Op. cit.* p.12

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

des sujets, qui dans leurs recherches témoignent, par ce truchement également, des vécus auxquels ils sont en proie.

Accueillir et accompagner un sujet psychotique ayant une accroche avec le numérique permet de plus une dialectisation de cette activité. Celle-ci revêt parfois une dimension auto-thérapeutique. Le clinicien est alors un lieu de dépôt, qui permet une perspective nouvelle pour le sujet, c'est-à-dire d'interroger cet usage et de repérer ses constructions, en visant « un gain de savoir sur [son] fonctionnement subjectif[415] ». En effet, l'isolement n'est pas empêché par le numérique, certains auteurs affirment même qu'au contraire il le favoriserait[416]. C'est sans doute ce qui explique le recours fréquent à ces dispositifs par ces sujets pour qui la relation avec l'Autre aura été problématique, faisant état de « mauvaises rencontres », au sens psychopathologique du terme[417]. Si le numérique ne rompt pas l'isolement du sujet psychotique, il peut cependant pour certains soutenir un lien social minimal, en les protégeant de l'Autre, *via* la fenêtre de l'écran. Cette fonction écranique du fantasme fondamental étant carent dans la psychose, sans doute cette interface peut-elle s'y substituer dans une relation à un Autre ainsi décomplété et rendu moins menaçant.

Cela étant dit, il conviendrait alors d'examiner au cas par cas la fonction remplie par ces usages, et d'établir dans quelle mesure ils peuvent être assimilés à des « (auto-)traitements » psychotiques[418]. L'interface en elle-même pourrait être analogiquement comparée aux pare-psychoses (des solutions « prêt-à-porter » que le sujet met en place pour éviter une décompensation, comme des conduites d'évitements pseudo-phobiques par exemple). En effet, il suffit d'ôter le dispositif pour déclencher chez certains sujets un passage à l'acte, ainsi que le montrait le cas rapporté par Alexis Rimbaud d'une jeune fille qui asséna un coup de couteau à sa mère suite à la confiscation de son téléphone[419]. Cependant, il reste à déterminer si ces constructions peuvent être plus solides et perdurer en l'absence de l'« objet numérique ».

Les vignettes citées tendent à montrer que l'« objet numérique » déborde les seuls usages qui en sont faits. Pour Julia, sa pratique de personnalisation de l'avatar semble avoir des effets sur son propre vécu subjectif. Plus largement, cette dialectisation de

---

[415] Trichet, Y. (2018). « Une psychose ordinaire lucide […] ». *Op. cit.* p.534.
[416] Turkle, S. (2015). *Seuls ensemble* […] », *op. cit.*
[417] Maleval, J.-C. (2000). *Op. cit.* p.263.
[418] Trichet, Y. (2011). *L'entrée dans la psychose* […]. *Op. cit.*
[419] *Cf. supra*, p.260.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

ces usages par l'entremise de l'entretien clinique fait exister l'« objet numérique » au-delà de son utilisation. C'est donc sans doute d'abord par son introduction dans le discours, par le dépôt de ses créations au lieu de l'Autre, que peut s'entendre l'étendue des fonctions, pour le sujet psychotique, de ses pratiques. Nous pouvons donc à la suite de ces développements, affiner notre interrogation initiale en nous demandant s'il y a lieu de différencier d'une part, les usages du numérique par les sujets psychotiques qui se réduisent à ce que nous pourrions appeler des « béquilles numériques » ; et d'autre part, les cas où le numérique fonctionnerait pour les sujets comme une véritable suppléance, voire sinthome[420], au réel en cause dans la psychose. Sans doute, les cas de Nathanaël et d'Alan seraient à ranger dans la voie de cette seconde catégorie, puisqu'au-delà des aspects thérapeutiques que leur procurent leurs pratiques, ils témoignent d'une construction extérieure à leur travail (le schéma des « zones » de Nathanaël et les montages vidéo d'Alan). À ce titre également, rapprocher la clinique du numérique pour les sujets psychotiques d'avec la clinique des inventeurs et des créateurs de machines semble être un angle pertinent pour interroger ces usages contemporains.

Les espaces virtuels ouverts par les dispositifs numériques sont une chance offerte aux psychothérapies relationnelles pour interroger leurs principes directeurs et les paris thérapeutiques qu'elles soutiennent. Les mouvements que ces dispositifs charrient (psychothérapie à distance, absence des corps lors de la rencontre, médiatisation de la relation par un écran) interrogent ainsi directement les concepts fondamentaux du transfert, des manœuvres thérapeutiques et les lectures réalisées du symptôme psychotique. Il s'agissait donc d'interroger les façons dont ces dispositifs permettaient d'affiner l'accompagnement du sujet psychotique et le traitement des troubles… par le symptôme en tant qu'espace créatif et solution subjective. Le numérique peut permettre au sujet psychotique de nous présenter à l'écran cet objet duquel il ne parvient pas à se détacher. Ouvrons cette conclusion avec un cas où cette interprétation nous est apparue littérale :

> Alicia a 10 ans, sa mère fait une demande de consultation pour elle avec un psychologue. Depuis cinq années, et l'accident de voiture où le père conduisant sa femme et sa fille est décédé, Alicia et sa mère partagent la même couche. Alicia pleure chaque matin alors qu'elle doit quitter sa mère pour l'école. Des symptômes présentés

[420] Lacan, J. (2005). *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome*. *Op. cit.*

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

comme psychosomatiques (troubles digestifs, insomnies) anticipent fort à l'avance les moments de vacances où Alicia quitte sa mère pour habiter quelques jours chez un autre parent. La mère indique que depuis six mois cela va mieux, Alicia pleure moins pour aller à l'école le matin. Elle fait le lien avec des tentatives de sa part pour se séparer de sa fille. Elle déménage ses affaires dans la chambre d'Alicia inoccupée depuis la mort du père, tente de petites séparations plus fréquentes, invite Alicia à aller chez des amies de l'école les mercredis après-midis et le week-end. La conversation avec Alicia lors du premier entretien est peu évidente. Ses réponses sont courtes : c'est sa mère qui l'a amenée ici, elle dit ne pas savoir quoi dire. Une question de notre part autour de ses activités ludiques soutient pourtant son intérêt et Alicia accepte de revenir pour nous présenter quelques jeux. La semaine suivante, la jeune fille amène sa console et nous explique : "Je suis arrivée à un niveau où je sais pas comment faire. Je suis bloquée par un personnage qui m'empêche de passer. Alors en attendant je vais au musée dans le jeu, j'aime bien, c'est des fossiles qui sont exposés". Notre accompagnement lors de cette séance consistera à indiquer à Alicia la marche à suivre pour dépasser ce blocage. Nous levons la séance après qu'elle ait manipulé la console et nous ait dit alors : "avec ça je pense que je vais pouvoir être débloquée". La suite des séances entérinera les effets dans la réalité de ce déblocage virtuel — mouvement vers lequel Alicia était déjà engagée. La jeune fille est dite moins timide à l'école, sa mère nous annoncera quelques séances plus tard qu'elles font finalement toutes deux chambre à part. De son côté, Alicia pourra nous confier plusieurs vécus discordants, pseudo-hallucinatoires et être par moment envahie d'une jouissance qui la fige : "comme si j'étais morte". Avec ces nouvelles coordonnées, le travail se poursuit.

Nous avons également souligné dans cette partie la propension qu'a eu la psychanalyse à infléchir son dispositif pour se régler sur le sujet qui venait la convoquer. C'est dans cette veine qu'il nous est ainsi apparu urgent et important de s'intéresser à ces nouveaux objets numériques. Dans la psychose, où l'objet n'est pas séparé du sujet, se régler sur le sujet signifie également être capable d'accueillir son objet, d'élaborer un dispositif permettant de le mettre *a minima* à distance — ce que permettent les médiations et ce que peut renforcer le régime du virtuel.

Au un par un, le numérique peut ainsi ouvrir des espaces de création. Ces productions créatives sont alors postulées comme analogue à la forme des symptômes du sujet

psychotique. Le « sac à cris », un des premiers objets créés au *fab lab* du MIT[421], fait figure de paradigme.

La liste est ouverte et est à alimenter. Elle permet de sérier ce poids de réel du symptôme, toujours présent dans les solutions élues par les sujets psychotiques, que ces solutions créatives en passent ou non par un support virtuel et/ou par les objets numériques. Dans chaque cas, c'est une chance pour le clinicien de pouvoir affiner sa façon d'accompagner les sujets psychotiques dans l'élaboration de solutions singulières, dans leurs tentatives d'(auto-)traitements de ce qui défaille.

[421] *Cf. supra*, p.466.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Conclusion générale

Le numérique : facilitateur du partenariat transférentiel et des processus thérapeutiques, ou entrave à la rencontre ?

Pour conclure ce travail, nous rappelons les problématiques développées dans les trois parties de cette thèse et tentons de proposer des prolongements aux interrogations soulevées. La question sur laquelle reste ce travail examine le rôle de l'objet numérique dans la rencontre clinique : peut-il être un vecteur intéressant à l'élaboration pour la pratique clinique ; ou au contraire, constitue-t-il un frein à la mise en place du partenariat et aux manœuvres transférentielles ?

La première partie a insisté sur l'importance de la machine au sein même des doctrines analytiques et de leurs évolutions. Il s'agissait de soutenir que l'orientation psychanalytique invitait en fait à toujours reconsidérer ce que Freud lui-même nommait ses « échafaudages » (ses théories) pour les adapter au plus près des contours singuliers de « l'édifice » (le sujet). La psychanalyse invite donc à passer des « modèles pour comprendre » à une présence de corps qui vise à faire sourdre les mécanismes insus des machines du sujet.

La deuxième partie a étudié le devenir de la clinique du corps-machine à l'ère de la machine pour tous. Depuis plusieurs siècles, les cliniciens ont en effet souligné l'appui que pouvaient trouver des sujets psychotiques sur la création (délirante, imaginaire ou bien réelle) de machines. Nous avons alors pu dégager que des dispositifs numériques contemporains semblaient se faire, pour certains sujets psychotiques, le relais de telles trouvailles. La question du « corps » qui était au premier plan de la clinique du « corps-machine » psychotique de la psychiatrie classique semble passée sous silence à l'heure des mondes virtuels. Pourtant, nous l'avons rappelé, ces dispositifs numériques se glissent toujours plus près de nos chairs, voire les intègrent tout bonnement. Nous avons donc proposé de parler de « prothèses » et de « béquilles » numériques pour qualifier certains usages de ces machines par les sujets aujourd'hui. Des orientations récentes vis-à-vis des prises en charge des sujets autistes peuvent éclairer et rejoindre les préconisations auxquelles nous invitons en considérant ces créations numériques

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

comme des (auto-)traitements. Ces dispositifs apparaissant alors comme des béquilles supplétives, analogues aux formes des symptômes du sujet.

Enfin, la troisième partie a posé la question de l'accompagnement de ces solutions auprès des sujets qui sollicitent l'appui du clinicien. Ce constat a motivé un retour aux conceptions du transfert, et aux élargissements progressifs que le concept a connu au fil de la diffusion de la psychanalyse et de ses modes de *praxis*. Nous nous sommes appuyé sur la question des médiations pour en dégager les ressorts thérapeutiques et les modes d'interventions possibles à partir de ce partenariat transférentiel. Ce développement nous a amené à la question des (auto-)traitements et de l'exportation de ces solutions par le sujet dans le lien social. Nous avons sérié les éléments qui peuvent différencier le « partenariat », tel que l'entend la psychanalyse par le prisme du transfert, du « partenariat symbiotique » proposé par les penseurs des relations hommes-machines.

Des « modèles pour comprendre » aux « machines du sujet »

Si les cliniciens ont à s'enseigner de ces usages du numérique, leur position clinique ne saurait se réduire à proposer bornes et mesures pour réguler les usages moraux de ces supports. En effet, la diversité des enjeux que les sujets trouvent dans ces objets ne permet pas d'établir les règles d'une hygiène universelle – en témoigne l'usage « atypique » et « hors-normes » fait par Julia du jeu *Minecraft*[422]. Si certains cliniciens[423] ont proposé quelques repères dans la perspective d'une « guidance parentale », il convient de compléter le tableau en indiquant que si de « bons usages » peuvent se dégager de ces outils, l'appréciation de ceux-ci ne pourrait se départir d'un examen singulier, au cas par cas, qui inclut systématiquement un lien de parole et de confiance (ce que les psychanalystes, à la suite de Freud, ont appelé « transfert »). Outre le fait que s'intéresser aux usages que fait le sujet de ces nouveaux outils puisse faciliter l'alliance thérapeutique et donc le maniement du transfert, un travail de

[422] *Cf. supra*, p.456.
[423] Pour citer les auteurs les plus relayés : Duflo, S. « La règle des 4 pas », publié le 19 janvier 2017. Disponible en ligne: https://sabineduflofr.wordpress.com/2017/01/19/4-temps-sans-ecrans/ [page consultée le 30 juillet 2018]. ; Tisseron, S. (2017). *3-6-9-12 : Apprivoiser les écrans et grandir* [2016]. Toulouse : Erès.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

consolidation de certaines solutions peut se dessiner en séance et engager le sujet dans un travail d'analyse.

Si « l'ordinateur est subjectif » selon l'expression de Turkle, c'est cet « écran interne » qui peut, dans certains cas, guider et protéger ceux qui en font usage. Dans la psychose, la carence du fantasme fondamental n'oblitère pas la vue du sujet sur l'objet et sa jouissance. La clinique du numérique pourrait alors s'envisager, pour certains sujets psychotiques, comme « voie royale » dans la construction d'un pare-psychose, voire d'une suppléance qui fasse écran à la jouissance — à condition de trouver l'adresse à laquelle cette solution peut être accueillie.

Si le rêve était pour Freud cette « voie royale vers l'inconscient[424] », encore fallait-il que le fondateur de la psychanalyse fasse le pari de s'y engager. Nul doute que les cliniciens y soient aujourd'hui à pied d'œuvre[425]. Il convient maintenant d'affirmer ce cheminement vers l'étude des fonctions des objets numériques en se guidant des usages qu'en font les sujets, d'en repérer les écueils et les limites. À la suite de cet inventaire pourra sans doute se systématiser quelques manœuvres thérapeutiques, à condition de rester attentif au singulier de l'invention en jeu dans le transfert. Au-delà de toutes considérations pathologiques (addiction, prises de risque, repli) les bons usages du numérique se dégagent à l'aune de leurs effets pacifiants pour chacun des sujets. Il s'agit pour la psychopathologie clinique de continuer, quels que soient les lieux et les époques, virtuels ou non, de soutenir sa démarche d'une orientation qui interroge les modèles promus pour la compréhension par la lecture des machines du sujet — qui travaillent à l'occasion à son insu. C'est de cet effet rétrospectif qu'elle peut contribuer à rendre ces modèles moins ségrégatifs, mais aussi affiner les dispositifs qu'elle veut créer toujours à la mesure des sujets qui viennent la convoquer.

L'écart entre la machine et son fonctionnement réel est assuré par le sujet, qui est la variable parasite par excellence. Les informaticiens sont bien placés pour le savoir lorsqu'ils affirment que l'utilisateur est la première des raisons explicatives aux différents dysfonctionnements des machines. Là encore la clinique nous enseigne, notamment dans ses présentations mélancoliques, lorsque le sujet se dissout dans le corps régi par les machines :

[424] Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. *Op. cit.* p.663.
[425] de Luca, M., Vlachopoulou, X., & Missonnier, S. (2018). *Op. cit.*

Lors d'un *staff* dans une unité de médecine, les équipes présentent, inquiètes, une situation inédite. Les poches de nutrition artificielle de la sonde nasogastrique de K. doivent se changer à l'horaire prévue, sans la moindre minute de décalage. K. n'oppose aucune résistance au travail des soignants. Elle demeure alitée et se laisse manipuler sans rien dire. En logicien naïf, ne comprenant pas le problème, je leur demande ce qui les préoccupe dans ce cas de figure. Leur réponse me réveille : « Mais, enfin ! Ça n'arrive jamais ! ». En effet, dans ce service, on a l'habitude d'accueillir des patients anorexiques en équilibre sur la corde raide de ce « sentiment de la vie ». Les poches de nutrition, se substituant aux apports calorifiques des repas visent à prévenir leurs chutes. Ces sondes qui passent par les fosses nasales et plongent dans l'estomac sont irritantes et fort désagréables. Elles « sonnent » régulièrement car les plus simples mouvements du patient gênent rapidement la bonne distribution de la substance vitale. Dans ce service, on a connu des patients qui vidaient le contenu de ces nutritions directement dans l'évier ou les toilettes, et d'autres qui bloquaient les tubulures de diverses façons. Que la solution de K. se déverse ainsi en temps et en heure paraît alors à la limite du crédible et indique l'errance psychique de cette jeune patiente.

Les inquiétudes de l'équipe et la conclusion de cette vignette nous imposent ce constat : en l'absence du sujet, la machine ne rencontre plus de limite. La proposition peut également se formuler à l'envers, en ce que la limite au fonctionnement de la machine, c'est le sujet. Ce dernier réside précisément dans l'artefact généré par son appareillage avec la machine.

De la clinique du corps-machine aux béquilles et prothèses numériques

La clinique du corps-machine souligne que les symptomatologies psychotiques ont souvent trait à une question, à un flou porté sur les limites du corps et la régulation de la fermeture et de l'ouverture de l'enveloppe corporelle.

Les machines, dans les constructions délirantes et (auto-)thérapeutiques des sujets psychotiques étaient alors fréquemment appelées à intervenir là où quelque chose défaillait.

C'est ce constat qui, entre autres, a fait proposer à l'orientation analytique que les créations artistiques des sujets (psychotiques ou non…) partageaient les mêmes contours que les formes symptomatiques. Cette proposition renouvelle ainsi la

problématique de la sublimation en la dégageant de ses productions fantasmatiques imaginaires. Pour limiter ces dérives, Freud évoquait à nouveau le modèle de la machine :

> « La plasticité des composantes sexuelles, qui se révèle dans leur capacité de sublimation, peut bien sûr produire une grande tentation : celle d'obtenir, par leur sublimation toujours plus poussée, de plus grands effets de culture. Mais tout aussi peu que nous escomptons, avec nos machines, transformer en travail mécanique utilisable plus qu'une certaine fraction de la chaleur dépensée, tout aussi peu devrions-nous aspirer à rendre la pulsion sexuelle, dans toute la mesure de son énergie, étrangère à ses véritables fins[426]. »

Que certains sujets convoquent alors une machine pour traiter ce reste « sexuel[427] » témoigne alors à la fois du réel de ce reste qui provient du corps, et en même temps d'une occasion, voire d'une propension à la création. La question des addictions renouvelle alors cette question tout en posant un nouveau problème : la nécessité de séparer le sujet de son objet au nom de son bien. Si la phénoménologie de l'addiction est peu contestable (elle relaie ce qu'on a pu appeler « passions », « obsessions » ou « affinités » dans d'autres temps épistémiques), le réel qu'elle recouvre, lui, ne peut nous être appris que par les sujets qui se retrouvent dans de tels tableaux. Charge aux cliniciens qui les y emmènent avec eux (le clinicien se situe, lui aussi, dans le tableau, rappelions-nous avec Lacan) de s'en rendre responsables.

Cependant, une corroboration de nos hypothèses visant plutôt à préserver cet espace élu par le sujet pourrait nous venir d'une autre clinique : celle des sujets autistes et du traitement à réserver à leurs précieux objets. En effet, par le passé, des cliniciens avaient taxé les objets autistiques de curieuses manies, voire d'obsessions bizarres, et invité à ce qu'on sépare le passionné de sa passion. Aujourd'hui encore, des méthodes rééducatives, parfois violentes, toujours plus ou moins autoritaires[428], invitent à séparer le sujet autiste de son objet d'intérêt élu[429]. *A contrario*, l'orientation prônée

---

[426] Freud, S. (2001). *Cinq leçons sur la psychanalyse* [1910]. Paris : Payot. p.54.
[427] Quoi que recouvre ce terme par ailleurs : il s'agit chez Freud d'un usage en fait assez métonymique.
[428] Nous renvoyons à nouveau à la partition proposée par J.-C. Maleval entre suggestion et transfert qui ne met pas la barre de la division au même endroit, la suggestion étant du côté du « thérapeute » là où le transfert met en jeu quelque chose du sujet : Maleval, J.-C. (2012). *Étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire. Op. cit*
[429] La méthode ABA (*Applied Behaviors Analysis*), décrite par O. I. Lovaas à la fin du XXème siècle, propose de l'utiliser comme « renforçateur » des comportements attendus et donc, par définition, d'en priver

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

par la psychanalyse de Lacan vise à « écouter les autistes[430] » et donc à considérer ces objets comme des appuis plutôt que des entraves au développement du sujet. D'autres chercheurs, s'orientant de paradigmes différents en arrivent aux mêmes conclusions. L. Mottron, dans son dernier ouvrage, incite par exemple dans son troisième principe à fonder l'éducation des personnes autistes « sur les forces et les intérêts restreints ». Il indique ainsi qu'on « fournira à l'enfant un matériel combinant les objets qui suscitent généralement l'intérêt autistique à ceux que cet enfant-ci affectionne[431] ». De même, la récente *Affinity Therapy* inventée par le journaliste R. Suskind, père d'un enfant autiste souligne à son tour la pertinence de s'appuyer sur les centres d'intérêts de l'enfant[432].

La communauté internationale des chercheurs, peu importe l'orientation et leurs conceptions de l'autisme et du fait humain, parvient peu à peu à un consensus sur le fait que les objets autistiques sont des solutions du sujet. Ces intérêts restreints, autrefois qualifiés de manies étranges, sont donc d'abord à soutenir. Il s'agit ensuite de travailler, dans une progression qu'A. Di Ciaccia a pu nommer « doux forçage[433] », à ouvrir ces sujets à d'autres intérêts, toujours en lien avec leurs affinités premières.

Si le sujet autiste ne doit pas être séparé de ses objets « catalysant » son monde et permettant l'élaboration progressive, de proche en proche, d'un lien à l'Autre, pourquoi devrait-on priver le sujet psychotique des dispositifs numériques dont il use ? Ne peuvent-ils pas (et nous espérons que cette thèse en aura donné quelques arguments) être également un point d'appui dans la rencontre puis dans l'élaboration d'un (auto-)traitement des symptômes ? Par leurs biais, le sujet ne trouve-t-il pas un certain apaisement qui serait d'abord à soutenir avant de chercher à en amender l'usage ?

---

l'enfant lorsqu'il ne produit pas ce genre de réponses. Sur les résultats de la méthode, on pourra consulter Maleval, J.-C. et Grollier, M. (2019). « L'expérimentation institutionnelle d'ABA en France : une sévère désillusion, partie I et II. », *Lacan Quotidien*, n°568 et 569. Accessible en ligne : http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2016/02/LQ-568.pdf (partie I) et http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2016/03/LQ-569.pdf (partie II). [page consultée le 20.02.2020].

[430] Maleval, J.-C. (2012). *Écoutez les autistes !* Paris : Navarin.

[431] Mottron, L. (2016). *L'intervention précoce pour enfants autistes : Nouveaux principes pour soutenir une autre intelligence*. Paris : Mardaga. p.180.

[432] Perrin, M., & Maleval, J.-C. (dir.) (2015). *Affinity therapy : Nouvelles recherches sur l'autisme*. Rennes : PUR.

[433] Di Ciaccia, A. (2005). « A propos de la pratique à plusieurs » *Les feuillets du Courtil* n°23. *Op. cit.* p.12. *Cf.* également Di Ciaccia, A. (2005). « La pratique à plusieurs ». *La Cause freudienne*, 61(3), *op. cit.*

De la symbiose de J. Licklider aux partenariats transférentiels

Si l'on prend le parti de pathologiser et de stigmatiser le sujet qui fait usage des dispositifs numériques, en le réduisant à n'en être qu'un « utilisateur » — à l'occasion qualifié de « pathologique » — alors il ne fait aucun doute que les dispositifs numériques soient des entraves à la rencontre. Peu de chance que le positionnement éducatif, positiviste du clinicien qui reçoit des dits « addicts », parvienne à étancher la plainte et la demande (du patient, de l'entourage ou de l'ensemble). Comme l'indique Lacan :

> « Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite[434]. »

Interroger — analyser ? — ces usages des dispositifs numériques pour en repérer les fonctions facilite alors ce travail de décalage de cette demande à laquelle le clinicien pourrait vite — au nom du bien — s'épuiser à tenter de la satisfaire. La satisfaction renvoie au dynamisme de la pulsion, que nous avons retracé avec Freud, puis Lacan. La psychanalyse ouvre, pour le sujet, une autre place que celle fantasmatique où pourrait se rêver la « symbiose ». Le partenariat symbiotique évoqué par J. Licklider est en effet bien différent du partenariat transférentiel proposé par l'orientation analytique.

Le premier, aux références organiques et animales est une production langagière qui veut feindre d'ignorer les effets de celle-ci comme expropriant l'être parlant d'un destin instinctuel. La pulsion, de rendre compte dans sa conceptualisation même de cet écart entre le mot et la chose, entre le signifiant et l'objet, atteste de cet exil forcé, où l'être parlant se voit contraint d'errer dans cette cité du langage. Si le schizophrène y entre en maître[435], le symptôme lui-même désignera au sujet ces points d'accroche et d'accueil à partir desquels il pourra se ménager sa place dans l'Autre.

Il s'agit donc, pour le clinicien, de parvenir, afin de pouvoir écouter ce que le sujet a à dire, de faire ce deuil d'être le gadget qui pourrait venir compléter, satisfaire et boucher la demande qu'on lui adresse. L'acte analytique parie donc sur cette touche qui

---

434 Lacan, J. (1966). « La direction de la cure […] ». *Op. cit.* p.617.
435 Selon la question adressée par A. Artaud à J. Paulhan « Jusqu'à quel point l'écrivain a le droit de se croire le Maître du langage ? » Artaud, A. (2004). « Lettre à Jean Paulhan du 30 septembre 1943 » [1943]. *Œuvres*. Paris : Gallimard. p.898.

manque, de structure, au clavier. Elle ne mise pas sur le gadget, mais elle parie sur la possibilité du clinicien de se faire l'instrument du sujet. Cette « touche qui manque » au clavier se révèle comme « en excès » dans la structure des psychoses, il s'agit donc de laisser au sujet la chance d'apporter quelque chose de sa solution dans le clavier du clinicien.

C'est à la condition de préserver cette place vide dans son clavier que le clinicien peut rester attentif aux formes symptomatiques que le sujet psychotique peut lui confier. Cette place offerte au sujet peut être l'amorce d'une création symptomatique plus malléable, moins encombrante pour le sujet qui travaille, en partenariat avec le clinicien, au calcul de l'« amélioration de [sa] position[436] ».

[436] Lacan, J. (2001). « La psychanalyse, la vraie, la fausse ». *Op. cit*. p.165.

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Bibliographie

Abély, P. (1930). « Le signe du miroir dans les psychoses et plus spécialement dans la démence précoce », *Annales médico-psychologiques*, n°1, p.28-37.

Agamben, G. (2006). *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris : Payot.

Agamben, G., & Rueff, M. (2018). *Le feu et le récit*. Paris : Payot.

Alizart, M. (2015). *Pop théologie : Protestantisme et postmodernité*. Paris : PUF

Anders, G. (2002). *L'obsolescence de l'homme, t.1. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, [1956]. Paris : Ivrea.

André, S. (2007). *L'épreuve d'Antonin Artaud et l'expérience de la psychanalyse*. Bruxelles : L. Pire

Ansermet, F., Magistretti, P. J. (2004). *A chacun son cerveau : Plasticité neuronale et inconscient*. Paris : Odile Jacob.

Arce Ross, G. (2002). « Le suicide maniaque de Victor Tausk ». *Cliniques méditerranéennes*, *66*(2), 155-174. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/cm.066.0155

Aristote, *De l'âme* (trad. P. Nau). Accessible en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/De_l%E2%80%99%C3%A2me [page consultée le 07/08/2018]

Aristote, *Métaphysique* (trad. P. Nau). Accessible en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/La_M%C3%A9taphysique_d%E2%80%99Aristote [page consultée le 07/08/2018].

Artaud, A. (2004). « Correspondance avec Jacques Rivière » [1927]. In Artaud A, Grossman E. *Œuvres*. Paris : Gallimard.

Artaud, A. (2004). « Lettre à Jean Paulhan du 30 septembre 1943 » [1943]. In *Œuvres*. Paris : Gallimard.

Artaud, A. (2004). *50 dessins pour assassiner la magie*. Paris : Gallimard.

Artaud, A., & Grossman, E. (2006). *Cahier : Ivry, janvier 1948*. Paris : Gallimard.

Assoun, P.-L. (1999). « La créature artificielle saisie par la psychanalyse : féminin et inquiétante étrangeté » in Krzywkowski, I. (dir.). (1999). *L' homme artificiel : Hoffmann, Shelley, Villiers de L'Isle-Adam*. Paris : Ellipses.

Aurin, E. (2017). *Enjeux contemporains de formation et de thérapeutique en psychopathologie*. Thèse de psychologie sous la direction de Laurent Ottavi. Université Rennes 2. Accessible en ligne : http://www.theses.fr/2017REN20014/document [page consultée le 20.09.2019].

Avdelidi, D. (2016). *La psychose ordinaire : La forclusion du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan*. Rennes : PUR.

Bandura, A., Ross, D., & Ross, S. A. (1961). Transmission of aggression through imitation of aggressive models. *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, *63*(3), 575-582. https://doi.org/10.1037/h0045925

Barbé, S. (2009). « Second Life : une nouvelle thérapie ? », *Psychologie Magazine*. Accessible en ligne : https://www.psychologies.com/Culture/Medias/Articles-et-Dossiers/Second-Life-une-nouvelle-therapie [page consultée le 20.11.2019].

Barlet, C. (2010). *Clinique et position nosographique de la catatonie, des origines à nos jours*. Thèse de médecine sous la direction du Pr. Emmanuel Haffen, soutenue le 26 mai 2010. Université de Besançon. Accessible en ligne : https://www.biusante.parisdescartes.fr/ressources/pdf/histmed-asclepiades-pdf-barlet-2010.pdf [page consultée le 20.02.2018].

Barlow, J. P. (1990). « Being in Nothingness : Virtual Reality and the Pioneers of Cyberspace ». *Mondo 2000*, n°2. Été 1990.

Barnes, M. (1995). *Mary Barnes, un voyage à travers la folie*. [1976]. Paris : Seuil.

Barthes, R. (1980). *La chambre claire : note sur la photographie*. Paris : Gallimard.

Bassols, M. (2000). « Le sixième sens ». *La Cause Freudienne*, n°44.

Bassols, M. (2000). *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. Thèse de doctorat de psychanalyse sous la direction de Jacques-Alain Miller. Université Paris VIII.

Bazan, A. (2013). « La neuropsychanalyse : Défi au regard de l'inconscient », Colloque international de l'Université de Rennes 2, « Le pari de l'inconscient : actualités de la recherche en psychopathologie ». Sous la direction du Pr. F. Sauvagnat, les 21 et 22 novembre 2013. Inédit.

Benoist, J. (2006). « Pulsion, cause et raison chez Freud ». In La *pulsion*. (2006). Paris : Vrin.

Bernard, D. (2010). « L'affect ». In Jodeau-Belle, L. et Ottavi, L. (dir.) (2010). *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne*. Rennes : PUR.

Bernard, D. (2016) « L'enfant et la pudeur », Communication lors de la journée d'étude du 3/6/2016 « Les cliniques des abus sexuels : entre honte, trauma et répétition », Association Chanteclair. Accessible en ligne à http://www.associationchanteclair.org/images/JE/Lenfant_et_la_pudeur.pdf [page consultée le 15/07/2017]

Bernard, D. (2018). « Sur la relation d'objet : Lacan et Bouvet » in *Revue Tupeuxsavoir*, 10 avril 2018. Accessible en ligne : http://www.tupeuxsavoir.fr/publication/sur-la-relation-dobjet-lacan-et-bouvet/ [page consultée le 19 février 2019].

Bernard, D. (2019). *Lacan et la honte : De la honte à l'hontologie : étude de psychanalyse*. Paris : Éditions du Champ Lacanien.

Berry, G. (2017). *L'hyperpuissance de l'informatique : algorithmes, données, machines, réseaux*. Paris : Odile Jacob.

Bettelheim, B. (1969). *La forteresse vide l'autisme infantile et la naissance du soi* [1967]. Paris : Gallimard.

Bley, L. (2017). « La "maison" en psychanalyse. Cliniques du seuil. » *L'Évolution Psychiatrique*, *82*(2), 373-382. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2017.02.001.

Borgogno, S., Delarue, A., Dumoulin, Q. Leblanc, M., Le Poitevin, C. et Sidon, P. (2019). « Conversation préparatoire au Congrès Pipol 9 avec la participation de Pierre Sidon. L'humain au reflet du numérique — Mirages d'un nouvel anthropomorphisme ». In *Suites et Variations* « Lire le transfert Autrement ». Rennes : ACF-VLB.

Bosqué, C., Garnier, C., et Gheorghiu, M. (2018). *Le livre blanc. Panorama des Fablabs en France*. Conseil Scientifique du Réseau Français des Fablabs. Accessible en ligne : http://media.virbcdn.com/files/82/5a136d6c77ed357c-LivreBlanc-RFFLabs.pdf [page consultée le 19.12.2019].

Bouasse, H. (1934) *Optique et Photométrie dites géométriques*. Paris : Delagrave.

Bouillot, P. (2006). « Éditorial ». *Les feuillets du Courtil*. N°24. Février 2006.

Bourlez, F. (2013). « Corps contemporains : vers des pulsions "post-humaines" ? » *Champ psy*, 64(2), 9-24. doi:10.3917/cpsy.064.0009.

boyd, d. (2016). *C'est compliqué : les vies numériques des adolescents* [2015]. Caen : C & F éditions.

Brand, S. (1972). « Fanatic Life and Symbolic Death Among the Computer Bums », *Rolling Stone*, 7 décembre 1972. Accessible en ligne : http://wheels.org/spacewar/stone/rolling_stone.html [page consultée le 20.03.2019].

Breton, P. (1990). *Une histoire de l'informatique*. Paris : la Découverte.

Breton, P. (1995). *À l'image de l'homme : du Golem aux créatures virtuelles*. Paris : Seuil.

Briffault, X. (2018). « Santé mentale à l'ère du numérique : quelques grandes évolutions dans la recherche et les conséquences sur les prises en charge des patients ». Conférence prononcée dans le cadre de la Semaine d'Information sur la Santé Mentale à Rennes. Le jeudi 27 septembre 2018.

Briffault, X. (2018). « Technologies mobiles connectées et reconfigurations du champ de la santé mentale ». In Hirsch, E. et Hirsch, F. (2018). *Traité de Bioéthique*. Toulouse : Érès.

Burroughs, W. S. (2008). *Junky* [1953]. Paris : Gallimard.

Burroughs, W. S., & Kahane, É. H. (2002). *Le festin nu* [1959]. Paris : Gallimard.

Burroughs, W. S., & Lemaire, G.-G. (1996). *Essais. Vol. II*. Paris: Christian Bourgois.

Busby, M. (2019). "Loot boxes increasingly common in video games despite addiction concerns". *The Guardian*. Le 22 novembre 2019. Accessible en ligne : https://www.theguardian.com/games/2019/nov/22/loot-boxes-increasingly-common-in-video-games-despite-addiction-concerns [page consultée le 29.02.2020].

Caffier, J. (2018). « J'ai essayé de soigner ma dépression grâce à l'intelligence artificielle. Ça va pas fort. Du coup, j'ai envoyé des messages sur Facebook à un chatbot cognitivo-comportemental. » *Vice Magazine*. Accessible en ligne : https://www.vice.com/fr/article/paqj87/jai-essaye-de-soigner-ma-depression-grace-a-lintelligence-artificielle [page consultée le 23.11.2019].

Caillois, R. (2009). *Les jeux et les hommes: Le masque et le vertige* [1958]. Paris : Gallimard.

Canguilhem, G. (1958). « Qu'est-ce que la psychologie ». *Revue de Métaphysique et de morale*, n°1.

Canguilhem, G. (2003). *Le normal et le pathologique* [1943, 1966]. Paris : PUF.

Capgras, J. et Reboul-Lachaux, J. (1923). « L'illusion des sosies dans un délire systématisé chronique ». *Bulletin de la Société clinique de médecine mentale*, n°11, p.6-16.

Cardon, D. (2010). *La démocratie Internet : Promesses et limites*. Paris : Seuil.

Cardon, D. (2019). *Culture numérique*. Paris : Presses Universitaires de Sciences Po.

Cardon, D., & Casilli, A. A. (2015). *Qu'est-ce que le digital labor ?* Paris : INA.

Caroz, G. (2018). « L'obsessionnel et son réveil – 2. L'éclosion » *in Quarto,* n°118, mars 2018.

Casilli, A. A. (2010). *Les liaisons numériques : Vers une nouvelle sociabilité*. Paris : Seuil.

Casilli, A. A. (2019). *En attendant les robots : Enquête sur le travail du clic*. Paris : Seuil.

Castanet, H., De Georges, P. (1999). « Branchements, débranchements, rebranchements ». In : Miller, J.-A. (dir.) (1999). *La Convention d'Antibes*.

Ceillier, A. (1924). « Les influencés, syndromes et psychoses d'influence ». *L'Encéphale,* n°3, 4, 5 et 6.

Chabal, A. (2018). « Les anciens de la *silicon valley* se battent contre l'addiction aux écrans ». *Forbes*. Le 6 février 2018. Accessible en ligne : https://www.forbes.fr/technologie/les-anciens-de-la-silicon-valley-se-battent-contre-l-addiction-aux-ecrans/ [page consultée le 20.02.2018].

Chaslin, P. (1905). *Éléments de Sémiologie et clinique mentales*, Paris : Asselin et Houzeau.

Chouvier, B. (2010). « La médiation dans le champ psychopathologique ». *Le Carnet PSY*, 141(1), 32. https://doi.org/10.3917/lcp.141.0032

Clérambault, G. G. de. (1992). *L'automatisme mental* [1920]. Paris : Laboratoires Delagrange.

Clynes, M. E. and Kline, N. S., (1960) « Cyborgs and space ». *Astronautics*, Sept. 1960, p. 26-27 et 74-75.

CNC et IFOP (2015). *Les pratiques de consommation de jeux vidéo des Français*. 28 octobre 2015. Accessible en ligne : https://www.cnc.fr/documents/36995/156098/Les+pratiques+de+consomm

ation+de+jeux+vid%C3%A9o+des+Fran%C3%A7ais.pdf/e02ed84f-8186-c497-932d-136f94a4efa8 [page consultée le 20.03.2019].

Collectif (2013). « Nouveaux appareillages du corps », *Revue Mental,* 8 novembre 2013.

Collectif (2017). « Signes discrets dans les psychoses ordinaires », *Mental*, n°35.

Collectif. (2018). « Enfants face aux écrans : ne cédons pas à la démagogie », Le Monde, 13 février 2018. Accessible en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/02/14/enfants-face-aux-ecrans-ne-cedons-pas-a-la-demagogie_5256479_3232.html [page consultée le 01.01.2020].

Collucci, M. "Coluche" (1986). « Médecins sans diplôme ». Accessible en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=-0f8Jh1b7nQ [page consultée le 20.01.2020].

Colomer, E. (1995). « L'Art lullien et la moderne informatique », in *Catalonia Culture* n°43, Barcelone : Centre Unesco de Catalunya.

Cormier, B. (2006). « Jeux vidéo : une clinique de désintoxication aux Pays-Bas ». *Nextinpact*. Vendredi 09 juin 2006. Accessible en ligne : https://www.nextinpact.com/archive/29325-Jeu-video-une-clinique-de-desintoxication-au.htm [page consultée le 29.06.2018].

Cottet S. (1996). *Freud et le désir du psychanalyste*. Paris : Seuil.

Cottet, S. (2004). « Deleuze, pour et contre la psychanalyse », *Horizon, « Des philosophes à l'envers »*. Numéro hors-série de la Revue de la Cause Freudienne, Janvier 2004.

Coué, É. (2016). La Maitrise De Soi-même Par L'autosuggestion Consciente: La Méthode Coué. [1920]. CreateSpace Independent Publishing Platform. Accessible en ligne : https://books.google.fr/books?id=N6h0jwEACAAJ [page consultée le 20.11.2019].

Coughlan, S. (2006). "Just one more", *BBC-News Magazine*. Accessible en ligne : http://web.archive.org/web/20141203130137/http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/magazine/5034756.stm [page consultée le 19.11.2019]

Cremniter, D. & Maleval, J.-C. (1989). « Contribution au diagnostic de psychose » in *Ornicar* ? n°48.

Damasio, A. (2001). *La Zone du dehors*. Paris : Cylibris.

Danchin, L., & Roumieux, A. (2015). *Artaud et l'asile*. Biarritz: Séguier.

Darger, H. (2014). *L'Histoire de ma vie*, traduit de l'anglais par Anne-Sylvie Homassel. Paris : éditions Aux Forges de Vulcain.

De Georges, P. (2017). « Ce qui dans la vie peut préférer la mort ». *La Cause du Désir* n°96, 2017/2.

De l'Étoile, Isaac (1162), *De anima*. Accessible en ligne : http://www.documentacatholicaomnia.eu/04z/z_1155-1169__Isaac_Cisterciensis_Abbas__Epistola_Ad_Quemdam_Familiarem_Suum_De_Anima__MLT.pdf.html [page consultée le 12/07/2018]

De La Porte, X. (2016). *La tête dans la toile*. Caen : C&F Édition

Deeley, M., Scott, R., Fancher, H., Peoples, D., Powell, I., Vangelis, ., Dick, P. K., ... Ladd Company. (1982). *Blade runner*. England : Ladd Company.

Delaporte, X. (2016). « Vous qui caressez vos téléphones ». *La vie numérique. France Culture*. Le 4 novembre 2016. Accessible en ligne : https://www.franceculture.fr/emissions/la-vie-numerique/vous-qui-caressez-vos-telephones [page consultée le 01.01.2020].

Delarue, A., Fajnwaks, F., Guyonnet, D., Leduc, C. & Thomas, J. (2017). « Rencontre avec Sherry Turkle. Seuls ensemble et l'Autre d'Internet » *in La Cause Du Désir*, n°97(3).

Descartes, R. (2018). *L'homme* [1662]. Paris : Flammarion.

Desmurget, M. (2019). *La fabrique du crétin digital: Les dangers des écrans pour nos enfants*. Paris : Seuil.

Deutsch, F. (1957). « A footnote to Freud's fragment of an analysis of a case of hysteria », *Psychoanalytic Quarterly*, XXVI, n° 2. p.159-167.

Deutsch, H. (1934). « Un type de pseudo-affectivité "comme-si" ». In Hamon, M-C. & Zilberfarb, S. & Orsot, C. (dir.) (2007). *Les "comme si" et autres textes : 1933-1970*. Paris : Seuil.

Dewambrechies-La Sagna, C., Deffieux, J.-P. (dir.) (1997). *La conversation d'Arcachon : cas rares : les inclassables de la clinique*. Paris : Agalma.

Di Ciaccia, A. (2005). « La pratique à plusieurs ». *La Cause freudienne*, n°61(3), 107-118. doi:10.3917/lcdd.061.0107.

Di Ciaccia, A., (2005). « A propos de la pratique à plusieurs ». *Les feuillets du Courtil* n°23. Juin 2005.

Dick, P. K. (2012). Blade runner *: Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* [1966]. Paris : Flammarion.

Dick, P. K. (2012). *Blade runner : Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* [1968]. Paris : J'ai lu.

Djitli, L. et Plaçais, M. (2015). « Vincent, entendeur de voix », *Les Pieds Sur Terre* de Sonia Kronlund. France Culture. Le 09/03/2015. Accessible en ligne : https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/vincent-entendeur-de-voix [page consultée le 08.01.2020].

Dobson, K. (s.d.). *Site personnel de Kelly Dobson*, accessible en ligne : https://web.media.mit.edu/~monster [page consultée le 08.02.2020].

Druel G. (2008). « Transfert et clinique des psychoses ». in *Sigma*, *Revue de recherche en psychopathologie*, n°2.

Dubuffet, J. (1962). « Prospectus et tous écrits suivants ». *L'Art brut préféré aux arts culturels*. Paris : Galerie R. Drouin.

Duflo, S. « La règle des 4 pas », publié le 19 janvier 2017. Disponible en ligne: https://sabineduflofr.wordpress.com/2017/01/19/4-temps-sans-ecrans/ [page consultée le 30 juillet 2018]

Dumoulin, Q. (2018). « De la diabolisation des réseaux sociaux », *Ironik !* n°31. Juillet 2018. Accessible en ligne : https://www.lacan-universite.fr/de-la-diabolisation-des-reseaux-sociaux/ [page consultée le 20.11.2019].

Dumoulin, Q., & Trichet, Y. (2019). « Usages et fonctions du numérique dans les (auto-)traitements psychotiques ». *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*. https://doi.org/10.1016/j.amp.2019.10.012

Dumoulin, Q., Hamon, R. & Peoc'h, M. (2019). Pratiques radicales des modifications corporelles, fantasme d'unicité et lien social contemporain. *Research in Psychoanalysis*, 27(1), 26-36. doi:10.3917/rep1.027.0026.

Duris, O. (2017). « Jeux vidéo et psychose infantile. Sur l'intérêt d'une médiation numérique en Hôpital de Jour pour enfants ». In Tisseron, S., & Tordo, F. (2017) (dir.). *L'enfant, les robots et les écrans: Nouvelles médiations thérapeutiques*. Paris : Dunod.

Duris, O. (2018). « Le robot *nao* comme support relationnel et de dynamique groupale auprès d'enfants porteurs de troubles du spectre autistique » In Bergeret-Amselek C. *Et si Alzheimer(s) et Autisme(s) avaient un lien ?*, Toulouse : Érès.

Edelstam, A. (2006). *Mon voyage avec la Vierge de l'Apocalypse : Le témoignage d'une sociologue sur la manipulation mentale*. Paris : Publibook.

Eissler, K.R. (1988). *Le suicide de Victor Tausk. Avec les commentaires du professeur Marius Tausk* [1983]. Paris : PUF.

Ellul, J. (1990). *La technique : ou, L'enjeu du siècle* [1954]. Paris : Economica.

Fansten, M. et al. (dir.) (2014). *Hikikomori, ces adolescents en retrait*. Paris : Colin.

Federn, P. (1979). « Le traitement de la psychose [1952] ». In *La psychologie du moi et les psychoses*. Paris: PUF.

Feingold, B. F. (1975). Hyperkinesis and learning disabilities linked to artificial food flavors and colors. *The American Journal of Nursing*, *75*(5), p.797-803.

Fenichel, O. (1979). *La Théorie psychanalytique des névroses. T.2* [1945]. Paris : PUF

Ferreira, C., Garnier, A.-M., Meunier, E., Nauroy, M. et Zann, M. (2015). « Quarante années d'histoires et de questionnements dans un secteur de pédopsychiatrie. "Créer c'est résister" ». *L'Information psychiatrique*. N°91. p.861-9 doi:10.1684/ipe.2015.1421.

Feyerabend, P. (2005). *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. [9175]. Paris : Seuil.

Flavigny, C. (2001). « Le virtuel : site pour l'inconscient ? ». *Champ psy*, *22*(2), 111.

Foucault, M. (1997). *Le souci de soi* [1976]. Paris : Gallimard.

Foucault, M. (2010). *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.

Freud, S. (1992). « Le moi et le ça » [1923]. In *Œuvres complètes,* vol. XVII. [1923-1925]. Paris : PUF.

Freud, S. (1992). « Les résistances contre la psychanalyse » [1925]. In *Œuvres complètes,* vol. XVII. [1923-1925]. Paris : PUF.

Freud, A. (2007). *Traitement psychanalytique des enfants* [1926-1945]. Paris: PUF.

Freud, S. (1969 ; 2009). *Naissance de la psychanalyse* [1887-1902]. Paris : PUF

Freud, S. (1985). « "Psychanalyse" et "Théorie de la libido" » [1923]. In *Résultats, idées, problèmes, tome II*. Paris : PUF.

Freud, S. (1986). « L'inconscient » [1915]. in *Métapsychologie*. Paris : Gallimard.

Freud, S. (1986). « Pulsions et destins des pulsions » [1915]. In *Métapsychologie*. Paris : Gallimard.

Freud, S. (1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. [1905]. Paris : Gallimard.

Freud, S. (1988). « Le créateur littéraire et la fantaisie » [1908]. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard.

Freud, S. (1989). « Les diverses instances de la personnalité psychique » [1932]. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris : Gallimard.

Freud, S. (1992). « Inhibition, symptôme, angoisse » [1925]. In *Œuvres complètes,* vol. XVII. [1923-1925]. Paris : PUF.

Freud, S. (1992). « Psychanalyse » [1925]. *In Œuvres complètes*. Vol. XVII [1923-1925] Paris : PUF.

Freud, S. (1996). « Un enfant est battu » [1919]. In *Œuvres complètes,* vol. XV. [1916-1920]. Paris : PUF.

Freud, S. (1996). « Une difficulté de la psychanalyse » [1917]. In *Œuvres complètes,* vol. XV. [1916-1920]. Paris : PUF.

Freud, S. (1999). « Les diverses instances de la personnalité psychique » [1915]. In *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Gallimard.

Freud, S. (2001). « L'angoisse » in *Introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Ed. Payot & Rivages.

Freud, S. (2001). « La théorie de la libido et le narcissisme » [1917]. In *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Ed. Payot & Rivages.

Freud, S. (2001). « Le symbolisme dans les rêves ». In *Introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Payot.

Freud, S. (2001). « Le transfert ». In *Introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Ed. Payot & Rivages.

Freud, S. (2001). « Les modes de formation de symptômes » [1917]. In *Leçons d'introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Payot.

Freud, S. (2001). « Résistance et refoulement » [1917]. In *Leçons d'introduction à la psychanalyse* [1916-1917]. Paris : Payot.

Freud, S. (2001). *Cinq leçons sur la psychanalyse* [1910]. Paris : Payot.

Freud, S. (2001). *Introduction à la psychanalyse* [1916]. Paris: Ed. Payot & Rivages.

Freud, S. (2002). « Au-delà du principe de plaisir » [1920]. In *Œuvres complètes,* vol. XV. [1916-1920]. Paris : PUF.

Freud, S. (2002). « La dynamique du transfert » [1912]. In *La technique psychanalytique*. Paris : PUF.

Freud, S. (2002). « La méthode psychanalytique de Freud » [1904]. In *La technique psychanalytique*. Paris : PUF.

Freud, S. (2002). « Le début du traitement » [1913]. In *La technique psychanalytique*. Paris : PUF.

Freud, S. (2002). « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » [1919]. In *La technique psychanalytique*. Paris : PUF.

Freud, S. (2004). « Le problème économique du masochisme » [1924]. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris : PUF.

Freud, S. (2004). « Lettre à Romain Rolland : Un trouble du souvenir sur l'Acropole » [1936]. In *Œuvres complètes*, vol. XIX [1931-1936]. Paris : PUF.

Freud, S. (2004). « Névrose et psychose » [1924]. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris : PUF

Freud, S. (2005). « Deuil et mélancolie ». *Métapsychologie* [1919]. In *Œuvres complètes vol. XIII* [1914-1915]. Paris : PUF.

Freud, S. (2006). « Le petit Hans » [1909]. In *Cinq psychanalyses*. Paris : PUF.

Freud, S. (2008). *Psychopathologie de la vie quotidienne* [1904]. Paris, Payot & Rivages.

Freud, S. (2009). « Études sur l'hystérie » [1895]. In *Œuvres complètes*, vol. II [1893-1895]. Paris : PUF.

Freud, S. (2009). « L'interprétation du rêve » [1899]. In *Œuvres complètes*, vol. IV [1899-1900]. Paris : PUF.

Freud, S. (2009). *Abrégé de psychanalyse* [1940]. Paris : PUF.

Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir* [1920]. Paris : Payot & Rivages.

Freud, S. (2011). *Esquisse d'une psychologie = Entwurf einer Psychologie* [1895-1896]. Toulouse : Érès.

Freud, S. (2013). *Pour introduire le narcissisme* [1914]. Paris : Payot et Rivages.

Freud, S. (2014). « Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient » [1905]. In *Œuvres complètes*, vol. VII [1905]. Paris : PUF.

Freud, S., & Robert, F. (2012). *L'interprétation du rêve*. Paris : PUF.

Froment, E. (2016). "Vers une stagnation des ventes de smartphones et de tablettes dans le monde", *Geeko*. 31 mars 2016. Accessible en ligne : https://geeko.lesoir.be/2016/03/31/vers-une-stagnation-des-ventes-de-smartphones-et-de-tablettes-dans-le-monde/ [page consultée le 01.01.2020].

Furuhashi, T., Tsuda, H., Ogawa, T., Suzuki, K., Shimizu, M., Teruyama, J., Horiguchi, S., Shimizu, K., Sedooka, A., Figueiredo, C., Pionnié-Dax, N., Tajan, N., Fansten, M., Vellut, N., & Castel, P.-H. (2013). État des lieux, points communs et différences entre des jeunes adultes retirants sociaux en France et au Japon (Hikikomori). *L'Évolution Psychiatrique*, *78*(2), 249-266. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2013.01.016

Gaetano, R., De l'Étoile. I. (1968) *Sermons*. Texte et introd. crit. par Anselme Hoste, o.s.B. ; introd., trad. et notes p.[feu] Gaston Salet, s.J. Tome I. In: *Cahiers de civilisation médiévale*, 11ème année (n°42), Avril-juin 1968.

Gassmann, X. & Masson, C. (2014). « Il n'y a pas d'art-thérapie. Manifeste pour une tératologie : Proposition d'un dispositif d'ateliers d'artistes : L'Esquisse ». In : Vinot, F. (dir.). *Les médiations thérapeutiques par l'art: Le Réel en jeu*. Toulouse : Érès. doi:10.3917/eres.vives.2014.01.0221.

De Georges, P. (2010). *La pulsion et ses avatars*. Paris : Michèle.

De Georges, P. (2016). « À propos de l'*Entwurf* » in De Georges, P. (sous la dir.) (2016). *La jouissance chez Freud*. Paris : Éditions Michèle.

Gershenfeld, N. A. (2005). *Fab : The coming revolution on your desktop. From personal computers to personal fabrication*. New York : Basic Books.

Gleizes, D., & Reynaud, D. (dir.). (2017). *Machines à voir: Pour une histoire du regard instrumenté (XVIIe-XIXe siècles)*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.

Godart, E. (2019). « Psychopathologie de la vie hypermoderne ». *in Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, *177*(4), 303-312. https://doi.org/10.1016/j.amp.2018.10.001.

Goffman, E., & Kihm, A. (2015). *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps* [1963]. Paris : Minuit.

Gonon, F. (2011). « La psychiatrie biologique : Une bulle spéculative ? ». *Esprit*, *Novembre*(11), 54. https://doi.org/10.3917/espri.1111.0054

Goodman, A. (1990). « Addiction : Definition and Implications ». *British Journal of Addiction*, n°85. p.1403-1408.

Gori, R., & Del Volgo, M.-J. (2009). *La santé totalitaire : Essai sur la médicalisation de l'existence*. Paris : Flammarion.

Griffiths, M.D. (2005). « A 'components' model of addiction within a biopsychosocial Framework » in *J Subst Use*, n°10. p.191–7.

Groddeck, G. (2015). *Le livre du ça* [1923]. Paris : Gallimard.

Groos, K. (1899). *Die Spiele der Menschen*. Iéna : G. Fischer.

Grossman, D., & DeGaetano, G. (1999). *Stop teaching our kids to kill : A call to action against TV, movie & video game violence*. New York : Crown Publishers.

Guillemain, H. (2010). *La méthode Coué*. Paris : Seuil.

Guyonnet, D. (2017). « La "Skype-analyse" en Chine. Quand le divan fait symptôme ». *in La Cause Du Désir*, n° 97(3). p.26-30. doi:10.3917/lcdd.097.0026.

Hacking, I. (1995). « The looping effects of human kinds ». In *Symposia of the Fyssen Foundation. Causal cognition: A multidisciplinary debate.* (p. 351 394). New York, NY, US: Clarendon Press/Oxford University Press.

Hamon-Beugin, V. (2020). « Coronavirus: la Chine interdit le jeu *Plague Inc*, star de l'AppStore depuis des semaines ». *Le Figaro*. Le 28 février 2020. Accessible en ligne : https://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/coronavirus-la-chine-interdit-le-jeu-plague-inc-star-de-l-appstore-depuis-des-semaines-20200228 [Consultée le 20.04.2020].

Hamon, R., Trichet, Y., Lamote, T. (2016). « Secte et regain du religieux. Le cas de Georges Roux, contempteur de la « Science » et Dieu-le-Père tout puissant », *Bulletin de psychologie*, Tome 69 (3), n°543, p.179-192.

Haraway, D. J. (2007). « Manifeste cyborg: science, technologie et féminisme socialiste à la fin du xxe siècle » [1991]. In *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences, fictions, féminismes*. Paris : Exils.

Harris, M. (2017). «God Is a Bot, and Anthony Levandowski Is His Messenger», *Wired*, 27 septembre 2017.

Hautefeuille, M., Véléa, D. (2010). *Les addictions à Internet : de l'ennui à la dépendance*. Paris : Payot.

Hayles, K. (1999). *How we became posthuman: virtual bodies in cybernetics, literature, and informatics*. Chicago : University of Chicago Press.

Haza, M. (dir.) (2019). *Médiations numériques : Jeux vidéo et jeux de transfert*. Toulouse : Érès.

Houellebecq, M. (2012). *La possibilité d'une île* [2005]. Paris : Édition J'ai lu.

Hubert, H. et Mauss, M. (2019). *Esquisse d'une théorie générale de la magie*. [1902-1903]. Paris : PUF.

Hug-Hellmuth, H. von, & Soubrenie, D. (1991). *Essais psychanalytiques: Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse des enfants*. Paris: Payot.

Hulak, F. (2003). « Délire et mécanisme ». In Hulak, F. (dir.) (2003). *Pensée psychotique et création de systèmes*, Paris: Érès.

Hulak, F. (2006). *La lettre et l'œuvre dans la psychose*. Ramonville-Saint-Agne : Érès.

Hulak, F. (2009). Vers un nouveau paradigme : De la paraphrénie à la psychose ordinaire. *L'information psychiatrique*, n°10, vol. 85. p.869-875. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/inpsy.8510.0869

Hulak, F. (2010). « Construction du délire, construction autistique : de la machine à la langue comme machine ». In Bonnat, J.-L. (dir.) (2010). *Autisme et psychose, machine autistique et délire machinique, clinique différentielle des psychoses*. Rennes : PUR.

Ichbiah, D. (2012). *La saga des jeux vidéo*. Châtillon (Hauts-de-Seine): Pix'n Love.

Jamet, É. (2009) « Les nouveaux médias, un plus pour la mémorisation ? ». *Les Cahiers Pédagogiques*, n°474.

Janet, P. (2005). *La médecine psychologique* [1923]. Paris: L'Harmattan.

Jankélévitch, V. (1964). *L'ironie*, Paris : Flammarion.

Jenstsch, E. (1906). "*Zur psychologi des Unheimlichen*". In *Psychiatrisch-neurologische Wochenschrift*, 1906, n°22 et 23. Accesible en ligne : https://d-nb.info/1138447315/34 [page consultée le 20.09.2019].

Jones, E. (1970). *Vie et œuvre de Sigmund Freud*, tome 1 [1958]. Paris : PUF.

Kaczynski, T. J. (2009). *L'avenir de la société industrielle précédé du Manifeste de 1971*. Paris : Climats.

Kaës, R. (1988). « La diffraction des groupes internes ». *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 11. p.169-74.

Kahlbaum, K. (1987). « La catatonie ou folie tonique » [1874]. In *L'évolution psychiatrique*, 52, 2.

Kahlbaum, L. (1994). « La catatonie ou la folie tonique » [1874]. In Postel, J. (dir.). (1994). *La psychiatrie*. Paris : Larousse.

Klein, M. (1995). « La technique de jeu psychanalytique : son histoire et sa portée » [1955]. In *Le Transfert et autres écrits : Inédits*. Paris: PUF.

Kline, S., Dyer-Witheford, N., & De Peuter, G. (2003). *Digital play : The interaction of technology, culture, and marketing*. Kingston/Montréal : McGill-Queen's University Press.

Kohut, H. (1978). « 'Discussion of "Some Comments on the Origin of the Influencing Machine" by Louis Linn,' [1957]. in P. Ornstein (dir.) (1978). *The Search for the Self*, vol.I. p.259-61. New York : International Universities Press.

Koretzky, C. (2012). *Le réveil, une élucidation psychanalytique*. Rennes : PUR.

Krauss, G. & Tremblay, D.-G. (dir.) (2019). *Tiers-lieux : travailler et entreprendre sur les territoires*. Rennes/Montréal : PUR/PUQ.

Kubie, L. (1941). « Repetitive Core of Neuroses », *Psychoanalytic Quarterly*, n°10. p.23-43.

Kubrick, S. & Lyndon V. (Producteurs), Kubrick, S. (Réalisateur). (1968). *2001: A Space Odyssey* [Film]. Metro-Goldwyn-Mayer Polaris. En ligne : http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=27442.html [page consultée le 20.03.2019].

La Fontaine, J. de (1678). « Le Statuaire et la statue de Jupiter ». En ligne : http://www.la-fontaine-ch-thierry.net/statuaire.htm [page consultée le 20.08.2019].

La Mettrie, J. O. de, & Assoun, P.-L. (1999). *L'homme-machine* [1747] *; Précédé de Lire La Mettrie*. Paris : Gallimard.

La Mettrie, J. O. (1753). « Les animaux plus que machines ». *Œuvres philosophiques de Mr. de La Mettrie*. Vol. II. Accessible en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65504146/f15.item [page consultée le 20.08.2018].

La Mettrie, J. O. de (1747). *La faculté vengée, comédie en trois actes*. Accessible en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6471169r/ [page consultée le 23.10.2019]

La Mettrie, J. O. de (1796). « Épitre à Melle A.C.P. ou la machine terrassée ». in *Œuvres Philosophiques, tome II* [1753]. Berlin. En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6216339q/ [page consultée le 20.10.2019]

La Mettrie, J. O. de (1865). *L'Homme-Machine* [1747]. Paris : Frédéric Henry éditeur. En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6253039v [page consultée le 20.10.2019]

La rédaction de Futura Sciences. (2019). « Appollo 11 : des Hommes vont se poser sur la lune ». Le 20 juillet 2019. Accessible en ligne https://www.futura-sciences.com/sciences/actualites/astronautique-apollo-11-hommes-vont-poser-lune-19956/ [page consultée le 01.01.2020].

Lacadée, P. (2011). *Le malentendu de l'enfant : que nous disent les enfants et les adolescents d'aujourd'hui ?* [2003]. Paris : Michèle.

Lacan, J. (2001). « Allocution sur les psychoses de l'enfant » [1967]. In *Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1970). « Discours de clôture au Congrès de Strasbourg, le 13 octobre 1968 ». *Lettres de l'École freudienne*, n° 7. Paris.

Lacan, J. (2001). « Discours à l'École freudienne de Paris » [1976]. In *Autres écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1960-1961). *Le Séminaire, livre IX, L'identification*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S9/S9%20L'IDENTIFICATION.pdf [page consultée le 20.02.2019].

Lacan, J. (1964-1965). *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S12/S12%20PROBLEMES.pdf [page consultée le 20.03.2019].

Lacan, J. (1965-1966). *Le Séminaire, livre XIII, l'objet de la psychanalyse*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S13/S13%20L'OBJET.pdf [page consultée le 20.02.2020]

Lacan, J. (1966-1967). *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S14/S14%20LOGIQUE.pdf [page consultée le 20.03.2019].

Lacan, J. (1966). « D'un dessein ». In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1959]. In *Écrit*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Du *Trieb* de Freud ou du désir du psychanalyste ». In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » [1953]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » [1950]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Kant avec Sade » [1963]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » [1957]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » [1958]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « La science et la vérité » [1965]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Le séminaire sur la lettre volée » [1956-1966]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique ». In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée » [1945]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Position de l'inconscient » [1964]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de D. Lagache » [1960]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » [1960]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). « Variantes de la cure-type » [1955]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). «La Chose freudienne » [1955]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966). «Propos sur la causalité psychique» [1946]. In *Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1967-1968). *Le Séminaire, livre XV, L'acte analytique*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S15/S15%20L'ACTE.pdf [page consultée le 20.02.2017].

Lacan, J. (1967). « Petit discours aux psychiatres ». Conférence du 10 novembre 1967 au cercle psychiatrique H. Ey à Sainte-Anne. Inédit. Accessible en ligne : http://www.psychasoc.com/Textes/Petit-discours-aux-psychiatres-de-Sainte-Anne [page consultée le 20.10.2019].

Lacan, J. (1970). *Analyticon*. « Impromptu n°2 ». Le 03 juin 1970. Inédit.

Lacan, J. (1973-1974). *Le Séminaire, livre XXI, Les non dupes errent*. Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S21/S21%20NON-DUPES....pdf [page consultée le 20.02.2019].

Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* [1964]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1974-1975). *Le Séminaire, livre XXII, R.S.I.* Inédit. Accessible en ligne : http://staferla.free.fr/S22/S22%20R.S.I..pdf [page consultée le 20.03.2019].

Lacan, J. (1974). « Interview à France Culture » [1973]. *Le Coq-Héron*, n° 46/47, p.3-8.

Lacan, J. (1974). *Télévision*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1975). « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande Motte ». *Lettres de l'École freudienne*, n°15.

Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud* [1953-1954]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, Livre XX, Encore* [1972-1973]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1976-1977). *Le Séminaire, livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* [1976-1977]. Inédit.

Lacan, J. (1977). « Ouverture de la section clinique ». *Ornicar ?* n°9.

Lacan, J. (1978). *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique* [1954-1955]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1979). « Journal d'Ornicar ? ». *Ornicar ?*, n°17-18.

Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III, Les psychoses* [1955-1956]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1986). *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960]. Paris: Seuil.

Lacan, J. (1987). « La place de la psychanalyse dans la médecine » [1966]. in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 7. Genève : Georg éditeur. p.9-40.

Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « Hommage fait à Marguerite Duras » [1965]. In *Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « L'étourdit » [1972]. In *Autres écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « La psychanalyse, la vraie, la fausse » [1958]. In *Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « La Psychiatrie anglaise et la guerre » [1947]. In *Autres écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie » [1938]. In *Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « Lituraterre » [1971]. *In Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « Première version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École [1978] » *Ornicar ?* n°8.

Lacan, J. (2001). « Présentation des mémoires d'un névropathe » [1966]. In *Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École [1967] » in *Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). « Réponses à des étudiants en philosophie » [1966]. In *Autres Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001). *Le Séminaire, livre VIII, le transfert* [1960-1961]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*. [1962-1963]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2005). « Place, origine et fin de mon enseignement » [1967]. In Lacan, J. (2005). *Mon enseignement*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2005). *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* [1975-1976]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2005). *Le triomphe de la religion* [1974]. Paris: Seuil.

Lacan, J. (2006). *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*. [1968–1969]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2007). « Propos sur l'hystérie. Bruxelles, le 26 février 1977 » [1977]. *Quarto*, n°90.

Lacan, J. (2007). *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*. [1971]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2011). *Je parle aux murs : entretiens de la chapelle de Sainte-Anne* [1971-1972]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2011). *Le Séminaire, livre XIX, … Ou pire* [1971-1972]. Paris : Seuil.

Lacan, J. (2013). *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*. [1958-1959]. Paris : Martinière.

Lacan, J. (2014). « Jacques Lacan : Entretien au magazine Panorama », *La Cause Du Désir*, n° 88.

Lacan, J. (2015). « Le phénomène lacanien » [1974]. *Essaim*, n°35(2).

Lacan, J. (2017). « Jacques Lacan Conférence à Genève sur le symptôme » [4 octobre 1975]. *La Cause Du Désir*, n°95(1). p.7-24. doi:10.3917/lcdd.095.0007.

Lafontaine, C. (2004). *L'empire cybernétique : des machines à penser à la pensée machine*. Paris : Seuil.

Lafontaine, C. (2014). *Le corps-marché : la marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*. Paris : Seuil.

Lamote, T. & Hamon, R. (2016). « Manipulations, harcèlements et complots : une paranoïsation imaginaire du lien social contemporain ? ». *Bulletin de psychologie*, n°545(5). p.381-396. doi:10.3917/bupsy.545.0381.

Lasch, C. (2010). La culture du narcissisme : La vie américaine à un âge de déclin des espérances [1979]. Paris : Flammarion.

Laurent, É. (1992). « Institution du fantasme, fantasmes de l'institution », *Les feuillets du Courtil*, n°4.

Laurent, É. (2006). « Principes directeurs de l'acte psychanalytique ». présenté le 16 juillet 2006 à l'Assemblée générale de l'AMP lors de son Ve congrès à Rome. Accessible en ligne : https://www.causefreudienne.net/principes-directeurs-de-lacte-psychanalytique/ [page consultée le 20.02.2020].

Laurent, É. (2014). « Faire couple avec l'objet numérique », *Quarto* n°109, Décembre 2014.

Laurent, E. (2018). « Disruption de la jouissance dans les folies sous transfert », *Hebdo-Blog*. 133. Le 15 avril 2018. Accessible en ligne à l'adresse : https://www.hebdo-blog.fr/disruption-de-jouissance-folies-transfert/ [page consultée le 01/01/2020]

Laurent, É.(2005). « Interpréter la psychose au quotidien », *Mental*, n°16.

Le Bars, A. (2014). *La formation du paradigme cybernétique : varias et devenirs en psychopathologie*. Thèse de doctorat en psychologie sous la direction de L.

Ottavi. Université Rennes 2. Accessible en ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01072308/document [page consultée le 20.03.2019]

Le Bars, A. (2019). « Automates, ordinateurs, robots : repères chronologiques et concepts », Colloque international "Autisme, Robotique et Numérique : quel partenaire privilégié au XXIème siècle ?", Université Rennes 2 les 7 et 8 novembre 2019. Inédit.

Le Diberder, A. et Le Diberder, F. (1993). « Qui a peur des jeux vidéo ? » Paris: La Découverte.

Le Roux, R. (2007). « Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan. » *L'Évolution Psychiatrique,* 72(2), p.346-369. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2007.04.005

Le Roux, R. (2013). « Structuralisme(s) et cybernétique(s). Lévi-Strauss, Lacan et les mathématiciens ». In *Dossiers d'HEL, SHESL, 2013, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée*, 3, p.1-30. Accessible en ligne : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01311984/document [page consultée le 20.07.2019].

Le Roux, R. (2019). *Une histoire de la cybernétique en France : 1948-1975*. Paris : Classiques Garnier.

Leduc, C. (2017). « Les enfants du numérique ? » *Hebdo-blog* [en ligne], le 26 mars 2017. Accessible en ligne : http://www.hebdo-blog.fr/enfants-du-numerique/ [page consultée le 09.03.2019].

Leguil, C. (2018). *« Je » une traversée des identités*. Paris : PUF.

Lélut, L.-F. (2000). *Du démon de Socrate : spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire*. [1836]. Paris : L'Harmattan.

Lemée, P. (1954). *Julien Offray de La Mettrie, Médecin, Philosophe, Polémiste*. Mortain : Éditions du Mortainais.

Lenormand, M. (2012). « Le jeu et les jeux dans la clinique de l'enfant ». *Le Journal des psychologues*, 299(6), 33.

Leroi-Gourhan, A. (2014). *Le geste et la parole. t.1 : Technique et langage* [1965]. Paris : Michel.

Leroux, Y. (2009). « Le jeu vidéo comme support d'une relation thérapeutique ». *Adolescence*, n°69(3). p.699. https://doi.org/10.3917/ado.069.0699

Leroux, Y. (2010). « Psychodynamique des groupes sur le réseau Internet ». Thèse de doctorat en psychologie, sous la direction de Serge Tisseron. Université Paris x Nanterre. Accessible en ligne : http://www.psyetgeek.com/psychodynamique-des-groupes-sur-le-rseau-internet [page consultée le 12.12.2016]

Leroux, Y. (2012). « Psychothérapie et Internet ». *Le Journal des psychologues*, n°301(8). p.29-33. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/jdp.301.0029.

Leroux, Y. (2012). *Les jeux vidéo, ça rend pas idiot !* Limoges: Fyp

Leroux, Y. (2016). « Les jeux vidéo et l'expérience transitionnelle ». *L'école des parents*, n°621.

Leroux, Y. (2019). « Le jeu vidéo comme miroir dans la relation thérapeutique ». In Haza, M. (dir.) (2019). *Médiations numériques : jeux vidéo et jeux de transfert*. Paris : Èrès.

Leroux, Y., & Lebobe, K. (2015). « Que peut faire un thérapeute d'adolescents avec internet ? » *Adolescence*, T.33(3), 511. https://doi.org/10.3917/ado.093.0511

Lespinasse, F. (1996). « L'utilisation du jeu vidéo dans un cade thérapeutique en hôpital de jour pour jeunes enfants ». *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*. n°9-10.

Lévy, A., & Maleval, J.-C. (2008). « L'apotemnophilie en question ». In *L'information psychiatrique*, *84*(8), 733-740. https://doi.org/10.3917/inpsy.8408.0733

Lévy, P. (2001). *Qu'est-ce que le virtuel ?* [1995]. Paris : Ed. La Découverte.

Libera, A. (2010). *Naissance du sujet* [2008]. Paris : Vrin.

Licklider, J. C. R. (1960). « *Man-Computer Symbiosis* » *IRE Transactions on Human Factors in Electronics*, volume HFE-1, p.4-11, Mars 1960. Accessible en ligne : http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fgroups.csail.mit.edu%2Fmedg%2Fpeople%2Fpsz%2FLicklider.html [page consultée le 20.03.2019].

Lucchelli, J.-P. (2009). *Le transfert de Freud à Lacan*. Rennes : PUR.

Malengreau, P. (1996). « Vivre la pulsion », *Quarto n°60*. Agalma : Bruxelles.

Maleval, J.-C. (1993). « Fonction de l'écrit pour le psychotique ». in *Ligeia*, 1993-94, n°13-14.

Maleval, J.-C. (1995). « Suppléance perverse chez un sujet psychotique ». *Revue de la Cause Freudienne*, n°31. Octobre 1995. Version électronique.

Maleval, J.-C. (2000). *La forclusion du Nom-du-Père : Le concept et sa clinique*. Paris : Seuil.

Maleval, J.-C. (2003). « Antoine Tounens, roi d'Araucanie ». In Chaumon, F. (dir.) (2003). *Délire et construction*. Toulouse : Èrès.

Maleval, J.-C. (2011). *Logique du délire* [1997]. Rennes : PUR

Maleval, J.-C. (2012). *Écoutez les autistes !* Paris : Navarin.

Maleval, J.-C. (2012). *Étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire*. Paris : Navarin.

Maleval, J.-C. (2014). « Du fantasme de changement de sexe au sinthome transsexuel », *Accès à la psychanalyse*, n° 6.

Maleval, J.-C. (2016). « Meurtre immotivé et fonction du passage à l'acte chez le sujet psychotique ». In Trichet Y. et Hamon R. (2016) (dir.) *Psychanalyse et criminologie aujourd'hui*. Rennes : PUR.

Maleval, J.-C. (2018). « Jouir de la mort », in Hamon R. Trichet Y. (2018) (sous la dir.) *Les fanatismes aujourd'hui. Enjeux cliniques des nouvelles radicalités*. Toulouse : Erès. 2018, p.217-261.

Maleval, J.-C. (2019). *Repères pour la psychose ordinaire*. Paris : Navarin

Maleval, J.-C. et Grollier, M. (2019). « L'expérimentation institutionnelle d'ABA en France : une sévère désillusion, partie I et II. ». *Lacan Quotidien*, n°568 et 569.

Maloof, J. et Siskel, C. (2014). *À la recherche de Vivian Maier*, IFC Films Happiness Distribution.

Mannoni, O. (1982). « Je sais bien mais quand même » [1969]. In *Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène*. Paris : Seuil.

Marks, A. (2019). *Vivian Maier Developed: The Real Story of the Photographer Nanny* [2016]. New York : powerHouse Books. Adaptation et traduction par Françoise Perron et Jean Claude Irminger pour l'Association Vivian Maier et le Champsaur, « Vivian Maier : traces d'une vie ». Accessible en ligne : http://www.association-vivian-maier-et-le-champsaur.fr/medias/files/french-part-1et2.pdf [page consultée le 20.03.2019].

Martin-Mattera, P., Lévy, A. (2017). « Le "concept" de lathouse dans l'œuvre de Jacques Lacan. Implications psychologiques, cliniques et sociales », *Bulletin de psychologie* 2017/4, n°550.

Mauss, M. (1925). « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». *in L'année sociologique,* nouvelle série, n°1.

McLuhan, M. (1967). *War and Peace in the global Village*. New York : Bantam Books.

McLuhan, M. (1967). *La Galaxie Gutenberg. La genèse de l'homme typographique*. Montréal : Constances.

Méaulle, D. (2007). « Le signe du miroir : reflets cliniques et théoriques ». in *L'Évolution Psychiatrique*, *72*(1), 81-97.

Melman, C., & Lebrun, J.-P. (2005). *L'homme sans gravité : Jouir à tout prix*. Paris : Denoël.

Ménard, A. (1994). « Clinique de la stabilisation psychotique ». *Abords*, n°1.

Ménard, A. (2008). *Voyage au pays des psychoses: Ce que nous enseignent les psychotiques et leurs inventions*. Nîmes : Champ social. doi:10.3917/chaso.menar.2008.01.

Mercante, A. (2018). « Addiction aux nouvelles technologies : les "repentis" des GAFA entrent en campagne ». *Les Échos*. Le 6 février 2018. Accessible en ligne : https://www.lesechos.fr/tech-medias/hightech/0301257414709-addiction-aux-nouvelles-technologies-les-repentis-des-gafa-entrent-en-campagne-2151170.php [page consultée le 20.02.2019].

Mérimée, P. (2018). *La Vénus d'Ille* [1838]. Paris : Gallimard.

Meyer, J.-A. (2015). *Dei ex machinis : La vie et l'œuvre des principaux facteurs d'automates et proto-robots, depuis les légendes anciennes jusqu'aux débuts de l'intelligence artificielle*. Suresnes : Les Éditions du Net.

Mikriammos, P. (1975) *William S. Burroughs*. Paris : Pierre Seghers.

Miller J.-A. (1999). « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n°43, octobre 1999.

Miller J.-A. (1987). « Sur la leçon des psychoses ». In *Actes de l'École de la Cause freudienne*, L'expérience psychanalytique des psychose, n°13.

Miller, J. (2008). « Semblants et sinthomes. Présentation du thème du VIIe congrès de l'AMP ». *La Cause freudienne*, 69(2), 124-131. doi:10.3917/lcdd.069.0124.

Miller, J.-A. (1984-1985). « L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Inédit. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-

content/uploads/2016/01/1984-1985-1-2-3-4-JA-Miller.pdf [page consultée le 28.02.2020].

Miller, J.-A. (2004-2005). « L'orientation lacanienne. Pièces détachées ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Inédit. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/2004-2005-Pi%C3%A8ces-d%C3%A9tach%C3%A9es-JA-Miller.pdf [page consultée le 20.02.2019].

Miller, J.-A. (1982-1983). « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Inédit Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/1982-1983-Du-sympt%C3%B4me-au-fantasme-et-retour-JA-Miller.pdf) [page consultée le 11 février 2018]

Miller, J.-A. (1996). « Le monologue de l'apparole ». *La Cause Freudienne*, n°34. Octobre 1996.

Miller, J.-A. (1997-1998). « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Inédit. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/1997-1998-Le-partenaire-sympt%C3%B4me-JA-Miller.pdf [page consultée le 20.02.2017].

Miller, J.-A. (1997). « Santé Mentale et ordre public » [1988]. Conférence prononcée en clôture des IIIes Journées du Champ freudien à Séville en 1988. *Mental*. n° 3, janvier 1997.

Miller, J.-A. (1998). « Le séminaire de Barcelone sur *Die Wiege der Symptombildung* ». In Miller, J.-A. (dir.) (1998). *Le Symptôme-charlatan*. Paris : Seuil.

Miller, J.-A. (1999). « Intervention de J-A Miller » In Miller, J.-A. (dir.) (1999). *La Convention d'Antibes*, Paris : Seuil.

Miller, J.-A. (2002). « Intuitions milanaises ». *Mental*, n°11, décembre 2002.

Miller, J.-A. (2007). « Notre sujet supposé savoir », *La lettre mensuelle* n°254, Paris : École de la Cause Freudienne.

Miller, J.-A. (2008). « Vers Pipol 4 ». *Mental*, n° 20.

Miller, J.-A. (2009). « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, 44, 45.

Miller, J.-A. (2010-2011). « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul », Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Inédit. Accessible en ligne : http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/2010-2011-LUn-tout-seul-JA-Miller.pdf [page consultée le 20.02.2017].

Miller, J.-A. (2010). *L'Autre méchant : Six cas cliniques commentés*. Paris : Navarin.

Miller, J.-A. (2011). L'économie de la jouissance. *La Cause freudienne,* n°77, p.135-174. doi:10.3917/lcdd.077.0135. p.159.

Miller, J.-A. (2013). « Interpréter l'enfant ». In Roy, D. (dir.). (2015). *Interpréter l'enfant: Travaux récents de l'Institut de psychanalyse de l'enfant*. Paris: Navarin.

Miller, J.-A. (2013). « L'Autre sans Autre », Présentation du thème du prochain Congrès de la NLS à Gand (mai 2014), exposé en clôture du XIe Congrès de la NLS, « Le sujet psychotique à l'époque Geek », Athènes, 19 mai 2013. (en ligne : http://www.sectionclinique-rennes.fr/nuevo/wp-content/uploads/2015/08/JAM_L_Autre_sans_Autre_-_etabli_A_Lysy.MK_._-_DEF_-_2.pdf) [page consultée le 20.06.2019].

Miller, J.-A. (2018). *L'os d'une cure*. Paris : Navarin.

Miller, J.-A. (dir.) (2005). *Effets thérapeutiques rapides en psychanalyse : La conversation de Barcelone*. [12 et 13 février 2005, Barcelone]. Paris : Navarin.

Minkowski, E. (1997). *La schizophrénie : psychopathologie des schizoïdes et des schizophrènes* [1927]. Paris : Payot & Rivages.

Missonnier, S. (2013). « Rudiments cliniques pour une psychanalyse périnatale de la succion ». *Le Carnet PSY*, 173(6), 41-47. doi:10.3917/lcp.173.0041.

Monnier, D. (2018). « Woebot : psychothérapie suite et fin ». Colloque « Psychanalyse et médecine - clinique et éthique du XXIe siècle ». Université Rennes 2, Novembre 2018, Rennes, France. Inédit.

Mordvintsev, A., Olah, C., Tyka, M. (2015) « Inceptionism : Going Deeper into Neural Networks ». Accessible en ligne : https://research.googleblog.com/2015/06/inceptionism-going-deeper-into-neural.html [page consultée le 20/09/17].

Mori, M. (2012). « La vallée de l'étrange ». *Gradhiva*, n°15. p.26–33.

Morozov, E. (2014). *Pour tout résoudre, cliquez ici : L'aberration du solutionnisme technologique*. Paris : Fyp.

Mottron, L. (2004). *L'autisme : Une autre intelligence. Diagnostic, cognition et support des personnes autistes sans déficience intellectuelle*. Mardaga ; Cairn.info. https://www.cairn.info/l-autisme-une-autre-intelligence--9782870098691.htm

Mottron, L. (2016). *L'intervention précoce pour enfants autistes : Nouveaux principes pour soutenir une autre intelligence*. Paris : Mardaga.

Müller, M. (1993). Les mécanismes de guérison de la schizophrénie [1930]. Présentation et traduction par F. Sauvagnat. In *Cahiers de Cliniques Psychologiques*, n°17.

Munier, B. (2011). *Robots : le mythe du Golem et la peur des machines*. Paris : La Différence.

Nadeau, L., Valleur, M., Joostens, P. (2014). Pascasius, ou, *Comment comprendre les addictions: Suivi du Traité sur le jeu (1561)*. Montréal : Presses Universitaires de Montréal.

Nahon, B. (Aut., réal.) et Ziv, I. (réal.) (2014). « Épisode 1 : Adam Smith : à l'origine du libre marché ? », *Capitalisme*. Arte, Zadig production.

Nitschke, B. (1988). « "Die Magie als experimentelle Naturwissenschaft" oder Einsamkeit als Mißgeschick einer "künstlichen Schizophrenie". Anmerkungen zu Ludwig Staudenmaier (1865-1933) ». In: Nitzschke, B. (1988). *Sexualität und Männlichkeit. Zwischen Symbiosewunsch und Gewalt*. Reinbek (Rowohlt).

Nolan, J., Joy, L. (2016). *Westworld*. USA : HBO

Oury, J. (2001). *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle : Traces et configurations précaires*. Lecques: Éd. du Champ social.

Oury, J. (2003). « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose » in C*ahiers de psychologie clinique*, n°21, vol. 2.

Paquier Joostens ou Pascasius Justus (1561). *Alea sive de curanda in ludendi pecuniam cupiditate… (du hasard, ou du traitement de la passion pour l'argent du jeu)*. Bâles : Joannes Oporinus, 1561.

Par une société de gens de lettres, sous la dir. de Weiss, C. (1841). *Biographie universelle, ou Dictionnaire historique contenant la nécrologie des hommes célèbres de tous les pays*. vol. IV. MAL-PLU. Paris : Furne.

Patino, B. (2019). *La civilisation du poisson rouge : Petit traité sur le marché de l'attention*. Paris : Grasset

Pennac, D. (2012). *Journal d'un corps*. Paris : Gallimard

Peoc'h, M. et Druel, G. (2017). « *Body-hacking* et logique supplétive : un mode contemporain de traitement du corps », *Cliniques méditerranéennes,* n°96. Toulouse : Érès.

Peoc'h, M. (2018). *Solutions élégantes à la psychose. Aspects historiques, enjeux épistémologiques et clinique des constructions supplétives.* Thèse de doctorat en psychologie, sous la direction de Gwenola Druel. Université Rennes 2.

Peoc'h, M. (2020). Utilité des notions lacaniennes de compensation et de suppléance dans la clinique des sujets psychotiques. *L'Évolution Psychiatrique*, S0014385520300347. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2020.03.002

Perrin, M., & Maleval, J.-C. (dir.) (2015). *Affinity therapy : Nouvelles recherches sur l'autisme*. Rennes : PUR.

Philip, P., Micoulaud-Franchi, J.-A., Sagaspe, P., Sevin, E. D., Olive, J., Bioulac, S., & Sauteraud, A. (2017). « Virtual human as a new diagnostic tool, a proof of concept study in the field of major depressive disorders ». *Scientific Reports*, *7*(1). https://doi.org/10.1038/srep42656

Picard, M. (2016). « Les enjeux esthétiques du jeu vidéo : Entre art, stylistique et interactivité ». *Sciences du jeu*, (6). https://doi.org/10.4000/sdj.712

Platon, & Brisson, L. (2001). *Le banquet*. Paris : Flammarion.

Platon, *Phèdre*. Traduction de L. Brisson. (1989). Paris : Gallimard.

Poe, E. A. (1965). « La lettre volée » [1844]. In *Histoires extraordinaires*, trad. fr. Charles Baudelaire. Paris : Gallimard.

Prinzhorn, H., & Weber, M. (2000). *Expressions de la folie : Dessins, peintures, sculptures d'asile*. Paris : Gallimard.

Ptolemy, B.(Producteur, Réalisateur). (2011). "*A Transcendent Man*", États-Unis, Ptolemaic Productions, 83 min, Traduction fr. : Maxime Annequin.

Quéau, P. (1993). *Le virtuel : vertus et vertiges*. Paris : INA.

Quignard, P. (2005). *Abîmes*. Paris : Grasset

Rechtspraak (2012). « Keith Bakker veroordeeld tot vijf jaar gevangenisstraf » [« Keith Bakker condamné à cinq ans de prison »]. Dépêche publiée le 20 avril 2012.

Accessible en ligne : https://web.archive.org/web/20130315112351/http://www.rechtspraak.nl/Organisatie/Rechtbanken/Amsterdam/Nieuws/Pages/Keith-Bakker-veroordeeld-tot-vijf-jaar-gevangenisstraf.aspx [page consultée le 19.11.2019].

Ricard, L., Noor, O., & Bosqué, C. (2015). *FabLabs, etc. : Les nouveaux lieux de fabrication numérique*. Paris : Eyrolles.

Rimbaud, A. (2018). *Des mondes numériques au passage à l'acte : Monde réel, monde virtuel et troubles psychiques*. Bruxelles : De Boeck.

Roazen, P. (1971). *Animal, mon frère, toi. L'histoire de Freud et Tausk* [1969]. Paris : Payot.

Rocher, B., Caillon, J., Bonnet, S., Lagadec, M., Leboucher, J., Vénisse, J.-L., & Bronnec, M. (2012). Les prises en charge de groupe dans l'addiction aux jeux vidéo. *Psychotropes*, *18*(3-4), 109-122. https://doi.org/10.3917/psyt.183.0109

Rogues de Fursac, J. (1905). *Les écrits et les dessins dans les maladies mentales et nerveuses*. Paris, Masson.

Ropert, S. (2020). *Le marché de l'internet des objets continuera de croître de manière significative en 2022. Quels sont les drivers du marché ?* Rapport publié le 4 février 2020 avec le soutien de l'institut Idate. Accessible à l'adresse : https://fr.idate.org/marche-mondial-de-liot-telechargez-les-chiffres-cles/ [page consultée le 23.02.2020].

Rose, N. (2007). *The Politics of Life Itself: Biomedicine, Power, and Subjectivity in the Twenty-First Century*. Accessible en ligne : https://doi.org/10.1515/9781400827503 [page consultée le 02.10.2019].

Rouvroy, A. et Stiegler, B. (2015). « Le régime de vérité numérique : De la gouvernementalité algorithmique à un nouvel État de droit ». *Socio*, 4, p.113-140.

Sadin, É. (2016). *La silicolonisation du monde : l'irrésistible expansion du libéralisme numérique*. Paris : L'Échappée

Sadin, É. (2018). *L'intelligence artificielle, ou, L'enjeu du siècle : Anatomie d'un antihumanisme radical*. Paris : L'Échappée.

Saint-Jevin, A. (2018). « L'horizon numérique dans les problématiques limites : les social games. » *psychologie clinique*. N°45.

Saint-Jevin, A. (2019). *La machine psychanalytique : Théorie de la machine lacanienne*. Dijon : Presses universitaires de Dijon.

Saitō T. (2013). *Social withdrawal : adolescence without end* [1998]. Minneapolis : University of Minnesota Press.

Sakellariou, D. (2006). « Le transfert érotomaniaque : Quand un sujet psychotique rencontre un psychanalyste ». in *Psychanalyse*, *6*(2), 5. https://doi.org/10.3917/psy.006.05

Sauret, M. (2019). « L'écriture numérique : une révolution ?. » *Psychanalyse YETU,* n°44 vol.2. p.147-160. doi:10.3917/psy.044.0147.

Saussure, F. (2005). *Cours de linguistique générale* [1916]. Paris : Payot.

Sauvagnat, F, Vaissermann, A. (1990). « Phénomènes élémentaires psychotiques et manœuvres thérapeutiques ». *Revue française de psychiatrie*, n° 10 vol.8.

Sauvagnat, F. (1991). « Phénomènes élémentaires psychotiques et manœuvres thérapeutiques » in *Revue française de psychiatrie*. vol 10, n° 9, décembre 1991.

Sauvagnat, F. (1992). « Psychanalyse et neurosciences ». Actes du colloque Psychanalyse et recherche universitaire, Université de Rennes.

Sauvagnat, F. (1999). « A propos de la réaction thérapeutique négative », in *Psychologie Clinique*, n°6.

Sauvagnat, F. (2000). « à propos des conceptions françaises de la schizophrénie : de la discordance de Chaslin à la problématique RSI de Lacan » *Synapse*, *journal de Psychiatrie et Système nerveux central*, n° 169. octobre 2000.

Sauvagnat, F. (2003). « La systématisation paranoïaque en question ». In Hulak, F. (dir.) (2003). *Pensée psychotique et création de systèmes. La machine mise à nu*. Paris : Érès.

Sauvagnat, F. (2009). « Phénomènes élémentaires psychotiques et psychose ordinaire ». *Sigma*, *Revue de Recherches en Psychopathologie*, n°3.

Sauvagnat, F. (2009). « Twitter, impuissance et diableries : l'inquiétante étrangeté aujourd'hui ». Site web de l'École de la Cause Freudienne. Accessible en ligne : https://www.causefreudienne.net/twitter-impuissance-et-diableries-linquietante-etrangete-aujourdhui/ [page consultée le 20.09.2019].

Sauvagnat, F. (2010). « E. Pichon et Lacan : une tentative d'état des lieux des influences, convergences et divergences ». In Arrivé, M. (dir.) (2010). *Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Damourette et Pichon*. Limoges : Lambert-Lucas.

Sauvagnat, F. (2011). « La question de la structure du silence en psychanalyse ». In *Insistance*, 2011/2, n°6.

Sauvagnat, F. (2012). "Eight forms of realities in the Schreber case" in *JEP – European Journal of Psychoanalysis, Humanities, Philosophy, Psychotherapies*. N°31.

Sauvagnat, F. (2014). « Structure du symptôme et formes de création artistique : Quelles articulations ? ». In Vinot, F. & Vivès, J.M. (dir.) (2014). *Les médiations thérapeutiques par l'art*. Toulouse : Érès. https://doi.org/10.3917/eres.vives.2014.01.0155

Sauvagnat, F. (2018). « Pari, pacte diabolique et nomination ». Conférence de clôture au colloque "Adolescences et lois", Universidade Federal de Minas Gerais, Belo Horizonte. Le 31 août 2018. Inédit.

Sauvagnat, F. et Bonny, P. (2010). « La question du genre Chez Damourette et Pichon ; quelques implications des notions de sexuisemblance et sexuiférence, spécialement pour les sciences humaines ». *In* Arrivé, M. (dir.) (2010). A*ctes du colloque de Cerisy-la-Salle, Damourette et Pichon*. Limoges : Lambert-Lucas. p.233-247.

Sauvagnat, F., Alvarez, J.-M., Esteban, R. (2004). *Fundamentos de psicopatologia psicoanalitica*, Madrid : Sintesis.

Schreber, D.P. (1985). *Mémoires d'un névropathe* [1903]. Paris : Seuil.

Séglas J. et Fernandez-Zoïla, A. (2010). *Les troubles du langage chez les aliénés* [1892], Paris : L'Harmattan.

Séglas, J., & Fernandez-Zoïla, A. (2010). *Les troubles du langage chez les aliénés*. L'Harmattan. http://www.harmatheque.com/ebook/9782296114418

Serra Frediani, M. S. (2004). « L'homme aux idées claires », in Miller, J.-A. (dir.) (2004*). L'amour dans les psychoses*. Paris : Seuil.

Serres, M. (2013). « L'innovation et le numérique », Conférence prononcée à l'Université Panthéon-Sorbonne, le 29 janvier 2013. Accessible en ligne : https://www.canal-u.tv/video/universite_paris_1_pantheon_sorbonne/michel_serres_l_innovation_et_le_numerique.11491 [page consultée le 20.03.2019].

Serres, M. (2018). « Communication à l'Académie Française lors de la séance du jeudi 16 novembre 2017 ». Accessible en ligne : http://academie-francaise.fr/actualites/communication-de-m-michel-serres-0. [page consultée le 20.03.2019].

Sierra Rubio, M. (2019). *Les structures cliniques. Fondements et perspectives d'une doctrine lacanienne*. Rennes : PUR.

Silberer, H. (1913). « Présentation du livre de Staudenmaier par Herbert Silberer ». *Imago*, n°2, vol. 4

Simondon, G. (2001). *Du mode d'existence des objets techniques* [1958]. Paris : Aubier.

Sokolowsky, L. (2013). *Freud et les Berlinois: Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin, 1918-1933*. Rennes : PUR.

Soler, C. (1990) « Le sujet psychotique dans la psychanalyse », in *Psychose et création*, Paris : GRAPP.

Song, P. (2010). « *Biotech Pilgrims and the Transnational Quest for Stem Cell Cures*. » *Medical Anthropology*, 29(4), 384-402.

Spencer, H. (1855). *The principle of psychology*. Londres : Longman, Brown, Green and Longmans.

Staudenmaier, L. (2012). *Magie Als Experimentelle Naturwissenschaft* [1912]. S.L.: Sarastro Gmbh.

Stevan, C. (2017). « Oui, je vois un psy… sur Skype. Entretien avec Fabienne Kraemer. ». *Le Temps*. Publié le 8 novembre 2017. Accessible en ligne : https://www.letemps.ch/societe/oui-vois-un-psy-skype [page consultée le 20.11.2019].

Stevens, A. (2010). « Pour une institution schizophrène, Variété clinique de la psychose, quelle pratique institutionnelle ? ». In Lebrun, J.-F., Cosyn, A. (2010). *Actes du Colloque « Variété clinique de la psychose »*. Le 16 novembre 2010. Université de Mons: CRIPSA

Stiegler, B. (2008). *Prendre soin*. Paris : Flammarion.

Stiegler, B. (2014). « Chapitre 6. L'attention, entre économie restreinte et individuation collective ». In : Citton, Y. (dir.) (2014). *L'économie de l'attention: Nouvel horizon du capitalisme ?* Paris: La Découverte.

Stora, M. (2005). *Guérir par le virtuel: Une nouvelle approche thérapeutique*. Paris: Presses de la renaissance.

Stora, M. (2019). « Médiation et jeu vidéo : une narration sensorielle “Ico, c’est moi” ». In Haza, M. (dir.) (2019). *Médiations numériques : jeux vidéo et jeux de transfert*. Paris : Érès.

Tausk, V. (2010). *L’ « appareil à influencer » des schizophrènes* [1919]. Paris: Payot & Rivages.

Teilhard de Chardin, P. (1955). *Le Phénomène humain*. Paris : Seuil.

Thévenin, P. (1993). *Antonin Artaud, ce désespéré qui vous parle* : essais. Paris : Seuil.

Thiel, P. A. (2017). *De zéro à un : Comment construire le futur*, Paris : Lattès.

Thoré, T. (1836). *Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie : à l'usage des artistes, des gens du monde, des instituteurs, des pères de famille, des jurés, etc.* Paris.

Tisseron, S. (2004). « Le virtuel à l’adolescence ». *Adolescence*, n°22, vol. 1.

Tisseron, S. (2012). *Rêver, fantasmer, virtualiser : du virtuel psychique au virtuel numérique*. Paris : Dunod.

Tisseron, S. (2017). *3-6-9-12 : Apprivoiser les écrans et grandir* [2016]. Toulouse : Érès.

Tisseron, S., et Tordo, F. (2017). *L’enfant, les robots et les écrans: nouvelles médiations thérapeutiques*. Paris : Dunod.

Torre, S. (2016). « Pourquoi cherche-t-on ses homonymes sur Internet ? », *L’Express*. Le 1er novembre 2016. Accessible en ligne : https://www.lexpress.fr/styles/psycho/pourquoi-cherche-t-on-ses-homonymes-sur-internet_1844583.html [page consultée le 20.11.2019]

Trichet, Y. (2011). *L’entrée dans la psychose approches psychopathologiques, clinique et (auto-) traitements*. Rennes : PUR.

Trichet, Y. (2018). « Une psychose ordinaire lucide. Le cas de Léa ». In *Bulletin de psychologie,* n°533.

Trichet, Y. et Lévy, A. (2008). « Scarification et (auto-)mutilation dans la psychose ». *L’information psychiatrique* n°84, vol.5.

Trichet, Y., & Marion, É. (2014). Le savant dans le malaise contemporain, entre désir et jouissance. *Bulletin de psychologie*, Numéro 531(3), 225. https://doi.org/10.3917/bupsy.531.0225.

Triclot, M. (2011). *Philosophie des jeux vidéo*. Paris : La Découverte

Triclot, M. (2015). « *Game studies* ou études du play ?: Une lecture croisée de Jacques Henriot et de Jesper Juul. » *Sciences du jeu*, (1). https://doi.org/10.4000/sdj.223.

Tual, M. (2016). « Petite histoire des "CAPTCHA", ces tests d'identification en pleine mutation ». *Le Monde*. Le 9 février 2016. Accessible en ligne : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2016/02/10/petite-histoire-des-captchas-ces-tests-d-identification-en-pleine-mutation_4862727_4408996.html [page consultée le 18 avril 2020].

Turing, A. M., & Girard, J.-Y. (1999). *La Machine de Turing*. Paris : Seuil.

Turkle, S. (1992). *Psychoanalytic politics : Jacques Lacan and Freud's French revolution* [1978]. New York : Guilford Press.

Turkle, S. (2003). « L'écran fragmenté ». *Sociétés*, n°79, vol.1.

Turkle, S. (2005). *The second self : Computers and the human spirit* [1984]. Cambridge (US) : MIT Press. trad. fr Turkle, S., & Demange, C. (1986). *Les enfants de l'ordinateur*. Paris: Denoël.

Turkle, S., & Richard, C. (2015). *Seuls ensemble : de plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines* [2011]. Paris : l'Échappée.

Turner, F. (2013). *Aux sources de l'utopie numérique : de la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence*. Caen : C & F.

Vial, S. (2014). « Critique du virtuel : en finir avec le dualisme numérique ». In *Psychologie clinique,* (37), 38-51.

Vial, S., & Lévy, P. (2013). *L'être et l'écran comment le numérique change la perception*. Paris : PUF.

Villiers de L'Isle-Adam, A. de. (1993). *L'Eve future* [1886]. Paris : Gallimard.

Vinot, F. (2006). « Pour une approche pulsionnelle du mana ». *Insistance*, *2*(1), 127-138. Cairn.info. https://doi.org/10.3917/insi.002.0127

Vinot, F. (2014). « Pulsion et médiation : qu'est-ce qu'un dispositif ? ». In Vinot, F. et Vivès, J.-M. (dir.) (2014). *Les médiations thérapeutiques par l'art : le Réel en jeu*. Toulouse : Érès.

Virole, B. (2003). *Du bon usage des jeux vidéo et autres aventures virtuelles*. Paris : Hachette.

Vivès, J.-M. (2014). « Dévoilement, révélation et voilement de la voix. Enjeux invocants de la médiation thérapeutique utilisant la musique ». in Vinot, F., & Vivès, J.-M. (dir.) (2014). *Les médiations thérapeutiques par l'art: Le réel en jeu*. Toulouse : Érès.

Vivès, J.-M. (2014). « Introduction », in Vinot, F. et Vivès, J.-M. (dir.) (2014). *Les médiations thérapeutiques par l'art : le Réel en jeu*. Toulouse : Érès.

Vlachopoulou, X. (2017). « À corps perdu dans le virtuel : comprendre les enjeux de la cyberaddiction ». *L'information psychiatrique*, *93*(8), 664-668. https://doi.org/10.1684/ipe.2017.1689

Von Neumann, J. (1945). « First Draft of a Report on the EDVAC ». Contract No.W-670-ORD-4926, entre the United States Army Ordnance Department et l'université de Pennsylvanie. Moore School of Electrical Engineering, université de Pennsylvanie, 30 juin 1945. En ligne : http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fwww.virtualtravelog.net%2Fentries%2F2003-08-TheFirstDraft.pdf [page consultée le 20.03.2019].

Vuillard, L. (2016). « Regard sur Vivian Maier ». Intervention dans le cadre de l'ACF-VLB, Rennes, le 6 janvier 2016. Inédit.

Wajcman, G. (2004). *Fenêtre : Chroniques du regard et de l'intime*. Lagrasse : Verdier.

Wallon, H. (1998). *Les origines du caractère chez l'enfant : les préludes du sentiment* de personnalité. [1934]. Paris : PUF.

Weber, M. (2003). *Machines et dessins de machines dans l'art asilaire*. In Hulak. F. (dir) (2003). *Pensée psychotique et création de systèmes*. Paris : Érès. https://doi.org/10.3917/eres.hulak.2003.01.0057.

Weizenbaum, J. (1966) « ELIZA – A Computer Program For the Study of Natural Language Communication Between Man and Machine » *in Communications of the ACM Volume 9, Number 1 (January 1966): 36-35*. Accessible en ligne :

https://www.csee.umbc.edu/courses/331/papers/eliza.html [page consultée le 02.12.17]

Weizenbaum, J. (1976). *Computer power and human reason: From judgment to calculation*. San Francisco : Freeman.

Wiener, N. (1950). "Cybernétique et société". [The human use of human being. Cybernetic and society] Accessible en ligne : http://www.ultramuros.ca/documents/Wiener-Theo-de-la-communication.pdf [page consultée le 20.03.2019].

Wiener, N. (2014). *La cybernétique information et régulation dans le vivant et la machine* [1948]. Paris : Éditions du Seuil. (traduction française de R. Le Roux).

Willo, G., & Missonnier, S. (2014). « La contingence cybernétique : Un "surgissement" au service de l'inconscient ? » *L'Évolution Psychiatrique,* n°79 vol.1. p.156-164. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2012.09.001.

Winnicott, D. W. (2015). *Jeu et réalité : l'espace potentiel* [1971]. Paris: Gallimard.

Witte, R. (2019). « Should Instagram Get Rid of 'Likes' ? ». *Wall Street Journal.* Le 25 juillet 2019. Accessible en ligne : https://www.wsj.com/articles/should-instagram-get-rid-of-likes-11564071289 [page consultée le 20.08.2019].

Wright, W. (2008). *Spore*. Maxis et Electronic Arts, USA.

Zenoni, A. (2007). « Logique du transfert dans la psychose ». *Les feuillets du courtil*, n°27. p.9-32.

Zenoni, A. (2009). *L'autre pratique clinique : Psychanalyse et institution thérapeutique*. Toulouse: Érès.

Zenoni, A., & Cassiers, L. (1991). *Le corps de l'être parlant : de l'évolutionnisme à la psychanalyse*. Bruxelles/Paris : De Boeck Université.

Žižek, S. (2008). *Organes sans corps : Deleuze & conséquences*. Paris : Éd. Amsterdam.

Zuliani, É. (2018). Intervention dans le cadre d'une "soirée débat sur l'addiction aux jeux vidéo", organisée par l'association des étudiants de psychologie de Nantes, le 18 avril 2018. Inédit.

Index

Abély, 251
Agamben, 46, 47, 321, 439, 444
Aristote, 30, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 87, 139, 181, 250, 261, 322, 353, 439, 443
Artaud, 250, 256, 257, 345, 503, 510, 511, 545
Assoun, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 325, 547, 561
Barthes, 236, 502
Bassols, 328, 329, 330, 548
Bernard, 112, 207, 293, 303, 374, 394, 395, 402, 434, 435, 516
Brand, 143, 275, 307, 316, 336, 337, 396, 550, 580
Breton, 19, 27, 43, 240, 324
Briffault, 527, 528, 550
Burroughs, 343, 344, 345, 346, 497, 510, 550, 570
Canguilhem, 178, 341
Capgras, 252, 253, 254
Cardon, 16, 20, 22, 40, 240, 314, 392, 395, 434, 502, 512
Casilli, 16, 314, 327, 332, 380, 381, 392, 444
Chaslin, 262, 263, 264, 266, 416
Clérambault, 252, 254, 255
Cottet, 83, 105, 200, 371, 429
Deutsch, 251, 437
Dewambrechie-La Sagna, 249
Dobson, 466
Duris, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 439, 480
Ellul, 21, 238, 239
Foucault, 23, 275, 321
Freud, 16, 25, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 39, 40, 41, 43, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 59, 63, 65, 66, 68, 70, 72, 73, 74, 76, 83, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120,123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 135, 139, 140, 145, 163, 164, 165, 171, 175, 185, 187, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 209, 210, 211, 212, 214, 221, 222, 223, 227, 230, 232, 234, 237, 242, 248, 249, 250, 251, 256, 264, 265, 271, 276, 277, 278, 279, 288, 291, 294, 296, 308, 311, 326, 327, 353, 355, 359, 364, 368, 369, 370, 371, 372, 374, 375, 377, 379, 380, 386, 400, 401, 404, 405, 415, 416, 417, 429, 430, 440, 441, 445, 464, 473, 509, 512, 514, 516, 526, 540, 541, 543, 545
Goldberg, 339, 342
Goodman, 339, 340, 559
Groos, 374, 375, 559
Haraway, 484, 522, 523, 524, 525
Hayles, 315, 316, 318, 560
Haza, 340, 363, 439, 560, 568, 579
Houellebecq, 210, 211, 309, 310, 560
Hug-Hellmuth, 374, 375
Hulak, 242, 243, 244, 245, 416, 418, 512
Kahlbaum, 243, 244, 245, 246, 254, 266, 279, 300
Klein, 68, 375, 376, 377
Kubie, 30, 133, 134, 135, 140, 141, 145, 146, 297
Kurzweil, 320, 321, 322
La Mettrie, 187, 232, 261, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 280, 287, 300, 328, 386
Lacan, 23, 26, 29, 30, 31, 32, 34, 39, 43, 44, 49, 50, 52, 54, 60, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 100, 112, 118, 120, 126, 128, 131, 133, 134, 135, 139, 140, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 181, 185, 186, 189, 190, 192, 193, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 226, 227, 228, 230, 233, 234, 235, 236, 237, 238,

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

239, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 261, 262, 263, 265, 266, 272, 273, 278, 280, 281, 282, 284, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 295, 303, 305, 308, 309, 311, 312, 313, 314, 320, 321, 323, 331, 349, 355, 364, 368, 370, 371, 372, 373, 381, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 404, 405, 406, 415, 416, 417, 418, 420, 421, 429, 430, 431, 434, 435, 437, 440, 441, 443, 444, 445, 446, 447, 450, 452, 473, 485, 486, 502, 507, 508, 509, 512, 514, 525, 527, 533, 535, 543, 544, 545, 546
Lafontaine, 141, 142, 316, 321, 566
Lanier, 316
Le Bars, 39, 136, 137, 289, 388
Le Roux, 133, 135, 136, 141, 142, 145, 146, 147, 150, 166, 173, 174, 286, 287, 288, 289, 292, 298, 316
Lélut, 267, 567
Leroi-Gourhan, 21, 220
Leroux, 309, 331, 340, 378, 439, 441
Lespinasse, 378, 438
Levandowsky, 322
Lévi-Strauss, 166, 373
Licklider, 315, 545, 568
Lulle, 328, 329, 330, 331, 548
Maier, 489, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503
Maleval, 125, 126, 127, 246, 249, 250, 251, 254, 255, 276, 281, 287, 288, 295, 296, 369, 418, 421, 422, 441, 488, 510, 511, 513, 521, 534, 543, 544
Masson, 242, 438, 480, 482
McLuhan, 151, 305, 330, 488, 511, 570
Miller, 80, 118, 121, 146, 152, 164, 199, 207, 208, 209, 214, 249, 255, 268, 287, 288, 295, 296, 306, 325, 328, 341, 364, 388, 402, 404, 417, 431, 434, 438, 444, 446, 486, 508, 516, 520
Minkowski, 43, 262, 264, 266, 572
Minsky, 320
Missonnier, 59, 194, 541, 572, 582
Morozov, 58, 305, 394, 573
Mottron, 448, 544, 573
Platon, 198, 267, 401, 429, 487, 488, 574
Rheingold, 507
Rimbaud, 243, 259, 260, 442, 482, 534
Sadin, 27, 320, 322, 485, 575
Sauret, 511, 513
Sauvagnat, 128, 135, 138, 141, 146, 222, 251, 262, 263, 264, 265, 266, 282, 288, 303, 322, 332, 342, 356, 370, 373, 401, 416, 417, 431, 437, 447, 472, 473, 480, 486
Séglas, 254
Simondon, 21
Staudenmaier, 279, 573, 578
Stora, 378, 379, 382, 383, 384, 579
Tausk, 32, 187, 232, 242, 254, 261, 267, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 300, 370
Teilhard de Chardin, 305, 309, 310, 311, 313, 579
Thiel, 322, 579
Tisseron, 309, 339, 421, 423, 441, 540
Trichet, 29, 136, 238, 258, 290, 291, 386, 415, 422, 441, 449, 458, 534
Triclot, 27, 141, 149, 346, 353, 373, 397, 580
Turing, 166, 172, 240, 250, 254, 306, 325, 459, 509
Turkle, 39, 96, 98, 139, 232, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 379, 386, 434, 436, 441, 451, 478, 534, 541
Turner, 143, 307, 310, 316, 317, 336, 394
Valleur, 345, 346, 573
Vial, 47, 65, 163
Virole, 442
Vivès, 430, 452, 472, 577, 581
Vlachopoulou, 439, 541
Von Neumann, 136, 137, 141, 240
Weizenbaum, 316, 332, 333, 353, 368, 387, 388, 399, 418
Wiener, 133, 134, 135, 136, 138, 141, 142, 174, 289, 293, 294, 297, 298, 370
Winnicott, 24, 149, 373, 375, 376, 440
Zenoni, 237, 450, 451

DUMOULIN, Quentin. Les dispositifs numériques en psychopathologie : nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses - 2020

Résumé et mots-clefs

LES DISPOSITIFS NUMERIQUES EN PSYCHOPATHOLOGIE

Nouvelles réalités du sujet et (auto-)traitements dans la structure des psychoses

L'impact des dispositifs numériques est une question actuelle qui alimente nombre de débats dans la littérature scientifique et la pratique clinique. De nouveaux symptômes sont imputés à ces objets technologiques et on interroge leurs effets sur le lien social et les subjectivités. Après avoir resitué les différentes façons dont l'état de l'art se fait l'écho de ces problématiques, nous montrons que le paradigme analytique s'est régulièrement inspiré de modèles théoriques mécaniques et mécanicistes. Le sujet lacanien apparaît comme un concept limite, homologue à l'inconscient freudien, qui permet de s'extraire du strict binarisme homme-machine. Nous montrons que la clinique de la structure des psychoses a, depuis les débuts de la psychanalyse, enseigné les praticiens quant aux constructions (auto-)thérapeutiques que des sujets pouvaient réaliser en appui sur la machine. Nous interrogeons alors la façon dont le paradigme analytique peut reconnaître dans ces dispositifs de possibles « béquilles numériques » pour la clinique des suppléances psychotiques. À l'appui d'observations cliniques issues d'ateliers de médiations utilisant ces dispositifs, nous montrons que c'est avant tout la position que le clinicien occupe dans le transfert qui peut permettre de trouver, *via* ces objets, des leviers thérapeutiques. Dans ce cadre, il s'agit moins d'une clinique du numérique que d'une clinique avec le numérique. Nous questionnons ensuite la façon dont ces dispositifs peuvent faciliter ou entraver la mise en place de ces « partenariats transférentiels » et proposons quelques orientations cliniques et thérapeutiques dans les usages des objets numériques avec les sujets psychotiques.

Mots-clefs : psychose, numérique, médiations, transfert, psychanalyse, clinique

DIGITAL DEVICES IN PSYCHOPATHOLOGY

New realities of subject and (self-)treaments in the structure of psychosis

The impact of digital devices in psychopathology is a current issue that is fuelling many debates in the scientific literature and clinical practice. New symptoms are attributed to these technological objects questioning their effects on both social bond and subjectivities. After setting the different ways the literature review presents these issues, we show that the analytical paradigm has regularly drawn inspiration from mechanical and mechanistic theoretical models. The Lacanian subject then appears as a frontier concept, just as the Freudian unconscious, which allows us to extract ourselves from the strict human/machine binarism. We show that clinical study of psychoses' structure has, since the beginnings of psychoanalysis, taught practitioners about the (auto-)therapeutic constructions that subjects could carry out by drawing on the machine. We then question the way in which the analytical paradigm can recognize these devices as possible "digital crutches" for the clinical study of psychotic supplementary devices. On the strength of the therapeutic results obtained during digital workshops, we show that it is first and formost the position occupied by the clinician in the transference which can allows us to find therapeutic levers in these objects. This is less a digital clinical practice than a clinical use of digital media. Finally, we question the extent of to which these devices can facilitate or hinder the implementation of these "transferential partnerships". Therefore we propose some clinical and therapeutic orientations in the use of digital objects with psychotic subjects.

Keywords: psychosis, digital, mediation, transference, psychoanalysis, clinical

Imp. Service Reprographie - Rennes 2